

ENSEIGNEMENTS BIBLIQUES SITE BIBLIQUEST

<http://www.bibliquest.org/>

Volume n°7L Vie chrétienne

| | |
|--|----------|
| <i>Encouragements et Exhortations — Série A par Paul Fuzier</i> | page 001 |
| <i>Encouragements et Exhortations — Série B par Paul Fuzier</i> | page 029 |
| <i>Épreuves et Discipline - Série A par Paul Fuzier</i> | page 049 |
| <i>Épreuves et Discipline - Série B par Paul Fuzier</i> | page 072 |
| <i>La persévérance finale par C. H. Mackintosh</i> | page 091 |
| <i>Hébron la victoire sur la mort et la puissance de l'ennemi, par la foi par Paul Finet</i> | page 095 |
| <i>CONFIANCE EN DIEU par Paul Fuzier</i> | page 102 |
| <i>CONSOLATIONS par Paul Fuzier</i> | page 108 |
| <i>Articles divers sur « épreuves et encouragements » par Maurice-Jean Koechlin</i> | page 121 |
| <i>ELDAD et MÉDAD prophétisent dans le camp Nombres 11 par Auteur Inconnu</i> | page 123 |
| <i>Quelques réflexions sur les relations des jeunes croyants par Auteur: Nsengue Sédar</i> | page 125 |
| <i>La FOI, ou : LE JUSTE VIVRA DE FOI</i> | page 127 |
| <i>L'Affranchissement, le Repos, la Puissance et la Consécration par Edward Dennett</i> | page 127 |
| <i>LA TENTATION ET LE SECOURS DIVIN par André Georges</i> | page 137 |
| <i>« Votre adversaire, le Diable... » — 1 Pierre 5:8 Paul Fuzier</i> | page 144 |
| <i>COMME JE VOUS AI AIMÉS, QUE VOUS AUSSI VOUS VOUS AIMIEZ Jean 13:34 Paul Fuzier</i> | page 146 |
| <i>EN ACTION ET EN VÉRITÉ par Paul Fuzier</i> | page 148 |
| <i>ARDENTS DÉSIRS par Paul Fuzier</i> | page 150 |
| <i>AVEUGLEMENT par Paul Fuzier</i> | page 154 |
| <i>Ce que vous avez entendu dès le commencement par Paul Fuzier</i> | page 156 |
| <i>« NE VOUS CONFORMEZ PAS À CE SIÈCLE » Rom. 12:2 par Paul Fuzier</i> | page 158 |
| <i>NE CRAIGNEZ PAS LEURS CRAINTES — 1 Pierre 3:14 par Paul Fuzier</i> | page 159 |
| <i>CROÎTRE DANS SA CONNAISSANCE par Paul Fuzier</i> | page 160 |
| <i>DEUX DANGERS À ÉVITER par Paul Fuzier</i> | page 163 |
| <i>Discerner les choses excellentes — Philippiens 1:9 à 11 par Paul Fuzier</i> | page 163 |
| <i>SUR LES EAUX par Paul Fuzier</i> | page 165 |
| <i>ÉCOUTER par Paul Fuzier</i> | page 167 |
| <i>Un grand gain — 1 Tim. 6:6 par Paul Fuzier</i> | page 168 |
| <i>NOTRE VISION EST-ELLE CLAIRE OU OBSCURCIE ? par Philippe Laügt</i> | page 171 |
| <i>TENIR FERME CONTRE LES ARTIFICES DU DIABLE Éphésiens 6:11 par Philippe Laügt</i> | page 172 |
| <i>LE DISCIPLE DANS UN TEMPS MAUVAIS Toi, suis-moi (Jean 21:22) par C. H. Mackintosh</i> | page 177 |
| <i>Le joug mal assorti</i> | page 181 |
| <i>JE CROIS DIEU — Actes 27 par Philippe Laügt</i> | page 188 |
| <i>DE PEUR QUE NOUS NE NOUS ÉCARTIONS par Philippe Laügt</i> | page 191 |

Bibliquest: <http://www.bibliquest.org/>

Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

Ce que nous sommes

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

Ce que nous croyons

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

Les Saintes Écritures

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

Dieu

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

Jésus-Christ

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

L'Homme et le Pêché

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

Le Salut

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

L'Église

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

L'Avenir

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtement éternel des pécheurs.

Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

Décharge de responsabilité

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

Encouragements et Exhortations — Série A par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 Le disciple que Jésus aimait
- 2 Un avant-goût du ciel : Une part avec Christ. Jouir de l'amour du Père et du Fils
- 3 Rom. 8: Activité des trois personnes de la trinité en faveur des croyants
- 4 Voir Jésus
- 5 Une part pour nous dans l'amour du Père pour le Fils
- 6 À l'ombre de ses ailes
- 7 « Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage... » (Jean 16:33)
- 8 Soins de Dieu dans l'épreuve. 2 Rois 6:1-7 + Exode 15:22-25
- 9 Il est le Dieu des délivrances — Histoire d'Ézéchias
- 10 Découragement quand on perd Dieu de vue
- 11 La venue du Seigneur et ses effets sur le croyant
- 12 Rendus parfaits, capables, agréables
- 13 « Le méchant fait une œuvre trompeuse ». Proverbes 11:18
- 14 2 Corinthiens 4:16 à 5:21
- 15 Conditions pour la bénédiction d'en haut. La rechercher
- 16 Jusqu'au jour de Christ (Dieu achèvera Son œuvre)

Table des matières détaillée

- 1 Le disciple que Jésus aimait
 - 1.1 Éph. 3:14-21
 - 1.2 Jean 13
 - 1.3 Jean 19
 - 1.4 Jean 21
- 2 Un avant-goût du ciel : Une part avec Christ. Jouir de l'amour du Père et du Fils
 - 2.1 Structure de l'évangile de Jean
 - 2.2 Jouir de l'amour du Père et du Fils, et marcher dans la lumière
 - 2.3 Que se passera-t-il au ciel ? Être avec le Seigneur
 - 2.4 Jean 14 et 17 : Une part avec Lui plus tard
 - 2.5 Jean 13:8 et 17:24 : Une part avec Lui maintenant
 - 2.6 Lavage des pieds pour pouvoir avec une part avec Lui
 - 2.7 Marcher avec Dieu jusqu'à ce que nous soyons pour toujours avec le Seigneur
- 3 Rom. 8: Activité des trois personnes de la trinité en faveur des croyants
 - 3.1 Dieu le Père
 - 3.2 Christ
 - 3.3 Le Saint Esprit
- 4 Voir Jésus
 - 4.1 Jean 12:20-24. Le grain de blé qui tombe en terre et meurt
 - 4.2 Hébreux 2:9. La gloire de Fils de l'homme
 - 4.3 Jean 20:18, 20. Contemplation collective
 - 4.4 Luc 2:17. Adorateurs et témoins
 - 4.5 1 Jean 3:2 ; Apoc. 22:4. Le voir bientôt en pleine conformité avec Lui
- 5 Une part pour nous dans l'amour du Père pour le Fils
 - 5.1 La prière de Jean 17:26: « Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux »
 - 5.2 Trois passages de Matthieu sur le bien-aimé du Père
 - 5.3 Sept passages de Jean sur le Fils aimé par le Père : 3:35, 5:20, 15:9, 10:17, 17:23, 24, 26
 - 5.4 Une part pour nous dans l'amour du Père pour le Fils
- 6 À l'ombre de ses ailes
 - 6.1 Psaume 91:4
 - 6.2 Ruth 2:12
 - 6.3 Psaume 17:8
 - 6.4 Psaume 57:1
 - 6.5 Psaume 36:7
 - 6.6 Psaume 63:7
 - 6.7 Notre place
- 7 « Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage... » (Jean 16:33)
 - 7.1 Le début du Livre 3 des Psaumes
 - 7.2 Psaume 73:1
 - 7.3 Psaume 73:2-3
 - 7.4 Psaume 74
 - 7.5 Ps. 75 et 76 : l'espérance du jour de la délivrance
 - 7.6 Psaume 77
 - 7.7 Psaume 77:19 à 79
 - 7.8 Application actuelle
- 8 Soins de Dieu dans l'épreuve. 2 Rois 6:1-7 + Exode 15:22-25
 - 8.1 2 Rois 6:1-7. Le bois qui fit surnager le fer
 - 8.2 Le bois qui rendit douces les eaux amères. Exode 15:22-25
 - 8.3 Dieu nous enseigne à Son école
- 9 Il est le Dieu des délivrances — Histoire d'Ézéchias

- 9.1 Besoin de fortifier notre foi
- 9.2 Début du règne d'Ézéchias
- 9.3 Premières menaces
- 9.4 Profiter des sources et réparer les brèches
- 9.5 La lettre d'outrage et la prière
- 9.6 Une délivrance soudaine malgré une puissance ennemie très forte
- 9.7 Supplications répétées dans la maison de Dieu
- 10 Découragement quand on perd Dieu de vue
- 10.1 Jacob perdant Joseph
- 10.2 Vie de Joseph sans que son père le sût
- 10.3 Douleur de Jacob devant les peines accumulées
- 10.4 Découragement quand on perd Dieu de vue
- 10.5 Toutes choses travaillent pour notre bien
- 11 La venue du Seigneur et ses effets sur le croyant
- 11.1 Prophétie et souffrances. Prophéties accomplies et prophéties pour le futur
- 11.2 Un mauvais usage de la prophétie
- 11.3 La prophétie s'occupe de ce qui est après la venue du Seigneur
- 11.4 L'objet de la prophétie est Christ
- 11.5 Dans la nuit, avant le jour, le temps de l'étoile du matin
- 11.6 Attendre le retour du Seigneur
- 12 Rendus parfaits, capables, agréables
- 12.1 Rendus parfaits. Hébreux 10:14
- 12.2 Rendus capables. Colossiens 1:12-13
- 12.3 Rendus agréables. Éphésiens 1:6
- 12.4 Christ devenu chair, anéanti, abaissé, devenu malédiction
- 13 « Le méchant fait une œuvre trompeuse ». Proverbes 11:18
- 13.1 La grâce surabonde là où le péché a abondé
- 13.2 Satan et son œuvre trompeuse dans les Actes
- 13.2.1 La situation initiale : Actes 2:42 à 47
- 13.2.2 Satan cherchant à attirer l'attention sur l'homme. Actes 3
- 13.2.3 Violence. Actes 4:1-4
- 13.2.4 Augmentation du nombre d'ennemis. Actes 4:5-17
- 13.2.5 Menaces et relâche. Actes 4:18-22
- 13.2.6 Progrès en hardiesse. Actes 4:23-31
- 13.2.7 Attaques contre l'assemblée : l'affaire d'Ananias et Sapphira. Actes 4:32 à 5:16
- 13.2.8 Nouvelles violences. Actes 5:17-32
- 13.2.9 Difficultés internes. Actes 6 et 7
- 13.2.10 Persécution. Actes 8
- 13.3 Prendre courage
- 14 2 Corinthiens 4:16 à 5:21
- 14.1 2 Corinthiens 4
- 14.1.1 Paul : Grandes souffrances, pas de découragement
- 14.1.2 Le corps pour le Seigneur, et le Seigneur pour le corps
- 14.1.3 L'homme intérieur peut dépérir
- 14.1.4 Occupé des choses qui se voient ou des choses éternelles
- 14.2 2 Corinthiens 5:1-8
- 14.2.1 2 Corinthiens 5:1. Voyageurs dans une tente
- 14.2.2 2 Corinthiens 5:2-4. Gémissements qui font désirer l'éternel domicile
- 14.2.3 2 Corinthiens 5:5. Formés à l'avance pour le ciel
- 14.3 2 Corinthiens 5:9-11. Tribunal de Christ
- 14.3.1 Pour le croyant, une manifestation
- 14.3.2 Rétribution
- 14.3.3 À ne pas prendre à la légère
- 14.3.4 Couronnes
- 14.3.5 2 Corinthiens 5:11
- 14.4 2 Corinthiens 5:14-21
- 14.4.1 2 Corinthiens 5:14
- 14.4.2 2 Corinthiens 5:15
- 14.4.3 2 Corinthiens 5:17-18
- 14.4.4 2 Corinthiens 5:19
- 14.4.5 2 Corinthiens 5:20
- 14.5 Conclusion
- 15 Conditions pour la bénédiction d'en haut. La rechercher
- 15.1 Le monde cherche du fruit sans tenir compte de Dieu
- 15.2 Bénédiction sous conditions d'obéissance
- 15.3 Ressources quand il y avait eu infidélité
- 15.4 Fidélité individuelle
- 15.5 Élie et sa prière pour fermer la bénédiction
- 15.6 Recherche de la bénédiction d'en haut
- 15.7 Besoin de la bénédiction d'en haut
- 15.8 Conclusion
- 16 Jusqu'au jour de Christ (Dieu achèvera Son œuvre)
- 16.1 Imiter l'apôtre

- 16.2 Étrangers ici-bas
- 16.3 Venue du Seigneur, Jour de Christ
- 16.4 Ne pas broncher jusqu'au jour de Christ
- 16.5 Dieu achèvera l'œuvre qu'Il a commencée

1 Le disciple que Jésus aimait

ME 1947 p. 281 à 290

Il n'est pas de sujet plus précieux à considérer que celui de l'amour du Seigneur pour les siens. Sans doute, le Seigneur aime tous ses rachetés ; chacun d'eux peut dire avec l'apôtre : Il est le « Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20). Mais la pensée de Dieu est de nous amener à jouir profondément dans nos âmes de l'amour de Christ. Cet amour est inlassable et infatigable ; nous en sommes les objets chaque jour. Quoi qu'il en soit de nous, malgré nos infidélités et nos inconséquences, le Seigneur nous aime toujours ! Combien cette pensée est réconfortante. Puissions-nous entrer dans la jouissance de cet amour d'une manière plus réelle. Nous puiserons là, force, joie et encouragement pour la traversée du désert.

1.1 Éph. 3:14-21

Dans le chapitre 3 de l'épître aux Éphésiens, l'apôtre formule une prière. Celle du premier chapitre est adressée à Dieu : l'apôtre demande qu'il nous soit accordé de pouvoir entrer par la foi dans les conseils divins, si riches et glorieux. La prière du chapitre 3 est adressée au Père de notre Seigneur Jésus Christ ; elle a trait à la jouissance de l'amour de Christ. Pour connaître quelque chose de cet amour, il est nécessaire que nous soyons d'abord « fortifiés en puissance, par son Esprit, quant à l'homme intérieur ». Dieu opère, par son Esprit, dans l'homme intérieur, c'est-à-dire dans le nouvel homme. Nés de nouveau, nous avons reçu une nature divine, une vie nouvelle qui a besoin d'être développée et enrichie. C'est le but de l'activité du Saint Esprit dans le croyant que de nourrir les affections du nouvel homme. Pour cela, il occupe nos cœurs de Christ, vrai pain de vie, aliment de la vie nouvelle. Ainsi enrichis, nous réaliserons qu'il n'y a qu'un objet pour le cœur : Christ lui-même. C'est le résultat qui est atteint quand l'homme intérieur a été « fortifié en puissance » : Christ habite par la foi dans le cœur, au centre même et à la source de toutes les affections. Toute la vie pratique est alors transformée ; l'âme est dans un état convenable pour jouir de l'amour de Christ.

L'aboutissement de ce travail divin en nous est, en effet, de nous enraciner et de nous fonder dans l'amour. Pour croître, un arbre enfonce ses racines dans le sol et il s'affermir d'autant plus qu'elles descendent plus profondément dans la terre. Le terrain dans lequel le croyant — comparé à une plante — doit enfoncer ses racines, c'est l'amour. Les racines pourront alors puiser la substance nécessaire à la nourriture de la plante. Un racheté de Christ ne peut croître et prospérer spirituellement que s'il se nourrit de l'amour de Jésus. L'apôtre dit aussi : « fondés dans l'amour ». Un enfant de Dieu doit être comme un édifice dont les assises sont solidement établies. Un arbre sans racines serait bientôt arraché par la tempête, une maison sans fondements ne résisterait pas longtemps. Au contraire, les orages de la vie peuvent survenir, les difficultés et les épreuves se multiplier, rien ne pourra ébranler celui qui est « enraciné et fondé dans l'amour ». Il sait que l'amour du Seigneur demeure malgré tout et il en jouit dans son âme ; rien ne peut affaiblir sa confiance en un Sauveur dont l'amour est immuable. Il lui suffit de se savoir aimé de Lui !

C'est là le plus haut degré du développement spirituel. Les « petits enfants » connaissent le Père, ils ont l'onction de la part du Saint, ils connaissent toutes choses et possèdent les ressources nécessaires pour être gardés dans la vérité. Les « jeunes gens » sont forts parce que la Parole de Dieu demeure en eux ; ils ont vaincu le méchant. Mais les « pères » connaissent Celui qui est dès le commencement. Ils connaissent Celui qui est amour, ils sont « enracinés et fondés dans l'amour ».

Cette part, réalisée d'abord individuellement, le sera ensuite « avec tous les saints ». Que ce serait beau si « tous les saints » étaient occupés de l'amour de Christ ! N'est-ce pas le vrai, le seul remède à tant de misères sur lesquelles nous gémissons ? Entrer « avec tous les saints » dans la jouissance de cet infini ! Embrasser la largeur, la longueur, la profondeur, la hauteur... connaître l'amour du Christ ! mais qui le connaîtra ? c'est le mystère insondable. Son amour surpasse toute connaissance !

1.2 Jean 13

Quelques passages de l'évangile selon Jean nous présentent une âme qui jouissait d'une manière réelle de l'amour de Christ, une âme « enracinée et fondée dans l'amour ». Pierre aimait le Seigneur, mais nous savons quelle fut sa chute et ce qui l'avait causée : sa confiance dans son propre amour. Sans doute il est à désirer que nos cœurs soient davantage remplis d'amour pour Celui qui nous a tant aimés, mais notre amour est trop faible, trop inconstant pour que nous puissions bâtir sur ce terrain. Il faut des assises plus solides. Jean — si souvent présenté avec Pierre, dans les évangiles — ne parle pas de son amour pour le Seigneur ; il ne dit pas : « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi » — « Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort » — « Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je laisserai ma vie pour toi » (Matt. 26:33 ; Luc 22:33 ; Jean 13:37). Mais il s'appelle « le disciple que Jésus aimait ». Ce qui l'occupe, ce n'est pas son amour pour son Maître, c'est l'amour dont il est aimé par Lui. Il lui suffit de se savoir aimé par Jésus !

Jouir de l'amour du Seigneur produit des résultats pratiques sur lesquels il est utile d'arrêter notre attention. Tout d'abord, le moi est mis de côté, Jean n'est pas occupé de lui, il ne pense qu'à Celui qui l'aime. S'il est obligé, conduit par l'Esprit, de parler de lui, son oubli de soi va jusqu'à ne pas même donner son nom ; il ramène tout à Jésus, il n'est autre chose que l'objet de son amour. Dans l'évangile qu'il a écrit, divinement inspiré, pas une seule fois il ne cite son nom ; chaque fois qu'il doit parler de lui, c'est toujours « le disciple que Jésus aimait ». Certains ont même été jusqu'à douter que cet évangile ait été écrit par lui ; c'est une pensée erronée, mais cela montre à quel point Jean s'oublie lui-même, tant il est occupé de l'amour du Seigneur. Nous réalisons tous combien il est difficile d'être débarrassé du moi égoïste autour duquel, généralement, gravite toute notre existence. « Le disciple que Jésus aimait » nous en donne le secret.

Dans la première partie du chap. 13 de l'évangile selon Jean, nous voyons le Seigneur exerçant l'office qui est encore le sien aujourd'hui. Il veut nous accorder une part avec Lui, et pour cela, nous purifie de toute souillure. « Jésus... ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin » (v. 1). Cette part avec Lui, c'est la connaissance de son amour nous introduisant dans la joie de sa communion. Mais est-ce que nous laissons toujours le 'Seigneur laver nos pieds ? Hélas ! la Parole a souvent si peu d'action sur nos consciences !

La deuxième partie du chapitre nous occupe du repos qui découle de l'action purificatrice de la Parole. Pourquoi jouissons-nous si peu de ce repos ? Précisément parce que nos pieds ne sont pas toujours lavés. Lorsqu'il n'y a pas l'action purificatrice de l'eau — c'est-à-dire de la Parole — le repos n'est pas connu. Jean n'avait opposé aucune résistance au travail que le Seigneur voulait opérer, aussi était-il « dans le sein de Jésus », jouissant de son amour. Il y a là une place pour chacun des rachetés, ainsi que nous l'exprimons parfois dans un cantique : « Près de ton cœur ayant tous place... ». Demeurer « dans le sein de Jésus » c'est être si près de Lui que son amour inonde nos cœurs. Mais il faut d'abord que tout soit en règle entre Lui et nous.

Le Seigneur a dit à ses disciples : « L'un d'entre vous me livrera ». Parole sérieuse qui les préoccupe tous. Poids accablant sur le cœur de chacun. Est-il possible que l'un de ceux qui l'avaient suivi, l'un de ceux qui possédaient la vie divine, livre son Maître ? Combien cette parole du Seigneur était de nature à sonder leur cœur et leur conscience ! Et combien ils ont hâte de voir ôté ce poids qui les oppresse et les angoisse tous ! Le Seigneur seul peut dire quel est celui qui le livrera. Mais qui peut lui poser la question ? Sera-ce Pierre ? Non, Pierre lui-même a bien compris qu'un seul est en mesure de recevoir les communications du Seigneur, c'est « le disciple que Jésus aimait ». Aussi, c'est à lui qu'il s'adresse : il lui fait signe de demander « lequel était celui dont il parlait ». Et Jean se penche sur la poitrine de Jésus ! Il est à la place bénie où l'on reçoit la communication de ses pensées. Il est toujours vrai que « le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14). Nous pouvons remarquer, à ce sujet, que Jean a reçu plus tard les révélations consignées dans le livre de l'Apocalypse. Il est témoin de la venue du Seigneur (Jean 21:22) et le livre de l'Apocalypse nous présente sa venue en grâce comme aussi en jugement. Merveilleuse révélation donnée au « disciple que Jésus aimait ».

Que de circonstances dans nos vies individuelles, dans nos vies de famille ou dans la vie de l'assemblée, dans lesquelles nous aimerions avoir connaissance de la pensée du Seigneur ! Nous restons préoccupés, ne sachant que faire, manquant de discernement spirituel. Pourquoi ? Parce que nous ne sommes pas à la place qu'occupait « le disciple que Jésus aimait ». Seule la jouissance de son amour nous conduira à la connaissance de sa pensée.

1.3 Jean 19

Dans le chapitre 19 de ce même évangile, nous contempons notre adorable Sauveur crucifié. Tous sont contre Lui : les anciens, les principaux sacrificateurs, les chefs du peuple, tous ceux qui passaient par là. Quelques-uns cependant se tenaient « près de la croix de Jésus ». Combien le Seigneur y a été sensible ! Les noms de ceux qui étaient là ont été inscrits dans le saint Livre. Aujourd'hui encore, dans ce monde, tous sont contre Lui, Il reste « méprisé et délaissé des hommes ». Quelle joie pour son cœur lorsque quelques-uns prennent place avec Lui dans sa position de réjection ! Y pensons-nous assez et sommes-nous heureux de nous associer à Lui pour Lui procurer une telle joie ? La première nommée des personnes qui étaient près de sa croix, c'est « sa mère ». Quelle douleur pour le cœur de cette mère ! Le moment était venu où se trouvait réalisée la prophétie du vieillard Siméon : « une épée transpercera ta propre âme » (Luc 2:35). Seul le Seigneur pouvait comprendre une telle douleur, seul Il pouvait sympathiser à une telle souffrance. Mais encore ! S'Il comprend la détresse d'un cœur de mère, que dire quand il s'agit de « sa mère » ? Le temps du service est achevé, durant lequel Il était contraint de parler ainsi : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? » (Jean 2:4). Maintenant, Il peut donner libre cours aux affections de son cœur. Il est très remarquable de voir que dans l'évangile qui met en évidence la divinité de sa Personne, nous avons l'expression de ses sentiments humains, alors qu'Il traverse les douleurs de la croix. Au milieu de souffrances indicibles, Il pense à sa mère ! Quel modèle parfait... Nous tous qui avons encore une mère à aimer, n'oublions jamais ce qu'il y a eu dans le cœur du Seigneur pour « sa mère » au moment suprême !

« Jésus donc, voyant sa mère... » C'est ce qu'il a de plus cher ici-bas, sans doute — et Il comprend sa douleur. Il ne veut pas la laisser seule au milieu de ce monde. À qui la confier ? qui pourrait en prendre soin comme « le disciple que Jésus aimait » ? Un objet commun liera Marie et Jean : la personne de Jésus.

C'est à celui qui jouit de son amour, qui est « enraciné et fondé dans l'amour », que le Seigneur confiera ce qu'il a de plus précieux sur la terre. Aujourd'hui, n'est-ce pas son Assemblée ? Pour servir les saints, pour servir l'Assemblée, il faut connaître l'amour de Celui qui « a aimé l'Assemblée et s'est livré lui-même pour elle » (Éph. 5:25). Dans la mesure dans laquelle nous jouirons de cet amour, Il pourra nous accorder le privilège de servir, de nous occuper de cette Assemblée qu'Il nourrit et qu'Il chérit.

1.4 Jean 21

La scène que nous pouvons considérer dans le premier paragraphe du chap. 21 de l'évangile selon Jean nous permet de dégager un quatrième enseignement. Sept disciples sont partis pour pêcher, illustration d'un service accompli sans aucune direction du Maître, selon la pensée du cœur naturel. Un tel service est sans aucun fruit. Le Seigneur veut nous faire toucher du doigt la vanité de nos propres efforts : « Enfants, avez-vous quelque chose à manger ? » Il savait qu'ils n'avaient rien, mais cette question est pour nous amener — comme les disciples autrefois — à confesser notre incapacité : « Ils lui répondirent : non ». Quand cette leçon a été apprise, le Seigneur manifeste sa puissance et avec quel amour Il le fait ! Les disciples jettent le filet là où le Maître a commandé et « ils ne pouvaient plus le tirer à cause de la multitude des poissons ». Qui était Celui qui avait opéré ainsi ? Nul ne le savait, avant qu'Il eût agi : « les disciples toutefois ne savaient pas que ce fût Jésus » (v. 4). Mais, après son intervention, qui le reconnaîtra ? Est-ce que ce ne devait pas être Pierre ? Déjà il l'avait vu agir de pareille manière dans la scène du lac de Génézareth (Luc 5:1-11). Mais pour reconnaître le Seigneur, ce n'est ni à l'énergie ni à la mémoire qu'il faut faire appel, c'est la communion avec Lui qui est nécessaire. Aussi, c'est « le disciple que Jésus aimait » qui peut seul s'écrier : « C'est le Seigneur » (v. 7). Il avait tellement joui de son amour que lorsqu'il en discerne les manifestations en puissance, il est obligé de dire : il n'y a que Lui qui puisse agir ainsi !

La connaissance de sa Personne, la jouissance de son amour nous conduiront à reconnaître sa main, puissante et miséricordieuse, dans les circonstances que nous avons à traverser. Nous pourrions dire, avec reconnaissance et adoration : je le connais, seul Il peut opérer ainsi. Dans ses actes, nous le discernerons lui-même.

Enfin la dernière partie du chap. 21 nous fournira un cinquième enseignement. Pierre est restauré, le Seigneur l'a amené à juger ce qui l'avait conduit à une chute si douloureuse et Il peut maintenant lui dire : Suis-moi. C'est alors que, se retournant, il voit suivre « le disciple que Jésus aimait ». Jean n'a pas eu besoin d'être engagé à suivre le Seigneur, après une restauration consécutive à une chute. La confiance que nous pourrions avoir dans notre amour pour le Seigneur nous conduira aux tristes expériences de Pierre, tandis que la jouissance de l'amour du Seigneur nous préservera de chute. Aucun appel du Seigneur n'a été nécessaire pour que Jean aille à sa suite. La personne de Jésus avait tellement d'attrait pour lui qu'il n'avait besoin d'aucun ordre, d'aucun encouragement. C'est son amour qui attire le cœur ! Ainsi nous pourrions le suivre sans aucun effort, sans aucune contrainte.

Mais comment réaliser ce que réalisait si bien le disciple que Jésus aimait ? Nous avons le sentiment de notre grande faiblesse et nous crions à Celui en qui est la force pour aider. Mais le faisons-nous avec suffisamment de foi ? Nous demandons, sans beaucoup espérer que nous pourrions jouir assez de l'amour du Seigneur pour manifester pratiquement ce que nous avons pu considérer dans ces différents passages. Nous demandons souvent sans grande conviction, plus ou moins résignés à ce qu'il n'y ait aucune transformation dans notre vie chrétienne. Pourquoi cela ? Notre faiblesse est grande, c'est vrai. Mais nous nous adressons à « Celui qui peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons ou pensons » (Éph. 3:20). Et, ajoute l'apôtre, « selon la puissance qui opère en nous ». Il ne s'agit pas de délivrances extérieures qu'Il peut opérer en notre faveur — et qu'Il opère si souvent — mais d'une œuvre intérieure. C'est la puissance qui opère « en nous ». Il veut donc opérer dans notre cœur et réaliser à cet égard « infiniment plus que tout ce que nous demandons ou pensons ». Comptons sur Lui pour ce travail qui nous amènera à jouir profondément dans nos âmes de son amour insondable et incommensurable !

Quels résultats seront manifestés alors dans notre vie individuelle, comme aussi « avec tous les saints », tous étant nourris et occupés de son amour ! Le nom du Seigneur sera glorifié en chacun des siens et dans l'Assemblée. « À Lui gloire dans l'assemblée dans le Christ Jésus, pour toutes les générations du siècle des siècles ! Amen. » (Éph. 3:21).

2 Un avant-goût du ciel : Une part avec Christ. Jouir de l'amour du Père et du Fils

Titre original : Un avant-goût du ciel ME 1951 p. 57-63

2.1 Structure de l'évangile de Jean

L'Évangile selon Jean nous présente la personne du Seigneur Jésus comme Fils de Dieu. On a souvent remarqué aussi que cet évangile commence par deux chapitres qui ont, avec les trois « lendemains », un caractère essentiellement symbolique, et se termine par deux chapitres ayant, avec les trois manifestations du Seigneur après sa résurrection, le même caractère. Avant ces deux derniers chapitres, les chapitres 18 et 19 retracent le récit de la crucifixion et des circonstances qui l'ont immédiatement précédée et suivie. Depuis le chapitre 3 jusqu'au chapitre 17, trois sujets principaux sont développés : la vie, la lumière et l'amour. Les chapitres 3 à 7 présentent plus spécialement le sujet de la vie éternelle, sur laquelle ils mettent l'accent ; dans les chapitres 8 à 12, le Saint Esprit arrête notre attention, parmi plusieurs autres, sur le sujet de la lumière ; enfin, les chapitres 13 à 17 sont tout entiers remplis de l'amour.

2.2 Jouir de l'amour du Père et du Fils, et marcher dans la lumière

Ces trois sujets sont présentés dans un ordre moral qu'il convient de souligner. Il faut que nous possédions d'abord la vie éternelle sans laquelle nous ne pourrions goûter aucun des autres dons de la grâce divine. Certes, si Dieu nous a donné la vie éternelle, c'est parce qu'Il nous aimait et cela nous est bien dit tout au commencement de cette partie de l'Évangile (3:16). Mais que Dieu nous ait aimés au point de donner pour nous son Fils unique, et que nous jouissions de son amour, sont deux choses différentes ; la première est au commencement du chapitre 3, la seconde n'est développée que dans les chapitres 13 à 17. Possédant la vie éternelle, nous sommes appelés à marcher dans la lumière à la suite de Celui qui a dit : « Moi, je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jean 8:12). Pour être rendu capable de le suivre et de l'imiter comme Modèle, il faut être né de nouveau (Jean 3:3 à 8), et cette œuvre de la nouvelle naissance ne peut être opérée en nous que parce qu'une œuvre parfaite a été accomplie pour nous à la croix du Calvaire (ibid. 14 à 16). Marcher dans la lumière, c'est réaliser une marche dans la séparation du monde et des choses qui sont dans le monde ; la lumière manifeste tout et c'est ainsi que nous pouvons juger devant Dieu tout ce qui est en opposition avec son caractère (1 Jean 1:5 à 10). Nous sommes alors dans un état moral convenable pour jouir de l'amour du Père et de l'amour du Fils (cf. 1 Jean 2:15) et nous pouvons ainsi entrer, par le cœur et non pas seulement par l'intelligence, dans ce qui nous est présenté tout au long des chapitres 13 à 17. Il n'est pas possible d'apprécier et de savourer l'amour insondable dont nous avons été aimés et dont nous sommes aimés pour l'éternité, si nous ne sommes pas des enfants de Dieu et si nous ne marchons pas dans la lumière, à la suite de Celui qui a été ici-bas la lumière du monde. Lorsqu'un croyant ne jouit guère de l'amour du Père et de l'amour du Fils, c'est généralement parce qu'il réalise peu cette marche dans la lumière. La conscience n'est alors pas à l'aise devant Dieu, il y a du mal non jugé et cela trouble la jouissance de cet amour dont le Seigneur voudrait que nos cœurs soient remplis.

Encore deux remarques. Notons d'abord que le premier verset de cet ensemble de cinq chapitres (13 à 17) nous parle de l'amour du Fils, le dernier de l'amour du Père, de cet amour dont Il aime le Fils et dont le Fils désire qu'il remplisse notre cœur (13:1-17:26). Il est beau de voir comment est encadré ce merveilleux sujet ! — Soulignons ensuite ceci : à la fin du chapitre 17, le Seigneur demande à son Père que les siens soient avec Lui pour contempler cette gloire qui Lui appartient de toute éternité, qu'Il a quittée pour venir mourir sur la croix et que maintenant Il prie son Père de Lui donner : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, que tu m'as donnée... » (v. 24). Une part avec Lui, c'est là le ciel !

2.3 Que se passera-t-il au ciel ? Être avec le Seigneur

Que de fois ces questions ont-elles été posées : qu'est-ce que le ciel ? comment y sera-t-on ? qu'y fera-t-on ? — Si Dieu avait voulu nous donner des détails sur le paradis céleste, c'est sans doute après que l'apôtre Paul y a été ravi qu'Il lui aurait permis de décrire tout ce qu'il y a vu. Mais, au contraire, l'apôtre déclare qu'il a entendu « des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer » (2 Cor. 12:4). Cela dépasserait tellement notre compréhension ! Par ailleurs, il n'est pas dans les pensées de Dieu de tout nous révéler. Le silence de l'apôtre nous montre que l'on chercherait en vain d'autres éclaircissements. Tout ce que l'on a pu dire et écrire sur ce sujet n'est donc que le produit de l'imagination humaine si facilement portée, lorsqu'elle s'exerce dans le domaine des choses de Dieu, à vouloir pénétrer dans ce que Dieu a trouvé bon de nous cacher pour le temps actuel, oubliant que « les choses cachées sont à l'Éternel, notre Dieu » (Deut. 29:29). Lorsque la Parole de Dieu nous entretient de ce lieu d'ineffables délices où tout est paix, où tout est joie, où nous goûterons un bonheur sans fin et sans nuage, elle nous dit seulement que nous serons avec le Seigneur (Luc 23:43 ; Jean 14:3 et 17:24 ; 2 Cor. 5:8 ; Phil. 1:23 ; 1 Thess. 4:17). Sa présence suffit à réjouir le cœur du racheté et la contemplation de sa Personne adorable constitue la source des inépuisables délices du saint lieu. Être « toujours avec le Seigneur », c'est le ciel, c'est la part éternelle des croyants.

2.4 Jean 14 et 17 : Une part avec Lui plus tard

Le Seigneur nous a sauvés pour le ciel et non pour la terre. Avant de quitter les siens, Il leur a dit : « ...je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:2, 3). — Dans la prière qu'Il adresse à son Père avant d'aller à la croix et dans laquelle Il considère l'œuvre comme achevée, Il peut dire : « ...et moi, je viens à toi. ... Et maintenant je viens à toi... » (ibid. 17:11 et 13). Dieu allait le glorifier « aussitôt », sans attendre la gloire du royaume, car Il avait été glorifié en Lui (ibid. 13:31, 32). Le Fils de l'homme avait droit à la gloire de Dieu. Christ allait recevoir, de son Père, cette gloire qu'Il s'est acquise par ses souffrances et par sa mort expiatoire et Il désire que nous y ayons part avec Lui : « Et la gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée... » (ibid. 17:22). Mais aussi, Il allait être glorifié auprès du Père de la gloire qu'Il avait auprès de Lui avant que le monde fût (ibid. 17:5). Cette gloire, qui est la sienne de toute éternité et dont Il va être glorifié après s'être acquis une gloire nouvelle, Il veut que les siens la contemplent. Le Seigneur a voulu que les siens soient auprès de Lui à jamais pour contempler cette gloire qu'Il a quittée afin de venir ici-bas mourir sur la croix du Calvaire : ils auront ainsi pour l'éternité la mesure de l'abaissement qui a été le sien et Lui aura dans sa proximité les fruits de sa victoire, ceux qu'Il a aimés jusqu'à la mort de la croix, que le Père Lui avait donnés, pécheurs et perdus, pour les amener dans cette gloire où Il voulait les introduire comme des hommes sauvés et parfaits, des « fils », capables d'adorer éternellement le Dieu d'amour (cf. Hébr. 2:9 à 13). — Nos cœurs tressaillent d'allégresse à la pensée que bientôt ce désir, exprimé par le Seigneur dans cette prière

adressée à son Père, sera exaucé : nous serons avec Lui pour l'éternité et Lui « verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait » (Ésaïe 53:11). Faudrait-il autre chose au racheté de Christ que la présence de Celui qui l'a aimé jusqu'à se livrer Lui-même pour lui ?

2.5 Jean 13:8 et 17:24 : Une part avec Lui maintenant

Mais le Seigneur ne veut pas attendre ce moment pour nous donner une part avec Lui ! Il désire que nous la goûtions dès ici-bas. Et il est bien remarquable que le Seigneur emploie cette expression « avec moi », au début de cet ensemble de cinq chapitres comme aussi Il s'en sert à la fin (13:8 et 17:24). Avec Lui déjà ici-bas, en attendant le jour glorieux où nous serons avec Lui pour l'éternité ! Avoir le privilège de savourer sur la terre, au milieu d'un monde ennemi, au travers de nos difficultés et de nos épreuves, un avant-goût du ciel ! Savons-nous que nous avons un tel privilège ? Et, si nous le savons, dans quelle mesure en jouissons-nous ?

Pour en jouir, une condition est nécessaire, celle que le Seigneur indique à Pierre : « Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi » (Jean 13:8). Il est allé nous préparer une place dans la maison de son Père et, en attendant que nous l'occupions, Il nous prépare pour ce séjour de la gloire, nous accordant la grâce d'avoir déjà une part « avec Lui » présentement. Nous ne pouvons l'avoir que dans la mesure où nos pieds sont lavés car toutes les souillures contractées dans la marche sont un obstacle à la jouissance de cette part avec Lui.

2.6 Lavage des pieds pour pouvoir avec une part avec Lui

Celui qui sait combien facilement nous contractons de la souillure en cheminant ici-bas et qui veut cependant nous donner une part avec Lui, se plaît à remplir en notre faveur ce précieux service : Il lave nos pieds. Dans l'exercice de cet office, Il agit en nous par le moyen de la Parole afin que toutes les souillures soient ôtées et qu'ainsi rien ne nous empêche de jouir de sa communion. Pour l'éternité, une communion ininterrompue avec Lui, une même part avec Lui, partage de tous les rachetés dans la maison du Père. Déjà pour le jour actuel, une vraie communion avec Lui, une même part avec Lui, partage de tous les rachetés qui laissent le Seigneur laver leurs pieds !

Quelle perte immense nous faisons lorsqu'au lieu de laisser le Seigneur remplir ce service, nous cheminons, continuant à traîner à nos pieds tout ce que nous avons accumulé au cours de nos contacts avec le monde ! Nous traversons ce monde, oubliant tant de fois que nous n'en sommes pas, comme notre parfait Modèle n'en était pas. Aussi, trop souvent, nous pensons comme le monde, nous agissons comme le monde, nous vivons comme le monde, et cela nous paraît très normal... Nous ne commettons peut-être pas de péchés graves, nous nous conduisons honnêtement, suivant l'acception que les hommes donnent à ce terme, et cela nous satisfait. Nous ne soupçonnons guère, parfois, qu'il puisse y avoir une autre existence pour le chrétien ! Nous ne pensons pas qu'il puisse y avoir, pour le racheté, une part « avec Christ », la jouissance de sa communion, réalisée quand la Parole, opérant dans notre être intérieur, exerce notre conscience, nous amène à juger tout ce qui n'est pas en accord avec les pensées de Dieu, nous débarrasse de ce qui est du monde et occupe nos cœurs des choses célestes, de Christ dans la gloire.

2.7 Marcher avec Dieu jusqu'à ce que nous soyons pour toujours avec le Seigneur

Quelle vie heureuse alors, quelles que puissent être les circonstances du désert ! Une vie durant laquelle il nous serait accordé, si nous la vivions en quelque mesure, de goûter quelque chose du ciel, de sorte que le départ de ce monde pour être avec Christ en haut, ne comporterait guère de transition ! Tel fut sans doute celui d'Hénoch qui « marcha avec Dieu trois cents ans » « Et Hénoch marcha avec Dieu ; et il ne fut plus, car Dieu le prit » (Gen. 5:22 et 24).

Dieu veuille lui-même opérer dans nos cœurs et y produire l'ardent et saint désir de vivre une telle vie ! Qu'Il nous accorde la grâce de laisser le Seigneur remplir à l'égard de chacun de nous l'office qu'Il se plaît à exercer pour que, sans cesse, nos pieds soient lavés ! Qu'ainsi nous ayons une part « avec Lui » déjà maintenant, en attendant le jour glorieux où nous serons « toujours avec le Seigneur ».

3 Rom. 8: Activité des trois personnes de la trinité en faveur des croyants

Titre original : Les trois personnes de la trinité dans Romains 8 ME 1947 p. 313 à 315

Le chapitre 15 de l'évangile selon Luc nous décrit, en trois paraboles bien connues, l'activité de la grâce divine qui accueille le pécheur repentant avec joie, après l'avoir cherché et trouvé. Il souligne la part que prennent les trois personnes de la Trinité — Père, Fils et Saint Esprit — dans l'accomplissement de cette œuvre : la brebis ramenée à la maison, la drachme retrouvée, le fils prodigue revêtu de la plus belle robe. Cette activité s'exerce encore. Elle est incessante. Comme elle l'a fait pour le salut de pauvres pécheurs perdus, elle se déploie ensuite en faveur des croyants pendant tout le temps du voyage. C'est ce que nous enseigne l'apôtre dans le chapitre 8 de l'épître aux Romains.

3.1 Dieu le Père

S'il n'y a pour nous aucune condamnation, c'est parce qu'au temps convenable, Dieu le Père, « ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair » (8:3). Le Père n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous (8:32). Maintenant qu'Il nous a acquis pour lui-même à un tel prix, nous sommes chers à son cœur et Il nous fait don, librement, de tout ce qu'Il sait nous être bon et utile. Dieu est pour nous (8:31). Nous sommes les objets de son amour infini et invariable. Quand nous étions ses ennemis, Il nous a donné son Fils, pourrait-Il aujourd'hui refuser de répondre aux besoins de ses bien-aimés enfants ? — Non seulement son amour s'exerce à notre égard, mais aussi sa puissance est à notre disposition : du moment qu'Il est pour nous, qui sera contre nous ? Qui pourrait nous ravir de ses bras ou l'empêcher de nous combler des dons de sa grâce ? Il est pour nous ! — Mais encore : c'est Dieu qui justifie (8:34). Qu'en est-il des accusateurs et des accusations, quand c'est le Juge lui-même qui justifie ? L'accusateur des frères (Apoc. 12:10) n'aura-t-il pas la bouche fermée ? Pas une seule fois Joshua n'intervient pour se justifier, c'est Dieu lui-même qui le fait, réduisant au silence celui qui était là « pour s'opposer à lui » (Zach. 3:1-5). Justifiés devant Dieu par la foi en Christ, à cause de Christ, Dieu nous justifie si quelqu'un veut tenter accusation contre nous. Qu'aurions-nous donc à craindre ?

3.2 Christ

« Christ qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu » s'occupe sans cesse de ceux qu'Il a rachetés. Il intercède pour nous (8:34). Il prend soin de nous au milieu de nos difficultés, de nos luttes, de nos épreuves, nous portant sur son cœur, priant pour chacun des siens ! Il remplit cet office de la sacrificature dans lequel Il a été établi, dans lequel Il est fidèle, dans lequel nous sommes exhortés à le considérer (Héb. 3:1-2). Toujours vivant pour intercéder pour nous, Il peut sauver entièrement — jusqu'à l'achèvement — ceux qui s'approchent de Dieu par lui (Héb. 7:25). Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce, puisque nous avons un grand souverain sacrificateur, Jésus le Fils de Dieu. Nous aurons du secours au moment opportun ! (Héb. 4:14-16).

3.3 Le Saint Esprit

Le Saint Esprit est une personne divine sur la terre, envoyé par le Père et le Fils (Jean 14:26 ; 15:26 ; 16:7) pour prendre notre cause en mains. Il est le Consolateur, « un autre Consolateur » (Jean 14:16. La note, dans nos Bibles, définit ainsi le Consolateur : c'est quelqu'un qui soutient la cause d'une personne, et lui vient en aide et l'assiste). Dans la première partie du chapitre 8 de l'épître aux Romains (8:1 à 10), le Saint Esprit nous est présenté comme nous communiquant une vie nouvelle, la vie de Dieu ; dans la deuxième (8:11 à 27), comme habitant en nous. Habitant en nous, il est : la garantie que nos corps mortels seront vivifiés (8:11), la force pour subjuguier la chair (8:13, voir aussi Galates 5:16 et suivants), la direction dans notre marche afin que nous manifestations ici-bas le caractère de fils de Dieu (8:14), le témoin de notre adoption (8:15-16), les prémices de ce que nous attendons : le salut du corps (8:23), le soutien de notre faiblesse, Celui qui intercède pour nous sur la terre, tandis que Christ intercède pour nous en haut (8:26-27). Divine activité, précieuse activité que celle du Père, et du Fils et du Saint Esprit — un seul Dieu en trois Personnes. Nous sommes ceux en faveur desquels elle s'exerce d'une façon incessante ! Méditons un tel sujet.

Au travers de nos circonstances si difficiles — angoissantes même, pour beaucoup — au milieu de ce monde désemparé, dans le grand désarroi des hommes et des choses, n'y a-t-il pas là de quoi remplir nos cœurs de paix et de confiance ? En présence de tout ce qui nous environne, souvent tentés de nous écrier aussi : « Hélas, mon seigneur, comment ferons-nous ? », répétons-nous l'un à l'autre, pour notre encouragement et nôtre joie : « Ne crains pas ; car ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux » (2 Rois 6:14-16).

4 Voir Jésus

ME 1949 p. 3-8

4.1 Jean 12:20-24. Le grain de blé qui tombe en terre et meurt

C'est une courte prière que celle exprimée par ces quelques Grecs, d'entre ceux qui étaient montés pour adorer pendant la fête : « Nous désirons voir Jésus » (Jean 12:20-24). Puisse-t-elle, traduisant un vrai besoin, s'élever de chacun de nos cœurs, au début de l'année qui commence, afin que, Dieu l'exauçant, il nous soit accordé chaque jour de contempler Jésus par la foi ; en attendant le moment où nous le verrons de nos propres yeux !

Ces quelques Grecs préfigurent l'ensemble des nations qui, plus tard, auront part aux bénédictions du règne. Le temps n'était pas encore venu où leur désir pourrait être satisfait. Mais le Messie, le roi d'Israël, étant rejeté, Jésus prend son titre de Fils de l'homme et va présenter ce qui allait avoir lieu immédiatement, en vertu de sa mort : « L'heure est venue pour que le fils de l'homme soit glorifié. En vérité, en vérité, je vous dis : À moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ». Pour que le Fils de l'homme pût être glorifié, il fallait d'abord ses souffrances et sa mort. C'est ainsi que la porte est maintenant ouverte aux nations, autrefois « sans Christ, sans droit de cité en Israël... sans Dieu dans le monde », maintenant « approchés par le sang du Christ » (Éph. 2:11 à 22). Un objet est présenté à notre foi, nos yeux peuvent le contempler dans ses souffrances, dans sa mort, dans la gloire qui est maintenant la sienne.

4.2 Hébreux 2:9. La gloire de Fils de l'homme

Les versets 7 et 8 du chapitre 2 de l'épître aux Hébreux placent devant nous le Fils de l'homme : dans la position qu'il est venu prendre ici-bas : « Tu l'as fait un peu moindre que les anges », et le verset 9 ajoute : « à cause de la passion de la mort », — dans le ciel où Il est entré après avoir remporté la victoire : « Tu l'as couronné de gloire et d'honneur », — dans la suprématie qui est la sienne selon le Psaume 8, comme exerçant une domination universelle, ayant recouvré par sa mort l'héritage usurpé par Satan à la suite de la désobéissance du premier homme : « Tu as assujéti toutes choses sous ses pieds ». Nous soupirons après le moment où Christ apparaîtra dans cette gloire du Fils de l'homme pour « régner en puissance sur tout l'univers » :

Seigneur ! quand sera-ce

que ces temps heureux

où luira ta face

comblent nos vœux ?

La Parole ne dit pas : tu assujétiras, mais : tu as assujéti. Cependant, si nous considérons l'état de ce monde, « nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujétiées ». Plus que jamais, Satan exerce son empire et la scène au milieu de laquelle nous avons à vivre manifeste bien qu'il est le prince de ce monde. Tout autour de nous, nombreux sont les sujets de souffrance, de tristesse et d'inquiétude ! Pour un cœur qui aime le Seigneur, il y a surtout ceci : Christ reste rejeté et méprisé des hommes, ses droits sont méconnus. Dieu a assujéti toutes choses sous ses pieds et pourtant, nous ne voyons pas encore que cela soit réalisé. Mais, quel repos pour nos cœurs ! nous pouvons élever nos regards au-dessus de tout ce qui nous environne et, par la foi, contempler le lieu où déjà les droits du Fils de l'homme sont pleinement reconnus. Ils ne le sont pas sur la terre, l'héritage Lui sera effectivement donné plus tard — mais ils le sont en haut. « Nous voyons Jésus... » (v. 9).

Dans les jours mauvais que nous traversons, alors que le mal fait des progrès incessants et que l'angoisse remplit le cœur des hommes — les nôtres aussi, bien souvent, car nous sommes des « gens de petite foi » — entrons dans le sanctuaire. Là, « nous voyons Jésus » ! La gloire qui le couronne nous rappelle « sa croix, sa honte et ses douleurs ». Il a connu l'amertume de la mort, Il a goûté la mort pour tout. Pour amener plusieurs fils à la gloire, Il a dû être consommé par des souffrances. Cela convenait à la sainteté de Dieu, à sa justice, à sa gloire, à son amour ! — Mais encore, nous le contemplons là-haut comme notre « miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur », Celui qui, ayant souffert étant tenté, est à même de secourir ceux qui sont tentés. Dieu l'a établi dans cet office et Il est fidèle à Celui qui l'a établi (Héb. 3:2). Jamais Il n'oublie aucun racheté, Il porte chacun d'eux sur ses épaules et sur son cœur. Prenons courage au travers de tout, comptons sur Lui, Il est fidèle ! — Voyons-le, considérons-le ! (Héb. 2:9 ; 3:1). C'est l'encouragement si précieux que nous voudrions rappeler aux lecteurs du *Message Évangélique*, tout au début de cette nouvelle étape du chemin.

4.3 Jean 20:18, 20. Contemplation collective

Marie de Magdala se tenait près du sépulcre, dehors, et pleurait. Sans doute, il ne convenait pas de chercher parmi les morts Celui qui était vivant. Mais Christ était le seul objet de son cœur ! Ignorante, sans doute, elle n'avait pourtant qu'un désir : voir Jésus. Aussi, Celui qui connaît nos pensées les plus secrètes vient se manifester à elle et la charge d'un message pour « ses frères ». Elle obéit aussitôt (cf. Jean 14:21-23). Que dit-elle à ceux vers lesquels le Seigneur l'a envoyée ? En tout premier lieu, « qu'elle a vu le Seigneur » (Jean 20:18). Pour elle, de toute la scène qui s'est déroulée au sépulcre, il reste ceci : elle a vu le Seigneur ! Ensuite, elle délivre le message qui lui a été confié.

S'il y a une contemplation individuelle de la personne du Seigneur Jésus, il y a aussi une contemplation collective. Nous pouvons « le voir » chacun, dans notre vie de tous les jours, comme Marie de Magdala l'avait vu — et cette manifestation de Lui-même à ses bien-aimés est la réponse à l'amour de leur cœur pour Lui, selon Jean 14:21-23. Mais nous sommes heureux de pouvoir aussi fixer nos regards sur Lui quand, réunis en assemblée, nous expérimentons qu'Il est toujours fidèle à sa promesse (Matt. 18:20). Le premier jour de la semaine, le Seigneur ressuscité vint au milieu de ses disciples pour leur dire : Paix vous soit ! et leur montrer ses mains et son côté. Tout cela était de nature à les réjouir. Mais que lisons-nous ? « Les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur » (Jean 20:20). L'avoir vu, Lui, voilà ce qui remplissait leur cœur de joie. Et lorsqu'ils retrouvent Thomas, qui avait été absent ce premier jour de la semaine, ils ne lui font pas le récit des diverses circonstances de ce soir-là, ils se bornent à lui dire : « Nous avons vu le Seigneur » (20:25). Cela résumait tout, c'était la chose capitale.

Si nous pouvons nous rassembler quelques-uns autour du Seigneur, apprécions-nous la valeur du privilège qui nous est ainsi accordé ? Voir le Seigneur par la foi, est-ce bien la bénédiction suprême goûtée dans le rassemblement ? Et si nous avons à dire ce qui a caractérisé telle ou telle réunion, pourrions-nous assurer en vérité : nous avons vu le Seigneur ?

4.4 Luc 2:17. Adorateurs et témoins

Le voir, maintenant, est encore pour la foi. Bien que le Seigneur fût sur la terre, petit enfant né dans la crèche de Bethléhem, c'était aussi à la foi des bergers qu'il était fait appel (Luc 2:8 à 20). Il n'y eut aucun doute dans leur cœur quand le message leur fut annoncé : « Aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un sauveur ». Ils ne dirent pas : allons et nous verrons si la chose est arrivée ainsi que le Seigneur nous l'a fait connaître, mais ils s'écrièrent : « allons et voyons cette chose qui est arrivée ». C'était un acte de foi ! « Et ils allèrent en hâte ». Obéissance de la foi. Une récompense y est attachée : la joie de le voir : « et l'ayant vu... » Puis, un autre privilège en découle : ces bergers furent les premiers à Lui rendre hommage, à glorifier et louer Dieu — ils furent aussi les premiers prédicateurs de la bonne nouvelle. Adorateurs et témoins, adorateurs de Dieu et témoins au milieu de ce monde, telle est la part de ceux qui, conduits par la foi, ont vu et contemplé le Seigneur. Heureux aujourd'hui ceux qui peuvent dire : nous voyons Jésus — et qui réalisent leur position d'adorateurs et de témoins : sainte sacrificature pour offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus Christ — sacrificature royale pour annoncer les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière (1 Pierre 2:5 et 9).

4.5 1 Jean 3:2 ; Apoc. 22:4. Le voir bientôt en pleine conformité avec Lui

Déjà, « contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18), nous sommes ainsi rendus capables de refléter quelque chose de ses gloires morales. Mais bientôt, ce sera la pleine conformité à Christ en gloire : « nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est » (1 Jean 3:2).

Le jour est si proche où nous allons le voir ! Voir Celui qui nous a tant aimés, qui est mort pour nous sur une croix — Celui que nous aimons parce qu'Il nous a aimés le premier — Celui que nous pouvons contempler par la foi, mais que nous n'avons pas encore vu de nos yeux, « Jésus Christ, lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse » (1 Pierre 1:8).

Que cette joie remplisse nos cœurs au travers de toutes les circonstances que notre Dieu et Père trouvera bon de dispenser à chacun de nous tout au long de cette année 1949 ! Élevons nos yeux au-dessus des nuages qui s'amoncellent et contemplons par la foi Celui que nous allons voir, Étoile du matin déjà levée dans nos cœurs !

« Et ses esclaves le serviront, et ils verront sa face... » (Apoc. 22:4).

Ah ! bientôt, sans voile,
Luiront tes splendeurs,
Radiouse Étoile
Levée en nos cœurs.
Oh ! quelle allégresse !
Nos yeux te verront,
Et de Toi, sans cesse,
Tes saints jouiront.

5 Une part pour nous dans l'amour du Père pour le Fils

Titre original : « Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux... » (Jean 17:26) ME 1949 p. 169-175

5.1 La prière de Jean 17:26: « Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux »

Avant d'aller à la croix, alors qu'Il allait quitter les siens, le Seigneur a voulu les recommander à son Père. C'est l'objet de la prière qui remplit le chapitre 17 de l'évangile selon Jean et qui se termine ainsi : « Et je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux ». Telle est la dernière demande adressée par le Fils à son Père, dans un moment aussi solennel.

Tandis qu'Il poursuivait son ministère ici-bas, le Seigneur a révélé aux siens le nom du Père. Il devait le leur faire connaître mieux encore lorsque le Saint Esprit, personne divine, serait avec eux et en eux. Et cela, afin qu'ils jouissent de l'amour du Père — de cet amour dont le Père a aimé le Fils — et en soient remplis, réalisant ainsi que, « délivrés du pouvoir des ténèbres », ils ont été « transportés dans le royaume du Fils de son amour » (Col. 1:13). Ce royaume est caractérisé, a-t-on dit, par la relation qui unit le Fils avec le Père ; les rachetés de Christ sont placés dans la même relation, aimés d'un même amour. Le Seigneur désire que les siens jouissent de cet amour dont le Père l'a aimé et dont Il a joui lui-même ici-bas, en plénitude.

5.2 Trois passages de Matthieu sur le bien-aimé du Père

Dans l'évangile selon Matthieu, le Seigneur Jésus nous est présenté, dans trois circonstances, comme le bien-aimé du Père :

1) Chap. 3:17. Le Fils de Dieu, devenu homme, vient prendre place parmi les pécheurs repentants, mais son Dieu et Père ne veut pas qu'Il soit confondu avec eux. L'Esprit Saint descend, sous la forme d'une colombe, sur Celui qui était saint et pur ; puis la voix du Père se fait entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir ».

2) Chap. 12:18. Le Seigneur est rejeté par les pharisiens qui tiennent conseil contre Lui pour le faire périr, mais son heure n'était pas encore venue et Il continue son service dans l'humilité, défendant expressément que son nom soit rendu public. La parole du prophète était accomplie : « Voici mon serviteur que j'ai élu, mon bien-aimé, en qui mon âme a trouvé son plaisir... » (Ésaïe 42:1-4). Cette expression : « mon bien-aimé » est ajoutée à la citation d'Ésaïe : objet de la haine de ce peuple dont Il était le Messie, le Seigneur était

le bien-aimé du Père ! Il marchait dans ce monde, jouissant de tout ce qu'il était pour son cœur. Quelle consolation pour Celui qui était « méprisé et délaissé des hommes, homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur » ! (Ésaïe 53:3).

3) Chap. 17:5. Le Seigneur prend avec Lui Pierre, Jacques et Jean auxquels Il veut donner un avant-goût de la gloire du royaume. Mais Pierre Le place au même rang que Moïse et Élie ; il n'a pas discerné que, si ses rachetés Lui sont associés dans la gloire, Il est cependant Celui que son Dieu a oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons (Ps. 45:7). Aussi, de la nuée, le Père proclame ce qu'Il est pour Lui : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ; écoutez-le ».

Ces trois passages constituent en quelque sorte une introduction au sujet que nous désirons proposer à notre méditation — sujet dont nous comprendrons l'importance en relisant le dernier verset de Jean 17, suprême désir exprimé par le Seigneur dans cette sublime prière : « ... afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux ».

5.3 Sept passages de Jean sur le Fils aimé par le Père : 3:35, 5:20, 15:9, 10:17, 17:23, 24, 26

Dans l'évangile selon Jean, sept passages nous occupent du Fils, objet de l'amour du Père :

1) « Le Père aime le Fils et a mis toutes choses entre ses mains » (3:35).

Le Père aime le Fils de toute éternité (Prov. 8:30 ; Jean 17:24), mais ici, de façon particulière, parce qu'Il vient dans le monde pour l'accomplissement de ses conseils.

Les versets qui précèdent soulignent le contraste entre le ministère de Jean et celui de Christ, entre le témoignage prophétique et celui de l'Envoyé de Dieu. Les prophètes avaient reçu la mesure de l'Esprit qui leur était nécessaire pour remplir leur service (cf. 2 Rois 2:9), mais Christ n'avait pas reçu l'Esprit par mesure, Il le possédait en plénitude, parlant les paroles de Dieu. Qui l'écoutait, écoutait Dieu et celui qui croyait en Lui scellait que Dieu était vrai (v. 33-34). Dieu, qui avait autrefois parlé aux pères par les prophètes, parlait maintenant dans le Fils (Héb. 1:1). Envoyant ici-bas le Fils de son amour, le Père mettait toutes choses entre ses mains pour le salut de l'homme perdu. Il aime le Fils parce que le Fils prend la responsabilité de tout.

Aussi, toutes choses étant mises entre ses mains, il n'y a pas d'autre moyen de salut que de croire au Fils : « qui croit au Fils a la vie éternelle » (v. 36). Il est le seul chemin pour aller au Père : « Moi, je suis le chemin, et la vérité, et la vie ; nul ne vient au Père que par moi » (Jean 14:6). Prétendre connaître Dieu sans aller à Celui entre les mains duquel toutes choses ont été mises par le Père, c'est l'esprit de l'antichrist. « Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père » (1 Jean 2:22-24).

2) « Car le Père aime le Fils, et lui montre toutes les choses qu'il fait lui-même... » (5:20). Ici, il s'agit de l'amour du Père pour le Fils marchant dans le chemin de l'obéissance et de la dépendance.

Les Juifs accusaient le Seigneur de se faire égal à Dieu (v. 18). Sans doute, Il était Dieu manifesté en chair et la parfaite expression du Père, mais Il n'avait jamais quitté le sentier de l'homme dépendant. Ses paroles aussi bien que ses œuvres étaient celles du Père, Il ne disait rien et ne faisait rien de Lui-même (Jean 8:26 à 29 ; 12:49, 50 ; 14:10). Il venait d'accomplir des œuvres telles que la guérison du malade de Capernaüm ou du paralytique du réservoir de Béthesda (4:46 à 54 ; 5:1 à 25), mais le Père lui montrerait des œuvres plus grandes encore (sans doute le Seigneur fait-il allusion à la résurrection de Lazare, car il fallait l'œuvre de la résurrection pour sauver l'homme perdu). Toutes ces œuvres, celles que le Fils avait faites et celles qu'Il allait faire, étaient accomplies dans la dépendance du Père (v. 19). Homme obéissant et dépendant, Il est, dans cette position, l'objet de l'amour du Père. Quelle satisfaction éprouve le Père à considérer dans ce monde un homme parfaitement dépendant ! Le seul qu'Il ait jamais pu contempler. Et cet homme, c'est son Fils unique !

3) « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour » (15:9).

Demeurer dans son amour, c'est réaliser une pleine communion avec Lui. Le Fils demeurait dans l'amour du Père (v. 10). Il jouissait de cette communion avec le Père parce qu'Il gardait ses commandements. C'est dans l'obéissance et la dépendance que réside le secret de la communion. Le Père aime Celui qui, tout au long de son chemin, a été sans cesse dans sa communion : « J'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour » (v. 10).

4) « À cause de ceci, le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne » (10:17).

Le Père aime le Fils parce qu'Il se présente pour l'accomplissement de ses conseils éternels (3:35) — parce qu'Il est ici-bas l'Homme obéissant et dépendant (5:20) — parce qu'Il demeure sans cesse dans une pleine communion avec Lui (15:9-10). Au terme de ce chemin, le Fils va donner au Père un nouveau motif de l'aimer : Il laisse sa vie !

Dans ce chapitre 10 de l'évangile selon Jean, le Seigneur présente successivement trois motifs pour lesquels Il va donner sa vie :

- Il met sa vie pour les brebis, afin qu'elles aient la vie en abondance (v. 10-11) — afin qu'elles possèdent la plénitude de la vie. Ce sera la part de ses rachetés, après que le Saint Esprit leur aura été donné.

- Il met sa vie pour les brebis, afin qu'elles puissent goûter une pleine communion avec Lui, comme Lui jouissait de la communion avec le Père (versets 14-15).

- Il laisse sa vie afin de glorifier le Père ! Dans un entier dévouement à Dieu, Il se présente et, sainte victime, s'offre comme parfait holocauste. Dieu a pu considérer ici-bas un homme qui l'a pleinement satisfait et qui, au terme de sa carrière, s'est offert à Lui en parfum de bonne odeur. Combien le Père l'aime ! Quel motif nouveau Il trouve là pour aimer le Fils de son amour !

5) « Tu les as aimés comme tu m'as aimé » (17:23).

Le Père a donné à son bien-aimé la gloire qu'Il s'est acquise par ses souffrances et par sa mort — la gloire du Fils de l'homme. Lui l'a donnée à ses rachetés afin qu'ils lui soient unis en gloire pour l'éternité : « consommés en un » (v. 23). — Alors, le monde connaîtra : tout d'abord, que le Père a envoyé le Fils auquel il a refusé de croire et qu'il a crucifié ; ensuite, que les croyants ont été aimés du même amour que celui dont le Père aimait le Fils. Aujourd'hui, le monde ignore que nous sommes aimés comme Jésus l'est par le Père. Mais nous le savons déjà et nous en jouissons dans nos cœurs, bien que faiblement, avec reconnaissance et adoration !

6) « Car tu m'as aimé avant la fondation du monde » (17:24).

Dans ce verset, il est question de sa gloire divine, celle du Fils de Dieu aimé par le Père avant la fondation du monde. Nous contemplerons cette gloire qui est la sienne de toute éternité, alors qu'Il était l'objet de l'amour du Père, et nous l'adorerons à jamais parce qu'Il a voulu quitter le lieu de la gloire et de l'amour pour venir ici-bas souffrir et mourir sur une croix !

7) « afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux » (17:26). Tandis qu'Il était avec eux, le Seigneur avait fait connaître à ses disciples le nom du Père (Jean 14:7, 9, 10). Après sa résurrection, Il chargea Marie de Magdala de leur porter ce message : « Va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17). « Je leur ai fait connaître ton nom ». Il ajoute : « et je le leur ferai connaître ». Une fois le Saint Esprit venu sur la terre comme Personne divine, les disciples furent rendus capables d'entrer dans cette connaissance d'une manière plus profonde. Nous avons reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père ! (Rom. 8:15). Le Saint Esprit nous fait jouir de notre relation avec le Père et de l'amour du Père — de l'amour dont le Père a aimé le Fils !

5.4 Une part pour nous dans l'amour du Père pour le Fils

L'amour du Père envers nous a été manifesté en ce qu'Il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés (1 Jean 4:10). Mais il y a plus encore : du fait de notre union avec le Fils, nous avons part à l'amour du Père pour son Fils. Ce qui est à Christ est à nous ! — Le cœur du racheté découvre en Jésus l'objet sur lequel reposent les délices et la faveur du Père ; il le contemple venant dans ce monde pour accomplir les conseils divins — marchant dans le chemin de l'obéissance et de la dépendance — jouissant d'une communion ininterrompue avec le Père — laissant sa vie, et il connaît ainsi et savoure quelque chose de l'amour du Père.

« Et moi en eux » : Christ habitant en nous (cf. Éph. 3:17 à 19), notre cœur est rempli de Celui qui est l'objet de l'amour du Père et nous sommes ainsi rendus capables d'en jouir. Que rien en nous n'entrave l'action du Saint Esprit ! Il nous fortifiera en puissance quant à l'homme intérieur, de sorte que Christ habitera par la foi dans nos cœurs. Il nous fera jouir de notre relation avec le Père et de l'amour du Père. Alors, l'amour dont le Père a aimé le Fils sera en nous !

C'est ce que le Seigneur a demandé à son Père pour nous, avant d'aller à la croix !

6 À l'ombre de ses ailes

ME 1947 p. 141-146

6.1 Psaume 91:4

Lorsqu'il était sur la terre, le Seigneur aurait voulu rassembler son peuple à l'ombre de ses ailes. Mais Israël incrédule l'a rejeté et élevé sur une croix, aussi Il s'est écrié — et combien ce devait être douloureux pour son cœur : « Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! » (Matt. 23:37). Sur ce peuple coupable du rejet et de la crucifixion de son Messie, sur ce peuple qui n'a pas voulu de la place qui lui était préparée à l'ombre de ses ailes, la colère divine s'appesantira. Israël devra dire : « Car nous sommes consumés par ta colère, et nous sommes épouvantés par ta fureur » (Ps. 90:7). Mais Celui qu'Israël a repoussé va recommencer son histoire. Nouvel Israël, Il prendra la place du peuple et représentera la nation infidèle devant l'Éternel. Le Ps. 91 nous le présente dans cette position. « J'ai dit de l'Éternel : Il est ma confiance et mon lieu fort ; il est mon Dieu, je me confierai en Lui » (v. 2). Tandis que la colère de Dieu est sur le peuple désobéissant et contredisant, Il prend sa place devant l'Éternel, le Dieu de l'alliance avec Israël. C'est alors que l'Esprit de Dieu lui assure toutes les bénédictions qui auraient été la part du peuple s'il avait marché dans le chemin de l'obéissance que Christ est venu suivre ici-bas : « Il te couvrira de ses plumes et sous ses ailes tu auras un refuge » (v. 4). C'est ce dont Israël n'avait pas voulu ! Les versets suivants du Ps. 91 nous disent dans quelle sécurité l'Éternel gardera le seul Homme qui l'ait glorifié sur la terre. Et pourtant il semble que ces versets n'ont pas eu leur accomplissement : Christ n'a pas été épargné, Il a dû endurer tout le poids de la colère de Dieu. Parce qu'Il a voulu être à la place des coupables sous le jugement de Dieu, pour Lui toutes ces bénédictions sont encore à venir, elles seront sa part quand Il viendra prendre possession de son royaume.

6.2 Ruth 2:12

Au milieu du peuple qui a méprisé tout ce que son Messie lui apportait et le refuge qu'Il lui offrait, qui a rejeté le Messie lui-même, il y a cependant un résidu fidèle qui apprécie le privilège de pouvoir se cacher à l'ombre de ses ailes. Ruth, nouvel Israël — présenté sous la figure d'une étrangère, car seules la grâce et la foi pourront le mettre en relations avec l'Éternel — a quitté les champs de Moab et est venue s'abriter sous les ailes de l'Éternel, le Dieu d'Israël (Ruth 2:12). Elle dira ensuite à Boaz : « étends ton aile sur ta servante » (3:9). Le livre des Psaumes, qui nous dépeint les sentiments du Résidu dans des jours de grande tribulation, utilise à plusieurs reprises l'expression dont le Seigneur s'est servi quand Il s'adressait à Jérusalem. C'est surtout dans les deux premiers livres que nous la trouvons — livres dans lesquels il est question du Résidu de Juda, à Jérusalem d'abord, puis ensuite loin de la ville, chassé au désert.

6.3 Psaume 17:8

Le Ps. 17 est une prière, « prière de David », mais aussi prière de Christ le Juste. Une des demandes du Psaume est celle-ci : « Garde-moi comme la prunelle de l'œil ; cache-moi sous l'ombre de tes ailes » (v. 8). Christ rappelle, dans les premiers versets, ce que fut son sentier sur la terre et c'est là-dessus qu'Il se fonde, comme Homme, pour réclamer la protection de Dieu. Dieu délivre de leurs adversaires ceux qui se confient en Lui (v. 7) et ce verset peut être appliqué non seulement au résidu, mais encore à tous ceux qui sont associés à Christ.

Dans quel monde sommes-nous ? Un monde qui est caractérisé, aujourd'hui comme alors, par l'activité des « méchants », par l'hostilité « d'ardents ennemis » (v. 9). Ce monde qui a été contre Christ est maintenant opposé à tous ceux qui veulent suivre le parfait Modèle et refléter ses caractères. Quelle est alors la ressource du fidèle ? « Garde-moi comme la prunelle de l'œil ; cache-moi sous l'ombre de tes ailes ». Regarder à Dieu pour être gardé « comme la prunelle de l'œil », c'est-à-dire comme ceux qui sont précieux à son cœur. S'attendre à Lui pour être mis à l'abri sous l'ombre de ses ailes ! Une marche dans le sentier que Christ nous a tracé attirera contre nous la haine du monde, mais nous amènera aussi à jouir de la plus douce proximité avec Dieu, nous donnera le sentiment que nous sommes chers à Celui qui nous a acquis au prix des souffrances et de la mort de son Bien-aimé. Nous savourerons alors les bénédictions qui sont la réponse à la prière du v. 8 de ce Psaume. Le monde peut aller son train, manifester sa révolte contre Dieu et sa méchanceté contre ceux qui Lui appartiennent et désirent Lui être fidèles, qu'importe ! Le croyant goûte une part précieuse : il sait qu'il est cher à Celui qui l'a caché à l'ombre de ses ailes !

6.4 Psaume 57:1

Dans le Ps. 57, c'est un jour d'épreuve, un temps de calamités. Mais le fidèle est heureux de pouvoir faire appel à toutes les ressources de la grâce de Dieu : « Use de grâce envers moi, ô Dieu ! use de grâce envers moi... » Il connaît Dieu comme le Très-Haut, c'est-à-dire Celui qui est au-dessus de tout, dont la suprématie est absolue : tout est entre ses mains, rien n'arrive que ce qu'Il a commandé ou permis. Quelle paix cela donne au cœur dans un temps de calamités ! Mais, bien plus, Il est encore le Dieu « qui mène tout à bonne fin pour moi », Celui qui fait concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. La foi peut ainsi jouir à l'avance de ce que Dieu a préparé pour les siens ; le chemin est difficile sans doute, Dieu humilie et éprouve, mais c'est pour faire du bien à la fin.

Jusqu'à ce moment-là, pour traverser ce temps de calamités, le croyant possède un refuge : l'ombre de ses ailes ! Il est heureux de s'y blottir, jouissant de la proximité du Seigneur, de sa protection et de sa tendresse. Il apprécie ses soins fidèles dans des jours mauvais, confiant dans la délivrance que Dieu enverra au moment convenable : « jusqu'à, ce que les calamités soient passées ».

6.5 Psaume 36:7

Ce ne sont pas des ennemis ou des calamités qui, dans le Ps. 36, conduisent l'âme à se réfugier à l'ombre de ses ailes. Sans doute, elle est heureuse d'y trouver un abri contre la méchanceté de l'homme, décrite dans les quatre premiers versets du Psaume. Mais

surtout elle y jouit de la bonté de Dieu. C'est parce que cette bonté est précieuse à connaître que les fils des hommes, se réfugient sous l'ombre de ses ailes !

Quelle part dans ce refuge ! À l'ombre de ses ailes, l'âme est rassasiée de la graisse de sa maison, abreuvée au fleuve de ses délices ; elle savoure tous les biens et toutes les joies du sanctuaire. C'est tellement plus que l'abri pour être protégé contre la haine d'ardents ennemis ou pour être gardé dans un temps de calamités ! — quelque apprécié qu'il puisse être. C'est la bonté de Dieu qui a protégé et gardé le fidèle, elle devient maintenant la part dont il jouit. Il est heureux de se réfugier à l'ombre de ses ailes pour la goûter dans la paix du sanctuaire.

6.6 Psaume 63:7

Le Ps. 63 nous dit ensuite ce qui remplit le cœur du racheté, venu trouver un refuge à l'ombre de ses ailes. Dans la pleine lumière de la face de Dieu, rassasié des biens de sa maison, abreuvé au fleuve de ses délices, le croyant jouit de la bonté de Dieu — de cette bonté qui est meilleure que la vie (Ps. 36:7 ; 63:3). Alors, la reconnaissance s'élève vers Celui que la foi a su trouver et dans lequel elle a un refuge à l'ombre de ses ailes ! C'est la complète satisfaction que la nouvelle nature trouve en Dieu. L'âme est rassasiée, la louange déborde, les lèvres chantent de joie ! Et pourtant, quelles sont les circonstances extérieures ? David était chassé dans le désert de Juda, le Résidu sera loin de Jérusalem et du temple, le fidèle est dans une terre aride et altérée, sans eau. Cependant ce Psaume n'est pas celui de l'affliction, mais d'une joie débordante. N'avons-nous pas là le secret de la joie au milieu du désert ? Se tenir dans le sanctuaire, demeurer à l'ombre de ses ailes ! L'âme est alors détachée des choses terrestres, elle n'est plus occupée que d'une scène dans laquelle Christ est tout. Elle est rassasiée « de la graisse de sa maison », rassasiée « comme de moelle et de graisse », d'un Christ ressuscité et glorifié, nourriture de la maison de Dieu (Ps. 36:8 ; 63:5). Aussi, à l'ombre de ses ailes, elle peut chanter de joie ! Comment ne le ferait-elle pas ? Au moment où elle semblait privée de tout, elle est plus riche et plus comblée que jamais — rien ne peut la troubler. C'est là qu'est la source de la joie, mais aussi de la force. David l'a dit dans une autre circonstance : « La force et la joie sont dans le lieu où il habite » (1 Chron. 16:27). L'âme peut ainsi s'attacher à Lui pour le suivre, soutenue et fortifiée par Lui tout le long du chemin, jusqu'au bout du voyage.

6.7 Notre place

À l'ombre de ses ailes ! Place bénie s'il en est une. Nous traversons des temps difficiles. La méchanceté et la violence des hommes semblent n'avoir plus aucun frein — et cependant nous savons qu'il y a encore « Celui qui retient » et « ce qui retient ». C'est un temps de calamités. Puisse-nous chercher un refuge là où le Seigneur voudrait nous garder sans cesse — à l'ombre de ses ailes ! Là, nous pouvons jouir de sa bonté, nos âmes seront nourries et rafraîchies et, quelles que puissent être nos circonstances, nous pourrions toujours chanter de joie !

7 « Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage... » (Jean 16:33)

ME 1942 p. 47-51

7.1 Le début du Livre 3 des Psaumes

Au moment de commencer une nouvelle étape du voyage, si le Seigneur nous laisse quelque temps encore, nous aimerions considérer pour l'encouragement de tous ceux qui, au milieu de la tribulation, attendent son retour, les premiers psaumes du troisième livre. Après avoir lu cette portion des Écritures, chacun de nous pourra dire comme David : « Je chanterai à l'Éternel, parce qu'Il m'a fait du bien » (Ps. 13:5). C'était pourtant un jour d'angoisse, durant lequel le roi méprisé et rejeté demande par quatre fois : « Jusques à quand ? » (v. 1 et 2). Mais, dans son affliction, David connaissait la ressource de la foi : « Je me suis confié en ta bonté » (v. 5). Cette ressource est toujours à notre disposition.

Le troisième livre des psaumes concerne l'ensemble du peuple, représenté devant Dieu par un résidu pieux, « ceux qui sont purs de cœur » (Ps. 73 :1). C'est surtout de la détresse de ces fidèles qu'il est question dans ce livre, tandis que dans les deux premiers, il est plutôt parlé prophétiquement des souffrances de Christ, dont celles de David étaient un type.

7.2 Psaume 73:1

Le premier verset du Ps. 73 semble donner le caractère de tout l'ensemble du livre. Le premier mot est déjà très remarquable. Voilà tant de sujets de tristesse pour ce pauvre résidu persécuté, tant d'incertitudes, tant de choses qui s'écroulent les unes après les autres... Sur quoi s'appuyer ? Comme une réponse ce mot a retenti : certainement ! Il reste pour la foi une certitude absolue : « Certainement Dieu est bon ». Tout laisserait croire à ceux qui sont ainsi éprouvés qu'ils sont abandonnés. Non, Dieu est bon et c'est envers les siens, « ceux qui sont purs de cœur », que sa bonté s'exerce continuellement. L'assurance de cette invariable bonté est bien de nature à reconforter tous ceux qui sont dans la détresse !

7.3 Psaume 73:2-3

Pourtant, ce Dieu bon et fidèle permet que le méchant prospère et que, sur son peuple, le châtiment revienne chaque matin. La foi va-t-elle chanceler, les pieds vont-ils manquer, les pas glisser selon les expressions du verset 2 ? Non, l'âme est conduite jusque dans le sanctuaire de Dieu pour que la foi soit affermie. C'est de Lui que le fidèle va s'approcher et, au milieu de ses tribulations, pouvant dire : « Je suis toujours avec toi », il réalisera qu'il y a en Lui joie et plaisirs sur la terre.

7.4 Psaume 74

Que l'âme ait déjà goûté la paix du sanctuaire, qu'elle y ait appris à se connaître et à connaître Dieu, ne met cependant pas un terme à l'épreuve. Tout au contraire, elle semble accrue et le Psaume 74 est un appel particulièrement pressant, adressé à Dieu du milieu de la fournaise. Le résidu rappelle toutes les délivrances passées, pour s'écrier à la fin : « Lève-toi, ô Dieu, plaide ta cause ». Pourquoi ce Dieu puissant qui est intervenu souvent en faveur des siens, semble-t-il les délaisser maintenant ? La cause de son peuple n'est-elle pas la sienne ? Quoi qu'il en soit, c'est avec confiance que le fidèle attend le jour de la délivrance et, assuré qu'il se lèvera enfin, il demande : « Jusques à quand ? » Le sanctuaire est détruit, « l'ennemi a tout saccagé dans le lieu saint... ils ont mis le feu à ton sanctuaire, ils ont profané par terre la demeure de ton nom... ils ont brûlé tous les lieux assignés pour le service de Dieu dans le pays ». Le résidu est là, en butte à tous ces outrages et à tout le débordement du mal, « sans signes », n'ayant « plus de prophète ». Grande est sa détresse !

7.5 Ps. 75 et 76 : l'espérance du jour de la délivrance

Mais, Celui qui a dit : « une femme oubliera-t-elle son nourrisson ? Même celles-là oublieront... mais moi je ne t'oublierai pas » (Ésaïe 49:14-15) pourrait-il oublier son alliance ? Déjà dans les Ps. 75 et 76 le jour de la délivrance est entrevu. Pour rassembler son peuple,

Christ va paraître dans toute sa puissance et la gloire de son triomphe. Les résultats de sa victoire seront manifestés. Il jugera les méchants et honorera les justes : « Il abaisse l'un et élève l'autre » (Ps. 75:7). La maison de l'Éternel sera rebâtie dans la ville du grand Roi et la louange montera vers Lui, durant le règne, dans le sanctuaire retrouvé, tandis qu'il y aura abondance de bénédiction sur le peuple pleinement restauré.

7.6 Psaume 77

Espérance glorieuse !... Mais ce n'est encore qu'une espérance et, bien que « l'attente des justes soit une joie » (Proverbes 10:28), c'est toujours, c'est encore pour le résidu le jour de l'affliction et des larmes. Malgré tout ce qu'il sait et a pu exprimer, le connaissant comme fruit de l'expérience, dans les Ps. 73 à 76, il passe par les exercices qui nous sont dépeints dans le psaume suivant. « Je suis inquiet », dit-il et il pose toutes ces questions : « Le Seigneur rejettera-t-il pour toujours ? et ne montrera-t-il plus sa faveur ? Sa bonté a-t-elle cessé pour toujours ? Sa parole a-t-elle pris fin de génération en génération ? Dieu a-t-il oublié d'user de grâce ? A-t-il enfermé ses miséricordes dans la colère ? » (Ps. 77:7-9). Telles sont les craintes du cœur naturel, si facilement porté à douter de la fidélité et de la bonté de Dieu, si aisément conduit au découragement lorsque l'épreuve se prolonge quelque peu. Et cela, bien que l'âme connaisse de précieuses vérités, jouisse d'une espérance, ait fait tant d'expériences la puissance et de l'amour de Celui qui ne change pas ! c'est bien là « notre infirmité » (Ps. 77:10)...

Le fidèle est amené à faire taire les pensées de son propre cœur et à considérer les desseins de la grâce de Dieu à l'égard des siens — desseins qu'Il accomplira malgré les apparences contraires et au travers de toute la puissance de l'ennemi. Les voies de Dieu — que nous ne comprenons pas plus que le balancement des nuages (Job 37:16) — sont dirigées du « lieu saint ». Quelle paix cela procure à nos cœurs si souvent troublés ! Au milieu de l'agitation des nations, n'oublions pas ce verset du livre des Proverbes : « Il y a beaucoup de pensées dans le cœur d'un homme ; mais le conseil de l'Éternel, c'est là ce qui s'accomplit » (19:21).

7.7 Psaume 77:19 à 79

Si les voies de Dieu sont mystérieuses et insondables, si « ses traces ne sont pas connues » (Ps. 77:19), il est ajouté pourtant tout aussitôt : « Tu as conduit ton peuple comme un troupeau, par la main de Moïse et d'Aaron ». De quels soins ce peuple a été l'objet, conduit au travers de la Mer Rouge — « dans la mer » — puis durant son long voyage au désert ! « Tu les entretins quarante ans dans le désert, ils ne manquèrent de rien » (Néhémie 9:21). Ils ne manquèrent de rien parce que l'Éternel était leur Berger ! (Ps. 23:1). Le Ps. 78 retrace cette histoire : toutes les voies de Dieu envers son peuple, « ses actes et ses œuvres merveilleuses », sa miséricorde et son long support. Oui, « Il fit partir son peuple comme des brebis et les mena comme un troupeau dans le désert et Il les conduisit sains et saufs » (Ps. 78:52-53). Il est le même hier, aujourd'hui, éternellement. Aussi, ceux qui lui appartiennent, « le troupeau de sa pâture », se confiant en Lui, peuvent « raconter sa louange de génération en génération » (Ps. 79:13).

7.8 Application actuelle

Ces psaumes ne sont-ils pas, dans l'application que nous pouvons en faire à nos circonstances, pour l'encouragement des croyants dans le jour actuel ? Que de détresses pour tous — soit que l'épreuve nous atteigne directement, soit que nous souffrions en sympathie selon 1 Cor. 12:26, que d'incertitudes... Dieu pourrait-il abandonner les siens ? Bien que parfois les apparences soient contraires, en pleine assurance de foi répétons : « Certainement Dieu est bon ». Pénétrons jusque dans le sanctuaire, lieu de repos et de paix, pour nous approcher de la Personne qui le remplit : notre foi sera nourrie et fortifiée et, au travers de la souffrance, nous réaliserons qu'en Lui il y a des joies ici-bas. Ensemble, dans l'épreuve, redisons « Jusques à quand ? » Confiance de la foi ainsi exprimée, car déjà nous aussi, nous entrevoyons et saluons le jour de la délivrance ! En attendant, si les voies de Dieu restent mystérieuses, rappelons-nous que « sa voie est dans le lieu saint » et que Celui qui nous conduit au travers du désert est un Berger fidèle, Médiateur et Sacrificateur, vrai Moïse et vrai Aaron !

« Vous avez de la tribulation dans le monde » — comme Il le sait bien, n'est-ce pas ? — mais Il aime nous redire : « Ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde ». Ayez bon courage ! Que ces mots résonnent sans cesse à nos oreilles tout au long de cette nouvelle étape du pèlerinage — et puis,

Comptons mieux sur sa tendresse,

Son cœur ne saurait changer ;

De ses brebis en détresse

Il est toujours le Berger !

8 Soins de Dieu dans l'épreuve. 2 Rois 6:1-7 + Exode 15:22-25

Titre original : « Les eaux devinrent douces ». Exode 15:22-25 ME 1940 p. 19-21

8.1 2 Rois 6:1-7. Le bois qui fit surnager le fer

C'est un récit bien connu qui nous est rapporté au début du chapitre 6 du second livre des Rois. Les fils des prophètes voulaient aller bâtir « un lieu pour y habiter », celui où ils demeureraient étant devenu trop étroit pour eux. C'était là chose naturelle, indispensable même, pourrions-nous dire. Cependant, ils ne veulent rien faire sans avoir l'approbation d'Élisée. Et quand Élisée a dit : « Allez ! » — ils ne se contentent pas de cette parole : ils demandent au prophète de l'Éternel de venir avec eux. Comme ils sont heureux de l'avoir lorsqu'une difficulté se présente ! « Le fer tomba dans l'eau », nous est-il dit. Avec quelle promptitude Élisée va intervenir : « Où est-il tombé ? » Et voilà, jeté dans l'eau, le « morceau de bois » qui fait surnager le fer. Élisée n'a plus qu'à dire : « Enlève-le ». La délivrance est complète.

N'y a-t-il pas un profond enseignement pour nous dans ce court et simple récit ? Que de choses nous entreprenons sans avoir l'approbation du Seigneur — peut-être parce qu'elles nous paraissent naturelles et indispensables ! Et si même nous recherchons sa pensée et son approbation, savons-nous insister et Lui demander d'aller avec nous ? Puissions-nous ne jamais nous engager dans un chemin quelconque sans avoir entendu, au préalable, ces paroles : « Allez » et « J'irai ». Lorsque les difficultés se présenteront, nous aurons avec nous Celui qui veut en prendre connaissance et intervenir avec toute sa puissance pour nous assurer une pleine délivrance, Celui qui a promis, disant : « Je suis avec toi pour te délivrer » (Jérémie 1:8).

Ce « morceau de bois », ne pourrions-nous pas dire qu'il est une figure de l'intervention du Seigneur Jésus dans nos difficultés pour nous délivrer avec puissance ? Dans le chap. 15 du livre de l'Exode, il est question aussi d'un « bois », mais c'est un autre côté qui nous est présenté.

8.2 Le bois qui rendit douces les eaux amères. Exode 15:22-25

Le peuple a traversé la Mer Rouge : par la puissance de l'Éternel, il a été délivré du Pharaon et, sur l'autre rivage, il chante avec allégresse le cantique de la délivrance. Mais il y a le désert à traverser avant l'entrée dans le pays de la promesse. « Désert grand et

terrible » : il n'y a pas d'eau — aucun rafraîchissement pour nos âmes ici-bas. C'est la première expérience qu'il faut faire. Ensuite, il y a Mara : l'épreuve, douloureuse pour la chair. L'âme est remplie d'amertume et le peuple murmure... Que va faire Moïse ? Il cria à l'Éternel. Précieuse ressource que la prière ! Prière ardente, instante : un cri ! Alors, l'Éternel « lui enseigna un bois ». Ce bois est jeté dans les eaux et « les eaux devinrent douces ».

Ce « bois » n'est-il pas une image du Seigneur Jésus — de Celui qui veut réjouir notre cœur, même au milieu de l'épreuve ? N'est-ce pas Christ lui-même, introduit dans nos circonstances ? Alors, les eaux deviennent douces...

8.3 Dieu nous enseigne à Son école

Mais, il est facile de dire à quelqu'un : « Vous êtes dans l'épreuve, votre cœur est brisé, vous êtes dans l'amertume. Vous êtes à Mara. Ne murmurez pas. Introduisez Christ dans vos circonstances et tout ira bien ». Il est facile de le dire, mais il est beaucoup plus difficile de le réaliser. C'est quelque chose que nous devons apprendre pratiquement. « Et l'Éternel lui enseigna un bois », lisons-nous. Ce mot « enseigna » ne doit-il pas arrêter notre attention ? C'est à l'école de Dieu que nous sommes : nous avons besoin d'apprendre à avoir Christ devant nous et avec nous — de nous rappeler qu'« aucun malheur n'arrive au juste » (Proverbes 12:21) parce que « toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu » (Romains 8:28) et qu'Il veut nous « faire du bien à la fin » (Deutéronome 8:16). Nous avons besoin d'apprendre à dire comme David — non pas seulement de nos lèvres : « Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi » (Psaume 23:4). Comme on est heureux alors — encore à Mara, sans doute — de boire des eaux, des eaux qui, auparavant, étaient trouvées amères et faisaient murmurer ; des eaux qui, maintenant, sont devenues douces !

Dans ces jours difficiles, nous pourrions bien dire que nous sommes à Mara — et n'aurions-nous pas aussi, souvent, tendance à murmurer, comme le peuple autrefois ? Notre Dieu veut nous « enseigner un bois ». Laissons-nous enseigner afin qu'ayant Christ devant nous et avec nous, jouissant de Lui, nous puissions dire, en vérité : « les eaux devinrent douces ».

9 Il est le Dieu des délivrances — Histoire d'Ézéchias

ME 1940 p. 173-177

9.1 Besoin de fortifier notre foi

Le Seigneur pourrait bien nous dire, comme autrefois aux disciples : « Pourquoi êtes-vous craintifs, gens de petite foi ? » (Matt. 8:26). Nous savons si peu nous confier en Dieu et nous le réalisons tout particulièrement dans les jours que nous traversons. Ne sentons-nous pas combien il nous serait difficile de répéter avec David : « Sur Dieu seul mon âme se repose paisiblement » (Ps. 62:1) ? Aussi, est-ce sans doute avec profit que nous pourrions méditer l'histoire d'Ézéchias ; elle est remplie d'encouragements pour notre faible foi. Mais encore, que d'instruction ne renferme-t-elle pas !

9.2 Début du règne d'Ézéchias

La première chose que fit Ézéchias — le premier mois de la première année de son règne — ce fut d'ouvrir les portes de la maison de l'Éternel, fermées par Achaz son père. Ayant assemblé, ensuite, sacrificateurs et lévites, il confesse l'infidélité de Juda, infidélité qui avait attiré sur le peuple la colère de l'Éternel. Son règne débute donc par un retour vers Dieu dans l'humiliation, enseignement important à retenir. La purification de la maison de l'Éternel est commencée et menée à bonne fin ; alors peuvent être offerts le sacrifice pour le péché et l'holocauste. Et la louange s'élève avec joie. C'est la joie qui caractérise ce réveil : Dieu avait disposé le peuple, grand sujet de joie ; la fête des pains sans levain est célébrée « avec une grande joie », « il y eut une grande joie à Jérusalem » parce que rien de semblable n'avait eu lieu depuis les jours de Salomon, c'est-à-dire depuis deux siècles et demi. Sacrificateurs et lévites se lèvent et bénissent le peuple « et leur prière parvint à sa demeure sainte, dans les cieux ».

9.3 Premières menaces

Au milieu d'un état de choses aussi remarquable, voilà une difficulté qui survient. « Après ces choses et cette fidélité », nous est-il dit, le roi d'Assyrie, Sankhérib, « vint et entra en Judée et campa contre les villes fortes, et il pensait en forcer l'entrée » (2 Chr. 32:1). C'est l'épreuve qui survient dans le chemin de la fidélité. Que va faire Ézéchias ?

9.4 Profiter des sources et réparer les brèches

Il veut s'assurer, tout d'abord, les eaux des sources qui étaient en dehors de la ville. Elles étaient nécessaires au Résidu assiégé ; n'en avons-nous pas besoin aussi ? Nos sources sont en Christ : si nous ne nous y abreuons pas, si nous ne réalisons pas une heureuse communion avec le Seigneur, nous n'aurons aucune force pour résister à l'ennemi et glorifier notre Dieu au travers de l'épreuve.

Ensuite, Ézéchias s'occupe activement de la défense de Jérusalem : il répare les brèches, bâtit une autre muraille et donne des armes à tous. L'armure étant ainsi revêtue, le roi peut rassembler les chefs de guerre. Va-t-il examiner avec eux ce qu'il est nécessaire d'entreprendre pour triompher du roi d'Assyrie ? En aucune façon. Il les rassemble pour parler à leur cœur — détail si intéressant à noter. La communion avec le Seigneur réalisée, l'armure revêtue, il y a l'entière confiance du cœur en un Dieu qui est puissant et qui est amour. C'est à Lui que tout peut être remis avec confiance, avec la certitude qu'Il est Celui qui veut « combattre nos combats ». C'est ce que fait Ézéchias : « Fortifiez-vous et soyez fermes ; ne craignez point et ne soyez point effrayés devant le roi d'Assyrie et à cause de toute la multitude qui est avec lui ; car avec nous il y a plus qu'avec lui : avec lui est un bras de chair, mais avec nous est l'Éternel, notre Dieu, pour nous aider et pour combattre nos combats. Et le peuple s'appuya sur les paroles d'Ézéchias roi de Juda » (v. 7 et 8). Comme il fait bon lire et relire ces deux versets !

9.5 La lettre d'outrage et la prière

Sankhérib avec « toutes ses forces », « toute la multitude qui est avec lui » n'attaque pas la ville. Ne semble-t-il pas qu'il y a une puissance qui retient ? Il se borne à envoyer ses serviteurs pour adresser, au peuple assiégé, un discours dont le thème est celui-ci : « N'écoutez pas Ézéchias. Ne le croyez pas. Jamais votre Dieu ne pourra vous délivrer de ma main ». Puis « Il écrivit une lettre pour outrager l'Éternel, le Dieu d'Israël ». L'ennemi est toujours actif pour ébranler la confiance en Dieu, pour faire chanceler la foi. Comment la fortifier ? Certainement pas en discutant avec lui. C'est auprès de Dieu qu'Ézéchias va chercher du secours, dans la maison de l'Éternel : là, il prie. Quelle prière ce dût être ! « Et le roi Ézéchias et Ésaïe... prièrent à ce sujet et ils crièrent au ciel » (v. 20). Un cri !

9.6 Une délivrance soudaine malgré une puissance ennemie très forte

Nous aurions pu penser, peut-être, qu'en réponse à cette ardente prière, Dieu donnerait la victoire à Ézéchias au fort de la bataille. Mais le roi de Juda n'avait-il pas dit : « Avec nous est l'Éternel, notre Dieu... pour combattre nos combats » ? C'est selon notre foi qu'Il

veut répondre : « Qu'il vous soit fait selon votre foi » (Matt. 9:29). Quelle délivrance merveilleuse ! « Et il arriva cette nuit-là, qu'un ange de l'Éternel sortit et frappa dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes ; et quand on se leva le matin, voici c'étaient tous des corps morts » (2 Rois 19:35 ; 2 Chr. 32:21). Un seul ange ! au cours de la nuit ! De cette puissante armée en laquelle Sankhêrib avait placé sa confiance que restait-il ? « C'étaient tous des corps morts »... « Quand on se leva le matin »... Nous représentons-nous ce réveil d'Ézéchias et du peuple ? La veille au soir encore, ils avaient pu considérer tout autour de la ville, les forces assyriennes, ces milliers d'hommes décidés à leur faire la guerre. Et, au matin, ils contemplaient, émerveillés, le témoignage de la puissance du Dieu dans lequel ils avaient mis leur confiance. Ne pouvaient-ils pas déjà prendre dans leur bouche les paroles que prononcera, dans un jour à venir, le résidu de Juda, après l'anéantissement de l'Assyrien, au milieu de Jérusalem délivrée ? Délivrance si soudaine qu'ils seront « comme ceux qui songent » (Ps. 126:1-3). N'est-ce pas aussi ce qui devait caractériser Ézéchias dans ce jour-là ? Et quelle joie devait remplir les cœurs !

Oui, notre Dieu est toujours « le Même » (2 Rois 19:15). Les anges sont toujours ses serviteurs et ils sont « envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut » (Héb. 1:14). Il peut aussi employer d'autres moyens pour nous délivrer, car Il a tous les moyens dans Sa main et toutes choses le servent (Ps. 119:91). Ne soyons pas en souci, inquiets, effrayés par la puissance des hommes. Et, si nos cœurs sont parfois troublés, pensons aux 185000 hommes détruits par un seul ange au cours d'une seule nuit ! Répétons-nous cette promesse si précieuse que notre Dieu a voulu nous rappeler tout au début des jours difficiles que nous avons à traverser : « Je suis avec toi pour te délivrer, dit l'Éternel » (Jér. 1:8). Saisissons-nous de cette promesse pour en jouir beaucoup !

9.7 Supplications répétées dans la maison de Dieu

En attendant le jour de la délivrance, imitons l'exemple d'Ézéchias. Entrons dans la maison de l'Éternel : revenons-y autant de fois qu'il sera nécessaire, nous savons qu'Il est toujours prêt à nous accueillir et Il aime que nous venions ainsi à Lui ; déplions la lettre devant Lui (2 Rois 19:14) : exposons tous nos soucis, toutes nos difficultés ; prions « à ce sujet », pour présenter un besoin précis, le poids qui pèse sur notre cœur ; criions au ciel comme le firent Ézéchias et Ésaïe. Avant même d'avoir la réponse, nous aurons déjà cette assurance : « Quant à la prière que tu m'as faite... je l'ai entendue » (2 Rois 19:20). La paix de Dieu, d'un Dieu que rien ne saurait troubler, gardera nos cœurs et nos pensées. Nous pourrons répéter avec confiance : « Avec nous est l'Éternel notre Dieu, pour nous aider et pour combattre nos combats ». Le peuple s'appuya sur ces paroles d'Ézéchias : faisons de même. Ils ont, ensuite, expérimenté ce que c'est que d'avoir Dieu avec soi : nous l'expérimenterons aussi.

10 Découragement quand on perd Dieu de vue

Titre original : « Toutes ces choses sont contre moi » (Genèse 42:36) ME 1975 p. 197

10.1 Jacob perdant Joseph

Jacob a eu douze fils, dont deux de Rachel : Joseph et Benjamin (Gen. 30:22 à 24 ; 35:16 à 18). Rachel, « belle de taille et belle de visage », était pour lui l'épouse bien-aimée : il « servit pour Rachel sept années ; et elles furent à ses yeux comme peu de jours, parce qu'il l'aimait » (Gen. 29:17 à 20 — voir aussi 27 à 30). C'est immédiatement après la naissance de Benjamin que « Rachel mourut » ; elle avait appelé ce fils Ben-oni, c'est-à-dire : fils de ma peine, et son père l'appela Benjamin, qui signifie : fils de ma droite (Gen. 35:18 à 20).

Jacob aimait tout particulièrement Joseph, « plus que tous ses fils, parce qu'il était pour lui le fils de sa vieillesse » — il avait environ 90 ans quand ce fils lui naquit. Par contre, les frères de Joseph « le haïssaient, et ne pouvaient lui parler paisiblement » (Gen. 37:3 à 5, 8 et 11). Ce chapitre nous dit la mission dont Joseph avait été chargé par Jacob son père : il devait aller vers ses frères qui paissaient le troupeau, pour savoir s'ils se portaient bien et si le bétail était en bon état. Joseph trouve ses frères à Dothan ; « avant qu'il fût proche d'eux, ils complotèrent contre lui pour le faire mourir » ; mais Dieu permet l'intervention de Ruben qui les empêche de mettre leur projet à exécution : il conseille à ses frères de jeter Joseph dans une citerne, d'où il espérait pouvoir le retirer pour le ramener à son père (Gen. 22). Mais sur la proposition de Juda, Joseph est vendu à une caravane d'Ismaélites pour vingt pièces d'argent, Ruben étant, semble-t-il, dans l'ignorance de ce fait puisque, retournant à la citerne pour en retirer Joseph, il ne l'y trouva pas (Gen. 29, 30). — Les frères de Joseph prennent alors sa tunique, tuent un bouc, plongent la tunique dans le sang et la font parvenir à leur père, ainsi amené à penser qu'une « mauvaise bête » avait dévoré son fils bien-aimé ; il « mena deuil sur son fils plusieurs jours ». Hypocritement, ses fils se lèvent « pour le consoler » ! Mais il refusa de se consoler, et dit : « Certainement je descendrai, menant deuil, vers mon fils au shéol » (Gen. 31 à 35).

10.2 Vie de Joseph sans que son père le sût

Jacob ignorait que Joseph était toujours vivant et que, vendu aux marchands ismaélites, il avait été ensuite vendu par eux en Égypte à Potiphar, officier du Pharaon, chef des gardes (Gen. 36). Les chapitres 39 à 41 de ce livre retracent le détail des circonstances à la suite desquelles le Pharaon fut conduit à donner à Joseph une position très élevée en Égypte ; il lui déclare alors : « Toi, tu seras sur ma maison, et tout mon peuple se dirigera d'après ton commandement ; seulement quant au trône je serai plus grand que toi ». Et avec l'anneau du Pharaon à sa main, revêtu de vêtements de byssus, un collier d'or à son cou, le Pharaon lui-même « le fit monter sur le second char qui était à lui ; et on criait devant lui : Abrec ! » — c'est-à-dire : qu'on s'agenouille ! (41:37 à 46).

Celui qui dirige toutes choses en vue du but qu'il veut atteindre envoie une « famine dans tous les pays ; mais dans tout le pays d'Égypte il y avait du pain » (Gen. 54). Jacob, apprenant qu'il y avait du blé en Égypte, y envoie ses fils, sauf toutefois Benjamin « car il disait : De peur qu'un accident ne lui arrive ! » (42:1 à 4). Tout cela était disposé par Dieu pour amener devant Joseph ses frères, afin que leur péché puisse être confessé. Environ vingt années s'étaient écoulées depuis la scène des champs de Dothan, mais ce n'est pas le fait que vingt ans ont passé qui peut effacer un seul péché ! — On comprend pour quelle raison Jacob n'avait pas voulu laisser aller Benjamin : considérant surtout que Joseph n'était plus — tout au moins le croyait-il — il reportait sur ce fils dernier-né l'affection si profonde qu'il avait pour Rachel et pour Joseph. Joseph voit donc arriver ses dix frères et les reconnaît, tandis qu'eux ne le reconnaissent pas. Il n'y a chez lui aucun esprit, aucun désir de vengeance ; cependant, il « leur parla durement ». C'était en amour qu'il le faisait, cet amour qu'il ne pouvait encore leur manifester en leur ouvrant ses bras et son cœur comme il l'aurait désiré, tant que leur péché n'avait pas été confessé. Il les accuse d'être des espions, ce qui était une accusation injuste ; mais une accusation semblable manifeste l'état du cœur de celui qui en est l'objet, et c'est en vue de cette manifestation que Joseph la formule. Celui qui a la conscience tranquille peut s'exprimer comme David autrefois : « Remets ta voie sur l'Éternel, et confie-toi en lui ; et lui, il agira, et il produira ta justice comme la lumière, et ton droit comme le plein midi. Demeure tranquille, appuyé sur l'Éternel, et attends-toi à lui » (Ps. 37:5 à 7) — tandis que dans le cas contraire, et c'était celui des dix frères de Joseph, ce qui est dit n'est pas conforme à la vérité : Joseph qui savait, et pour cause, ce qui s'était passé dans les champs de Dothan les entend assurer : « nous sommes d'honnêtes gens » !

Joseph prend alors Siméon, « le lie devant leurs yeux », et, par bonté pour les siens, leur donne du blé ; après quoi il les renvoie pour qu'ils aillent chercher Benjamin. Arrivés auprès de Jacob, ils lui font connaître les exigences de celui qu'ils appellent « l'homme, le seigneur du pays », et qui n'était autre que Joseph ! (Gen. 42:5-34).

10.3 Douleur de Jacob devant les peines accumulées

Quelle douloureuse épreuve pour le cœur déjà meurtri du patriarche ! La vie de Jacob a été, dans sa première partie, une vie de difficultés et de souffrances, mais il semble que jamais il n'a été éprouvé comme à ce moment-là où il doit dire : « Vous m'avez privé d'enfants : Joseph n'est plus, et Siméon n'est plus, et vous voulez prendre Benjamin ! Toutes ces choses sont contre moi » (Gen. 36). Profondément atteint dans les affections de son cœur de père, Jacob ne peut se résoudre à laisser aller Benjamin. Mais Dieu appesantit sa main et, en définitive, il sera amené à faire le sacrifice de Benjamin : « Et moi, si je suis privé d'enfants, j'en serai privé » (43:1 à 14). « Toutes ces choses sont contre moi » ; en apparence peut-être, mais en apparence seulement, nous allons le voir.

Quel contraste avec la Sunamite dont l'enfant était mort et qui allait vers l'homme de Dieu ! Elle ne disait pas : « Toutes ces choses sont contre moi », mais, aux questions que lui posait Guéhazi, de la part d'Élisée : « Tout va-t-il bien ? Ton mari va-t-il bien ? L'enfant va-t-il bien ? », elle répondait ce seul mot : « Bien » (2 Rois 4:25, 26). Pour elle, brisée dans son cœur de mère comme Jacob l'était dans son cœur de père, tout était bien !

Jacob ignorait alors que Joseph était vivant, qu'il était gouverneur du pays d'Égypte et le plus grand après le Pharaon ; il ignorait aussi que Dieu préparait la scène si touchante de Genèse 46:29, sa rencontre avec ce fils bien-aimé... ; il ignorait encore qu'il aurait désormais tous ses fils auprès de lui et qu'il allait vivre les dix-sept dernières années de sa vie, années si heureuses après les cent trente premières ! Si Jacob avait su tout ce que Dieu se proposait d'accomplir et allait mener à bonne fin après tant d'orages, jamais il n'aurait dit : « Toutes ces choses sont contre moi », mais sans doute : toutes ces choses, si éprouvantes et douloureuses soient-elles, sont disposées pour moi !

10.4 Découragement quand on perd Dieu de vue

Ne nous arrive-t-il pas, dans l'ignorance où nous sommes de ce que Dieu se plaît à opérer pour nous, de nous trouver plus ou moins accablés au milieu d'exercices et de difficultés qui nous conduisent peut-être à dire : « Toutes ces choses sont contre moi » — et cela, qu'il s'agisse de notre vie individuelle, de celle de notre maison ou de la vie de l'assemblée ? — Si nous avons plus de communion avec notre Dieu et Père, avec le Seigneur, nous saurions mieux que Dieu dispose les circonstances en vue du but qu'il poursuit. Si nous ne perdions pas de vue que « Dieu est pour nous », nous dirions toujours avec l'apôtre ; « Qui sera contre nous ? » (Rom. 8:31) ; nous ne dirions jamais : « Toutes ces choses sont contre moi » et nous ne connaîtrions jamais le découragement ! — Combien nous avons à prendre garde quand le découragement nous gagne : il ne peut en aucune manière être produit dans l'âme par l'action du Saint Esprit ; c'est l'ennemi qui est à la source. C'est pourquoi lorsque « le cœur du peuple se découragea en chemin », l'Éternel lui a envoyé « les serpents brûlants » (Nomb. 21:4 à 6) : c'était un acte de son gouvernement envers un peuple parlant « contre Dieu et contre Moïse », c'était aussi pour lui montrer qui était à l'origine des paroles prononcées.

10.5 Toutes choses travaillent pour notre bien

Dieu nous aime toujours, d'un amour infini révélé pleinement dans le don de son Fils et qu'il déploie tout au long de notre vie, quelles que soient les circonstances du chemin. Si l'ennemi cherchait à nous le faire oublier, relisons le verset souvent rappelé : « Nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos » (Rom. 8:28). Nous le savons, n'en doutons jamais !

11 La venue du Seigneur et ses effets sur le croyant

Titre original : À la veille de son retour ME 1941 p. 209-216

11.1 Prophétie et souffrances. Prophéties accomplies et prophéties pour le futur

Tout l'ensemble du témoignage prophétique se trouve résumé par les paroles inspirées de l'apôtre Pierre : « ...les prophètes qui ont prophétisé de la grâce qui vous était destinée se sont informés et enquis avec soin, recherchant quel temps ou quelle sorte de temps l'Esprit de Christ qui était en eux indiquait, rendant par avance témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ et des gloires qui suivraient... » (1 Pierre 1:10-11). Les prophéties relatives aux souffrances de Christ ont eu leur accomplissement comme aussi celles qui concernent sa gloire dans la résurrection d'entre les morts et la place qu'il occupe à la droite de Dieu. Mais celles qui ont pour objet la manifestation de ses gloires au monde constituent la prophétie non encore accomplie. C'est de celle-là que l'on veut parler, en général, lorsqu'on dit plus brièvement : la prophétie. Elle nous présente l'exposé des voies de Dieu envers son peuple terrestre et envers les nations, embrassant l'ensemble des événements qui s'écouleront depuis la venue de Christ pour enlever son Église jusqu'à l'établissement du règne millénaire et même jusqu'à la fin, jusqu'au moment où Christ aura remis le royaume à Dieu le Père et où Dieu sera tout en tous.

11.2 Un mauvais usage de la prophétie

On comprend donc quel intérêt éveillent actuellement les questions prophétiques. Les temps sont troublés, les nations dressées les unes contre les autres, le monde entier en plein désarroi... Chacun éprouve une certaine inquiétude à l'égard de ce que sera demain. On voudrait savoir ! Les hommes interrogent ceux qui prétendent « lire dans l'avenir » et veulent trouver dans leurs prédictions des raisons d'espérer. Bien sûr, le croyant s'abstient de le faire car il sait, plus ou moins, que la Parole condamne formellement de telles choses (voir entre autres passages : Lévi. 19:26-31 ; 20:6 et 27 ; Deut. 18:9-14 ; Ésaïe 8:9). Mais le désir de savoir subsiste dans son cœur et le conduira peut-être à se tourner vers la prophétie comme l'incrédule se tourne vers les « devins » et les « pronostiqueurs » et à se livrer à cette étude dans un esprit de curiosité. Qu'arrive-t-il alors, bien souvent ? Les vérités essentielles sont méconnues, on applique à l'Église ce qui est écrit pour Israël, au jour actuel ce qui concerne la période postérieure à l'enlèvement de l'Église, on se laisse emporter par son imagination et ce ne sont qu'inquiétudes nouvelles et rongement d'esprit. Il n'y a en cela aucune édification, aucun bien pour l'âme ; le cœur est desséché, découragé et déçu.

11.3 La prophétie s'occupe de ce qui est après la venue du Seigneur

Ne perdons pas de vue que nous n'avons pas d'événements prophétiques qui précèdent l'enlèvement de l'Église ; cela a été dit et écrit bien des fois, mais il est peut-être utile de le répéter encore pour ceux que l'ennemi cherche toujours à troubler. Le premier événement que les croyants attendent est la venue du Seigneur en grâce, dans les nuées, pour prendre les siens auprès de Lui. Il mettra un terme à la période actuelle qui est, comme on l'a remarqué, une parenthèse durant laquelle les temps prophétiques ne sont pas comptés.

Jusqu'à-là, la Parole ne nous dit rien des divers événements qui doivent se dérouler et qui préparent seulement les événements prophétiques. N'y cherchons pas des détails sur ce que doit être ou ce que doit faire telle ou telle grande puissance, nous nous égarerons. N'essayons pas non plus de juger des événements actuels à la lumière des prophéties, car les bouleversements géographiques se succèdent à une cadence de plus en plus rapide et il est possible que beaucoup doivent encore se produire en très peu de temps, avant l'établissement de l'état de choses décrit dans la Parole pour le jour à venir. Cela aurait d'ailleurs pour effet d'occuper nos cœurs et nos pensées de ce qui est en bas, alors que le Saint Esprit se plaît à diriger nos regards en haut et à les fixer sur Celui qui vient. La Parole nous donne seulement, pour ce qui est de la période que nous vivons — parenthèse entre la soixante-neuvième et la soixante-dixième semaine prophétique — des indications générales semblables à celle-ci : « et jusqu'à la fin il y aura guerre, un décret de désolations » (Daniel 9:26). Ce « décret de désolations » concerne le peuple juif coupable d'avoir rejeté et crucifié son Messie. Il n'est pas besoin d'ajouter que cela s'accomplit à la lettre, sous nos yeux. Nous voyons ce peuple en détresse, persécuté, chassé et, à cet égard, c'est bien aussi pour nous, en un certain sens, « la parole prophétique rendue plus ferme » comme l'avait été pour Pierre, Jacques et Jean la vision anticipée de la gloire du royaume, lors de la transfiguration sur la sainte montagne.

11.4 L'objet de la prophétie est Christ

L'apôtre Pierre ajoute, au sujet de la parole prophétique : « à laquelle vous faites bien d'être attentifs ». Nombre d'enfants de Dieu, comprenant combien il est dangereux de chercher dans les prophéties ce qui pourrait satisfaire notre curiosité et désireux d'éviter cet écueil, n'hésitent pas à dire : laissons la prophétie de côté. Ce serait oublier les enseignements de 2 Pierre 1:16-21. Ce serait oublier que le grand Objet de la prophétie c'est Christ, Celui que nous aimons parce qu'Il nous a aimés le premier. Est-ce que nos cœurs ne souffrent pas quand nous considérons ce monde où Il est méconnu et rejeté ? Est-ce que nous ne désirons pas le moment où, apparaissant dans toute sa gloire et sa puissance comme « Roi des rois et Seigneur des seigneurs », Il sera « exalté sur la terre » et où, alors, « un roi règnera en justice » ? (Apoc. 19:11-16 ; Ps. 46:10 ; Ésaïe 32:1). Sans doute. Aussi, à ce titre, la prophétie ne peut nous laisser indifférents. N'aura-t-elle pas encore pour résultat pratique de nous détacher d'un monde sur lequel vont fondre les jugements inexorables dont elle nous parle ? Enfin, y aurait-il une portion quelconque de la Parole divine de laquelle nous oserions dire qu'il n'est pas bon de nous en occuper ? Ne serait-ce pas oublier que « toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre » ? (2 Tim. 3:16-17). Ne négligeons donc pas la prophétie. Il importe seulement de veiller quant à l'esprit dans lequel nous nous en occuperons.

Bien des écrits nous ont été laissés et conservés — aide précieuse dans cette étude — qui nous exposent, à cet égard comme à tous autres, ce que la Parole enseigne. C'est à cela que nous devons nous en tenir. Puissions-nous les lire davantage, mais surtout lire la Parole et ces écrits pour y chercher la Personne de Christ et ses gloires. C'est seulement ainsi que cette lecture pourra être faite avec profit pour nos âmes. « Bienheureux ceux qui gardent ses témoignages, qui le cherchent de tout leur cœur » (Ps. 119:2). Bienheureux est celui qui cherche Christ dans les Écritures comme objet suprême du cœur et des affections !

11.5 Dans la nuit, avant le jour, le temps de l'étoile du matin

C'est Lui que nous attendons ! Avant qu'ait commencé à luire le jour où « se lèvera le soleil de justice » (Mal. 4:2), Il se révèle à nous sous un autre caractère, comme « l'étoile du matin » qui déjà par la foi est levée dans nos cœurs. Entre le jour de ses souffrances et celui où sa gloire sera manifestée dans ce monde, il y a la nuit de son absence. C'est pendant cette « nuit » qu'Il est pour le cœur des siens « l'étoile brillante du matin » (Apoc. 22:16). Dans ce verset, le jour de ses souffrances est évoqué quand Il dit : « Moi, Jésus... », car Jésus c'est son nom d'Homme, celui qu'Il a pris dans son abaissement volontaire et son humiliation. Tandis que « la racine et la postérité de David » nous présente sa royauté en grâce pour les nations et sa royauté en gloire pour son peuple : comme « racine de David », Il régnera sur les nations selon ce qui est écrit : « Et, en ce jour-là, il y aura une racine d'Isaï, se tenant là comme une bannière des peuples : les nations la rechercheront, et son repos sera gloire » (Ésaïe 11:10). Comme « postérité de David », Il régnera sur le nouvel Israël, car Il est le vrai Fils de David, le vrai Salomon : « Et il sortira un rejeton du tronc d'Isaï, et une branche de ses racines fructifiera ; et l'Esprit de l'Éternel reposera sur lui... » (Ésaïe 11:1). Lorsque l'ange s'adresse à Marie, il lui déclare : « ... tu enfanteras un fils et tu appelleras son nom Jésus » (Luc 1:31), annonçant ainsi sa première venue dans ce monde, pour y souffrir et y mourir, pour faire « l'abolition du péché par son sacrifice » (Héb. 9:26), puis il ajoute : « Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume » (v. 32-33), présentant en cela le jour de son règne et de sa grande puissance. C'est entre ces deux périodes qu'il y a la nuit de son absence dans laquelle nous sommes encore. Pendant tout ce temps-là, pour les siens, pour son Épouse, Il est « l'étoile brillante du matin ». Nous le connaissons comme Celui qui vient, nous jouissons de sa Personne sous ce caractère et c'est seulement pendant « la nuit » que nous avons ce privilège. Encore faut-il que deux conditions soient remplies pour que nous puissions en apprécier toute la douceur : veiller et regarder vers le ciel. Seuls ceux qui veillent et ont les regards dirigés en haut peuvent jouir, dans le cœur, de l'éclat et de la beauté de « l'étoile du matin » !

11.6 Attendre le retour du Seigneur

Pendant si longtemps cette promesse du Seigneur a été perdue de vue : « Je reviendrai » (Jean 14:3). Par grâce, elle a été remise en lumière il y a un peu plus d'un siècle. Sommes-nous assez reconnaissants pour cela ? Réalisons-nous, d'autre part, d'une manière pratique, que nous sommes à la veille du retour du Seigneur ? Il dit : « Je viens bientôt ». Sommes-nous prêts, tous et chacun, pour le moment glorieux — si proche peut-être — de la rencontre ? C'est d'une Personne, c'est de « sa rencontre en l'air » que le Saint Esprit veut occuper nos cœurs. N'était-ce pas ce dont Éliézer entretenait Rebecca durant le voyage ? Aussi l'épouse a-t-elle dit au serviteur : « qui est cet homme qui marche dans les champs à notre rencontre ? » (Gen. 24:65). Elle a discerné une personne, entrevu une rencontre ! Isaac a levé ses yeux et Rebecca aussi a levé ses yeux : dans le cœur de Celui qui vient, dans les cœurs de ceux qui l'attendent il y a un même désir. Nous allons partir « à la rencontre du Seigneur en l'air » (1 Thess. 4:17), ce sera « la bienheureuse espérance » (Tite 2:13) enfin réalisée ! Mais déjà, nous tous qui sommes, par grâce, son Épouse bien-aimée, avons-nous comme Rebecca « levé nos yeux », ayant discerné une Personne et entrevu une rencontre ?

Vers Jésus élevons les yeux ;
 Bientôt ce Sauveur glorieux
 Redescendra du haut des cieux.
 Dans cette bienheureuse attente,
 Que notre âme soit vigilante :
 Soyons prêts, craignons de dormir ;
 Chrétiens, le Sauveur va venir !

Il vient ! c'est le moment de la rencontre tant désirée. Éliézer prend alors la parole, c'est pour raconter à Isaac « toutes les choses qu'il avait faites » (Gen. 24:66). Quel récit — ne l'entendons-nous pas ? — que celui de l'activité du Saint Esprit sur la terre pour former l'Épouse et la conduire vers le lieu de la rencontre ! Serait-ce le récit de nos misères, de nos manquements répétés ? Le Saint Esprit dirait-il alors combien souvent nous l'avons contristé pendant le voyage, combien de fois nous l'avons « éteint » dans son activité bienfaisante ? Non ! Nous pensons que dans cet instant il ne sera pas question de tout cela. Sa venue pour les siens est en rapport avec sa grâce ; tandis que c'est son apparition qui nous présente le côté de notre responsabilité : à son apparition se rattache notre manifestation devant le tribunal de Christ (Romains 14:10-12 ; 2 Cor. 5:10. Voir à ce sujet 2 Tim. 4:8). N'est-ce pas que nous entendrons le divin hôtelier (Luc 10:35) parler de ses soins en faveur de ceux dont il avait la charge ? N'est-ce pas qu'Éliézer devait raconter à Isaac comment Rebecca avait accepté tout ce qui venait de la maison d'Abraham — sa décision de cœur : « J'irai » — son voyage à travers le désert — ses regards tournés en avant, tandis qu'elle oubliait les choses qui sont derrière (cf. Phil. 3:14 et Ps. 45:10) — ses yeux « levés » — mais, par dessus tout, la personne d'Isaac distinguée de loin et la rencontre déjà entrevue et saluée. Oui, ce sera bien le récit non pas de ce que l'épouse a fait, mais de « toutes les choses qu'il avait faites », car tout cela c'est l'œuvre de l'Esprit dans le cœur.

Que rien en nous n'entrave cette action puissante et rafraîchissante du Saint Esprit ! Il réveille et réchauffe les affections de l'épouse pendant le voyage, il s'unit à elle pour dire : Viens ! Il n'a qu'un objet à placer devant nous : Christ. Il n'a qu'un but à nous proposer : « la rencontre du Seigneur en l'air ».

Viens, Seigneur, viens !... C'est le cri de la foi

Que fait monter l'Épouse devant toi.

Accents d'amour. !... qu'en ton Église,

Le Saint Esprit les réalise !

12 Rendus parfaits, capables, agréables

ME 1952 p. 225-227

Quand nous pensons à ce que nous étions et à ce que Dieu a voulu faire de nous, nous pouvons bien dire avec l'Écriture : c'est « ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Cor. 2:9).

12.1 Rendus parfaits. Hébreux 10:14

Nous étions perdus, moralement morts et, par conséquent, incapables d'aller jusqu'à Dieu. Dans notre état de souillure, il nous eût d'ailleurs été impossible de nous tenir dans la présence de Celui qui a « les yeux trop purs pour voir le mal » (Hab. 1:13). Si même Dieu, voulant avoir un peuple qui Lui appartienne en propre et désirant habiter au milieu de lui, a ordonné les divers sacrifices qui devaient être offerts pour qu'il fût possible de s'approcher de Lui, ces sacrifices ne pouvaient cependant « rendre parfaits ceux qui s'approchent » (Héb. 10:1). Aussi, au temps convenable, Christ s'est présenté. Lui a été le vrai sacrifice pour le péché, le vrai holocauste ; en vertu de son œuvre expiatoire, Dieu a été pleinement satisfait et, croyant en Lui, nous avons été « rendus parfaits à perpétuité » (Héb. 10:14). Quelle perfection dans cette « seule offrande » — dans la Victime et dans l'œuvre accomplie — et quelle perfection en ceux qui sont au bénéfice du sacrifice expiatoire de Christ !

« Rendus parfaits » ! Dans cette position où l'œuvre de Christ nous a placés, aucune souillure, aucune trace de ce qui caractérise l'homme dans la chair, aucune imperfection ! L'ennemi peut déployer tous ses efforts, essayer de nous faire broncher en chemin, y réussir hélas parfois, il est impuissant à l'égard de la position parfaite où nous a établis à jamais l'œuvre de la croix : nous avons été « rendus parfaits à perpétuité ».

12.2 Rendus capables. Colossiens 1:12-13

Mais Dieu voulait faire davantage encore. Son désir, de toute éternité, était de nous introduire dans le lieu même où Il est, où tout resplendit de sa lumière et parle de son amour. Nous pouvons « rendre grâce au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour » (Col. 1:12 et 13). Dieu est lumière et amour (1 Jean 1:5 ; 4:8) et c'est dans sa présence même qu'Il voulait amener des hommes sauvés et parfaits, « rendus parfaits à perpétuité ». Sans doute, ils n'auraient pu être introduits devant Lui si d'abord ils n'avaient été rendus parfaits ; mais, l'ayant été, Dieu ne les laisse pas loin ! Dieu nous a donné sa vie (Jean 20:31 ; 1 Jean 5:11 à 13) et nous a communiqué sa propre nature, de sorte que nous sommes « rendus capables », déjà maintenant par la foi, « de participer au lot des saints dans la lumière » et « transportés dans le royaume du Fils de son amour ».

12.3 Rendus agréables. Éphésiens 1:6

Y aurait-il quelque chose à ajouter ? Plus rien, semble-t-il. Cependant, Éphésiens 1:6 nous dit : « Il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé ». Dieu avait voulu, non seulement créer l'homme, mais encore trouver son bon plaisir en lui. Comment la chose était-elle possible après la désobéissance d'Adam et l'entrée du péché dans le monde ? C'est à l'homme de ses conseils, à l'homme parfait, et à lui seul, que Dieu a pu dire : « En toi j'ai trouvé mon plaisir » (Luc 3:22) et il a fallu l'œuvre de Christ pour que Dieu puisse, à nouveau, goûter une pleine satisfaction dans l'homme — et d'une manière infiniment plus excellente qu'à l'origine car, en Jésus, l'homme est plus cher à Dieu qu'il ne pouvait l'être, en Eden, dans son état d'innocence. Le croyant est maintenant uni à Christ, associé à Lui et vu, par Dieu, en Lui ; il est aimé par Dieu du même amour dont le Fils lui-même est aimé !

Progression remarquable : nous avons été purifiés de tout péché et « rendus parfaits à perpétuité » — ainsi retirés de notre ancienne condition, Dieu nous introduit dans le lieu où Il habite et, pour cela, Il nous a « rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière » — plus encore : nous sommes vus dans toute l'excellence de Celui qui est le Fils bien-aimé du Père et, en Lui, nous avons été « rendus agréables ».

12.4 Christ devenu chair, anéanti, abaissé, devenu malédiction

Mais, pour nous rendre parfaits, capables, agréables... le « Fils de son amour » est descendu ici-bas, dans un corps semblable au nôtre à part le péché : « Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous » (Jean 1:14). Celui auquel toutes choses seront, un jour, assujetties « a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort » (Héb. 2:9). Le Christ Jésus, « étant en forme de Dieu... s'est anéanti lui-même... s'est abaissé lui-même » (Phil. 2:6 à 8) et, tandis qu'Il était « pendu au bois », Il est « devenu malédiction pour nous » (Gal. 3:13). Durant ces trois heures de ténèbres, Dieu l'a traité comme le péché même : « Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui » (2 Cor. 5:21).

La Parole devint chair, Jésus a été fait un peu moindre que les anges, Il est devenu malédiction pour nous, Il a été fait péché, afin que nous fussions rendus parfaits, capables, agréables ! Si, par grâce, nous pouvons occuper une telle position et jouir d'une si douce

relation, n'oublions pas le prix qui a dû être payé par notre bien-aimé Sauveur ! Et que cela produise, dans nos cœurs, une incessante adoration !

13 « Le méchant fait une œuvre trompeuse ». Proverbes 11:18
ME 1952 p. 85-91, 117-124

13.1 La grâce surabonde là où le péché a abondé

L'ennemi redouble d'efforts pour affaiblir, et même détruire, s'il pouvait y arriver, le témoignage collectif confié aux deux ou trois réunis au Nom du Seigneur. En butte à ses assauts répétés, nous aurions bien des motifs d'être découragés, nous demandant parfois s'il ne parviendra pas à faire disparaître ce témoignage.

Certes, en considérant le sujet sur lequel nous voulons nous arrêter aujourd'hui, il n'est pas du tout dans notre pensée de chercher à atténuer notre responsabilité et nous ne voudrions pas que quiconque soit tenté de dire, après avoir lu ces lignes : « Demeurons dans le péché afin que la grâce abonde ». Soulignons bien que si l'ennemi remporte, hélas ! tant de victoires, c'est à notre honte et à notre confusion. Si nous étions constamment revêtus de « l'armure complète de Dieu », nous pourrions « tenir ferme contre les artifices du diable » et le Seigneur serait glorifié, tandis qu'il est déshonoré chaque fois que nous laissons l'adversaire prendre le dessus. Que Dieu nous garde de perdre de vue ce côté si important, et que tous les ravages que Satan a pu occasionner en raison de notre manque de vigilance nous tiennent humiliés, nous exercent devant Dieu, afin que, « fortifiés dans le Seigneur et dans la puissance de sa force », nous sachions trouver auprès de Lui tout le secours nécessaire pour marcher plus fidèlement et triompher d'un adversaire qui est beaucoup plus fort que nous ! (cf. Éph. 6:10 à 18).

C'est sans oublier cela que nous nous proposons de montrer, par le moyen de plusieurs exemples, que, quelle que soit notre faiblesse, quelque grands et nombreux que soient nos manquements et nos infidélités, quelles que soient les victoires remportées par l'ennemi, ce n'est pas lui qui aura le dernier mot. Dieu a toujours la prérogative de tirer le bien du mal, ce qui ne peut en aucune façon nous amener à prendre les choses à la légère et nous excuser si nous faisons le mal, mais constitue un encouragement pour nous dans des moments où l'ennemi voudrait nous persuader que tout va sombrer. Au milieu de tous les résultats de son œuvre néfaste, dans les jours les plus difficiles, Dieu accomplit son travail ; Il se sert des circonstances les plus douloureuses, les plus humiliantes, pour produire du bien. On a souvent remarqué que Dieu a gagné davantage par la rédemption qu'Il n'avait perdu par la chute de l'homme. Nul ne voudrait prétendre que cela excuse la désobéissance de l'homme, mais cela nous montre bien que la grâce divine surabonde là où le péché a abondé (cf. Rom. 5:20 et 6:1).

Que ces pensées nous encouragent — sans affaiblir le sentiment de notre responsabilité, disons-le à nouveau, et sans nous faire oublier que notre place est dans l'humiliation, en présence de tant de désastres survenus parce que nous n'avons pas su veiller !

13.2 Satan et son œuvre trompeuse dans les Actes

Les rudes assauts de Satan contre les témoins et l'Assemblée de Dieu dans ce monde ne sont pas d'aujourd'hui ! Dès le commencement, nous le voyons agir, avec les moyens les plus divers, et remporter des victoires. Mais, si nous lisons avec quelque attention le début du livre des Actes, nous serons frappés de constater qu'en chaque circonstance, il a fait « une œuvre trompeuse ». Sans doute, il est vrai, dans ces premiers temps de l'histoire de l'Église sur la terre, l'Esprit Saint opérait avec une puissance qu'il ne peut plus déployer aujourd'hui où il est contristé de tant de manières. Mais quoi qu'il en soit, l'enseignement contenu dans ces pages demeure et est pour nous un précieux encouragement. Au lieu d'agir nous-mêmes avec les ressources que la chair aura toujours à nous proposer, laissons-nous conduire par l'Esprit, laissons Dieu opérer Lui-même par la puissance de son Esprit, et nous verrons que « le méchant fait une œuvre trompeuse ».

13.2.1 La situation initiale : Actes 2:42 à 47

Actes 2:42 à 47 constitue le merveilleux tableau de l'état de l'Assemblée au commencement. Les saints « persévéraient dans la doctrine des apôtres », c'est-à-dire dans l'ensemble des vérités enseignées par eux ; ils demeuraient attachés à la saine doctrine. Ils persévéraient aussi dans « la communion des apôtres », fruit de l'enseignement qui leur avait été présenté et qu'ils avaient reçu : « ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous ayez communion avec nous » (1 Jean 1:1 à 3) ; « dans la fraction du pain et les prières » : ils se souvenaient de la mort du Seigneur et, dans le sentiment de leur grande faiblesse, cherchaient par la prière, expression de leur dépendance de Dieu, le secours d'en-haut. « Et toute âme avait de la crainte » : quelle autorité avait la Parole sur les cœurs et les consciences ! Dans ces jours-là, nul n'eût voulu désobéir à ses commandements. Aussi, Dieu pouvait agir avec puissance par son Esprit : les apôtres faisaient « beaucoup de prodiges et de miracles » et « tous les croyants étaient en un même lieu, et ils avaient toutes choses communes », manifestant ce besoin d'unité qui est le fruit de la nature divine sous l'action de l'Esprit Saint. La louange pouvait ainsi monter vers Dieu de cœurs heureux et remplis de joie et un témoignage puissant était rendu, de sorte que « le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés ».

L'ennemi va aussitôt s'efforcer de ternir un aussi bel ensemble. Dès le chapitre 3, nous le voyons agir, et avec quelle subtilité ! Bien que ce premier assaut ne paraisse pas très dangereux, il l'est cependant et c'est là un des moyens que Satan a employés, et emploie encore, tant de fois, avec succès. (Disons d'ailleurs, par parenthèse, que tous les assauts de l'adversaire sont dangereux ; sous-estimer sa force ou ses ruses nous conduira toujours à de tristes résultats — cf. Josué 7. Et, à cet égard, les petits commencements ont souvent produit de grands désastres !)

13.2.2 Satan cherchant à attirer l'attention sur l'homme. Actes 3

Pierre et Jean avaient accompli à la porte du temple, appelée la Belle, un de ces miracles dont parle le verset 43 du chapitre 2. L'ennemi cherche alors à diriger les regards sur l'homme afin de lui attribuer la puissance qui est de Dieu seul (3:12). Qui dira les ruines survenues dans le témoignage, depuis le commencement, parce qu'on a donné à l'homme la place qui appartient à Dieu ? En s'attachant à l'homme — même à des serviteurs du Seigneur — on s'est détourné de Christ et, au surplus, l'on a fait perdre au serviteur son véritable caractère de serviteur de Dieu, car ce qui caractérise un serviteur de Dieu c'est qu'il attache les âmes à Christ seul. Ainsi se sont formés des groupements dont un homme est le centre, ou encore des partis dans l'Église, car, bien souvent, ce sont les partisans qui font les chefs de partis et, dans plus d'un cas, il n'y aurait pas de chefs de partis s'il n'y avait pas de partisans.

Pierre garde le caractère d'un serviteur de Dieu — les paroles du verset 12 nous le montrent et il présente à tous la personne de Jésus, Celui en qui seul est la puissance et que, seul, nous avons à suivre. Cette ruse de l'ennemi conduit l'apôtre à prêcher Christ, mis à mort mais ressuscité d'entre les morts, et « la foi en son nom », unique moyen de connaître la délivrance. Le témoignage rendu par Pierre (v. 13 à 26) est le résultat auquel aboutit le travail de l'adversaire, entièrement opposé à celui qu'il recherchait.

13.2.3 *Violence. Actes 4:1-4*

Au chapitre 4, l'ennemi se servira d'un autre moyen : la violence. « Et ils mirent les mains sur eux », c'est-à-dire sur les apôtres qui « enseignaient le peuple et annonçaient par Jésus la résurrection d'entre les morts », et ils les « firent garder jusqu'au lendemain, car c'était déjà le soir » (v. 2 et 3). L'ennemi va-t-il ainsi réussir à entraver l'œuvre de Dieu ? Non, cette œuvre s'accomplira malgré tout, le verset 4 nous le montre et nous dit avec quelle puissance la Parole opérait.

13.2.4 *Augmentation du nombre d'ennemis. Actes 4:5-17*

Nouvel assaut de Satan, au verset 5 de ce même chapitre. Le nombre des adversaires s'est sensiblement accru ; alors que, précédemment, il n'y avait que « les sacrificateurs et le commandant du temple et les sadducéens » (v. 1), nous trouvons maintenant « leurs chefs et leurs anciens et leurs scribes... et Anne, le souverain sacrificateur, et Caïphe, et Jean, et Alexandre, et tous ceux qui étaient de la race souveraine sacerdotale » (v. 5 et 6). Mais si l'ennemi vient, cette fois, avec de nouveaux instruments à sa disposition, il ne réussira cependant pas mieux dans son dessein. Bien au contraire, Pierre, répondant à la question qui a été posée : « Par quelle puissance ou par quel nom avez-vous fait ceci ? », pourra s'adresser, pour la première fois, aux chefs du peuple et, devant eux, rendre témoignage à la valeur du nom de Jésus. C'est « rempli de l'Esprit Saint » qu'il parle, leur présentant d'une part, ce qu'eux ont fait et, d'autre part, ce que Dieu a fait : ils ont crucifié Celui que Dieu a ressuscité d'entre les morts. Et c'est « par ce nom » que l'homme boiteux a été guéri. Plus encore, Pierre ajoute : « et il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (v. 8 à 12). Quelle puissance dans une telle évangélisation ! Combien peu, sans aucun doute, l'ennemi avait pensé que l'arrestation des apôtres et leur emprisonnement conduirait à la proclamation d'un tel message qui, depuis lors, a retenti tant de fois pour le salut d'hommes pécheurs !

Non seulement cela, mais « voyant là présent avec eux l'homme qui avait été guéri, ils n'avaient rien à opposer » (v. 14). La déroute de l'ennemi est complète : une double manifestation de la puissance de l'Esprit a fermé la bouche à ceux qui étaient les instruments du diable : d'une part les paroles de Pierre et, d'autre part, la guérison de l'homme impotent.

13.2.5 *Menaces et relâche. Actes 4:18-22*

Une quatrième fois, l'ennemi va essayer d'entraver l'œuvre de Dieu : « Et les ayant appelés, ils leur enjoignirent de ne plus parler ni enseigner, en aucune manière, au nom de Jésus » (4:18). Ce sera encore en vain ! Pierre et Jean répondent : « Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu » (v. 19). De sorte que, malgré leurs menaces, ne pouvant rien obtenir et craignant de s'aliéner le peuple, les chefs sont amenés à relâcher les apôtres. Une fois de plus, Dieu est intervenu pour déjouer les desseins de l'adversaire. Pierre et Jean ont été conduits à déclarer que c'est à Dieu seul qu'ils veulent obéir et « tous glorifiaient Dieu de ce qui avait été fait » (v. 21). Tout concourt à la gloire de Dieu, en dépit des efforts de l'adversaire !

13.2.6 *Progrès en hardiesse. Actes 4:23-31*

La dernière partie du chapitre 4 de ce livre des Actes nous parle, comme la fin du chapitre 2, de l'état de l'assemblée de Jérusalem. Les apôtres, relâchés, « vinrent vers les leurs » (v. 23). « Les leurs », ce sont ceux qui, réunis en assemblée, se sont séparés de la masse du peuple. Nous les voyons là, en prières, exposant à Dieu les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient, lui disant quelles « menaces » (v. 21 et 29) avaient été proférées à l'égard de ses serviteurs et s'attendant à Lui pour être secourus. Dans cette prière, l'assemblée de Jérusalem rappelle que les hommes n'ont pu empêcher l'accomplissement des conseils de Dieu malgré tout le déploiement de leur haine contre Christ (v. 25 à 28) ; pourraient-ils maintenant entraver son œuvre de grâce ? Ce qu'ils désiraient, ce n'était pas tant la fin de leurs exercices, mais l'accomplissement de l'œuvre du Seigneur (v. 29 et 30). En réponse à cette prière de l'assemblée, « ils furent tous remplis du Saint Esprit, et annonçaient la parole de Dieu avec hardiesse » (cf. v. 29 et, en réponse : v. 31 ; 13:46 ; 14:3 ; 18:26 ; 19:8 ; 26:26 et 28:31). L'ennemi avait usé de violence et proféré des menaces afin que les apôtres ne parlent plus de Jésus (4:18), mais Dieu accomplit son travail malgré tous les efforts de Satan et, en réponse aux prières de l'assemblée exercée par cette attaque de l'adversaire, Il donne à ses serviteurs d'annoncer la Parole avec hardiesse.

13.2.7 *Attaques contre l'assemblée : l'affaire d'Ananias et Sapphira. Actes 4:32 à 5:16*

En dépit des assauts réitérés de l'adversaire, l'état de l'assemblée à Jérusalem est aussi beau qu'aux premiers jours : « Et la multitude de ceux qui avaient cru était un cœur et une âme... » (v. 32). Aussi quelle puissance dans le témoignage rendu par les apôtres et quelle grâce sur eux tous ! (v. 33). Nous comprenons donc que le diable va porter maintenant ses coups directement contre l'assemblée. La puissance active du Saint Esprit ne change pas la chair dans le croyant ; rien ne peut d'ailleurs la changer, c'est pourquoi Dieu ne lui donne qu'une place, la mort. Si nous ne réalisons pas pratiquement que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises » (Gal. 5:24), la chair, qui est toujours en nous, se montrera par ses « œuvres » (Gal. 5:19 à 21). C'est un instrument dont l'ennemi sait si bien se servir, hélas ! Et c'est celui qu'il va employer pour s'attaquer directement à l'assemblée. Il a été le « lion rugissant » dans le chapitre 4, il sera le « serpent » au chapitre 5. Mais il rencontrera, dans un cas comme dans l'autre, la même puissance de l'Esprit.

Il est bien vrai, comme on l'a dit, que la chair n'est jamais aussi perfide que lorsqu'elle revêt un caractère religieux. Le chapitre 5 du livre des Actes nous montre comment elle essaie d'imiter la nature divine. Ananias, ayant perdu le sentiment de la présence de Dieu (à quels égarements cela peut-il nous conduire !), ne voit plus, dans l'assemblée, que des hommes auxquels il croit pouvoir mentir impunément. Agissant ainsi, il a menti non seulement à des hommes, mais encore à Dieu, présent dans l'assemblée par son Esprit (v. 3 et 4). Dans les circonstances où il fut commis, c'était un « péché à la mort » ! Aujourd'hui sans doute, l'état de l'assemblée n'est plus le même et, de ce fait, des actes de nature semblable ne sont point suivis de l'exercice d'un gouvernement comme celui dont Dieu a usé à l'égard d'Ananias et de Sapphira. Combien cependant est grave, aux yeux de Dieu, le mal dans l'assemblée ! Tout aussi grave que dans la scène d'Actes 5, bien que l'exercice du gouvernement de Dieu ne soit plus le même, le Saint Esprit étant contristé.

En conservant une partie du prix de vente de sa terre, Ananias avait agi d'une façon qui, en soi, n'avait rien de répréhensible. Mais le mal était en ceci : il voulait avoir l'apparence d'une grande piété et laisser croire qu'il avait tout apporté, n'ayant rien gardé pour lui. Dans les circonstances où ce péché était commis, Dieu se devait à Lui-même d'intervenir dans son gouvernement, en frappant Ananias, et ensuite Sapphira, désormais impropres pour le témoignage (v. 5 et 10).

Quel va être le résultat produit par ce travail de l'adversaire, mettant en activité la chair dans le croyant, au sein de l'assemblée ? Sans doute, il y a le trouble dans l'assemblée, le déshonneur porté à Dieu, et tout cela est à notre honte, mais de ce mal, quelle qu'en soit l'extrême gravité, Dieu saura tirer du bien. Il s'en servira pour amener de la bénédiction ! Quelle gloire pour Lui, alors que Son Nom a été déshonoré dans l'assemblée ! « Et une grande crainte s'empara de tous ceux qui en-. tendirent ces choses... — Et une grande crainte s'empara de toute l'assemblée et de tous ceux qui entendaient parler de ces choses » (v. 5 et 11). L'assemblée, c'est un lieu où le mal doit être jugé et, en présence de l'exercice du gouvernement de Dieu pour réprimer le mal, il y a de la crainte dans l'assemblée et chez tous ceux qui sont en contact avec elle. Il y a aussi un nouveau déploiement de la puissance de l'Esprit : « Et beaucoup de

miracles et de prodiges se faisaient parmi le peuple, par les mains des apôtres ; (et ils étaient tous d'un commun accord au portique de Salomon ; mais, d'entre les autres, nul n'osait se joindre à eux, mais le peuple les louait hautement ; et des croyants d'autant plus nombreux se joignaient au Seigneur, une multitude tant d'hommes que de femmes)... » (v. 12 à 16).

On aurait pu croire que ce travail de l'ennemi au sein même de l'assemblée allait aboutir à la ruine du témoignage. Bien au contraire, Dieu intervient aussitôt pour que le mal soit jugé et l'action exercée en jugement produit un déploiement de la puissance de l'Esprit qui est pour la bénédiction de l'assemblée et de tous.

13.2.8 Nouvelles violences. Actes 5:17-32

Est-ce la défaite complète de l'adversaire ? Non, il ne se tiendra jamais pour battu ! Ses ruses ont été sans succès ? Il usera à nouveau de la violence : « le souverain sacrificateur... et tous ceux qui étaient avec lui, savoir la secte des sadducéens... remplis de jalousie... mirent les mains sur les apôtres et les jetèrent dans la prison publique » (5:17 et 18). Mais, une fois de plus, Dieu saura intervenir : « un ange du Seigneur ouvrit de nuit les portes de la prison, et les conduisit dehors, et dit : Allez, et, vous tenant dans le temple, annoncez au peuple toutes les paroles de cette vie » (v. 19 et 20). Les disciples enseignent dans le temple, puis rendent témoignage devant le sanhédrin, présentant Jésus mort et ressuscité (v. 21 à 32). Dieu a permis ce nouvel assaut de Satan pour qu'un tel résultat soit produit !

13.2.9 Difficultés internes. Actes 6 et 7

Au chapitre 6, c'est d'un nouveau moyen que l'ennemi se servira. Le nombre des disciples se multipliait (v. 1), preuve certaine que l'œuvre de Dieu s'accomplissait malgré les assauts répétés de l'adversaire. Mais quand le nombre s'accroît, il arrive souvent que l'on se connaît moins, que les liens d'affection fraternelle ne sont plus aussi étroits, qu'il y a donc moins de communion et, partant, moins de confiance réciproque. Tout cela produit généralement des murmures, car on a vite trouvé des sujets de plainte et l'on croit avoir de bonnes raisons de critiquer à peu près tout ce qui est fait dans l'assemblée ! — Mais, ici encore, nous voyons comment, par la puissance de l'Esprit agissant chez les douze, les efforts de Satan sont anéantis. La paix sera ramenée dans l'assemblée, alors qu'elle était menacée par le murmure qui s'était élevé et qui risquait fort de produire une dissension entre les Hellénistes et les Hébreux. La proposition des douze, empreinte de la sagesse d'en-haut, aura l'approbation de toute la multitude et sept hommes seront choisis, ayant un bon témoignage, pleins de l'Esprit Saint et de sagesse, qui s'occuperont d'un service précieux et utile dans l'assemblée. Là aussi, l'ennemi est défait et « la parole de Dieu croissait, et le nombre des disciples se multipliait beaucoup dans Jérusalem, et une grande foule de sacrificateurs obéissait à la foi » (v. 7).

L'un de ces sept hommes était Étienne qui, « plein de grâce et de puissance, faisait parmi le peuple des prodiges et de grands miracles ». Et il est ajouté : « ils ne pouvaient pas résister à la sagesse et à l'Esprit par lequel il parlait » (6:8 à 10). Comment jeter par terre un tel serviteur de Dieu ? L'ennemi emploiera une arme dont il s'est servi si souvent, hélas ! la calomnie. « Alors ils subornèrent des hommes qui disaient : Nous l'avons ouï proférant des paroles blasphématoires contre Moïse et contre Dieu. Et ils soulevèrent le peuple, et les anciens et les scribes ; et tombant sur lui, ils l'enlevèrent et l'amènèrent devant le sanhédrin. Et ils présentèrent de faux témoins... » (v. 11 à 14).

L'ennemi peut calomnier, là encore il fait « une œuvre trompeuse ». Le résultat, ce sera le magnifique discours d'Étienne (chap. 7) et son attitude tandis que la haine et la violence de l'ennemi étant à leur comble, ce fidèle témoin est lapidé : « étant plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel », il « vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu ». « Et ils lapidaient Étienne qui priait et disait : Seigneur Jésus, reçois mon esprit. Et s'étant mis à genoux, il cria à haute voix : Seigneur, ne leur impute point ce péché. Et quand il eut dit cela, il s'endormit » (7:55 à 60). Étienne, tout illuminé de la gloire divine, prie pour ses bourreaux, imitant en cela l'exemple de Jésus crucifié entre deux brigands. Ainsi, le travail de l'ennemi, calomnies, faux témoignages, violences, avait abouti à ce résultat : rappel de toute l'histoire du peuple devant le sanhédrin, tandis qu'ensuite, Étienne, fidèle jusqu'à la mort, glorifiait Dieu d'une si remarquable manière. L'adversaire avait cherché à jeter par terre le témoin, à enlever toute autorité à son témoignage en le calomnier, mais, une fois encore, il a fait « une œuvre trompeuse » : le fidèle serviteur a rendu un puissant témoignage et la gloire de Dieu a brillé jusque dans la mort de celui qui donnait sa vie pour son Maître. Quelle défaite pour le diable ! Quelle gloire pour Dieu !

13.2.10 Persécution. Actes 8

Inlassablement, Satan se remet à l'ouvrage ! Maintenant, il va susciter « une grande persécution contre l'assemblée qui était à Jérusalem » (8:1). Les croyants furent dispersés dans les contrées de la Judée et de la Samarie, tandis que « Saul ravageait l'assemblée, entrant dans les maisons ; et, traînant hommes et femmes, il les livrait pour être jetés en prison » (v. 1 et 3). Ce déchaînement de violence et de haine contre l'assemblée de Dieu et les rachetés de Christ va-t-il, cette fois, produire le résultat recherché par Satan ? Peut-être a-t-on pensé que c'en était fait alors du témoignage de Dieu ?

« Ceux donc qui avaient été dispersés allaient çà et là, annonçant la parole » (v. 4). En présence d'aussi grandes épreuves, il n'y avait chez eux aucun découragement ; par la foi, ils s'élevaient au-dessus de ces circonstances, de telle sorte qu'ils pouvaient aller de lieu en lieu, non pour occuper ceux qu'ils rencontraient de leurs tristesses et de leurs douleurs, mais pour leur annoncer la Parole. Cela montrait bien ce qui occupait leurs cœurs, car « de l'abondance du cœur, la bouche parle » (Luc 6:45).

Combien peu nous savons imiter un tel exemple ! Au travers de difficultés suscitées par l'adversaire, nous sommes souvent occupés, tout au contraire, à aller çà et là pour en entretenir les âmes, au lieu de présenter la Parole et de parler de Christ !

Ceux qui avaient été dispersés annonçaient la Parole, Philippe prêchait le Christ. Quel en fut le résultat ? « Et les foules, d'un commun accord, étaient attentives aux choses que Philippe disait, l'entendant, et voyant les miracles qu'il faisait... et il y eut une grande joie dans cette ville-là » (v. 4 à 8). Mais plus encore, « ceux donc qui avaient été dispersés par la tribulation qui arriva à l'occasion d'Étienne, passèrent jusqu'en Phénicie, et à Chypre, et à Antioche, n'annonçant la parole à personne, si ce n'est à des Juifs seulement. Mais quelques-uns d'entre eux étaient des Cypriotes et des Cyrénéens qui, étant venus à Antioche, parlaient aussi aux Grecs, annonçant le Seigneur Jésus ; et la main du Seigneur était avec eux ; et un grand nombre, ayant cru, se tournèrent vers le Seigneur » (11:19 à 21). L'Évangile était ainsi porté jusqu'à Antioche et l'assemblée de Jérusalem amenée à envoyer là Barnabas, pour voir ce qui en était de l'œuvre du Seigneur dans cette localité. Ayant vu le déploiement de la grâce de Dieu, Barnabas est rempli de joie (v. 23). Telle est l'origine de la formation de la première assemblée de Dieu parmi les nations ! Il a fallu la persécution survenue après la mort d'Étienne pour qu'un travail semblable pût être opéré ! Combien cela était différent du résultat recherché par l'adversaire !

Comme nous l'avons vu pour Pierre, Barnabas manifeste les caractères d'un vrai serviteur de Dieu ; il attache les cœurs à Christ : « il les exhortait tous à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur » (v. 23). Puis, et c'est encore l'un des caractères d'un vrai serviteur, ayant le sentiment qu'il ne peut tout faire, il va chercher Saul qui était mieux qualifié que lui pour enseigner ces jeunes croyants. Pendant un an, Saul et Barnabas prennent place dans l'assemblée d'Antioche et « enseignèrent une grande foule » (v. 26).

Des résultats pratiques furent manifestés et un tel témoignage fut rendu par eux tous que « ce fut à Antioche premièrement que les disciples furent nommés chrétiens ».

Quel bel exemple donne ainsi cette assemblée d'Antioche ! Peut-être, dira-t-on, était-ce en raison du fait que, pendant une année, un ministère tel que celui de Saul a été exercé parmi elle ? C'est possible. Mais il faut surtout souligner que c'est certainement parce que tous surent profiter d'un aussi puissant ministère. Notre responsabilité est toujours en proportion des privilèges qui nous sont accordés.

13.3 Prendre courage

Prenons donc courage malgré tout, si l'ennemi multiplie ses assauts et redouble d'efforts ! Certes, ne perdons pas de vue notre responsabilité et gardons, devant Dieu, la place qui nous convient. C'est dans la mesure où nous le réaliserons que, demeurant près du Seigneur, éprouvant les secours de l'Esprit, nous ferons l'expérience de ce que Dieu veut opérer pour déjouer les plans de l'adversaire, les faire tourner à sa confusion et du mal tirer le bien.

S'il a pu ainsi agir, dans les différentes scènes qu'il nous a été donné de considérer, c'est parce que des croyants fidèles, pieux, ont été des instruments dans sa main pour l'accomplissement du travail qu'il se proposait d'opérer. Puisse-t-il trouver, encore aujourd'hui, des âmes désireuses de le servir avec crainte et tremblement, dans la puissance de l'Esprit Saint, afin que toujours « le méchant fasse une œuvre trompeuse » !

14 2 Corinthiens 4:16 à 5:21

ME 1952 p. 281-288 et 309-319

14.1 2 Corinthiens 4

14.1.1 Paul : Grandes souffrances, pas de découragement

Pour l'amener à jouir de la gloire, Dieu faisait passer l'apôtre Paul par de grandes souffrances : il en parle dans la deuxième épître aux Corinthiens, premier chapitre (v. 8 à 11), chapitre 4 (v. 8 à 11) et il en parlera encore dans le chapitre 11 (v. 23 à 27). Il peut cependant dire, dans cette même portion des Écritures : « Nous ne nous laissons point » (chap. 4:16). Dans son sentier, rien ne le décourageait parce qu'il savait qui il avait cru, quel Maître il servait et vers quel but il allait. Ce n'était ni une spéculation de son esprit, ni le fruit de ce qui aurait pu lui être dit par les hommes, c'était une certitude de sa foi et le résultat des expériences faites avec le Seigneur. Ayant une telle assurance dans son cœur, il poursuivait avec courage, comptant sur Dieu afin d'avoir les forces nécessaires pour avancer, et contemplant le but glorieux qui était devant lui.

Bien qu'il n'y eût chez lui aucun découragement, son corps était pourtant affaibli par tout ce qu'il avait enduré : « notre homme extérieur dépérit », dit-il. L'homme extérieur, c'est notre corps mortel, le vase qui contient l'âme immortelle que Dieu nous a donnée. Mais l'apôtre ajoute : « toutefois l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour ». L'homme intérieur, c'est le nouvel homme, caractérisé par la vie divine reçue par la nouvelle naissance. — En contraste avec l'homme extérieur, qui dépérit au fur et à mesure que les années passent, l'homme intérieur doit prospérer et, pour cela, se renouveler de jour en jour. Il ne le pourra que dans la mesure où l'âme sera occupée et nourrie de Christ.

À des degrés divers, nous sentons aussi que « notre homme extérieur dépérit ». Mais, « l'homme intérieur » est-il renouvelé « de jour en jour » ?

14.1.2 Le corps pour le Seigneur, et le Seigneur pour le corps

Nous sommes responsables d'obéir à l'exhortation que donne ailleurs l'apôtre : « Livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, — et vos membres à Dieu, comme instruments de justice », et encore : « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent » (Rom. 6:13 et 12:1). Le corps est « pour le Seigneur », mais le même verset ajoute : « et le Seigneur pour le corps » (1 Cor. 6:13). Le Seigneur, nous rappelant, par la plume de l'apôtre, que notre corps est pour Lui, veut aussi nous dire qu'il s'occupera de notre corps — soit pendant notre vie ici-bas, soit après notre mort si nous avons à passer par la mort — jusqu'au jour de la première résurrection. — D'une part, il y a notre responsabilité : glorifier Dieu dans notre corps, ce corps qui est « membre de Christ », « le temple du Saint Esprit » et qui a été « acheté à prix » (1 Cor. 6:15, 19 et 20). D'autre part, il y a tout le secours du Seigneur : si quelqu'un est appelé à souffrir dans son corps, au service du Maître et s'il réalise, d'une manière peut-être plus accentuée que d'autres, que l'homme extérieur dépérit, il a cet encouragement si précieux que « le Seigneur est pour le corps » et, par-dessus tout, jouissant de Christ, il voit « l'homme intérieur » se renouveler « de jour en jour ».

14.1.3 L'homme intérieur peut dépérir

Bien souvent, pour ce qui nous concerne, l'homme intérieur dépérit tout autant que l'homme extérieur, si ce n'est même davantage. Lorsque le cœur n'est pas occupé de Christ, la vie intérieure n'est pas nourrie et c'est ainsi que l'on va de déclin en déclin, peut-être jusqu'à une chute. La seule nourriture qui convienne à l'homme renouvelé, c'est Christ. Il est à la fois la manne : Christ dans sa parfaite humanité, pain de vie descendu du ciel ; l'agneau rôti : Christ traversant le feu du jugement ; le vieux blé du pays : un Christ ressuscité et glorifié. Privé de cet aliment, il est impossible que l'homme intérieur soit « renouvelé de jour en jour ».

L'apôtre était occupé et vivait de Christ, c'est pourquoi il était rendu capable de vivre pour Christ et de vivre Christ. De sorte qu'il pouvait dire : « Pour moi, vivre c'est Christ » (Phil. 1:21). Nous comprenons qu'il nous exhorte à être ses imitateurs ! (1 Cor. 4:16 et 11:1 ; Phil. 3:17).

14.1.4 Occupé des choses qui se voient ou des choses éternelles

En parlant des souffrances qu'il avait endurées, Paul écrivait aux Galates : « je porte en mon corps les marques du Seigneur Jésus » (6:17) et pourtant il emploie, dans la portion des Écritures que nous considérons, l'expression « notre légère tribulation d'un moment ». Il pouvait le faire parce que ses regards n'étaient pas « fixés sur les choses qui se voient » et qui ne sont que « pour un temps », mais « sur celles qui ne se voient pas » et qui sont « éternelles ». Nous savons bien, nous aussi, que « les choses qui se voient » ne sont que « pour un temps » et cependant, elles occupent tellement nos cœurs ! Toute notre vie est parfois consacrée aux « choses qui se voient » ; nous travaillons, nous luttons pour les amasser et, après avoir déployé tant d'efforts, il faut partir et apprendre pratiquement, mais trop tard, que « les choses qui se voient sont pour un temps ». Il ne reste alors rien d'une vie perdue ! Quel contraste avec celle de l'apôtre ! Après avoir parlé, au début du chapitre, de la gloire de Dieu, vue « dans la face de Christ » (v. 6), il montre le travail que Dieu opérait en lui, au sein des circonstances adverses qu'il rencontrait, afin que la gloire fût vue au dehors et il nous dit ensuite que si Dieu lui a fait connaître la tribulation, c'est pour l'amener à jouir de la gloire. Par la tribulation Dieu brise le vase afin que la lumière brille à l'extérieur et que les caractères moraux de Christ soient manifestés. C'est ainsi que l'apôtre pouvait déjà jouir de la gloire, en attendant le jour où, dans un corps glorieux, il réalisera pleinement ce qu'est le « poids éternel de gloire ». Il cherchait les « choses qui

sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu » (Col. 3:1), il y pensait, il en vivait. Vivant en ressuscité, il connaissait un avant-goût de la gloire dans laquelle Christ est entré comme notre précurseur et il était transformé à sa ressemblance. La lumière brillait ! « Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur », il était « transformé en la même image de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18). Combien une telle vie diffère de celle durant laquelle le cœur n'est occupé que des « choses qui se voient » et l'activité n'est dépensée qu'à les accumuler !

Si, dans notre petite mesure, nous est accordé le privilège de souffrir dans le chemin de la fidélité (cf. Matt. 5:10 à 12 et Actes 5:41), puisse cette « légère tribulation d'un moment » opérer « pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire », détacher nos cœurs des « choses qui se voient » et les occuper de « celles qui ne se voient pas » ! Les « choses qui se voient », l'apôtre les laisse entièrement de côté, il ne les voit plus ; ce qu'il voit, par la foi, ce sont « les choses qui ne se voient pas » et qui « sont éternelles ». Il vivait la vie de la foi !

14.2 2 Corinthiens 5:1-8

14.2.1 2 Corinthiens 5:1. Voyageurs dans une tente

Le chapitre 5 se lie étroitement à la fin du chapitre précédent : « Car nous savons que si notre maison terrestre, qui n'est qu'une tente, est détruite... » (v. 1). Le dépérissement de l'homme extérieur peut aller jusque-là : la destruction de la tente. Mais l'apôtre peut dire, unissant à lui tous les croyants dans cette même certitude de la foi : « nous savons ». On a fait remarquer que cette expression — si souvent répétée dans la Parole et, en particulier, dans la première épître de Jean — était comme l'expression technique de la foi. Tout est incertitude dans ce monde : l'homme ne sait pas d'où il vient, il ne sait pas où il va ; il ne sait pas beaucoup du passé, rien de l'avenir et si peu du présent ! L'intelligence naturelle doit confesser son impuissance devant tant d'énigmes qu'elle ne peut arriver à percer. Mais le croyant a des certitudes ; il peut dire : je sais ! On rencontre pourtant des chrétiens dont la foi est tellement mal assurée qu'ils en sont toujours à douter de leur salut, des déclarations et des promesses de Dieu, cependant si clairement consignées dans sa Parole ; ils vivent ainsi dans le doute et dans des craintes perpétuelles. On a été jusqu'à affirmer que c'est là le véritable combat chrétien ! S'appuyant sur la Parole de Dieu, les croyants peuvent dire : nous savons. Douter de ce que nous présente la Parole, c'est mettre en doute ce que Dieu a dit. Quand Dieu a parlé, la foi est heureuse de saisir ce qu'il trouve bon de nous révéler et elle peut répéter avec bonheur, les croyants peuvent proclamer avec assurance : « nous savons ».

Tout est contraste dans ce premier verset du chapitre 5, comme aussi dans les trois qui terminent le chapitre 4. Là : « homme extérieur » et « homme intérieur », « légère tribulation d'un moment » et « poids éternel de gloire », « choses qui se voient » qui « sont pour un temps » et « celles qui ne se voient pas » qui « sont éternelles ». Ici : « tente » et « édifice », « maison terrestre » et « maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieus », plus loin encore, dans les versets 2 à 5, nous avons le même contraste entre le corps mortel et le corps glorieux.

« Notre maison terrestre, qui n'est qu'une tente... ». Nous sommes des voyageurs dans ce monde, notre âme est dans une habitation provisoire, une « tente », mais Dieu nous a sauvés pour le ciel, aussi pouvons-nous dire avec l'apôtre : « nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieus ». Pour le séjour de la gloire, nous avons un corps glorieux ; nous l'avons en ce sens que c'est « le corps de notre abaissement » qui sera transformé par le Seigneur « en la conformité du corps de sa gloire » (Phil. 3:20 et 21). La « transformation » de 2 Corinthiens 3:18 s'opère graduellement, tandis que nous serons rendus conformes à Christ « en un instant, en un clin d'œil » (1 Corinthiens 15:51 et 52). Pour cela, il faut que nous voyions Christ de nos propres yeux : « nous savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est » (1 Jean 3:2). C'est pourquoi l'apôtre aborde ici la question de la résurrection du corps, ou plutôt de la vivification de nos corps.

14.2.2 2 Corinthiens 5:2-4. Gémissements qui font désirer l'éternel domicile

« Dans cette tente, nous gémissons... ». Il est bien vrai que nous avons souvent quelque sujet de plainte qui nous conduit à gémir, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans ce passage : l'apôtre ne se plaignait jamais ; même quand il parle de ses souffrances, il ne se plaint pas. « Bon soldat de Jésus Christ », il prenait sa part des souffrances comme il exhortait Timothée à le faire ; sans murmurer, il endurait des souffrances « jusqu'à être lié de chaînes comme un malfaiteur » (2 Tim. 2:3 et 9). Il est question d'autres gémissements dans la Parole : un homme, encore sous le poids de ses péchés et qui est amené au sentiment de sa culpabilité envers Dieu, gémit en pensant à sa misère ; — une âme, n'ayant pas réalisé l'affranchissement de la puissance du péché et traversant encore les luttes et les angoisses de Romains 7, gémit en soupirant après la délivrance ; — un croyant peut aussi gémir comme faisant partie de cette création par son corps d'abaissement : il participe à ses soupirs et en est l'organe intelligent. Mais les gémissements dont il est question dans notre passage sont d'une nature différente : l'apôtre gémissait parce qu'il sentait que dans son corps mortel, cette « tente », il était à l'étroit pour réaliser la vie de Christ et jouir de Lui. Comme il lui était difficile de vivre en ressuscité alors qu'il se trouvait dans un corps qui ne l'était pas !

Le sentons-nous, nous aussi, et cela nous fait-il gémir ? Si notre ardent désir est de vivre Christ, de vivre de la vie que nous avons reçue, vie divine, vie de résurrection, nous sentirons combien nous sommes à l'étroit pour le réaliser, nous souffrirons des infirmités qui sont inhérentes au vase dans lequel nous nous trouvons, nous aurons conscience des obstacles qui sont en nous et ferons l'expérience que la vieille nature est toujours là, que l'ennemi travaille, par le moyen de la chair en nous, pour nous empêcher de vivre cette vie de résurrection. Alors, nous gémirons comme l'apôtre gémissait.

Ces gémissements produisaient chez Paul un ardent désir, celui dont il parle au verset 2. Si ce désir n'est produit en nous que dans une bien petite mesure, c'est parce que nos gémissements ne sont pas de la même nature que ceux de l'apôtre. Nous gémissons parce que les difficultés sont multipliées, parce que le fardeau nous paraît trop lourd à porter, parce que les circonstances ne sont pas ce que nous aurions voulu qu'elles fussent... Nous demandons la délivrance et nous disons peut-être : Ah ! que le Seigneur vienne promptement pour nous prendre avec Lui et mettre ainsi un terme à tous nos maux ! Ce n'est pas du tout ce qu'éprouvait l'apôtre. Je voudrais, semblait-il dire, arriver au port, avoir revêtu mon domicile qui est du ciel parce qu'alors, rien ne m'empêchera de jouir de Christ ; il n'y aura plus aucun obstacle, plus aucune entrave en moi ! Il gémissait, a-t-on dit, parce qu'il avait une vie de résurrection dans un corps qui ne l'était pas et il avait le désir ardent d'avoir revêtu son domicile qui est du ciel, parce qu'alors tout sera en parfaite harmonie.

C'est à la venue du Seigneur que nous serons introduits dans la gloire et que nous le verrons « comme Il est », lui étant rendus semblables (1 Jean 3:2). Ayant « revêtu notre domicile qui est du ciel », nous jouirons en plénitude de la vie de résurrection, sans qu'il y ait le moindre nuage. Tandis qu'il n'en est pas de même à la mort, pour les croyants qui ont à passer par la mort avant la venue du Seigneur. La mort est la fin des souffrances, elle nous introduit dans le repos, « avec Christ », ce qui est « de beaucoup meilleur » (Phil. 1:23), mais ce n'est pas encore la gloire. De sorte que la vraie espérance chrétienne n'est pas la mort, mais la venue du Seigneur : « non pas que nous désirions d'être dépouillés, mais nous la désirons d'être revêtus » (2 Cor. 5:4; cf. Jean 11:26).

La mort nous dépouille : l'âme du croyant est séparée du corps qui, poussière, retourne à la poussière, en attendant le jour glorieux de la première résurrection. Ce que nous désirons, c'est la venue du Seigneur pour enlever son Église ; « nous, les vivants, qui

demeurons jusqu'à la venue du Seigneur » (1 Thess. 4:15), nous laisserons alors la « tente » pour prendre possession de « l'édifice », sans que l'âme soit séparée du corps même une fraction de seconde. Ce qui nous débarrassera de la « tente » dans laquelle nous « gémissons », ce ne sera pas la mort, mais la vie, la plénitude de la vie : « ce qui est mortel » sera « absorbé par la vie » (v. 4).

14.2.3 2 Corinthiens 5:5. Formés à l'avance pour le ciel

Par la nouvelle naissance, la vie divine nous a été communiquée et nous sommes ainsi préparés pour la jouissance de la part qui sera la nôtre durant l'éternité : Dieu « nous a formés à cela même » (v. 5). Il nous a « prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères » et nous en avons reçu les arrhes, le Saint Esprit habitant dans le croyant. « La tente » est le « temple du Saint Esprit » et « Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera nos corps mortels... à cause de son Esprit qui habite en nous » (Romains 8:29 ; Éphésiens 1:13 et 14 ; 1 Corinthiens 6:19 ; Romains 8:11). L'apôtre ne dit pas qu'il ressuscitera nos corps mortels, mais qu'il les vivifiera, précisément parce que l'espérance du croyant n'est pas la mort ; si Paul avait écrit : ressuscitera, cela impliquerait la mort comme devant précéder la résurrection. Le Saint Esprit est le gage certain de la vivification de nos corps. Dieu « nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit » (2 Cor. 5:5).

Bien que l'espérance du croyant ne soit pas la mort, il est possible qu'il ait à passer par la mort. Trois états peuvent le caractériser : celui dans lequel nous sommes présentement, « présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur » — celui des rachetés qui se sont « endormis » avant la venue du Seigneur, « absents du corps », ils sont « présents avec le Seigneur » — celui dans lequel il sera introduit à la venue du Seigneur : « nous serons tous changés... les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité » (2 Cor. 5:6 à 8 ; 1 Cor. 15:51 à 53 ; cf. 1 Thess. 4:16 et 17).

En attendant sa venue, réalisation de notre espérance, si nous sommes appelés à passer par la mort, nous sommes dans cet état intermédiaire bienheureux : « absents du corps... présents avec le Seigneur ».

14.3 2 Corinthiens 5:9-11. Tribunal de Christ

L'apôtre va maintenant présenter quelques exhortations découlant des vérités qu'il vient d'exposer.

Quel que soit notre état à la venue du Seigneur, c'est-à-dire que nous soyons « présents dans le corps » ou « absents du corps », encore en vie sur la terre ou déjà « délogés », appliquons-nous « avec ardeur à lui être agréables ; car il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ » (2 Cor. 5:9 et 10). Tous, croyants aussi bien qu'incrédulés, auront à faire à Christ comme juge. Pour ces derniers, ce sera la comparution devant le « grand trône blanc » et la condamnation éternelle (Apoc. 20:11 à 15. — Il s'agit là du jugement des morts, le jugement judiciaire des vivants ayant eu lieu avant le règne, selon ce que nous enseigne Matt. 25:31 à 46). Pour le croyant, c'est autre chose : lorsqu'il comparaitra devant le « tribunal du Christ », tout ce qui, dans sa vie, n'aura pas été jugé avant la venue du Seigneur, sera manifesté avec le reste. Pour lui, il n'y a pas de condamnation (cf. Rom. 8:1), mais il y aura manifestation et rétribution.

14.3.1 Pour le croyant, une manifestation

Tout ce qui n'aura pas été jugé dans notre vie, de nos pensées et de notre conduite, sera mis au jour, manifesté en pleine lumière, dans la lumière de Dieu. Les pensées les plus secrètes de nos cœurs, celles que nous ne voudrions pas dévoiler, même pas à un frère ou à un ami, nos actes, les mobiles qui nous ont fait agir et que nul ne connaît si ce n'est Dieu, tout ce qui, parmi cela, n'aura pas été jugé dans la présence de Dieu pendant notre vie ici-bas, sera alors manifesté à la lumière du tribunal. — Quand on présente ces vérités, il arrive que des croyants en soient effrayés. Il ne doit y avoir là, cependant, aucun sujet d'effroi pour un enfant de Dieu. La manifestation devant le tribunal de Christ est nécessaire car c'est là seulement que nous aurons le sentiment de ce que nous sommes, que nous aurons enfin appris à nous connaître, à voir toute la perversité de notre cœur et à sonder l'abîme d'où nous avons été tirés ! Présentement, nous nous connaissons si peu et nous sommes si peu capables de discerner ce qu'il y a au fond de notre cœur, ce cœur dont Dieu dit qu'il est « trompeur par-dessus tout, et incurable » ! (Jér. 17:9). Mais, devant le tribunal du Christ, nous nous connaissons vraiment et nous connaissons aussi toute l'étendue de la grâce de Dieu qui nous aura supportés, accompagnés, réconfortés et encouragés tout le long du voyage, malgré tout ce que nous sommes. Considérer l'immensité de cette merveilleuse grâce sera un motif de louanges pour l'éternité !

14.3.2 Rétribution

Il y a, ensuite, la pensée de la rétribution : « afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal ». Les Thessaloniciens seront la « joie » et la « couronne » de l'apôtre Paul (1 Thess. 2:19 et 20) ; fidèle serviteur, il pouvait dire, au terme de sa carrière : « j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi : désormais m'est réservée la couronne de justice que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition » (2 Tim. 4:7 et 8). Il aura la récompense de ce qu'il a fait pour le Seigneur et entendra cette parole : « Bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître » (Matt. 25:21 et 23). Ayant connu quelque chose des souffrances de Christ, il connaîtra la suprême récompense : la joie du Maître. Il aura part à sa joie comme il a eu part à ses souffrances !

14.3.3 À ne pas prendre à la légère

Les croyants s'arrêtent généralement assez peu à la pensée du tribunal de Christ. Ils le considèrent parfois avec quelque légèreté, se contentant de savoir qu'ils sont sauvés et qu'il n'y a « aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » (Rom. 8:1). On a même présenté l'argumentation suivante : il nous faut comparaitre devant le tribunal de Christ ? Mais nous serons dans un corps glorieux, semblable à celui du Juge et il ne saurait y avoir de condamnation pour nous. Nous n'avons donc rien à craindre : le Seigneur récompensera richement tout le bien qui aura été fait ; quant au mal, il n'en sera pas question puisqu'il s'en est chargé ! Toute la question du péché et de nos péchés est à jamais réglée, est-ce que nous allons nous mettre en souci ?

Il est à peine besoin de dire que seul l'ennemi peut suggérer de semblables raisonnements ! La pensée du tribunal doit nous rendre sérieux et attentifs, pour ce qui nous concerne en tout premier lieu et, aussi, pour ce qui concerne nos frères. Elle doit nous diriger dans la conduite que nous avons à observer vis-à-vis d'un croyant qui marche mal ; ce n'est pas le moment d'aller lui dire : vous êtes sauvé, vous avez, dans le ciel, une place que Satan ne peut vous ravir (quoique cela reste toujours vrai) — bien au contraire, il convient de l'avertir, d'attirer son attention sur 2 Cor. 5:9 et 10 et de lui montrer qu'il va perdre sa couronne.

14.3.4 Couronnes

Une récompense est promise au fidèle, c'est la « couronne » : le privilège de refléter quelques gloires de Christ, sous des aspects et degrés divers. Dans le ciel, on ne verra, a-t-on dit, que Christ et Christ dans les siens ; avoir une « couronne », ce sera donc faire

briller la gloire de Christ d'une façon plus vive que celui qui n'en aura pas, montrer ce que Christ a pu faire en un de ses rachetés ! C'est le « poids éternel de gloire » dont parle l'apôtre à la fin du chapitre 4 ; celui qui aura déjà manifesté ici-bas quelques caractères moraux de Christ, qui, ayant contemplé « à face découverte la gloire du Seigneur », aura été « transformé en la même image, de gloire en gloire », qui, au travers de la « légère tribulation d'un moment » aura glorifié Christ et joui de la gloire avec Lui, connaîtra alors l'inestimable privilège de faire briller quelques perfections de Celui dont la gloire resplendira sur tous et qui sera « dans ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru » (2 Thess. 1:10), mais avec combien plus de force dans tous ceux qui l'auront fidèlement suivi et servi ici-bas !

14.3.5 2 Corinthiens 5:11

En pensant à ce « jour-là », le jour de l'apparition du Seigneur et de notre manifestation devant le tribunal du Christ, l'apôtre peut dire, considérant le chemin qu'il avait parcouru : « le temps de mon départ est arrivé ; j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi : désormais m'est réservée la couronne de justice que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là... » Il était sans aucune crainte quant à la manifestation de sa vie à la lumière du tribunal parce qu'il avait marché ici-bas comme étant constamment dans la présence de Dieu : « nous avons été manifestés à Dieu » (2 Cor. 5:11). Tous ses actes avaient été accomplis comme s'il se trouvait au moment même devant le tribunal, comme si rien n'était caché des mobiles qui le faisaient agir. Si nous accomplissions tous les actes de notre vie, et en particulier ceux de la vie de l'assemblée, à la lumière du tribunal, comme si déjà tout était manifesté des pensées les plus secrètes de nos cœurs, combien tout serait facile !

Le service de l'apôtre s'exerçait aussi bien envers les incrédules qu'envers les saints. Rempli d'une sainte crainte à la pensée du tribunal, il exhortait les croyants à vivre sans cesse dans la crainte de Dieu : « Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint... ». L'amour de Christ l'étreignant — non pas l'amour qu'il avait pour Christ, mais l'amour que Christ a pour tous les hommes et qui l'a conduit à se livrer pour des coupables — il pensait aux inconvertis. La pensée du tribunal, si elle le portait à dire aux croyants : prenez garde ! marchez dans la crainte du Seigneur, l'amenait aussi à avertir les incrédules : il y a le jugement éternel ! mais Dieu veut vous sauver car Il vous aime. Étreint par l'amour du Christ, il leur présentait, en même temps, leur état de perdition et les ressources de Dieu. C'est là ce que l'Évangile met en évidence : la ruine de l'homme et l'amour de Christ. Prêcher la grâce de Dieu sans faire ressortir qu'à ses yeux l'homme est moralement mort, c'est prêcher un Évangile incomplet ; la marche du croyant se ressentira inévitablement du fait que la ruine de l'homme n'a pas été comprise, de ce que la croix de Christ n'a pas été connue comme fin de l'homme dans la chair.

14.4 2 Corinthiens 5:14-21

14.4.1 2 Corinthiens 5:14

« Si un est mort pour tous, tous donc sont morts » (v. 14). Tous les hommes, sans aucune exception, sont perdus, morts dans leurs fautes et leurs péchés ; Christ est mort pour tous parce que tous avaient besoin d'un Sauveur, de sa mort pour avoir la vie. Mais tous ont-ils accepté pour eux-mêmes le sacrifice de Christ ? Non. C'est pourquoi l'apôtre n'écrit pas, dans le verset 15 : « et qu'il est mort pour tous, afin que tous ne vivent plus pour eux-mêmes », mais : « afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité ». — Il est mort pour tous, mais le bénéfice de son œuvre n'est que pour ceux qui croient (cf. Rom. 3:22 : « La justice, dis-je, de Dieu par la foi en Jésus Christ envers tous, et sur tous ceux qui croient ». L'intention de Dieu : envers tous ; l'application de l'œuvre de Christ : sur tous ceux qui croient). Ceux qui croient deviennent « ceux qui vivent » : ils sont passés de la mort à la vie.

14.4.2 2 Corinthiens 5:15

Si Christ est « mort pour tous », c'est afin que « ceux qui vivent », ceux qui, nés de nouveau, ont la vie de Dieu, ne vivent plus pour eux-mêmes mais pour Christ, « Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité ». La pensée du tribunal du Christ est pour notre conscience, voilà maintenant (v. 15) un Objet placé devant nos cœurs ! Pour qui le racheté va-t-il vivre dans ce monde ? Pour soi-même, pour ses proches — ce qui n'est, au fond, que le prolongement de soi-même — ou pour le Seigneur ? — Vivre pour soi, c'est ce qui caractérise le vieil homme ; vivre pour Christ c'est le fruit de la vie nouvelle. Il faut donc vivre de Lui, aliment de la vie divine, afin d'être rendu capable de vivre pour Lui.

« Ceux qui vivent » sont établis dans une relation nouvelle, ils sont unis à Christ et « celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui » (1 Cor. 6:17). Par conséquent, ils se trouvent séparés de ceux qui sont encore « dans la chair », les positions des uns et des autres étant complètement différentes. « En sorte que nous, désormais, nous ne connaissons personne selon la chair » (v. 16). L'homme « en Adam » n'est plus « connu » de Dieu puisque son histoire a pris fin à la croix de Christ ; les enfants de Dieu pourraient-ils donc le « connaître » ? — Avant notre conversion, nous avions, par exemple, des relations avec telle ou telle personne incrédule ; pouvons-nous, maintenant, poursuivre ces relations sous leur même caractère ? Certainement pas. Nous ne pouvons avoir de relations avec de telles personnes que pour saisir l'occasion de leur présenter l'Évangile, leur montrant ce que Dieu a fait pour nous et veut faire pour elles. — Même les relations au sein de la famille, entre maris et femmes, parents et enfants, ont un caractère tout nouveau : elles sont « dans le Seigneur » (cf. Éph. 5 et Col. 3).

Combien souvent il nous arrive de perdre de vue que « nous ne connaissons personne selon la chair » ! Nous le faisons chaque fois que les liens de famille, les considérations de personnes prennent le pas sur les droits du Seigneur. Que de difficultés, dans les assemblées, n'ont, au fond, d'autre cause que celle-là ! Que de difficultés se trouvent singulièrement aggravées par le fait que nous connaissons tel ou tel « selon la chair » au lieu de le connaître seulement selon les liens qui nous unissent en Christ, avec tout ce que comportent les relations fraternelles ! Pussions-nous être gardés d'un aussi sérieux péril, réalisant que « désormais, nous ne connaissons personne selon la chair » !

14.4.3 2 Corinthiens 5:17-18

Ce changement de position ne résulte pas de l'amélioration de l'homme dans la chair : « si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création » (v. 17). Le croyant a « dépouillé le vieil homme avec ses actions » et « revêtu le nouvel homme » qui est « selon l'image de celui qui l'a créé » (Col. 3:9 et 10). Nous comprenons donc que l'apôtre ajoute : « les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles ; et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Christ, et qui nous a donné le service de la réconciliation » (v. 17 et 18).

Dieu nous ayant réconciliés avec Lui-même, c'est-à-dire : nous ayant rendus propres pour être en relation avec Lui tel qu'il est, Amour et Lumière, nous a maintenant donné le service de la réconciliation. Notre part, c'est de vivre non plus pour nous-mêmes, mais pour Christ et vivre pour Lui implique l'accomplissement du service qu'il veut nous confier. Il donne aux uns et aux autres bien des services variés, que nous avons besoin de savoir discerner et pour lesquels nous devons être gardés dans sa dépendance, mais il en est un qui appartient à tous les rachetés, sans distinctions, « le service de la réconciliation ».

14.4.4 2 Corinthiens 5:19

« Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes » (v. 19). Tel fut le service de Christ ici-bas ! Il n'est pas dit que Dieu a été réconcilié avec l'homme ; c'est une pensée parfois présentée, mais qui n'est pas juste. C'est l'homme qui a été réconcilié avec Dieu : « qui nous a réconciliés avec lui-même par Christ... réconciliant le monde avec lui-même ». Dans ce monde, il arrive que l'on parvienne à réconcilier deux personnes ; il y a généralement, toujours pourrait-on même dire, des torts réciproques et la réconciliation est faite quand chacun a reconnu ses torts. Certes, l'homme avait des « torts » vis-à-vis de Dieu, mais il n'y avait de torts que de son côté, c'est pourquoi il est écrit que l'homme a été réconcilié avec Dieu.

Pour opérer cette œuvre de réconciliation, il a fallu la venue de Christ ici-bas. Elle ne pouvait être faite que sur une base juste, car si Dieu est Amour, Il est aussi Lumière et tous les droits de sa justice devaient être satisfaits. Christ a dû être traité comme le péché même, à la croix du Calvaire : « Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui » (v. 21). Les relations de l'homme avec Dieu sont ainsi rétablies, l'homme est réconcilié avec Dieu, il est justifié devant Dieu étant revêtu de Christ comme justice.

14.4.5 2 Corinthiens 5:20

Appelés à ce service de la réconciliation, nous sommes constitués « ambassadeurs pour Christ », « Dieu, pour ainsi dire, exhortant par notre moyen ; nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu » (v. 20). Quelle responsabilité pour le serviteur qui présente l'Évangile, quelle responsabilité aussi pour ceux à qui il est présenté ! Parler, c'est parler de la part de Dieu. Refuser le salut par grâce, c'est le refuser à Dieu ! Étant « ambassadeurs pour Christ », nous représentons dans ce monde, non pas un Dieu courroucé dont il faut apaiser la colère — elle s'est appesantie sur son Fils bien-aimé à la croix du Calvaire — mais un Dieu d'amour, qui peut faire grâce et pardonner parce que sa justice est satisfaite par l'œuvre de Christ. Le Dieu que nous sommes responsables de représenter dans ce monde, c'est le Dieu qui est Amour et Lumière.

14.5 Conclusion

Que Dieu touche le cœur de ceux qui sont encore loin, insensibles jusqu'à présent à tous les appels de la grâce, irréconciliés avec Lui !

Qu'Il nous accorde d'être attentifs aux enseignements de sa Parole, afin que nous soyons rendus capables de vivre, dans ce monde, non plus pour nous-mêmes, mais pour Celui qui pour nous est mort et a été ressuscité !

Qu'Il nous donne de nous rappeler sans cesse que « le Seigneur doit être craint », que tous nos actes doivent être accomplis comme s'ils étaient déjà manifestés à la lumière du tribunal du Christ, où ils le seront un jour, en même temps que les mobiles qui nous auront guidés.

Qu'Il nous encourage au travers de nos difficultés, de nos épreuves, « légère tribulation d'un moment... ». Qu'elle opère pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire !

Que si notre homme extérieur dépérit, l'homme intérieur soit renouvelé de jour en jour !

15 Conditions pour la bénédiction d'en haut. La rechercher

Titre original : « ... Et la terre produisit son fruit » (Jacques 5:18) ME 1953 p. 3-13

15.1 Le monde cherche du fruit sans tenir compte de Dieu

L'Éternel avait retiré son peuple du pays d'Égypte pour l'introduire dans la terre de Canaan, figure de ce qui nous concerne : Christ « s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais » et, déjà maintenant, Dieu « nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le christ Jésus » (Gal. 1:4 ; Éph. 2:6). Deutéronome 11:10 nous donne les caractères distinctifs de l'Égypte et de Canaan : « Car le pays où tu entres pour le posséder n'est pas comme le pays d'Égypte d'où vous êtes sortis, où tu semais ta semence et où tu l'arrosais avec ton pied comme un jardin à légumes ». Le pays d'Égypte n'était pas arrosé par la pluie des cieux, il possédait un fleuve auquel il devait sa prospérité et dont il s'enorgueillissait, proclamant son indépendance de Dieu : « Mon fleuve est à moi, et je me le suis fait ! » (Ézéch. 29:3) et oubliant que Dieu peut tarir, quand Il le veut, les eaux du fleuve (cf. Ésaïe 19:1-10 ; Ézéch. 29:8-12). Nous avons là une image de ce monde, caractérisé par son indépendance de Dieu, ayant toujours cherché à s'organiser et à vivre sans Lui, pensant ne devoir sa prospérité, plus apparente que réelle, qu'à ses propres ressources et méconnaissant que tout vient de Dieu, qui « fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes » (Matt. 5:45).

15.2 Bénédiction sous conditions d'obéissance

Tout autre est le caractère du pays de Canaan : « Mais le pays dans lequel vous allez passer pour le posséder est un pays de montagnes et de vallées, il boit l'eau de la pluie des cieux, — un pays dont l'Éternel, ton Dieu, a soin, sur lequel l'Éternel, ton Dieu, a continuellement les yeux, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin de l'année » (Deut. 11:11 et 12). La pluie est le signe d'une relation entre le ciel et la terre, de la bénédiction venant d'en haut. Le croyant qui réalise pratiquement sa position « dans les lieux célestes dans le christ Jésus », dépend de Dieu pour tout et n'attend la bénédiction que de Lui seul. Cette bénédiction d'en haut était promise à Israël sous condition d'obéissance : « Et il arrivera que si vous écoutez attentivement mes commandements que je vous commande aujourd'hui, pour aimer l'Éternel, votre Dieu, et pour le servir de tout votre cœur et de toute votre âme, alors je donnerai la pluie de votre pays en son temps, la pluie de la première saison et la pluie de la dernière saison ; et tu recueilleras ton froment, et ton moût, et ton huile ; et je donnerai l'herbe dans tes champs, pour ton bétail ; et tu mangeras, et tu seras rassasié » (Deut. 11:13-15). Que le cœur soit séduit et se tourne vers d'autres objets, la bénédiction est perdue : la colère de l'Éternel s'embrace contre le peuple et Il ferme les cieux, « en sorte qu'il n'y ait pas de pluie, et que la terre ne donne pas son rapport... » (ibid. 16 et 17). Sans doute, nous sommes placés, aujourd'hui, sur un terrain tout différent de celui où se trouvait autrefois Israël, mais les principes des voies de Dieu sont invariables et « toutes les choses qui ont été écrites auparavant ont été écrites pour notre instruction » (Rom. 15:4). Il restera toujours vrai que les bénédictions divines, qu'elles soient temporelles ou spirituelles, sont assurées à celui qui marche dans un chemin d'obéissance et ne peuvent être goûtées en dehors de ce chemin. Il en sera encore ainsi dans un jour à venir, lorsque la fête des tabernacles sera célébrée par un peuple restauré, ramené dans sa terre : il n'y aura pas de bénédiction sur les familles, sur les nations qui ne monteront pas à Jérusalem pour adorer ; « sur celle-là, il n'y aura pas de pluie » (Zach. 14:16-19).

15.3 Ressources quand il y avait eu infidélité

Un secours était assuré à Israël lorsqu'en raison de son infidélité, l'Éternel avait dû cesser d'envoyer la pluie sur la terre : « Quand les cieux seront fermés, et qu'il n'y aura pas de pluie parce qu'ils auront péché contre toi, s'ils prient en se tournant vers ce lieu-ci, et qu'ils

confessent ton nom et reviennent de leur péché, parce que tu les auras affligés : alors, toi, écoute dans les cieux, et pardonne le péché de tes serviteurs et de ton peuple... et donne la pluie... ». Si même la famine était dans le pays et que le peuple, assiégé par l'ennemi, ne pût prier, il suffisait de l'intercession d'un seul, exprimant l'humiliation et la confession de tous : « ... Quelque plaie, quelque maladie qu'il y ait, quelle que soit la prière, quelle que soit la supplication que fera un homme quelconque de tout ton peuple Israël, quand ils reconnaîtront chacun la plaie de son propre cœur et qu'ils étendront leurs mains vers cette maison : alors, toi, écoute dans les cieux, le lieu de ton habitation, et pardonne, et agis... » (1 Rois 8:35-40). C'est ce que Salomon avait demandé, lors de la dédicace du temple, et sa prière avait été exaucée (cf. 2 Chron. 7:12-22, spécialement les v. 13 et 14). — Dès la fin de son règne, le royaume est divisé et l'infidélité caractérise aussi bien Juda et Benjamin que les dix tribus. Jérusalem et le temple sont abandonnés par Jéroboam qui, après avoir fait deux veaux d'or, dit au peuple : « C'est trop pour vous de monter à Jérusalem ; voici tes dieux, Israël ! qui t'ont fait monter du pays d'Égypte » (1 Rois 12:26-33 ; cf. Deut. 11:16-17.) À ce roi impie (Israël sera livré « à cause des péchés de Jéroboam, qu'il a commis et par lesquels il a fait pécher Israël » — 1 Rois 14:16) succède son fils, Nadab, qui durant les deux années de son règne « fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, et marcha dans la voie de son père et dans son péché par lequel il avait fait pécher Israël ». Baësha monte ensuite sur le trône ; il marche « dans la voie de Jéroboam » et « fait pécher » le peuple, de sorte qu'après l'avoir supporté vingt-quatre années, Dieu le met finalement de côté. Éla, son fils, règne à sa place ; il est frappé et mis à mort par l'un de ses serviteurs, Zimri, tandis qu'à Thirtsa, il buvait et s'enivrait dans la maison d'Artsa ! Son successeur, Zimri, ne reste sur le trône que sept jours ! C'est le règne le plus court de tous les rois d'Israël, et même de Juda. Dès que le peuple a appris la conspiration de Zimri et le meurtre d'Éla, il établit roi Omri, le chef de l'armée. « Et Omri fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, et il fit pis que tous ceux qui avaient été avant lui ». De son fils Achab qui lui succède, il est dit aussi qu'il fit « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, plus que tous ceux qui avaient été avant lui ». Le mal allait donc croissant et faisait de rapides progrès !

15.4 *Fidélité individuelle*

Ce bref raccourci de l'histoire des sept règnes qui suivirent celui de Salomon nous fait toucher du doigt l'état du peuple à ce moment-là (1 Rois 15 et 16). Quel sombre et humiliant tableau, faisant ressortir l'infidélité du peuple ! Comme dans tous les temps où l'ensemble a failli, la fidélité est individuelle : aux jours de Jéroboam, nous la trouvons chez Abija, dont il est dit « qu'en lui seul, dans la maison de Jéroboam, a été trouvé quelque chose d'agréable à l'Éternel, le Dieu d'Israël » (1 Rois 14:13) ; — aux jours d'Achab, chez Élie.

15.5 *Élie et sa prière pour fermer la bénédiction*

Dans le secret, le prophète crie à l'Éternel : « il pria avec instance ». Que demande-t-il ? « Qu'il ne plût pas » ! (Jacques 5:17). En communion avec Dieu, il a l'intelligence de ses pensées à l'égard du peuple infidèle et sa prière peut être exaucée car elle est en plein accord avec la volonté divine. Dans le cœur d'Élie, il y a un amour profond pour le peuple de Dieu, amour qui n'est en rien altéré ou affaibli par l'état de ce peuple, bien au contraire ! C'est un amour vrai et c'est ce qui le conduit à prier avec instance pour que l'Éternel ferme les cieux, afin qu'il n'y ait pas de pluie sur la terre ! Sans doute la prière d'Élie devait-elle être celle-ci : « Éternel ! considère l'état de ton peuple ! Il s'est détourné de toi pour courir après des idoles... C'est en vain que tu as usé de patience et de grâce jusqu'à présent, Israël n'est pas revenu de sa mauvaise voie ! Pour le ramener, ne faut-il pas que tu étendes ta main sur lui ? Tu ne peux plus bénir ce peuple de la pluie des cieux... Ferme le ciel ! Et que, la conscience de ce peuple étant exercée par le manque de bénédiction, son cœur soit ramené vers toi, ô Éternel ! afin qu'ensuite, tu puisses bénir le peuple restauré ! » — Dieu exauce la prière de son serviteur, qui va alors déclarer à Achab : « L'Éternel, le Dieu d'Israël, devant qui je me tiens, est vivant, qu'il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie, sinon à ma parole » (1 Rois 17:1). Désormais, le peuple est sous le jugement gouvernemental de Dieu ; pendant trois ans et six mois, il n'y aura pas de pluie ! En figure, les relations de Dieu avec son peuple sont interrompues et Israël est, de ce fait, privé de la bénédiction divine. Mais, au sein d'un tel état de choses, il y a pourtant une part précieuse pour la foi ! L'Éternel prendra soin de son serviteur...

La vie d'Élie est une vie de foi — bien qu'avec ses défaillances, sans doute, car un seul a été « le chef et le consommateur de la foi » ! Le prophète a commencé par la prière de la foi, dans le secret avec Dieu, avant de se présenter à Achab. Ensuite, pendant les trois ans et six mois durant lesquels il n'y eut pas de pluie, sa vie fut un continuel exercice de foi. L'Éternel l'envoie se cacher au torrent du Kéarith : « tu boiras du torrent, et j'ai commandé aux corbeaux de te nourrir là ». La parole de l'Éternel est le sûr fondement de sa foi ; ce ne sont pas les circonstances, l'eau du torrent ou la nourriture apportée par les corbeaux, mais ce que l'Éternel a commandé ! Une chose dite par Lui ne s'accomplirait-elle pas ? C'est absolument impossible ! Et nous comprenons pourquoi le chapitre 16 de ce premier livre des Rois se termine par le rappel du jugement dont fut l'objet Hiel, le Béthélite : plus de cinq siècles s'étaient écoulés depuis que l'Éternel avait parlé, par la bouche de Josué, après que les murs de Jéricho tombèrent et que la ville fut brûlée par le feu (Josué 6:26). Avec autant de puissance que si cela eût été le jour même, le jugement fut exécuté comme l'Éternel l'avait dit. Les siècles peuvent passer, sa Parole ne passe pas, elle s'accomplira toujours à la lettre ! Quel encouragement pour la foi dans des jours difficiles !

L'obéissance de la foi brille chez le prophète ; il va au Kéarith comme il ira plus tard à Sarepta, simplement parce que l'Éternel a dit : « J'ai commandé » (v. 4 et 9). Combien il est simple, le chemin de la foi : Dieu a commandé, le fidèle obéit sans raisonner ni murmurer. Et quel contraste avec celui de la propre volonté !

Après qu'Élie eut séjourné quelque temps au Kéarith, jouissant de ce que l'Éternel veut accorder à la foi dans des jours d'épreuve, « le torrent sécha, car il n'y avait pas de pluie dans le pays ». Sans doute, c'était le cours normal des choses : pas de pluie, le torrent devait inévitablement sécher ; mais il le fallait afin de rappeler à Élie ce qu'étaient les circonstances du peuple — il pouvait ainsi, imitant en cela l'exemple de Celui qui « dans toutes leurs détresses a été en détresse » (Ésaïe 63:9), entrer en sympathie dans les souffrances d'Israël, bien qu'elles fussent le juste châtement de son infidélité — il le fallait également pour que sa foi en l'Éternel fût maintenue et fortifiée par un constant exercice. Sa foi était éprouvée : le torrent ayant séché, comment l'Éternel allait-Il pourvoir à ses besoins ? « Lève-toi, va-t'en à Sarepta... », tel est l'ordre qu'il reçoit et auquel il obéit aussitôt, comptant sur Celui qui veut prendre soin de lui. Bien que les circonstances qu'il rencontre en arrivant à Sarepta ne paraissent pas une confirmation de la promesse divine, le prophète n'a aucun doute ; la confiance de la foi brille chez lui et l'Éternel est glorifié en cela ! Cette veuve, à laquelle Dieu a « commandé » de nourrir son serviteur, ne possède pas grand-chose ; mais c'est précisément dans des conditions semblables que Dieu déploie sa puissance afin de montrer ce que Lui peut faire. Le v. 12 du chap. 17 du premier livre des Rois brosse un court mais saisissant tableau de l'état de ce monde loin de Dieu : de pauvres ressources, l'égoïsme du cœur naturel pour en jouir et, devant soi, la mort ! Qu'est-ce qu'Élie pouvait donc espérer au milieu d'une telle scène ? N'eût-il pu raisonner ainsi : ce n'est certainement pas là que je serai nourri dans des jours de famine, c'est ailleurs que l'Éternel aurait dû m'envoyer ? Mais la confiance du prophète est inébranlable, parce qu'elle repose toujours sur la parole de l'Éternel (combien est admirable la persévérance de la foi !) et parce qu'elle ne voit dans les circonstances adverses qu'un moyen à la disposition de Dieu pour manifester sa toute-puissance et son amour pour les siens ! Élie répond à la veuve : C'est bien ! fais selon ta parole... Seulement, pense d'abord aux droits de Dieu ! Fais ce qu'il te demande et je puis te dire ce qu'Il a promis : « Le pot de farine ne s'épuisera pas, et la cruche d'huile ne manquera pas, jusqu'au jour où l'Éternel donnera

de la pluie sur la face de la terre » (1 Rois 17:13, 14). — Il y a des ressources inépuisables à la disposition de la foi dans un temps d'épreuve, quand il n'y a « pas de pluie sur la terre » (Jacques 5:17). N'est-ce pas Christ et le Saint Esprit, dont nous pouvons voir un symbole dans le « pot de farine » et la « cruche d'huile » ? Dieu ne peut manquer de répondre à la foi des siens, jusqu'au jour où l'exercice de la foi aura pris fin à jamais ! Comme il est frappant le contraste entre ce que le monde pouvait donner à la veuve de Sarepta (v. 12) et ce que Dieu lui assure si elle s'attend à Lui et l'honore par l'obéissance et la confiance de sa foi ! (v. 13 et 14).

Élie avait dit à la veuve : « Va, fais selon ta parole ; seulement... » — « Et elle s'en alla, et fit selon la parole d'Élie ». Sa foi est mise en lumière, elle est de la même nature que celle d'Élie ; aussi, elle et lui font l'expérience réconfortante que Dieu accomplit ses promesses et honore la foi !

Ayant appris que Dieu a la puissance de conserver la vie, la veuve de Sarepta va maintenant apprendre que la vie qu'Il conserve, c'est aussi Lui qui la donne ! La fin du chapitre 17 nous parle, à cet égard, de la prière et de la victoire de la foi (v. 20 à 23).

Le temps durant lequel il n'y eut « pas de pluie sur la terre » était sur le point de se terminer. L'état du peuple allait être manifesté sur le Carmel ; tous pourraient dire, encouragés par l'énergie de la foi d'Élie et se détournant enfin de Baal : « L'Éternel, c'est lui qui est Dieu ! » Aussi, Celui qui connaît l'état des cœurs et n'afflige pas volontiers les fils des hommes, peut-Il dire à Élie : « Va, montre-toi à Achab, et je donnerai de la pluie sur la face de la terre » (1 Rois 18:39 et 1). Lui seul peut donner à nouveau la bénédiction ; c'est le désir de son cœur car Il veut trouver du fruit dans les siens. Ce fruit est produit par la discipline, il est manifesté « plus tard », quand, après l'exercice, Dieu donne à nouveau « de la pluie » : « et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit » (Jacques 5:18 ; cf. Hébreux 12:11 et Ps. 84:6). — Dans un jour à venir, Israël, après avoir connu « une terre aride et altérée, sans eau », traversé « le temps de la détresse » (Ps. 63:1 ; Jérémie 30:7), jouira des bénédictions prophétiquement annoncées (Ésaïe 30:15-26, spécialement le v. 23 se rapportant à notre sujet ; Ézéchiel 34:26, 27 ; Joël 2:12-32, en particulier le v. 23).

15.6 *Recherche de la bénédiction d'en haut*

Désirons-nous ardemment la bénédiction qui vient d'en haut et sans laquelle nous ne pouvons porter du fruit pour Dieu dans ce monde ? Aimer le Seigneur, le servir de tout notre cœur, c'est ce qui nous est demandé, comme au peuple autrefois ; dans la mesure où nous le réaliserons s'accomplira la promesse divine : « alors je donnerai la pluie... » (Deut. 11:13-15) et nous prospérerons spirituellement. Mais nos faiblesses et nos manquements, notre tiédeur et notre indifférence aussi parfois, nous privent souvent de la jouissance d'une telle part. Dieu veuille nous amener à en souffrir et, par suite, nous faire désirer la pluie des cieux. Nous sommes exhortés à la demander : « Demandez à l'Éternel de la pluie » ; le faisons-nous assez ? Notre état nécessitera peut-être l'exercice d'une discipline appropriée, comme jadis celui d'Israël, mais s'il faut traverser « la vallée de Baca », s'il faut « des éclairs » avant que viennent « des ondées de pluie », quel résultat à la fin, quand la pluie de bénédictions sera répandue, quand Il donnera « à chacun de l'herbe dans son champ » (cf. Ps. 84:6 ; Zach. 10:1 et Jér. 10:13). C'est le « vent du nord » qui « enfante les averses » (Prov. 25:23) : il faut l'épreuve, douloureuse parfois, les larmes de la repentance, pour retrouver la bénédiction perdue, quand le chemin de l'obéissance et de la fidélité a été délaissée !

15.7 *Besoin de la bénédiction d'en haut*

Nous sommes à la fin de l'histoire de l'Église sur la terre et, si nous la considérons du point de vue de sa responsabilité, nous pouvons pleurer sur la ruine, une ruine qui va croissant ! Où est la fraîcheur du premier amour, la prospérité du témoignage du commencement ? L'Esprit Saint est contristé de bien des manières et Dieu est si souvent déshonoré par ceux qui devraient sans cesse le glorifier ! Sans doute éprouvons-nous, malgré tant de misères, les rafraîchissements de bien des oasis pour lesquels nous devrions être davantage reconnaissants, mais n'est-elle pas retenue, la pluie de bénédictions qu'aimerait nous donner en abondance un Dieu qui veut bénir ? Une terre stérile, parce que privée de la pluie des cieux, c'est l'image d'un croyant qui a perdu la jouissance de la communion avec le Seigneur et de la bénédiction qui en découle — d'une assemblée locale qui dépérit parce que la routine et l'indifférence (pour ne rien dire de tout ce qui pourrait s'y trouver et qui constituerait un mal positif, moral ou doctrinal) ont gagné peu à peu et éteint l'action rafraîchissante de l'Esprit de Dieu — de l'Assemblée dans l'état de ruine où elle est maintenant en tant que témoignage confié à notre responsabilité !

15.8 *Conclusion*

Que la méditation de ce sujet nous soit utile et profitable, au début de cette année nouvelle. Ayons le désir de marcher, chacun pour ce qui nous concerne et en assemblée, dans le chemin de l'obéissance, scrutons nos voies et pour cela, examinons l'état de nos cœurs, tenons-nous « devant Lui » et nous éprouverons que, là, Dieu « donnera la pluie » ! Si nous avons abandonné ce chemin, revenons de notre égarement, demandons à Dieu, avec instance, « de la pluie » et si même Il doit « faire des éclairs », si nous devons passer par « la vallée de Baca », il en vaut la peine pour jouir de la bénédiction à la fin !

Que l'exemple du prophète nous soit en aide : sachons mieux entrer dans la pensée de Dieu et intercéder selon Lui au sujet de son témoignage sur la terre ! Connaissions davantage le chemin tracé pour la foi dans les temps les plus sombres, dans les jours d'épreuve et de famine, quand le ciel est fermé et la pluie retenue, chemin dans lequel nous ferons l'expérience des ressources divines et goûterons tout ce que le Seigneur veut accorder à la foi individuelle, une foi vivante et exercée ! Pour notre encouragement, n'oublions pas qu'Élie était « un homme ayant les mêmes passions que nous » !

16 *Jusqu'au jour de Christ (Dieu achèvera Son œuvre)*

ME 1961 p.3-8

L'Épître aux Philippiens a été justement appelée « l'épître de l'expérience chrétienne ». Elle nous présente, effectivement réalisée par l'apôtre Paul, la marche du croyant ; non pas la marche avec ses faiblesses et ses manquements, mais la marche dans toute la puissance de l'Esprit. Arrêté dans son activité extérieure, en captivité depuis des années, l'apôtre rencontre des circonstances éprouvantes au plus haut point, mais elles ne le découragent en aucune manière car la puissance qui le fait marcher lui permet de les dominer. En vérité, il marche « sur les eaux ».

16.1 *Imiter l'apôtre*

Dans quelle mesure savons-nous pratiquement ce qu'est une telle marche ? Nous avons vite dit, pour essayer de nous excuser : « mais nous ne sommes pas l'apôtre Paul ! » L'argument est sans valeur aucune, car précisément, dans cette épître, Paul ne prend pas son titre d'apôtre, il écrit comme étant « esclave de Jésus Christ », et c'est le caractère que chaque croyant est appelé à manifester dans sa marche et dans son service. D'autre part, les ressources auxquelles Paul puisait pour vivre, pour marcher et pour servir sont toujours là, à l'entière disposition de la foi. Ces ressources se résument d'un mot : Christ. Christ, vie, modèle, but, force et joie du croyant, telle est la substance de l'Épître aux Philippiens. Qu'il nous soit accordé la grâce de vivre Christ, trouvant auprès de

Lui et en Lui tout ce qui nous est nécessaire pour marcher, un jour après l'autre, comme des imitateurs de celui qui pouvait dire en vérité : « Pour moi, vivre c'est Christ » (Phil. 1:21).

16.2 Étrangers ici-bas

La marche chrétienne, c'est celle de voyageurs, d'étrangers ici-bas : après avoir exhorté les Philippiens, et nous avec eux, à être « tous ensemble ses imitateurs », l'apôtre nous rappelle que « notre bourgeoisie est dans les cieux » (Phil. 3:17, 20). Et il présente tout aussitôt cette vérité du retour du Seigneur, si précieuse à ceux qui cheminent et qui luttent au milieu d'un monde ennemi : « nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur ». Voyageurs ici-bas, nous sommes encore dans des corps d'infirmité, connaissant toutes les souffrances inhérentes à une telle condition, mais le Seigneur à sa venue va transformer le « corps de notre abaissement » et le rendre conforme au « corps de sa gloire ». Déjà, « en Christ » nous sommes « une nouvelle création » (2 Cor. 5:17), mais nous nous trouvons encore au sein de l'ancienne création et, par nos corps, nous y avons toujours part. La création, aujourd'hui « assujettie à la vanité », sera dans un jour à venir « affranchie de la servitude de la corruption » et, pensée infiniment précieuse pour le croyant, le premier acte de cet affranchissement sera précisément, à la venue du Seigneur, « la délivrance de notre corps », ce corps dans lequel nous avons encore à connaître les conséquences du péché et par lequel nous nous trouvons liés à la première création. Le « corps de notre abaissement » ainsi « transformé », rendu semblable au corps glorieux de notre bien-aimé Sauveur, nous n'aurons plus rien à faire avec ce qui est de cette ancienne création (cf. Rom. 8:19 à 25). Telle est l'espérance du croyant, tandis qu'il chemine en ces bas lieux.

16.3 Venue du Seigneur, Jour de Christ

Dans cette Épître de l'expérience et de la marche chrétiennes, il était tout à fait à propos que nous soit présenté le retour du Seigneur comme terme de notre pèlerinage ici-bas, délivrance de tout ce qui nous rattache encore à la première création, espérance qui soutient la foi, — et que nous soit présenté aussi le jour de Christ (1:10 ; 2:16). C'est à ce moment-là que tout sera mis en lumière des « conseils des cœurs » (cf. 1 Cor. 4:5) et que seront manifestés les fruits du travail de la grâce divine en nous. C'est alors que le Seigneur montrera de quelle manière nous avons su faire face à notre responsabilité tout au long du chemin parcouru. Pensons à « ce jour-là » !

16.4 Ne pas broncher jusqu'au jour de Christ

Ne pas broncher « jusqu'au jour de Christ », c'est ce que l'apôtre demandait à Dieu pour les croyants de Philippiques, c'est également ce que nous avons à demander sans cesse pour nous-mêmes. Que de difficultés rencontrées dans la marche chrétienne, que d'écueils, que de choses susceptibles de nous faire broncher ! L'ennemi est tellement actif, agissant tout autour de nous aussi bien qu'en nous, s'efforçant de nous faire tomber en chemin... « Ainsi, que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe » (1 Cor. 10:12). Combien nous avons besoin d'être gardés par Celui qui seul a le pouvoir de « nous garder sans que nous bronchions » (Jude 24) ! Mais, qu'Il ait ce « pouvoir » n'enlève rien à la responsabilité qui nous incombe de marcher fidèlement, sans broncher. Si nous voulons y faire face, il est nécessaire en premier lieu « que notre amour abonde encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence » et, pour que notre amour abonde, il nous faut être nourris de Christ : c'est de son amour même que notre amour vivra. La manifestation de cet amour sera alors « en connaissance et toute intelligence », connaissance de la volonté du Seigneur, intelligence de ses pensées. Ce sera un amour vrai, combien différent de ce que nous appelons parfois amour, qui n'est ni « en connaissance » ni « en toute intelligence » ; un amour vrai, qui nous donnera le discernement des « choses excellentes ». Nous accomplissons certaines choses que nous croyons bonnes et qui ne le sont pas, d'autres qui le sont peut-être dans une certaine mesure, mais le secret pour être gardé fidèle dans le chemin c'est de « discerner les choses excellentes », celles qui ont l'entière approbation du Seigneur et plaisent à son cœur. Les « choses excellentes » sont les seules que nous devrions rechercher et accomplir. Nous serons alors « purs », et dans nos pensées et dans nos voies, gardés du mal au milieu d'un monde caractérisé par la souillure et la corruption, et nous pourrons avancer sans broncher « jusqu'au jour de Christ ». Mais il n'y a pas seulement cet aspect négatif — ne pas broncher — il y a aussi du fruit produit, une abondance de fruit. Toute l'activité du croyant est ainsi pour la gloire de Dieu : « étant remplis du fruit de la justice, qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu » (Phil. 1:9 à 11).

Considérons ce qu'est notre propre marche chrétienne et mettons-la en parallèle avec celle qui nous est proposée. Quel sujet de profonde humiliation !

16.5 Dieu achèvera l'œuvre qu'Il a commencée

L'apôtre parle aussi du jour de Christ dans cette Épître comme étant le moment où sera manifesté l'achèvement du travail de Dieu en nous : il est « assuré de ceci même, que celui qui a commencé en nous une bonne œuvre l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » (Phil. 1:6). Dieu a commencé en nous un travail, Il l'achèvera, Il ne serait pas Dieu sans cela, car Dieu ne laisse pas une œuvre inachevée. Ce n'est pas Satan qui aura le dernier mot dans toute l'activité qu'il déploie pour nous faire broncher en chemin, pour ruiner le témoignage individuel et collectif que nous sommes appelés à rendre ; Dieu, au travers de tout, achèvera ce qu'Il s'est proposé, rien ni personne ne pourra l'en empêcher. Une année vient de se terminer, au cours de laquelle Dieu a travaillé en nous avec tous les moyens qu'Il a à sa disposition ; une nouvelle commence, nous pouvons être assurés que l'œuvre de sa grâce se poursuivra en chacun des siens, comme aussi dans l'assemblée qu'Il a acquise « par le sang de son propre fils » (Actes 20:28), et cela au travers de toutes les circonstances par lesquelles nous aurons à passer.

Nous connaissons sans doute bien des exercices douloureux et peut-être serions-nous portés à nous décourager en présence de tant de choses attristantes et humiliantes, mais soyons réconfortés en pensant que, malgré toutes nos faiblesses ou nos obstinations, en dépit de notre volonté propre si souvent manifestée, Dieu poursuit son travail en nous et le mènera à bonne fin. Il nous instruit et nous éduque, Il nous forme, Il nous discipline, Il nous dépouille... Prenons courage, les résultats de ce travail de sa grâce seront mis en lumière « au jour de Jésus Christ » ! Et, comme « de Jacob et d'Israël », il pourra être dit alors : « Qu'est-ce que Dieu a fait ? » (cf. Nomb. 23:23).

Dieu achèvera l'œuvre qu'Il a commencée en nous « jusqu'au jour de Jésus Christ ». Que cette pensée si consolante, si bienfaisante pour des cœurs exercés, ne nous conduise pas cependant à oublier notre responsabilité, à perdre de vue Philippiens 1:9 à 11. Mais qu'elle nous soit un encouragement précieux dans le chemin que nous aurons à parcourir tout au long de l'année qui commence !

Encouragements et Exhortations — Série B par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 Centenaire du périodique Messenger Évangélique
- 2 Encouragements à la crainte de Dieu
- 3 Les trois enseignements principaux de Jacques 5
- 4 Si quelqu'un... dans Jean (besoin de communion)
- 5 Contre le laisser-aller et le laisser-faire (le fils de Jéroboam, 1 Rois 14)
- 6 La vraie grâce de Dieu
- 7 Que votre cœur ne soit pas troublé — Jean 14:1 et 27
- 8 C'est un Dieu fidèle...
- 9 J'envoie un ange devant toi. Exode 23:20
- 10 Rejetant sur Lui tout votre souci... (1 Pierre 5:7). L'exemple d'Actes 12
- 11 Les soins du Seigneur envers Paul après ses adieux aux anciens d'Éphèse

Table des matières détaillée

- 1 Centenaire du périodique Messenger Évangélique
 - 1.1 Anniversaire et venue du Seigneur
 - 1.2 Eben-Ezer, L'Éternel nous a secourus jusqu'ici
 - 1.3 Déclin. Niveau de la piété
 - 1.4 Remèdes
 - 1.4.1 Abandonner ?
 - 1.4.2 Élargir le chemin ?
 - 1.4.3 Développement d'activité ?
 - 1.4.4 « Ni par force, ni par puissance, mais par mon Esprit », Zach 4:6
 - 1.4.5 Ne pas se décourager
 - 1.4.6 Quand la puissance du Seigneur peut se déployer
- 2 Encouragements à la crainte de Dieu
 - 2.1 Pas de crainte de Dieu naturellement. Besoin de nouvelle naissance
 - 2.2 La crainte de Dieu générée par le pardon
 - 2.3 En quoi consiste la crainte de Dieu
 - 2.4 Crainte de Dieu au début des Actes, puis déclin
 - 2.5 Crainte de Dieu dans le Résidu fidèle
 - 2.5.1 Psaume 33:12-22. L'œil de l'Éternel est sur ceux qui le craignent
 - 2.5.2 Psaume 103:13-18. Bonté et compassion de l'Éternel envers ceux qui Le craignent
 - 2.5.3 Psaume 145:18-19 et 25:14. Promesse d'exaucement et communications intimes
 - 2.6 Ecclésiaste 8:11-13. La crainte de Dieu n'est pas vaine malgré les progrès du mal
 - 2.7 Psaume 147:11. Pour le plaisir de l'Éternel
 - 2.8 Conclusion
- 3 Les trois enseignements principaux de Jacques 5
 - 3.1 Mise en garde au sujet des richesses
 - 3.2 Invitation à la patience
 - 3.2.1 Exemple du laboureur
 - 3.2.2 Exemple des prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur
 - 3.2.3 Exemple de Job
 - 3.3 Exhortation à la prière
 - 3.4 Maladie et ressources — Jacques 5:14-16
 - 3.5 L'exemple d'Élie
 - 3.6 Conclusion
- 4 Si quelqu'un... dans Jean (besoin de communion)
 - 4.1 Besoin de communion avec le Seigneur
 - 4.2 Si quelqu'un n'est né de nouveau — Jean 3:3, 5
 - 4.3 Si quelqu'un ne demeure pas en moi — Jean 15:6
 - 4.4 Si quelqu'un mange de ce pain — Jean 6:51
 - 4.5 Si quelqu'un a soif — Jean 7:37
 - 4.6 Si quelqu'un me sert — Jean 12:26
 - 4.7 Si quelqu'un m'aime — Jean 14:23
- 5 Contre le laisser-aller et le laisser-faire (le fils de Jéroboam, 1 Rois 14)
 - 5.1 Ce qu'était Jéroboam
 - 5.2 Fidèle au milieu de l'infidélité
 - 5.3 Se garder du laisser-aller
 - 5.4 Encouragement
- 6 La vraie grâce de Dieu
 - 6.1 Besoin général de la grâce de Dieu
 - 6.2 1 Pierre 1:2 et 2 Pierre 2:2
 - 6.3 Jude 4. Danger de changer la grâce de Dieu en dissolution
 - 6.4 La grâce selon Tite 2:11-13
 - 6.5 Jean 1:17. La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ
 - 6.6 2 Timothée 2:1. Se fortifier dans la grâce qui est dans le Christ Jésus
 - 6.7 2 Cor. 12:9. Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité
 - 6.8 Actes 20:32. Recommandés à Dieu et à la parole de sa grâce

- 6.9 1 Pierre 5:12. La vraie grâce de Dieu dans laquelle nous sommes
- 6.10 2 Pierre 3:18. Croissez dans la grâce
- 7 Que votre cœur ne soit pas troublé — Jean 14:1 et 27
- 7.1 Jean 14:1
- 7.2 Jean 14:27 — Le Consolateur
- 7.3 Dieu poursuit Son œuvre
- 8 C'est un Dieu fidèle...
- 8.1 Deutéronome 32:4
- 8.2 1 Corinthiens 1:9
- 8.3 1 Corinthiens 10:13
- 8.4 1 Thessaloniens 5:23, 24
- 8.5 2 Thessaloniens 3:1 à 3
- 8.6 2 Timothée 2:13
- 8.7 Hébreux 2:17
- 8.8 Hébreux 10:23
- 8.9 Hébreux 11:11
- 8.10 1 Jean 1:9
- 9 J'envoie un ange devant toi. Exode 23:20
- 9.1 Le peuple d'Israël sous la grâce
- 9.2 Le peuple se croit capable de plaire à Dieu. Le don de la loi
- 9.3 Miséricorde de Dieu qui envoie Son Ange devant le peuple
- 9.4 Affranchissement
- 9.5 Besoin permanent de secours à cause de la faiblesse
- 9.6 Prendre garde à marcher d'une manière digne du Seigneur
- 9.6.1 Écouter. Ne pas provoquer le Seigneur
- 9.6.2 Écouter et pratiquer
- 9.6.3 Dieu combat pour nous
- 9.6.4 Délivrance peu à peu
- 9.7 Conclusion
- 10 Rejetant sur Lui tout votre souci... (1 Pierre 5:7). L'exemple d'Actes 12
- 10.1 Actes 12. Persécutions
- 10.1.1 Jacques n'a pas été délivré
- 10.1.2 Motivations d'Hérode
- 10.1.3 L'excellente puissance de Dieu
- 10.1.4 Pierre repose en paix
- 10.1.5 Délivrance tranquille
- 10.1.6 Les prières de l'assemblée
- 10.1.7 Les soldats suppliciés
- 10.1.8 La fin d'Hérode
- 10.2 Figure du Résidu futur
- 10.3 Rejetant sur lui tout votre souci
- 11 Les soins du Seigneur envers Paul après ses adieux aux anciens d'Éphèse
- 11.1 Le tournant de Actes 20 dans le livre des Actes
- 11.2 Soins du Seigneur dans le voyage de Paul jusqu'à Rome
- 11.3 Soins du Seigneur envers Paul à Rome
- 11.4 Fruits du travail de Paul dans son entourage
- 11.5 Activité de Paul envers les assemblées et par les épîtres
- 11.6 Soins des Philippiens envers Paul
- 11.7 Encouragements provenant directement du Seigneur
- 11.8 Encouragements pour d'autres

1 Centenaire du périodique *Messenger Évangélique*

ME 1960 p. 3 Titre original : 1860-1960

« Ni par force, ni par puissance, mais par mon Esprit ».

« Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour, et de conseil ».

(Zacharie 4:6 — 2 Timothée 1:7).

1.1 Anniversaire et venue du Seigneur

1860 a vu paraître le premier numéro du *Messenger évangélique*. Les serviteurs de Dieu qui entreprenaient ce service n'avaient certainement pas la pensée qu'il devrait être poursuivi pendant cent ans et au delà : ils attendaient le Seigneur et vivaient dans cette attente. Si même nous ne réalisons guère l'attente patiente de Sa venue qui a marqué d'un cachet particulier les jours du Réveil et ceux qui ont immédiatement suivi, nous savons pourtant que le Seigneur vient et que « maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru : la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché » (Rom. 13:11, 12), aussi ce service est-il continué — en comptant pour cela sur la grâce du Seigneur et les prières des saints — avec la confiance que ce n'est que pour très-peu de temps, « car encore très-peu de temps, et celui qui vient viendra, et il ne tardera pas » (Hébr. 10:37). Pussions-nous être au nombre de ces bienheureux « que le maître, quand il viendra, trouvera veillant » et « faisant ainsi » (Luc 12:37 et 42, 43).

Si nous pouvons diriger nos yeux en avant et nous réjouir à la pensée que le Seigneur vient, tout en ne perdant pas de vue le caractère solennel de son apparition, il y a cependant quelque profit à tirer des expériences du chemin : arrivé au terme de sa carrière, l'apôtre exhorte Timothée, l'adjure même, le plaçant devant Celui dont il présente l'apparition, et, d'autre part, il met devant lui, pour son instruction et son encouragement, tout à la fois ce qu'il a éprouvé dans le chemin parcouru et ce qui lui est assuré comme part glorieuse « dans ce jour-là » à lui, Paul et « à tous ceux qui aiment son apparition » (2 Tim. 4:1 et 7, 8).

1.2 *Eben-Ezer, L'Éternel nous a secourus jusqu'ici*

Regardant en arrière, comment ne pas rendre grâce à Dieu pour sa patience, son long support, comme aussi pour tout ce qu'Il a voulu dispenser si richement en vue de répondre aux besoins des siens ? Avec reconnaissance, nous dressons nous aussi notre Eben-Ezer, exaltant la grandeur et la grâce de Celui qui « nous a secourus jusqu'ici » (1 Sam. 7:12). Avec adoration, nous redisons : « Car de lui, et par lui, et pour lui, sont toutes choses ! A lui soit la gloire éternellement ! Amen » (Rom. 11:36).

1.3 *Déclin. Niveau de la piété*

Mais si de son côté rien n'a manqué, qu'en a-t-il été du nôtre ? Nous avons sans aucun doute bien des motifs d'humiliation si nous considérons et l'état de la chrétienté et celui du témoignage aujourd'hui, nous souvenant que nous faisons partie de l'une aussi bien que de l'autre. Le chemin a été marqué d'un affaiblissement continu ; ce qui est plus grave c'est que, d'une manière générale, nous n'en avons guère conscience et, si même nous le sentons quelque peu, nous n'avons pas toujours le sain discernement des causes de ce déclin, de sorte que nous sommes en danger d'appliquer de mauvais remèdes dont l'effet n'est pas de guérir mais d'aggraver le mal. Mesurons-nous, par exemple, à quel point le niveau de la piété individuelle a baissé et en comprenons-nous le pourquoi ? Avons-nous assez le sentiment de la perte que nous faisons dans le rassemblement parce que notre vie intérieure est trop peu nourrie de Christ ? Certes, la grâce de Dieu demeure — qu'en serait-il de nous sans cela ? — mais c'est le côté de notre responsabilité qu'il convient de considérer ici et nous avons besoin de le faire afin d'être réveillés dans nos cœurs et dans nos consciences.

En raison même de cet indéniable relâchement dans les différents exercices de la vie chrétienne, la puissance spirituelle, dans une large mesure, a manqué. Trop de choses attristent le Saint Esprit et constituent une entrave à son activité en nous et dans l'assemblée. Ne l'avons-nous pas éprouvé ? Et peut-être la génération qui nous suit — parmi laquelle nous sommes heureux de trouver tant de cœurs qui aiment le Seigneur, désirent être fidèles et ne se satisfont ni de formes ni de routine — a-t-elle senti ce manque de puissance plus encore que nous-mêmes.

1.4 *Remèdes*

Où est le remède ?

1.4.1 *Abandonner ?*

Serait-il dans l'abandon d'une position de témoignage, le cœur se tournant vers ce qui a meilleure apparence ? Peut-être certains l'ont-ils pensé et d'autres seraient-ils portés à le croire. Mais ce serait dire que la position n'est pas selon Dieu parce que nous avons nous-mêmes, et à tant d'égards, failli à notre responsabilité ! Un tel raisonnement ne résiste pas à l'examen. Rendons grâce à Dieu, au contraire, de nous avoir fait connaître les vérités si précieuses concernant le témoignage confié à l'Assemblée et demandons-Lui de nous aider à les vivre.

1.4.2 *Élargir le chemin ?*

N'en est-il pas qui estiment que le véritable remède est dans l'élargissement du chemin ? C'est une grave erreur. La Parole nous adresse, à ce sujet, une injonction : « Ne recule pas la borne ancienne que tes pères ont faite » et un sérieux avertissement : « Qui renverse une clôture, un serpent le mord » (Prov. 22:28. — Eccl. 10:8). Reculer la borne, renverser la clôture, c'est méconnaître et rejeter ce que Dieu a disposé pour notre bénédiction et notre sécurité ; bien loin de trouver là quelque puissance spirituelle, nous nous exposerions en le faisant à la puissance de l'ennemi, à la morsure du serpent — expérience déjà faite par nos premiers parents dans le jardin d'Éden et dont les conséquences sont encore sous nos yeux.

1.4.3 *Développement d'activité ?*

Le remède serait-il alors, comme on le croit parfois avec sincérité, dans le déploiement d'une intense activité en dehors de la vie propre de l'assemblée et de laquelle, assure-t-on, l'assemblée n'aurait pas à s'occuper ? Une activité extérieure peut sans aucun doute avoir sa place et être utile si elle est accomplie dans la dépendance du Seigneur, l'obéissance à la Parole et la communion des frères. Mais nous nous tromperions si nous pensions que, exercée dans des conditions différentes, elle pourra apporter, par ses répercussions, plus de vie et de puissance spirituelle dans le rassemblement. Elle ne peut être fructueuse que dans la mesure où elle demeure étroitement liée à la vie de l'assemblée. — Il est bien clair que chacun est personnellement responsable devant Dieu du service qui lui incombe — la Parole nous l'enseigne dans des passages comme Matt. 25:14 à 30, Marc 13:34, Luc 19:11 à 27, Rom. 14:12, 2 Cor. 5:10, cités parmi beaucoup d'autres, et il est toujours très sérieux de chercher à s'ingérer dans l'œuvre d'autrui. Mais ce n'est là qu'un des aspects de cette question. Il en est un autre tout aussi important : les services doivent être remplis sans jamais perdre de vue qu'il y a « diversité de services, et le même Seigneur » (1 Cor. 12:5). « Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre » (Rom. 12:5 — voir tout le passage, v. 1 à 8). C'est donc en vue de l'édification du corps que nous devons toujours œuvrer, ce qui implique l'interdépendance des membres entre eux et, par conséquent, la recherche de la communion fraternelle dans l'accomplissement de tout service pour le Seigneur. C'est tout l'opposé du « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux » qui caractérise le temps des Jugés (Juges 17:6, 21, 25). Que dire d'une activité qui serait exercée dans cet esprit d'indépendance et qui aurait pour résultat de troubler la communion dans l'assemblée ? Déployée peut-être avec beaucoup de zèle et le désir de donner quelque puissance nouvelle au témoignage, elle n'aboutirait en pratique qu'à son affaiblissement.

1.4.4 *« Ni par force, ni par puissance, mais par mon Esprit », Zach 4:6*

« Ni par force, ni par puissance, mais par mon Esprit... » (Zach 4:6) C'est à la source qu'il faut revenir. Il n'y a pas d'autre remède.

Si la puissance spirituelle nous fait défaut dans le témoignage individuel et dans le témoignage collectif, demandons tout d'abord au Seigneur de nous en faire discerner les véritables causes. « Ce que je ne vois pas, montre-le moi ; si j'ai commis l'iniquité, je ne le ferai pas », que telle soit aussi notre prière comme Elihu aurait désiré que ce fût celle de Job (Job 34:32). « Recherchons nos voies, et scrutons-les, et retournons jusqu'à l'Éternel. Élevons nos cœurs avec nos mains vers Dieu dans les cieus » (Lam. de Jér. 3:40, 41). Qu'un attachement réel à notre Sauveur et Seigneur Jésus Christ nous conduise à rejeter « tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément » (Hébr. 12:1) et à vivre ici-bas dans une vraie séparation pour Lui, nourris de la Parole de Dieu, « fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur » (Éph. 3:16), jouissant d'une paisible communion avec le Seigneur et les uns avec les autres, communion qui ne peut être goûtée en dehors du chemin de l'obéissance.

1.4.5 *Ne pas se décourager*

Que Dieu nous garde de tout découragement comme aussi de l'emploi de tant de moyens, à l'apparence séduisante mais qui ne peuvent nous conduire au résultat que nous désirons tous ! Il y a des ressources dans nos maisons, dans l'assemblée et elles sont

suffisantes si nous savons les utiliser avec crainte et dans la dépendance du Seigneur. La femme veuve de 2 Rois 4 se croyait dans l'incapacité de faire face à la situation dans laquelle elle se trouvait ; « à la maison » elle avait cependant « un pot d'huile » et il ne fallait pas autre chose. Cela suffisait pleinement, grâce à l'intervention d'Élisée vers lequel elle avait fait monter un cri de détresse. Celle de 1 Rois 17 n'envisageait que la mort pour elle et son fils ! « Une poignée de farine » et « un peu d'huile », cela pouvait-il lui permettre d'aller bien loin ? Et pourtant, grâce à l'intervention d'Élie à la parole duquel elle a obéi, « le pot de farine ne s'épuisa pas et la cruche d'huile ne manqua pas, selon la parole de l'Éternel, qu'il avait dite par Élie » (1 Rois 17:16). Deux illustrations qui nous montrent que dans les jours les plus difficiles, nous avons toujours à notre disposition des ressources dont nous méconnaissions souvent la valeur, oubliant le « Ni par force, ni par puissance, mais par mon Esprit » de Zacharie 4 : la farine, type de Christ dans son humanité parfaite ; l'huile, symbolisant l'onction et la puissance du Saint Esprit. Malgré la ruine, réalisons pratiquement la présence du Seigneur dans le rassemblement, demeurons dans la dépendance de l'Esprit qui reste « un esprit... de puissance, et d'amour, et de conseil » (2 Tim. 1:7), goûtons la communion « avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » et la communion les uns avec les autres (1 Jean 1:3) — « la communion du Saint Esprit » (2 Cor. 13:13) — et nous verrons certainement quelque puissance spirituelle manifestée dans le témoignage. Sachons utiliser les ressources qui sont à notre disposition, en comptant sur Celui qui est notre vrai Élisée, auquel il nous faut sans cesse nous adresser par la prière, notre vrai Élie à la parole duquel il nous convient d'obéir.

1.4.6 Quand la puissance du Seigneur peut se déployer

Tel est le secret pour retrouver la puissance perdue. Alors l'assemblée sera pratiquement le domaine caractérisé par la vie et la fraîcheur, Jésus Lui-même étant le centre autour duquel les saints sont rassemblés, vers lequel les âmes sont attirées. Et il pourra être dit encore dans ces derniers jours de l'histoire de l'Assemblée sur la terre ce qui a été dit au commencement : « Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés » (Actes 2:47). Si le Seigneur ajoutait ainsi des âmes, c'est parce que l'assemblée se trouvait dans l'heureux état décrit dans les versets 42 à 47 de ce chapitre. Sur un tel état pouvait être mis le sceau de la bénédiction. En vérité, « la multitude de ceux qui avaient cru était un cœur et une âme » (Actes 4:32). Précieuse communion de l'assemblée qui permet à la puissance du Seigneur de se déployer ! Rien de ce qui trouble cette communion ne peut être selon la pensée de Celui qui nous dit : « Voici, qu'il est bon et qu'il est agréable que des frères habitent unis ensemble !... c'est là que l'Éternel a commandé la bénédiction » (Ps. 133). Que Dieu nous accorde la grâce de rechercher, dans un amour vrai, tout ce qui est de nature à resserrer les liens de la communion fraternelle et de goûter la saveur de « la communion du Saint Esprit » ! Et le Seigneur Lui-même manifestera les fruits à sa propre gloire.

« Or, à celui qui peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons ou pensons, selon la puissance qui opère en nous, à lui gloire dans l'assemblée dans le christ Jésus, pour toutes les générations du siècle des siècles ! Amen » (Éph. 3:20, 21).

2 Encouragements à la crainte de Dieu

ME 1962 p. 197

2.1 Pas de crainte de Dieu naturellement. Besoin de nouvelle naissance

« Il n'y a point de crainte de Dieu devant leurs yeux », tel est l'un des traits composant le portrait de l'homme inconverti — du juif aussi bien que du gentil — portrait tracé par l'apôtre inspiré dans le chapitre 3 de l'Épître aux Romains (v.18). L'homme, dans son état naturel, aime le mal et hait le bien ; or, « la crainte de l'Éternel, c'est de haïr le mal » (Prov. 8:13). Cet état de l'homme ne peut être amélioré, ainsi que le Seigneur l'enseigne à Nicodème : « Ce qui est né de la chair est chair » (Jean 3:6) ; un changement complet doit être opéré, c'est la nouvelle naissance. Cependant il peut y avoir chez celui dont, par grâce, la conscience a été réveillée un désir plus ou moins marqué de regarder vers Dieu, une certaine crainte de Lui, qui n'est pas encore la connaissance du salut mais peut y conduire : l'âme a, dans une certaine mesure au moins, le sentiment de sa condition misérable, la grâce de Dieu a opéré en elle un travail qui l'amène à reconnaître ses nombreux péchés ; elle en vient alors à considérer, non plus seulement ce qu'elle est, mais la sainteté d'un Dieu dont elle se juge indigne de s'approcher, vers lequel elle ose à peine lever les yeux. En présence de la sainteté divine, elle souffre de son propre état et en arrive à haïr le mal. En ce sens il y a chez elle, selon Proverbes 8:13 déjà cité, « la crainte de l'Éternel ». Mais haïr le mal ne suffit pas, il faut que le péché soit ôté de devant Dieu. Car qui pourrait, chargé de ses péchés, subsister en sa présence ? Personne, ainsi que le dit le psalmiste : « Si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui subsistera ? » (Ps. 130:3).

2.2 La crainte de Dieu générée par le pardon

Mais Dieu est un Dieu qui pardonne ; Il pardonne au pécheur repentant qui s'approche de Lui sous la parfaite efficace de l'œuvre expiatoire de Christ, lavé dans le sang précieux qui a coulé à la croix du côté percé du Sauveur. L'assurance du pardon produit dans l'âme le sentiment, plus profond encore qu'au début de ses expériences, que Dieu doit être craint : « Mais il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint » (Ps. 130:4). Nous pouvons donc distinguer, selon l'enseignement de l'Écriture, la crainte produite dans une âme réveillée, avant même qu'elle ne parvienne à la connaissance du salut et, d'autre part, celle qui découle de la jouissance du pardon. Le sentiment de la grâce de Dieu pleinement manifestée en Jésus Christ, Sauveur parfait de tout pécheur repentant qui vient à Lui, doit produire dans l'âme une sainte et bienheureuse crainte. C'est de cette crainte-là que nous désirons nous occuper, c'est à cette crainte que nous désirons nous encourager les uns les autres.

2.3 En quoi consiste la crainte de Dieu

Elle est faite tout à la fois de reconnaissance envers notre Dieu Sauveur, de respect et de déférence, de soumission et de dépendance, de confiance aussi. Elle témoigne de notre désir de ne déplaire à Dieu en rien. Cette crainte, nous la devons à notre Dieu et Père (1 Pierre 1:17) comme aussi à notre Seigneur Jésus Christ (2 Cor. 5:11 ; — voir, pour le témoignage collectif, Actes 9:31). Reconnaître la souveraineté de Dieu, ses droits sur nous, l'autorité de sa Parole, c'est Le craindre. Toute position de subordination à une autorité établie par Lui implique une certaine crainte : c'est ainsi qu'une femme est exhortée à craindre son mari ; un enfant, son père ; un serviteur, son maître ; un homme, le magistrat. Sans doute, plusieurs de ces relations, en particulier les premières, sont également caractérisées par l'amour, mais l'amour et la crainte ne sont pas incompatibles. Bien au contraire, les deux sont souvent complémentaires : l'homme est aimé de Dieu, il est appelé à l'aimer aussi et à le craindre ; plus il y aura d'amour dans le cœur, plus il y aura de crainte manifestée dans la marche. Plus un croyant aime Dieu, plus il craint de Lui déplaire ; cette crainte, fruit de l'amour, est le vrai principe d'une sainte conduite : elle incite le fidèle à fuir les tentations, à se retirer du mal — « Le sage craint, et se retire du mal » (Prov. 14:16) — et cela, parce qu'elle lui inspire l'horreur du péché (Prov. 8:13 ; 9:10).

2.4 Crainte de Dieu au début des Actes, puis déclin

Au début de l'histoire de l'Église sur la terre, les premiers croyants montraient, dans le témoignage qu'ils rendaient, les fruits de la vie de Dieu en eux. Le tableau qui nous est donné de l'assemblée de Jérusalem, à la fin du chapitre 2 du Livre des Actes, est réjouissant et nous voudrions connaître encore aujourd'hui quelque chose de cette bienfaisante fraîcheur. Il nous est dit notamment : « Et toute âme avait de la crainte » (v.43). La crainte de Dieu ne caractérisait pas seulement tel ou tel croyant pris isolément mais tous ceux qui faisaient partie de cette assemblée de Dieu. Quelle puissance il y aurait dans le témoignage, dans un témoignage local, si « toute âme avait de la crainte » ! Hélas ! nous sommes parvenus à la fin de cette histoire et l'on a souvent remarqué l'analogie qu'il y a entre les derniers jours d'Israël, avant la première venue de Christ ici-bas, et les derniers jours de l'Église, avant sa seconde venue pour l'accomplissement de la promesse qu'il a faite aux siens avant de les quitter. Ce qui caractérise aujourd'hui la profession chrétienne, c'est ce qui caractérisait Israël dans les jours où prophétisait Malachie. L'Éternel annonçait alors qu'il allait s'approcher en jugement de son peuple, ainsi dépeint : ils « ne me craignent pas, dit l'Éternel des armées » (Mal. 3:5). L'état d'Israël dans ces jours-là est résumé d'un mot : il ne craint pas Dieu. De sorte que l'absence de crainte de Dieu caractérise tout aussi bien l'ensemble de la profession religieuse aux derniers jours que l'incrédulité affirmée.

2.5 Crainte de Dieu dans le Résidu fidèle

Mais, Dieu soit béni ! au sein de cette profession dont le trait dominant est le manque de crainte de Dieu, il y a un résidu fidèle. Quels sont ceux qui en font partie ? « Ceux qui craignent l'Éternel » (Mal. 3:16). Les trois caractères essentiels de ce résidu — ceux qui le composent « craignent l'Éternel », « pensent à son nom » et « ont parlé l'un à l'autre » — peuvent être mis en parallèle avec ceux de Philadelphie. Alors que nous voyons tout autour de nous, dans le monde, dans la chrétienté professante et peut-être aussi parmi ceux qui devraient porter les caractères philadelpiens, se manifester toujours davantage cette absence de crainte de Dieu, puissions-nous mettre en évidence les traits du résidu fidèle, être en vérité de « ceux qui craignent le Seigneur » et « pensent à son nom » ! Retenons bien qu'il ne peut y avoir de témoignage agréable au Seigneur en dehors d'une vie dans la crainte de son Nom : « Et l'Éternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel, et pour ceux qui pensent à son nom ».

Nous désirons nous arrêter — dans l'application que nous pouvons en faire à ce qui nous concerne — sur quelques portions des Écritures qui sont pour nous une parole d'exhortation et d'encouragement à la crainte de Dieu. Puissent-elles opérer dans nos cœurs et nos consciences, nous amenant à réaliser une marche plus fidèle dans la crainte qui est due à Celui qui a tous les droits sur nous !

2.5.1 Psaume 33:12-22. L'œil de l'Éternel est sur ceux qui le craignent

D'abord dans le Psaume 33. Le verset 12 nous dit le bonheur du peuple — Israël autrefois, l'Église aujourd'hui — « qui a l'Éternel pour son Dieu », « le peuple qu'il a choisi pour son héritage ». Ce peuple est au milieu d'un monde ennemi, mais Dieu est au fait de tout, rien n'échappe à ses yeux : du haut des cieux, du lieu de sa demeure, « Il voit tous les fils des hommes », « Il considère tous les habitants de la terre... forme leur cœur à tous » et « prend connaissance de toutes leurs œuvres » (v.13 à 15). Que voit-Il ? Des hommes qui se glorifient de leur puissance, puissance qui cependant est vaine (v.16, 17). Mais s'il voit tous les fils des hommes », « voici, l'œil de l'Éternel est sur ceux qui le craignent, sur ceux qui s'attendent à sa bonté » (v.18). Il est dit ailleurs que « les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre, afin qu'il se montre fort en faveur de ceux qui sont d'un cœur parfait envers lui » (2 Chr. 16:9 ; cf. Zach. 3:9 et 4:10). C'est donc bien de sa puissance qu'il est question ici ; elle s'exerce en faveur de « ceux qui le craignent », « qui sont d'un cœur parfait envers lui » ; Il ne les perd pas de vue un seul instant tandis qu'ils cheminent dans un monde hostile, qui se glorifie de sa force et ne craint pas Dieu, manifestant au contraire de manière toujours plus accusée son indépendance de Lui. Crainte de son Nom, confiance dans sa bonté assurent au fidèle l'intervention puissante de Dieu ; elle s'exerce pour « délivrer leur âme de la mort » — nous avons été arrachés à un terrible adversaire, celui qui a « le pouvoir de la mort » (Hébr. 2:14) et, bien qu'il soit présentement le « chef de ce monde » nous pouvons aller en paix, dans la crainte du Seigneur, comptant sur le secours ce Celui qui est le grand vainqueur de Satan ; — elle s'exerce aussi « pour les conserver en vie durant la famine », c'est-à-dire pour leur donner tout ce qui leur est nécessaire aussi bien pour la vie de l'âme que pour la vie du corps, même dans les jours les plus difficiles et sur une scène où il n'y a rien pour l'âme du racheté. Quelle confiance remplit ainsi le cœur de « ceux qui craignent l'Éternel » ! Ils s'attendent à Lui qui est leur secours — « notre aide » — et leur protection : « notre bouclier », de sorte que leur cœur est plein de joie, fruit de cette heureuse confiance produite elle-même par la crainte de l'Éternel (v.20, 21).

2.5.2 Psaume 103:13-18. Bonté et compassion de l'Éternel envers ceux qui Le craignent

Le Psaume 103 nous dit que « l'Éternel a compassion de ceux qui le craignent » (v.13). Il a compassion de ceux qui ont parfois à connaître de douloureux exercices en raison même de leur désir d'être fidèles. Si nous avons à cœur de vivre dans la crainte de Dieu, de tenir ferme, d'obéir à la Parole, nous serons tôt ou tard mis à l'épreuve : Dieu nous dispensera, soit dans notre propre vie, soit dans la vie de l'assemblée, des circonstances au travers desquelles nous aurons à montrer si véritablement nous faisons passer avant toute autre considération les droits du Seigneur, ses intérêts, sa gloire — si nous sommes fidèles non pas seulement en paroles mais aussi « en action et en vérité » (cf. 1 Jean 3:18). Cela entraîne parfois de très grandes souffrances qui brisent nos cœurs et minent nos corps ; il faut mettre à l'arrière-plan certaines choses auxquelles nous étions profondément attachés, interrompre telles relations, connaître l'incompréhension, le mépris peut-être... Et nous sommes si faibles pour livrer de tels combats, pour manifester pratiquement que nous craignons le Seigneur et désirons Lui être fidèles ! Mais Lui le sait, « Il sait de quoi nous sommes formés, il se souvient que nous sommes poussière » (Ps. 103:14). Quelle grâce ! Le Seigneur comprend nos exercices, nos luttes, Il sait combien il nous est parfois difficile de les soutenir et Il a compassion de nous ! N'y a-t-il pas là un précieux encouragement ? Être assuré de la sympathie, des compassions du Seigneur dans tout ce que nous avons à endurer pour maintenir la sainte crainte qui doit nous caractériser ! Mais encore, « la bonté de l'Éternel » — l'amour de Dieu, dirait le Nouveau Testament — « est de tout temps et à toujours sur ceux qui le craignent » (Ps. 103:17). Quelle force nous communique la jouissance de l'amour de Dieu ! Cet amour nous entoure, nous enveloppe, il est en nous et sur nous, il pourvoira à tout jusqu'au terme du voyage. Tout cela est assuré à « ceux qui craignent l'Éternel », à ceux qui gardent son alliance, et qui se souviennent de ses préceptes pour les faire » (v.17, 18). La crainte du Seigneur nous conduit à garder sa parole et ses commandements, ou encore « ses préceptes » — en d'autres termes, elle nous conduit à mettre la Parole en pratique, à « faire » selon le sens de ce terme dans des passages comme Ps. 103:18 ou Jean 13:17. Il y a en cela même un véritable bonheur pour le croyant.

Sa puissance, ses compassions, son amour se déploient en faveur de « ceux qui le craignent ».

2.5.3 Psaume 145:18-19 et 25:14. Promesse d'exaucement et communications intimes

Mais il y a aussi pour eux d'autres promesses. Tandis que par fidélité au Seigneur ils peuvent être amenés à traverser des circonstances éprouvantes au plus haut point, Celui pour lequel ils ont à souffrir ne les laisse pas ; ils peuvent l'invoquer avec la

certitude que son oreille est toujours ouverte et qu'il se tient tout près d'eux : « L'Éternel est près de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent en vérité » (Ps. 145:18). Et la promesse de l'exaucement est faite à « ceux qui le craignent » ! Vivant dans la crainte du Seigneur, ils ont la connaissance de son « secret » — « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14) et la note, en bas de page de nos Bibles, nous donne le sens du mot « secret » : communications intimes ; — par ailleurs, ils n'ont d'autre désir que de voir sa volonté accomplie, aussi ce qu'ils demandent est en plein accord avec ce que le Seigneur veut opérer et leur « souhait » est assuré d'un complet exaucement, c'est une prière selon 1 Jean 5:14, 15. « Il accomplit le souhait de ceux qui le craignent : il entend leur cri, et les sauve » (Ps. 145:19).

2.6 Ecclésiaste 8:11-13. La crainte de Dieu n'est pas vaine malgré les progrès du mal

Le mal fait de rapides et effrayants progrès. « Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute pas immédiatement, à cause de cela le cœur des fils des hommes est au dedans d'eux plein d'envie de faire le mal » (Eccl. 8:11) . Ces progrès du mal sont visibles non seulement dans le monde mais aussi dans la chrétienté. Et l'état du témoignage, au sein même de cette chrétienté, n'est-il pas de nature à nous faire baisser la tête ? Tout cela pourrait nous décourager, nous troubler peut-être. À quoi bon être fidèle et vivre dans la crainte du Seigneur, vient nous murmurer l'ennemi, puisque ceux qui marchent mal ne sont pas frappés et même, bien souvent, prospèrent ? Nous serions ainsi conduits aux réflexions d'Asaph : « Et pour moi, il s'en est fallu de peu que mes pieds ne m'aient manqué, — d'un rien que mes pas n'aient glissé ; car j'ai porté envie aux arrogants, en voyant la prospérité des méchants » (Ps. 73:2, 3). Cela, alors qu'Asaph voyait « son châtement revenir chaque matin » (v.14). Toute sa fidélité, sa sainteté pratique semblaient vaines : « Certainement c'est en vain que j'ai purifié mon cœur et que j'ai lavé mes mains dans l'innocence » (v.13). Il y a bien de quoi être troublé, si l'on ne voit pas les choses à la lumière du sanctuaire (cf. v.17) ; mais, instruit par Dieu, le fidèle peut dire : « Bien que le pécheur fasse le mal cent fois et prolonge ses jours, je sais cependant que tout ira bien pour ceux qui craignent Dieu, parce qu'ils craignent sa face ; mais il n'y aura pas de bonheur pour le méchant, et il ne prolongera pas ses jours, comme l'ombre, parce qu'il ne craint pas la face de Dieu » (Eccl. 8:12, 13). Le méchant ne craint pas Dieu et, précisément à cause de cela, il n'y aura pas de bonheur pour lui, c'est le jugement qui l'atteindra à la fin. Mais « pour ceux qui craignent Dieu » et précisément à cause de cela, « tout ira bien »... De sorte que, quels que soient les progrès du mal autour de nous, ne soyons ni découragés ni troublés, veillons sur nous-mêmes et demeurons fondés et fermes, dans la crainte de Dieu, assurés que « tout ira bien ». Le mal pourrait être pire encore, les difficultés devenir véritablement inextricables, sans aucune issue possible à nos yeux, cette promesse demeure : « Qui craint Dieu sort de tout » (Eccl. 7:18). Cela n'est-il pas de nature à fortifier notre foi et à nous encourager à la crainte de Dieu ?

2.7 Psaume 147:11. Pour le plaisir de l'Éternel

Mais il y a davantage encore. « Le plaisir de l'Éternel est en ceux qui le craignent, en ceux qui s'attendent à sa bonté » (Ps. 147:11). Des promesses sont faites à ceux qui craignent le Seigneur : sa puissance, ses compassions, son amour, l'exaucement à la prière, l'assurance que tout ira bien pour eux malgré le développement du mal. Mais, dans le Ps. 147, il ne s'agit plus de ce qui nous concerne directement et dont nous pourrions jouir égoïstement peut-être ; si nous sommes encouragés à la crainte du Seigneur, c'est pour Lui-même, pour sa propre joie. Son plaisir est en ceux qui le craignent ! Cela ne touche-t-il pas notre cœur ? Si nous aimons le Seigneur en vérité, ne voudrions-nous pas vivre dans sa crainte pour qu'il puisse goûter une telle joie ? « Ceux qui le craignent » : c'est la dépendance, la soumission à sa volonté, l'obéissance à la Parole, tout ce qui témoigne d'une réelle crainte de déplaire à Dieu, à notre Sauveur et Seigneur Jésus Christ. « Ceux qui s'attendent à sa bonté » : c'est la confiance de la foi, liée à la crainte, une confiance qui le réjouit et l'honore.

2.8 Conclusion

Que nos cœurs soient saisis et qu'il nous soit accordé de réaliser une vie dans la crainte du Seigneur, non seulement pour la bénédiction qui en découlera certainement pour nous et nos maisons — « Il bénira ceux qui craignent l'Éternel, les petits avec les grands » (Ps. 115:13 à 15) — mais par dessus tout pour la satisfaction et la joie que nous pourrions ainsi procurer à Celui qui nous a tant aimés et dont l'amour ne change pas.

« Bienheureux l'homme qui craint continuellement » (Prov. 28:14)

« Le plaisir de l'Éternel est en ceux qui le craignent... » (Ps. 147:11).

3 Les trois enseignements principaux de Jacques 5

ME 1963 p. 3-12

L'Épître de Jacques contient des enseignements d'un ordre très pratique. Elle est pour nous une exhortation pressante à maintenir en une constante et heureuse harmonie notre vie intérieure et notre marche extérieure, notre foi et nos œuvres. Nous désirons simplement arrêter notre attention sur les trois pensées principales que l'apôtre place devant nous en terminant son Épître.

3.1 Mise en garde au sujet des richesses

Nous avons en premier lieu une parole adressée aux riches. Elle concerne directement les Juifs incrédules qui se confiaient en leurs richesses et en jouissaient égoïstement, n'ayant pas conscience des temps dans lesquels ils étaient et de l'imminence des jugements qui allaient les atteindre. Ils se livraient à diverses voluptés, vivaient dans les délices de la terre, s'opposant à ce que quiconque vienne les troubler dans la jouissance de leurs plaisirs. Mais si les premiers versets du chapitre 5 ne nous concernent pas directement, il n'en est pas moins vrai qu'ils contiennent un enseignement moral que nous aurions tort de négliger. Que Dieu nous accorde, au contraire, d'en tirer grand profit ! Nous sommes susceptibles en effet, nous aussi, de placer notre confiance dans les richesses d'ici-bas et d'en méconnaître les dangers : elles peuvent servir à satisfaire les désirs de notre cœur charnel et contribuer à nourrir et développer ses convoitises ; elles peuvent aussi nous éloigner d'un chemin de dépendance de Dieu et détacher nos affections de Christ. Combien Agur était sage, qui demandait à Dieu : « Ne me donne ni pauvreté ni richesse ; nourris-moi du pain qui m'est nécessaire » ! Il comprenait les dangers de l'une et de l'autre. De la richesse : « de peur que je ne sois rassasié, et que je ne te renie et ne dise : Qui est l'Éternel ? » ; de la pauvreté « de peur que je ne sois appauvri, et que je ne dérobie, et que je ne parjure le nom de mon Dieu » (Prov. 30:8, 9). Quelle défiance de soi-même et quelle connaissance de son propre cœur cela dénote ! Mais combien plus remarquable encore l'état moral et spirituel de l'apôtre qui pouvait dire : « ... j'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance ; en toutes choses et à tous égards, je suis enseigné ; aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim, aussi bien à être dans l'abondance qu'à être dans les privations. Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » (Phil. 4:11 à 13). Enseignés à l'école de Dieu, nous pouvons le glorifier aussi bien dans l'abondance que dans la pauvreté ; mais nous avons affaire à un ennemi rusé qui cherche à nous éloigner du sentier de la dépendance et il sait bien se servir, entre autres choses, des richesses que nous pouvons posséder ou essayer d'acquérir pour atteindre son but. Prenons garde, n'oubliant pas que « c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent : ce que quelques-uns ayant ambitionné, ils se sont égarés de la

foi, et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs » et retenant l'injonction qui suit : « Mais toi, ô homme de Dieu, fuis ces choses » (1 Tim. 6:10, 11). — Ce qui caractérise, entre autres, les riches auxquels s'adresse l'apôtre, c'est qu'ils ont « amassé un trésor dans les derniers jours ». Le jugement allait fondre sur eux, il va fondre — et d'une manière bien plus terrible encore — sur ce monde. Et à la veille de ce jugement, nous amasserions un trésor dans le monde ? Sans doute, le Seigneur accomplira sa promesse et nous enlèvera à sa rencontre en l'air avant l'exécution des jugements apocalyptiques, mais cette bienheureuse espérance doit, tout autant et même plus encore que la pensée du jugement, détacher nos cœurs de ce qui est en bas et nous garder de chercher à « amasser un trésor dans les derniers jours ». Pour nous, les « derniers jours » sont ceux qui précèdent la venue du Seigneur pour nous introduire là où sont nos vrais biens, nos richesses éternelles. Quel contraste entre ces richesses et celles d'ici-bas, desquelles l'apôtre dit : « Vos richesses sont pourries... » !

3.2 Invitation à la patience

La première exhortation est donc une mise en garde au sujet des richesses ; la seconde, une invitation à la patience. Et ici, l'enseignement est directement pour nous : « Usez donc de patience, frères, jusqu'à la venue du Seigneur ». « La venue du Seigneur est proche » est-il ajouté plus loin ; si cela doit, d'une part, nous faire toucher du doigt la vanité des biens de ce monde dont nous n'emporterons rien et dont il ne restera rien (cf. 2 Pierre 3:7), cela doit aussi, d'autre part, nous amener à user de patience. Savoir attendre que tout soit manifesté à la gloire du Seigneur, que les souffrances du temps présent aient pris fin à jamais, c'est ce qui nous est demandé. Et pourtant, comme nous voudrions que le Seigneur accomplisse à l'instant même la promesse de sa venue !

3.2.1 Exemple du laboureur

Mais nous ne pouvons pas plus hâter ce moment que le laboureur ne peut avancer celui où il récoltera « le fruit précieux de la terre » ; il attend que Dieu donne les pluies, celles qui font germer et celles qui amènent le fruit à maturité. Qui dépend de Dieu comme lui ? Vivant dans cette dépendance, il attend avec patience. Dans le premier paragraphe du chapitre, nous avons vu l'apôtre s'adresser aux riches qui vivent dans l'indépendance de Dieu : ici, il présente, en contraste, la dépendance du laboureur, son attente patiente et confiante. Tel est l'exemple qui nous est proposé : « Vous aussi, usez de patience ; affermissez vos cœurs, car la venue du Seigneur est proche ». Les exhortations à la fermeté ne manquent pas dans l'Écriture ; ici, c'est en rapport avec les affections du cœur. Qu'à cet égard aussi il n'y ait aucune défaillance ! Que nos cœurs soient attachés à la personne de Celui qui vient, que nos affections soient nourries de Lui et que, sans cesse rafraîchies par Lui, elles nous lient toujours plus étroitement à Lui ! Cette fermeté dans les affections nous conduira à n'avoir devant nous d'autre objet que Christ, à avoir un œil « simple » suivant l'expression de Matthieu 6. Remarquons par parenthèse que ce passage de l'évangile selon Matthieu donne un enseignement que nous pouvons rapprocher de celui de Jacques 5 : Jacques reprend avec énergie les riches qui amassaient un trésor dans les derniers jours, et le Seigneur dit aux foules : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre... mais amassez-vous des trésors dans le ciel... car là où est ton trésor, là sera aussi ton cœur » et plus loin : « Nul ne peut servir deux maîtres... vous ne pouvez servir Dieu et Mammon » (Matt. 6:19 à 24). La fermeté dans les affections nous conduira non seulement à avoir l'œil « simple » (c'est-à-dire : qui n'a qu'un seul objet) mais encore à ne pas perdre de vue l'espérance du prochain retour du Seigneur, à réaliser par conséquent notre vocation d'étrangers célestes ici-bas ; enfin, elle nous donnera la patience nécessaire jusqu'au moment où ce qui est de la foi sera changé en vue.

3.2.2 Exemple des prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur

D'autres exemples nous sont encore proposés. D'abord, celui des « prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur ». Leur témoignage a-t-il été reçu ? Hélas ! pas toujours. Ils ont dû endurer bien des souffrances dans un chemin de fidélité. Comme eux, nous aurons peut-être à souffrir, à connaître l'incompréhension, parfois le mépris. Il est possible aussi que le message que nous apporterons soit rejeté. Mais cela ne doit nous décourager en aucune manière. Servons avec patience et fidélité, prenant « pour exemple de souffrance et de patience les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur ». Et si nous éprouvons quelque tristesse à la pensée qu'il n'y a guère de fruits manifestés, pensons à l'exhortation de l'apôtre : « Voici, le laboureur attend le fruit précieux de la terre, prenant patience à son égard... Vous aussi, usez de patience ».

3.2.3 Exemple de Job

C'est ensuite l'exemple de Job : « Vous avez oui parler de la patience de Job ». Mais dirons-nous, si nous lisons avec quelque attention le livre de Job, nous voyons chez le patriarche bien des mouvements d'impatience. Sans doute, mais Dieu ne retient que ce que sa grâce a produit en lui : la patience qu'il lui a été donné de manifester dans l'épreuve. Combien cet exemple est de nature à parler à nos cœurs ! Si l'apôtre avait placé devant nous le Modèle parfait, Celui dont jamais la patience n'a été entachée du moindre mouvement d'impatience, nous aurions peut-être dit : Oui, nous avons à l'imiter, mais c'est le « Modèle inimitable » ! Aussi l'apôtre nous donne l'exemple d'un « homme ayant les mêmes passions que nous » : ici Job, et plus loin, au sujet de la prière, Élie. Mais il y a là aussi un encouragement très précieux : si même Dieu dans sa grâce nous accorde de montrer quelque patience dans l'épreuve, est-ce une patience constante, sans défaillance ? N'y a-t-il pas, en raison de notre infirmité, bien des moments où l'impatience prend le dessus ? Comme cet exemple de Job est donc de nature à nous encourager et à fortifier notre foi chancelante ! Et cela d'autant plus que l'apôtre nous parle ensuite de « la fin du Seigneur ». Qu'a-t-il manifesté alors chez son serviteur Job ? Les deux grands résultats qui devraient toujours être produits en nous par les épreuves du chemin : d'une part, le dépouillement de nous-mêmes, la confession droite et sincère de toute notre misère « J'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre », dira Job à la fin — et d'autre part, un réel enrichissement dans la connaissance du Seigneur : « Et Job répondit à l'Éternel et dit : Je sais que tu peux tout, et qu'aucun dessein n'est trop difficile pour toi... Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu » (Job 42:1 à 6). Oui, « le Seigneur est plein de compassion et miséricordieux » qui, tout à la fois, malgré ce que nous sommes (ne mériterions-nous pas si souvent d'être laissés de côté ?) et, d'autre part, en raison de ce que nous sommes, opère un tel travail en nous pour en manifester les fruits à sa gloire.

3.3 Exhortation à la prière

La troisième exhortation principale de ce dernier chapitre de l'Épître de Jacques est relative à la prière. Les circonstances de notre vie peuvent être douloureuses ou, au contraire, réjouissantes pour nous. Ce que nos cœurs éprouvent peut, dans l'un et l'autre cas, se manifester d'une manière charnelle et il ne devrait jamais en être ainsi. « Quelqu'un parmi vous est-il maltraité... » : la chair, si elle n'est pas tenue pour morte, produit alors de l'irritation, peut-être même un désir de vengeance, tandis qu'un croyant spirituel et en bon état moral suivra l'exhortation de la Parole : « qu'il prie ». Il demandera à Dieu tout ce qui lui est nécessaire pour traverser l'épreuve : la force de l'endurer, la patience, la soumission, le privilège de glorifier le Seigneur dans un tel chemin. La prière est tout à la fois l'appel à Celui en qui sont toutes les ressources, et la manifestation d'une vie spirituelle nourrie de Christ. Le même verset de Jacques 5 nous parle de circonstances réjouissantes : « Quelqu'un est-il joyeux... ». Cette joie se

témoignera-t-elle par des démonstrations plus ou moins semblables à celles dont les hommes de ce monde sont coutumiers ? Non. Elle se traduira dans une expression de reconnaissance envers Dieu, auteur de toute bénédiction, et le chant de cantiques exprime quelque chose de cette reconnaissance. La fin du verset 13 : « Quelqu'un est-il joyeux, qu'il chante des cantiques » nous dit comment doivent s'extérioriser les joies du racheté : d'une manière spirituelle. C'est pour nous une mise en garde et une exhortation à retenir, utile dans des circonstances où nous serions tentés d'agir comme les personnes du monde. Un seul exemple : un mariage est un moment de la vie qui dispose les cœurs à la joie ; dans le monde, cette joie ne va pas sans démonstrations exubérantes, c'est la chair dans ses explosions de joie bruyante ; tout au contraire, la joie des croyants est calme, elle n'en est que plus réelle et profonde ; elle dit ce qu'il y a dans le cœur de reconnaissance envers Dieu, souverain dispensateur de tout bien.

3.4 Maladie et ressources — Jacques 5:14-16

L'apôtre poursuit cette exhortation à la prière en nous présentant les deux ressources qui étaient au commencement de l'Église et dont seule la seconde demeure intégralement aujourd'hui. Ces deux ressources sont en faveur de ceux qui se trouvent frappés par une maladie envoyée par Dieu comme discipline ou châtement à la suite d'un péché commis. La première : « les anciens de l'assemblée », appelés par le malade, priaient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; ils avaient le discernement spirituel qui les assurait de la pleine restauration du malade, de sorte que la guérison était certaine : « la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le relèvera ; et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné ». Cette ressource était sans doute pour les temps où il y avait des anciens officiellement établis par l'autorité apostolique — l'apôtre ou son délégué — et où nombre de croyants pratiquaient encore les coutumes juives, parmi lesquelles l'onction d'huile (même si des anciens, moralement reconnus, peuvent encore aujourd'hui — dans des cas très particuliers et sans doute fort rares — se rendre auprès d'un malade, l'onction d'huile n'a plus lieu d'être pratiquée). Demeure encore aujourd'hui, par contre, la deuxième ressource, celle indiquée au verset 16 : « Confessez donc vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre, en sorte que vous soyez guéris : la fervente supplication du juste peut beaucoup ». Il est probable qu'en plusieurs cas, Dieu étendrait sa main en guérison et en bénédiction s'il y avait cette franche et droite confession des fautes, avec la prière fervente à laquelle Il répondrait certainement, la faute qui avait nécessité l'envoi de la maladie ayant été reconnue et confessée.

3.5 L'exemple d'Élie

L'apôtre Jacques va nous donner un exemple à l'appui de cette exhortation à la prière, comme il l'a déjà fait pour son exhortation à la patience. C'est ici l'exemple d'Élie. « Homme ayant les mêmes passions que nous », qu'a-t-il fait que nous ne puissions donc faire aussi ? Le peuple était dans un mauvais état, il avait péché. Élie prie d'abord pour que Dieu envoie une famine, en retenant la pluie des cieux, ce qui correspond sans doute à la maladie des versets 14 à 16 ; dans ces trois versets, il s'agit d'un cas individuel tandis que dans les versets 17 et 18, c'est le peuple qui est « malade », puis « guéri » : Dieu peut être conduit à frapper un ensemble (une maison, une assemblée locale, les assemblées d'une région ou d'un pays, toutes les assemblées) aussi bien qu'un seul croyant. Ensuite Élie prie pour que Dieu mette un terme à l'épreuve, après que le peuple a été restauré. — Il nous est dit qu'il pria « avec instance » afin « qu'il ne plût pas ». Ce qu'il demandait à Dieu devait amener de la souffrance pour le peuple. Un temps plus ou moins long de sécheresse nous permet de comprendre un peu ce que durent être pour Israël trois ans et six mois sans pluie. Mais cette discipline était nécessaire pour le bien du peuple, afin de le ramener à l'Éternel qu'il avait abandonné. Élie, parce qu'il se tenait « devant l'Éternel », avait le discernement de ce qui convenait pour le vrai bien du peuple et pour la gloire de l'Éternel parmi le peuple. Chose importante à remarquer aussi : il s'oublie lui-même, faisant abstraction totale de ce qui le concerne personnellement. N'aura-t-il pas à souffrir, lui, pendant ces jours de famine ? Sans doute, mais cela ne l'arrête pas ; il traversera l'épreuve avec le peuple dont il fait partie, il y est prêt. Nous savons comment Dieu a pris soin de lui dans ces jours difficiles, Lui qui n'oublie jamais ceux qui le servent avec fidélité.

Quel enseignement, quelle exhortation pour nous ! Et quel encouragement à prier pour le peuple de Dieu aujourd'hui ! Que Dieu nous accorde de savoir le faire « avec instance » et avec l'intelligence spirituelle d'un Élie !

3.6 Conclusion

Que durant cette nouvelle année, si nous devons la vivre ici-bas, il nous soit donné de retenir les trois grands enseignements de ce chapitre 5 de l'Épître de Jacques : que Dieu nous garde de dépenser notre temps pour chercher à « amasser un trésor dans les derniers jours », qu'Il nous donne d'user de patience jusqu'à la venue du Seigneur et de mieux savoir, pratiquement, ce qu'est « la fervente supplication du juste », nous ferons l'expérience enrichissante qu'elle « peut beaucoup » !

4 Si quelqu'un... dans Jean (besoin de communion)

ME 1963 p. 147

4.1 Besoin de communion avec le Seigneur

Si précieux que soient les privilèges du rassemblement des saints, dans la jouissance de la communion fraternelle découlant de la communion avec le Seigneur, il est bon de nous rappeler que la vie chrétienne est aussi — et même en tout premier lieu — une vie individuelle. Non pas certes qu'il faille considérer cet aspect individuel du christianisme comme une manifestation de repli sur soi-même car, tout au contraire, une vie personnelle alimentée à la véritable source, nourrie de Christ et enrichie par Lui, aura d'heureux et bienfaisants prolongements dans nos relations fraternelles et dans la vie de l'assemblée. Tandis qu'à l'opposé, nos relations les uns avec les autres, l'activité dans l'assemblée, souffriront toujours de défaillances dans la piété individuelle. C'est pour nous faire éprouver un plus grand désir d'une vie personnelle vécue dans la communion avec le Seigneur et pour nous exhorter les uns les autres à mieux réaliser cet aspect si important, nous dirons même fondamental, du christianisme, que nous avons été conduits à écrire ces lignes.

L'expression « Si quelqu'un » est employée à plusieurs reprises par l'apôtre Jean, principalement dans l'évangile qu'il a écrit sous la direction de l'Esprit Saint (nous limitons à dessein le sujet, car nous pourrions également nous arrêter sur les mots « quiconque » ou « celui » que nous retrouvons dans cet évangile plus fréquemment encore — exemples : Jean 3:15, 16, 18, 20, 21 ; 4:13, 14 etc...). Cette expression est bien en rapport avec le caractère du service rempli par le Seigneur ici-bas, tel qu'il a été donné à Jean de le retracer. Aussi la trouvons-nous plutôt dans la première partie de l'Évangile où nous voyons des âmes ayant à faire individuellement avec le Seigneur, que ce soit Nicodème, la femme samaritaine, le paralytique du réservoir de Béthesda, la femme adultère ou encore l'aveugle-né ; mais elle est aussi employée, au moins à deux reprises, dans les chapitres 13 à 16 qui nous rapportent les entretiens du Seigneur avec ses disciples, groupés autour de Lui comme membres d'une même famille et auxquels Il parle du Père, de son cœur, de sa maison...

Nous goûterons pleinement la communion des enfants de Dieu, réunis autour de Celui qui n'a pas honte de nous appeler ses frères, dans la mesure où nous vivrons individuellement près du Seigneur, faisant face à nos responsabilités personnelles.

4.2 *Si quelqu'un n'est né de nouveau — Jean 3:3, 5*

« Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu... Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (Jean 3:3 et 5).

C'est par la nouvelle naissance que commence la vie chrétienne.

Tandis que Jésus était à Jérusalem, pendant la fête de la Pâque, « plusieurs crurent en son nom, contemplant les miracles qu'il faisait » (Jean 2:23). Mais la conviction de sa divinité, produite dans l'âme par la constatation des miracles accomplis, ne suffit pas pour établir qui que ce soit dans une relation vitale avec Lui. (Tel fut le cas, plus tard, de Simon le magicien considérant avec étonnement « les prodiges et les grands miracles qui se faisaient » sans que cela lui ait communiqué la vie divine — cf. Actes 8:9 et suivants). Nicodème était un docteur de la loi, reconnaissant la divinité de Jésus : « Rabbi, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu », et cela parce qu'il avait vu de puissants miracles accomplis par Lui : « Personne ne peut faire ces miracles que toi tu fais, si Dieu n'est avec lui » (Jean 3:2) ; mais cela ne suffisait pas pour « voir le royaume de Dieu » ou pour y « entrer ». Aussi, Jésus enseigne à Nicodème la nécessité de la nouvelle naissance : « Il vous faut être nés de nouveau » (Jean 3:7), nouvelle naissance opérée par l'action de la Parole — dont l'eau est ici une figure — et de l'Esprit de Dieu. Tel est le point de départ de la vie chrétienne, l'introduction dans une condition toute nouvelle résultant de la réception du salut par la foi. Et cela doit être réalisé individuellement : ce n'est pas le fait d'être né de parents chrétiens ou d'appartenir à une communauté religieuse, si vivante soit-elle, qui peut nous permettre d'entrer dans le royaume de Dieu. Une œuvre divine doit être opérée en chacun car chacun entre pour soi. « Si quelqu'un... »

4.3 *Si quelqu'un ne demeure pas en moi — Jean 15:6*

« Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment, et il sèche ; et on les amasse, et on les met au feu, et ils brûlent » (Jean 15:6).

Ici, c'est à ses disciples rassemblés autour de Lui que le Seigneur s'adresse. Il est, Lui, « le vrai cep », nous sommes « les sarments ». Quiconque professe le christianisme est un « sarment », mais il est deux sortes de sarments, dit le Seigneur : celui qui « demeure en moi » et celui qui « ne demeure pas en moi ». Et qu'est-ce qui donne la preuve qu'un sarment « demeure » dans le cep, sinon le fait qu'il porte du fruit ? (Jean 15:4). Porter du fruit pour Dieu témoigne donc de la possession de la vie divine, de la réalité de la nouvelle naissance.

Le sarment qui « porte du fruit » est « nettoyé », « afin qu'il porte plus de fruit » ; tandis que celui qui ne porte pas de fruit est « ôté », « jeté dehors » puis « mis au feu » et « brûlé » (Jean 15:2 et 6).

Tout cela fait appel à la responsabilité individuelle. Que chacun examine où il en est ! Chacun peut-il dire avec entière certitude qu'il est né de nouveau et cette vie nouvelle se manifeste-t-elle par des fruits ? Nul autre ne peut répondre pour nous et régler de telles questions à notre place ; c'est essentiellement personnel.

4.4 *Si quelqu'un mange de ce pain — Jean 6:51*

« Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement... » (Jean 6:51).

Le Seigneur s'adressant à la foule, se présente d'abord comme un Christ vivant, donnant la vie au monde et auquel il fallait venir (Jean 6:35 à 47). Mais ensuite, Il ne se sert plus de l'expression « venir à moi », Il emploie le terme « manger ». Il faut manger « le pain vivant qui est descendu du ciel », « manger la chair du fils de l'homme » et « boire son sang ». Or, on ne peut manger la chair d'un être vivant ; le Seigneur exprimait donc la nécessité pour chacun de s'approprier sa mort, c'est-à-dire d'en faire sa nourriture. Se nourrir d'un Christ mort, c'est comprendre la nécessité de cette mort et également tout ce qui en découle pour nous comme conséquences dans notre vie pratique.

Manger la chair du fils de l'homme et boire son sang est nécessaire pour avoir la vie nouvelle, nécessaire aussi pour que cette vie dans le croyant soit nourrie et puisse ainsi se développer.

Né de nouveau, démontrant la réalité de sa nouvelle naissance par le fruit porté, le croyant doit aussi — et c'est toujours une responsabilité individuelle — se nourrir de Christ, d'un Christ mort et ressuscité, entrer (dans une mesure au moins) dans ce qu'a été la mort pour Christ, saisir les conséquences de cette mort pour nous et de notre mort avec Christ (cf. Rom. 6).

4.5 *Si quelqu'un a soif — Jean 7:37*

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive » (Jean 7:37).

Encore un aspect individuel de la vie chrétienne. Si nous avons saisi quelque peu les conséquences de la mort de Christ pour nous et de notre mort avec Lui, nous réaliserons une vraie séparation du monde et de ses principes, nous comprendrons toujours mieux que nous traversons « une terre aride et altérée, sans eau » (Psaume 63:1). Où trouver sur une telle scène le rafraîchissement dont nous avons besoin ? Nous contenterions-nous de regarder à tel ou tel autre pour recevoir de quoi étancher notre soif ? Écoutons l'invitation du Seigneur, elle s'adresse à quiconque a soif : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive ». Quelle ressource et quel rafraîchissement ! Puisse-t-on chacun individuellement aller à Jésus et boire ! Ainsi désaltérés, nous pourrions ensuite en rafraîchir d'autres (Jean 7:38).

4.6 *Si quelqu'un me sert — Jean 12:26*

« Si quelqu'un me sert, qu'il me suive » (Jean 12:26).

Ayant fait face aux responsabilités individuelles que nous rappellent les passages que nous venons de considérer, nous pourrions alors penser au service. Jean 7:38 introduit d'ailleurs cet élément de la vie chrétienne.

« Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ». On ne peut servir le Seigneur qu'en demeurant attaché à Lui et en le suivant fidèlement dans le sentier qu'Il a Lui-même tracé. D'autre part, Jean 12:26 nous enseigne aussi que le service est essentiellement individuel, si même il convient de ne jamais perdre de vue que nous sommes un seul corps, ce qui implique dépendance des membres les uns à l'égard des autres et communion réalisée entre eux.

Le service est individuel (cf. Marc 13:34 ; 1 Cor. 12:7, 11, 18 et 27), bien qu'il soit vrai que deux, s'ils sont ainsi envoyés et pleinement d'accord, peuvent servir ensemble. Mais même dans ce cas, chacun a sa responsabilité propre, doit recevoir ses directions du Seigneur seul et non de son compagnon de route, aller selon la mesure de foi que Dieu lui a départie et non avec la foi de l'autre. Le danger des services collectifs est précisément d'entraîner un croyant dans un chemin et une activité qui dépassent sa mesure de foi et de l'amener à recevoir des directions d'un autre que du Seigneur Lui-même.

Cela n'est que trop vrai, dans le service nous nous laissons souvent guider par nos propres conceptions, nos sentiments personnels ou encore par ce que d'autres ont préparé, décidé ou organisé. Cela, ne peut guère aboutir qu'à l'activité religieuse de la chair ou, au mieux, à un mélange de ce qui est de l'Esprit et de ce qui est de la chair. Comme il est dangereux de se laisser diriger par autrui et

d'agir au-delà de sa foi personnelle, de se laisser gagner par l'enthousiasme collectif ou bien de servir par esprit d'imitation ! Que de faux-pas l'on peut faire ainsi, ou faire faire, malgré les plus belles apparences !

Matthieu 16:24 à 26 nous enseigne qu'avant de pouvoir servir il faut « se renoncer soi-même » et « prendre sa croix » ; Luc 9:23 ajoute : « chaque jour ». C'est effectivement la réalisation pratique de notre mort avec Christ, de la fin du vieil homme. Ce même passage nous montre qu'il y a deux dangers auxquels nous devons veiller : vouloir « sauver sa vie » et chercher à amasser des richesses. Vouloir sauver sa vie, c'est vivre pour le monde, agir en vue de sa propre gloire et de ses intérêts, tout cela en prétendant servir le Seigneur. Vouloir devenir riche, c'est « tomber dans la tentation et dans un piège, et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perte ; car c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent : ce que quelques-uns ayant ambitionné, ils se sont égarés de la foi, et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs ». L'homme de Dieu est exhorté à « fuir ces choses » (1 Tim. 6:9 à 11).

Enfin Matthieu 16:27 nous dit que le Seigneur, en son jour, « rendra à chacun selon sa conduite ». Quel avertissement pour nous tous qui sommes appelés à servir ! Lui ne se trompe pas, Il sait apprécier la qualité de notre service, Il sait s'il a été rempli pour Lui et dans l'obéissance à la Parole ou pour tout autre motif et « Il rendra à chacun selon sa conduite ». À chacun ! Là aussi, c'est individuel...

La communion individuelle avec le Seigneur est nécessaire pour que nous puissions le servir fidèlement. Si elle fait défaut, le service en portera la marque. Une activité intense ne peut en aucune manière remplacer la communion et comme il serait grave de dissimuler — ou, tout au moins, d'essayer de le faire — l'absence de communion sous une débordante activité !

4.7 Si quelqu'un m'aime — Jean 14:23

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole... » (Jean 14:23) .

Comme nous savons bien discerner chez ceux qui nous entourent l'oubli de la Parole, telle ou telle désobéissance à ses enseignements ! Nous sommes parfois extraordinairement vigilants dans cette observation de la conduite des autres et nous gémissons sur le caractère des temps auxquels nous sommes parvenus où, comme dans les jours de ruine d'Israël, chacun fait « ce qui est bon à ses yeux ». Certes, nous avons bien des motifs d'humiliation à cet égard... Mais au sein de la ruine qui nous a atteints, ne perdons pas de vue notre responsabilité individuelle et soyons surtout attentifs chacun à ses propres voies. « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole... » Manifestons pratiquement que nous aimons le Seigneur de la manière qui le prouve en vérité : lisons la Parole, méditons-la, retenons-la dans nos cœurs et mettons-la en pratique. Il ne s'agit pas des autres, il s'agit de nous-mêmes. Et quelle que puisse être la ruine, la faiblesse générale, les manquements des uns ou des autres, il n'en demeure pas moins que chacun de nous est personnellement responsable de « garder la parole ». De précieuses promesses sont faites à celui qui est fidèle en cela : « Mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui ». C'est la jouissance assurée de l'amour du Père, de la communion avec le Père et avec le Fils.

Garder sa parole c'est, plus particulièrement en rapport avec le sujet qui nous occupe, garder les différentes portions de cette Parole que nous avons été amenés à considérer et qui font appel à notre responsabilité individuelle. C'est aussi garder la Parole dans son entier, sans y rien ajouter mais sans en rien retrancher. Et nous avons bien là une responsabilité personnelle : « Si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu lui ajoutera les plaies écrites dans ce livre... si quelqu'un ôte quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu ôtera sa part de l'arbre de vie et de la sainte cité, qui sont écrits dans ce livre » (Apoc. 22:18, 19). Cela ne concerne pas seulement le livre de l'Apocalypse, le principe est général (cf. Deut. 12:32).

L'indifférence et la tiédeur laodicéennes sont hélas ! de nos jours d'atristantes réalités. Si nous avons vraiment le sentiment qu'elles nous enveloppent et peut-être même nous gagnent de plus en plus, où est le remède ? Il est d'abord dans la réponse à un appel individuel. N'oublions pas que c'est à Laodicée que le Seigneur adresse cette parole : « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi » (Apoc. 3:20). Si quelqu'un entend ma voix...

Dieu veuille nous exercer chacun et nous accorder la grâce de pouvoir faire face à nos responsabilités personnelles ! Quelle riche bénédiction nous en retirerons pour nous-mêmes, pour nos maisons et dans les assemblées !

5 Contre le laisser-aller et le laisser-faire (le fils de Jéroboam, 1 Rois 14)

Titre original : Abija, fils de Jéroboam ME 1963 p. 263

5.1 Ce qu'était Jéroboam

Jéroboam régna sur Israël tandis que Roboam régnait sur Juda, après la division du royaume qui suivit le règne de Salomon. L'Éternel lui confia la royauté sur les dix tribus et le lui fit connaître par le moyen d'Akhija le prophète, promesse lui étant faite que Dieu serait avec lui et lui bâtirait une maison stable, s'il demeurerait fidèle, écoutant l'Éternel, marchant dans ses voies et gardant ses commandements (1 Rois 11:29 à 38). Hélas ! L'un des premiers actes de son règne, tel que nous le rapporte l'Écriture, fut d'ériger deux veaux d'or, l'un à Béthel, l'autre à Dan, tandis que, manifestant le peu de cas qu'il faisait des promesses divines, il déclarait au peuple : « C'est trop pour vous de monter à Jérusalem ; voici tes dieux, Israël ! qui t'ont fait monter du pays d'Égypte ». Indifférent au culte de l'Éternel, apportant des changements dans l'ordre de l'adoration, il fit ensuite une maison de hauts lieux, établit des sacrificateurs qui n'étaient pas des fils de Lévi, institua une fête le quinzième jour du huitième mois, « le mois qu'il avait imaginé dans son propre cœur », et alla jusqu'à offrir lui-même sur l'autel, faisant fumer l'encens (1 Rois 12:26 à 33). Nous savons comment l'Éternel intervint par le moyen de l'homme de Dieu venu de Juda et quelle fut alors l'attitude de Jéroboam, étendant sa main de dessus l'autel et ordonnant que l'on se saisisse de l'homme de Dieu. Mais, à l'instant, sa main sécha et l'autel se fendit, la cendre fut répandue de dessus l'autel, comme l'homme de Dieu l'avait annoncé. Jéroboam réclame alors le secours de l'Éternel qui, à la prière de l'homme de Dieu, délivre le roi impie. Mais, malgré ça, « Jéroboam ne revint pas de sa mauvaise voie ; et il établit encore, d'entre toutes les classes du peuple, des sacrificateurs des hauts lieux. Quiconque le désirait, il le consacrait, et il devenait sacrificateur des hauts lieux. Et par cela il y eut du péché sur la maison de Jéroboam, pour l'exterminer et pour la détruire de dessus la face de la terre » (1 Rois 13:1 à 10, 33, 34).

5.2 Fidèle au milieu de l'infidélité

C'est dans une telle maison que grandissait Abija, fils de Jéroboam. Quel exemple d'impiété il avait sous les yeux, d'absence de crainte de l'Éternel, de mépris de ses avertissements ! Dieu permit qu'Abija fût atteint par la maladie. Jéroboam son père, qui agissait en toutes choses suivant l'imagination de son propre cœur (cf. 1 Rois 12:33), savait bien, par contre, demander à l'homme de Dieu d'implorer l'Éternel quand il était atteint dans son propre corps. De même, quand son fils est malade, il va chercher du secours auprès du prophète Akhija qui avait dit de lui qu'il serait roi sur Israël (1 Rois 14:1, 2 ; 11:29 à 32). Lorsque tout va bien, on ignore Dieu et l'on fait sa propre volonté ; que l'épreuve survienne, c'est vers Lui que l'on se tourne pour être délivré ! Mais Jéroboam ne va pas lui-même trouver le prophète de l'Éternel : il lui envoie sa femme ; encore doit-elle, d'une part, se déguiser afin qu'on ne puisse savoir qui elle est

et, d'autre part, apporter un présent, « dix pains, et des gâteaux, et une cruche de miel ». Jéroboam pense donc, tout à la fois, que le prophète pourra dire « ce qui arrivera à l'enfant », mais qu'il sera incapable de savoir qui vient l'interroger et, par ailleurs, qu'il se laissera séduire par un présent ! Quelle ignorance de ce que Dieu est, de ce qu'est un serviteur fidèle ! Comment un homme peut-il cacher quelque chose à Dieu ? Comme Adam, Guéhazi, Ananias et Sapphira l'ont expérimenté, chacun en son temps, la femme de Jéroboam va se rendre compte que Dieu est au fait de tout, que « toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire » (Héb. 4:13). Avant qu'elle ne soit arrivée, l'Éternel avait prévenu son prophète ; de telle sorte que ce dernier, ne laissant même pas sa visiteuse prononcer un seul mot, la prie d'entrer, l'appelant par son nom : « Entre, femme de Jéroboam, pourquoi feins-tu d'être une autre ? » Le prophète lui annonce alors les jugements qui s'abattront sur le roi infidèle. Il ajoute : « Et toi, lève-toi, va-t'en dans ta maison : quand tes pieds entreront dans la ville, l'enfant mourra. » Était-ce un jugement sur cet enfant ? Non, mais sur son père et même sans doute sur ses parents conjointement, Jéroboam et sa femme. Car, de cet enfant, Abija, il pouvait être dit : « Et tout Israël mènera deuil sur lui et l'entermera ; car celui-ci seul, de la maison de Jéroboam, entrera dans le sépulcre, parce qu'en lui seul, dans la maison de Jéroboam, a été trouvé quelque chose d'agréable à l'Éternel, le Dieu d'Israël » (1 Rois 14:3 à 13). Quel beau témoignage lui est ainsi rendu ! Au milieu de l'infidélité générale, dans une maison comme celle de Jéroboam, lui seul a été fidèle, fidèle en peu de chose sans doute, mais fidèle dans ce qui était en son pouvoir. Et Dieu a apprécié cela ! En lui seul a été trouvé quelque chose d'agréable à l'Éternel.

Comme dans tous les temps où l'ensemble a failli, la foi, la fidélité sont individuelles ; elles sont manifestées chez Abija aux jours de Jéroboam comme chez Élie aux jours d'Achab — encore, dans ces jours-là, y avait-il les sept mille, mais Élie ne les connaissait pas. Au temps du prophète Malachie, c'est « l'un à l'autre » qu'ont parlé « ceux qui craignent l'Éternel » (Malachie 3:16). Une lampe dans un lieu obscur, tel était Abija dans la maison de son père, roi d'Israël. Et cette fidélité était si précieuse aux yeux de l'Éternel qu'Il en rend témoignage ; puis, Il recueille auprès de Lui ce jeune enfant. En vérité, il est « recueilli de devant le mal » (cf. Es. 57:1, 2).

5.3 *Se garder du laisser-aller*

Quel enseignement pour nous ! Placés dans un mauvais milieu, nous finissons par nous comporter comme ceux qui le composent, manquant souvent de l'énergie nécessaire pour remonter le courant. Un croyant peut se trouver, du fait de ses occupations, entouré d'hommes impies, ou encore au sein d'une maison dans laquelle nul autre que lui n'est converti ; que l'exemple d'Abija demeure présent à son esprit afin que puisse être rendu de lui ce témoignage : « en lui seul... a été trouvé quelque chose d'agréable à l'Éternel ». L'état d'une assemblée peut être très bas, la marche de la plupart des frères et sœurs laissant beaucoup à désirer, il peut y avoir bien des choses qui devraient être jugées et qui ne le sont pas en raison d'une absence de discernement du mal, que dans cette assemblée, un croyant au moins soit exercé et considère ce que l'Écriture nous dit d'Abija ! Il est très difficile de remonter le courant ? Sans aucun doute. Il est beaucoup plus facile de « faire comme les autres », essayant d'apaiser sa conscience en comparant sa propre conduite à celle de son entourage au lieu de la juger à la lumière de la Parole. Pensons au fils de Jéroboam, seul dans cette maison... Qui était là pour l'enseigner et le guider dans la voie du bien, pour l'aider et l'encourager ? Personne. Il n'avait que de mauvais exemples sous les yeux et cependant, « en lui seul... a été trouvé quelque chose d'agréable à l'Éternel ». Plus tard, à Babylone, « Daniel arrêta dans son cœur qu'il ne se souillerait point par les mets délicats du roi et par le vin qu'il buvait » (Daniel 1:8) ; tout était pour l'inciter à le faire et il y avait les ordres du roi..., mais Daniel est resté fidèle ; cependant il n'était pas seul comme l'était Abija dans la maison de son père, il avait la compagnie d'Hanania, Mishaël et Azaria, ils pouvaient s'encourager l'un l'autre dans un chemin d'obéissance à la loi de l'Éternel. La piété, la fermeté du fils de Jéroboam rappellent également celles de Gédéon, démolissant l'autel de Baal qui était à son père et offrant le second taureau sur le nouvel autel qu'il avait bâti ; encore Gédéon avait-il avec lui « dix hommes d'entre ses serviteurs » (Juges 6:25 à 32).

5.4 *Encouragement*

Que l'exemple d'Abija nous encourage en tous temps et spécialement si nous sommes isolés, si nous sentons notre extrême faiblesse au sein d'un état de choses où font défaut la connaissance de la pensée de Dieu et l'obéissance à sa volonté. Pussions-nous manifester la même fidélité, la même fermeté, afin que Dieu trouve en nous « quelque chose d'agréable » pour Lui

6 *La vraie grâce de Dieu*

ME 1969 p.3

6.1 *Besoin général de la grâce de Dieu*

« Sauvés par la grâce, par la foi », nous sommes exhortés à « espérer parfaitement dans la grâce qui nous sera apportée à la révélation de Jésus Christ » (Éph. 2:8 ; 1 Pierre 1:13) : c'est par grâce que nous avons été engagés dans le chemin que nous avons à suivre ici-bas et c'est par grâce que, arrivés à son terme, nous serons ravis dans les demeures célestes où nous serons à jamais des « monuments » de la grâce de Dieu. Mais encore, tout le long de ce chemin nous éprouvons les soins variés de la grâce divine qui seule nous permet de poursuivre la course et nous donne l'assurance d'arriver au but. Nous comprenons donc que, tout à la fin du Saint Livre, le Saint Esprit exprime ce souhait : « Que la grâce du seigneur Jésus Christ soit avec tous les saints » (Apoc. 22:21) ; cette grâce nous est nécessaire pour réaliser ce qui est placé devant nous dans la Parole inspirée, pour jouir des privilèges que Dieu nous confère tout autant que pour faire face aux responsabilités qui nous incombent. Nous comprenons aussi que dans la plupart des épîtres cette faveur soit invoquée sur les saints tout au début, tandis qu'à la fin le désir est formulé que la grâce accompagne celui, ou ceux auxquels l'épître est adressée. Il n'y a d'exceptions que dans l'épître aux Hébreux, l'épître de Jacques, les trois épîtres de Jean et l'épître de Jude — encore est-il fait mention de la grâce à la fin des Hébreux et au début de la deuxième épître de Jean.

6.2 *1 Pierre 1:2 et 2 Pierre 2:2*

Les deux épîtres de Pierre méritent à cet égard de retenir spécialement notre attention car, plus qu'aucune autre, elles mettent l'accent sur la grâce. Au début de la première : « Que la grâce et la paix vous soient multipliées ! » ; de la seconde : « Que la grâce et la paix vous soient multipliées dans la connaissance de Dieu et de Jésus notre Seigneur ! ». L'apôtre désire pour les croyants auxquels il s'adresse, et pour nous aussi, non seulement une abondance mais une surabondance de grâce et il lie cette faveur à « la connaissance de Dieu et de Jésus notre Seigneur ». Soulignons tout de suite ce point important, que nous retrouverons dans de nombreux passages de l'Écriture : la grâce est liée à une Personne. Nous reviendrons un peu plus loin sur le fait que l'apôtre Pierre insiste particulièrement sur la grâce, sur la valeur des secours qu'elle apporte au fidèle, secours qui lui sont indispensables pour vivre une vie à la gloire de Dieu.

6.3 **Jude 4. Danger de changer la grâce de Dieu en dissolution**

Que la grâce soit liée à une Personne divine nous permet de comprendre ceci : seul l'ennemi peut nous amener à croire que nous pouvons agir suivant ce qui nous semble bon, en comptant sur la grâce de Dieu pour effacer nos fautes et leurs conséquences ; une telle pensée ne peut venir de Celui auquel la grâce est liée. Écouter cette suggestion de l'adversaire serait imiter l'exemple des impies qui « changent la grâce de notre Dieu en dissolution » (Jude 4) ; une telle conduite ne tient aucun compte des enseignements de la grâce et des obligations morales qu'elle impose, enseignements et obligations auxquels le croyant doit se conformer s'il veut plaire à Dieu. Le danger est très réel, nous le savons bien, de faire notre volonté propre et de considérer avec une certaine légèreté les conséquences qui pourront en résulter, en disant : Confions-nous dans la grâce de notre Dieu ! Il est vrai que cette grâce demeure quelles que soient nos infidélités, mais nous aurons sans doute à subir les conséquences de nos fautes sous le gouvernement de Dieu. Qu'il y ait de la grâce même dans son gouvernement ne saurait atténuer la douleur et l'humiliation de celui qui a failli à sa responsabilité et qui, ayant « semé pour sa propre chair, moissonnera de la chair la corruption » (Gal. 6:8). Et s'il est vrai que la grâce a surabondé là où abondait le péché, oserions-nous dire pourtant : Péchons afin que la grâce abonde ?

6.4 **La grâce selon Tite 2:11-13**

La grâce « dans laquelle nous sommes » n'est donc pas une sorte de blanc-seing nous permettant d'agir à notre guise, les conséquences de nos manquements se trouvant ensuite effacées ; c'est « la vraie grâce de Dieu » (1 Pierre 5:12) , une grâce « qui nous a été donnée dans le christ Jésus avant les temps des siècles » (elle est bien liée à une Personne, inséparable d'elle dès avant les temps des siècles) et « qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile » (2 Tim. 1:9, 10). Cette grâce, « vraie grâce de Dieu », est donc venue ici-bas et Celui en qui elle a été manifestée, « qui n'a pas connu le péché » (2 Cor. 5:21), a accompli l'œuvre en vertu de laquelle le péché a été « aboli », selon l'expression d'Hébreux 9:26 : Il a « annulé la mort » qui en est le salaire. La « vraie grâce de Dieu » ne supporte pas le péché, ne tolère pas le mal ; elle agit tout au contraire pour qu'il soit ôté « Apparue à tous les hommes » et leur « apportant le salut » — c'est-à-dire le pardon des péchés et la délivrance du péché — elle « enseigne » maintenant ceux qui, par la foi, ont accepté ce salut. Tite 2:11 à 14 nous dit quel est cet enseignement de la grâce de Dieu ; il présente un double aspect, négatif et positif. Négatif : c'est le rejet de tout ce qui marque un homme avant sa conversion, « l'impiété et les convoitises mondaines », c'est-à-dire une vie sans Dieu, le cœur occupé de l'objet de ses convoitises, savoir « le monde » et « les choses qui sont dans le monde » (1 Jean 2:15 à 17). Positif : vivre « sobrement, et justement, et pieusement ». L'enseignement de la grâce nous conduit donc à vivre une vie qui est tout l'opposé de celle qui consiste à faire sa volonté propre, une vie de sainteté pratique dans la recherche du bien et la séparation du mal. Le fait que nous ne sommes plus sous la loi ne saurait en aucune manière nous autoriser à obéir à nos convoitises charnelles : « Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce » (Rom. 6:12 à 14).

6.5 **Jean 1:17. La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ**

La grâce de Dieu est liée à une Personne divine, c'est pourquoi elle est inséparable de la sainteté — Sion, montagne tout à la fois de la grâce et de la sainteté, en est une illustration — comme aussi de la vérité : « La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ » (Jean 1:17). En Christ ont été manifestées grâce et vérité inséparablement unies. La « vraie grâce de Dieu », c'est la grâce inséparable de Celui en qui elle a été pleinement révélée, inséparable de la sainteté et de la vérité.

6.6 **2 Timothée 2:1. Se fortifier dans la grâce qui est dans le Christ Jésus**

Serions-nous parvenus à une époque où il serait impossible de connaître une telle grâce et d'en jouir ? La deuxième épître à Timothée, pleine d'enseignements pour les « temps fâcheux » des « derniers jours », nous présente les ressources qui demeurent à notre disposition pour réaliser une marche individuelle et collective dans la vérité et la sainteté ; ces ressources se résument en une Personne : notre Seigneur Jésus Christ, placé devant nous si souvent tout au long de l'épître, Celui par qui « vinrent la grâce et la vérité ». Aussi, cette épître, en plusieurs endroits, nous occupe de la grâce et également de la vérité. Il en est, nous dit-elle, « qui se sont écartés de la vérité », d'autres qui « résistent à la vérité » ou encore, « détournent leurs oreilles de la vérité et se tournent vers les fables », il en est aussi « qui apprennent toujours, et qui ne peuvent jamais parvenir à la connaissance de la vérité ». Au sein d'un tel état de choses, la responsabilité du serviteur c'est de présenter la Parole, qui est la vérité, d'exposer « justement la parole de la vérité » (2 Tim. 2:18 ; 3:8 ; 4:4 ; 3:7 ; 2:15). Pour faire face à cette responsabilité, le fidèle qui connaît la grâce par laquelle Dieu « nous a sauvés » et « nous a appelés d'un saint appel », qui a reçu un « don de grâce » — don qu'il pourrait négliger et qu'il est exhorté, comme l'était alors Timothée, à « ranimer » — est invité à se fortifier. Mais comment ? « Dans la grâce qui est dans le christ Jésus » (2 Tim. 1:9, 10, 6 ; 2:1). Encore un passage de l'Écriture qui nous présente la grâce liée à Christ, la grâce « dans le christ Jésus ». Tel est le secret de la force pour traverser des jours de ruine ! Cette « force », c'est quelque chose de la puissance divine qui est communiquée au fidèle. Il est utile de rappeler à cet égard que précisément dans cette épître l'apôtre met en relief, dès le début, la puissance de Dieu, la puissance de Christ et la puissance du Saint Esprit (1:8, 12, 7). Quel encouragement pour nous à nous « fortifier dans la grâce qui est dans le christ Jésus » !

6.7 **2 Cor. 12:9. Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité**

À l'apôtre Paul, qui le suppliait par trois fois pour que l'écharde se retirât de lui, le Seigneur répond : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité » (2 Cor. 12:9). Cette grâce lui avait « suffi » tout au long de son ministère et, dans son infirmité, il y avait eu effectivement le déploiement de la puissance de Dieu. Nous comprenons donc pourquoi il exhorte son enfant Timothée à se « fortifier dans la grâce qui est dans le christ Jésus », pourquoi il termine cette seconde épître, la dernière qu'il ait écrite, par cette parole, la dernière qui nous ait été conservée de lui : « Que la grâce soit avec vous ! » — pas seulement « avec toi » Timothée — parole qui suit d'ailleurs celle-ci : « Le seigneur Jésus Christ soit avec ton esprit ». Combien nous avons besoin et du Seigneur et de sa grâce !

6.8 **Actes 20:32. Recommandés à Dieu et à la parole de sa grâce**

Rappelons aussi la scène qui nous est rapportée en Actes 20. Paul fait ses adieux aux anciens d'Éphèse : il les « recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de nous donner un héritage avec tous les sanctifiés » (v. 32). Là encore, nous avons la grâce liée à une Personne divine et la suprême ressource pour une assemblée aussi bien que pour le croyant individuellement : Dieu et la parole de sa grâce.

6.9 **1 Pierre 5:12. La vraie grâce de Dieu dans laquelle nous sommes**

Tout comme l'apôtre Paul, l'apôtre Pierre, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, réalise combien les saints ont besoin de la grâce de Dieu, en abondance et en surabondance. N'est-ce pas parce que dans toutes les circonstances au travers desquelles il est passé, il l'a

connue et appréciée ? Cette grâce l'a enseigné après l'avoir sauvé, elle l'a secouru et fortifié tout le long du chemin, pleinement restauré après sa chute si douloureuse et humiliante. Qui pourrait en parler comme lui ? Lisons dans les évangiles les récits qui retracent son histoire, nous serons frappés de voir ensuite, en étudiant les deux épîtres écrites par lui sous l'inspiration divine, combien les expériences faites par le disciple ont été utiles à l'apôtre dans le ministère qui lui a été confié. En vérité, il lui a été donné de « fortifier ses frères » comme le Seigneur l'y avait exhorté. Que serait-il advenu de lui s'il n'y avait eu la grâce de Dieu ? Et qu'en serait-il de nous si nous ne pouvions compter sur la même grâce ? Oui, qu'elle nous soit « multipliée dans la connaissance de Dieu et de Jésus notre Seigneur » ! Cette connaissance seule nous permettra de jouir de « la vraie grâce de Dieu dans laquelle nous sommes », comme aussi la jouissance de la grâce nous fera croître dans la connaissance.

6.10 2 Pierre 3:18. Croissez dans la grâce

L'apôtre Pierre termine sa deuxième épître — là aussi, nous avons les dernières paroles qui nous ont été conservées de lui — par cette exhortation, dans laquelle nous trouvons une fois encore intimement liées la grâce et la Personne du Seigneur Jésus : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ». — Que tout au long de l'année qui vient de commencer il nous soit donné de désirer et de réaliser vraiment une telle croissance, pour notre plus grand bien spirituel, pour la prospérité des assemblées et pour qu'« à lui soit la gloire, et maintenant et jusqu'au jour d'éternité ! Amen » (2 Pierre 3:18).

7 Que votre cœur ne soit pas troublé — Jean 14:1 et 27

ME 1966 p.295

7.1 Jean 14:1

Le Seigneur allait « passer de ce monde au Père » (Jean 13:1), l'heure en était venue. Toutes les circonstances qui allaient se dérouler jusqu'à ce moment-là, son départ ensuite, étaient bien de nature à troubler les disciples ; ils avaient espéré tout autre chose (cf. Luc 24:21). De sorte qu'ils auraient bien pu se demander si en suivant Jésus de Nazareth ils n'avaient pas fait fausse route. Celui qui connaissait leurs pensées les plus secrètes se plaît alors, avant de les quitter, à leur donner tous les encouragements dont ils avaient besoin. Par deux fois, Il leur adresse cette exhortation : « Que votre cœur ne soit pas troublé ».

La première fois, c'est en relation avec son départ. Pour qu'il n'y ait pas de trouble dans leur cœur, Il les assure : qu'Il demeure pour eux un Objet que leur foi pourra contempler et sur lequel elle pourra s'appuyer, si même leurs yeux de chair ne doivent plus le voir — qu'Il va leur préparer une place dans ce lieu dont Il peut maintenant leur parler parce que son œuvre va leur en ouvrir les portes : « la maison de son Père » — que, s'Il va les quitter, Il reviendra pour les prendre auprès de Lui ; ils occuperont alors les places qu'Il est allé leur préparer afin qu'ils soient à jamais « auprès de lui ». Cela ne dépassait-il pas toutes les espérances d'Israël et n'était-ce pas de nature à ôter de leur cœur, au sujet de son départ, tout motif de trouble ?

7.2 Jean 14:27 — Le Consolateur

Mais jusqu'à la réalisation de cette espérance, il y a le chemin à parcourir avec toutes ses difficultés. Le Seigneur assure maintenant les siens qu'Il priera le Père, lequel leur donnera « un autre consolateur ». Le Saint Esprit sera avec eux, Personne divine qui les enseignera et leur rappellera toutes les choses dites par Jésus ici-bas. Et puis, le Seigneur laisse à ses disciples « la paix », Il leur donne « sa paix ». De telle sorte qu'ils pourront aller sans crainte jusqu'au bout et, renouvelant son exhortation « Que votre cœur ne soit pas troublé », le Seigneur ajoute ici : « ni craintif ». Il pense aux craintes qu'ils pourraient avoir tout au long du chemin et leur dit : n'en ayez aucune !

Ces paroles ne seraient-elles pas aussi pour nous ? Ne pouvons-nous nous en emparer ? Tout va de mal en pis dans ce monde en plein désarroi, en pleine folie, aveuglé et entraîné par Satan qui en est le prince. Que sera demain au train où le mal progresse ? « Que votre cœur ne soit pas troublé » ! Le Seigneur, objet de notre foi, Celui qui est allé nous préparer place dans la maison du Père, va venir ! C'est notre précieuse espérance, c'est Lui que nous attendons, non pas demain mais aujourd'hui car Il peut venir à l'instant même ! Levons nos yeux en-haut, vivants notre espérance, et notre cœur ne sera troublé par rien !

7.3 Dieu poursuit Son œuvre

En attendant, s'il y a encore quelques pas à faire, ce sont les luttes, les combats, tant de sujets de souffrances pour le fidèle. Le niveau spirituel fléchit rapidement et dangereusement, nous manquons tant de fois à nos responsabilités et nos inconséquences — pour ne pas dire plus — nous empêchent de jouir de nos privilèges comme nous le devrions. Quelle attristante accumulation de ruines ! Et l'ennemi essaye parfois de nous insinuer, comme jadis aux disciples, que nous avons fait fausse route. Certes, que tant de misères nous humilient, mais que Dieu nous garde de tout découragement ! Le Saint Esprit demeure « avec nous », il prendra soin de l'Église jusqu'au moment où le voyage sera enfin achevé. Que nos consciences soient profondément exercées et remuées, mais que nos cœurs ne connaissent ni trouble ni craintes ! Malgré tout ce que nous pouvons manifester, à notre honte, Dieu achèvera « jusqu'au jour de Jésus Christ » la « bonne œuvre » commencée en nous ; Il nous sanctifiera entièrement et Celui qui « a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle » la sanctifie en la purifiant par le lavage d'eau par parole, « la nourrit et la chérit » et bientôt se la présentera à lui-même « glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable... sainte et irréprochable » (Phil. 1:6 ; 1 Thess. 5:23, 24 ; Eph. 5:25 à 27, 29).

« Que votre cœur ne soit pas troublé ». Celui qui nous le dit nous dit aussi : « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ».

« Que votre cœur ne soit pas troublé, ni craintif ». Nous avons pour tout le temps du pèlerinage « les secours de l'Esprit, les trésors de sa paix », celle que Jésus nous a laissée, « et l'ombre de sa main nous protège et nous couvre » !

Puissions-nous ainsi, au travers des circonstances du chemin, quelque difficiles et exerçantes qu'elles puissent être, continuer la course jusqu'à son terme, nous rappelant sans cesse cette parole du Seigneur : « Que votre cœur ne soit pas troublé », jouissant de « sa paix » et attendant son prochain retour !

8 C'est un Dieu fidèle...

ME 1964 p.3

8.1 Deutéronome 32:4

La vie de Moïse a été marquée tout au long par la souffrance, le combat, les exercices de cœur. À peine entré dans ce monde, il nous est déjà présenté comme « un petit garçon qui pleurait » (Ex. 2:6). Ce furent ensuite ses souffrances à la cour du Pharaon, durant la plus grande partie des quarante premières années de sa vie, car on ne peut douter qu'il ait souffert dans un tel milieu alors que toutes les affections de son cœur le portaient vers ses frères en détresse. « Moïse, étant devenu grand, sortit vers ses frères » (Ex. 2:11) : tournant le dos aux richesses et à la gloire de l'Égypte, il va vers ceux qui gémissent sous le joug du Pharaon. Ce peuple dans la

souffrance, c'est le peuple de Dieu ! Et Moïse choisit « plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché » (Hébr. 11:25). Mais Exode 2:11 à 14 nous dit quel accueil il reçut de la part de ceux dont il désirait partager la souffrance. Combien il a dû être éprouvé dans les affections de son cœur, alors qu'il manifestait un amour incompris — quand bien même cette manifestation n'était pas ce qu'elle aurait dû être (Ex. 2:11 à 14) ! Désormais, ayant quitté l'Égypte, il passera quarante années au désert de Madian, quarante années durant lesquelles il demeure là comme un humble berger (cf. Ex. 3:1), éloigné de ses frères. Enfin, pendant les quarante dernières années de sa vie, il fut le conducteur du peuple d'Israël tout au long de son voyage au travers du désert. C'est alors qu'il a eu affaire à un peuple de cou roide, se détournant de l'Éternel et murmurant contre Lui ; il a entendu les plaintes d'Israël avant même la traversée de la Mer Rouge (Ex. 14:10 à 12), il a connu les murmures de Mara (Ex. 15:24), la contestation de Massa et Meriba (Ex. 17:2 à 7), les plaintes de Tabhéra (Nomb. 11:1 à 3), l'attroupement de Meriba (Nomb. 20:2 à 13), le découragement du peuple qui amena l'Éternel à lui envoyer les serpents brûlants (Nomb. 21:4 à 6), bien d'autres tristesses encore.

Arrivé au terme de cette longue vie, marquée de tant d'épreuves et de souvenirs douloureux, alors que, d'autre part, Dieu dans son juste gouvernement lui ferme l'entrée de Canaan où il aurait tellement désiré pénétrer (cf. Deut. 1:37 ; 3:23 à 26 ; 4:21), Moïse prononce aux oreilles de toute la congrégation d'Israël les paroles d'un cantique, paroles qui nous sont rapportées dans le chapitre 32 du livre du Deutéronome. Que dit-il dès le début de ce cantique ? « Il est le Rocher, son œuvre est parfaite ; car toutes ses voies sont justice. C'est un Dieu fidèle... » (v. 4). Avant d'être retiré et enterré vis-à-vis de Beth-Péor (Deut. 34:5 à 8), il peut rendre témoignage à la fidélité de Dieu. Tout au long de ces cent vingt années de son pèlerinage, au travers de tout ce qu'il lui a été donné de rencontrer, Dieu a été fidèle ! Et alors qu'il lui ferme l'entrée du pays de la promesse, c'est encore un Dieu fidèle. « Il est le Rocher », roc inébranlable sur lequel en tout temps Moïse a pu s'appuyer ; « son œuvre est parfaite », son œuvre pour nous sans doute, mais aussi son œuvre en nous, cette œuvre qu'il « achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » (Phil. 1:6) ; « c'est un Dieu fidèle », fidèle à ses promesses, fidèle à son caractère.

Peut-être sommes-nous près d'arriver au terme du voyage, comme alors Moïse ; peut-être aussi avons-nous encore quelques pas à faire, Dieu seul le sait. Mais quoi qu'il en soit, nous pouvons, considérant le chemin parcouru, répéter avec Moïse : « C'est un Dieu fidèle ». Il l'a été encore pendant l'année qui vient de s'écouler, Il le sera pendant celle qui commence, Il le sera jusqu'à la fin. Comme il est précieux de le savoir, mais plus encore, de l'expérimenter ! Notre foi est ainsi encouragée pour les derniers pas de la course. Elle l'est également par les assurances que nous donne l'Écriture et c'est sans aucun doute le plus solide point d'appui de la foi. Nous désirons rappeler brièvement quelques passages du Nouveau Testament qui nous disent la fidélité de Dieu, la fidélité du Seigneur. Puisseons-nous y trouver tout à la fois édification, exhortation et consolation !

8.2 1 Corinthiens 1:9

« Dieu, par qui vous avez été appelés à la communion de son Fils Jésus Christ, notre Seigneur, est fidèle » (1 Cor. 1:9).

L'apôtre s'adresse « à l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe », comme aussi à « tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre seigneur Jésus Christ, et leur seigneur et le nôtre » (1 Cor. 1:1, 2). Bien des choses laissaient à désirer à Corinthe, et pourtant Dieu avait « enrichi » ces croyants, cette assemblée, « en lui, en toute parole et toute connaissance », de telle sorte qu'ils ne manquaient « d'aucun don de grâce » (ib. 5 à 7). Quelle bonté de Dieu malgré leur infidélité ! Et combien était coupable une telle infidélité malgré tout ce déploiement de la bonté de Dieu !

N'en est-il pas de même pour ce qui nous concerne aujourd'hui ? Que mériterions-nous sinon d'être mis de côté comme porteurs du témoignage ? Et cependant, nous sommes non seulement supportés mais encore comblés de tant de bienfaits ! Cela doit toucher nos cœurs et nos consciences, exercer notre responsabilité, car c'est « la révélation de notre seigneur Jésus Christ » que nous attendons, son apparition en gloire. Dans ce jour-là, « la journée de notre seigneur Jésus Christ », nous serons manifestés « irréprochables » et Christ sera « glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru » (2 Thess. 1:10). Mais aussi, « il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Cor. 5:10). Cette pensée du tribunal, liée à l'apparition du Seigneur, fait appel à notre responsabilité. En attendant ce jour-là, pensons à notre marche ici-bas ! Dieu nous a « appelés à la communion de son Fils Jésus Christ, notre Seigneur », c'est-à-dire à avoir une même part avec Lui dans la marche, dans le service, dans la souffrance et l'opprobre, dans la prière, dans la louange. Il est fidèle, Il opérera en nous pour produire de tels résultats. Ne soyons donc pas découragés en considérant notre faiblesse et nos manquements si nombreux ! Que cela nous humilie profondément mais aussi nous rejette sur Celui qui veut travailler en nous et qui est fidèle ! Et que rien en nous n'entrave l'accomplissement de ce travail divin.

8.3 1 Corinthiens 10:13

« Aucune tentation ne vous est survenue qui n'ait été une tentation humaine ; et Dieu est fidèle, qui ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de ce que vous pouvez supporter, mais avec la tentation il fera aussi l'issue, afin que vous puissiez la supporter » (1 Cor. 10:13).

Que d'épreuves, dans nos vies individuelles ou dans la vie de l'assemblée, qui nous paraissent au-delà de nos forces, impossibles à surmonter ! Mais Dieu nous assure qu'aucune d'elles ne dépasse ce que nous pouvons supporter. Il n'en est pas une qui ne soit une « tentation humaine », c'est-à-dire mesurée de la capacité humaine. Or, Dieu sait bien « de quoi nous sommes formés, il se souvient que nous sommes poussière » (Ps. 103:14) et Il est fidèle, Il « ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de ce que nous pouvons supporter ». Prenons donc courage dans nos tribulations, elles ne dépasseront jamais ce que Dieu dans sa sagesse sait pouvoir nous dispenser ! Il est fidèle à cet égard aussi, n'ayons aucune crainte. Mais encore, « avec la tentation il fera aussi l'issue, afin que vous puissiez la supporter ». Le chemin est parfois très difficile, nous ne voyons pas comment nous serons délivrés, il semble n'y avoir aucune issue possible devant nous, mais Dieu est fidèle ! Il envoie l'épreuve, préparant en même temps le secours et l'entière délivrance. Combien tout cela est encourageant pour la foi !

8.4 1 Thessaloniens 5:23, 24

« Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement ; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre seigneur Jésus Christ. Celui qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera » (1 Thess. 5:23, 24).

Être sanctifiés entièrement, esprit, âme et corps « tout entiers », étant « conservés sans reproche en la venue de notre seigneur Jésus Christ », cela nous semble impossible quand nous considérons ce que nous sommes, quand nous voyons tous nos manquements... Et pourtant, Dieu le fera ! Il est fidèle, fidèle à son caractère. Il veut être glorifié dans les siens. Aussi, malgré ce que nous sommes, malgré tout ce que nous pouvons manifester de volonté propre ou seulement d'indifférence, Il « le fera ». Nous sommes si souvent infidèles, mais « Celui qui nous appelle est fidèle », fidèle à Lui-même, à sa propre gloire. Cette fidélité, Il la manifestera jusqu'au bout dans le travail de sanctification pratique qu'Il accomplit en ceux qui lui appartiennent. Ayons donc confiance malgré tout, malgré notre

extrême faiblesse et tout ce qui pourrait nous décourager dans le chemin. Le Dieu de paix Lui-même nous sanctifiera entièrement. Il est fidèle, Il le fera !

8.5 2 Thessaloniens 3:1 à 3

« Au reste, frères, priez pour nous, afin que la parole du Seigneur coure, et qu'elle soit glorifiée, comme elle l'est aussi chez vous ; et que nous soyons délivrés des hommes fâcheux et méchants, car la foi n'est pas de tous : mais le Seigneur est fidèle, qui vous affermira et vous gardera du méchant » (2 Thess. 3:1 à 3).

L'apôtre était en butte à des « hommes fâcheux et méchants ». Nous pouvons aussi rencontrer de l'opposition de la part d'hommes méchants qui cherchent par mille moyens à entraver l'œuvre de Dieu ; et nous serions parfois tentés d'oublier que « les armes de notre guerre ne sont pas charnelles » (2 Cor. 10:4). Sachons regarder en haut, nous rappelant que « le Seigneur est fidèle » et veut, d'une part, nous « affermir » et, d'autre part, nous « garder du méchant ». David était « au milieu de lions », parmi ceux qui avaient « préparé un filet pour ses pas », « creusé devant lui une fosse », mais il peut ajouter : « ils sont tombés dedans ». Et il a fait l'expérience de la fidélité de Celui duquel l'apôtre assurait les Thessaloniens qu'il les « affermirait », car il déclare ensuite : « Mon cœur est affermi, ô Dieu ! mon cœur est affermi ; je chanterai et je psalmodierai » (Ps. 57:4 à 7). Il a été affermi et gardé du méchant, il a éprouvé la fidélité du Seigneur. Soyons assurés que nous l'éprouverons aussi !

8.6 2 Timothée 2:13

« Si nous sommes incrédules, lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même » (2 Tim. 2:13).

Notre infidélité est généralement incrédulité ! Nous croyons bien ce que nous dit l'Écriture au sujet du salut, mais en est-il de même pour ce qui concerne notre marche ici-bas ? Savons-nous accepter ce que la Parole nous enseigne, le mettre en pratique ensuite ? Hélas ! nous sommes si souvent « incrédules ». Mais Dieu n'agit pas envers nous comme nous agissons envers Lui : « si nous sommes incrédules, Lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même ». Il ne peut agir qu'en accord avec ses propres caractères et selon l'essence même de son Être. Il est Amour et Lumière. Et c'est un tel Dieu qui intervient, qui opère, qui veut s'occuper de nous jusqu'à la fin ! Il demeure fidèle en toutes choses, c'est notre assurance et notre paix.

8.7 Hébreux 2:17

« C'est pourquoi il dut, en toutes choses, être rendu semblable à ses frères, afin qu'il fût un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur dans les choses qui concernent Dieu, pour faire propitiation pour les péchés du peuple » (Hébr. 2:17).

Nous sommes portés sur les épaules et sur le cœur de Celui qui a mis sa vie pour nous et qui est maintenant notre souverain sacrificateur, un souverain sacrificateur qui est « miséricordieux et fidèle ». Dans l'exercice de cette souveraine sacrificature, Il ne peut pas manquer. Dieu Lui-même l'a établi dans cet office et Il est « fidèle à celui qui l'a établi » (Hébr. 3:2). De même qu'Il a été ici-bas « le témoin fidèle » (Apoc. 1:5), Il est maintenant le souverain sacrificateur fidèle, fidèle à Dieu qui l'a établi, fidèle et miséricordieux envers nous. « Il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux » (Hébr. 7:25). C'est pour cela qu'Il a dû être « rendu semblable à ses frères » et qu'Il a « souffert lui-même, étant tenté » ; Il est ainsi « à même de secourir ceux qui sont tentés » (Hébr. 2:17, 18). Quel repos pour nos cœurs de savoir qu'Il peut entrer en sympathie parfaite dans tout ce qui nous concerne et que pour nous « secourir », Il demeure « jusqu'à l'achèvement » un souverain sacrificateur « miséricordieux et fidèle » !

8.8 Hébreux 10:23

« Retenons la confession de notre espérance sans chanceler, car celui qui a promis est fidèle » (Hébr. 10:23).

Dans le verset précédent (v. 22), il s'agit de réaliser la communion avec Dieu dans le sanctuaire ; au verset 23, de maintenir une vraie séparation du monde au travers duquel nous cheminons. La « confession de notre espérance », c'est un témoignage public. Nous professons attendre Christ et c'est une conséquence de notre position : Christ est assis dans les lieux célestes, nous y sommes déjà par la foi, assis en Lui ; Il vient bientôt et va nous introduire effectivement dans la maison du Père, là où Il est allé nous préparer place. C'est l'espérance qu'il s'agit de retenir sans chanceler, car le cœur se décourage vite si l'attente se prolonge quelque peu...

Il ne suffit pas de connaître une vérité, même pas de la maintenir fermement : la chose importante c'est de la vivre, de vivre dans la puissance de cette vérité. Retenir la doctrine du retour du Seigneur et vivre comme si ce monde était notre patrie, le cœur rempli de ses préoccupations, de ses angoisses et de ses joies, c'est renier pratiquement notre espérance !

Nous sentons bien que c'est pourtant ce qui nous caractérise si fréquemment. Nous éprouvons notre extrême faiblesse pour « retenir la confession de notre espérance sans chanceler », mais quelle grâce ! « Celui qui a promis est fidèle ». Fidèle pour accomplir sa promesse, réalisation de notre espérance ; fidèle aussi pour nous soutenir jusque là, détachant nos cœurs des « choses qui se voient » et qui sont « pour un temps », les fixant sur « celles qui ne se voient pas » et qui sont « éternelles » (2 Cor. 4:17, 18). Que de moyens Il emploie pour cela ! Mais c'est toujours dans sa fidélité qu'Il le fait.

8.9 Hébreux 11:11

« Par la foi, Sara elle-même aussi reçut la force de fonder une postérité, et cela, étant hors d'âge, puisqu'elle estima fidèle celui qui avait promis » (Hébr. 11:11).

À vue humaine, Sara ne pouvait fonder une postérité, mais pour la foi il n'y a pas d'impossibilités. « Crois ! toutes choses sont possibles à celui qui croit » (Marc 9:23). Du moment que Dieu a promis, il est certain qu'Il accomplira ses promesses, car c'est un Dieu fidèle. Abraham, lui aussi, « ne forma point de doute sur la promesse de Dieu par incrédulité, mais il fut fortifié dans la foi, donnant gloire à Dieu, et étant pleinement persuadé que ce qu'il a promis, il est puissant aussi pour l'accomplir » (Rom. 4:20, 21). Sara « estima fidèle celui qui avait promis ». Quelle connaissance et quelle appréciation de Dieu ! C'est celle que donne la foi.

Nous avons dans la Parole de précieuses promesses. Que notre foi sache s'en emparer ! Puissions-nous ainsi en jouir pleinement, étant assurés que Dieu les accomplira toutes. Il est fidèle ! Qu'en vérité nous ayons assez de foi pour « l'estimer fidèle » !

8.10 1 Jean 1:9

« Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Que si nous avons péché, nous sachions en toute droiture le confesser devant Dieu ! Cette confession doit être non pas seulement une reconnaissance de la faute mais un jugement porté sur la cause qui l'a produite. Nous ne pourrions retrouver la communion avec Dieu qu'après la confession du péché, confession qui nous assure un pardon entier et sans réserves, car Dieu est fidèle envers nous et juste envers Christ dont le sacrifice expiatoire est le fondement sur lequel Dieu peut pardonner celui qui confesse son péché.

Dieu est fidèle ! Nous le savons, puissions-nous en être vraiment pénétrés et ne jamais douter de sa fidélité ! Puissions-nous aussi manifester nous-mêmes crainte et fidélité dans notre marche pratique, être ici-bas des hommes fidèles ! Que d'exemples nous avons à

cet égard dans les Écritures : Moïse a été un homme fidèle, comme aussi Hanania et Daniel (Nomb. 12:7 ; Néhémie 7:2 ; Daniel 6:4). De Moïse, l'Éternel peut rendre ce témoignage : « ... mon serviteur Moïse, qui est fidèle dans toute ma maison », tandis que Néhémie, chargeant du gouvernement de Jérusalem son frère Hanani et Hanania, chef du château fort, justifie ainsi le choix de ce dernier : « car c'était un homme fidèle, et il craignait Dieu, plus que beaucoup d'autres » ; quant à Daniel, il était impossible de trouver contre lui « aucun sujet d'accusation ni aucune faute, parce qu'il était fidèle ; et aucun manquement ni aucune faute ne se trouva en lui ». Dans le Nouveau Testament, nous avons Paul et Timothée (1 Tim. 1:12 ; 1 Cor. 4:17) : Paul rend grâce « au christ Jésus, notre Seigneur, qui m'a fortifié, de ce qu'il m'a estimé fidèle, m'ayant établi dans le service... » et il écrit aux Corinthiens : « C'est pourquoi je vous ai envoyé Timothée, qui est mon enfant bien-aimé, et qui est fidèle dans le Seigneur... ». Nous avons aussi Tychique, « le bien-aimé frère et fidèle serviteur dans le Seigneur » ; Épaphras, dont Paul peut dire : « notre bien-aimé compagnon de service, qui est un fidèle serviteur du Christ pour vous » ; Onésime, « le fidèle et bien-aimé frère » ; Silvain, « qui est un frère fidèle » et celui dont le Seigneur ne dit pas autre chose à l'assemblée de Pergame que ceci : « Antipas... mon fidèle témoin, qui a été mis à mort parmi vous, là où Satan habite » (Éph. 6:21 ; Col. 1:7 et 4:9 ; 1 Pierre 5:12 ; Apoc. 2:13).

Au début d'une nouvelle étape du chemin, nous pouvons bien former le souhait que Dieu nous accorde la grâce de savoir mieux nous confier en Lui, de savoir « estimer fidèle Celui qui a promis ». Redisons-nous, au travers de toutes les circonstances que nous aurons à traverser, quelque difficiles et exergantes qu'elles puissent être : « C'est un Dieu fidèle » que notre Dieu ! Formons également le souhait qu'il nous soit donné de manifester, dans toute notre marche, une réelle fidélité, afin que, lorsque nous aurons terminé notre pèlerinage, au jour où le Seigneur viendra « régler compte » avec ses serviteurs, Il puisse nous dire : « Bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître » (Matt. 25:19, 21, 23). Pensons à la joie qui sera la sienne — et à laquelle Il veut associer celui auquel Il s'adresse — lorsqu'Il récompensera la fidélité de l'un de ses serviteurs ! N'aurions-nous pas le désir de Lui procurer une telle joie ?

9 J'envoie un ange devant toi. Exode 23:20

ME 1967 p.286

9.1 Le peuple d'Israël sous la grâce

« Au troisième mois après que les fils d'Israël furent sortis du pays d'Égypte, en ce même jour, ils vinrent au désert de Sinaï ». L'Éternel, par la bouche de Moïse son serviteur, leur rappela alors ce qu'Il avait fait pour eux : « Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi » (Ex. 19:1 à 4). Avec quelle reconnaissance le peuple pouvait évoquer la délivrance du pays d'Égypte après la nuit de la pâque, le chemin frayé pour lui au travers des eaux de la mer Rouge tandis qu'elles se refermèrent ensuite sur le Pharaon et son armée ! Quelle reconnaissance encore en pensant à ce moment où, de l'autre côté de la mer, « Moïse et les fils d'Israël chantèrent ce cantique à l'Éternel » (Ex. 15:1 à 19), en pensant aux eaux de Mara devenues douces, à Élim avec ses douze fontaines d'eau et ses soixante-dix palmiers, puis aux premières étapes du chemin durant lesquelles l'Éternel avait donné chaque jour — comme Il le fit jusqu'au bout de leur voyage — et la manne et l'eau du rocher ! En vérité, Dieu avait tout fait pour son peuple, depuis l'Égypte jusqu'au Sinaï. Israël n'avait eu qu'à se laisser « porter sur des ailes d'aigle ».

9.2 Le peuple se croit capable de plaire à Dieu. Le don de la loi

Ce peuple serait-il capable, de son côté, de faire quelque chose pour Dieu ? Pourrait-il « écouter attentivement sa voix » et « garder son alliance » ? Dieu le met à l'épreuve et lui fait des promesses, liées à son obéissance : « Vous m'appartenez en propre d'entre tous les peuples ; car toute la terre est à moi ; et vous me serez un royaume de sacrificateurs, et une nation sainte » (Ex. 19:5, 6). Au lieu de s'abandonner à la puissante grâce de Dieu qui l'avait délivré et accompagné jusque-là, Israël pense être capable de faire tout ce que Dieu lui demande ! Moïse rapporte aux « anciens du peuple » les paroles que l'Éternel lui avait dites, c'est « tout le peuple ensemble » qui, sans aucune hésitation, répond : « Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons » (ib. 8). Dieu va donc lui donner la loi, l'ensemble des dispositions que le peuple s'est engagé à observer sans même les connaître dans leurs détails ! C'est la scène terrifiante du Sinaï — « Moïse, si terrible était ce qui paraissait, dit : Je suis épouvanté et tout tremblant » (Héb. 12:21) — telle qu'elle nous est retracée à la fin du chapitre 19 de l'Exode (v. 16 à 25) ; après quoi, les chapitres suivants (depuis le chapitre 20 jusqu'au verset 19 du chapitre 23) contiennent les diverses prescriptions de cette loi.

9.3 Miséricorde de Dieu qui envoie Son Ange devant le peuple

Dieu va-t-il laisser son peuple en présence de sa responsabilité, face à l'engagement inconsidéré qu'il a pris ? Il aime ce peuple, c'est son peuple ! Il a opéré sa délivrance, ce n'est pas pour l'abandonner ensuite, si même Il va l'amener à donner la preuve de son incapacité à obéir à la loi. De sorte que, après que la loi lui a été donnée, immédiatement après, l'Éternel lui déclare : « Voici, j'envoie un ange devant toi, pour te garder dans le chemin, et pour t'amener au lieu que j'ai préparé » (Ex. 23:20). Combien grande est la miséricorde de Dieu envers son peuple ! L'ange qu'Il envoie n'est-ce pas Christ Lui-même, puisqu'Il dit ensuite : « mon nom est en lui » (ib. 21) ? Et Il l'envoie pour qu'Israël soit, d'abord, « gardé dans le chemin » et ensuite, amené au lieu préparé pour lui !

9.4 Affranchissement

Nous pouvons faire une application de ces passages à ce qui nous concerne. Certes, nous ne sommes pas sous la loi comme Israël s'y était si imprudemment placé autrefois, mais nous avons la parole de Dieu entre les mains et elle contient tout un ensemble d'enseignements et de commandements auxquels nous sommes tenus d'obéir. Bien que nous soyons sous la grâce, nous n'en sommes pas moins responsables d'obéir, à moins de changer la grâce de Dieu en dissolution : « Que le péché donc ne règne point dans votre corps mortel pour que vous obéissiez aux convoitises de celui-ci ; et ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants — et vos membres à Dieu, comme instruments de justice. Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce » (Rom. 6:12 à 14). La loi défend le péché mais ne donne aucune force pour marcher fidèlement ; seule la grâce qui nous a sauvés nous donne la puissance de marcher en nouveauté de vie, car elle nous communique une nouvelle nature qui aime le bien, hait le mal et qui, sous l'action de l'Esprit de Dieu, « ne peut pas pécher » (cf. 1 Jean 3:9). Nous pouvons donc, le Saint Esprit développant en nous les activités de cette nouvelle nature, vivre une vie qui plaise à Dieu, et ainsi, « la juste exigence de la loi » peut être « accomplie en nous » (cf. Rom. 8:3, 4).

9.5 Besoin permanent de secours à cause de la faiblesse

Mais nous faisons l'expérience journalière de la faiblesse qui nous caractérise et qui nous conduit trop souvent à des manquements qui entravent l'action de l'Esprit en nous pour nous faire vivre la vie nouvelle. Combien nous avons besoin du secours du Seigneur et

comme il nous est précieux de savoir qu'Il veut nous l'accorder ! « J'envoie un ange devant toi », se plaît à nous dire notre Dieu et Père. Le Seigneur nous précède ainsi dans le chemin. Il en connaît les difficultés, Il sait quelles embûches l'ennemi sème sous nos pas, quels pièges il nous tend. Quel encouragement pour avancer, alors que nous sommes parfois remplis de craintes ! Le Seigneur va devant nous pour nous « garder dans le chemin » et pour nous « amener au lieu qu'il a préparé ». Pour Israël, ce « lieu » c'était le pays de la promesse, la terre de Canaan ; pour nous, c'est le ciel, la maison du Père ! Notre confiance, c'est de savoir que le « lieu » est déjà préparé pour nous et ensuite, d'avoir la certitude que le Seigneur veut nous y conduire, nous gardant tout le long du chemin. Les promesses d'Exode 23:20, dans l'application que nous pouvons en faire à ce qui nous concerne, sont de nature à fortifier notre foi et à nous encourager dans le sentier que nous avons à parcourir.

9.6 Prendre garde à marcher d'une manière digne du Seigneur

Mais il y a aussi une parole pour la conscience : « Prends garde à toi à cause de sa présence » (ib. 21). Quelle responsabilité est la nôtre de marcher dans un chemin où le Seigneur veut être avec nous ! C'est « à cause de sa présence » que nous avons à « prendre garde ». Tout dans notre marche, dans notre vie, doit être à son honneur et à sa gloire ! Nous sommes responsables de « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards » (cf. Col. 1:9 à 11). Un écart, un faux-pas, une conduite guidée par nos sentiments et nos pensées personnelles, à plus forte raison une désobéissance caractérisée, tout cela témoigne de l'oubli de cette exhortation : « Prends garde à toi à cause de sa présence ». Quand nous parlons de sa présence avec nous dans le chemin nous ne pensons généralement qu'à ce qui touche notre cœur, nous oublions ce qui est de nature à exercer notre conscience. Combien nous serions coupables de déshonorer par une conduite infidèle Celui qui veut marcher avec nous, nous précédant pour nous garder et nous conduire au but !

9.6.1 Écouter. Ne pas provoquer le Seigneur

Pour « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards », il convient non seulement de « prendre garde » mais encore de retenir l'exhortation qui suit : « écoute sa voix » (Ex. 23:21). C'est ce qui caractérise les brebis : elles écoutent la voix du bon Berger et elles le suivent (cf. Jean 10: 27).

« Ne l'irrite pas », est-il dit à Israël, « car il ne pardonnera point votre transgression » (Ex. 23:21). Le peuple pouvait, par ses désobéissances, « irriter » (cf. Ps. 7:11) Celui qui allait devant lui pour le garder et le conduire vers la terre de Canaan ; nous pouvons aussi « provoquer le Seigneur à la jalousie » (1 Cor. 10:22) et avoir alors à connaître l'exercice de son juste gouvernement. Mais nous sommes assurés qu'Il est toujours prêt à pardonner quiconque confesse ses transgressions avec droiture de cœur (cf. 1 Jean 1:9).

9.6.2 Écouter et pratiquer

Des promesses étaient faites à Israël, elles sont également pour nous ; en jouira celui qui « écoute » et qui « fait » : « si tu écoutes attentivement sa voix, et si tu fais tout ce que je dirai... » (Ex. 23:22). Écouter ne suffit pas, il faut ensuite mettre en pratique ; mais, d'autre part, pour « faire » ce qui est selon la volonté de Dieu, il faut d'abord la connaître, « écouter attentivement sa voix ». « Remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle », nous pourrions « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:9, 10). Soyons des auditeurs qui n'oublient pas, afin de devenir des « faiseurs d'œuvre », chacun de nous sera alors « bienheureux dans son faire » (cf. Jacques 1:25).

9.6.3 Dieu combat pour nous

La première des promesses faites à Israël est celle-ci : « je serai l'ennemi de tes ennemis et l'adversaire de tes adversaires ». Dieu prend sa cause en mains et brisera la puissance de ses ennemis afin qu'il puisse jouir du pays de la promesse (Ex. 23:22). De même, Il combat pour nous et, en attendant le moment où Il brisera Satan sous nos pieds (cf. Rom. 16:20), nous avons déjà tout son secours dans la lutte qui est la nôtre « contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » (Éph. 6:12). Nos cœurs, détachés des « idoles », doivent être tournés vers le Seigneur seul ; c'est ainsi que nous pourrions jouir de notre part céleste, Le servant fidèlement et goûtant la bénédiction qui est dispensée à celui qui marche dans un sentier d'obéissance (cf. Ex. 23:24 à 27).

9.6.4 Délivrance peu à peu

Enfin, pour chasser « le Hévien, le Cananéen et le Héthien », Dieu promettait d'envoyer « des frelons ». Les ennemis ne devaient pas être chassés « en une année » mais « peu à peu » et cela pour le bien du peuple : « de peur que le pays ne devienne un désert et que les bêtes des champs ne se multiplient contre toi » (ib. 28 à 30). Quelle illustration des voies de Dieu à notre égard ! Nous désirerions souvent qu'Il brise d'un coup toute la puissance de ce qui s'oppose à nous, et c'est pour notre plus grand bien qu'en tant de circonstances Il ne le fait pas. Il ne le fait généralement que « peu à peu » et dans l'exercice par lequel Il nous fait ainsi passer, il y a du fruit pour nos âmes, un véritable accroissement spirituel et, en définitive, une réelle jouissance de notre part dans les lieux célestes : « je les chasserai peu à peu devant toi, jusqu'à ce que tu croisses en nombre, et que tu hérites le pays » (ib. 30).

9.7 Conclusion

Quel enseignement et quel encouragement pour nous dans ce que Dieu déclare à son peuple au moment où il vient de se placer sous une loi qu'il est incapable d'accomplir ! Bien que nous ayons à notre disposition toutes les ressources nécessaires pour marcher dans l'obéissance à la Parole, nous sommes souvent, en raison de notre faiblesse et de nos manquements, dans l'incapacité d'y conformer nos voies. Heureux sommes-nous d'avoir, pour notre exhortation et pour notre encouragement, un message pour le cœur, une flèche pour la conscience et toutes les promesses de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ qui veut nous précéder et nous secourir tout le long du chemin, jusqu'au moment où Il nous amènera au lieu qu'Il a préparé pour nous !

10 Rejetant sur Lui tout votre souci... (1 Pierre 5:7). L'exemple d'Actes 12

ME 1971 p.253

10.1 Actes 12. Persécutions

Tandis que l'œuvre du Seigneur s'étendait au-delà des limites de la Judée et qu'une assemblée avait été formée à Antioche (Actes 11:19 à 30), l'ennemi poursuivait ses efforts à Jérusalem où il avait déjà suscité « une grande persécution contre l'assemblée ». Cette persécution avait d'ailleurs été à l'origine de la dispersion des croyants (ib. 8:1, 4), ainsi amenés à annoncer la parole dans les contrées énumérées au verset 19 du chapitre 11 et notamment à Antioche. Il est bien vrai que « le méchant fait une œuvre trompeuse » (Prov. 11:18). Mais ce n'est plus alors, comme au début, une persécution générale dirigée contre tous les chrétiens

faisant partie de l'assemblée ; le roi Hérode choisissait ses victimes et visait en particulier les apôtres, précédemment épargnés (ib. 8:1 ; 12:1 à 3) . Ce roi, Hérode Agrippa I, était le petit-fils du roi du même nom appelé Hérode le Grand, qui fit mettre à mort « tous les enfants qui étaient dans Bethléhem et dans tout son territoire, depuis l'âge de deux ans et au-dessous », peu après la naissance de Jésus (Matt. 2:16). Il régnait sur toute la Palestine ; c'était un roi démagogue qui persécutait les chrétiens pour se rendre populaire auprès des Juifs. Il avait « mis les mains sur quelques-uns de ceux de l'assemblée pour les maltraiter » et avait fait « mourir par l'épée Jacques, le frère de Jean » (Actes 12:1, 2). Il s'agissait là du fils de Zébédée.

Les hommes ne font pas autre chose que ce que Dieu permet et, quoi que ce soit qu'ils fassent, les desseins de Dieu s'accompliront toujours.

10.1.1 Jacques n'a pas été délivré

Nous pourrions nous demander pourquoi Jacques a été mis à mort par Hérode alors que, comme nous allons le voir, Pierre a été délivré. L'infinie puissance de Dieu aurait fort bien pu arracher Jacques à l'étreinte d'Hérode, comme elle l'a fait pour Pierre ; mais tandis que le service de Pierre n'était pas encore achevé, celui de Jacques était terminé — nous pouvons le penser — et il lui a été donné d'être « fidèle jusqu'à la mort ». Au jour de Christ, il recevra « la couronne de vie » (cf. Apoc. 2:10).

10.1.2 Motivations d'Hérode

Hérode « voyant que cela était agréable aux Juifs » — peu lui importait la mort de quelques chrétiens si elle pouvait servir sa popularité — « continua, en faisant prendre aussi Pierre » (Actes 12:3). C'était là, si l'on nous permet cette expression, une bonne « prise » : rien, en effet, ne pouvait être aussi agréable aux Juifs que la disparition de celui qui, en tant d'occasions, avait attiré leur attention, et celle des chefs du peuple en particulier, sur la culpabilité qui était la leur d'avoir rejeté et crucifié Christ, leur Messie (Actes 2:22 à 36 ; 3:12 à 26 ; 4:8 à 12 ; 5:27 à 32). Un autre Hérode, Hérode Antipas fils d'Hérode le Grand, était devenu l'ami de Pilate (Luc 23:12) en rejetant Jésus ; celui des Actes voulait devenir l'ami des Juifs en persécutant les chrétiens et en les faisant mettre à mort, lorsqu'il le pouvait.

Lorsque Pierre fut arrêté par les soldats d'Hérode, « c'étaient les jours des pains sans levain » ; le roi, toujours désireux de plaire aux Juifs, ne veut pas troubler le déroulement de la fête ; aussi fait-il mettre Pierre en prison, « voulant, après la Pâque, le produire devant le peuple » (Actes 12:3, 4). Il désirait faire du supplice de Pierre un spectacle pour le peuple et, par ailleurs, voulait être considéré comme un observateur de la loi — bien qu'elle ne contienne aucune disposition formelle à cet égard, les Juifs zélés refusaient cependant de voir les fêtes solennelles profanées par un jugement ou une exécution. De même, les chefs des Juifs ne voulaient pas faire mourir Jésus « pendant la fête, afin qu'il n'y ait pas de tumulte parmi le peuple » (Matt. 26:5) ; mais Dieu accomplit ses desseins : Jésus devait mourir pendant la fête et Pierre être délivré.

Si Hérode attend que la fête de la Pâque ait eu lieu, il prend cependant les plus grandes précautions pour que son prisonnier ne risque pas de lui échapper : non seulement il le fait mettre dans la prison, dont les portes étaient sans aucun doute solides et solidement verrouillées, mais encore il le fait garder par « quatre bandes de quatre soldats chacune », deux soldats étant placés de chaque côté de Pierre à l'intérieur de la prison. À vue humaine, il n'y avait pour Pierre aucun espoir d'échapper à la main d'Hérode, d'autant plus qu'il était aussi « lié de deux chaînes », très probablement aux deux soldats qui étaient à ses côtés (Actes 12:4, 6).

10.1.3 L'excellente puissance de Dieu

Mais plus les hommes prennent de précautions, plus éclatant est le déploiement de la puissance divine. Après que Jésus fut placé dans le tombeau, les Juifs « rendirent le sépulcre sûr, scellant la pierre, et y mettant la garde » ; cela ne pouvait que rendre plus évidente la victoire de Christ, sa sortie triomphante du tombeau (Matt. 27:66 ; 28:2 à 10). De même encore, lorsque les apôtres furent jetés en prison, un ange du Seigneur leur en ouvrit les portes, de telle sorte que les huissiers envoyés par le sanhédrin ne purent que déclarer : « Nous avons trouvé la prison fermée avec toute sûreté, et les gardes se tenant aux portes » ; toutes les précautions prises étaient visiblement intactes et pourtant, ajoutent les huissiers : « ayant ouvert, nous n'avons trouvé personne dedans » (Actes 5:17 à 25). Ici encore, toutes les dispositions prises par Hérode ne feront que mettre en lumière l'excellente grandeur de la puissance de Dieu. Comme l'avait dit de Dieu le roi Darius, après avoir vu Daniel préservé de la fureur des lions : « Il sauve et il délivre » (Dan. 6:27). Que peut l'homme en présence de Dieu ? Comme il est faible et petit malgré tous les moyens qu'il emploie et dont il se glorifie ! Hérode avait ses soldats qui veillaient dans la prison et à ses portes, Dieu avait les siens qui veillaient et combattaient par la prière : « l'assemblée faisait d'instantes prières à Dieu pour lui » (Actes 12:5). Et les soldats du Christ, avec cette arme, furent plus forts que ceux d'Hérode avec les leurs ! Il semble parfois que les hommes nous tiennent solidement entre leurs mains, mais en fait nous sommes toujours entre les mains de Dieu. Dieu avait permis ce temps d'attente, entre autres choses, pour produire cet exercice au sein de l'assemblée. Sans doute, il peut agir sans que nous ayons prié, notamment dans des circonstances où nous n'avons pas conscience du danger — en Actes 5:17 à 25, par exemple, il n'est fait mention ni des prières des apôtres, ni de celles de l'assemblée ; il est probable qu'il y en a eu, mais ne serait-ce pas à dessein que l'Esprit de Dieu ne les mentionne pas ? — ne désire-t-il pas cependant nous voir prendre la place que l'assemblée avait prise dans cette circonstance ? Une assemblée locale peut traverser de graves difficultés, une famille, un frère, une sœur peuvent connaître une grande épreuve, combien il est à désirer alors qu'un exercice collectif conduise l'assemblée à faire « d'instantes prières à Dieu ». Plus le danger est grand, plus l'épreuve est douloureuse, plus la situation apparaît sans issue, plus les prières seront « instantes ». Cette instance dans la prière nous fait souvent défaut sans doute parce que nous ne sommes pas toujours suffisamment exercés au sujet des demandes que nous présentons.

10.1.4 Pierre repose en paix

Le jour est maintenant venu où Pierre va être « produit devant le peuple ». Pendant la nuit qui précède, que fait-il dans sa prison, alors que, sachant qu'il va être mis à mort, il n'a aucun moyen de s'échapper, si même il en avait eu l'intention ? Entre deux soldats, lié de deux chaînes, Pierre dort. D'un sommeil léger, agité ? Non, il dort d'un sommeil paisible et profond : lorsque « une lumière resplendit dans la prison » — et quelle lumière ! il faut que l'ange du Seigneur qui y est entré frappe son côté pour l'éveiller. Il dormait comme le Seigneur dormait dans la nacelle, au milieu de l'orage, alors que les disciples pensaient qu'ils allaient périr (Marc 4:38). Certainement, il avait le souvenir d'une autre prison dont les portes lui avaient été ouvertes (cf. Actes 5:17 à 25) et nous pouvons penser que cela fortifiait sa foi. — Posons-nous la question : notre foi est-elle fortifiée par le souvenir de tant de délivrances dont nous avons été les objets ? Ou bien, ces délivrances sont-elles oubliées ? — Mais aussi, comme il y exhortera ensuite ceux auxquels il adressera sa première épître — et nous avec eux — Pierre avait, sans aucun doute, rejeté sur le Seigneur tout son souci et il allait faire l'heureuse expérience que le Seigneur avait soin de lui ! Et, en attendant la délivrance, il faisait aussi l'expérience que le Seigneur « donne le sommeil à son bien-aimé » (1 Pierre 5:7 ; Ps. 127:2).

Nous aurions compris que Pierre eût de grands soucis en pensant au lendemain mais, ayant tout remis entre les mains du Seigneur, il n'en avait effectivement plus aucun. Quel exemple à imiter ! Nous parlons souvent de nos soucis parce que nous les gardons pour

nous ; si nous imitions l'exemple de Pierre, si nous suivions l'exhortation qu'il nous adresse, nous n'en parlerions sans doute pas. Pierre dormait paisiblement, tandis qu'il nous en faut parfois bien peu pour que notre sommeil soit troublé et agité, ou même pour que le sommeil nous fuie. Combien notre foi est faible ! Nous oublions que « toutes choses sont possibles à celui qui croit » et que « les choses qui sont impossibles aux hommes, sont possibles à Dieu » (Marc 9:23 ; Luc 18:27).

10.1.5 Délivrance tranquille

« Et voici, un ange du Seigneur survint » (Actes 12:7). Si Hérode avait ses soldats, Dieu — comme nous l'avons vu — a aussi les siens qui combattaient par la prière, et il a également ses anges, « qui exécutent sa parole », « esprits administrateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut » (Ps. 103:20 ; Hébr. 1:14). Pour un ange, « esprit », être spirituel, aucun obstacle matériel n'existe : la porte de fer n'a pas besoin de s'ouvrir, tandis qu'il faudra qu'elle s'ouvre pour laisser passer Pierre. L'apparition de l'ange, le resplendissement de la lumière ne réveillent pas l'apôtre et sont inaperçus des soldats qui, d'ailleurs, demeurent tout à fait étrangers à la scène qui va suivre : ils n'ont rien vu et rien entendu tandis que l'ange opère pour faire sortir Pierre. C'est sans doute par la puissance angélique que « les chaînes tombèrent de ses mains », alors qu'il est invité par l'ange à faire les cinq choses qu'il pouvait faire lui-même : se lever, se ceindre, chausser ses sandales, jeter son vêtement sur lui et le suivre (Actes 12:7, 8). Ces préparatifs ne sont pas ceux d'un prisonnier qui cherche à fuir ; il n'y a aucune précipitation, pas plus qu'il n'y en avait eu quand le Seigneur est sorti du tombeau (cf. Jean 20:5 à 7).

Les soldats d'Hérode ne s'aperçoivent de rien : Pierre, suivant l'ange du Seigneur, passe devant la première et la seconde garde, puis la porte de fer qui conduit à la ville s'ouvrit à eux d'elle-même (Actes 12:9, 10). Maintenant l'ange se retire, son service étant terminé. Remarquons que, tout au long de cette scène, il n'a pas fait de longs discours : il a prononcé simplement les quelques mots indispensables à l'accomplissement de sa mission et, sa mission remplie, il est parti. C'est un bel exemple d'un service rempli fidèlement pour le Seigneur.

10.1.6 Les prières de l'assemblée

Hérode voulait « produire » Pierre devant le peuple, c'est Dieu qui va le « produire » — mais d'une toute autre manière — devant les saints réunis. Comme il l'avait fait dans une autre circonstance (cf. Actes 4:23), Pierre va tout naturellement là où il sait qu'il trouvera des disciples de Christ : il se dirige vers la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, maison sans doute fort connue et où devaient habituellement se rassembler des croyants. Dans cette maison, « plusieurs étaient assemblés et priaient » (Actes 12:12). Avaient-ils demandé la mise en liberté de Pierre, ou l'avaient-ils seulement recommandé au Seigneur pour qu'il soutienne sa foi dans la terrible épreuve qu'il traversait ? Cette question a été souvent posée ; la Parole n'y répond pas, mais elle nous dit que lorsque la servante nommée Rhode vint leur annoncer que « Pierre se tenait devant le vestibule », ils lui répondirent : « Tu es folle » (ib. 13, 14). Ceux qui priaient ne pouvaient croire que Dieu avait ou bien répondu à leurs prières, ou bien dépassé leurs demandes. Ne leur ressemblons-nous pas bien souvent ? Chez la servante, ce n'est pas la chair qui réagit : elle n'est ni blessée, ni irritée par la réponse qui lui a été faite, elle maintient simplement mais avec force le témoignage qu'elle avait rendu ; « elle affirmait qu'il en était ainsi ». Dans cette maison, la servante n'avait sans doute que la place d'une servante, la dernière, mais aux yeux de Dieu elle était à la première. Elle faisait partie — ne pouvons-nous le penser ? — de ceux dont parle l'apôtre Jacques, qui sont « pauvres quant au monde, riches en foi » (Jacques 2:5), bien que peut-être elle n'ait cru qu'après avoir vu. En tout cas, Dieu a voulu que son nom soit conservé dans l'Écriture inspirée.

10.1.7 Les soldats suppliciés

Les soldats d'Hérode avaient rempli leur mission sans que rien pût leur être reproché, et pourtant la prison était vide. Nous pouvons imaginer leur étonnement lorsqu'ils le constatèrent, mais le prisonnier dont ils avaient la garde était entre les mains du Seigneur — n'était-ce pas un « prisonnier du Christ Jésus », tout comme l'apôtre Paul (cf. Éph. 3:1) ? — et non dans les leurs ou dans celles d'Hérode. Ils payèrent de leur vie la délivrance de Pierre (Actes 12:18, 19) ; mais nous aimons penser que, dans sa prison, l'apôtre avait eu l'occasion de leur présenter l'évangile et nous voulons espérer qu'ils l'avaient reçu. Les soldats dont il est question en Matthieu 28:11 à 15 furent non seulement épargnés mais encore reçurent « une bonne somme d'argent » parce que les principaux sacrificateurs et les anciens avaient intérêt à les voir porter un faux témoignage au sujet de la résurrection du Seigneur. Tant il est vrai que pour accomplir le propos de leur cœur, les hommes ne se préoccupent ni de la justice ni de la vérité mais, avant tout, de leurs intérêts.

10.1.8 La fin d'Hérode

Hérode descend ensuite à Césarée. « Or il était très irrité contre les Tyriens et les Sidoniens » (Actes 12:19, 20). Des intérêts commerciaux étaient probablement à l'origine de cette irritation ; un accord étant intervenu, Hérode « revêtu d'une robe royale et assis sur une estrade » eut ainsi l'occasion de prononcer une harangue. « Et le peuple s'écriait : Voix d'un dieu et non pas d'un homme ! ». Hérode, acceptant avec complaisance l'hommage qui lui était rendu comme s'il était Dieu, est alors frappé par un ange du Seigneur et « étant rongé par les vers, il expira » (ib. 21 à 23). Quelle terrible fin ! — Un ange est venu délivrer Pierre, un ange vient maintenant frapper Hérode ; telles sont deux activités exercées par eux : employés en faveur des croyants, ils exécutent aussi les jugements de Dieu.

L'intention d'Hérode était de faire mourir Pierre, mais les desseins de Dieu étaient bien différents et ce sont ses desseins qui s'accomplissent et s'accompliront toujours : Pierre, délivré, peut poursuivre son service (ib. 17), tandis qu'Hérode est frappé.

10.2 Figure du Résidu futur

Nous avons dans ce chapitre un tableau figuré de la persécution qu'aura à souffrir le résidu pieux (représenté par « quelques-uns de ceux de l'assemblée » et, plus particulièrement, Jacques et Pierre) de la part de l'Antichrist (typifié par Hérode). L'exaltation d'Hérode est une image de celle de l'Antichrist (cf. Dan. 11:36 à 39 ; Apoc. 13:11 à 18). Au sein du résidu pieux, il en est qui souffriront la mort du martyr (comme ce fut le cas de Jacques), tandis que d'autres (comme Pierre) seront délivrés pour connaître les bénédictions millénaires. Enfin, de la même manière que le jugement a été exécuté sur Hérode, acceptant d'être loué comme Dieu, il s'abattra sur l'Antichrist qui s'assiéra dans le temple et se fera adorer comme Dieu (cf. 2 Thess. 2:4, 8 ; Apoc. 19:20 et 20:10).

10.3 Rejetant sur lui tout votre souci

L'instruction et les encouragements contenus dans ce chapitre 12 du livre des Actes ne sont pas pour nous choses nouvelles. Mais, les ayant si souvent considérés, avons-nous été des « faiseurs d'œuvres » ou des « auditeurs oublieux » ? — Pussions-nous dans les difficultés que nous sommes amenés à rencontrer, dans les exercices que nous avons à traverser, manifester plus de foi, plus de confiance en Dieu et réaliser, dans une mesure au moins, ce que Pierre a si remarquablement réalisé dans cette circonstance. Nous

comprenons avec quelle autorité morale il peut nous adresser cette exhortation : « Rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous » (1 Pierre 5:7).

11 Les soins du Seigneur envers Paul après ses adieux aux anciens d'Éphèse ME 1977 p.147

11.1 Le tournant de Actes 20 dans le livre des Actes

« Cette grâce a été donnée » à l'apôtre Paul « d'annoncer parmi les nations les richesses insondables du Christ, et de mettre en lumière devant tous quelle est l'administration du mystère caché dès les siècles en Dieu qui a créé toutes choses » (Éph. 3:8, 9). Il a donc été appelé à travailler pour le Maître qui l'envoyait, exposant les vérités de l'Assemblée, œuvrant pour la formation d'assemblées locales, les enseignant, les exhortant, les encourageant. Telle fut la première partie de son service ; nous en avons le récit dans les chapitres 13 à 20 du livre des Actes. — Un profond changement se produisit alors. Il y avait sans nul doute chez Paul un attachement de cœur à la nation à laquelle il appartenait, c'est pourquoi il désirait ardemment se rendre à Jérusalem, pour faire, dit-il, « des aumônes à ma nation et des offrandes » (Actes 20:22 à 24 ; 24:17) et il persiste dans cette voie malgré les conseils et les avertissements qui lui sont donnés (ib. 20:23 ; 21:10 à 14). C'était là un service de diacre plutôt qu'une œuvre apostolique, mais le Seigneur savait quels étaient les mobiles qui faisaient agir son serviteur et, dans ce chemin, il prend soin de lui d'une manière tout à fait remarquable.

11.2 Soins du Seigneur dans le voyage de Paul jusqu'à Rome

Pour l'encourager, il prépare sa rencontre avec Philippe l'évangéliste et son séjour chez lui à Césarée, c'est ensuite l'accueil que Paul trouve à son arrivée à Jérusalem où il est reçu « avec joie » par les frères (ib. 17). Le Seigneur dirige les circonstances pour le délivrer de la main des Juifs qui « cherchaient à le tuer » (ib. 31, 32) ; plus tard, il permet et facilite l'intervention de son neveu et l'envoi de Paul à Césarée (ib. 23:12 à 35), où ordre est donné au centurion qu'il ait « quelque liberté, et qu'on n'empêche aucun des siens de le servir » (ib. 24:23). Lorsque les principaux sacrificateurs et les principaux d'entre les Juifs demandent au gouverneur Festus de le faire venir de Césarée à Jérusalem, « dressant des embûches pour le tuer en chemin », le Seigneur amène le gouverneur à s'y opposer (ib. 25:1 à 5). De quels soins Paul est ensuite entouré pendant le voyage qu'il effectue sur le navire, après qu'en ayant appelé à César il est conduit à Rome ! (ib. 12 ; 27:3, 21 à 25, 42 à 44 ; 28:2 à 10). Et que dire de l'accueil des frères de Rome, venus à sa rencontre « jusqu'au Forum d'Appius et aux Trois-Tavernes » ? « Paul, les voyant, rendit grâces à Dieu et prit courage » (ib. 15). — Tout au long, Dieu a veillé sur son serviteur, le tenant à l'abri des dangers auxquels il était exposé, l'entourant de soins fidèles, le soutenant et l'encourageant !

11.3 Soins du Seigneur envers Paul à Rome

Paul arrive à Rome. Il va y demeurer prisonnier environ deux ans, après avoir subi une captivité d'égale durée à Césarée (ib. 24:27), mais Dieu permet qu'à Rome il puisse disposer d'un « logement qu'il avait loué pour lui », dans lequel « il recevait tous ceux qui venaient vers lui, prêchant le royaume de Dieu et enseignant les choses qui regardent le seigneur Jésus Christ, avec toute hardiesse, sans empêchement » (ib. 28:30, 31). Prisonnier à Rome, n'ayant plus à remplir le service qui avait été le sien au début, son activité n'avait pas pris fin pour autant : c'était un service de caractère différent, mais c'était pour le Seigneur que Paul travaillait encore et son œuvre durant sa captivité à Rome n'a pas été sans fruits, nous allons le voir.

11.4 Fruits du travail de Paul dans son entourage

Les soldats chargés de le garder ont certainement entendu de sa bouche la bonne nouvelle du salut ; l'évangile a eu accès jusque dans la maison de l'empereur romain, le verset 22 du chapitre 4 de l'épître aux Philippiens permet de le penser : « Tous les saints vous saluent, et principalement ceux qui sont de la maison de César ». De sorte que l'apôtre peut écrire — toujours dans l'épître aux Philippiens, épître dans laquelle nous avons bien des indications concernant sa première captivité à Rome : « Or, frères, je veux que vous sachiez que les circonstances par lesquelles je passe sont plutôt arrivées pour l'avancement de l'évangile ; en sorte que mes liens sont devenus manifestes comme étant en Christ, dans tout le prétoire » (1:12, 13). Onésime est un des fruits du service accompli par Paul prisonnier (Philémon 10:11). — Par ailleurs, Dieu avait permis que se trouvent auprès de lui quelques-uns de ses compagnons d'œuvre, notamment Luc, Timothée, Éphésos, Aristarque, Marc ; leur présence à ses côtés constituait pour lui un précieux encouragement.

11.5 Activité de Paul envers les assemblées et par les épîtres

Son activité s'exerçait également à l'égard des assemblées établies par son moyen et au sein desquelles il avait servi. C'est durant cette captivité qu'il a écrit les épîtres aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon, peut-être aussi l'épître aux Hébreux. — Disons, par parenthèse, que cette dernière épître, qui ne comporte pas le nom de l'instrument dont Dieu a voulu se servir pour nous la donner, pourrait avoir été écrite par Paul. Tout d'abord, nous lisons au verset 3 du chapitre 2 « un si grand salut, qui, ayant commencé par être annoncé par le Seigneur, nous a été confirmé par ceux qui l'avaient entendu » ; de cela nous pouvons déduire que l'auteur inspiré de l'épître n'est pas l'un des douze apôtres (aucun d'eux n'aurait pu dire « nous a été confirmé par ceux qui l'avaient entendu », car ils l'avaient entendu eux-mêmes de la bouche du Seigneur) mais pourrait bien être l'apôtre Paul qui a eu des contacts avec les douze, avec Pierre Jacques et Jean notamment (Gal. 1:18, 19 ; 2:9), et a eu ainsi confirmation de ce « grand salut » par « ceux qui l'avaient entendu » du Seigneur lui-même. Remarquons ensuite que l'on trouve à plusieurs reprises les mêmes images, parfois les mêmes expressions que celles que Paul emploie dans les épîtres dont nous savons, sans doute aucun, qu'elles sont de lui ; par exemple, Jésus « médiateur » (Gal. 3:19. 20 ; 1 Tim. 2:5 et Hébr. 8:6 ; 9, 15 ; 12, 24), l'image de l'épée pour désigner la Parole (Éph. 6:17 et Hébr. 4: 12), et surtout, l'expression « Dieu de paix (Hébr. 13:20) que l'on trouve dans les écrits de Paul et qui même, sauf erreur, ne serait que là (Rom. 15:33 ; 16:20 ; 1 Cor. 14:33 ; 2 Cor. 13:11 ; Phil. 4:9 ; 1 Thess. 5:23 ; 2 Thess. 3:16). Par ailleurs si, comme certains commentateurs le pensent, cette épître a été écrite par Paul durant sa première captivité à Rome, il n'y a rien de surprenant à ce qu'il transmette les salutations des saints d'Italie (Hébr. 13:24 — comp. Phil. 4:22). — Mais nous exprimons seulement une pensée à ce sujet et nous nous garderions d'y insister, ne perdant pas de vue que Dieu n'a pas jugé bon de nous donner le nom de l'auteur inspiré de cette épître.

11.6 Soins des Philippiens envers Paul

Si Paul n'accomplissait plus le service qui avait été le sien auparavant, son activité n'était donc pas arrêtée pour autant. Son procès, qui allait avoir lieu, aurait pour résultat sa libération, il en avait la certitude : « Je sais que je demeurerai et que je resterai avec vous tous pour l'avancement et la joie de votre foi, afin qu'en moi vous ayez plus abondamment sujet de vous glorifier dans le christ Jésus,

par mon retour au milieu de vous » (Phil. 1:25, 26). Paul avait aussi une autre certitude : « Car je sais que ceci me tournera à salut par vos supplications et par les secours de l'Esprit de Jésus Christ, selon ma vive attente et mon espérance que je ne serai confus en rien... » (Phil. 19, 20). Ainsi donc il savait que les Philippiens priaient et suppliaient le Seigneur pour lui, il savait que cela lui « tournerait à salut » ; il jouissait de leur affection et de leur sympathie, manifestées dans l'intercession. Mais, après qu'il a reçu le don qu'ils lui ont envoyé par Éphrodite, heureux d'avoir un témoignage de leur communion dans son service, il leur écrit — en parlant d'Éphrodite : « Pour l'œuvre, il a été proche de la mort, ayant exposé sa vie, afin de compléter ce qui manquait à votre service envers moi » (Phil. 2:30) et, plus loin : « Or, je me suis grandement réjoui dans le Seigneur de ce que maintenant enfin vous avez fait revivre votre pensée pour moi, quoique vous y ayez bien aussi pensé, mais l'occasion vous manquait... » (Phil. 4:10). Il ne leur adresse aucun reproche, il est même disposé à leur trouver une excuse : vous y avez certainement pensé, « mais l'occasion vous manquait » ; et il ajoute encore ceci : alors qu'il exerçait son ministère apostolique, « au commencement de l'évangile », quand il quittait la Macédoine, « aucune assemblée », dit-il, « ne me communiqua rien » — pensons à un tel serviteur ne recevant d'aucune assemblée aucun témoignage de communion, aucun encouragement... — pourtant, il y a eu une heureuse exception, précisément l'assemblée de Dieu à Philippi. À deux reprises différentes, alors qu'il était à Thessalonique, les Philippiens lui avaient fait parvenir un don. Combien l'apôtre l'avait apprécié et quel souvenir il en gardait ! Non pas qu'il eût jamais « recherché un don », peut-être dire, car il n'y avait chez lui aucun motif intéressé, ce qu'il recherchait c'était « du fruit qui abonde » pour ceux qui étaient responsables de penser au serviteur (Phil. 4:15 à 17). Peut-être les croyants de Philippies avaient-ils estimé (Phil. 4:10) que Paul était dans une condition telle qu'il était pourvu à ses besoins matériels et ils n'allaient pas plus loin ; ils n'avaient sans doute pas compris quels sont les véritables caractères du don — ce qu'il est pour le serviteur et, avant tout, ce qu'il est pour Dieu — c'est pourquoi l'apôtre va les leur indiquer. En premier lieu, c'est « un parfum de bonne odeur », une « bonne odeur » pour Dieu et pour celui qui le reçoit de Dieu, par le moyen d'une assemblée de Dieu ; ensuite, c'est « un sacrifice acceptable », que l'apôtre a donc toute liberté d'accepter — redisons-le, il ne « recherche pas un don », mais il apprécie à sa valeur ce qui est un témoignage de l'affection fraternelle des Philippiens, un témoignage de communion dans le service du Seigneur, encouragement précieux pour lui et d'autant plus goûté par lui que les circonstances qu'il traverse sont difficiles et exerçantes ; enfin, c'est un sacrifice « agréable à Dieu » et c'est peut-être là le caractère le plus élevé du don (Phil. 4:18).

11.7 Encouragements provenant directement du Seigneur

De quels soins — par divers moyens et avec le concours de différents instruments — Dieu a entouré son serviteur, tout au long de la période qui a précédé sa première captivité à Rome (Actes 21 à 28) et durant cette captivité ! Parmi tant de soins, Paul a apprécié à sa valeur ce que l'assemblée de Philippies a fait pour lui : ses « supplications » et, par ailleurs, ce qui lui a été apporté par Éphrodite de leur part, qui « complétait ce qui manquait » à leur service envers lui, ce dont il s'était « grandement réjoui dans le Seigneur ». Mais sans aucun doute l'encouragement qui avait eu le plus de prix pour son cœur, c'est celui qu'il avait reçu du Seigneur lui-même après sa comparution devant le sanhédrin et le « grand tumulte » qui avait suivi, au cours duquel le chiliarque craignit « que Paul ne fût mis en pièces » par les Juifs : « Et la nuit suivante, le Seigneur se tint près de lui et dit : Aie bon courage ; car comme tu as rendu témoignage des choses qui me regardent, à Jérusalem, ainsi il faut que tu rendes témoignage aussi à Rome » (Actes 23:1 à 11). À un serviteur dont il sait qu'il en a particulièrement besoin, le Seigneur se plaît à dire lui-même : « Aie bon courage ». Quel réconfort pour Paul d'entendre de sa bouche une telle parole !

11.8 Encouragements pour d'autres

Nous comprenons que, l'ayant expérimenté lui-même, l'apôtre écrive aux croyants de Philippies : « Mais mon Dieu suppléera à tous vos besoins selon ses richesses en gloire par le christ Jésus. Or à notre Dieu et Père soit la gloire aux siècles des siècles ! Amen » (Phil. 4:19, 20).

Épreuves et Discipline - Série A par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 Abraham, éprouvé
- 2 « Celui qui vous appelle est fidèle... » 1 Thes. 5:24
- 3 « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur... » (Ps. 139:23, 24)
- 4 Raison d'être des épreuves
- 5 Ében-Ézer (1 Samuel 4 à 7) et le chemin de retour vers Dieu
- 6 Restauration des frères de Joseph. Gen. 42 à 45
- 7 Prétentions et réalités — 1 Samuel 2 à 7
- 8 Enseignements tirés de Juges 6
- 9 Mise à l'épreuve (Exode 32 et 33)
- 10 Le reniement de Pierre

Table des matières détaillée

- 1 Abraham, éprouvé
 - 1.1 L'appel de Dieu
 - 1.2 La famine
 - 1.3 Querelles de bergers
 - 1.4 Bataille de rois
 - 1.5 Offres du roi de Sodome
 - 1.6 Le conseil de Sarai
 - 1.7 Abraham chez Abimélec, roi de Guérar
 - 1.8 « Chasse cette servante et son fils »
 - 1.9 Sacrifice d'Isaac
- 2 « Celui qui vous appelle est fidèle... » 1 Thes. 5:24
 - 2.1 Des deuils. Ézéchiel 24:15-27
 - 2.2 Deut. 8:3-6. Manifestation de l'état du cœur
 - 2.3 Qu'est-ce que manifeste notre marche et notre témoignage ?
 - 2.4 Le Seigneur discipline pour notre profit

- 2.5 Ni résignation ni stagnation. Prendre courage
- 2.6 Sanctifiés entièrement
- 3 « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur... » (Ps. 139:23, 24)
- 3.1 Importance d'examiner son propre cœur
- 3.2 Sondés par la Parole de Dieu
- 3.3 Causes secondes, causes premières
- 3.4 Aspect collectif
- 3.5 Ne pas fuir la présence de Dieu
- 3.6 Circonstances utilisées par Dieu pour révéler l'état du cœur
- 3.7 Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde
- 4 Raison d'être des épreuves
- 4.1 Deux sortes de tentations selon Jacques
- 4.2 Produire la patience
- 4.3 L'épreuve de la foi tournant à louange, à gloire et à honneur
- 4.4 Épreuve de la foi, discipline formative et châtement se mêlent
- 4.5 Manifestation de l'état de cœur par l'épreuve
- 4.5.1 Châtiment. Josaphat. 2 Chron. 19 et 20
- 4.5.2 Discipline. Épreuve
- 4.5.3 Épreuve par la prospérité. David, Ozias, Ézéchias
- 4.6 Le bon état de cœur : craindre Dieu, marcher dans Ses voies, L'aimer, Le servir
- 5 Eben-Ézer (1 Samuel 4 à 7) et le chemin de retour vers Dieu
- 5.1 Une défaite et une discipline douloureuse. 1 Sam. 2 à 4
- 5.2 1 Sam. 5 à 7:2. Israël se lamente après l'Éternel
- 5.3 Le chemin du retour
- 5.3.1 1 Sam. 7:3
- 5.3.2 1 Sam. 7:4-5
- 5.3.3 1 Sam. 7:6
- 5.3.4 1 Sam. 7:7-12
- 5.4 Applications actuelles
- 5.5 « Sentez vos misères, et menez deuil et pleurez » puis « Eben-Ezer, l'Éternel nous a secourus jusqu'ici ».
- 6 Restauration des frères de Joseph. Gen. 42 à 45
- 6.1 Double utilité de cette histoire
- 6.2 Résumé de cette histoire
- 6.3 Pardon, mais besoin d'une restauration
- 6.4 Le Seigneur comme avocat
- 6.5 Manifestation de l'état intérieur
- 6.6 Approfondissement du travail de conscience
- 6.7 Dépouillement
- 6.8 « Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs » (Gen. 44:16)
- 6.9 Communion pleinement rétablie
- 6.10 Longueur de l'épreuve
- 6.11 Amour et vérité dans les rapports entre frères
- 7 Prétentions et réalités — 1 Samuel 2 à 7
- 7.1 1 Samuel 2: l'état d'Israël
- 7.2 Comprendre et reconnaître la discipline de Dieu
- 7.3 Se prévaloir de ses privilèges quand on est dans un mauvais état
- 7.4 Déshonneur sur le nom de l'Éternel et opprobre pour le peuple
- 7.5 Ne pas cacher son état. Humiliation et restauration. 1 Samuel 5 à 7
- 8 Enseignements tirés de Juges 6
- 8.1 L'esprit d'indépendance
- 8.2 Respecter l'autorité dans la famille et dans l'assemblée
- 8.3 Histoire qui se renouvelle : infidélités et relèvements se succèdent
- 8.4 Privés d'armes (armure du croyant)
- 8.5 Privés de nourriture (la Parole de Dieu pour le croyant)
- 8.6 Dieu attend pour répondre : il faut un travail intérieur
- 8.7 Ne pas se résigner devant la situation difficile
- 8.8 Ceux qui ont bien servi acquièrent un bon degré
- 8.9 Mettre de l'ordre chez soi
- 8.10 L'obéissance amène une grande délivrance
- 8.11 Exemples à imiter
- 9 Mise à l'épreuve (Exode 32 et 33)
- 9.1 Le veau d'or et ses offrandes
- 9.2 Types de ce qui nous concerne
- 9.3 Ce qui guide l'action de Moïse
- 9.4 Appel aux promesses. Appel à se séparer pour l'Éternel
- 9.5 Suivre la pensée de Dieu et avoir Son approbation
- 9.6 Hors du camp. Amour vrai pour le peuple de Dieu
- 9.7 Réalité de l'humiliation
- 9.8 Tente d'assignation dressée hors du camp
- 9.9 Responsabilités en rapport avec la tente d'assignation
- 9.10 Obéissance de la foi
- 9.11 Résumé. Témoignage et communion
- 10 Le reniement de Pierre

- 10.1 Quand le Seigneur en a parlé
- 10.2 Qualités et défauts de Pierre
- 10.3 Avertissements donnés à l'avance à Pierre
- 10.4 Grâce du Seigneur qui prend Pierre à Gethsémani
- 10.5 Pierre interpellé à Gethsémani
- 10.6 Satan criblant Pierre, le Seigneur le sachant
- 10.7 Leçon apprise par Job
- 10.8 Le Seigneur priant à l'avance pour que la foi ne défaille pas
- 10.9 Promesse de restauration
- 10.10 Le reniement et les alertes intermédiaires
- 10.11 Encouragements pour ceux qui ont des proches qui sont tombés bas
- 10.12 Le bon Berger ramène la brebis égarée

1 Abraham, éprouvé

ME 1954 p. 33-39, 57-65, 91-101

Si la Parole nous a conservé le récit des circonstances vécues par bien des hommes de Dieu, ce n'est pas seulement pour nous intéresser, c'est avant tout pour nous instruire, car « toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice... » (2 Tim. 3:16). Parmi tous ceux dont l'Ancien Testament nous retrace l'histoire, il n'en est guère dont la vie offre autant d'instruction que celle d'Abraham. Remarquons d'ailleurs qu'il est, avec Moïse et David, l'un des hommes de Dieu de l'Ancien Testament dont il est le plus fréquemment parlé dans le Nouveau. Ce détail suffirait à nous faire toucher du doigt l'intérêt particulier qu'il y a pour nous à méditer l'histoire du fils de Térakh. Il est vrai qu'elle l'a souvent été, et certainement toujours avec profit ; de nombreux écrits demeurent à notre disposition, aide précieuse pour ceux qui voudront reprendre la lecture attentive des chapitres 12 à 25 du livre de la Genèse. Nous ne saurions trop les y encourager.

Il n'est pas dans notre intention de considérer, dans le détail, toutes les étapes de la longue vie d'Abraham ; nous nous limiterons à quelques circonstances particulières, en rapport avec le sujet que nous nous proposons de méditer, sans perdre de vue pour autant que l'histoire d'Abraham illustre tout le déroulement de la vie d'un croyant.

Dans son Épître aux Romains, après avoir prouvé la culpabilité de l'homme et déclaré : « il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu », pour montrer comment Dieu a pu rétablir ses relations avec lui, relations interrompues par le péché, l'apôtre développe, jusqu'au chapitre 5 de cette épître, le sujet de la justification par la foi. Il commence ainsi : « étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice à cause du support des péchés précédents dans la patience de Dieu, afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus » (Rom. 3:23 à 26). La justification par la foi n'était pas une doctrine nouvelle : l'apôtre va citer, dans le chapitre 4 de cette épître, deux exemples, celui d'Abraham et celui de David, particulièrement significatifs pour les Juifs puisque leur Messie leur est présenté comme « fils de David, fils d'Abraham » (Matt. 1:1), et il va montrer qu'Abraham et David ont été justifiés par la foi, non par les œuvres. Il met en évidence deux points très importants relativement à la justification : Abraham a été justifié parce qu'il a cru Dieu (Rom. 4:3), David, parce qu'il a « fait connaître son péché », comme nous l'enseigne le Psaume 32, dont l'apôtre cite ici (v. 7 et 8) les deux premiers versets. Un croyant est donc justifié quand il a cru Dieu et confessé son péché ; il devient ainsi un « bienheureux » et fait partie de la lignée d'Abraham, que l'apôtre appelle « le père de tous ceux qui croient » (Romains 4:11). De même, Paul écrit ailleurs : « Abraham a cru Dieu, et cela lui fut compté à justice. Sachez donc que ceux qui sont sur le principe de la foi, ceux-là sont fils d'Abraham » (Gal. 3:6 et 7). La foi d'Abraham s'appuyait sur la parole que Dieu lui avait dite, la nôtre est fondée sur l'œuvre accomplie à la croix ; cependant l'une aussi bien que l'autre assure une pleine justification, car toutes deux sont de même nature : « Or ce n'est pas pour lui seul (Abraham) qu'il a été écrit que cela lui a été compté, mais aussi pour nous, à qui il sera compté, à nous qui croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification. Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ » (Romains 4:23 à 5:1).

Des œuvres de loi ne pourront jamais permettre à un homme de mériter son salut ; mais un croyant, justifié par la foi sans œuvres de loi, est exhorté à accomplir des œuvres pour témoigner de la réalité de sa foi. Pour présenter cet enseignement, dans le chapitre 2 de son épître, l'apôtre Jacques choisit, lui aussi, l'exemple d'Abraham. Abraham a cru Dieu lorsque, dans la scène rapportée en Genèse 15, une promesse lui a été faite et « cela lui fut compté à justice » ; quand Dieu lui demande ensuite d'offrir en sacrifice son fils Isaac, celui par le moyen duquel la promesse devait être accomplie, Abraham montre une entière confiance en Dieu et, par son œuvre, manifeste sa foi (Jacques 2:14 à 26).

L'exemple d'Abraham illustre donc ces deux enseignements fondamentaux : justification par la foi, sans œuvres de loi et, d'autre part, accomplissement par le croyant d'œuvres de foi, pour témoigner de la foi qu'il possède. Mais encore, tout au long de la vie de cet homme de Dieu, nous trouvons maintes circonstances pleines d'instructions pour nos âmes.

Abraham a été souvent mis à l'épreuve durant son long pèlerinage, d'abord par le moyen des circonstances, permises par Dieu ou envoyées par Lui (nous pouvons donc, dans ce sens, appeler ces épreuves des épreuves indirectes), ensuite, tout à la fin, par Dieu Lui-même, de manière directe. La méditation des chapitres 12 à 22 du livre de la Genèse nous montrera de quelle façon il a traversé ces diverses épreuves ; disons tout de suite qu'il y a eu chez lui, à côté de remarquables victoires de la foi, plusieurs défaillances ; sa vie, comme celle de tout croyant, a été marquée de hauts et de bas. Un seul a été constamment vainqueur dans le chemin de la foi, Celui sur lequel l'apôtre nous exhorte à fixer les yeux, « Jésus, le chef et le consommateur de la foi » (Hébr. 12:1 à 3). Si, à côté du seul et parfait Modèle, la Parole nous présente, pour nous instruire et nous encourager, des exemples d'hommes de foi, c'est afin que, retrouvant en eux, hommes « ayant les mêmes passions que nous » (Jacques 5:17), ce que nous sommes, avec toutes nos faiblesses, nous voyions comment Dieu opère, au travers de tout cela, de manière à produire quelques fruits à sa gloire.

Dieu nous met à l'épreuve de bien des manières. Ne pouvons-nous pas dire que toutes nos circonstances sont, en fait, de sa part, une mise à l'épreuve ? Sans doute, la mise à l'épreuve peut être plus ou moins marquée, elle n'en est pas moins toujours réelle, même dans des circonstances qui nous paraissent de peu d'importance, car c'est dans les moindres détails que se manifeste la fidélité, nous ne l'oublions que trop, hélas ! Si nous considérons le chemin que nous avons déjà parcouru, nous devons confesser qu'il y a eu, chez nous aussi, des hauts et des bas, et probablement plus de bas que de hauts, alors que Dieu voudrait que toutes nos circonstances soient le moyen de manifester que nous Le connaissons, que nous nous confions en Lui parce que nous L'aimons, qu'il suffit à notre cœur en tous temps ! Pouvons-nous donc trouver une grande instruction pratique en méditant ces quelques phases de la vie d'Abraham. Nos circonstances sont certainement bien différentes de celles du patriarche, mais que de principes importants nous pouvons dégager des récits que nous rapporte le livre de la Genèse, principes que nous sommes exhortés à mettre en application dans notre vie de chaque jour !

1.1 L'appel de Dieu

Abraham typifie le croyant, justifié sur le principe de la foi et responsable de montrer sa foi par des œuvres ; il présente aussi le côté de son élection et de son appel. Il a été appelé de Dieu à être, dans ce monde, un étranger céleste. Pour ce qui nous concerne, ces vérités sont développées dans l'Épître aux Éphésiens : l'élection (1:4), puis, la possession d'un héritage céleste dont nous avons déjà les arrhes, ayant cru à l'évangile (1:13 et 14). Actes 7:2 à 5 retrace, en quelques mots, l'appel adressé par « le Dieu de gloire » à Abraham, alors qu'il était encore en Mésopotamie, la halte faite à Charan d'où, après la mort de Térakh son père, Dieu le fit passer dans le pays de Canaan. Il était appelé à quitter son pays, sa parenté et la maison de son père (cf. Gen. 12:1), car dans aucune de ces trois sphères Dieu n'avait la place qui Lui était due. Abraham devait réaliser ce que nous lisons en Luc 14:26, choisir entre les liens naturels et l'appel divin. Or, les liens naturels sont si souvent une entrave quand il s'agit de répondre à l'appel de Dieu ! Et c'est bien ce qui arriva à Abram et le retint à Charan, jusqu'à ce que Dieu, retirant Térakh son père, brisât les liens qui l'avaient empêché d'avancer dans son voyage vers le pays de Canaan. Arrivé là, « il ne lui donna pas d'héritage dans ce pays, pas même où poser son pied, et il lui promit de le lui donner en possession, et à sa postérité après lui, alors qu'il n'avait point d'enfant » (Actes 7:5). Dans ce pays, qu'il posséderait plus tard, il est un étranger, comme doit l'être le croyant dans ce monde aujourd'hui encore sous la puissance de Satan (dont le Cananéen était un type) (Gen. 12:7), mais sur lequel bientôt Christ exercera son autorité, nous associant alors à Lui dans son règne. La « tente » d'Abram marque sa position d'étranger dans le pays ; l'« autel », son caractère d'adorateur (vers. 7 et 8).

Nous avons là sans doute la première mise à l'épreuve d'Abram : l'Éternel l'a choisi et appelé à sortir d'Ur des Chaldéens pour aller en Canaan, « dans le pays que je te montrerai », lui dit-il, car il n'est pas question encore, pour lui, de le posséder (cf. Gen. 11:31 ; 12:1 et 7). Comment va-t-il répondre à cette mise à l'épreuve ? Il s'en alla, « comme l'Éternel lui avait dit » (vers. 4) et Hébreux 11:8 — qui passe sous silence la défaillance de Charan, comme d'ailleurs celles des divers hommes de foi dont il est question dans ce chapitre — nous montre comment il réalise, par la foi, ce que Dieu attendait de lui : « Par la foi, Abraham, étant appelé, obéit pour s'en aller au lieu qu'il devait recevoir pour héritage ; et il s'en alla, ne sachant où il allait. Par la foi, il demeura dans la terre de la promesse comme dans une terre étrangère, demeurant sous des tentes... ». Retenons ce premier enseignement: nous sommes exhortés à répondre, comme Abram l'avait fait, à l'appel céleste : « appelés par la gloire et par la vertu », « appelés d'un saint appel », nous avons à « marcher d'une manière digne de l'appel dont nous avons été appelés », réalisant que nous sommes « forains et étrangers » ici-bas (cf. 2 Pierre 1:3 ; 2 Tim. 1:9 ; Éph. 4:1 ; 1 Pierre 2:11). Si Abram, à cet égard, a répondu à ce que Dieu attendait de lui, humilions-nous de ce que nous avons autre chose que « la tente » qui devrait nous suffire, manifestant que nous ne sommes pas du monde comme aussi notre divin Modèle n'en était pas ! (cf. Jean 17:14 à 16).

1.2 La famine

Une circonstance survient cependant qui va montrer que, si le divin Modèle a été parfait en toutes choses, les hommes de foi qui nous sont proposés comme exemples ont tous eu leurs manquements : « et il y eut une famine dans le pays » (Gen. 12:10). C'est une deuxième mise à l'épreuve pour Abram. À considérer cet homme de Dieu, étranger céleste, n'ayant que sa tente et son autel, les apparences sont très belles ; qu'en est-il de la réalité ? Dieu, que les apparences ne peuvent jamais tromper, veut manifester le réel état du cœur. Comment Abram va-t-il se comporter dans ce pays, où il est étranger, où il n'a que sa tente et son autel, lorsque toutes les ressources viennent à y manquer ? Sa conduite dira si les apparences correspondent bien à la réalité. Sans doute Abram pouvait-il trouver surprenant de rencontrer une telle difficulté alors qu'il avait obéi et, en cela, manifesté sa foi ; il pouvait être amené à se demander s'il n'avait pas fait fausse route et peut-être l'ennemi le lui suggérerait-il... Les difficultés et les exercices ne manquent pas dans le chemin de la foi et de l'obéissance ; c'est la discipline à laquelle le Père soumet ses enfants, pour leur profit et parce qu'Il les aime, discipline qui nous apprend à mieux nous connaître et ouvre nos yeux sur ce que nous ne verrions pas sans cela, afin que nous puissions le juger devant Dieu et, ainsi, « participer à sa sainteté ». Sujet de tristesse quand nous l'endurons, elle produit « le fruit paisible de la justice » lorsque sont manifestés les résultats que Dieu avait en vue en nous la dispensant (cf. Hébr. 12:4 à 11). Cette discipline peut nous faire « perdre courage » : l'ennemi vient nous dire que si nous la rencontrons sur notre route, c'est parce que nous ne sommes pas dans le bon chemin, comme il le disait autrefois aux croyants hébreux auxquels l'apôtre adresse son Épître ; il lance « ses dards enflammés », que nous ne pourrions éteindre que grâce au « bouclier de la foi » (Éph. 6:16). Si nous n'avons pas revêtu « l'armure complète de Dieu », et « le bouclier de la foi » en particulier, nous serons en grand danger de nous laisser circonvenir par l'adversaire et, dans une circonstance du genre de celle dont il est question en Genèse 12:10, d'aller chercher secours et nourriture dans le monde, ce qui est la négation de notre position d'étrangers ici-bas.

À cette deuxième mise à l'épreuve, Abram faillit : « Abram descendit en Égypte pour y séjourner ». Descendre et séjourner dans le pays d'Égypte ! Dans le premier de ces deux mots, il y a certainement un sens moral : se rendre en Égypte, image du monde avec ses richesses et les ressources qu'il offre, c'était, pour le patriarche, abandonner le niveau où Dieu l'avait établi ; moralement, c'était « descendre ». Et Abram « descend » en Égypte « pour y séjourner », lui étranger céleste dans le pays de Canaan ! Sans doute, dans ces jours-là, lorsque survenait une famine en Canaan, était-il naturel de descendre en Égypte ; c'était même prudent. Abram suit le courant... Mis à l'épreuve par le moyen des circonstances que Dieu permet, il adopte la manière de faire du monde, les habitudes des gens du pays dans lequel il demeurait en étranger. En combien de circonstances l'avons-nous imité en cela, à notre propre honte !

Mais cependant, dira-t-on, Abram n'a-t-il pas prospéré en Égypte ? N'y eut-il pas « du menu bétail et du gros bétail, et des ânes, et des serviteurs et des servantes, et des ânesses, et des chameaux » ? N'était-il pas alors « très riche en troupeaux, en argent et en or » ? (cf. Gen. 12:16 ; 13:2). Certainement. Mais la prospérité matérielle n'est pas toujours le signe de la faveur de Dieu et l'indice d'une vraie prospérité spirituelle, c'en est même parfois tout l'opposé. Il eût mieux valu, pour Abram, connaître des jours de famine en Canaan que descendre en Égypte pour y séjourner et s'y enrichir ! Dans la disette, il aurait fait la précieuse expérience des soins et de la fidélité de Celui qui n'abandonne jamais les siens et n'exerce leur foi que pour répondre richement à son attente ; il aurait pu dire ce que David a exprimé plus tard, lorsqu'il a composé le Psaume 23. Tout au contraire, il se couvrit de confusion en Égypte, devant le Pharaon lui-même, qu'il avait trompé !

Un premier faux-pas en entraîne toujours un autre. Disons plutôt : bien d'autres ! Après avoir décidé de descendre en Égypte pour y séjourner, Abram pense déjà, en chemin, à la ruse qu'il emploiera au sujet de Saraï sa femme (cf. Gen. 12:11 à 13). Aller chercher du secours dans le monde, c'est s'exposer à se trouver placé sous son pouvoir, en butte à sa violence et à son avidité. N'est-il pas vrai que nous nous mettons parfois dans des conditions semblables, dans des positions où nous sommes conduits à ruser et à mentir pour essayer d'échapper à des dangers, certains ou simplement redoutés ; et cela, parce que nous avons quitté notre véritable position pour rechercher une amélioration de notre situation matérielle, pour aller quémander secours ou faveurs dans le monde, au lieu de compter, avec foi, sur Celui qui a fait des promesses et qui est fidèle et puissant pour les accomplir ?

Considérons l'homme parfait, mis à l'épreuve comme le fut jadis Abram. « Mené par l'Esprit dans le désert », il fut « tenté par le diable quarante jours. Et il ne mangea rien pendant ces jours-là ; et lorsqu'ils furent accomplis, il eut faim ». Le monde, domaine de Satan, offre ses ressources, comme l'Égypte offrait les siennes à Abram. Le diable tente l'homme parfait : « Si tu es Fils de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne du pain » ; certes, Il est le Fils de Dieu, mais venu ici-bas comme homme, recommençant l'histoire de l'homme,

aussi, Il ne quittera pas la position de dépendance et d'obéissance qu'Il a prise. Peut-être aurons-nous à souffrir si nous refusons ce que nous offre le monde ; Abram eût souffert s'il était demeuré en Canaan, pendant la famine, au lieu de descendre en Égypte ; Jésus « a souffert lui-même, étant tenté » (Hébr. 2:18) — « il eut faim » — mais Il a enduré la souffrance, la souffrance physique et à un plus haut degré encore la souffrance morale, plutôt que de quitter le chemin de la dépendance et de la foi. Lui, sort vainqueur de cette mise à l'épreuve : « Et Jésus lui répondit, disant : Il est écrit que « l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu » (Luc 4:1 à 4). Vivre « de toute parole de Dieu », quel contraste avec les richesses offertes par l'Égypte à Abram, avec tout ce que le monde peut nous donner !

Abram avait abandonné le sentier de la foi, aussi n'a-t-il fait aucun progrès en Égypte. Bien au contraire, sa conduite a été blâmée même par l'homme du monde et c'est le Pharaon qui le chasse du pays : « et maintenant, voici ta femme : prends-la, et va-t-en » (Gen. 12:18 à 20). Quelle honte pour l'homme de Dieu ! Quel déshonneur pour un croyant qui est allé chercher du secours dans le monde et qui, de faiblesse en faiblesse, allant jusqu'à une chute, en arrive à être repris même par des inconvertis ! Mais surtout, quel déshonneur pour le Seigneur !

C'est la grâce divine qui est intervenue en faveur d'Abram, bien que ce soit par le moyen du Pharaon le chassant d'Égypte. Si Dieu l'a permis ainsi, c'est sans doute pour parler plus fortement à la conscience d'Abram, pour mieux lui faire sentir jusqu'où il était « descendu ». Maintenant, le patriarche, ayant jugé sa faute, « monte d'Égypte ». Tandis qu'à la fin du chapitre 12, il est chassé par le Pharaon, au commencement du chapitre 13, c'est lui qui « monte » d'Égypte ; ce sont deux aspects différents, le fait qu'Abram « monte » impliquant le jugement de sa défaillance et un progrès moral certain. Un chemin qui monte est généralement un chemin pénible et douloureux ; sans aucun doute l'était-il pour Abram, après les humiliantes expériences faites en Égypte. Mais, après l'avoir retiré d'Égypte, la grâce de Dieu le ramène en Canaan, « au lieu où était sa tente au commencement, ...au lieu où était l'autel qu'il y avait fait auparavant ». Abram retrouve ainsi sa position initiale, sa « tente » et son « autel », son véritable caractère d'étranger et d'adorateur dans le pays de la promesse, il retrouve la communion avec l'Éternel, communion dont il ne pouvait pas jouir en Égypte, où il n'avait pas d'autel : « et Abram invoqua là le nom de l'Éternel » (Gen. 13:1 à 4). Merveilleuse grâce que celle de notre Dieu, qui cherche celui qui s'est égaré et le ramène, qui restaure celui qui est tombé et lui accorde à nouveau les joies de la communion !

1.3 Querelles de bergers

Dieu va maintenant se servir d'une autre circonstance pour mettre Abram à l'épreuve : une « querelle entre les bergers des troupeaux d'Abram et les bergers des troupeaux de Lot » sera le moyen qu'Il emploiera pour manifester, tout à la fois, l'état du cœur d'Abram et celui de Lot. Cette querelle ne produisit pas plus le désir d'acquiescer des richesses chez Lot que la dépendance et la foi chez Abram, elle ne fit que les mettre en lumière. Querelles et divisions sont toujours fort humiliantes pour nous, mais Dieu s'en sert pour révéler l'état des cœurs ; elles deviennent souvent la cause de bien des misères, elles ne sont jamais cependant qu'une cause seconde. D'ailleurs remarquons qu'ici, il n'y a pas la moindre querelle entre Abram et Lot, eux-mêmes (Gen. 13:8 et 9), c'était entre les bergers de l'un et de l'autre qu'une dispute était survenue. Comme il est vrai que Dieu se sert de toutes nos circonstances pour nous mettre à l'épreuve et manifester l'état de nos cœurs, même de circonstances qui ne nous atteignent pas directement, mais concernent des personnes qui nous touchent de plus ou moins près !

Lot lève les yeux, voit la riche plaine du Jourdain et, sans aucune hésitation, sans avoir recherché les directions d'en-haut, sans même avoir pensé, peut-être, que ces directions fussent nécessaires, il choisit ! N'accablons pas « le juste Lot » (2 Pierre 2:7), nous avons si souvent agi comme lui... S'il n'hésite pas un instant dans le choix qu'il fait, par contre, quelles hésitations seront les siennes, plus tard, lorsqu'il faudra quitter Sodome, la ville sur laquelle le jugement va fondre et de laquelle l'Éternel veut, au préalable, le retirer ! (Ge. 19). Abram, lui, ne choisit rien. Il ne revendique aucun des droits que lui donnait son âge, il ne fait pas valoir sa position par rapport à son neveu, il prendra ce que Lot lui laissera... Que Lot s'empare de la partie la plus riche du pays, qu'importe ! Abram a appris une leçon au cours de sa dernière mise à l'épreuve, il a compris qu'il n'y avait aucune commune mesure entre les richesses acquises en Égypte et tout ce qu'il y avait perdu spirituellement. N'est-il pas vrai que si nous sommes lents à apprendre les leçons que notre Dieu veut nous enseigner, par contre, nous avons vite fait de les oublier ? Qu'une fois de plus nous soyons mis à l'épreuve et nous nous comportons comme si nous n'avions déjà fait aucune expérience ! Imitons l'exemple d'Abram qui, remonté d'Égypte, a retenu l'humiliante leçon qu'il y avait apprise ! Mis à l'épreuve par cette querelle de bergers, il comprend aussitôt ce que Dieu attendait de lui : Dieu lui suffisait-il, ou bien la prospérité matérielle avait-elle plus de prix à ses yeux ? Telle était la question à laquelle, par ses actes, il avait à répondre. N'avons-nous pas été mis à l'épreuve, à cet égard, bien des fois peut-être ? Comment y avons-nous répondu, non pas des lèvres mais par notre manière de faire ? Qu'avons-nous montré, que nous « cherchions », « le royaume de Dieu et sa justice », ou la prospérité matérielle ? Nous ne pourrions pas prospérer spirituellement si nous faisons notre objet de la « recherche » des biens matériels. Cette mise à l'épreuve est pour chacun de nous, quels que soient notre âge, notre situation ou nos besoins, mais elle est souvent, plus particulièrement au début de la vie, le moyen de manifester ce que désire, au fond de son cœur, un jeune croyant. Certes, il est normal et compréhensible qu'un jeune homme ou une jeune fille, croyants, essaient d'obtenir la situation qui leur assurera les conditions de vie les plus faciles ; mais peut-on espérer prospérer, dans ce monde, quelle que soit la voie choisie (pensons à Lot !), dans l'indépendance de Dieu ? Ce serait folie que de le croire ! Ce que Dieu nous demande, c'est de « chercher premièrement » son « royaume », ce royaume dont Romains 14:17, 18 définit les caractères. Il nous assure ensuite : « toutes ces choses vous seront données par-dessus », c'est-à-dire la nourriture et le vêtement, en d'autres termes : les biens matériels nécessaires à la vie dans ce monde (cf. Matt. 6:24 à 34). Nous désirerions encourager la jeunesse chrétienne, déjà aux prises avec les difficultés de la vie, à retenir l'exhortation et la promesse de Matthieu 6:33. Il est bien vrai que « nul ne peut servir deux maîtres », c'est une impossibilité absolue, soulignée par le Seigneur Lui-même, qui ajoute : « car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre : vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ». S'attacher aux richesses matérielles, faire de leur « recherche » le but de sa vie, c'est en devenir l'esclave et, en fait, « mépriser » Dieu, c'est-à-dire : n'attacher aucun prix au privilège si élevé que possède le croyant de Le connaître et de pouvoir Le servir et, par suite, ne pas Lui donner, dans sa vie, la place qui Lui est due.

L'attitude d'Abram, à la suite de la querelle de ses bergers avec ceux de Lot, manifeste l'état de son cœur : il s'attendait à l'Éternel pour recevoir, de Lui, ce qu'Il trouverait bon de lui donner. Comme David le dira plus tard — et comme seul le parfait Modèle a pu le dire, le réalisant pleinement — Abram aurait pu, lui aussi, s'exprimer ainsi : « Les misères de ceux qui courent après un autre seront multipliées... (ce fut bien le cas de Lot — cf. Gen. 14 et 19) ...L'Éternel est la portion de mon héritage et de ma coupe ; tu maintiens mon lot. Les cordeaux sont tombés pour moi en des lieux agréables ; oui, un bel héritage m'est échu » (Ps. 16:4 à 6). À l'invitation de l'Éternel, il lève les yeux, contemple le pays de la promesse, dans lequel il pourra se promener « en long et en large », puis, venu habiter « auprès des chênes de Mamré », « il bâtit là un autel à l'Éternel ». Bienheureux Abram ! Il goûte en paix, dans la communion avec Dieu inséparable de l'esprit d'adoration, la récompense accordée à la foi !

1.4 Bataille de rois

L'homme céleste, étranger dans le pays, demeurant dans la communion avec Dieu « auprès des chênes de Mamré », est gardé par Celui en qui il a mis sa confiance (comp. Ps. 16:1 et 4 à 6). Que surviennent des conflits entre rois, il peut bien s'en affliger mais il est en dehors de la lutte ! Le croyant n'a pas à s'occuper des batailles des rois de ce monde, ce n'est pas son affaire ; et si, comme Abram, il réalise sa véritable position, Dieu est puissant pour le tenir à l'abri du danger. Il en est tout autrement pour le croyant mondain, ou simplement terrestre. De par son habitation dans les villes de la plaine — il avait « dressé ses tentes jusqu'à Sodome » (Gen. 13:12) — Lot se trouvait, bien malgré lui sans doute, mêlé aux combats ! Si les conflits de ce monde nous touchent parfois de très près, si nous avons à en souffrir dans nos personnes ou dans nos biens, demandons-nous si ce ne serait pas parce que nous ressemblons beaucoup plus à Lot qu'à Abram. Qu'avons-nous « cherché » ? Lot avait « choisi » toute la plaine du Jourdain, il y a « trouvé » la perte de ses biens et la captivité : « car Lot habitait dans Sodome » (Gen. 14:12).

Il y avait là une discipline de Dieu vis-à-vis de Lot : Celui qui aimait « le juste Lot » eût voulu le retirer de Sodome. Hélas ! elle a été sans fruit à cet égard, Lot est retourné à Sodome et le chapitre 19 nous dit comment Dieu a dû agir pour l'en délivrer, au moment où le jugement allait fondre sur la ville coupable. Quel enseignement et quel avertissement pour nous ! — Il y avait également une mise à l'épreuve pour Abram. Va-t-il raisonner ainsi : Lot a choisi la plaine du Jourdain, il récolte maintenant ce qu'il a semé ! Je ne puis que me louer d'avoir écouté l'Éternel et d'être aujourd'hui à l'abri... ? C'eût été manquer d'amour. « Son frère » avait été emmené captif, aussitôt ses affections s'émeuvent et « il met en campagne ses hommes exercés, trois cent dix-huit hommes... » Qu'étaient ces trois cent dix-huit hommes en présence des armées de quatre rois alliés, ayant déjà remporté la victoire sur celles des cinq rois ennemis ? Aux yeux des hommes, c'était folie que d'engager ce combat par trop inégal. Mais la foi d'Abram compte sur Dieu, assuré que son attente ne sera pas déçue ; il sait que la puissance divine est infinie, combien plus grande que celle des hommes ! « Et il ramena tout le bien, et ramena aussi Lot, son frère, et son bien... » (Gen. 14:1 à 16). Mise à l'épreuve à nouveau, la foi d'Abram a triomphé encore !

1.5 Offres du roi de Sodome

C'est alors que le roi de Sodome se présente à Abram : « le roi de Sodome sortit à sa rencontre dans la vallée de Shavé... » Il a un marché à proposer, une offre à faire au patriarche. Mais, avant qu'il ne s'adresse à lui, l'Éternel vient, en la personne de Melchisédec, apporter à son serviteur la nourriture et la joie, symbolisées par « du pain et du vin ». Dieu sait ce que nous sommes, « de quoi nous sommes formés » (Ps. 103:13 et 14), et tandis qu'il nous fait passer d'épreuve en épreuve, Il fortifie notre foi, Il nous donne la nourriture dont nous avons besoin et réjouit nos cœurs d'une joie que le monde ne peut pas donner. Mais encore, Melchisédec apporte à Abram la bénédiction du « Dieu Très-haut, possesseur des cioux et de la terre ! » Et il bénit ce Dieu puissant qui a donné la victoire à Abram. « Et Abram lui donna la dîme de tout » (Gen. 14:17 à 20 - cf. Hébr. 7:1 à 10).

Abram est ainsi préparé par Dieu pour le nouveau combat qu'il va avoir à livrer, combien plus dangereux que le précédent ! L'ennemi emploie mille ruses pour essayer de faire broncher un croyant fidèle... « Et le roi de Sodome dit à Abram : Donne-moi les personnes, et prends les biens pour toi ». Mis à l'épreuve par l'offre du roi de Sodome, Abram va manifester ce qu'il y a dans son cœur : béni comme il vient de l'être par Melchisédec, de la part du « Dieu Très-haut, possesseur des cioux et de la terre », a-t-il besoin de ce que le roi de Sodome vient lui proposer ? Aussi, avec une sainte énergie, il refuse tout. Il ne prendra « quoi que ce soit » ; pourrait-il être dit que le roi de Sodome a « enrichi Abram » ?

Enrichi par le roi de Sodome, Abram aurait montré que Dieu n'était pas son tout et il eût été, dans une certaine mesure, sous l'autorité de celui de qui il avait reçu quelque chose, son obligé en tout cas. Nous suffit-il d'être « bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ », selon l'expression de Éph. 1:3, et d'avoir le puissant secours de la sacrificature de Christ, vrai Melchisédec, qui se plaît à nous apporter nourriture et joie ? Rechercher les biens, les faveurs ou les honneurs que les hommes nous proposent, n'est-ce pas accepter les biens du roi de Sodome ? Même « un fil » ou « une courroie de sandale » suffiront à nous placer dans une fausse position ! Quand Dieu nous met à l'épreuve sur ce point, comment nous comportons-nous ? Pouvons-nous imiter l'exemple du croyant Abram !

Cette mise à l'épreuve d'Abram correspond à la deuxième tentation du Seigneur, en Luc 4 (v. 5 à 8). Dans cette deuxième tentation, il ne s'agit pas, comme dans la première, des besoins de l'homme céleste traversant ce monde, mais des droits qu'il aura à y exercer dans un jour à venir. Le monde n'est pas envisagé comme lors de la première tentation, c'est-à-dire comme un désert, il est vu comme un héritage (cf. Ps. 2:8). Actuellement, l'héritage est entre les mains de l'usurpateur, car il est un usurpateur bien qu'il dise : « elle m'a été donnée », en parlant de « la gloire de ces royaumes ». Pour le croyant, c'est un temps d'attente. En vertu de l'œuvre accomplie à la croix, le fils de l'homme a recouvré ses droits à l'héritage et bientôt Il les exercera ; mais Satan, désirent conserver sa suprématie sur le monde dont il est présentement « le chef », cherche à introduire la gloire royale sans la croix (comme il eût voulu empêcher l'accomplissement de cette œuvre !) et en réclamant l'hommage du roi ! L'homme parfait rejette la tentation. Il refuse de recevoir quoi que ce soit de Satan, comme Abram du roi de Sodome : « Je te donnerai toute cette autorité et la gloire de ces royaumes », avait dit le diable ; « prends les biens pour toi », avait proposé le roi de Sodome : même tentation, venant au fond du même tentateur ! L'homme de foi remporte la victoire, Abram en son temps, « le chef et le consommateur de la foi » aux jours de sa chair !

Quel exemple et quel Modèle pour nous !

« Après ces choses », Abram entend « la parole de l'Éternel » : « Abram, ne crains point ; moi, je suis ton bouclier et ta très grande récompense » (Gen. 15:1). Abram aurait-il pu craindre les rois qui avaient emmené captif « Lot, son frère », du moment que l'Éternel était « son bouclier » ? Aurait-il pu désirer recevoir quoi que ce soit du roi de Sodome, alors que l'Éternel était « sa très-grande récompense » ?

1.6 Le conseil de Saraï

Mis à l'épreuve dans les différentes circonstances dont nous parlent les chap. 13 et 14, Abram a pleinement répondu à la pensée de Dieu. Mais il y a des défaillances dans la vie du plus fidèle des croyants et le chapitre 16 va nous montrer Abram écoutant la voix de Saraï et manifestant l'impatience du cœur naturel. Une promesse lui avait été faite et, sans doute, il avait cru Dieu (15:4 à 6), mais entre le moment où la promesse était faite et celui où elle serait réalisée, s'écoulait un temps durant lequel la foi d'Abram était mise à l'épreuve, tout comme sa patience. Et Abram a manqué de patience !

Il est bien vrai que nous manquons de foi, mais sans doute plus encore de patience que de foi ! Dans tant de circonstances de notre vie nous réalisons que notre foi est faible et le Seigneur pourrait bien nous dire, à nous aussi : « Pourquoi êtes-vous craintifs, gens de petite foi ? » (Matthieu 8:26) ; cependant, quelque faible qu'elle soit, notre foi est, la plupart du temps, réelle : au fond, nous ne doutons pas que le Seigneur accomplira ses promesses. Ce qui nous fait surtout défaut, c'est la patience : nous voudrions avoir aussitôt ce que le Seigneur trouve bon de nous donner plus tard seulement. Aussi, l'histoire d'Abram, à cette période de sa vie, est-elle tout particulièrement instructive pour nous. Il a cru Dieu et cela lui a été compté à justice ; un héritier lui est promis, sa semence sera comme les étoiles des cioux ; mais l'accomplissement de cette promesse tarde, Abram n'a pas d'enfant ! Son impatience se manifeste alors et, sur le conseil de Saraï sa femme, il va vers Agar, la servante égyptienne. Un fils naîtra, Ismaël, mais ce n'est pas par lui que la

promesse sera accomplie: Bien au contraire, ce fils, né de la servante, sera une épine dans la maison et les affections d'Abram : non seulement Saraï est méprisée par Agar, mais encore elle est pleine d'amertume à l'égard d'Abram ; et, plus tard, Ismaël se moquera d'Isaac et Abraham devra chasser « la servante et son fils » (Gen. 16:4 et 5 ; 21:9 à 11). Même si nous ne doutons pas que Dieu accomplira ses promesses, l'impatience de la chair pour hâter cet accomplissement nous procurera peines et douleurs !

Dans l'épître aux Hébreux, où, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'est pas question des manquements des hommes de foi, cette défaillance d'Abram est passée sous silence. Au contraire, il nous est présenté comme exemple lorsque nous sommes exhortés à être des « imitateurs de ceux qui, par la foi et par la patience, héritent ce qui avait été promis ». Et quand il nous est dit qu'Abraham « obtint ce qui avait été promis », ce n'est pas à sa foi qu'il est fait allusion mais à sa patience : « Abraham, ayant eu patience, obtint ce qui avait été promis » (Hébr. 6:12 à 15). Cet enseignement appuie ce que nous avons dit plus haut à propos de la foi et de la patience.

Notre cœur naturel n'aime pas la patience, aussi l'épreuve est-elle envoyée par Dieu pour briser notre propre volonté, cette volonté du cœur naturel qui nous conduit à agir pour hâter la délivrance, l'accomplissement des promesses. C'est ainsi que « la tribulation produit la patience », que « l'épreuve de votre foi produit la patience » ; et l'apôtre Jacques écrit encore : « Voici nous disons bienheureux ceux qui endurent l'épreuve avec patience. Vous avez ouï parler de la patience de Job, et vous avez vu la fin du Seigneur, savoir que le Seigneur est plein de compassion et miséricordieux » (Rom. 5:3 - Jacques 1:3 ; 5:7 à 11). Si l'apôtre présente aux croyants hébreux l'exemple d'Abraham qui « ayant eu patience, obtint ce qui avait été promis », c'était pour les encourager à imiter « ceux qui, par la foi et par la patience, héritent ce qui avait été promis », c'était parce qu'ils avaient « besoin de patience, afin que, ayant fait la volonté de Dieu, ils reçoivent les choses promises » (Hébr. 6:12 à 15 ; 10:36). Dans les jours de la grande tribulation, les saints seront encouragés à attendre avec confiance et avec patience le moment de la délivrance : « C'est ici la patience et la foi des saints » (Apoc. 13:10 ; cf. 14:12): Ce n'est pas seulement pour eux que cela est écrit, il y a aussi un enseignement pour nous.

Manquer de patience dans l'exercice de la foi nous conduira toujours à d'humiliantes expériences. Ce sont celles qu'Abram a dû faire après la naissance d'Ismaël. Lorsque l'Éternel lui annonce que c'est de Sara qu'il aura un fils, Isaac, celui par le moyen duquel les promesses seront accomplies, quelle angoisse il éprouve au sujet du fils d'Agar, exprimée par ce cri : « Oh, qu'Ismaël vive devant toi ! » (Gen. 17:15 à 22).

1.7 Abraham chez Abimélec, roi de Guézar

Nous ne dirons rien du chapitre 18, où Abraham est mis à l'épreuve : jusqu'où ira son intercession en faveur des villes sur lesquelles le jugement va être exécuté ? — ni du chap. 19, qui termine l'histoire de Lot, et nous en arrivons au chapitre 20, où nous voyons Abraham séjournant à Guézar. Mis à l'épreuve comme il l'avait été jadis en Égypte, Abraham bronche de la même manière ! Là encore quel enseignement et quel avertissement pour nous ! Il est bien vrai que nous oublions rapidement les leçons si lentement apprises. Quelle humiliation, pourtant, quelle confusion avaient été celles d'Abraham devant le Pharaon ! Tout cela, retenu un moment (cf. Gen. 13), était maintenant perdu de vue et Abraham se comporte à Guézar tout comme en Égypte. La chair ne change jamais et ne s'améliore jamais, elle est la même à Guézar et en Égypte.

1.8 « Chasse cette servante et son fils »

Au chapitre 21, c'est la naissance d'Isaac. Dieu accomplit sa promesse, « comme il en avait parlé » et « au temps fixé » (v. 1 et 2). Comme ces expressions font ressortir la défaillance d'Abraham au chapitre 16, son manque de patience ! « Comme il en avait parlé » : la foi peut toujours compter sur Lui, car ce qu'Il a dit, Il l'accomplit certainement. Une chose dite par Lui est, pour la foi, une chose faite. « Au temps fixé » : précieux encouragement à la patience ! Il y a un moment choisi par Lui, où Il réalise ce qu'Il a dit. — Sans doute, avec Sara et Agar, Isaac et Ismaël, nous avons les deux alliances, les deux natures, et Galates 4 nous donne bien des enseignements à ce sujet, mais c'est à un autre point de vue que nous considérons ces récits.

Ismaël peut-il rester dans la maison d'Abraham, alors qu'Isaac est né, l'enfant qui rappellera sans cesse à Abraham l'impatience de son cœur naturel, en présence de celui que Dieu lui a donné « comme il en avait parlé » et « au temps fixé » ?

C'est une nouvelle mise à l'épreuve pour Abraham. Sara, qui l'avait jadis envoyé vers la servante égyptienne, lui dit maintenant : « Chasse cette servante et son fils ». Qu'est-ce qu'Abraham va faire ? Que va-t-il choisir, entre ce qu'il a obtenu selon les pensées de son propre cœur et ce que Dieu lui a donné selon ses promesses ? S'il lui en coûte de prendre la décision qui cependant s'impose à lui, c'est parce qu'elle comporte le renvoi de la servante et de son fils, ce fils qui est aussi le sien ! De toutes les mises à l'épreuve qu'Abraham a dû connaître jusqu'à présent, celle-là est sans doute la plus douloureuse car elle met en jeu les affections de son cœur de père : « Et cela fut très mauvais aux yeux d'Abraham, à cause de son fils ». Pourtant, Dieu lui parle, l'encourage, de telle sorte que, de cette épreuve, il sort vainqueur ! Notre cœur souffre quand il s'agit de rompre avec ce qui est « selon la chair », mais lorsque nous avons compris que la chair n'a aucune place devant Dieu, mis à l'épreuve, nous pouvons triompher.

1.9 Sacrifice d'Isaac

Toutes les épreuves traversées jusqu'ici par Abraham sont des épreuves que nous pouvons appeler « indirectes » : sans doute, c'est Dieu qui le met à l'épreuve mais, en fait, c'est parce qu'il se trouve placé dans telle ou telle circonstance. La circonstance, permise par Dieu, constitue le moyen de manifester l'état du cœur du patriarche. C'est la famine survenue en Canaan, ou la querelle des bergers de Lot et d'Abram, ou encore la bataille des rois, ou bien les offres du roi de Sodome, c'est le conseil de Saraï, le séjour à Guézar, l'invitation de Sara à chasser Agar et son fils. Soulignons la gradation qu'il semble y avoir dans les différentes mises à l'épreuve d'Abraham : les premières ont trait aux richesses matérielles (Gen. 12 à 14), les suivantes, à l'accomplissement de la promesse, au renvoi d'Ismaël et enfin, au sacrifice d'Isaac.

Cette dernière épreuve est la plus douloureuse de toutes. C'est une épreuve « directe », en ce sens qu'elle vient directement de Dieu ; c'est la seule à propos de laquelle il nous est dit : « Et il arriva, après ces choses, que Dieu éprouva Abraham » (Gen. 22:1). « Après ces choses » : toutes les épreuves précédentes ont été, en quelque sorte, préparatoires et, en particulier, Abraham ayant été manifesté fidèle lorsqu'il s'est agi de chasser Agar et Ismaël, de se séparer de ce qui typifie la chair, Dieu peut éprouver l'homme de foi afin de mettre en lumière les caractères du nouvel homme. C'est « l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périt... » (1 Pierre 1:7). Combien la foi d'Abraham va briller sur la montagne de Morija ! « Par la foi, Abraham, étant éprouvé, a offert Isaac », une foi vivante, manifestée par des œuvres : « ...la foi, si elle n'a pas d'œuvres, est morte par elle-même... Abraham, notre père, n'a-t-il pas été justifié par des œuvres, quand il a eu offert son fils Isaac sur l'autel ? ...par les œuvres la foi fut rendue parfaite. Et l'écriture a été accomplie qui dit : Et Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté à justice ; et il a été appelé ami de Dieu » (Hébr. 11:17 à 19 - Jacques 2:17 à 24).

Il est bien remarquable que, dans les deux épreuves dont nous venons de parler, Abraham est atteint dans les affections de son cœur paternel : il doit, d'abord, chasser son fils Ismaël ; ensuite, offrir en holocauste son fils Isaac. Cette dernière mise à l'épreuve était plus douloureuse encore que la précédente : d'une part, il fallait mettre à mort son fils, et non pas seulement le chasser ; d'autre part, c'était d'Isaac qu'il s'agissait, le fils de la promesse, et non plus d'Ismaël, né de la servante égyptienne ! Mais, quoi qu'il pût lui en coûter,

Abraham n'a aucune hésitation ; nous ne lisons pas ici que « cela fut très mauvais » à ses yeux (cf. 21:11). La foi ne raisonne pas, elle se hâte d'obéir et cette obéissance va ici, en figure, jusqu'à la mort, ainsi qu'Hébreux 11 et Jacques 2 nous l'enseignent. Abraham aimait Dieu plus que tout ce qu'il avait au monde et il l'a prouvé par des actes, ne refusant pas son fils, celui qu'il aimait, Isaac. Mis à l'épreuve, le cœur d'Abraham a été manifesté et cela, à la gloire de Celui dans lequel il avait mis sa confiance !

Dieu ne nous demande sans doute pas aujourd'hui un sacrifice semblable à celui qu'il demandait à Abraham. Mais que de circonstances Il nous fait traverser qui sont autant de mises à l'épreuve destinées à manifester l'état de nos cœurs ! Puisse-t-on nous demeurer toujours dans une condition telle que, chaque fois, le résultat de l'épreuve soit à la gloire de Dieu !

2 « Celui qui vous appelle est fidèle... » 1 Thes. 5:24

ME 1952 p. 3-7

2.1 Des deuils. Ézéchiel 24:15-27

L'année 1951 a été marquée, entre diverses circonstances douloureuses, par des deuils survenus dans des conditions qui ont ajouté à notre tristesse. Dieu a trouvé bon de retirer, de façon subite et que nous estimerions prématurée — mais nous savons que toutes ses voies sont sagesse — des frères dont le service nous paraissait encore nécessaire. Si nous pensons avec beaucoup de sympathie à la perte faite par leurs familles, au grand vide que ces départs y ont laissé, nous avons devant nous, également, l'épreuve de l'Assemblée.

Pour parler au peuple, l'Éternel reprenait à Ézéchiel sa femme, « le désir de ses yeux » (Ézéch. 24:15 et suivants). N'est-ce pas pour parler à son Assemblée que le Seigneur nous a éprouvés de tant de manières ? Aussi, nous convient-il de nous arrêter à cette étape du chemin et d'écouter ce que Dieu veut nous dire par le moyen de ces deuils et des exercices qu'Il a jugé bon de nous dispenser.

2.2 Deut. 8:3-6. Manifestation de l'état du cœur

Au moment où il allait achever son voyage dans le désert et entrer dans le pays de la promesse, le peuple d'Israël a été exhorté par Moïse à se souvenir « de tout le chemin » par lequel Dieu l'avait fait marcher ces quarante ans, afin de l'humilier et de l'éprouver, « pour connaître ce qui était dans son cœur » (Deut. 8). Nous pouvons en faire une application à ce qui nous concerne aujourd'hui. Quel est l'état de nos cœurs ? Ce sont les épreuves du désert qui le manifestent.

Moïse déclare ensuite au peuple : « Et il t'a humilié, et t'a fait avoir faim... ». Comme Israël autrefois, nous avons la nourriture du désert, la manne, c'est-à-dire Christ, le pain de vie. Mais ne serions-nous pas tentés de dire, nous aussi : « il n'y a pas de pain, et il n'y a pas d'eau, et notre âme est dégoûtée de ce pain misérable » ? (Nomb. 21:5). Pour apprécier une nourriture, il faut avoir faim ; c'est pourquoi, dans sa fidélité, notre Dieu nous « fait avoir faim » : Il nous humilie et nous éprouve par tant de circonstances douloureuses, s'occupant ainsi de nous afin que nos âmes « aient faim » de Christ, pain de vie, nourriture du désert. « Celui qui nous appelle est fidèle » pour opérer une telle œuvre en nous !

2.3 Qu'est-ce que manifeste notre marche et notre témoignage ?

« C'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil » (Rom. 13:11). Considérons notre marche individuelle et notre témoignage collectif, notre vie et la vie de l'Assemblée. Cela nous amène-t-il à penser que nous vivons pour le Seigneur et pour la gloire de Dieu ou, au contraire, surtout pour nous-mêmes, alors que, cependant, nous connaissons bien 2 Cor. 5:14, 15 ? — Au lieu de livrer les combats de Canaan, le véritable combat chrétien, n'en restons-nous pas à ceux du désert, dans lesquels d'ailleurs nous sommes souvent défaits parce qu'au lieu de manifester, dans la puissance de l'Esprit, la vie de Christ qui est en nous, nous agissons tant de fois selon les impulsions de la chair, perdant de vue les enseignements, qui nous sont si familiers pourtant, de Galates 5:13 à 26 ? — Et encore, pour ce qui concerne nos rapports dans la vie de l'assemblée, combien souvent nous avons « oublié » Éph. 4:1 à 3, que nous citerions cependant sans aucune défaillance de mémoire !

Résumons ces questions d'un mot : la Parole a-t-elle quelque autorité sur nos cœurs et nos consciences, afin de nous rendre capables d'y conformer nos voies ?

2.4 Le Seigneur discipline pour notre profit

Nous ne voudrions cependant pas qu'à sa venue, le Seigneur nous trouve dans le bas état où nous sommes. Aussi pouvons-nous être reconnaissants de tout le travail qu'Il fait en nous, dans sa fidélité et sa miséricorde ! Il réveille nos affections pour sa personne et nous prépare pour le moment où Il nous ravira, tous ensemble, à sa rencontre en l'air. Il s'occupe de son Assemblée : « Moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime » (Apoc. 3:19). Si nous n'écoutons pas sa voix, les répréhensions qu'Il nous fait entendre, Il est amené à nous frapper, mais c'est dans son amour qu'Il le fait : Il châtie « tous ceux qu'Il aime ».

Le sarment que le cultivateur nettoie est l'objet d'un travail douloureux, mais nécessaire, « afin qu'il porte plus de fruit » (Jean 15:2). Si nous sommes les objets de la discipline du Père, c'est en vue de la manifestation de la vie divine qui est en nous et que nous sommes responsables de montrer, ce qui est, à proprement parler, « porter du fruit » ; c'est, en d'autres termes, « afin que nous participions à sa sainteté » (Héb. 12:10). Ne méprisons pas cette discipline ! Ne perdons pas courage non plus car, d'une part, elle est « pour notre profit » et, d'autre part, elle est la preuve que nous sommes aimés du Seigneur : « celui que le Seigneur aime, il le discipline ». Soyons exercés par elle ! Pour le présent, ce n'est pas « un sujet de joie, mais de tristesse » ; plus tard, le fruit sera produit (Héb. 12:5 à 11) et le Père sera ainsi glorifié, selon ce que le Seigneur lui-même a dit : « En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit ; et vous serez mes disciples » (Jean 15:8).

Nous sommes en chemin vers la maison du Père et près d'y arriver. Si le chemin qui y conduit est difficile, c'est parce que Dieu nous prépare et nous forme pour le ciel ; la vallée de Baca, par laquelle il passe, est la vallée des larmes, non pas seulement la vallée de l'épreuve, car nous pourrions être plus ou moins insensibles aux circonstances extérieures et la discipline pourrait nous laisser à peu près indifférents ou même endurcis. Il faut que les circonstances que Dieu nous envoie, douloureuses, humiliantes parfois, soient un sujet d'exercices pour nous et produisent ce jugement de nous-mêmes qui nous conduira à la repentance — repentance à laquelle Dieu nous exhorte et qui se traduit par les larmes (Apoc. 3:19).

Dieu veuille que, dans ces jours d'épreuves multipliées, nous soyons amenés jusque-là ! Au sein même de la vallée de Baca, nous ferons alors une fontaine. La fontaine, jouissance toute nouvelle de la personne de Celui qui nous aime et de notre relation avec Lui, source de rafraîchissement au milieu de la plus sombre vallée, c'est le fruit béni de l'épreuve et c'est le croyant lui-même qui la « fait » !

2.5 Ni résignation ni stagnation. Prendre courage

Nous sommes, parfois, plus ou moins résignés à ne faire aucun progrès dans la vie chrétienne et, peut-être aussi, sommes-nous découragés en considérant notre état. Prenons courage, Dieu est plus fort que nous et Il nous aime ! Il veut, peu à peu, dans le chemin

qui conduit à la maison, nous dépouiller de nous-mêmes afin de nous amener, un peu mieux chaque jour, à vivre Christ. C'est en Lui seul qu'est la source de la force et, dit le Psalmiste : « Bienheureux l'homme dont la force est en toi ». C'est sur ce bienheureux qu'est répandue la pluie de bénédictions !

Quand nous atteindrons le terme du voyage, ce dépouillement de nous-mêmes sera complet et nous pourrons dire, en vérité, nos cœurs n'étant occupés que de Christ : « Vois, ô Dieu ! et regarde la face de ton oint » (Ps. 84).

2.6 Sanctifiés entièrement

Le souhait de l'apôtre est celui par lequel nous voulons terminer : « Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement ; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre seigneur Jésus Christ » (1 Thess. 5:23). Le but de la discipline est de nous séparer entièrement d'un monde duquel nous ne sommes pas et de nous attacher à Christ afin que, suivant ses traces, nous puissions refléter quelque chose de ses caractères. Dieu « nous discipline pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté » (Héb. 12:10). Il veut nous sanctifier « entièrement », en tous points, esprit, âme et corps. Travail dont la réalisation ne nous paraît pas possible tellement nous vivons peu le christianisme, mais que Dieu opère, dans la vallée de Baca ! Nous sommes infidèles, mais « Celui qui nous appelle est fidèle ». Il est fidèle à Lui-même, à sa propre gloire qu'Il veut manifester dans les siens ! La fidélité dont il est question dans ce passage, c'est celle qu'Il déploiera jusqu'au bout dans le travail de sanctification qu'Il accomplit en ceux qui lui appartiennent.

Ayons donc confiance malgré tout, malgré notre extrême faiblesse et tout ce qui serait de nature à nous décourager dans le chemin. Le Dieu de paix Lui-même nous sanctifiera entièrement ! Il est fidèle, Il le fera !

3 « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur... » (Ps. 139:23, 24)

ME 1953 p. 57-61

3.1 Importance d'examiner son propre cœur

Dieu a une parfaite connaissance, non seulement de ce que nous faisons ou disons, mais encore de nos pensées les plus secrètes. Il discerne tout ce qu'il y a dans nos cœurs alors que, la plupart du temps, nous n'y voyons, pas clair nous-mêmes. Que, par exemple, dans des difficultés auxquelles nous sommes mêlés, l'on nous exhorte à juger en nous ce qui n'a pas l'approbation de Dieu et nous nous récrions aussitôt ; nous estimons que tout y est bien et qu'il faut chercher la cause du trouble chez notre frère. Comme nous nous connaissons peu nous-mêmes ! Bien des expériences sont parfois nécessaires pour nous apprendre qu'il convient toujours d'examiner, avant tout, l'état de notre cœur. Quand nous l'avons enfin compris, nous pouvons demander, comme autrefois le Psalmiste : « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ; éprouve-moi, et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle » (cf. Ps. 139:2 à 4 et 23, 24).

3.2 Sondés par la Parole de Dieu

Laissons-nous « sonder » par Dieu, par « la parole de Dieu... vivante et opérante » ; elle est « plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants », « elle discerne les pensées et les intentions du cœur » et « toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire » (Héb. 4:12, 13). Gardons-nous de détourner le tranchant de la Parole, d'émousser la pointe de l'épée, si nous voulons être maintenus dans une bonne condition morale !

Même dans ce que nous faisons de meilleur, quel mélange y a-t-il, la plupart du temps, de recherche et de satisfaction de soi, d'orgueil peut-être ! Et si, en toute droiture, nous pouvions dire : « Je n'ai rien sur ma conscience », il faudrait pourtant ajouter : « Mais par là je ne suis pas justifié ; mais celui qui me juge c'est le Seigneur » (1 Cor. 4:4).

3.3 Causes secondes, causes premières

Puisque nous savons si mal discerner notre propre état, il est nécessaire que Dieu nous montre Lui-même ce qu'il peut y avoir à juger dans notre cœur. C'est pourquoi Il permet, ou envoie, des épreuves qui révèlent ce qu'il y a au fond de nous-mêmes (cf. Deut. 8:2). Il suffit parfois de bien peu — un grain de sable ! — pour que soit mis en lumière l'état d'un cœur. Que des faits sans importance en eux-mêmes arrivent à produire un grand trouble, c'est le signe d'un état laissant beaucoup à désirer ; il eût fallu une difficulté autrement sérieuse si l'état n'avait été aussi mauvais : plus minuscule est le fait qui manifeste un état à redresser, plus mauvais est cet état ! Nous nous arrêtons généralement aux causes secondes et nous serions, par suite, amenés à dire : comment des circonstances aussi insignifiantes ont-elles pu produire de pareils résultats ? Si l'on n'avait pas fait ceci ou dit cela, tout ce qui s'en est suivi ne serait certainement pas survenu. Et que de reproches s'adresse-t-on, ou adresse-t-on à ceux qui ont provoqué ce qui a dévoilé l'état du cœur ! L'on perd ainsi de vue que Dieu Lui-même a tout dirigé, en vue d'un but qu'Il voulait atteindre : manifester l'état intérieur. Le fait qui a conduit à cette manifestation n'a en soi, la plupart du temps, que fort peu d'importance. Dieu avait discerné ce qui devait être jugé, alors que nous n'en avons pas conscience et estimions, au contraire, que tout allait bien ; aussi, parce qu'Il ne voulait pas nous laisser là, Il a permis, ou envoyé, ce qui a ouvert les yeux sur un état qui n'était ni confessé ni même reconnu. Quelle grâce qu'Il agisse ainsi !

3.4 Aspect collectif

Ce qui est vrai pour un croyant l'est aussi pour une assemblée : comment se peut-il qu'un fait anodin y apporte le trouble et la discorde ? Sans doute, parce que Dieu s'en est servi, ou l'a « commandé » (cf. Lam. de Jér. 3:37, 38), pour révéler l'état moral de l'assemblée. De sorte qu'il serait sans profit de s'attarder aux faits eux-mêmes et de rechercher sous prétexte de paix, un « arrangement » qui sauvegarderait peut-être les apparences mais ne constituerait pas le vrai remède. Il faut aller jusqu'à la source, des effets remonter aux causes, en se courbant sous la puissante main de Dieu. C'est l'état des cœurs qui doit être jugé et cela ne peut être fait que dans la présence de Dieu ; c'est pourquoi il est essentiel d'amener les âmes devant Dieu. La restauration de l'état moral d'un croyant ou d'une assemblée, le rétablissement de la paix entre les frères, la communion et la prospérité spirituelle sont à ce prix ! Le méconnaître serait opposer un obstacle au travail de Dieu !

Si l'état d'un croyant, ou d'une assemblée, est bon, les circonstances permises ou ordonnées par Dieu n'amèneront jamais rien de fâcheux, mais manifesteront que tout est en ordre et en règle avec Lui. Si, au contraire, il est mauvais, cette « épreuve » mettant au jour l'état du cœur, ce qui doit être jugé pourra l'être.

3.5 Ne pas fuir la présence de Dieu

Une âme en mauvais état fuit la présence de Dieu (Ps. 139:7 à 12 ; cf. Gen. 3:8 à 10), tandis qu'Il voudrait que nous jouissions constamment de Lui et de la communion avec Lui. C'est pourquoi Il opère afin que rien, dans nos cœurs, ne puisse nous en empêcher : ce que nous ne discernons pas, Il le manifeste pour que soit ôté ce qui serait un obstacle à la jouissance de sa

communion. Quand un croyant a compris la valeur et la nécessité de ce travail de Dieu et en a, au moins en quelque mesure, apprécié les résultats, il demande sans cesse qu'il soit poursuivi : « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ; éprouve-moi, et connais mes pensées ».

3.6 Circonstances utilisées par Dieu pour révéler l'état du cœur

N'oublions jamais que les difficultés, qu'elles soient suscitées par l'adversaire (et toujours avec la permission divine ; cf. Job 1:12 et 2:6) ou envoyées directement par Dieu, sont une mise à l'épreuve ; cela, qu'il s'agisse de la vie individuelle ou de la vie d'assemblée. Combien il est donc important de veiller sur l'état de notre cœur, sur l'état de l'assemblée. Soyons vigilants à cet égard et, pour cela, reprenons quotidiennement la prière du Psalmiste (139:23, 24)). L'ennemi multiplie ses attaques, mais il est impuissant en présence d'un croyant en bon état, qui a su revêtir « l'armure complète de Dieu » (Éph. 6:10 à 18) — armure qui n'est pas la connaissance théorique de certaines vérités mais un bon état pratique de l'âme — comme aussi, en présence d'une assemblée où il n'y a aucune fissure, où tout est en ordre, dans la soumission au Seigneur, l'obéissance à la Parole, la dépendance de l'Esprit et la crainte de Dieu. S'il n'en est pas ainsi, l'adversaire remportera des succès certains et nous ferons de douloureuses expériences. Cependant, quel qu'humiliantes qu'elles soient, ne doutons jamais de la fidélité du Seigneur à ses promesses et ne soyons pas découragés, si même parfois les circonstances sont telles qu'elles troubleraient ceux qui ne regarderaient qu'en bas ! Des croyants faibles, ayant peut-être jusqu'alors mal compris leur position et leurs privilèges, seront fortifiés au travers des combats qu'il faudra livrer, comme le furent jadis les combattants de la foi : « de faibles qu'ils étaient », nous est-il dit, « ils furent rendus vigoureux, devinrent forts dans la bataille » (Héb. 11:34). Par ailleurs, le Seigneur manifestera ceux chez lesquels il y a de la droiture de cœur et dans lesquels Il aura accompli son travail. Au travers de tout ce en quoi les siens l'auront déshonoré, ayons confiance quand même. Lui saura se glorifier !

3.7 Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde

Que cette pensée nous encourage et fortifie notre foi ! Mais aussi, veillons sur l'état de notre cœur, n'oubliant pas les exhortations de Proverbes 4:23 et 26 : « Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues de la vie. ... Pèse le chemin de tes pieds, et que toutes tes voies soient bien réglées. N'incline ni à droite ni à gauche ; éloigne ton pied du mal » et, pour les réaliser, reprenant sans cesse la prière de David : « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ; éprouve-moi et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle ». Heureux celui qui peut dire, en vérité : « Tu m'as sondé, et tu m'as connu » ! (Ps. 139:1).

4 Raison d'être des épreuves

Titre original : Épreuves ME 1953 p. 141-150

4.1 Deux sortes de tentations selon Jacques

L'épître de Jacques parle de deux « tentations » différentes. Lorsqu'il est écrit : « Que nul, quand il est tenté, ne dise: Je suis tenté par Dieu ; — car Dieu ne peut être tenté par le mal, et lui ne tente personne », il est question de la tentation intérieure : « chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise ; puis la convoitise, ayant conçu, enfante le péché ; et le péché, étant consommé, produit la mort » (1:13 à 15). Par contre, au v. 2 comme au v. 12 de ce même chapitre, il s'agit de la tentation venant du dehors, que l'apôtre appelle : « l'épreuve de votre foi » ; il convient d'estimer « comme une parfaite joie » le fait d'être en butte à une semblable tentation et il est bienheureux celui qui, l'endurant avec patience, est « manifesté fidèle par l'épreuve ». L'une et l'autre de ces deux tentations peuvent conduire à la mort, mais pour la première, c'est la mort salaire du péché, tandis que, pour la seconde, il s'agit de la mort du corps comme terme d'un chemin où la fidélité dans l'épreuve peut aller jusque là ! (comp. Jacques 1:12 et Apoc. 2:10).

4.2 Produire la patience

L'épreuve de la foi « produit la patience » (Jacques 1:3) ; c'est « la tribulation » de Romains 5:3, tribulation qui brise la volonté propre, volonté de notre cœur naturel qui n'aime pas souffrir, ce qui nous rend impatients. Lorsque notre volonté est soumise à la volonté de Dieu, nous cessons d'être impatients et attendons, patiemment, que Dieu agisse. La patience doit avoir « son œuvre parfaite » ; quand ce résultat est atteint, nous sommes « parfaits et accomplis », c'est-à-dire que nous n'avons plus d'autre volonté que celle de Dieu (Jacques 1:4). — Christ, homme sur la terre, est notre Modèle ; en Lui, la patience a toujours eu « son œuvre parfaite ». C'est ainsi qu'Il a pu dire, par exemple : « Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi » (Matth. 11:26). Ayant un tel modèle, nous sommes aussi exhortés, par l'apôtre Jacques, à prendre « pour exemple de souffrance et de patience les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur ». À quoi l'apôtre ajoute : « Voici, nous disons bienheureux ceux qui endurent l'épreuve avec patience. Vous avez oui parler de la patience de Job, et vous avez vu la fin du Seigneur, savoir que le Seigneur est plein de compassion et miséricordieux » (Jacques 5:10 et 11).

4.3 L'épreuve de la foi tournant à louange, à gloire et à honneur

Le croyant est « régénéré pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts, pour un héritage incorruptible, sans souillure, immarcescible, conservé dans les cieux », et lui-même cheminant dans ce monde, y est « gardé par la puissance de Dieu par la foi, pour un salut qui est prêt à être révélé » ; il peut donc se réjouir, « tout en étant affligé maintenant pour un peu de temps par diverses tentations, si cela est nécessaire ». Joie au travers des afflictions, telle est la part du racheté ici-bas ; et cela, en vue d'un résultat glorieux : « afin que l'épreuve de votre foi... soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus Christ » (1 Pierre 1:3-8). La foi étant éprouvée, des fruits sont produits ; certains, déjà maintenant (Rom. 5:3 à 5 ; Jacques 1:2 à 4), tandis que d'autres seront vus plus tard, en gloire : pour celui qui aura été « manifesté fidèle par l'épreuve » (Jacques 1:12) et pour Christ Lui-même (1 Pierre 1:7). Quel encouragement ! Il vaut la peine de traverser l'épreuve de la foi, quelque souffrance qu'elle puisse comporter, car ses résultats ajouteront quelque chose à la gloire de Christ : quelle gloire pour Lui quand sera manifesté le fruit de son travail dans les siens, « quand il viendra pour être, dans ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru » ! (2 Thess. 1:10).

4.4 Épreuve de la foi, discipline formative et châtement se mêlent

Il est souvent difficile de démêler, dans les exercices douloureux que nous avons à connaître, ce qui est épreuve de la foi, discipline envoyée par Dieu pour notre formation et châtement mérité par notre infidélité ; dans nombre de cas, il y a sans doute une part, plus ou moins grande, de chacune de ces trois formes d'épreuve. Une discipline peut fort bien ne comporter aucun châtement, alors que dans tout châtement il y a une discipline ; et le cas peut se produire où le châtement étant reçu de la main de Dieu, dans l'esprit qui convient, la discipline produisant des fruits, ce que Dieu avait dispensé comme un châtement devient l'épreuve de la foi. De cela, les chapitres 19 et 20 du second Livre des Chroniques nous donnent une illustration remarquable, sur laquelle nous reviendrons plus loin. — C'est de

l'épreuve de la foi qu'il s'agit en 1 Pierre 1:3 à 8, il n'y est question ni de discipline ni de châtement. Dieu a discerné, dans un cœur, un peu de cette foi qui l'honore dans le chemin d'obéissance où le croyant est gardé pour Sa propre gloire, Il veut la mettre en évidence. C'est dans ce but qu'Il l'éprouve : Il permet, ou envoie, les « diverses tentations » qui affligent le racheté mais produisent des fruits bénis déjà maintenant, en attendant que soient vus les pleins résultats en gloire !

Lorsqu'il a parlé de Christ, en 1 Pierre 1:7, l'apôtre ajoute aussitôt : « le quel, quoique vous ne l'avez pas vu, vous aimez ». Ce passage nous entretient, tout au long, de ce qui est du domaine de la foi. Nous n'avons pas vu l'Objet de nos cœurs, si ce n'est par la foi ; cependant, « nous l'aimons parce que lui nous a aimés le premier » (1 Jean 4:19), « et, croyant en lui, quoique maintenant nous ne le voyions pas, nous nous réjouissons d'une joie ineffable et glorieuse » (1 Pierre 1:8). Croyant en lui » : c'est Christ, Objet de notre foi, Celui auquel nous avons cru pour le salut de notre âme, que nous avons appris à connaître chemin faisant et sur lequel nous pouvons nous reposer paisiblement pour ce qui est devant nous ! Expérience faite par l'apôtre, dans une si riche mesure, tout au long de son ministère et qui lui permettait de dire, le temps de son départ arrivé : « Je sais qui j'ai cru ». Il savait que Celui qu'il avait cru, après l'avoir gardé lui-même, avait la puissance de garder ce qu'il lui avait confié jusqu'à ce jour-là » (comp. 1 Pierre 1:5 et 2 Tim. 1:12). L'apôtre parle de la foi en 1 Pierre 1:5, de l'épreuve de la foi au v. 7 ; de la joie, au v. 6 et d'une joie « ineffable et glorieuse » au v. 8. La foi peut toujours se réjouir, mais quand elle est éprouvée, Christ est vraiment connu et le croyant peut alors se réjouir « d'une joie ineffable et glorieuse ». Joie ineffable, qui ne s'exprime pas, que des paroles ne peuvent traduire, mais qui remplit le cœur de celui qui a été éprouvé. Joie glorieuse, car Christ, un Christ glorieux, en est le sujet et elle inonde le cœur du racheté qui, par la foi, jouit du ciel et de la gloire, bien qu'étant encore dans un monde où il est éprouvé « pour un peu de temps » ! S'il vaut la peine de connaître l'épreuve de la foi en pensant à la gloire de Christ en son jour, ne vaut-il pas la peine aussi de la traverser pour se réjouir « d'une joie ineffable et glorieuse » ?

4.5 Manifestation de l'état de cœur par l'épreuve

Lorsque nous parlons d'épreuves, nous pensons généralement à des circonstances douloureuses, limitant ainsi le sens du mot car certaines épreuves ne sont pas des circonstances douloureuses. Une épreuve, c'est ce que Dieu dispense au croyant pour manifester l'état de son cœur (cf. Deut. 8:2 et 2 Chron. 32:31).

4.5.1 Châtiment. Josaphat. 2 Chron. 19 et 20

L'épreuve peut être un châtement que nous avons mérité. L'accepterons-nous sans irritation ni révolte mais, au contraire, en nous jugeant profondément devant Dieu ? Imitons l'exemple du roi Josaphat qui a écouté le message de Jéhu (2 Chroniques 19:2) et a su en tirer tout le profit pour lequel Dieu le lui avait fait entendre ! De telle sorte que, lorsque le châtement est survenu, nous le voyons, dans la crainte, tourner sa face pour rechercher l'Éternel, et proclamer un jeûne par tout Juda. Aussi, l'épreuve qui s'abattait sur lui comme un châtement fut changée en épreuve de sa foi ! L'ennemi déploie sa puissance, les fils de Moab et les fils d'Ammon sont là, « une grande multitude »... Qu'importe ! Josaphat regarde en haut, il prie avec foi, il peut dire avec confiance : « nous ne savons ce que nous devons faire, mais nos yeux sont sur toi ! ». Sa foi, éprouvée, est mise en évidence de telle façon qu'il peut faire appel à la foi de tout le peuple : « Écoutez-moi, Juda, et vous, habitants de Jérusalem : Croyez à l'Éternel, votre Dieu, et vous serez affermis ; croyez ses prophètes, et vous prospérerez ». Le propre de la foi, c'est qu'elle peut se réjouir avant même que la délivrance ait été opérée : Josaphat établit « des chœurs pour l'Éternel », « et au moment où ils commençaient le chant de triomphe et la louange », l'Éternel intervint pour les délivrer merveilleusement ! « Et tous les hommes de Juda et de Jérusalem, et Josaphat à leur tête, s'en retournèrent, revenant à Jérusalem avec joie ; car l'Éternel les avait réjouis au sujet de leurs ennemis. Et ils vinrent à Jérusalem, à la maison de l'Éternel, avec des luths et des harpes et des trompettes ». Quelle joie pour eux tous ! Quelle gloire pour Dieu ! Ce sont là les résultats de l'épreuve de la foi, comme nous l'a montré 1 Pierre 1:3 à 8 (voir 2 Chron. 19 et 20).

4.5.2 Discipline. Épreuve

L'épreuve peut être aussi une forme de la discipline nécessaire à notre éducation ; elle fait partie de ces « toutes choses » qui « travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu » (Rom. 8:28). La recevrons-nous avec soumission, sans découragement mais exercés par elle, comprenant qu'elle nous est dispensée par un Père qui nous aime, qui veut nous instruire et nous former, qui désire que « nous participions à sa sainteté » et qui agit ainsi pour nous « faire du bien à la fin » ? (cf. Hébr. 12:4 à 11 ; Deut. 8:16). Elle peut être encore l'épreuve de la foi, dont nous avons déjà parlé. Si un enfant de Dieu est éprouvé par Celui qui jadis éprouva la foi d'Abraham (Gen. 22), puisse-t-il manifester les caractères qui ont été vus chez le patriarche !

4.5.3 Épreuve par la prospérité. David, Ozias, Ézéchias

Mais Dieu nous éprouve également par la prospérité ! Bien que nous soyons, nous aussi, des « gens de petite foi », dans la détresse nous nous tournons vers Celui qui seul peut nous secourir ; le sentiment de notre misère nous amène à regarder à Lui et, quoi qu'il en soit de nous, Il nous fait faire de précieuses expériences. Tandis que dans les jours où tout va bien, nous n'avons pas suffisamment conscience de nos véritables besoins, nous sommes portés à nous éloigner de Dieu et à nous tourner vers le monde, à vivre en égoïstes, à nous glorifier de ce que nous possédons, matériellement ou spirituellement, oubliant que nous l'avons reçu de Dieu. Que de vies chrétiennes ont été ruinées par la prospérité, la prospérité matérielle surtout ! Combien, au contraire, ont été enrichies tout au long d'épreuves douloureuses ! Ne pouvons-nous pas dire que la prospérité est sans doute l'épreuve la plus difficile à traverser victorieusement ?

Considérons, dans les Écritures, quelques exemples d'épreuves par la prospérité.

Qu'en fut-il de David, le roi selon le cœur de Dieu ? « Et moi, j'ai dit dans ma prospérité : Je ne serai jamais ébranlé. Éternel ! par ta faveur, tu as donné la stabilité et la force à ma montagne... » Bien qu'il y ait chez lui le sentiment de la faveur de Dieu qui lui a donné la prospérité, il témoigne cependant d'une confiance en soi qui traduit l'état de son cœur ! Dieu change les circonstances, David s'écrie aussitôt : « Tu as caché ta face, j'ai été épouvanté » (Ps. 30:6 et 7).

Le début du règne d'Ozias fut caractérisé par une grande prospérité, car ce roi de Juda avait recherché l'Éternel : « pendant les jours où il rechercha l'Éternel, Dieu le fit prospérer », et « il fut merveilleusement aidé jusqu'à ce qu'il devint fort ». Les quinze premiers versets du chapitre 26 du second Livre des Chroniques nous dépeignent le commencement de ce règne, jusqu'alors remarquable en tous points. Ozias était mis à l'épreuve et la prospérité manifesta l'état de son cœur ! « Mais quand il fut devenu fort, son cœur s'éleva jusqu'à le perdre, et il pécha contre l'Éternel, son Dieu ». Alors qu'il eût dû demeurer d'autant plus près de Dieu qu'il voyait sa main étendue en bénédiction sur lui, il s'enorgueillit et pécha contre l'Éternel !

Un autre exemple encore, celui du roi Ézéchias. Nous savons que ce roi a dû traverser trois épreuves particulières. La première, l'épreuve de sa fidélité, épreuve de la foi : l'assaut du roi d'Assyrie pour s'emparer de Jérusalem ; il en sortit vainqueur. La seconde, celle de sa maladie : après avoir été sans ressources devant Sankhérib et ses armées, il est maintenant impuissant en présence de la mort ; mais, là encore, il se tourne vers Dieu, de telle manière que cette discipline l'amène à recueillir la bénédiction qu'Il voulait lui

accorder en la lui dispensant. La troisième, celle de la prospérité : lui ayant donné « de fort grands biens », Dieu « l'abandonna pour l'éprouver, afin qu'il connût tout ce qui était dans son cœur » (2 Chron. 32:27 à 31). Dieu aurait pu le garder lorsque les messagers du roi de Babylone vinrent vers lui, comme Il l'avait fait dans ses deux premières épreuves, mais Il voulait lui révéler l'état de son cœur et c'est pour cela qu'Il « l'abandonna » ! Le pieux roi Ézéchiass était descendu au niveau de ceux qui ne vivent que pour les choses terrestres et il n'en avait pas conscience ! Il était nécessaire que Dieu lui envoyât cette épreuve pour lui ouvrir les yeux. Ézéchiass n'aurait-il pas dû parler aux envoyés de Berodac-Baladan de ce que l'Éternel avait fait pour lui dans les deux circonstances que nous venons de rappeler, rendant ainsi un témoignage fidèle à son Dieu ? Au lieu de cela, il ne pense qu'à étaler ses richesses ! Le roi de Babylone lui faisait envoyer une lettre et un présent, il se place sur le même terrain que lui et abandonne la dépendance de Dieu qui l'avait caractérisé jusqu'alors. À proprement parler d'ailleurs, ce n'est pas à ce moment-là qu'Ézéchiass a bronché ; à ce moment-là, l'état de son cœur a été manifesté et la défaillance qui s'était déjà produite était révélée.

Sans doute une épreuve, quelle qu'elle soit, est un moyen que Dieu emploie pour mettre en lumière l'état d'un cœur ; mais, dans nombre de cas, y en a-t-il une qui puisse mieux le faire que celle de la prospérité ? Les bénédictions, matérielles ou spirituelles, qui nous sont accordées peuvent nous faire oublier le Donateur, nous conduire à l'égoïsme et à la méconnaissance des réalités éternelles ; c'est l'un des enseignements présentés par le Seigneur dans la parabole de Luc 12 (v. 16 à 21). C'est aussi le danger à l'égard duquel le peuple d'Israël était averti alors que, terminant son voyage dans le désert, il allait entrer dans le pays de la promesse. Pendant ces quarante années, l'Éternel l'avait éprouvé de bien des manières « pour connaître ce qui était dans son cœur » (Deut. 8:2); maintenant que le « bon pays » s'ouvrait devant lui, l'Éternel lui déclare par la bouche de Moïse : « Prends garde à toi, de peur que tu n'oublies l'Éternel, ton Dieu... de peur que quand tu mangeras, et que tu seras rassasié... et que tout ce qui est à toi se multipliera, alors ton cœur ne s'élève, et que tu n'oublies l'Éternel, ton Dieu... et que tu ne dises dans ton cœur : Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis ces richesses » (Deut. 8:11 à 20).

4.6 Le bon état de cœur : craindre Dieu, marcher dans Ses voies, L'aimer, Le servir

Quatre choses étaient demandées à Israël, comme elles nous sont demandées à nous aussi aujourd'hui : craindre Dieu, marcher dans toutes ses voies, L'aimer et Le servir (Deut. 10:12). Pour les réaliser, il faut un bon état du cœur ; c'est pourquoi il est ajouté : « Circoncisez donc votre cœur... » (vers. 16). La circoncision « faite de main dans la chair » (Éphés. 2:11) n'était qu'un signe, celui d'une séparation extérieure ; la circoncision du cœur est une vraie séparation intérieure pour Dieu et c'est celle-là qui importe ! Ne nous glorifions pas d'une certaine séparation extérieure, quelque nécessaire qu'elle soit, si nous n'avons « circoncis notre cœur » en tout premier lieu !

« Prenez garde à vous, de peur que votre cœur ne soit séduit, et que vous ne vous détourniez... » (Deut. 11:16). Veillons, par dessus tout et avant tout, sur l'état de notre cœur, n'oubliant pas l'exhortation de Prov. 4:23 : « Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues de la vie » ! Que si des épreuves nous sont dispensées, épreuves douloureuses ou épreuve de la prospérité, elles puissent toujours devenir l'épreuve de la foi et manifester, à la gloire de Dieu, l'état d'un cœur où tout est en ordre et en règle avec Lui ! Pour cela, faisons nôtre, chaque jour, la prière de David : « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ; éprouve-moi, et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle » (Ps. 139:23 et 24).

5 Ében-Ézer (1 Samuel 4 à 7) et le chemin de retour vers Dieu

Titre original : Ében-Ézer (1 Samuel 4 à 7) ME 1954 p. 3-9

5.1 Une défaite et une discipline douloureuse. 1 Sam. 2 à 4

La deuxième partie du chapitre 2 et le chapitre 3 du premier livre de Samuel décrivent la ruine de la sacrificature ; à partir du chapitre 4, il est question de celle du peuple tout entier. Israël était satisfait d'être le peuple de Dieu et de posséder l'arche de l'alliance, signe visible de la présence de Dieu au milieu d'eux ; toute cette apparence extérieure lui suffisait et même il s'en glorifiait. Encore y avait-il, avec un manque de dépendance certain, une prétention à la force, qui l'avait conduit à « sortir en bataille à la rencontre des Philistins » (1 Sam. 4:1). Par plus d'un point, cet état fait penser à celui de Laodicée. Mais Dieu ne se satisfait pas de l'apparence, d'une forme extérieure vide de réalité, Il regarde au cœur et veut amener les siens, qu'il s'agisse d'Israël autrefois ou de l'Église aujourd'hui, au sentiment de leur position devant Lui et à une condition morale qui y corresponde. Tel est le but de sa discipline.

Si, rentrant dans le camp après avoir été « battu devant les Philistins », le peuple avait eu conscience de son véritable état, il aurait compris les raisons de sa défaite et les anciens du peuple n'auraient pas eu à poser la question : « Pourquoi l'Éternel nous a-t-il battus aujourd'hui devant les Philistins ? (1 Sam. 4:3). Cette question montrait cependant qu'ils considéraient bien les Philistins comme un instrument par le moyen duquel l'Éternel avait agi à leur égard ; mais alors, puisqu'ils avaient le sentiment que c'était l'Éternel qui les avait battus, ne convenait-il pas qu'ils fussent exercés par cette discipline ? Cet exercice aurait produit du fruit, ouvert leurs yeux sur leur état et amené ce peuple infidèle au jugement de ses voies. Bien au contraire, au lieu d'avoir affaire avec Dieu et de recevoir ainsi de Lui une salutaire instruction, ils revendiquent sa présence au milieu d'eux, pensant qu'Il peut sanctionner de cette présence un état qui n'a pas été jugé et comptant qu'elle permettra un déploiement de la puissance divine en leur faveur : que l'arche « vienne au milieu de nous et nous sauve de la main de nos ennemis », s'écrient les anciens d'Israël (vers. 3). Dès qu'elle entre dans le camp, « tout Israël se met à pousser de grands cris », persuadé qu'il aura maintenant la victoire ; mais Dieu ne peut souscrire à ce désir du peuple : ce serait l'endurcir dans son aveuglement moral, alors qu'Il veut, au contraire, produire chez lui des sentiments d'humiliation et l'amener à la confession de son péché. Aussi, c'est une nouvelle défaite, plus affligeante encore que la première, car, cette fois, « l'arche de Dieu est prise », la gloire s'en est allée d'Israël et est livrée aux mains de l'ennemi ! (chap. 4:11, 17 et 21). Quelle douleur pour les âmes pieuses parmi le peuple — un Éli tombe à la renverse de dessus son siège, se brise la nuque et meurt — et quel déshonneur pour Dieu ! Mais, plutôt que de laisser le peuple dans l'état où il se trouvait et dont il ne mesurait pas la gravité, Dieu a permis que les Philistins s'emparent de l'arche. Il aime ce peuple malgré son infidélité, Il veut son bien et se glorifiera dans sa restauration. Pour atteindre ce but, Il devra sans doute le faire passer par un chemin douloureux, mais ce sont ceux qu'Il aime que le Seigneur discipline, reprend, châtie... (cf. Hébr. 12:6 ; Apoc. 3:19).

5.2 1 Sam. 5 à 7:2. Israël se lamente après l'Éternel

L'arche reste sept mois dans le pays des Philistins (1 Sam. 5 et 6) ; puis, après qu'elle a été amenée à Kiriath-Jéarim, sur la terre d'Israël, elle est gardée pendant vingt années dans la maison d'Abinadab, en un lieu sanctifié (chap. 7:1 et 2). Durant cette longue période, les Israélites demeurent sans aucune communion avec Dieu. Une telle discipline finit par produire quelques fruits : « toute la maison d'Israël se lamenta après l'Éternel ». Cette « lamentation » était l'expression d'une réelle souffrance : le peuple désirant maintenant ardemment la présence de Dieu, soupirait après le retour de l'arche. À ce moment-là, il n'y avait sans doute pas autre chose qui fût produit dans le cœur du peuple, c'est seulement ensuite qu'une sincère confession du péché sera traduite par des actes et exprimée par des paroles, les actes précédant d'ailleurs les paroles, c'est très remarquable (chap. 7:6). Quoi qu'il en soit, Dieu se

plaît toujours à encourager ceux dans le cœur desquels Il discerne les premiers indices d'un retour vers Lui et Il poursuit en eux le travail de repentance qui conduit à l'humiliation. « Toute la maison d'Israël » s'est « lamentée après l'Éternel » ; aussi, par la bouche de Samuel, l'Éternel va-t-Il s'adresser « à toute la maison d'Israël », traçant devant eux le chemin, le seul chemin qu'ils aient à suivre pour obtenir la délivrance (vers. 3).

5.3 Le chemin du retour

5.3.1 1 Sam. 7:3

En premier lieu, il faut qu'Israël « retourne à l'Éternel » et ce retour ne doit pas être de pure forme : « Si de tout votre cœur vous retournez à l'Éternel... ». Un profond exercice de cœur est nécessaire : le peuple comprend-il combien il a jeté d'opprobre et de déshonneur sur le nom de l'Éternel et en souffre-t-il vraiment ? Considérant les effets, a-t-il le discernement des causes : quel objet a-t-il eu devant lui, dans son cœur ? L'Éternel ou « les dieux étrangers, et les Ashtoreths » ? S'il y a un vrai retour vers Dieu, il sera d'abord intérieur et se traduira ensuite par le rejet des idoles, de tout ce qui, dans le cœur, avait pris la place de Christ : « Ôtez du milieu de vous les dieux étrangers, et les Ashtoreths ».

Maintenant, le peuple pourra « attacher fermement son cœur à l'Éternel et le servir lui seul ». Les idoles abandonnées — et quel jugement du mal cela implique ! — le cœur n'a plus devant lui qu'un seul objet. Fardeau, péché rejetés, les yeux fixés sur Jésus (cf. Hébr. 12:1 et 2), le cœur s'attache à Lui pour le suivre et le servir. Pour le servir « Lui seul », car « nul ne peut servir deux maîtres... » (Matt. 6:24).

5.3.2 1 Sam. 7:4-5

La parole du prophète est reçue par le peuple, qui y obéit sans murmures et sans raisonnements. Sans aucune tentative de justification, sans chercher d'excuses à leurs infidélités, sans essayer de conserver quelque « dieu étranger », les fils d'Israël conforment leurs voies à l'enseignement que Samuel leur a donné. Sa parole a de l'autorité sur eux tous ! De sorte qu'ils sont dans une condition morale leur permettant de venir à Mitspa, le lieu du rassemblement dans ces temps de ruine, le lieu de la repentance. C'était l'endroit même où Israël était « sorti en bataille à la rencontre des Philistins » (1 Sam. 4:1 ; comp. 7:12), celui où l'arche de Dieu avait été prise et d'où elle avait été transportée à Asdod (chap. 5:1). Autant de souvenirs douloureux et humiliants pour Israël ! Mais c'était précisément là qu'il fallait revenir et nous en comprenons la raison morale. « Et Samuel dit : Assemblez tout Israël à Mitspa, et je prierai l'Éternel pour vous » (chap. 7:5).

5.3.3 1 Sam. 7:6

Obéissant toujours à la parole du prophète, le peuple s'assemble et, dans le lieu même où ils avaient péché, ils répandent de l'eau devant l'Éternel, traduisant ainsi le sentiment qu'ils éprouvent de leur faiblesse et leur détresse profonde, dont Dieu seul pouvait les délivrer. Puis, ils jeûnent : aucun aliment n'est fourni à la chair. Après l'avoir montrée en activité, manifestant la confiance qu'ils avaient en elle, ils la mettent maintenant de côté. Ce n'est qu'ensuite qu'ils peuvent dire : « Nous avons péché contre l'Éternel » (verset 6) et tout ce qu'ils venaient d'accomplir, en obéissance à la parole du prophète, était la preuve que ce « Nous avons péché... » exprimait une sincère confession de leurs fautes.

5.3.4 1 Sam. 7:7-12

Ce n'est plus alors Israël qui « sortit en bataille à la rencontre des Philistins », ce sont les Philistins qui montent contre Israël, « et les fils d'Israël l'apprennent, et eurent peur des Philistins ». Le peuple sait maintenant qui est le redoutable adversaire contre lequel il était « sorti » (chap. 4:1), il mesure un peu la puissance d'un tel ennemi, il ne doute pas qu'il est beaucoup plus fort que lui et, au lieu d'aller le combattre avec ses propres forces, il ne voit qu'un secours possible : crier à l'Éternel ! « Et les fils d'Israël dirent à Samuel : Ne cesse pas de crier pour nous à l'Éternel, notre Dieu, afin qu'il nous sauve de la main des Philistins. Et Samuel prit un agneau de lait, et l'offrit tout entier à l'Éternel en holocauste ; et Samuel cria à l'Éternel pour Israël, et l'Éternel l'exauça » (vers. 7 à 9). Les Philistins sont battus et mis en déroute par l'Éternel lui-même : « L'Éternel fit tonner ce jour-là un grand tonnerre sur les Philistins, et les mit en déroute, et ils furent battus devant Israël » (vers. 10 ; comp. 2:10). Ce n'étaient pas les Philistins qui, autrefois, avaient battu Israël (cf. 4:3), ce n'est pas davantage Israël qui triomphe maintenant des Philistins (7:10). Tout est de l'Éternel ! C'est Lui qui, par le moyen des Philistins, agit à l'égard de son peuple pour le discipliner et c'est encore Lui qui, Israël restauré, déploie sa puissance pour mettre les Philistins en déroute. L'ennemi avait eu la permission de vaincre lorsque c'était nécessaire pour le bien du peuple mais, que le peuple apprenne la leçon que l'Éternel voulait lui enseigner, que, suivant le chemin indiqué par le prophète, il retrouve la communion avec Dieu, et Dieu intervient aussitôt pour le secourir et battre l'adversaire. Israël, délivré, n'a qu'à poursuivre un ennemi vaincu (vers. 11). Eben-Ezer !

« Et Samuel prit une pierre et la plaça entre Mitspa et le rocher, et il appela son nom Eben-Ezer, et dit : l'Éternel nous a secourus jusqu'ici » (vers. 12).

5.4 Applications actuelles

« Toutes les choses qui ont été écrites auparavant ont été écrites pour notre instruction » (Rom. 15:4).

Que d'expériences humiliantes nous sommes amenés à faire, laissant l'ennemi remporter bien des victoires ! Et cela, parce que nous nous glorifions de nos privilèges, oubliant trop souvent la responsabilité qui en découle ; parce que nous sommes satisfaits d'une position extérieure, à laquelle ne correspond pas toujours notre condition morale ; ou encore, parce que nous perdons de vue que notre adversaire est beaucoup plus fort que nous et que les ressources pour le vaincre sont en dehors de nous ! Celui dont Samuel n'était qu'un type se plaît à nous parler et à nous montrer le chemin de la restauration et de la bénédiction ; écoutons-le ! Il est le vrai et puissant Intercesseur qui « ne cesse de crier pour nous » et s'il remplit maintenant un tel service en notre faveur, c'est parce qu'il a été, sur la croix, le parfait holocauste « offert tout entier à l'Éternel » ; regardons à Lui, Victime, Souverain sacrificateur, Avocat ! Oui, regardons à Lui et écoutons-le, afin d'avoir du secours pour sortir de détresse !

5.5 « Sentez vos misères, et menez deuil et pleurez » puis « Eben-Ezer, l'Éternel nous a secourus jusqu'ici ».

Ce secours n'est accordé à Israël qu'en 1 Sam. 7, pas en 1 Sam. 4. En 1 Sam. 4, c'est : « Pourquoi l'Éternel nous a-t-il battus aujourd'hui... ? » (vers. 3) ; en 1 Sam. 7 « L'Éternel nous a secourus jusqu'ici » (v. 12) et les versets 2 à 9 nous disent pourquoi il put en être ainsi. Le secours de Dieu, en de semblables circonstances, nous sera donné dans la mesure où nous ferons ce que le peuple a fait après que « toute la maison d'Israël se lamenta après l'Éternel » et que « Samuel parla à toute la maison d'Israël ».

Tandis que nous commençons une nouvelle étape du voyage, bien des douleurs et des humiliations nous amènent à courber la tête et nous voudrions mieux réaliser ce qui nous est demandé : « Sentez vos misères, et menez deuil et pleurez » (Jacques 4:9). Méditons,

pour les mettre en pratique, les enseignements de 1 Samuel 7:2 à 12 ; nous ferons les mêmes expériences qu'Israël autrefois, de sorte que nous pourrions, nous aussi, dresser la pierre de secours, disant : « L'Éternel nous a secourus jusqu'ici ». Eben-Ezer !

6 Restauration des frères de Joseph. Gen. 42 à 45

Titre original : À propos de la manière d'agir de Joseph envers ses frères ME 1960 p. 202

6.1 Double utilité de cette histoire

Joseph est l'un des plus beaux types de Christ que nous ayons dans l'Ancien Testament. Dans sa manière d'agir envers ses frères, nous pouvons donc voir une illustration de la façon dont le Seigneur s'occupe de nous. Nous y trouvons aussi quelques enseignements utiles concernant nos rapports entre frères. C'est en en faisant ces deux applications que nous voudrions considérer la partie du récit de la vie de Joseph qui nous est rapportée dans les chapitres 42 à 45 du livre de la Genèse.

6.2 Résumé de cette histoire

Dès le début de son histoire, Joseph est l'objet de la haine de ses frères ; ils le haïssent, d'abord parce que Jacob, leur père, l'aimait plus que tous ses autres fils et ensuite, « encore davantage, à cause de ses songes et de ses paroles » (Gen. 37:4, 8). Aussi, lorsque Joseph vient vers eux, tandis qu'ils paissaient le troupeau à Sichem, ils complotent contre lui pour le faire mourir. C'est à la suite de l'intervention de Ruben qu'ils ne mettent pas la main sur lui et le jettent dans la citerne, et sur le conseil de Juda qu'ils le vendent à des marchands ismaélites ; quoi qu'il en soit, ils pensent bien en avoir fini avec Joseph. Le péché qu'ils viennent ainsi de commettre les conduit ensuite à un mensonge : ils laissent croire à leur père qu'une mauvaise bête a dévoré Joseph, puis à une hypocrisie : ils se lèvent pour consoler celui dont ils ont brisé le cœur et qui pleure son fils !

Une période de vingt ans s'écoule durant laquelle Joseph, amené en Égypte, est établi par le Pharaon sur tout le pays. Ses frères ont probablement oublié la scène qui s'était déroulée dans les champs de Dothan, oublié Joseph... Nous oublions peut-être assez facilement, comme eux, un péché commis il y a longtemps. Mais Dieu n'oublie pas ! Et ce n'est pas le fait que vingt ans ont passé qui peut en aucune manière effacer un péché. Dieu nous aime et ne peut donc nous laisser dans l'état où se trouvaient alors les frères de Joseph ; au moment choisi de Lui, Il agira pour nous amener à juger notre péché. Peut-être faudra-t-il, pour cela, qu'Il nous fasse passer par une douloureuse discipline, comme ce fut le cas pour les frères de Joseph, mais c'est dans son amour qu'Il le fait et en vue de notre bien. — Genèse 41:54 nous dit : « Et il y eut famine dans tous les pays ; mais dans tout le pays d'Égypte il y avait du pain ». Aussi Jacob envoie-t-il ses fils en Égypte pour y acheter du blé ; mais il garde auprès de lui Benjamin, le fils qu'il avait eu, comme Joseph, de Rachel : dans son cœur, le deuil de Joseph est aussi grand qu'au premier jour et il ne veut pas se séparer de celui sur lequel il avait reporté toute la profonde affection qu'il avait pour son fils disparu.

6.3 Pardon, mais besoin d'une restauration

C'est donc devant Joseph que ses frères se présentent. Eux ne le reconnaissent pas, mais lui « vit ses frères, et les reconnut » (Gen. 42:7, 8). Quelle va être son attitude à leur égard ? Dans des circonstances semblables, nous pourrions chercher à nous venger ; il est à peine besoin de dire que cela ne conviendrait pas, les enseignements de Romains 12:17 à 21 sont assez clairs à ce sujet. Mais, à l'opposé, nous pourrions tout aussitôt ouvrir nos cœurs et nos bras et déclarer aux coupables : « Il ne faut pas de difficultés entre frères. Aussi, tout est oublié de ce que vous avez fait, tout est pardonné ! » Si un frère agissait ainsi, ne dirions-nous pas, nous qui ne jugeons la plupart du temps que d'après les apparences, et qui manquons si souvent du discernement nécessaire : « Voilà un chrétien remarquable ! Quel esprit de grâce il sait manifester ! Comme on voit briller chez lui les caractères de Christ ! » Et nous nous tromperions grandement dans notre appréciation. En fait, il y aurait dans ce comportement une méconnaissance complète de la pensée du Seigneur et pas autre chose que l'activité de la chair — la chair qui désire être louée, flattée — tout autant que dans l'exercice de la vengeance, bien que dans les deux cas la chair se manifeste sous des caractères différents. — Joseph a agi tout autrement. Certes, dans son cœur, il avait pardonné à ses frères ; mais parce qu'il les aimait d'un amour vrai et désirait leur bien, leur pleine restauration, il ne pouvait leur déclarer son pardon qu'après qu'ils seraient complètement restaurés. Agir de cette manière est généralement mal compris et taxé de dureté, de rigorisme, de manque de cœur. Pourtant, quel cœur sensible que celui de Joseph ! À plusieurs reprises, il nous est dit qu'il se détourna de ses frères ou entra dans sa chambre pour y pleurer. Comme il aurait voulu pouvoir déployer sans réserve les affections de son cœur aimant à l'égard de ses frères ! Mais il ne le pouvait pas tant qu'ils n'avaient pas jugé à fond et sincèrement leur grave péché.

6.4 Le Seigneur comme avocat

Répétons-le, la façon d'agir de Joseph à l'égard de ses frères illustre la manière dont le Seigneur s'occupe de nous. Si nous avons péché, la communion avec Lui est interrompue et Il doit, par l'exercice de son service d'Avocat, par telle ou telle discipline appropriée, nous amener au sentiment et à la confession de notre péché avant de pouvoir nous ouvrir son cœur. Jusque là, Il souffre de nous voir dans cet état, plus encore que Joseph ne souffrait de voir ses frères dans la condition où ils se trouvaient et de ne pouvoir leur déclarer son pardon.

6.5 Manifestation de l'état intérieur

Dans nos rapports entre frères, n'oublions pas que nous devons avant tout rechercher le bien et la prospérité spirituelle de ceux avec lesquels nous sommes unis par les liens de Christ. Ne perdons pas de vue Luc 17:3 : « Si ton frère pêche, reprends-le, et s'il se repent, pardonne-lui ». Joseph n'aurait pas aimé ses frères d'un amour vrai s'il s'était fait connaître à eux aussitôt, leur disant à ce moment-là les paroles qu'il a pu leur dire ensuite (Gen. 45:3 à 13). Son amour se manifeste d'abord par la fermeté et même la dureté ; s'il parle à ses frères « durement » (Gen. 42:7), c'est parce qu'ils devaient être mis à l'épreuve afin que l'état de leurs cœurs fût manifesté. Avaient-ils jugé leur péché ? Étaient-ils restaurés complètement ? C'est pour avoir une réponse à ces questions et parce qu'il ne se fiait pas aux apparences que Joseph parle durement à ses frères, puis, les accuse injustement : « Vous êtes des espions ». Une accusation injuste manifeste généralement la condition de celui qui en est l'objet. Est-il dans un bon état ? Il s'en remettra paisiblement à Dieu, selon l'exhortation du Psaume 37 : « Remets ta voie sur l'Éternel, et confie-toi en lui ; et lui, il agira, et il produira ta justice comme la lumière, et ton droit comme le plein midi. Demeure tranquille, appuyé sur l'Éternel, et attends-toi à lui... Laisse la colère et abandonne le courroux ; ne l'irrite pas, au moins pour faire le mal... » (v. 5 à 8). Au contraire, s'il est dans un mauvais état ses paroles en témoigneront. Les frères de Joseph auraient pu se borner à repousser l'accusation dans les termes où elle avait été formulée, ce qu'ils ajoutent montre bien dans quel état ils se trouvaient : « Nous sommes d'honnêtes gens ». Joseph a devant lui ceux qui ont commis le péché de Dothan, qui ont menti à leur père et il les entend dire avec assurance : « Nous sommes d'honnêtes gens ».

6.6 *Approfondissement du travail de conscience*

Ainsi éclairé, Joseph ne se contente pas de parler durement à ses frères, il va agir. Là encore, on pourrait estimer cette action trop sévère : il veut les contraindre à lui amener Benjamin et, pour cela, il garde l'un d'eux, Siméon, auprès de lui ; mais cette manière d'agir n'a d'autre mobile que l'amour. — La décision de Joseph conduit ses frères à se dire l'un à l'autre : « Certainement nous sommes coupables à l'égard de notre frère ; car nous avons vu la détresse de son âme quand il nous demandait grâce, et nous ne l'avons pas écouté ; c'est pourquoi cette détresse est venue sur nous » (Gen. 42:21). On penserait sans doute qu'il est sans miséricorde aucune, celui qui dans des circonstances semblables se refuserait à accepter une telle confession ; on lui reprocherait son intransigeance et son manque d'amour. Mais, bien qu'ayant entendu les paroles de ses frères, Joseph ne change rien à ce qu'il a arrêté. Certes, il se détourne d'eux et pleure : combien il souffre d'avoir entendu une confession des lèvres qui ne correspond pas à l'état intérieur ! S'il n'avait consulté que son cœur, il se serait contenté de cette confession, mais il ne le peut pas et la suite du récit nous montre quel discernement il manifeste en cela, discernement que donne la crainte de l'Éternel (cf. Ps. 25:14) qui a caractérisé Joseph tout au long de sa vie.

De retour auprès de leur père, les neuf frères de Joseph lui font un récit de leur voyage (Gen. 42:29 à 34). S'ils avaient sincèrement reconnu leur culpabilité, ils auraient eu le cœur brisé et avec douleur, dans les larmes, ils se seraient jetés aux pieds de Jacob leur père, implorant son pardon ! Rien de cela. Au contraire, ils disent encore : « Nous sommes d'honnêtes gens ». Joseph ne s'était donc pas trompé, leur confession avait été des lèvres seulement et non le fruit d'un profond travail de repentance et d'humiliation.

6.7 *Dépouillement*

Laisser aller Benjamin ? Jacob s'y refuse. « Toutes ces choses sont contre moi », dit-il (Gen. 42:36). Nous lui ressemblons si souvent ! Alors que Dieu dirige toutes nos circonstances en vue de notre bien, même celles qui nous apparaissent si douloureusement exécutées, même celles qui conduisent à des dépouillements que Lui nous sait nécessaires, nous disons aussi, bien souvent : « Toutes ces choses sont contre nous », oubliant Romains 8:28 et 31. Pour amener Jacob à laisser aller Benjamin, il faut que Dieu appesantisse sa main, rendant l'épreuve plus dure encore : « Et la famine pesait sur le pays » (Gen. 43:1). Mais combien est merveilleux le travail de Dieu dans ce cœur de père, qui le conduit enfin à dire : « Et moi, si je suis privé d'enfants, j'en serai privé » (Gen. 43:14). Comme Abraham autrefois avait fait le sacrifice de son Isaac, Jacob fait alors celui de Benjamin.

Ses frères revenus en Égypte, avec Benjamin cette fois, Joseph va à nouveau les mettre à l'épreuve : lorsqu'il les renvoie, les onze, il fait mettre sa coupe d'argent dans le sac de Benjamin. Pourquoi agit-il ainsi, dira-t-on ? Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, les moyens qu'il emploie pour nous éprouver, nous discipliner, nous paraissent souvent empreints de rigueur, différents de ce qui nous semblerait mieux convenir, mais n'oublions jamais que tout ce qu'il fait est bien et que toutes ses voies sont sagesse.

6.8 *« Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs » (Gen. 44:16)*

Que faire lorsque la coupe est retrouvée dans le sac de Benjamin ? C'est vers Joseph que vont ses frères. Ils entendent ses reproches, mais maintenant ils ne cherchent pas à se défendre, ils ne tentent aucun essai de justification : « Que dirons-nous à mon Seigneur ? Comment parlerons-nous, et comment nous justifierons-nous ? Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs » (Gen. 44:16). Amenés dans la présence de Dieu, c'est Dieu Lui-même qui a « trouvé » leur iniquité. Tel est le résultat produit par l'exercice d'un amour associé à la vérité, d'un amour selon Dieu ! — Pourtant, Joseph n'en maintient pas moins sa détermination de garder Benjamin comme serviteur. Celui qui ne juge que d'un jugement d'homme, d'après les apparences, ne comprend pas et porte une appréciation sans bienveillance et complètement fautive sur une telle attitude ; peut-être ira-t-il même jusqu'à mettre en opposition cette façon d'agir avec celle du père dans la parabole du fils prodigue (oubliant que lorsque le fils revient à la maison paternelle, avant même que son père ne l'aperçoive, il a déjà le sentiment profond de son péché et de son indignité — cf. Luc 15:18, 19), ou avec tel ou tel enseignement de l'Écriture, mal compris ou inexactement appliqué. Que Dieu nous garde de pareils jugements ! Joseph désirait conduire jusqu'à son terme la restauration de ses frères ; il convenait qu'il les ramène, par la pensée et par le cœur, aux champs de Dothan, vingt ans en arrière. À ce moment-là, ni la détresse de leur frère, ni la douleur qu'éprouverait leur père de la perte de Joseph n'avaient touché leurs cœurs ; ils étaient restés insensibles, la conscience endurcie. Y avait-il maintenant un changement chez eux ? C'est ce que Joseph désire manifester. Sa détermination de garder Benjamin va être, pour Juda, l'occasion de prononcer, en quelque sorte au nom de ses frères, les paroles qui nous sont rapportées au chapitre 44, versets 18 à 34, paroles qui témoignent du profond changement opéré en eux. Ce qui l'étreint, ce qui étreint ses frères, c'est précisément la douleur de leur père, « un père âgé », la détresse de leur frère Benjamin, « un enfant... encore jeune ... et son père l'aime ». Ah ! ils ne peuvent sacrifier Benjamin comme ils avaient sacrifié Joseph ! Tout au long de ce discours de Juda, nombreuses sont les expressions qui disent le travail profond opéré dans le cœur et la conscience des coupables.

6.9 *Communion pleinement rétablie*

Maintenant Joseph peut ouvrir ses bras et son cœur. Il fait sortir tout le monde d'auprès de lui, demeurant seul avec ses frères et, devant eux, il laisse éclater sa voix en pleurs. Puis il leur dit : « Je suis Joseph » et les rassure aussitôt : « Approchez-vous de moi ». Il embrasse ses frères, pleure sur eux, « et après cela, ses frères parlèrent avec lui ». La communion est alors pleinement rétablie, et cela parce que le travail nécessaire a été opéré dans le cœur et la conscience des frères de Joseph, travail douloureux sans doute mais qui a conduit à une restauration complète. Une simple confession des lèvres (cf. Gen. 42:21) ne peut suffire pour le rétablissement de la communion interrompue.

6.10 *Longueur de l'épreuve*

Le Seigneur nous fait passer parfois par des chemins longs et difficiles, que nous ne comprenons pas toujours, pour nous amener à juger devant Lui ce qui doit l'être, un péché commis il y a longtemps peut-être, que nous avons oublié mais que Lui n'oublie pas... Malgré des apparences parfois contraires, c'est son amour qu'il déploie ainsi en notre faveur, un amour toujours en exercice en vue de notre bien. N'en doutons jamais, même si par suite de l'endurcissement de notre cœur sa main doit peser plus fortement sur nous. « Les meurtrissures et les plaies nettoient le mal, et les coups, les profondeurs de l'âme » (Prov. 20:30).

6.11 *Amour et vérité dans les rapports entre frères*

Retenons aussi les enseignements des chapitres 42 à 45 du livre de la Genèse pour ce qui a trait à nos rapports entre frères. Nous sommes souvent tentés d'appeler amour ce qui en est l'opposé et de parler de dureté de cœur quand il y a en fait exercice d'un amour selon la pensée de Dieu, c'est-à-dire d'un amour étroitement lié à la vérité, qui ne pense qu'au bien de nos frères et n'agit qu'en vue de ce but. Que Dieu nous accorde la grâce de savoir toujours agir ainsi ! Cela demande un exercice avec le Seigneur, une vie de communion avec Lui, une marche dans sa crainte, sans laquelle nous ne pourrions avoir le discernement de sa pensée car « le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14).

7 Prétentions et réalités — 1 Samuel 2 à 7

ME 1964 p.281

7.1 1 Samuel 2: l'état d'Israël

L'état d'Israël était, aux jours d'Éli, bien peu conforme à ce que Dieu était en droit d'attendre de son peuple. 1 Samuel 2 nous en donne un attristant tableau : le temple était profané, la sacrificature infidèle, l'offrande de l'Éternel méprisée... Aussi, par la bouche de l'homme de Dieu qu'il lui envoie, l'Éternel annonce à Éli, responsable au premier chef d'un tel état de choses, qu'il allait le mettre de côté et se susciterait « un sacrificateur fidèle » (1 Sam. 2:27, 35). Le jugement ne devait d'ailleurs pas s'arrêter au chef de la sacrificature, il allait atteindre l'ensemble du peuple coupable. Israël sort en bataille à la rencontre des Philistins et campe « près d'Ében-Ézer ». Mais la condition du peuple était telle que le secours de l'Éternel ne pouvait lui être accordé et « Israël fut battu devant les Philistins » (1 Sam. 4:1, 2).

7.2 Comprendre et reconnaître la discipline de Dieu

Sans doute, les anciens du peuple ont alors plus ou moins conscience que la main de Dieu est étendue sur eux dans son juste gouvernement et ils posent la question : « Pourquoi l'Éternel nous a-t-il battus aujourd'hui devant les Philistins ? » Cette question dénotait une certaine intelligence de la situation dans laquelle se trouvait le peuple : non seulement l'Éternel avait permis la victoire des Philistins mais encore Il l'avait « commandée » ; en apparence, les Philistins avaient battu les Israélites, en réalité c'était l'Éternel par le moyen des Philistins. Cela aurait dû amener le peuple à la repentance, seul chemin de la restauration ; les Israélites auraient dû comprendre que cette défaite était un châtement de la part de Dieu, combien mérité, mais en même temps une manifestation de sa grâce envers eux : ne voulait-Il pas par ce moyen les conduire à juger leurs voies, à s'en humilier profondément et sincèrement, à retrouver ainsi le chemin de la bénédiction ? Tout au contraire, les anciens — la partie la plus responsable parmi le peuple — aussitôt après avoir dit : « Pourquoi l'Éternel nous a-t-il battus... ? » ajoutent : « Prenons à nous, de Silo, l'arche de l'alliance de l'Éternel, et qu'elle vienne au milieu de nous et nous sauve de la main de nos ennemis » (1 Sam. 4:3). Méprisant la discipline, n'étant aucunement exercés par elle, le peuple se rend donc à Silo d'où il ramène non seulement l'arche mais encore les deux fils d'Éli, Hophni et Phinéas (4:4) — les deux fils d'Éli dont la scandaleuse conduite est décrite en 1 Samuel 2:12 à 17, dont il nous est dit qu'ils étaient « des fils de Bélial » et « ne connaissaient pas l'Éternel » et auxquels leur père adresse les très sévères paroles rapportées en 1 Samuel 2:23 à 25, paroles que d'ailleurs « ils n'écoutèrent pas » !

7.3 Se prévaloir de ses privilèges quand on est dans un mauvais état

Certes, l'arche était le signe de la présence de l'Éternel au milieu du peuple, sa place était dans le lieu très-saint, au-delà du voile. Mais le peuple pouvait-il, dans l'état où il se trouvait alors et tandis qu'il refusait de le reconnaître et de se soumettre au jugement de Dieu, se glorifier de tout ce que l'arche représentait et des privilèges rattachés à sa possession ? Dieu était-il avec lui dans le combat qu'il allait livrer à nouveau contre les Philistins et Israël pouvait-il compter que la victoire lui serait ainsi assurée ? Dans quelle erreur il était en le croyant ! L'arche n'était au fond qu'un symbole extérieur, sans puissance aucune si la présence de l'Éternel n'était là, effective et réelle.

Mais, davantage encore, « aussitôt que l'arche de l'alliance de l'Éternel entra dans le camp, tout Israël se mit à pousser de grands cris, de sorte que la terre en frémit » (1 Sam. 4:5). Était-ce le moment de se réjouir avec transports ou au contraire, et bien plutôt, de s'humilier sous le sac et la cendre ? Israël se contentait d'une simple apparence, se réjouissant bruyamment d'avoir l'arche avec soi, alors que pourtant l'Éternel n'était pas avec lui, ne pouvant sanctionner de sa présence et de sa puissance un état non jugé.

7.4 Déshonneur sur le nom de l'Éternel et opprobre pour le peuple

Ces cris ont pu tromper un moment les Philistins, incapables de juger autrement que d'après les apparences extérieures et n'ayant aucune connaissance de la réalité des choses. Mais les conséquences n'ont guère tardé à survenir : Israël est battu, l'arche est prise, Éli tombe à la renverse et meurt, la gloire s'en va d'Israël (1 Sam. 4:10, 11, 17 et 18, 21 et 22) . Affligeant résultat de l'obstination du peuple à refuser de reconnaître sa réelle condition et de s'en humilier devant Dieu, à chercher à la dissimuler sous des apparences trompeuses ! Israël avait poussé des cris de joie alors qu'il eût fallu pleurer et se repentir, les conséquences étaient maintenant là, à sa honte et à sa confusion. Quel déshonneur jeté sur le nom de l'Éternel, quel opprobre pour le peuple !

7.5 Ne pas cacher son état. Humiliation et restauration. 1 Samuel 5 à 7

N'y a-t-il pas un enseignement pour nous ? L'état d'un croyant, d'une maison, d'une assemblée peut être tel qu'il devrait être confessé avec humiliation. Et des circonstances ont pu survenir montrant que Dieu, dans sa grâce et son gouvernement tout à la fois, cherche à réveiller les consciences... À quoi servirait-il de se refuser à écouter ? Qui penserait pouvoir cacher son propre état — ou celui d'une assemblée — à son entourage, se le dissimuler à soi-même et, en même temps, se réclamer du Seigneur et de tous les privilèges qui découlent de sa présence avec nous dans le chemin, de sa présence au milieu de nous dans le rassemblement ? Il ne sert à rien de nier l'évidence et d'essayer de cacher sous des apparences séduisantes ce qui devrait être jugé et confessé, tout en prétendant avec ostentation et éclat connaître le bénéfice des privilèges d'une marche dans la lumière et la sainteté. Ce sont, a-t-on dit à peu près en ces termes, les croyants ou les assemblées qui se connaissent le moins ou qui cherchent à dissimuler leur véritable condition qui, en général, prétendent à la position la plus élevée. L'on peut ainsi, un temps, tromper les autres, on ne trompera jamais Celui dont les yeux sont une flamme de feu. Tôt ou tard, Dieu produira dans les consciences une profonde humiliation, mais au terme d'une discipline combien pénible et douloureuse. Pensons à toutes les conséquences de l'égarement du peuple, telles qu'elles nous sont rapportées dans la deuxième partie du chapitre 4 et puis au chapitre 5 du premier livre de Samuel, au chemin qu'Israël a dû suivre pendant plus de vingt années avant d'en arriver à l'humiliation qui fut la sienne et que dépeint 1 Samuel 7. N'eût-il pas mieux valu qu'il commençât par là au lieu d'afficher, dans l'enthousiasme et le bruit de grands cris, d'orgueilleuses prétentions à ce dont l'état dans lequel il se trouvait ne pouvait lui permettre de jouir ?

Qu'il s'agisse d'un croyant ou d'une assemblée, le refus de reconnaître sa véritable condition et de s'en humilier devant Dieu, allant de pair avec la prétention de goûter sans réserve tous les privilèges individuels et collectifs promis à une marche dans l'obéissance à la Parole, entraînera, au moment choisi par Lui, l'intervention de Celui qui veut nous conduire « dans des sentiers de justice » et qui nous dit : « Le chemin du juste est la droiture » (Ps. 23:3 ; Ésaïe 26:7).

8 Enseignements tirés de Juges 6

ME 1969 p.117

« Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 3:16, 17). Nous trouverons donc toujours

dans une portion des Écritures, quelle qu'elle soit, une nourriture pour notre âme, une instruction profitable. Il n'en est pas moins vrai que tel ou tel passage est plus particulièrement approprié à l'état et aux besoins de celui qui ouvre le saint Livre, nous en avons tous fait tant de fois l'heureuse expérience. Dans les jours auxquels nous sommes parvenus, le livre des Juges — souvent appelé la seconde épître à Timothée de l'Ancien Testament — est sans doute l'une des portions de la Parole dont les enseignements sont tout spécialement en rapport avec notre condition morale et spirituelle.

8.1 L'esprit d'indépendance

Qu'est-ce qui caractérise le temps des Juges ? L'esprit d'indépendance. Ce même esprit se manifeste aujourd'hui plus que jamais. Il n'est pas besoin d'un long travail d'observation pour voir se développer dans le monde qui nous entoure l'insoumission, allant parfois jusqu'à la révolte déclarée. Combien il est attristant que notre conformité au monde soit telle que cet esprit d'indépendance arrive à pénétrer dans les familles des croyants et même parfois dans les assemblées ! Lorsque nous nous laissons guider par nos sentiments personnels, notre volonté propre, au lieu de chercher dans la Parole les directions nécessaires et de nous soumettre à l'autorité dont nous dépendons, nous agissons comme le peuple d'Israël aux jours des juges : « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux » (Juges 17:6 ; 21:25). Pourquoi chacun faisait-il ainsi ? Pour deux raisons : d'abord, parce que l'esprit d'indépendance est inhérent au cœur naturel qui ne désire pas obéir à Dieu, dépendre de Lui : « la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas » (Rom. 8:7) ; ensuite, parce que « en ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël » (Juges 17:6 ; 18:1 ; 19:1 ; 21:25) : en d'autres termes, pas d'autorité exercée.

8.2 Respecter l'autorité dans la famille et dans l'assemblée

De cela nous pouvons dégager un enseignement pour ce qui nous concerne. Il y a de nos jours non pas « un roi en Israël » mais une autorité donnée de Dieu dans les divers milieux où elle est appelée à se déployer. Dans chaque foyer, les parents — le père, chef de famille, tout particulièrement — ont reçu une autorité qu'ils sont responsables d'exercer vis-à-vis de leurs enfants ; dans l'assemblée, certains frères ont également, de la part de Dieu, une autorité à maintenir pour le respect de l'ordre établi, pour que chacun, sachant d'abord « comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité » (1 Tim. 3:15), mette ensuite en pratique les vérités apprises. Ne nous arrive-t-il pas d'oublier que « Dieu a placé... dans l'assemblée... des gouvernements » aussi bien que « des aides », qu'il a donné des « conducteurs » auxquels sont dues obéissance et soumission (cf. 1 Cor. 12:28 ; Hébr. 13:17 ; 1 Thess. 5:12, 13) ? Si de telles autorités n'étaient pas exercées, les tendances inhérentes à notre vieille nature ne tarderaient guère à se manifester et nous verrions alors, comme aux temps des juges, chacun faire « ce qui est bon à ses yeux ». Par conséquent, lorsque se fait jour un certain esprit d'insoumission dans une famille ou dans une assemblée, ce n'est pas seulement la responsabilité de ceux chez lesquels il se trouve qui est en jeu mais encore celle des détenteurs de l'autorité : ce sont au fond leurs propres défaillances — dont chacun aura à rendre compte pour lui-même — qui ont permis à l'insoumission de se donner libre cours. Il n'y a plus dans l'assemblée d'anciens établis par l'autorité apostolique, mais il y en a qui sont reconnus comme tels parce qu'ils ont à cœur d'en manifester les caractères (1 Tim. 3:1 à 7 ; Tite 1:6 à 9) et de rechercher le bien de l'assemblée. Leur conduite, leur longue expérience chrétienne leur donnent l'autorité morale qui leur permettra de remplir leur charge dans la crainte du Seigneur, avec douceur mais aussi avec fermeté. Redisons-le, en insistant sur ce point : si certaines choses laissent à désirer dans une assemblée, il y a avant tout la responsabilité des frères qui ont, de la part du Seigneur, une charge et un service particuliers. C'est à l'ange de l'assemblée qu'il est dit : « J'ai contre toi... ».

8.3 Histoire qui se renouvelle : infidélités et relèvements se succèdent

Une autre remarque générale. En définitive, les différents récits qui nous sont rapportés dans ce livre retracent toujours, dans ses grandes lignes, la même histoire : le peuple fait « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel » (Juges 2:11 ; 3:7, 12 ; 4:1 ; 6:1 ; 10:6 ; 13:1), il tombe alors sous le joug d'un ennemi — que ce soit Moab, Canaan, Madian, les Philistins ou Ammon — ennemi envoyé par Dieu pour le châtier ; dans un premier temps, Israël essaie mais en vain d'échapper aux conséquences de ses fautes, puis il est en quelque sorte contraint de « crier à l'Éternel » et l'Éternel, prêt à intervenir, suscite un instrument pour le délivrer (Othniel, Éhud, Barak et Debora, Gédéon, Jephté, Samson). Cette histoire se renouvelle, toujours la même, le peuple paraissant ne tirer aucun profit des expériences faites et recommençant à pratiquer « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel ». La patience de Dieu se déploie d'une façon remarquable malgré les infidélités répétées d'Israël, jusqu'au jour où il est amené à dire à ce peuple rebelle : « Je ne vous sauverai plus » (ib. 10:13). C'est alors seulement que les Israélites manifestent une vraie humiliation, celle qui est accompagnée du rejet des idoles — il n'y a en effet de réelle humiliation que celle qui se traduit dans les actes : « ils ôtèrent du milieu d'eux les dieux étrangers, et servirent l'Éternel » (ib. 16). Aussi, tandis que l'Éternel avait tout d'abord déclaré : « Je ne vous sauverai plus », en présence de cette humiliation « son âme fut en peine de la misère d'Israël ». — Cette histoire n'est-elle pas aussi la nôtre et n'avons-nous pas encore sur ce point des enseignements à tirer de la considération de ces récits ? Pussions-nous être profondément exercés au sujet de nos manquements afin que notre humiliation soit sincère et traduite en actes, nous souvenant de ce qui est écrit : « Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point, mais celui qui les confesse et les abandonne obtiendra miséricorde » (Prov. 28:13). Pussions-nous aussi tirer d'utiles et profitables leçons des disciplines que Dieu est amené à nous dispenser !

8.4 Privés d'armes (armure du croyant)

Dans le chapitre 6 de ce livre des Juges, nous voyons Israël infidèle tomber sous le joug de Madian. Loin de comprendre le pourquoi de la discipline qui lui est ainsi dispensée, le peuple essaie d'y échapper. Que de fois agissons-nous de la même manière, nous efforçant nous aussi de trouver un abri dans « les antres qui sont dans les montagnes, et les cavernes, et les lieux forts » (Juges 6:2) ! Mais pendant qu'Israël s'emploie à éviter l'étreinte de l'ennemi, Madian pille les récoltes et réduit le peuple de Dieu à la disette (ib. 4, 5). Dans les jours précédents, l'adversaire avait réussi à priver Israël de ses armes : « on ne voyait ni bouclier ni pique chez quarante milliers en Israël » (Juges 5:8). Notre arme, défensive et offensive, c'est la Parole. Notre ennemi est très fort, il est rusé et subtil, que pouvons-nous faire contre lui si nous n'avons pas cette arme puissante, au moyen de laquelle et grâce à laquelle seule l'Homme parfait en a triomphé lors des trois tentations au désert ? Il nous faut cette arme, et il nous faut être revêtus de « l'armure complète de Dieu » (cf. Éph. 6:10 à 18), armure qui n'est pas la connaissance théorique de certaines vérités chrétiennes mais, comme on l'a dit, un état pratique de l'âme. Or l'ennemi, sachant bien qu'il ne peut être vaincu que par cette arme, s'emploie en premier lieu à nous en priver. Nous ne connaissons pas assez la Parole parce que notre adversaire s'efforce à nous occuper de mille choses de telle sorte que nous n'ayons plus le temps de l'étudier avec prière ; alors, quand il se présente avec ses tentations et ses pièges, nous ne savons pas répondre simplement : « Il est écrit », avec la parole à propos qui mettrait le diable en déroute. Le Seigneur permet les expériences que nous sommes ainsi amenés à faire pour manifester l'état de notre cœur et notre grande faiblesse. Pussions-nous, dans des circonstances semblables, comprendre pourquoi le Seigneur nous éprouve et pourquoi nous sommes défaits en présence de l'adversaire !

8.5 Privés de nourriture (la Parole de Dieu pour le croyant)

L'ennemi ne se contente pas de cela : non seulement il place devant nous occupations et obstacles pour nous empêcher d'étudier la Parole, mais encore il arrive aussi, tant de fois, à nous empêcher même de nous en nourrir. Étudier la Parole et s'en nourrir sont deux choses différentes : on peut s'en nourrir sans l'étudier, on peut aussi — si l'étude est purement intellectuelle — l'étudier sans s'en nourrir. Certes, les deux choses sont nécessaires, mais qu'au moins nous prenions cette nourriture indispensable à la vie de l'âme ! « L'homme ne vit pas de pain seulement, mais... de tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel » (Deut. 8:3).

Lorsque l'ennemi a réussi à nous priver de la nourriture spirituelle, nous sommes à sa merci : que peut en effet contre ce redoutable adversaire un croyant peu ou mal nourri et qui ne sait se servir de la Parole ni comme arme défensive (bouclier) ni comme arme offensive (pique) ? Bien des vies de croyants ou d'assemblées, si Dieu les retraçait comme celle d'Israël autrefois, témoigneraient probablement du fait que quelque Madian est venu piller les récoltes ! Ce qui est grave, c'est que généralement croyants ou assemblées continuent alors à poursuivre leur route tout comme s'ils étaient bien nourris. Dans le domaine des choses physiques, l'absence (ou même l'insuffisance) de nourriture ne tarde guère à être ressentie ; dans notre vie spirituelle il devrait en être de même, mais ce n'est pas toujours le cas : on va souvent, inconscient de sa faiblesse et pensant se trouver dans un état normal, bien que n'étant pas du tout, ou pas assez nourri ! Que des difficultés surviennent et la preuve est vite faite de notre manque de force ! C'est dans son amour envers nous que Dieu permet des circonstances manifestant notre réel état, car il veut nous amener à prendre conscience de notre misère et à crier vers Lui. Comprendons-nous le pourquoi de tant d'épreuves, survenant dans nos vies individuelles ou dans la vie des assemblées, que Dieu nous dispense pour nous faire toucher du doigt notre véritable état ? Ne devrions-nous pas commencer par nous demander si le fait que les difficultés nous semblent parfois tellement graves ne résulte pas pour une large part de notre extrême faiblesse, conséquence de notre peu d'appétit pour la nourriture spirituelle que nous laissons l'ennemi nous ravir si facilement ? Bien des détresses par lesquelles nous sommes amenés à passer sont permises ou envoyées par Dieu pour nous faire crier à Lui après que nous avons compris quelque peu notre misérable état. Lorsqu'il en est ainsi, gardons-nous de gémir sur ce qui nous arrive et de nous arrêter aux causes secondes comme nous le faisons trop souvent : allons jusqu'à la cause première. C'est ainsi seulement que nous tirerons un réel profit de l'épreuve dispensée.

8.6 Dieu attend pour répondre : il faut un travail intérieur

Lorsqu'enfin les fils d'Israël crient à l'Éternel (Juges 6:6), est-ce que tout aussitôt Celui vers lequel ils se tournent maintenant va briser la puissance de Madian ? Peut-être est-ce là ce qu'ils avaient espéré et sans doute est-ce la délivrance immédiate que nous attendons quand, du sein de la souffrance, nous regardons en-haut. Mais il y a bien des choses à régler avant la défaite de Madian, avant que Dieu intervienne pour nous sortir des détresses où nous nous trouvons en raison de nos infidélités. Nos circonstances éprouvantes sont bien souvent en effet la conséquence de nos défaillances ; nous aimerions que Dieu, répondant à nos prières, agisse tout de suite pour rétablir les choses mais, une situation extérieure étant la plupart du temps le fruit d'un état intérieur (les « issues » — ou résultats — « de la vie » viennent « du cœur » — Prov. 4:23), il est certain qu'il doit en premier lieu opérer dans notre être intérieur. Ce principe est toujours vrai, qu'il s'agisse de la marche individuelle ou de la marche collective. — C'est ainsi que l'Éternel commence par envoyer à son peuple non pas du blé mais un prophète, chargé de lui rappeler ce que Dieu est et ce qu'il a fait pour lui. Le prophète ne s'adresse pas seulement au cœur des Israélites, il a aussi une flèche pour leur conscience : « Et vous n'avez pas écouté ma voix » (Juges 6:7 à 10). De la même manière Dieu nous parle aussi, en particulier par le moyen de sa Parole, qui est notre « prophète » : Il veut tout à la fois toucher notre cœur et transpercer notre conscience. Il nous aime trop pour nous délivrer de circonstances extérieures éprouvantes avant d'avoir opéré le travail intérieur nécessaire pour nous amener à juger ce qui est à l'origine des difficultés que nous traversons. En fait, le point de départ en est toujours le même : « Vous n'avez pas écouté ma voix » !

8.7 Ne pas se résigner devant la situation difficile

Au milieu d'un tel état de choses — quel encouragement pour un cœur fidèle — l'un des fils d'Israël, Gédéon, jeune encore sans doute, n'a pas pris son parti, avec plus ou moins de résignation, d'une situation difficile. Il n'a pas dit : Madian pille les récoltes, c'est un temps de famine, mais qu'y faire ? L'Éternel seul peut nous secourir ! Avec les moyens dont il dispose, si réduits et si inadaptés soient-ils, il a travaillé pour arracher quelques épis à Madian et, davantage encore, comme Ruth la Moabite, il a battu ce froment (cf. Ruth 2:17), pour sa nourriture, celle des siens sans doute et peut-être aussi celle de plusieurs en Israël. Quel encouragement pour quiconque aime le Seigneur et les siens, et ne se laisse arrêter ni par la ruine générale et la puissance de l'ennemi, ni par sa petitesse et la crainte de ne pas pouvoir grand-chose eu égard à l'importance des besoins ! Dieu veuille susciter, de nos jours, bien des frères désireux d'imiter un tel exemple ! — Tandis que l'Éternel considère l'état de son peuple infidèle, il distingue Gédéon auquel il peut dire : « L'Éternel est avec toi, fort et vaillant homme » (Juges 6:12). Le Seigneur sera toujours avec celui qui, tel Gédéon autrefois, aura à cœur de recueillir dans la Parole quelque nourriture pour lui-même, nourriture qu'il pourra ensuite mettre à la disposition de son entourage, dans son foyer ou dans l'assemblée. Mais encore, Gédéon est appelé « fort et vaillant homme ». Combien ces paroles ont dû le surprendre, lui qui avait conscience d'être « le plus petit dans la maison de son père » tandis que « son millier était le plus pauvre en Manassé » (ib. 15) ! Tant il est vrai que la force se puise dans la Parole, seule nourriture de l'âme ; c'est cette Parole divine qui, dans la mesure où elle est mise en pratique, peut faire de chacun de nous un « fort et vaillant homme ».

8.8 Ceux qui ont bien servi acquièrent un bon degré

Mais il y a plus : les traits discernés par l'Éternel en Gédéon sont de telle nature qu'il sera l'instrument choisi pour la délivrance du peuple. Il est vrai dans tous les temps que « ceux qui ont bien servi acquièrent un bon degré » (1 Tim. 3:13). Dans sa grâce, le Seigneur veut employer à son service, pour le bien et la délivrance des siens, ceux qui malgré leur faiblesse manifestent les caractères vus jadis en Gédéon. Nouvel encouragement qu'il vaut la peine de souligner ! Certes, Gédéon est rempli de crainte à la pensée du service qui lui échoit — et cette crainte doit habiter le cœur de chacun des serviteurs du Seigneur — mais la puissance de Dieu s'accomplit dans notre infirmité, et plus grande est la conviction de notre faiblesse, sentie et confessée, plus il sera manifeste que « l'excellence de la puissance » est « de Dieu et non pas de nous » (cf. 2 Cor. 12:9 ; 4:7). Gédéon pourra s'engager dans le chemin ouvert devant lui avec cette promesse divine : « Tu frapperas Madian comme un seul homme » et, s'il est amené à douter, il pourra aussi se souvenir de ces paroles : « Ne t'ai-je pas envoyé ?... Moi je serai avec toi » (Juges 6:14, 16). Celui que le Seigneur a envoyé peut aller avec une pleine confiance : Il sera avec lui et lui donnera la force et les ressources nécessaires pour remplir le service confié.

8.9 Mettre de l'ordre chez soi

Pourtant, le moment n'était pas encore venu de combattre et de vaincre Madian. Avant d'aller accomplir sa tâche, le serviteur doit être mis à l'épreuve. La force n'est pas seulement dans tout ce que peut communiquer à l'âme la nourriture spirituelle recueillie dans la Parole : la Parole lue et méditée ne suffit pas, elle doit être obéie. Se nourrir de la Parole, puis obéir à cette Parole, tel est le véritable

secret de la force, de la force qui est en Dieu seul mais qu'il veut nous communiquer et qui ne peut nous être communiquée autrement. Quel enseignement important, qui nous dit le pourquoi de nos faiblesses ! — Il y avait une idole dans la maison de Joas, père de Gédéon (ib. 25). Le Seigneur ne peut employer un serviteur de manière utile et profitable pour les siens si l'état de sa maison laisse à désirer. Principe important mais trop souvent méconnu, ce qui explique sans doute la stérilité de bien des services ! Il n'était pas possible que Gédéon opérât la délivrance du peuple alors qu'il y avait une idole dans la maison de son père : la victoire remportée n'aurait-elle pu, aux yeux de certains, être attribuée à Baal ? Aussi l'Éternel donne à Gédéon des ordres très précis (ib. 25, 26). D'une part, l'idole doit être ôtée ; d'autre part, Gédéon doit être mis à l'épreuve : obéira-t-il à la parole de l'Éternel, si dur que ce puisse être pour lui, sans murmures et sans raisonnements ?

Certes, à proprement parler, il n'y a pas d'autels de Baal à l'intérieur de nos maisons, mais n'y a-t-il pas d'idoles ? Que de choses peut-être qui, entre les mains de l'ennemi, apportées par lui, sont le moyen de nous éloigner plus ou moins de Celui que nous sommes responsables de suivre et de servir ! Tout cela est à ôter sans faiblesse, de la même manière que Gédéon devait détruire l'autel de Baal dans la maison de son père. — Que d'objections aurait pu présenter le fils de Joas : cette maison, c'était non pas la sienne mais celle de son père, qui en avait la responsabilité et auquel il était, lui son fils, tenu d'obéir. Sans doute Éphésiens 6:1 à 3 n'était pas encore écrit mais Gédéon connaissait certainement les commandements de la loi (cf. Ex 20:12) et l'autorité paternelle était jadis de celles que l'on ne discutait pas. Par ailleurs, Gédéon aurait pu mettre en avant les conséquences possibles de l'action qui lui était prescrite : il risquait sa vie (cf. Juges 6:30) ; comment alors la délivrance du peuple aurait-elle pu être opérée, puisqu'il devait en être l'instrument ? — Que de fois nous raisonnons, nous discutons, essayant de faire dire à la Parole autre chose que ce qu'elle nous demande, alors que nous devrions obéir avec simplicité ! Bien souvent, pour excuser notre manque d'obéissance, nous mettons en avant des relations de famille ou des rapports fraternels que nous considérons comme étant de nature à nous dispenser d'obéir à telle ou telle injonction de l'Écriture ; ou encore, nous assurons que la stricte obéissance à la Parole n'est autre chose que l'attachement excessif à des principes et nous nous glorifions peut-être de ne pas être des chrétiens intransigeants ! Autant de choses que l'ennemi vient nous suggérer pour nous empêcher d'obéir ; tenus alors sous son emprise, aveuglés par lui, nous sommes sans force aucune. Il faut le patient travail de la grâce de Dieu en nous pour nous délivrer d'un tel état ! — Pour Gédéon, c'était une circonstance où il fallait obéir à Dieu plutôt qu'à son père adorateur d'idoles, « obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5:29). Et Gédéon a obéi, avec beaucoup de crainte sans doute, agissant de nuit, mais il a obéi quand même, sans raisonner et quoi qu'il ait pu lui en coûter.

8.10 L'obéissance amène une grande délivrance

Quelles furent les conséquences de son obéissance d'abord pour sa maison, ensuite pour le peuple ? Son obéissance pouvait lui faire perdre la vie, elle fut en définitive le moyen d'amener son père à se « tourner des idoles vers Dieu » (comp. Juges 6:31, 32 et 1 Thess. 1:9) : dirions-nous, en employant le langage du Nouveau Testament, qu'elle fut le moyen de la conversion de son père ? Après les craintes, peut-être les angoisses éprouvées, quelle dut être la joie de Gédéon en entendant les paroles prononcées par son père ! Avait-il pensé que son obéissance aurait un tel résultat ? Sans doute éprouvait-il que Dieu « peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons ou pensons » (Éph. 3:20). Que cela nous encourage à une obéissance entière à la Parole ! — Pour le peuple : manifesté fidèle dans l'épreuve à laquelle il fut soumis, Gédéon pouvait désormais prendre la tête des trois cents hommes qui allaient vaincre Madian et délivrer Israël — type d'un résidu fidèle dans un jour de ruine. Telles sont les deux conséquences remarquables de l'obéissance du fils de Joas !

Et s'il n'avait pas obéi ? Sans doute Dieu, par d'autres moyens, aurait-il opéré ce qu'il se proposait, c'est-à-dire « converti » Joas et délivré Israël, mais Gédéon aurait perdu à jamais le privilège d'être employé par Lui pour l'un et l'autre de ces deux services. Que de pertes nous faisons souvent, bien des fois sans en avoir conscience, par notre manque d'obéissance ! Nous nous privons, entre autres choses, de la bénédiction qui est toujours attachée à l'obéissance et que Gédéon a connue dans sa maison et parmi le peuple de Dieu. Sans parler du fait que nous aurons à rendre compte à Dieu de chacune de nos désobéissances, soit présentement, soit au tribunal de Christ (cf. 2 Cor. 5:10).

8.11 Exemples à imiter

Que Dieu opère en nous le travail de sa grâce et nous mette à cœur d'imiter l'exemple de celui qui figure dans cette remarquable lignée d'hommes de foi dont nous parle le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux (v. 32), qui a été, à sa place et dans sa mesure, imitateur lui-même de Celui qui demeure « le chef et le consommateur de la foi », l'Homme Christ Jésus, homme obéissant, « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (cf. Ps. 40:8 ; Jean 4:34 ; Phil. 2:8). Si Gédéon est pour nous un exemple, Christ est notre parfait Modèle. Il est Celui qui n'a reculé devant rien dans le chemin de l'obéissance, qui « quoiqu'il fût Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » et qui « a souffert pour nous, nous laissant un modèle, afin que nous suivions ses traces » (Héb. 5:8 ; 1 Pierre 2:21).

Retenons les enseignements de Juges 6 et que la grâce nous soit accordée d'être des « faiseurs d'œuvres » et non des « auditeurs oublieux » !

9 Mise à l'épreuve (Exode 32 et 33)

ME 1965 p.87

9.1 Le veau d'or et ses offrandes

Monté sur la montagne où il demeure quarante jours et quarante nuits après avoir laissé le peuple dont il était le libérateur aux soins d'Aaron et Hur (Ex. 24:12 à 18), Moïse n'est plus pour Israël que « ce Moïse, cet homme qui nous a fait monter du pays d'Égypte ». Le cœur du peuple infidèle, se détournant de lui et de l'Éternel qui l'avait suscité, désire un autre objet : « Fais-nous un dieu qui aille devant nous », demande-t-il à Aaron. C'est alors la scène d'Ex. 32:2 à 6 : Aaron présente au peuple « un veau de fonte » comme étant « son dieu » qui l'a fait monter du pays d'Égypte, bâtit un autel et, le lendemain, les Israélites « offrirent des holocaustes, et amenèrent des sacrifices de prospérité ». Soulignons le caractère de ces offrandes, sans qu'il soit besoin de rappeler leur signification. Selon les expressions du Psalmiste, « ils firent un veau en Horeb, et se prosternèrent devant une image de fonte ; et ils changèrent leur gloire en la figure d'un bœuf qui mange l'herbe » (Ps. 106:19 à 23).

9.2 Types de ce qui nous concerne

Le peuple va jusque-là dans la méconnaissance de son Dieu et l'oubli de ce qu'Il avait fait pour lui ! Mais « toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement » (1 Cor. 10:7 et 11). Dans quelle mesure avons-nous pratiquement la connaissance de ce que Dieu est, Amour et Lumière, de ce qu'Il a fait en notre faveur, de ce que son amour réclame de nous et des exigences de sa sainteté ? Notre extrême faiblesse, le déclin spirituel sur lequel nous gémissons beaucoup tout en le

sentant trop peu, ne nous ont-ils pas insensiblement conduits à rabaisser le niveau divin et, par suite, à tolérer dans nos vies individuelles et dans les assemblées ce qui est incompatible avec la connaissance de Dieu, sa présence et ses caractères ?

9.3 *Ce qui guide l'action de Moïse*

L'Éternel ne peut plus reconnaître comme son peuple ce peuple qui l'a outragé ; aussi dit-Il à Moïse : « Va, descends ; car ton peuple que tu as fait monter du pays d'Égypte, s'est corrompu ». Et il annonce le jugement qu'Il a décrété : « Laisse-moi faire, afin que ma colère s'embrace contre eux, et que je les consume ; et je ferai de toi une grande nation » (Ex. 32:7 à 10). Ici se place la première intercession de Moïse en faveur de ce peuple idolâtre ; elle témoigne tout à la fois de son amour profond pour Israël et du sentiment élevé qu'il avait de ce qui convenait à la gloire de Dieu. Tandis qu'il est ainsi mis à l'épreuve, tels sont les deux mobiles qui guident son action, et en cela il est un exemple pour nous qui avons parfois tendance à perdre de vue les exigences de la gloire divine et à nous laisser entraîner par un amour mal compris pour les enfants de Dieu. En fait, ce n'est plus alors un amour selon Dieu (cf. 1 Jean 5:2), de sorte que rien n'est maintenu ni de l'amour pour les saints ni de la gloire de Dieu.

9.4 *Appel aux promesses. Appel à se séparer pour l'Éternel*

Moïse ne fait pas appel à la miséricorde divine, l'alliance de Sinaï ne le lui permettait pas ; il fait valoir les promesses faites aux pères, promesses que l'Éternel se doit à Lui-même d'accomplir. Aussi, « l'Éternel se repentit du mal qu'il avait dit qu'il ferait à son peuple » (Ex. 32:11 à 14). Moïse peut alors « se tourner » vers le peuple ; il le fait dans le sentiment de la gravité du péché qui a été commis, avec le désir d'amener Israël à le reconnaître et à s'en humilier. Ayant brisé les tables de la loi au pied de la montagne, « il prit le veau qu'ils avaient fait, et le brûla au feu, et le moulut jusqu'à ce qu'il fût en poudre ; puis il le répandit sur la surface de l'eau, et en fit boire aux fils d'Israël » (v. 15 à 20). Après quoi, considérant le désordre et la confusion qui régnaient dans le camp, il comprit que les fidèles parmi le peuple devaient prendre une position de séparation pour Dieu : « Et Moïse se tint à la porte du camp, et dit : « À moi, quiconque est pour l'Éternel ! ». L'appel est individuel, quiconque est « pour l'Éternel » est responsable d'y répondre, se séparant ainsi d'un peuple au milieu duquel l'Éternel ne peut plus habiter. Tous les fils de Lévi se rassemblent alors vers Moïse, constituant l'ensemble de ceux qui sont « pour l'Éternel ». Lévi signifie : attachement, ou joint ; un fils de Lévi, c'est celui qui, attaché à l'Éternel, désire se joindre au témoignage. Mais « se rassembler vers lui » ne suffit pas, une mise à l'épreuve est nécessaire. C'est pourquoi Moïse va mettre à l'épreuve ceux qui ont répondu à son appel et ont eu l'énergie de se déclarer « pour l'Éternel ». Il leur donne l'ordre du verset 27 : « Que chacun de vous tue son frère, et chacun son compagnon, et chacun son intime ami ». En fait, si nous sommes placés dans des circonstances à propos desquelles Exode 32 et 33 nous donnent l'enseignement divin, il s'agit pour nous de montrer pratiquement qu'aucune considération ne peut nous arrêter dans le chemin de l'obéissance à la Parole et de la fidélité au Seigneur, en vue de sauvegarder son témoignage. Il n'est pas un vrai fils de Lévi, capable d'obéir à l'ordre de Moïse, celui qui donne le pas aux liens l'unissant à un frère, à un compagnon, à un intime ami. Hélas ! combien de fois de semblables considérations ont-elles plus de poids pour nous que les droits du Seigneur, les exigences de sa sainteté et ce qui convient à sa gloire ! « Nous ne connaissons personne selon la chair », écrit l'apôtre (2 Cor. 5:16), puissions-nous vraiment le réaliser chacun pour ce qui nous concerne, n'oubliant pas que le maintien d'un témoignage fidèle est à ce prix ! Là seulement nous pourrions goûter la bénédiction ; elle est promise à ceux qui se séparent de tout mal et de tous ceux qui vivent dans le mal ou s'associent à ceux qui le pratiquent : « Consacrez-vous aujourd'hui à l'Éternel, chacun dans son fils et dans son frère, afin de faire venir aujourd'hui sur vous une bénédiction » (Ex. 32:21-29).

9.5 *Suivre la pensée de Dieu et avoir Son approbation*

L'ennemi cherche toujours à nous arrêter sur les apparences et nous manquons souvent du discernement spirituel nécessaire pour dépouiller les apparences et voir la réalité qu'elles recouvrent. Que de manquements avons-nous à confesser à cet égard ! Combien de fois nous est-il arrivé d'agir en opposition à la pensée de Dieu, alors que nous pensions au contraire manifester de l'amour et de la grâce, nous en glorifiant même peut-être ! Et si parfois nous avons discerné le chemin à suivre, n'avons-nous jamais reculé, craignant que notre attitude fût mal comprise et jugée trop sévère ? N'avons-nous pas préféré l'approbation d'un frère, d'un compagnon, d'un intime ami, alors que nous sentions en nous-mêmes que, dans ce chemin, nous ne pouvions avoir celle du Seigneur ?

9.6 *Hors du camp. Amour vrai pour le peuple de Dieu*

L'appel adressé par Moïse se tenant à la porte du camp, l'ordre donné aux fils de Lévi, tout cela semblait témoigner en apparence d'un manque d'amour à l'égard du peuple. N'aurait-on pu dire : ce peuple est le peuple de Dieu, il faut travailler à sa restauration et attendre avec patience que cette œuvre soit achevée ? En apparence, ces pensées sont excellentes et auraient pu séduire le cœur de plusieurs ; en réalité, c'eût été tout l'opposé de la pensée de Dieu. — Moïse aimait profondément le peuple, son intercession des versets 11 à 13 en est une preuve, mais il l'aimait d'un amour vrai, c'est pourquoi il agit à son égard comme nous le voyons dans les versets 19 et 20 d'une part, 26 à 29 d'autre part. Sa deuxième intercession en faveur du peuple (v. 30 à 32) complète cet ensemble et nous dit assez que ses sentiments n'avaient pas changé malgré l'action qu'il avait dû exercer. Ne demande-t-il pas à l'Éternel : « Et maintenant, si tu pardonnes leur péché..., sinon, efface-moi, je te prie, de ton livre que tu as écrit » (v. 30 à 35) ? Pouvait-il aller plus loin ?

9.7 *Réalité de l'humiliation*

Au chapitre 33, l'Éternel ordonne à Moïse et au peuple de poursuivre le voyage vers le pays de la promesse ; Il promet d'envoyer un ange, mais Il doit ajouter : « car je ne monterai pas au milieu de toi ». Le Dieu de sainteté pourrait-Il habiter au milieu d'un peuple qui l'a outragé ? Lorsque « le peuple entendit cette parole fâcheuse », il « mena deuil, et personne ne mit ses ornements sur soi ». Cette attitude de repentir et d'humiliation était bien celle qui convenait et sans doute l'Éternel en tint compte : Il ne consuma pas le peuple comme Il l'avait décrété. Mais Lui qui seul sonde les cœurs et les consciences pouvait-Il y discerner un jugement profond du péché qui avait été commis ou seulement la peur d'un châtement mérité et le désir d'y échapper ? Nous pouvons fort bien prendre une attitude, prononcer des paroles d'humiliation ; Dieu seul connaît le degré de l'humiliation réellement produite dans le cœur ; Il sait si nous déchirons « nos cœurs » ou simplement « nos vêtements » (cf. Joël 2:12 à 14) car « l'Éternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Éternel regarde au cœur » (1 Sam. 16:7).

9.8 *Tente d'assignation dressée hors du camp*

Malgré l'attitude d'humiliation signalée au verset 4, Celui qui « regarde au cœur » ne peut habiter au milieu du peuple ; le camp a été souillé, le peuple « s'est corrompu », c'est « hors du camp, loin du camp », que Moïse, avec l'intelligence de la foi, dresse la tente d'assignation. Il « la tendit pour lui » : eût-il dû être seul à prendre une telle position, il n'hésita cependant pas à le faire. Que de considérations pourtant l'on aurait pu mettre en avant pour désapprouver cette action ! N'était-ce pas manquer d'amour pour le peuple, un peuple qui avait « mené deuil » ? Ne convenait-il pas au moins d'attendre avec patience que l'Éternel eût Lui-même clairement

manifesté les choses ? Et où Moïse avait-il trouvé un commandement de Dieu pour dresser cette tente « hors du camp, loin du camp » ? Ayant le réel désir de faire la volonté de Dieu, ne nous arrive-t-il pas de nous laisser arrêter par les raisonnements subtils qu'un adversaire, habile et rusé, vient nous suggérer, tandis qu'il conviendrait d'agir sans faiblesse et avec foi ?

La position de séparation que prend Moïse n'est pas incompatible avec son amour pour le peuple parce que c'est un amour selon Dieu. Il agit dans l'intelligence des pensées divines, ayant le souci de sa gloire au milieu d'Israël et cherchant le bien du peuple dans le maintien de cette gloire, foulée aux pieds lorsqu'avait été fait et adoré le veau de fonte. Il n'a besoin d'aucun commandement particulier pour dresser la tente d'assignation, le discernement spirituel lui fait comprendre ce qui convient en un tel moment.

La tente d'assignation devient alors un centre de ralliement pour « tous ceux qui cherchaient l'Éternel », pour tous ceux qui désiraient se séparer du mal et jouir de la présence divine. Un manque de discernement et d'énergie spirituelle chez Moïse l'eussent empêché de dresser la tente hors du camp et quelle perte c'eût été pour Dieu et pour les fidèles parmi le peuple, pour le peuple lui-même : il n'y aurait eu, en effet, aucun lieu où Dieu pût se trouver, où les fidèles pussent se rassembler, aucun témoignage rendu devant le peuple de ce qui convenait à la gloire de l'Éternel.

9.9 Responsabilités en rapport avec la tente d'assignation

Désormais, la responsabilité de tout Israélite désireux d'être fidèle est de « sortir vers la tente d'assignation qui était hors du camp ». Comme il convenait en premier lieu de répondre à l'appel de Moïse lorsqu'il se tint « à la porte du camp » : « À moi, quiconque est pour l'Éternel ! », il fallait maintenant se séparer d'un peuple infidèle au milieu duquel l'Éternel ne pouvait plus habiter, et se rassembler, selon le langage du Nouveau Testament, « avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (2 Tim. 2:22). Cela a été et demeure la responsabilité du fidèle dans tous les temps. Tout groupement dans lequel le nom du Seigneur est déshonoré, l'autorité de la Parole, bien que revendiquée peut-être, pratiquement méconnue sur des points essentiels, constitue un « camp » hors duquel les fidèles doivent « sortir ». On peut bien assurer vouloir maintenir les principes de la Parole, si la marche pratique montre qu'ils sont laissés de côté pour ce qui est des fondements même, si l'état moral d'un rassemblement devient tel que le Saint et le Véritable ne peut y demeurer, il n'y a là qu'un « camp » et « tous ceux qui cherchent l'Éternel » doivent s'en séparer, se dirigeant vers la tente d'assignation dressée « hors du camp, loin du camp ».

9.10 Obéissance de la foi

Là encore, bien des questions n'auraient-elles pu être posées par un Israélite fidèle, désireux de faire la volonté de Dieu ? Faut-il vraiment sortir « hors du camp », se séparer de l'ensemble du peuple de Dieu ? Se diriger vers la tente d'assignation, est-ce bien le vrai chemin, est-ce là que Dieu veut se trouver ? Ne serait-il pas mieux d'attendre patiemment que l'Éternel ait donné son approbation à l'acte accompli par Moïse ? Ce sont là des exercices bien compréhensibles chez une âme fidèle qui craint de se tromper et de désobéir, mais ne dénotent-ils pas un certain manque de foi ? Si l'Éternel avait tout aussitôt marqué son approbation de l'acte de Moïse, il n'y aurait eu aucun exercice de foi chez les Israélites fidèles ; or, Dieu voulait exercer la foi de ceux qui se déclaraient pour Lui, comme Il l'avait fait pour les fils de Lévi lorsqu'ils se rassemblèrent vers Moïse, répondant à son appel (Ex. 32:26 à 29). Dans des circonstances semblables, Dieu met notre foi à l'épreuve et le principe est toujours le même : « Si tu crois, tu verras... » (cf. Jean 11:40). Que devaient faire les Israélites à la mer Rouge ? « Et l'Éternel dit à Moïse : Que cries-tu à moi ? Parle aux fils d'Israël, et qu'ils marchent... » (Ex. 14:15). Mais la mer est devant eux, il n'y a pas de chemin... Qu'importe !

Qu'ils marchent, puisque l'Éternel l'a commandé ! Que leur foi soit entière, qu'ils montrent en dépit de toutes les impossibilités qu'ils comptent sur Dieu et croient sa parole, dite par le moyen de son serviteur Moïse ! Et Lui interviendra, car Il répond toujours à l'attente de la foi.

9.11 Résumé. Témoignage et communion

Insistons sur l'ordre des faits dans le passage d'Exode 33:7 à 11, il est tout à fait remarquable :

1° Moïse dresse la tente « pour lui hors du camp, loin du camp ».

2° « Tous ceux qui cherchaient l'Éternel sortirent vers la tente d'assignation qui était hors du camp » (v. 7).

3° Tout le peuple se lève et suit des yeux Moïse, jusqu'à ce qu'il entre dans la tente.

Par conséquent, à la suite de l'acte de Moïse, d'une part les fidèles se trouvent rassemblés et, d'autre part, un puissant témoignage est rendu vis-à-vis du peuple demeuré dans le camp.

Alors, mais alors seulement :

4° « La colonne de nuée descendit, et se tint à l'entrée de la tente, et l'Éternel parla avec Moïse » (v. 9).

L'acte de Moïse, celui des fidèles reçoivent maintenant l'approbation divine et l'Éternel se révèle à son serviteur d'une manière beaucoup plus intime encore que dans le passé : « Et l'Éternel parlait à Moïse face à face, comme un homme parle avec son ami » (v. 11). Dans les jours les plus sombres, la communion avec le Seigneur, réalisée dans la séparation du mal, « hors du camp, loin du camp », peut être goûtée davantage encore que dans les jours de prospérité. Des circonstances douloureuses et profondément exerçantes constituent, de la part du Seigneur, une mise à l'épreuve et c'est alors qu'Il apprécie d'une manière particulière la fidélité des siens ; aussi, leur accorde-t-il le privilège de jouir de sa communion à un très haut degré. Quelle douleur pour Moïse lorsqu'il considérait l'état du peuple demeuré dans le camp, mais quelle part précieuse, récompense accordée à sa fidélité, quand l'Éternel parlait avec lui « face à face, comme un homme parle avec son ami » !

« Or toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints » (1 Cor. 10:11).

10 Le reniement de Pierre

ME 1969 p.232

10.1 Quand le Seigneur en a parlé

Si la Parole nous rapporte quelques détails les circonstances qui ont trait au reniement de Pierre — alors que le Seigneur, lorsqu'il a achevé l'œuvre de restauration déjà commencée en lui, ne lui a rien dit des faits ayant marqué son humiliante défaillance (Jean 21:15 à 23) — c'est bien parce que nous avons d'utiles enseignements à retirer, pour ce qui nous concerne, du récit qui nous en est donné. Ce récit se trouve dans les quatre évangiles (Matt. 26:31 à 35, 69 à 75 ; Marc 14:27 à 31, 66 à 72 ; Luc 22:31 à 34, 54 à 62 ; Jean 13:36 à 38 et 18:15 à 18, 25 à 27), ce qui souligne son importance, puisque peu nombreux sont les récits rapportés dans chacun des quatre évangiles.

10.2 Qualités et défauts de Pierre

Rappelons que Pierre n'était pas un croyant à la marche relâchée, au cœur tiède, peu attaché au Seigneur, vivant ici-bas pour lui-même. Tout au contraire, il était rempli d'amour pour son Maître et pouvait lui dire en vérité : « Voici, nous avons tout quitté, et nous t'avons suivi » (Marc 10:28). Il estimait même, et c'est le véritable point de départ de sa chute, qu'il aimait tellement le Seigneur qu'il serait capable de faire pour lui ce que d'autres ne feraient pas. Cette excessive confiance dans son amour pour le Seigneur l'a conduit à renier son Maître. — Ce que nous venons de rappeler est intéressant à souligner et donne plus de poids encore à l'enseignement que nous pouvons dégager de ce récit.

10.3 Avertissements donnés à l'avance à Pierre

Le Seigneur venait d'instituer la Cène (Marc 14:22 à 26) et c'est immédiatement après qu'il dit à ses disciples : « Vous serez tous scandalisés ; car il est écrit : « Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées », ajoutant cependant cette parole qui était bien de nature à soutenir leur foi dans l'épreuve douloureuse qu'ils allaient traverser : « mais après que je serai ressuscité, j'irai devant vous en Galilée » (ib. 27, 28). C'était donc la certitude que si les disciples devaient voir leur Seigneur et Maître élevé sur une croix, ils le verraient à nouveau, mais vainqueur de la mort et venant lui-même vers eux. C'est alors que Pierre déclare : « Si même tous étaient scandalisés, je ne le serai pourtant pas, moi » (ib. 29). À quoi peut conduire la confiance qu'a Pierre dans son amour ardent pour le Seigneur ! Jésus a dit : « Vous serez tous scandalisés... », mais Pierre s'oppose : tous les autres, peut-être, en tout cas pas moi ! Dans sa grâce, le Seigneur l'avertit : « En vérité, je te dis qu'aujourd'hui, cette nuit-ci, avant que le coq ait chanté deux fois, toi, tu me renieras trois fois » (ib. 30). Toi, et pas les autres. Ce « toi » du verset 30 n'aurait-il pas dû ébranler la confiance de celui qui avait prononcé le « moi » du verset 29 ? L'avertissement du Seigneur n'aurait-il pas dû l'amener à réfléchir et à revenir ? Rien de cela, hélas ! C'est « encore plus fortement » que Pierre s'écrit : « Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point » (ib. 31). Une nouvelle fois, il s'oppose à ce que Jésus vient de lui dire : « Tu me renieras » — « Je ne te renierai point ». Et il entraîne dans cette voie tous les autres disciples. — Le récit de Matthieu (26:31 à 35), à un détail près, est le même que celui de Marc.

N'accablons pas le disciple ! Bien au contraire, méditons l'instruction que nous pouvons retirer de cette scène. Que de fois, sans doute, nous ressemblons à Pierre, insensibles aux avertissements que le Seigneur nous fait entendre, prenant le contre-pied de ce que nous dit l'Écriture, nous croyant meilleurs, plus sages ou plus forts que d'autres et, de surcroît, n'ayant pas toujours pour mobile, dans notre action, l'amour profond et sincère que Pierre avait pour le Seigneur !

10.4 Grâce du Seigneur qui prend Pierre à Gethsémané

Vient ensuite la scène de Gethsémané. Le Seigneur « prend avec lui Pierre et Jacques et Jean » (Marc 14:33). Dans le récit de Matthieu, les noms de Jacques et Jean ne sont pas spécifiés, il est dit seulement « les deux fils de Zébédée », mais Pierre, lui, est bien désigné par son nom. Le Seigneur va livrer le terrible combat de Gethsémané, il va en connaître toute l'angoisse, sa sueur devenant comme des grumeaux de sang décollant sur la terre, et cependant, entrant dans ce jardin, il demandera à Pierre de l'y accompagner. Après l'entretien qu'il vient d'avoir avec lui, après les paroles prononcées par le disciple, ne nous semble-t-il pas que Pierre aurait dû être mis de côté ? Mais Jésus ne le repousse pas et nous voyons briller là la grâce infinie de Celui qui, au travers de tous nos manquements, veut quand même s'occuper de nous pour nous avertir, nous aider, atteindre notre conscience en parlant à notre cœur. Quel encouragement pour nous de savoir que nous avons pour Maître et pour Berger le même Jésus qui s'est occupé de Pierre, qui l'a pris avec lui dans le jardin de Gethsémané, malgré ce qu'il venait d'affirmer avec une telle assurance et en opposition avec ce qu'il lui avait déclaré !

10.5 Pierre interpellé à Gethsémané

Son âme « saisie de tristesse jusqu'à la mort », Jésus laisse un moment ses trois disciples après leur avoir dit : « Demeurez ici et veillez ». Lui, livre le combat solitaire : « Il pria que, s'il était possible, l'heure passât loin de lui ». Il s'adresse à son Père, fait appel à l'amour infini de son cœur : « Abba, Père », à sa toute puissance : « toutes choses te sont possibles », demeurant cependant dans une soumission entière à Celui dont il était venu ici-bas accomplir toute la volonté : « non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi ! ». Ayant ainsi prié une première fois, il vient vers les disciples et « les trouve dormant », tous les trois. Mais c'est à Pierre qu'il s'adresse : Simon, tu dors ? Tu n'as pu veiller une heure ? » Grâce merveilleuse de Celui qui, une fois encore, prend tendre soin de son disciple, essayant de l'arrêter sur le chemin où il s'est engagé ! N'est-ce pas comme s'il lui disait : « Pierre, prends garde ! Tu prétends que tu ne seras pas scandalisé, tu assures que tu es prêt à mourir avec moi et tu n'as même pas pu veiller une heure ! Ne vois-tu pas que tu as trop présumé de tes forces ? Reviens avant qu'il ne soit trop tard ! ». Pierre demeure insensible, sourd à cette parole de grâce... Et le Seigneur le trouvera encore dormant, après qu'ayant prié une deuxième fois il reviendra vers les trois disciples (Marc 14:32 à 40). Dans l'évangile de Marc, le Seigneur s'adresse personnellement à Pierre, pour ce qui le concerne lui : « Simon, tu dors ? », tandis que dans l'évangile de Matthieu, il lui dit : « Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ? » (Matt. 26:36 à 43).

10.6 Satan criblant Pierre, le Seigneur le sachant

Dans l'évangile de Luc, le récit diffère quelque peu. Le Seigneur avertit Pierre : « Simon, Simon, voici, Satan a demandé à vous avoir pour vous cribler comme le blé... » (Luc 22:31). Satan ne peut agir sans la permission divine : il demande. Il voulait alors « cribler » les disciples, ne le veut-il pas encore aujourd'hui et le Seigneur ne le lui permet-il pas, comme aux jours de Pierre ou de Job ? Soyons assurés que lorsqu'il le permet c'est en vue de notre bien, comme ce fut le cas et pour Pierre et pour Job. Dire à des croyants tourmentés, agités, obsédés, traversant le « crible », qu'ils sont peut-être, pour un moment et avec la permission du Seigneur qui ne les perd jamais de vue, « entre les mains » de l'adversaire, ne doit en aucune manière les troubler, les conduire à l'accablement et au découragement ; ce doit être pour eux, au contraire, le point de départ de la délivrance, leurs yeux étant ouverts sur ce qu'ils n'avaient sans doute pas discerné jusqu'alors.

Qu'ils soient d'abord bien persuadés que si l'ennemi a pu agir à leur égard, il ne l'a fait que parce que le Seigneur l'a permis et que, le permettant, il a fixé des limites que l'ennemi ne pourra pas dépasser (cf. Job 1:12 : « Voici, tout ce qu'il a est en ta main, seulement tu n'entendras pas ta main sur lui » — et 2:6 : « Le voilà entre tes mains, seulement épargne sa vie »). L'Éternel a d'abord livré tout ce qu'avait Job (y compris ses enfants), ensuite Job lui-même, « entre les mains » de Satan, mais Satan n'ira pas au-delà des limites qui lui ont été assignées.

10.7 Leçon apprise par Job

Que ces croyants veuillent bien considérer ensuite que dans les deux exemples de Job et de Pierre, il s'agit d'hommes fidèles, attachés à Dieu (cf. Job 1:1, 8 ; 2:3), mais qui avaient l'un et l'autre quelque chose à apprendre. Tout au long du livre de Job nous est donné le récit des combats que le patriarche a dû livrer dans son cœur et dans son âme avant d'en arriver à apprendre la double leçon qui lui était nécessaire : d'une part, se connaître vraiment lui-même et, d'autre part, connaître vraiment l'Éternel. Au terme de ses

luttons, il a été amené à dire : « J'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre », et encore : « Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu » (Job 42:5, 6). Il a fallu, dans la sagesse des voies de Dieu, que l'Éternel dise à Satan : « le voilà entre tes mains » pour que, à la fin, Job puisse parler ainsi. Telle est « la fin du Seigneur, savoir que le Seigneur est plein de compassion et miséricordieux » (Jacques 5:11). Job « entre les mains » de Satan, combien c'est terrible et douloureux ! Mais pour quelle « fin » ! Une fois encore, « le méchant fait une œuvre trompeuse » (Prov. 11:18). N'y a-t-il pas là un encouragement précieux pour un croyant qui, ayant discerné qu'il est sous l'étreinte de l'adversaire, est amené à comprendre le « pourquoi » de son épreuve et quelle est « la fin du Seigneur » ? Que jamais sa confiance en Dieu ne faiblisse et qu'il ne perde pas de vue que c'est avec « le bouclier de la foi » que l'on peut « éteindre tous les dards enflammés du méchant » (Éph. 6:16).

10.8 Le Seigneur priant à l'avance pour que la foi ne défaille pas

Encore un autre encouragement. Le Seigneur dit à Pierre : « Mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas » (Luc 22:32). Peut-être Satan vous livre-t-il de rudes assauts, agit-il sur votre esprit, essayant d'en prendre possession, peut-être aussi trouble-t-il votre cœur ? Dans la souffrance que vous éprouvez, dans la détresse qui est la vôtre, écoutez la voix de Jésus qui vous dit, comme à Pierre autrefois : « J'ai prié pour toi ». Quel apaisement cette parole apporte à une âme tourmentée ! Le Seigneur avait permis à Satan de cribler les disciples mais il avait prié pour eux, pour Pierre tout spécialement car il était le plus en danger, en raison même de la si grande confiance qu'il avait dans son amour pour son Maître. Et qu'avait-il demandé pour eux ? Que le « crible » leur soit épargné ? Non. Le Seigneur savait que, pour son plus grand bien et en vue du si précieux service qu'il voulait lui confier, Pierre devait passer par ce terrible chemin. Ce qu'il avait demandé, c'est que sa foi fût soutenue au travers du crible. N'est-ce pas la même intercession qu'il exerce encore aujourd'hui en faveur de ceux qu'il doit parfois laisser un moment « entre les mains » de l'adversaire parce qu'il veut les bénir à la fin ?

10.9 Promesse de restauration

Nouvel encouragement : « Et toi, quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères ». C'était l'assurance de la délivrance et, davantage encore, la certitude de ne pas être mis de côté, d'avoir, plus tard, un service à remplir pour le Seigneur. Les expériences faites au sein de la douloureuse épreuve qu'il allait traverser permettraient ensuite à Pierre d'encourager et fortifier ses frères ayant affaire avec le même ennemi (cf. 1 Pierre 5:8 à 11).

Que va dire Pierre ? Est-il confondu en présence de la grâce du Seigneur, touché profondément en voyant de quels soins il est l'objet de sa part ? Non. « Et il lui dit : Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort » (Luc 22:33).

10.10 Le reniement et les alertes intermédiaires

Reprenons le récit de Marc. « Une des servantes du souverain sacrificateur vient, et, apercevant Pierre, qui se chauffait, elle le regarda et dit : Et toi, tu étais avec le Nazaréen Jésus. Et il le nia, disant : Je ne sais ni n'entends ce que tu dis ». Premier reniement. Mais aussitôt « le coq chanta ». Dans cet évangile, Jésus dit : « avant que le coq ait chanté deux fois... » et cela fait ressortir la grâce, les soins vigilants du parfait Serviteur, de Celui qui a servi son Dieu et Père, qui a aussi servi les siens. Est-ce que ce premier chant du coq n'aurait pas dû remuer la conscience de Pierre, le faire revenir et lui épargner les deux autres reniements ? Hélas ! il demeure toujours insensible, aveuglé, ne prêtant aucune attention à ce nouvel avertissement. Une deuxième fois, il niera de nouveau et, la troisième, il se mettra à « faire des imprécations et à jurer : Je ne connais pas cet homme dont vous parlez » (Marc 14:66 à 72). Pierre en est arrivé là ! Pourtant n'est-ce pas lui qui avait dit au Seigneur : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ? et encore : « Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ; et nous, nous croyons et nous savons que toi, tu es le Saint de Dieu » (Matt. 16:16 ; Jean 6:68, 69) ? Et maintenant, il déclare : « Je ne connais pas cet homme... » en jurant et en faisant des imprécations !

10.11 Encouragements pour ceux qui ont des proches qui sont tombés bas

Peut-être y a-t-il des croyants qui ont quitté le vrai chemin, des enfants de parents chrétiens qui, après avoir grandi dans l'assemblée, confessé Jésus comme leur Sauveur, ont ensuite abandonné le rassemblement des saints et, vivant dans le monde, « se creusent des citernes, des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau » (Jér. 2:13). Ils vont ainsi, indifférents, voire même opposés à tout ce qui est de Dieu... Peut-être diraient-ils : « Je ne connais pas cet homme... », en parlant de Celui qui pourtant est leur Sauveur ? Dans leur profonde douleur, à laquelle on ne peut que sympathiser, leurs parents, leurs proches, le cœur meurtri, parfois assaillis par le doute ou même découragés, seraient tentés de croire que tout espoir de retour est vain. Qu'ils considèrent le chemin de Pierre et jusqu'où il est allé ! Il a fait des imprécations, il a juré : « Je ne connais pas cet homme... » (Matt. 26:72, 74 ; Marc 14:71). Certes, le cœur est brisé en pensant à une telle chose, mais Pierre avait-il perdu son salut, son égarement était-il sans retour ? En aucune manière. Le Seigneur l'a restauré dans sa conscience et dans son cœur et lui a confié les agneaux et les brebis de son troupeau ! Les expériences faites, les leçons apprises lui permettraient d'en prendre soin.

Que ceux qui pleurent en pensant à un de leurs enfants, ou à un de leurs proches, qui après avoir confessé Jésus comme Sauveur, irait aujourd'hui jusqu'à le « renier », ne perdent pas courage ! Que le récit du reniement et de la restauration de Pierre les conduise à se confier entièrement dans le Seigneur. Dans sa sagesse et son amour, qui sont toujours les mêmes, il permet parfois que tel de ses rachetés aie à se trouver, pour un temps, « entre les mains » de l'adversaire, mais il a fixé des limites à son action, il a prié, il prie pour celui qui est « criblé » et l'amènera, à la fin, à apprendre les leçons qui lui étaient nécessaires. À son moment, il le ramènera et le restaurera, lui confiera même, s'il le trouve bon, un service à remplir.

10.12 Le bon Berger ramène la brebis égarée

Le bon Berger a mis sa vie pour ses brebis et, les ayant acquises à un si grand prix, il peut dire d'elles : « elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main. Mon Père qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10:11, 28 à 30). Tandis que « le loup » ravit les brebis de « l'homme qui reçoit des gages », auquel « les brebis n'appartiennent pas en propre » (ib. 12), aucune des brebis ne sera ravie de la main du Père, de la main du Seigneur, fidèle et bon Berger ! — Et si une brebis s'égaré ? Hélas ! cela arrive parfois et il arrive même que la brebis, qui est sans doute l'un des animaux les plus inintelligents qui soit, s'égaré de plus en plus. Mais le Berger n'interviendrait-il pas ? N'a-t-il pas promis : « l'égarée, je la ramènerai » (Ézéch. 34:16) ? Que tous ceux qui souffrent en pensant nuit et jour à une brebis égarée s'emparent de cette promesse comme d'une certitude et qu'elle les soutienne dans leur épreuve, leur permettant même de se réjouir à l'avance, anticipant par la foi le moment où le Seigneur l'accomplira ! Alors, il y aura « de la joie au ciel » (cf. Luc 15:7), mais aussi sur la terre... (ib. 6).

« La perdue, je la chercherai, et l'égarée, je la ramènerai... »

« Étant pleinement persuadé que ce qu'il a promis, il est puissant aussi pour l'accomplir » (Rom. 4:21).

Épreuves et Discipline - Série B par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 À propos des fils de David (sur l'éducation des enfants)
- 2 Le Dieu qui a été mon berger... Gen. 48:15, 16
- 3 Fruits de l'épreuve
- 4 « Bienheureux ceux qui endurent l'épreuve avec patience » — Jacques 5:11
- 5 Encouragements dans l'attente de la délivrance. És. 51
- 6 Diversité de Moyens
- 7 Épreuve de la foi
- 8 À propos de 2 Corinthiens 12:1 à 10
- 9 Circonstances du peuple d'Israël : des types pour nous (Nombres 11, 20, 21)

Table des matières détaillée

- 1 À propos des fils de David (sur l'éducation des enfants)
 - 1.1 Gouvernement de Dieu : les quatre fils morts
 - 1.2 Autres désordres
 - 1.3 Mort d'Amnon et haine d'Absalom
 - 1.4 Relations David-Absalom réparées sans repentance. La grâce sans vérité endurent la conscience
 - 1.5 Gouvernement de Dieu sur les parents par le moyen des enfants
 - 1.6 Place que doit prendre de lui-même le croyant sous le gouvernement de Dieu
 - 1.7 Les conséquences irrémédiables. Mort d'Absalom
 - 1.8 Adonija qui n'avait jamais été chagriné
 - 1.9 Exhortations sur l'éducation des enfants
- 2 Le Dieu qui a été mon berger... Gen. 48:15, 16
 - 2.1 Une conclusion de vie touchante
 - 2.2 Avons-nous marché devant la face de Dieu ?
 - 2.3 Que Dieu bénisse ces jeunes hommes !
 - 2.4 Vie de Jacob : L'Ange qui m'a gardé de tout mal
 - 2.4.1 Avant la naissance
 - 2.4.2 Bénédiction acquise par ruse
 - 2.4.3 Chez Laban
 - 2.4.4 Fuite de Charan
 - 2.4.5 Peniel
 - 2.4.6 Monte à Béthel
 - 2.4.7 Les deuils
 - 2.4.8 Perte de Rachel et Benjamin
 - 2.4.9 Jouissance finale de la bénédiction
- 3 Fruits de l'épreuve
 - 3.1 Caractère varié des épreuves
 - 3.2 Épreuve de la foi
 - 3.2.1 Jacques 1:2,3
 - 3.2.2 Romains 5:3-5
 - 3.2.3 1 Pierre 1:6-7
 - 3.3 Épreuve de l'amour et de l'obéissance
 - 3.4 Les épreuves nous sont pas seulement des afflictions
 - 3.5 Dieu veut que les épreuves produisent des fruits
- 4 « Bienheureux ceux qui endurent l'épreuve avec patience » — Jacques 5:11
 - 4.1 L'épreuve de Job
 - 4.2 Des marques d'impatience, voire de révolte
 - 4.3 Ce que Dieu pense des paroles de Job
 - 4.4 La fin du Seigneur
 - 4.5 Résumé - conclusion
- 5 Encouragements dans l'attente de la délivrance. És. 51
 - 5.1 Quand on croit que Dieu nous délaisse, comme un homme qui dort
 - 5.2 Souvenir des délivrances d'autrefois
 - 5.3 Goûter les consolations en attendant la délivrance
 - 5.4 Ne pas craindre l'homme
 - 5.5 « À cause de son grand nom », l'Éternel n'abandonne pas
 - 5.6 Applications diverses aujourd'hui
- 6 Diversité de Moyens
 - 6.1 Guérison de l'aveugle-né (Jean 9)
 - 6.2 Guérison de l'aveugle de Bethsaïda (Marc 8:22 à 26)
 - 6.3 Guérison de Bartimée (Marc 10: 46 à 52)
 - 6.4 Guérison du paralytique (Marc 2:1 à 12)
 - 6.5 Guérison d'un sourd qui parlait avec peine (Marc 7:31 à 37)
 - 6.6 Guérison du fils d'un seigneur de la cour (Jean 4:46 à 54)
 - 6.7 Guérison de la belle-mère de Pierre (Marc 1:29 à 31)
- 7 Épreuve de la foi
 - 7.1 L'épreuve de la foi
 - 7.2 Genèse 22. La foi d'Abraham surmontant l'épreuve

- 7.3 Matthieu 15. La foi de la Cananéenne surmontant l'épreuve
- 7.4 Gardés par la puissance de Dieu par la foi. 1 Pierre 1:5
- 7.5 Se réjouir dans l'épreuve. 1 Pierre 1:3-6
- 7.6 Pour lui faire « du bien à la fin » (Deut. 8:16)
- 7.7 Conclusion - Résumé
- 8 À propos de 2 Corinthiens 12:1 à 10
- 8.1 Sommaire de 2 Corinthiens 1 à 10
- 8.2 Le faux enseignement sur la résurrection de 1 Cor. 15
- 8.3 Les faux docteurs de 2 Cor. 11
- 8.4 Les souffrances de Paul selon 2 Cor. 11
- 8.5 2 Corinthiens 12
- 8.5.1 Un homme en Christ
- 8.5.2 Visions et révélations de Paul
- 8.5.3 Paroles ineffables. Ce qui caractérise le ciel
- 8.5.4 Danger de s'enorgueillir en descendant du ciel
- 8.5.5 Paradis
- 8.5.6 Discipline préventive. L'écharde dans la chair
- 8.5.7 Activité de Satan
- 8.5.8 Satan instrument dans la main de Dieu
- 8.5.8.1 Satan utilisé par Dieu en rapport avec Job
- 8.5.8.2 Satan utilisé par Dieu en rapport avec Pierre
- 8.5.9 Le Seigneur qui ne retire pas l'écharde
- 8.6 La puissance dans le ministère vient de Dieu
- 8.7 Paul prenant plaisir dans les infirmités
- 8.8 Conclusion
- 9 Circonstances du peuple d'Israël : des types pour nous (Nombres 11, 20, 21)
- 9.1 Nombres 11:1-9
- 9.1.1 Nombres 11:1-3
- 9.1.2 Nombres 11:4-6
- 9.1.3 Nombres 11:7-9
- 9.2 Nombres 20:1-13
- 9.3 Nombres 21:1-18

1 À propos des fils de David (sur l'éducation des enfants)

ME 1969 p.174

1.1 Gouvernement de Dieu : les quatre fils morts

David a eu, « outre les fils des concubines », dix-neuf fils et une fille, Tamar (1 Chr. 3:1 à 9). L'Écriture mentionne le nom de ces dix-neuf fils, mais — abstraction faite de Salomon, dont nous laisserons l'histoire volontairement de côté — ne nous donne quelques détails que sur trois d'entre eux : Amnon (le premier-né), coupable d'inceste avec sa sœur Tamar et mis à mort sur l'ordre d'Absalom (cf. 2 Sam. 13) ; Absalom (le troisième) et Adonija (le quatrième) qui, l'un et l'autre, cherchèrent à s'emparer du trône (cf. 2 Sam. 15 ; 1 Rois 1). Il est assez remarquable que tous trois aient péri de mort violente, à l'issue d'une conduite qui ne fut ni à l'honneur de leur père, ni à l'honneur de l'Éternel. Mais le gouvernement de Dieu pesait sur David à la suite du grave péché qu'il avait commis avec Bath-Sheba, femme d'Urie, péché aggravé par les dispositions prises par lui pour essayer d'en effacer la trace. Répondant à Nathan, le prophète que l'Éternel lui avait envoyé, David avait prononcé lui-même son propre jugement : « il rendra la brebis au quadruple » (cf. 2 Sam. 11 et 12). Effectivement, quatre de ses fils sont morts dans des conditions telles qu'on ne peut manquer d'y voir l'exercice du jugement de Dieu : celui né de son adultère avec Bath-Sheba (2 Sam. 12:19), Amnon (ib. 13:28 à 33), Absalom (ib. 18:14, 15) et Adonija (1 Rois 2:25). Dans son gouvernement, Dieu « visite l'iniquité des pères sur les fils, sur la troisième et sur la quatrième génération », tandis qu'il « use de bonté envers des milliers de ceux qui l'aiment et gardent ses commandements » (Ex. 20:5, 6 — cf. Ex. 34:6, 7 ; Nomb. 14:18 ; Deut. 5:9, 10). Il y a là un enseignement qui est bien propre à exercer nos consciences : en certains cas, Dieu peut nous amener à récolter ce que nous avons semé (cf. Gal. 6:7, 8) non seulement dans notre propre vie mais aussi dans celle de nos enfants : nos enfants ont à souffrir parfois de nos égarements ! Y a-t-il pour des parents souffrance plus grande que celle-là ? Ce sont les parents que Dieu atteint en frappant leurs enfants et cette discipline, si profondément douloureuse, peut aller en telle circonstance jusqu'à la mort du corps.

1.2 Autres désordres

Mais l'histoire de David et de deux de ses fils, Absalom et Adonija, renferme encore d'autres leçons. Il n'y a pas seulement le fait que l'un et l'autre de ces deux fils périrent de mort violente — le premier, des mains de Joab et de ses jeunes hommes, au cours de la bataille dont nous parle 2 Samuel 18 ; le second, des mains de Benaïa, agissant sur l'ordre de Salomon (cf. 1 Rois 2:25) — il y a aussi leur conduite — et combien elle a laissé à désirer — et la façon d'agir de leur père à leur égard.

1.3 Mort d'Amnon et haine d'Absalom

Certes, Amnon avait commis avec Tamar sa sœur l'affreux péché relaté en 2 Samuel 13, mais la douleur et l'humiliation bien compréhensibles qu'en éprouve Absalom le conduisent à une haine tenace envers son frère : « Absalom haïssait Amnon » (v. 22). Comme il est dangereux de nourrir un tel sentiment dans son cœur ! Cette haine — que le temps n'atténuera pas, bien au contraire — amènera Absalom à commettre un fratricide. « Deux années entières » ont passé, Absalom va saisir l'occasion d'assouvir sa haine : ayant chez lui « les tondeurs » il invite « tous les fils du roi », insistant particulièrement pour qu'Amnon soit là. Puis, il « commanda à ses serviteurs, disant : Faites attention, je vous prie, quand le cœur d'Amnon sera gai par le vin, et que je vous dirai : Frappez Amnon, alors tuez-le, ne craignez point ; n'est-ce pas moi qui vous l'ai commandé ? Fortifiez-vous, et soyez vaillants ! » (ib. 23 à 29). Absalom prend l'entière responsabilité de ce crime, ordonnant à ses serviteurs de le commettre et les y encourageant, comme s'il fallait beaucoup de force et de vaillance pour frapper quelqu'un rendu « gai par le vin » ! Les serviteurs d'Absalom firent ce qui leur avait été commandé. Telle fut l'attristante fin du fils premier-né de David !

1.4 Relations David-Absalom réparées sans repentance. La grâce sans vérité endurec la conscience

Absalom, craignant sans doute la colère du roi son père, s'enfuit alors « et s'en alla vers Talmaï, fils d'Ammihud, roi de Gueshur », qui était son grand-père maternel (ib. 37). Ce séjour à Gueshur s'est prolongé trois ans, trois années qui durent paraître bien longues à David puisque, « consolé à l'égard d'Amnon », il « languissait d'aller vers Absalom » (ib. 38, 39). Joab s'aperçut « que le cœur du roi était pour Absalom » et imagina alors la ruse dont il est question au chapitre 14 de ce même livre, ruse qui réussit parfaitement et amena David à dire à Joab : « Fais revenir le jeune homme Absalom ». Certes, bien que revenu à Jérusalem, Absalom fut tenu à l'écart et demeura « deux années entières... sans voir la face du roi » (14:21 à 24 et 28). Mais Absalom, employant un moyen combien blâmable, fait venir Joab auprès de lui afin de le prier d'intercéder en sa faveur auprès du roi, qui se laisse fléchir aussitôt. « Et le roi appela Absalom, et il vint vers le roi et se prosterna le visage contre terre devant le roi, et le roi baisa Absalom » (ib. 29 à 33).

Dans cette circonstance, David n'est guidé que par les sentiments qu'éprouve son cœur de père. Il n'a pas une parole de nature à toucher la conscience de ce fils qui est devant lui après avoir fait mettre à mort son propre frère, il ne cherche pas à l'amener à reconnaître son grave péché et à s'en humilier. Il ne manifeste que grâce et bonté, laissant entièrement de côté sainteté et vérité. Or, d'une manière générale, la manifestation de la grâce sans la vérité n'aboutit guère qu'à l'endurcissement de la conscience. David va en faire la douloureuse expérience ! Il a manqué en n'exerçant pas vis-à-vis d'Absalom la répréhension nécessaire, en ne laissant pas la loi d'Israël suivre son cours envers le meurtrier (cf. Nomb. 35:31) ; au surplus, épargner Absalom c'était ajouter une nouvelle désobéissance à une précédente : David avait épousé Maaca — qui devait être la mère d'Absalom — alors qu'elle était la fille d'un roi cananéen, Talmaï, épargné en raison de l'infidélité du peuple (cf. Jos. 13:2, 3 et 13). David fait preuve d'une faiblesse coupable, conséquence des sentiments qu'il éprouve pour Absalom ; il verra sans tarder qu'agir avec faiblesse lorsque le mal est manifesté conduit à l'aggravation du mal. Survient aussitôt, en effet, la révolte d'Absalom (cf. 2 Sam. 15). Grâce à diverses flatteries, avec une apparence d'amour, « Absalom déroba les cœurs des hommes d'Israël ». Mais encore, il trompe son père : simulant la piété, assurant vouloir acquitter le vœu qu'il affirme avoir voué à l'Éternel, il lui demande l'autorisation de se rendre à Hébron. Et là, dans le lieu même où David avait été oint comme roi, Absalom se prétend lui le roi d'Israël (ib. 15:1 à 12).

1.5 Gouvernement de Dieu sur les parents par le moyen des enfants

David, prévenu que « les cœurs des hommes d'Israël suivaient Absalom », n'a d'autre ressource que de fuir Jérusalem (ib. 13 à 18). Il comprend que Dieu agit à son égard dans son juste gouvernement, par le moyen d'Absalom ! Quel enseignement pour nous ! Dieu peut exercer son gouvernement envers nous par le moyen de nos enfants : peut-être avons-nous manqué de sagesse et de fermeté ; au lieu de leur apprendre l'obéissance et la soumission, nous avons permis à leur volonté propre d'agir à peu près librement, ou encore nous leur avons laissé prendre le chemin du monde — à notre suite parfois, hélas ! — les orientant, ou les laissant s'orienter vers des voies pleines de dangers, peut-être en pensant que Dieu est puissant pour les y garder, ce qui est tenter Dieu. Et puis, plus tard, trop tard, nous en subissons les conséquences sous le gouvernement de Dieu !

1.6 Place que doit prendre de lui-même le croyant sous le gouvernement de Dieu

Il est à noter que, dans cette page de l'histoire de David, les conséquences de la faute sont liées à « l'arche de l'alliance de Dieu ». David a conscience qu'il ne peut la prendre avec lui et demande à Tsadok : « Reporte l'arche de Dieu dans la ville... » (ib. 24 à 29). Le témoignage de Dieu ne devait subir aucune atteinte et pour qu'il en soit ainsi, David s'en dissocie car il n'était plus en état d'être identifié avec l'arche. Quelle douleur pour lui ! « Et David monta par la montée des Oliviers, montant et pleurant ; et il avait la tête couverte, et marchait nu-pieds... » (ib. 30). Mais, quoi qu'il en soit, sa confiance en Dieu ne faiblit pas et c'est alors qu'il compose le Psaume 3. Enseignement quant à la place que doit prendre de lui-même, vis-à-vis du témoignage, un croyant qui a conscience de sa culpabilité et sent peser sur lui le gouvernement de Dieu !

Tout cela en raison des manquements de David à l'égard de son fils Absalom : conséquences pour lui, pour le peuple et en relation avec l'arche du témoignage. Sans parler de celles qui en résulteront pour Absalom lui-même et de toute la souffrance qu'éprouvera alors David dans son cœur de père !

1.7 Les conséquences irrémédiables. Mort d'Absalom

La suite du récit (ch. 16 à 18) nous montre comment Dieu, au travers de tout, dirige les circonstances. Signalons entre autres, et sans entrer dans les détails, la malédiction prononcée par Shimhi (David a dû entendre ces paroles ! mais, courbé et soumis, il reçoit tout de la main de Dieu), le conseil d'Akhithophel rendu vain et enfin, la bataille au cours de laquelle Absalom est frappé et mis à mort. Quelques expressions de ces chapitres traduisent bien la faiblesse de David à l'égard de ce fils rebelle. Alors que ses troupes vont partir en guerre contre les conjurés, David implore les trois chefs de son armée : « Usez-moi de douceur envers le jeune homme, Absalom », et lorsqu'il lui est dit que « l'Éternel lui a aujourd'hui fait justice de la main de tous ceux qui s'étaient levés contre lui », sa première parole est celle-ci : « Y a-t-il paix pour le jeune homme Absalom ? » Lorsqu'enfin il apprend que son fils a eu le sort des « ennemis du roi », « très ému... il monta à la chambre... et pleura ; et... il disait ainsi : Mon fils Absalom ! mon fils ! mon fils Absalom ! Fussé-je mort à ta place ! Absalom, mon fils, mon fils ! » (18:5, 31 à 33). Quelle profonde douleur pour un père sous le gouvernement de Dieu ! Dieu veuille que cet exemple parle puissamment à des parents chrétiens en leur montrant quels peuvent être les résultats, irrémédiables, de leurs défaillances dans l'exercice des responsabilités qui leur incombent à l'égard de leurs enfants ! Qu'aucun d'eux n'ait à pleurer, impuissant, comme David eut à pleurer en présence des conséquences de sa faiblesse envers un fils qu'il avait beaucoup aimé mais mal aimé et qu'il n'avait jamais su discipliner ! Diverses circonstances, nous l'avons vu, auraient dû amener David à se ressaisir ; hélas ! il n'en a pas profité... Désormais, il était à jamais trop tard, il ne restait pour lui que douleurs et regrets : d'avoir perdu un fils bien-aimé et d'avoir manqué à ses responsabilités envers lui ! Ces choses, ne l'oublions pas, « ont été écrites pour notre instruction » (Rom. 15:4).

1.8 Adonija qui n'avait jamais été chagriné

Adonija était le quatrième des fils de David. Des trois premiers nous savons positivement que deux, Amnon et Absalom, étaient morts, et il est probable que Daniel, le deuxième, était mort aussi ; aussi Adonija cherche-t-il à s'emparer du royaume, comme l'avait déjà fait Absalom. Il dira plus tard : « le royaume était à moi », sachant cependant fort bien qu'il appartenait à Salomon : « il était à lui de par l'Éternel » (1 Rois 2:15). « Et Adonija... s'éleva, disant : « Moi, je serai roi » (ib. 1:5). L'orgueil le conduisit à s'élever et à monter une conjuration contre le roi David, son père. La Parole nous donne ici un détail qui nous éclaire tout-à-fait sur la conduite de David à son égard, comme sans doute aussi, bien que cela ne soit pas précisé, à l'égard d'Absalom : « Et son père ne l'avait jamais chagriné, en disant : Pourquoi fais-tu ainsi ? » (ib. 6). En d'autres termes, Adonija n'avait jamais fait que sa volonté propre et son père l'avait laissé faire ! Nous en voyons les conséquences... Dans le monde actuel, on met en avant les raisons les plus diverses pour assurer qu'il ne faut pas contrarier les enfants, et les résultats ne se font guère attendre ! Gardons-nous là aussi de nous conformer à ce monde,

écoutons plutôt ce que Dieu nous dit au sujet de nos enfants : « élevez-les dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur » (Éph. 6:4).

La conjuration d'Adonija aboutit à un tout autre résultat que celui qu'il espérait : David est amené à ne plus différer l'établissement de Salomon comme roi, pour lui succéder, de telle sorte que les conjurés se dispersent. Malgré cela, Adonija — bien qu'il adresse à Bath-Shéba, mère de Salomon, les paroles rapportées en 1 Rois 2:15 — n'en manifeste pas moins sa prétention au trône. Combien c'était grave après avoir reconnu que le royaume appartenait à Salomon « de par l'Éternel ». En fait, c'était toujours sa volonté propre s'opposant à la pensée de Dieu, une volonté non brisée. Les circonstances qui venaient de se dérouler l'avaient peut-être amené à exprimer quelques paroles, mais le fond de son cœur demeurait le même. Si, par faiblesse et en raison d'un amour mal témoigné, des parents n'apprennent pas à leurs enfants, dès leur plus jeune âge, obéissance et soumission, ces enfants agiront selon leur volonté propre et connaîtront, tôt ou tard, les douleurs qui sont la conséquence d'une telle marche. Adonija, jamais chagriné par son père, a eu la triste fin qui nous est rapportée en 1 Rois 2:23 à 25. Avec un discernement remarquable de l'état d'Adonija, Salomon prononce le jugement qui est ensuite exécuté par Benaïa.

1.9 Exhortations sur l'éducation des enfants

Le récit qui nous a été conservé dans l'Écriture de la vie de David et de celle de ses fils, Absalom et Adonija en particulier, est riche d'instruction pour nous. Puissent les parents chrétiens en retirer beaucoup de profit dans l'accomplissement de la tâche si belle, si noble, mais aussi si difficile, qui leur est confiée : élever des enfants pour le Seigneur ! Que Dieu leur accorde d'avoir pleine conscience de leurs responsabilités et leur donne tout le secours de sa grâce, la sagesse et l'énergie nécessaires pour apprendre à leurs enfants l'obéissance, la soumission, la séparation d'avec le monde sous tous ses aspects, la crainte de Dieu et l'attachement au Seigneur ! Il y aura alors vie et prospérité dans nos maisons, riche bénédiction dans l'assemblée.

2 Le Dieu qui a été mon berger... Gen. 48:15, 16

ME 1966 p.3

2.1 Une conclusion de vie touchante

Combien sont touchantes les paroles prononcées par Jacob lorsqu'il bénit Joseph dans la personne de ses deux fils, Éphraïm et Manassé : « Que le Dieu devant la face duquel ont marché mes pères, Abraham et Isaac, le Dieu qui a été mon berger depuis que je suis jusqu'à ce jour, l'Ange qui m'a délivré de tout mal, bénisse ces jeunes hommes ; et qu'ils soient appelés de mon nom et du nom de mes pères, Abraham et Isaac, et qu'ils croissent pour être une multitude au milieu du pays » (Gen. 48:15, 16) ! Jetant un regard en arrière, au terme d'une longue vie de cent quarante sept ans, Jacob a pleinement conscience de ne pas avoir marché devant Dieu. Ses pères, oui ! Malgré leurs défaillances, leur marche dans son ensemble a répondu à la pensée divine. Mais, bien qu'il soit amené à porter un tel jugement sur sa vie, Jacob peut rendre témoignage à la sollicitude de Celui qui jamais ne l'a abandonné : « le Dieu qui a été mon berger depuis que je suis jusqu'à ce jour ». De quels soins fidèles il a été l'objet tout le long du chemin ! Il a éprouvé lui aussi ce que David exprimera plus tard : « ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent » (Ps. 23:4). Et il peut encore ajouter : « l'Ange qui m'a délivré de tout mal » ; il n'a pas seulement expérimenté l'amour de Dieu dans tout l'exercice de la discipline qui lui a été dispensée, il a aussi éprouvé sa puissance en secours et délivrance. Malgré tous ses manquements, au travers de tous ses manquements, Dieu a été fidèle, Jacob peut en rendre témoignage au soir de sa vie ! C'est à un tel Dieu qu'il est heureux de pouvoir remettre Joseph et les fils de Joseph, c'est sa bénédiction qu'il réclame sur eux.

2.2 Avons-nous marché devant la face de Dieu ?

Arrivés à une nouvelle étape du chemin, nous pouvons aussi jeter un regard en arrière. Avons-nous marché devant la face de Dieu ? Cette question nous amène à baisser la tête, puisse-t-elle nous conduire à une vraie et profonde humiliation ! Elle nous fait toucher du doigt notre extrême faiblesse et mesurer le déclin, en considérant ce qu'ont été la marche et le témoignage de nos devanciers. Sans doute, ils n'ont pas été exempts de défaillances, ils étaient des hommes, mais ils ont été caractérisés par la piété, la crainte de Dieu, la simplicité de la foi, l'obéissance à la Parole. Nous pouvons bien parler du Dieu « devant la face duquel ont marché nos pères », mais chacun de nous ne peut-il ajouter : « le Dieu qui a été mon berger depuis que je suis jusqu'à ce jour, l'Ange qui m'a délivré de tout mal » ? N'en avons-nous pas fait l'expérience au cours de l'année qui vient de s'écouler, comme nous l'avions déjà faite au cours des années précédentes ? Au travers des difficultés du chemin, en présence des dangers, face aux pièges de l'ennemi, combien nous avons été heureux d'éprouver la fidélité de notre bon Berger, la puissance de Celui qui nous a secourus et délivrés ! Qu'en eût-il été de nous si nous n'avions eu de telles ressources à notre disposition ? Ces ressources demeurent pour le chemin qui est devant nous, Dieu soit béni !

2.3 Que Dieu bénisse ces jeunes hommes !

Ne pouvons-nous aussi réclamer la bénédiction de ce Dieu fidèle dans son amour et sa puissance sur les générations qui nous suivent et qui auront à grandir, si l'Église est laissée quelque temps encore ici-bas, au milieu d'un monde dont les caractères s'affirment toujours davantage, où les ruses de l'adversaire sont de plus en plus subtiles, dans lequel il devient de plus en plus difficile de vivre un vrai christianisme ? Oui, que Dieu « bénisse ces jeunes hommes » ! Qu'Il les garde dans « les sentiers anciens » (cf. Jér. 6:16), rejetant toutes les nouveautés aux apparences séduisantes et trompeuses vers lesquelles l'ennemi voudrait nous voir nous tourner pour élargir le chemin ; qu'Il les préserve de reculer « l'ancienne borne » posée par nos pères (cf. Prov. 22:28) : Ceux-ci ont marché « devant la face de Dieu » et ont acquis dans la communion avec Lui, une sagesse, un discernement spirituel, une sûreté de jugement que nous devons reconnaître avec respect et crainte, nous abstenant des critiques ou des innovations qui sont souvent le fruit de l'irréflexion et de la présomption. Que pour cela, « ces jeunes hommes » soient vraiment « attachés au Seigneur de tout leur cœur » (Actes 11:23) ; qu'ils lisent la Parole avec prière pour y trouver la nourriture de l'âme et les enseignements qu'il faut connaître pour marcher fidèlement ; qu'ils soient — comme nous avons tous besoin de l'être — soumis à ces enseignements, gardés de raisonner ! L'étude patiente de l'Écriture nous préservera du péché commis « par erreur », la soumission à ses enseignements nous gardera du péché « par fierté » (cf. Nomb. 15:22 à 36 — Ps. 19:12, 13). Qu'ainsi « ces jeunes hommes... croissent », qu'ils se développent spirituellement et soient rendus capables de faire face aux responsabilités qui leur seront confiées, à la gloire de Dieu !

2.4 Vie de Jacob : L'Ange qui m'a gardé de tout mal

Sans entrer dans trop de détails concernant la vie de Jacob, nous aimerions rappeler quelques faits marquants de cette longue existence, si riche d'instructions pour nos âmes. Ce rappel nous fera mieux comprendre ce que sont les soins du Berger, ce qu'est la puissance de « l'Ange », comment Jacob a été formé, discipliné pendant tant d'années pour qu'à la fin il soit rendu capable de porter du fruit pour Dieu. Tout cela illustre le travail de la grâce divine en nous, l'exercice de la discipline du Père envers ses enfants afin de

nous amener à « participer à sa sainteté » et à « porter du fruit » (cf. Hébr. 12:10 ; Jean 15:2, 8). Dieu a commencé une bonne œuvre en nous, Il l'achèvera jusqu'au jour où tous les résultats en seront manifestés à sa gloire ! (cf. Phil. 1:6). Que cette pensée nous encourage, qu'elle nous conduise aussi à de sérieux exercices devant Dieu de manière que nous puissions mieux saisir le pourquoi des disciplines diverses par lesquelles Il trouve bon de nous faire passer ! Le « fruit paisible de la justice » sera alors produit (cf. Hébr. 12:11).

2.4.1 Avant la naissance

Dès avant la naissance de Jacob, deux enfants « s'entrepuissaient » dans le sein de Rebecca leur mère (Gen. 25:22). Cette opposition des deux natures s'est poursuivie dans la suite (ib. 23) et a marqué les rapports de Jacob et d'Ésaü son frère. Au commencement de sa vie, Jacob est « un homme simple, qui habitait les tentes » (ib. 27), c'est-à-dire un homme satisfait de ce que Dieu lui donne et vivant comme un voyageur ici-bas. Heureux début d'une vie qui aura une fin plus heureuse encore, mais après combien de faux-pas, combien de disciplines variées dispensées par un Dieu fidèle !

2.4.2 Bénédiction acquise par ruse

La bénédiction de Dieu était assurée à Jacob car l'Éternel avait dit : « le plus grand sera asservi au plus petit » (Gen. 25:23). Mais cela nécessitait l'exercice de la foi et, au lieu d'attendre patiemment l'accomplissement des promesses divines, Jacob emploie pour les obtenir des moyens humains et souvent des moyens peu louables. Il pense, en quelque sorte, que la fin justifie les moyens. N'en est-il pas qui, de nos jours encore, pensent et agissent de même ? Du moment que le but poursuivi paraît être selon Dieu, peu importe, dira-t-on, le choix des moyens ! Quelle grave erreur ! Jacob a dû connaître bien des années de douloureuses disciplines pour apprendre que la foi doit être seule en exercice, ce qui est de la chair étant mis de côté. Chez Ésaü nous ne voyons que l'activité de la chair, chez Jacob une activité mélangée. Dieu prépare sur notre route de « bonnes œuvres », des œuvres de foi, afin « que nous marchions en elles » (Éph. 2:10) ; nous agirions suivant les principes de Jacob si nous cherchions à organiser nous-mêmes des œuvres ne faisant pas appel à la seule activité de la foi (et c'est l'un des dangers des œuvres collectives). Gardons-nous de fermer l'oreille aux disciplines que Dieu pourrait nous envoyer pour nous arrêter sur un tel chemin !

Après avoir acheté à Ésaü son droit d'aînesse (Gen. 25:29 à 34), Jacob, à l'instigation de sa mère, va obtenir de son père, par ruse, la bénédiction qu'Isaac, dans son aveuglement, était disposé à donner à Ésaü bien qu'elle fût la part de Jacob (Gen. 27). S'il n'avait été arrêté, Isaac aurait fait du fils de la chair l'héritier des promesses et cela, en raison de ses convoitises charnelles ! Il est toujours vrai que les « convoitises charnelles font la guerre à l'âme » (1 Pierre 2:11), l'histoire d'Isaac nous montre jusqu'où elles peuvent nous conduire, à moins que Dieu n'intervienne. C'est dans sa nourriture de prédilection, le gibier, qu'Isaac cherche de la force pour accomplir le service de Dieu ! (cf. Gen. 25:28 ; 27:3, 4). Mais ne recherche-t-on pas, aujourd'hui aussi, quelque puissance spirituelle dans les stimulants de la chair, au mépris d'Éphésiens 5:18 ?

Que dire de Rebecca ? C'est elle qui incite Jacob à tromper son père, le lui ordonnant même : « écoute ma voix dans ce que je te commanderai », et prenant sur elle la malédiction que son fils craint de voir peser sur lui (Gen. 27:9 à 13). Quel exemple donné par une mère à son fils ! Aussi Rebecca aura à subir une très dure discipline : ayant « la vie en aversion », elle restera séparée du fils qu'elle aimait et quittera ce monde sans l'avoir revu, alors qu'elle l'avait envoyé chez Laban pour qu'il « demeure avec lui quelques jours » (ib. 42 à 46).

Jacob a donc trompé son père, ajoutant un mensonge à un autre : « Je suis Ésaü... j'ai fait comme tu m'as dit... mange de mon gibier... L'Éternel, ton Dieu, me l'a fait rencontrer devant moi... », assurant encore, lorsque son père lui demande s'il est vraiment son fils Ésaü : « Je le suis » (Gen. 27:18 à 24). De sorte que par un moyen charnel, trompant, mentant, il amène Isaac à lui donner la bénédiction qui, selon Dieu, lui appartenait ! « Et Ésaü eut Jacob en haine, à cause de la bénédiction dont son père l'avait béni » (ib. 41). Pour fuir la colère d'Ésaü, Rebecca l'envoie à Charan, Isaac le lui commande (27:42 à 45 ; 28:1 à 5). Sur le chemin qui l'y conduit, l'Éternel le rencontre à Béthel, où Il le ramènera plus de vingt ans après. Des promesses inconditionnelles lui sont faites par Dieu, mais son état moral ne lui permet pas de s'en emparer et lui-même ajoute différentes conditions : « Si Dieu est avec moi et me garde dans ce chemin où je marche, et qu'il me donne du pain à manger et un vêtement pour me vêtir, et que je retourne en paix à la maison de mon père, l'Éternel sera mon Dieu ». Dans ce lieu, d'ailleurs, Jacob a peur : « Que ce lieu-ci est terrible ! ». Une conscience mal à l'aise a toujours peur dans la présence de Dieu ! (Gen. 28:10 à 22 ; cf. Gen. 3:10).

2.4.3 Chez Laban

Pendant plus de vingt ans, Jacob demeurera à Charan, chez Laban, frère de Rebecca, et à son service. « Dis-moi quel sera ton salaire ? » a demandé Laban, et Jacob a répondu : « Je te servirai sept ans pour Rachel, ta plus jeune fille » (Gen. 29:15 à 20). Mais Laban le trompe et, au terme de ses sept années de service, lui donne non pas Rachel mais Léa, sa fille aînée. Une telle discipline eût dû lui ouvrir les yeux et l'amener à juger ses propres manquements, ses tromperies. N'agissons-nous pas souvent comme lui ? Ne nous arrive-t-il pas de ne rien comprendre à telle discipline par laquelle nous passons, de ne rien entendre à la leçon que Dieu veut nous donner par son moyen ? Laban amène ainsi Jacob à servir encore sept années pour Rachel (ib. 27, 28) et il le garde encore pendant une troisième période de sept ans (ib. 30), sept années durant lesquelles Jacob aura à souffrir des tromperies de son oncle ; les chapitres 30 et 31 nous en donnent le récit.

2.4.4 Fuite de Charan

C'est alors que « Dieu se souvint de Rachel... Et elle conçut, et enfanta un fils... Et elle appela son nom Joseph... » (30:22 à 24). Et c'est après que « Rachel eut enfanté Joseph, que Jacob dit à Laban : Renvoie-moi... » (ib. 25). Mais s'il avait compté sur Dieu seul — Dieu qui lui dit : « J'ai vu tout ce que t'a fait Laban » (31:12) — il n'aurait pas eu recours à la ruse qu'il emploie pour que les agneaux qui naissaient de bêtes vigoureuses soient « rayés, marquetés, et tachetés » et, par conséquent, deviennent sa propriété et non celle de Laban, qui n'avait alors que ceux des bêtes chétives (30:25 à 43). Une nouvelle fois, Jacob trompera Laban en le laissant dans l'ignorance de son départ, tandis que de son côté Rachel vole les théraphim de son père ! (31:17 à 21).

2.4.5 Peniel

Une nouvelle étape commence pour Jacob. Tandis qu'il se dirigeait vers Charan, il avait vu dans un songe les anges de Dieu montant et descendant sur l'échelle dressée sur la terre et dont le sommet touchait aux cieux ; de retour de la maison de Laban, plus de vingt ans après, « les anges de Dieu le rencontrèrent » (28:10 à 12 ; 32:1). Mais la discipline par laquelle il est passé durant cette période de sa vie ne semble pas avoir porté, à ce moment-là, beaucoup de fruit : il en est toujours à ses calculs, à ses ruses. Pour apaiser la colère redoutée d'Ésaü son frère, il prend tout un ensemble de dispositions, après quoi seulement il prie, s'adressant d'ailleurs non pas à son Dieu mais au Dieu de son père Abraham et de son père Isaac. Ayant prié, au lieu d'attendre la réponse divine, il en revient aussitôt au plan qu'il avait déjà conçu pour amener Ésaü à de meilleurs sentiments envers lui. Il fait passer le gué de Jabbok à Rachel

et Léa, à ses deux servantes, à ses onze enfants ; après quoi il « resta seul » (32:3 à 24). C'est la scène de Peniel. Tout d'abord, Dieu « lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore » : Jacob apprit cette importante leçon, savoir que Dieu ne peut améliorer la chair, elle est inimitié contre Lui, Il doit la briser. « Il toucha l'emboîture de sa hanche ; et l'emboîture de la hanche de Jacob fut luxée » (32:25). Ensuite, le « moi » une fois brisé, Jacob manifeste l'énergie de la foi, et maintenant c'est lui qui lutte avec Dieu : « Je ne te laisserai point aller sans que tu m'aies béni » (ib. 26). Cette bénédiction qu'il réclame, pour laquelle il lutte jusqu'à la victoire, il ne l'obtiendra pas par ruse, comme il avait obtenu celle d'Isaac ! Quel important changement chez lui ! Dieu l'amène à dire son nom, ce nom de Jacob qui rappelle toute son histoire, mais c'est pour lui donner un nouveau nom, celui d'Israël, vainqueur (ou prince) de Dieu. Cependant, Dieu ne répond pas à sa prière : Il ne lui fait pas connaître Son propre Nom, car Jacob n'était pas encore en état de jouir de la communion avec Dieu. Il était en effet sous une discipline qui était le châtement de ses fautes et, sous une telle discipline, la communion avec Dieu ne peut pas être goûtée. La suite du récit nous montre d'ailleurs que Jacob n'était pas encore à même de connaître la joie de cette précieuse communion : voyant Ésaü, il reprend à nouveau l'emploi des moyens qu'il avait précédemment imaginés et qui étaient bien inutiles car Dieu, répondant sans doute à sa prière, avait incliné le cœur de son frère qui « courut à sa rencontre, et l'embrassa » (33:4 ; cf. 32:9 à 12). Ésaü apaisé, Jacob va pourtant le tromper encore : il lui demande de passer devant, promettant de le retrouver à Séhir, mais au lieu de s'y rendre, il « s'en alla à Succoth » où il « bâtit une maison pour lui », perdant ainsi son caractère de voyageur. De là, il se dirige vers la ville de Sichem (33:12 à 20) où se dérouleront les affligeantes circonstances relatées au chapitre 34.

2.4.6 Monte à Béthel

« Et Dieu dit à Jacob : Lève-toi, monte à Béthel... » (35:1), à Béthel où Il lui était apparu tandis qu'il s'enfuyait de devant la face d'Ésaü. L'Éternel le ramène comme Il le lui avait promis, Il a été avec lui, Il l'a gardé partout où il a été, Il ne l'a jamais abandonné jusqu'à ce qu'Il ait fait tout ce qu'Il avait dit (comp. 28:15). Et cela quoi qu'Il en ait été de la conduite de Jacob ! Quel berger fidèle ! Ce retour à Béthel marque une étape très importante de l'histoire de Jacob : il a maintenant compris ce qu'implique la présence de l'Éternel, et pour lui et pour sa maison ; il monte à Béthel dans l'état qui correspond à la sainteté de la maison de Dieu et il bâtit un autel au Dieu « qui lui a répondu au jour de sa détresse, et qui a été avec lui dans le chemin où il a marché » (35:2 à 5). Et là, l'Éternel lui donne comme à nouveau ce nom d'Israël qu'il avait déjà reçu à Peniel, tandis que — ce qu'Il n'avait pu faire à Peniel, et nous avons vu pourquoi — Il se révèle à lui comme « le Dieu Tout-puissant » (ib. 9 à 12). Désormais, Jacob jouit de la communion avec Dieu, la forme de discipline qu'il a connue jusqu'alors a pris fin. Il semble donc que, dans la condition où il se trouve maintenant, Dieu devrait aplanir son chemin et lui épargner toute épreuve. Et pourtant, depuis ce moment-là et pendant cette période de trente-quatre ans qui va suivre, Jacob a traversé les épreuves les plus douloureuses de sa vie. Il va connaître alors une autre discipline, celle dont Dieu se servira, non plus pour le ramener mais pour le préparer, le former, afin que pendant les dix-sept dernières années de sa vie il puisse être « utile au maître ».

2.4.7 Les deuils

Il passe par un premier deuil : Debora, la nourrice de Rebecca (35:8). Quel enseignement pour lui ! Rebecca, dans une activité charnelle, l'avait incité à tromper Isaac. Il fallait que cela fût jugé jusque dans sa racine : Jacob devait remonter non pas seulement jusqu'à Rebecca, mais jusqu'à celle dont le lait l'avait nourrie ! Retenons cette importante leçon : le péché doit toujours être jugé jusqu'à ses origines les plus lointaines, jusqu'à ses causes les plus profondes. — Ensuite, c'est un nouveau deuil : Rachel (ib. 19). Ici, c'est le cœur de Jacob qui est touché, ce sont les affections de celui qui avait servi Laban pour avoir Rachel, qui sont meurtries ; et que de choses étaient à juger chez lui relativement à son séjour chez Laban ! — Puis, c'est Isaac qui est retiré (ib. 29). Ce n'est probablement pas ici qu'il faut placer chronologiquement la mort d'Isaac, mais l'Esprit de Dieu l'y place moralement. Pour Jacob, c'est encore quelque chose à juger, un lien avec le passé qui est brisé ! Ces trois deuils l'amènent à juger ses ruses, ses tromperies ; pour lui, c'en est désormais fini avec ce passé aux souvenirs si douloureux. Dans sa grâce, Dieu lui a retiré ceux dont la seule présence aurait suffi à les lui rappeler !

Jacob avait reçu de Dieu, alors qu'il était chez Laban, Joseph — ce qui l'avait amené à dire à son beau-père : « Renvoie-moi... » (30:25) ; après son retour à Béthel, il reçoit Benjamin, tous deux nés de Rachel et types de Christ. C'est à l'égard de Joseph et de Benjamin que Jacob va maintenant connaître des épreuves qui déchireront son cœur de père mais qui, sans doute, rendront plus précieux à ses yeux et Joseph et Benjamin ! Les disciplines que Dieu nous dispense pour notre formation spirituelle, pour notre préparation au service, ont pour résultat de rendre Christ plus précieux à notre cœur. Ne vaut-il pas la peine de les traverser, quelque souffrance que nous puissions ressentir, pour en goûter tout le fruit à la fin ? — La discipline qui a précédé le retour de Jacob à Béthel était un châtement de Dieu, juste rétribution de ses mensonges et de ses tromperies et elle lui était envoyée en vue de le ramener dans le sentier de la justice et de la sainteté, dans le chemin de la droiture ; celle qu'il doit endurer à son retour à Béthel constitue une discipline qui a pour but de l'amener à juger non seulement ses voies mais encore son péché jusqu'à ses origines les plus lointaines et les plus profondes — ce sont les deuils de Genèse 35. Celle qu'il va connaître ensuite, au sujet de Joseph et Benjamin, présente plus particulièrement le caractère d'une discipline « formative » dont les fruits seront manifestés pendant les dernières années de son pèlerinage, celles qu'il passera en Égypte. En figure, c'est la discipline qui a pour résultat de lier étroitement les affections du cœur à la personne de Christ.

2.4.8 Perte de Rachel et Benjamin

Jacob avait aimé Rachel plus que Léa (Gen. 29:30), Dieu lui reprit Rachel. « Israël aimait Joseph plus que tous ses fils » (37:3), Dieu lui reprit Joseph ! Plus exactement, Jacob crut pendant plus de vingt ans que Dieu le lui avait repris : il le considéra d'abord comme ayant été dévoré par une mauvaise bête (37:33 à 35) et lorsque, plus tard, ses fils vinrent lui dire : « Joseph vit encore », « son cœur resta froid, car il ne les crut pas » (45:26 — voir aussi 42:36). Mais il fallait, d'une part, que les frères de Joseph fussent amenés au jugement de leur grave péché et d'autre part, que Jacob réalisât un dépouillement complet de tout ce dont la discipline de Dieu voulait le débarrasser. Les circonstances sont dirigées par Dieu de telle manière que Benjamin, qu'il avait voulu garder auprès de lui tandis que ses autres fils se rendaient en Égypte dans un jour de famine pour y acheter des vivres, doive y aller lui aussi. De prime abord, Jacob refuse : « Joseph n'est plus, et Siméon n'est plus, et vous voulez prendre Benjamin ! Toutes ces choses sont contre moi » (42:36). Que de fois il nous semble aussi que « tout est contre nous », alors que Dieu nous dépouille pour nous bénir à la fin ! Mais la pression des circonstances devient telle — « la famine pesait sur le pays » (43:1) — que Jacob se courbe sous la main de Dieu et finit par laisser aller Benjamin, en disant : « Et moi, si je suis privé d'enfants, j'en serai privé » (ib. 14). Quel contraste entre la condition morale de Jacob à ce moment-là et tout ce qu'il avait manifesté dans le passé ! Résultat merveilleux des soins et de la discipline de « Celui qui a été son berger » jusqu'au bout de son voyage ! Toutes les souffrances endurées au travers de disciplines douloureuses étaient en vue de cette fin ! Désormais, Dieu pourra le bénir abondamment et la fin de sa vie témoignera de toute l'œuvre de la grâce

divine en lui ! — Quel encouragement de savoir que Dieu peut opérer en nous aujourd'hui le même travail merveilleux qu'il a opéré autrefois en Jacob !

2.4.9 Jouissance finale de la bénédiction

Les frères de Joseph ayant été conduits au jugement de leur péché, Jacob ayant été dépouillé et formé par la discipline, Dieu le conduit en Égypte où il retrouve Joseph qui « pleura longtemps sur son cou ». C'en est assez pour Jacob : « Que je meure à présent, après que j'ai vu ton visage, puisque tu vis encore » (Gen. 46:29, 30). En figure, au terme de la discipline, l'âme jouit de Christ de telle manière qu'elle ne désire rien d'autre ; elle peut dire en vérité : « ma coupe est comble » ! — Mais Dieu voulait mettre en évidence tous les fruits de son œuvre en Jacob, Il le fera pendant cette dernière étape de la vie du patriarche. Avec quelle dignité Jacob bénit le Pharaon, rappelant que « les jours des années de sa vie », bien qu'ils aient atteint cent trente ans, ont été « courts et mauvais ». Comme il avait conscience d'avoir perdu la plupart des jours de sa vie ! Puis, il demande à Joseph de l'enterrer non pas en Égypte mais dans le sépulcre de ses pères, dans la bienheureuse attente de la résurrection d'entre les morts (Gen. 47:29 à 31). Il « se prosterne sur le chevet du lit » et « adore, appuyé sur le bout de son bâton ». Le chapitre 48 retrace la scène de la bénédiction des fils de Joseph : avec un discernement remarquable, Jacob pose sa main droite sur la tête d'Éphraïm, bien qu'il fût le plus jeune, et sa main gauche sur la tête de Manassé, tandis qu'à Joseph lui faisant observer que Manassé est le premier-né il répond : « Je le sais, mon fils, je le sais... ». Son cœur a dû souffrir de devoir répondre ainsi, en un tel moment, à Joseph, son fils bien-aimé ; mais il ne se laisse pas guider par ses sentiments, il n'y a chez lui aucune activité charnelle, c'est avec tout le discernement spirituel que lui donne sa foi et qui est aussi le fruit de la discipline par laquelle il a été formé, qu'il « bénit Joseph » (v. 15, 16). Puis, il groupe tous ses fils autour de lui : « Assemblez-vous, et je vous ferai savoir ce qui vous arrivera à la fin des jours » (49:1). Instruit dans la pensée de Dieu, ayant la connaissance du « secret de l'Éternel », il prononce alors la remarquable prophétie que contient ce chapitre 49 de la Genèse, prophétie dont une partie est accomplie tandis que l'autre le sera dans un jour à venir.

Que ce raccourci nous conduise à lire et méditer ce que la Parole inspirée nous rapporte de la vie de Jacob et des voies de Dieu à son égard ! Nous y verrons mieux encore que dans ces quelques pages les soins d'un Berger fidèle à l'égard de l'une de ses brebis, le déploiement de la puissance de « l'Ange » qui veut « garder de tout mal » un Jacob, comme aussi tous les Jacobs qui se succèdent dans tous les âges ! Que cela nous encourage, mais aussi nous exerce tout au long d'une nouvelle étape du chemin au travers des disciplines diverses qui nous sont dispensées par Celui qui reste le « Dieu de Jacob » et qui est notre Père, un Père qui « nous discipline pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté ». Ne perdons pas courage, ainsi que la Parole nous y exhorte, mais gardons-nous aussi de « mépriser la discipline du Seigneur », de fermer l'oreille à l'enseignement qu'Il veut nous donner par son moyen. Tout au contraire, soyons exercés par elle — que l'exemple de Jacob nous y encourage et nous soutienne au travers de l'exercice — et, plus tard, sera produit « le fruit paisible de la justice » à la gloire de « Celui qui a été notre Berger » jusqu'à ce jour et qui le sera jusqu'à la fin !

3 Fruits de l'épreuve

ME 1970 p.3

Toute épreuve devrait produire des fruits non seulement pour nous-mêmes mais encore pour notre entourage et, enfin et surtout, pour la gloire du Seigneur.

3.1 Caractère varié des épreuves

Les épreuves que Dieu nous dispense, dans sa sagesse et son amour, n'offrent pas toutes le même caractère. Ce peut être parfois un châtement mérité par notre infidélité ; mais, plus généralement, Dieu nous envoie des épreuves comme discipline, dans le sens le plus étendu du terme : elles nous sont nécessaires pour notre formation spirituelle, ou encore pour nous préserver de dangers auxquels il sait que nous pourrions être exposés. Une épreuve peut fort bien nous atteindre — et il en est ainsi au moins dans le premier cas, c'est-à-dire quand « nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde » (1 Cor. 11:32) — alors que notre cœur n'est pas en bon état, alors que nous ne nous sommes pas jugés nous-mêmes. Mais si nous comprenons, au moins dans une mesure, pourquoi Dieu nous l'envoie et ce qu'Il veut nous dire par ce moyen, si nous sommes soumis à sa volonté et assurés qu'Il nous éprouve pour nous faire « du bien à la fin » (Deut. 8:16), un travail s'opérera dans notre cœur et notre conscience, dont les fruits seront manifestés ensuite.

3.2 Épreuve de la foi

L'épreuve peut être aussi l'épreuve de la foi. Elle atteint alors un croyant fidèle, dans le cœur duquel Dieu a discerné une foi qui l'honore et qu'il veut manifester au-dehors — c'est l'un des buts de cette épreuve — en vue, d'une part, de l'édification et de l'encouragement des saints et, d'autre part, pour sa propre gloire. Le but final en sera pleinement mis en lumière au jour de Christ.

3.2.1 Jacques 1:2,3

L'apôtre Jacques nous exhorte à estimer « comme une parfaite joie » le fait d'être « en butte à diverses tentations » et cela parce que, ajoute-t-il, « l'épreuve de votre foi produit la patience » (1:2, 3). L'épreuve produit, dans notre cœur naturel, une certaine impatience : nous ne l'aimons pas et nous voudrions qu'il y soit mis un terme très vite ; mais le travail de Dieu, opéré au sein même de l'épreuve, brise la volonté propre et soumet notre volonté à la sienne, de telle sorte que la patience est produite et manifestée. Il y a là, pour le croyant éprouvé, un motif de se réjouir. — De même, si nous traversons une épreuve par le moyen de laquelle nous avons « part aux souffrances de Christ », nous pouvons nous réjouir déjà maintenant, et que sera-ce « à la révélation de sa gloire » ? À ce moment-là, il n'y aura plus rien de ce que nous pouvons connaître présentement et qui, parfois, nous empêche de nous réjouir pleinement dans l'épreuve : nous nous réjouirons alors « avec transport » (1 Pierre 4:12, 13).

3.2.2 Romains 5:3-5

L'épreuve ne produit pas seulement en nous la patience, mais encore « l'expérience » — expérience de la fidélité de Dieu, de la sympathie et des soins du Seigneur — et « l'espérance » (Rom. 5:3 à 5).

L'espérance est ravivée dans nos cœurs, nous sommes amenés à en jouir plus profondément, l'amour de Dieu étant versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint.

2 Corinthiens 4 nous parle d'épreuves dont les fruits sont produits en celui qui les endure, pour lui-même sans doute, mais aussi en lui pour d'autres. Dans le premier chapitre de cette 2ème épître aux Corinthiens, l'apôtre nous dit qu'il a été consolé pour qu'à son tour il puisse en consoler d'autres (v. 3 à 7) ; ici, c'est un vase brisé pour que d'autres goûtent les fruits qui en résulteront. Dans le « vase de terre », il y a un « trésor » ; il faut que le vase soit brisé pour que le trésor puisse être vu et apprécié, pour que ceux que Paul avait à servir puissent en jouir. Aussi, l'apôtre est-il « dans la tribulation de toute manière... dans la perplexité... persécuté... abattu... », il

« porte toujours partout dans le corps la mort de Jésus » et cela, afin que la vie de Jésus soit manifestée dans son corps. Davantage encore, Dieu le « livre à la mort » ; ainsi donc, écrit-il aux Corinthiens, « la mort opère en nous, mais la vie en vous » (4:7 à 18). — Pensons-nous assez aux fruits que Dieu veut produire en ceux qui composent notre entourage familial, ou encore dans l'assemblée, par le moyen des épreuves qu'il nous envoie ? Nous connaissons peut-être une grande souffrance dans un chemin difficile, mais combien nous y sommes réconfortés si nous pouvons nous dire qu'il y aura du fruit produit en nous et également en ceux qui sont auprès de nous !

3.2.3 1 Pierre 1:6-7

Dans le premier chapitre de la 1ère épître de Pierre, il est question de l'aspect le plus élevé. La foi est éprouvée, comme l'or dans le creuset, afin d'en montrer la réalité et, d'autre part, de l'élever à un plus haut degré de pureté. C'est au creuset que l'on reconnaît la qualité de l'or. Et l'or du creuset par lequel passe un croyant éprouvé deviendra une couronne immortelle, à la gloire de Christ ! Vous êtes, écrit l'apôtre Pierre, « affligés maintenant pour un peu de temps par diverses tentations, si cela est nécessaire, afin que l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périt et qui toutefois est éprouvée par le feu, soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus Christ » (1:6, 7). Y a-t-il plus précieux encouragement pour le croyant qui traverse une telle épreuve ?

3.3 Épreuve de l'amour et de l'obéissance

Si Dieu éprouve notre foi, il éprouve également notre amour. Il le fait pour voir, pour montrer (à nous-mêmes et à ceux qui nous entourent) si nous l'aimons pour Lui ou pour les biens qu'il nous dispense, si nous l'aimons autant quand il nous frappe que lorsqu'il nous comble de bienfaits, si nous l'aimons « en action et en vérité » ou seulement « de parole » ou « de langue » (1 Jean 3:18). Pour cela, il met à l'épreuve notre obéissance, car on ne peut prétendre aimer le Seigneur si l'on n'obéit pas à la Parole (cf. Jean 14:21, 23 ; 1 Jean 5:2). Il nous place alors — qu'il s'agisse d'un croyant ou d'une assemblée — dans une circonstance particulière où il nous en coûte d'obéir, car cela demande un sacrifice que nous estimons trop grand... Un « commandement » est devant nous ; nous ne pouvons nous résoudre à y obéir et nous cherchons des excuses : nous ne sommes plus sous la loi, dirons-nous peut-être — ce qui est vrai, mais prenons garde, car nous justifierions ainsi, à nos yeux, toutes les désobéissances et, d'autre part, le fait que nous sommes sous la grâce ne nous dispense pas de l'obéissance, bien au contraire (cf. Rom. 6:14 ; 8:2 à 6 ; 1 Pierre 1:2, 13 à 16, 22, 23) — ou encore, nous observerons ce que fait tel ou tel croyant dont la marche laisse à désirer, pensant que ses écarts peuvent bien autoriser les nôtres... Ne perdons pas de vue dans des circonstances semblables que, par l'obéissance, la mise à l'épreuve est, en fait, celle de notre amour pour le Seigneur. Si vraiment il nous en coûte trop d'obéir, s'il nous apparaît impossible de nous y résoudre, c'est l'état de notre cœur qu'il convient d'examiner en tout premier lieu, c'est la prière de David qu'il faut reprendre : « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ; éprouve-moi, et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle » (Ps. 139:23, 24). État du cœur et obéissance, les deux choses sont liées dans les paroles que Moïse adresse au peuple au terme de son voyage dans le désert : « Et tu te souviendras de tout le chemin par lequel l'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher ces quarante ans, dans le désert, afin de t'humilier et de t'éprouver, pour connaître ce qui était dans ton cœur, si tu garderais ses commandements, ou non ». (Deut. 8:2). Malgré la souffrance, l'obéissance est facile et heureuse pour un cœur qui aime ! Tandis qu'elle est impossible, ou en tout cas très difficile pour celui dont les affections sont plus ou moins atténuées. — Considérons Celui qui est notre parfait Modèle : certes, il a connu la souffrance dans le chemin de l'obéissance — il a « appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Héb. 5:8) — mais avec quelle joie il a obéi : « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au-dedans de mes entrailles » (Ps. 40:8).

3.4 Les épreuves nous sont pas seulement des afflictions

Le mot épreuve est généralement pour nous synonyme de deuils, maladies, accidents ; mais ce n'est là que le sens figuré de ce terme. En fait, une épreuve c'est une circonstance permise ou envoyée par Dieu pour manifester notre état intérieur, l'état de notre cœur, et pour produire « du bien à la fin ». Comme on l'a souvent remarqué, la prospérité matérielle n'est pas aujourd'hui, comme elle l'était autrefois en Israël, le signe indubitable de la bénédiction divine ; ce peut être une épreuve par laquelle Dieu nous fait passer pour que, comme jadis Ézéchias, nous apprenions ce qu'il y a au fond de notre cœur, pour que nous montrions de quel objet il est véritablement rempli (cf. 2 Chron. 32:27 à 31). Ce n'est pas l'épreuve la plus douloureuse, mais c'est sans doute la plus difficile à traverser, car l'exhortation de l'Écriture est vite oubliée : « Si les biens augmentent, n'y mettez pas votre cœur » (Ps. 62:10). Un croyant ayant à connaître une telle épreuve est sans doute en danger de se complaire dans les satisfactions que lui procurent les richesses matérielles et à perdre la jouissance des « choses qui sont en haut », de Christ Lui-même (cf. Col. 3:1 à 3). Si son désir est d'employer fidèlement pour le Seigneur les biens qui lui ont été confiés, il y a là pour lui un sujet d'exercice continu, souvent pénible, pour que ses libéralités n'aient d'autre résultat que le bien spirituel de ceux qui en bénéficient et « des actions de grâces à Dieu » (2 Cor. 9:11).

3.5 Dieu veut que les épreuves produisent des fruits

Dieu ne veut pas chez les siens d'un christianisme qui ne serait qu'apparence extérieure, il « regarde au cœur » (1 Sam. 16:7). Il ne se satisfait pas d'une simple profession chrétienne, il veut de la réalité, dans nos vies individuelles et dans la vie des assemblées. C'est pourquoi il nous dispense des épreuves qui, avec leurs caractères divers, ont en définitive un même but : manifester ce qu'il y a dans notre cœur — dans le cœur d'un croyant ou dans l'assemblée — et opérer en nous un travail nécessaire et fructueux. Si, parvenus au terme d'une nouvelle année de grâce que Dieu a trouvé bon de nous donner, nous jetons un regard en arrière, nous pouvons considérer bien des épreuves qui nous ont été dispensées par un bon et tendre Père. Posons-nous la question : quels fruits y en a-t-il eus ? Peut-être pas toujours tous ceux que Dieu aurait voulu produire... Que cela nous humilie ! Que cela aussi nous conduise à lui demander qu'au cours de l'année qui commence — si la patience du Seigneur dure encore et s'il nous laisse en ce monde jusqu'à ce qu'elle s'achève — au travers des épreuves diverses par lesquelles nous aurons à passer, soient produits les fruits précieux pour lesquels elles nous seront envoyées, non seulement en nous mais aussi pour ceux qui nous entourent et, par dessus tout, pour que le Seigneur soit glorifié !

4 « Bienheureux ceux qui endurent l'épreuve avec patience » — Jacques 5:11

ME 1974 p.29

4.1 L'épreuve de Job

À en juger d'après les apparences rien ne manquait à Job, pas plus à sa richesse matérielle qu'à sa condition morale. L'Éternel, dans les paroles qu'il adresse à Satan, pouvait rendre de lui ce beau témoignage : « As-tu considéré mon serviteur Job, qu'il n'y a sur la

terre aucun homme comme lui, parfait et droit, craignant Dieu, et se retirant du mal ? ». Des bénédictions abondantes lui avaient été dispensées : ayant sept fils et trois filles, un très grand nombre de serviteurs et d'importants troupeaux, « cet homme était plus grand que tous les fils de l'orient » et Dieu l'avait « entouré de toutes parts d'une haie de protection lui, et sa maison, et tout ce qui lui appartenait » (Job 1:8 ; 2 et 3 ; 10). Mais en très peu de temps Satan — agissant avec la permission divine et dans les limites qui lui avaient été assignées — lui ôte tout ce qu'il possédait. Nous comprenons un peu ce que devait être une telle épreuve pour le patriarche ! Elle ne le conduisit cependant pas à murmurer ; tout au contraire, nous lisons : « Et Job se leva, et déchira sa robe, et rasa sa tête, et se jeta à terre et se prosterna ». Il ne peut pas ne pas sentir l'épreuve terrible qu'était la perte de tous ses biens et de tous ses enfants mais, se prosternant, il prononce les paroles si souvent rappelées : « L'Éternel a donné, et l'Éternel a pris ; que le nom de l'Éternel soit béni ! » (ib. 20, 21). Nous restons confondus et humiliés devant une telle soumission à la volonté de Dieu. — Cependant, une épreuve plus douloureuse encore devait l'atteindre. La première fois, l'Éternel avait dit à Satan : « Voici, tout ce qu'il a est en ta main, seulement tu n'étendras pas ta main sur lui » ; il lui dit maintenant : « Le voilà entre tes mains, seulement épargne sa vie » (ib. 1:12 ; 2:6). Cette deuxième épreuve était d'autant plus difficile à supporter que la femme de Job, au lieu de lui être en aide, lui déclare : « Restes-tu encore ferme dans ta perfection ? Maudis Dieu et meurs » (ib. 2:9). La soumission, la patience de Job ne sont pourtant nullement ébranlées ; il lui répond : « Tu parles comme parlerait l'une des insensées ; nous avons reçu le bien aussi de la part de Dieu, et nous ne recevrons pas le mal ? » (ib. 10). Mais l'épreuve de Job n'est pas terminée, la visite de ses trois amis va y ajouter. Certes, ils viennent lui témoigner leur compassion, mais ils restent d'abord auprès de lui « sept jours et sept nuits, et nul ne lui dit une parole » (ib. 13), et ensuite ils ne parlèrent pas de Dieu à Job comme il eût convenu qu'ils le fassent (ib. 42:7). — Remarquons ici combien il est difficile de faire une visite utile et bienfaisante à ceux qui traversent une grande épreuve. Il faut véritablement être conduit, dirigé par le Seigneur et avoir, de sa part, les paroles à propos ; sans quoi, la visite, faite avec les meilleures intentions et pour manifester une réelle sympathie, peut produire des sentiments d'amertume dont le visiteur n'a généralement pas conscience. Que, à cet égard notamment, le livre de Job soit pour nous une instruction profitable !

4.2 Des marques d'impatience, voire de révolte

Jusqu'à ce moment-là, Job a manifesté une pleine soumission et une grande patience ; aussi comprenons-nous que l'Esprit de Dieu, par la plume de l'apôtre Jacques, nous parle de « la patience de Job » (Jacques 5:11). Mais, dans la suite, que de paroles ont été prononcées par Job, douloureusement affligé, irrité par les remarques de ses amis — paroles qui traduisent bien des mouvements d'impatience, parfois même une certaine révolte. Citons-en quelques-unes, parmi bien d'autres. Éliphas dit à Job : « Mais maintenant le malheur est venu sur toi, et tu es irrité ; il t'atteint, et tu es troublé » (4:5). Plus loin, c'est Job lui-même qui déclare : « Quelle est ma force pour que j'attende, et quelle est ma fin pour que je patiente ? » — « Je suis excédé d'agitations jusqu'au point du jour » — « Et mon âme choisit la suffocation — plutôt la mort que mes os : j'en suis dégoûté ; je ne vivrai pas à toujours. Laisse-moi, car mes jours sont vanité. Qu'est-ce que l'homme que tu fasses grand cas de lui, et que ton cœur s'occupe de lui, et que tu le visites chaque matin, que tu l'éprouves à tout moment ? Pourquoi ne détournes-tu pas les yeux de moi, et ne me laisses-tu pas tranquille jusqu'à ce que j'aie avalé ma salive ? » — « Mon âme est dégoûtée de ma vie ; je laisserai libre cours à ma plainte, je parlerai dans l'amertume de mon âme » (6:11 ; 7:4, 15 à 19 ; 10:1).

4.3 Ce que Dieu pense des paroles de Job

Mais de telles expressions ne doivent pas nous amener à penser que Dieu ait jugé sévèrement le comportement de Job au travers de son épreuve. Tout au contraire, dans les paroles qu'à la fin il adresse à Éliphas, il met en opposition, d'une part, les paroles dites par les trois amis et, d'autre part, celles de Job : « Ma colère s'est enflammée contre toi et contre tes deux compagnons, car vous n'avez pas parlé de moi comme il convient, comme mon serviteur Job » (42:7 — et encore la fin du v. 8).

Ceux qui ne sont pas eux-mêmes dans le creuset de l'épreuve sont tenus pour pleinement responsables des paroles inconsidérées qu'ils peuvent être amenés à prononcer, tandis que Dieu est plein de compassion pour les siens dans la fournaise et, en quelque sorte, ne s'arrête pas à ce qu'ils ont pu dire de regrettable en des moments aussi douloureux. Oui, « il sait de quoi nous sommes formés » (Ps. 103:14) et comprend parfaitement tout ce que nous pouvons ressentir.

4.4 La fin du Seigneur

« Vous avez ouï parler de la patience de Job » (Jacques 5:11). Ce verset nous dit aussi quelle est « la fin du Seigneur » : il est « plein de compassion et miséricordieux ». L'épreuve de Job était sans aucun doute « nécessaire » (cf. 1 Pierre 1:6) ; Dieu l'avait permise pour son plus grand bien, mais tandis qu'il la traversait les compassions du Seigneur se déployaient en sa faveur. Quel encouragement pour ceux qui connaissent de douloureux chemins, d'amères détresses ! Et, autre encouragement encore, il y a un vrai bonheur à endurer l'épreuve avec patience : « Voici, nous disons bienheureux ceux qui endurent l'épreuve avec patience » (Jacq. 5:11). Au sein de grandes douleurs, au travers de bien des larmes, le croyant qui « endure l'épreuve avec patience » est un « bienheureux ». C'est la Parole même qui nous en assure et c'est aussi l'expérience faite si souvent par tant de rachetés, ayant eu à connaître, ou connaissant des moments particulièrement douloureux.

Le chapitre 42 de son livre nous montre ce que furent les résultats de l'épreuve de Job. Ils sont au moins au nombre de trois :

- un enrichissement profond dans la connaissance du Seigneur : « Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu » (v. 5) ;
- cet enrichissement conduit à l'humiliation et à la repentance, au dépouillement de soi-même : « C'est pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre » (v. 6). — Quel contraste avec ce que Job avait dit précédemment : « comme un prince je m'approcherais de lui... » (31:37) !
- d'abondantes bénédictions sont ensuite répandues sur Job (v. 10 à 17).

4.5 Résumé - conclusion

Que la lecture et la méditation du livre de Job nous instruisent et soient pour nous un précieux encouragement dans les épreuves si diverses et si nombreuses qui nous atteignent les uns ou les autres, directement ou indirectement. Si nous sommes appelés à les traverser, puissions-nous :

- croître dans la connaissance du Seigneur. Nous avons souvent entendu parler de lui, mais le voir, Lui, avec nous, tout près de nous, dans des jours de grande épreuve, goûter quelque chose de ce qu'il veut être pour nous en de tels moments, quel enrichissement pour notre âme et pour notre cœur !
- occupés et nourris de Christ, réaliser un réel dépouillement de soi-même, afin de pouvoir dire avec Job : « J'ai horreur de moi... » ;
- apprécier les bénédictions, de quelque nature qu'elles soient, dont le Seigneur se plaît à nous combler comme fruits bénis de l'épreuve. S'il humilie et éprouve, c'est toujours pour bénir à la fin (cf. Deut. 8:16).

« Or aucune discipline, pour le présent, ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse ; mais plus tard, elle rend le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par elle » (Héb. 12:11).

5 Encouragements dans l'attente de la délivrance. És. 51 ME 1972 p. 235

5.1 Quand on croit que Dieu nous délaisse, comme un homme qui dort

« Réveille-toi, réveille-toi, revêts-toi de force, bras de l'Éternel ! » (És. 51:9). Au travers de la détresse qu'il aura à traverser, le résidu criera à l'Éternel, faisant appel à la puissance de son bras pour être délivré. Sans doute aura-t-il alors le sentiment que l'Éternel est comme un homme qui dort et ne s'occupe pas des siens, pourtant au sein de la fournaise : c'était le sentiment éprouvé par les disciples dans la nacelle (type du résidu de la fin), au milieu du « grand tourbillon de vent », tandis que « les vagues se jetaient dans la nacelle ». Réveillant leur Maître, qui « était, lui, à la poupe, dormant sur un oreiller », ils lui dirent : « Maître, ne te mets-tu pas en peine que nous périssons ? » (Marc 4:35 à 41).

De la même manière, au milieu de grandes difficultés, d'épreuves douloureuses, il nous semble parfois que le Seigneur nous délaisse, que sa puissance a cessé de se déployer en notre faveur... Lorsqu'il en est ainsi, le cri de détresse du résidu n'est-il pas dans nos bouches, ou peut-être seulement dans nos cœurs, bien que nous n'en reprenions pas exactement les mêmes expressions ? Si nous traversons de telles circonstances, ou si nous avons un jour à les connaître, la suite du passage d'Ésaïe 51 sera pour nous un précieux réconfort et un encouragement de nature à soutenir notre foi, souvent chancelante.

5.2 Souvenir des délivrances d'autrefois

À la fin du verset 9 et dans le verset 10, le résidu fait allusion à la délivrance de l'Égypte et de son prince, au passage de la mer Rouge. La puissance de l'Éternel s'était alors magnifiquement déployée en faveur d'Israël (cf. Ex. 14:31 : « Et Israël vit la grande puissance que l'Éternel avait déployée contre les Égyptiens ; et le peuple craignit l'Éternel, et ils crurent à l'Éternel, et à Moïse son serviteur »). Pourquoi n'intervenait-il donc pas maintenant avec la même puissance extraordinaire ? —Cependant, quoi qu'il en soit, la foi du résidu sait qu'il agira à son moment et, à l'avance, salue le jour de la délivrance. Quelle joie remplira alors tous les cœurs ! Déjà les fidèles peuvent en jouir au milieu de la souffrance : « Et ceux que l'Éternel a délivrés retourneront et viendront à Sion avec des chants de triomphe ; et une joie éternelle sera sur leur tête ; ils obtiendront l'allégresse et la joie ; le chagrin et le gémissement s'enfuiront » (És. 51:11).

5.3 Goûter les consolations en attendant la délivrance

Mais les certitudes de la foi ne changent rien aux circonstances présentes, elles permettent seulement de les traverser, soutenu et encouragé, en glorifiant le Seigneur par une confiance qui l'honore. Heureux de trouver de tels sentiments dans le cœur du résidu, l'Éternel s'adresse à lui pour le fortifier et le consoler : « C'est moi, c'est moi qui vous console ! » (ib. 12). « C'est moi ! » N'est-ce pas par la même parole qu'il voulait rassurer les disciples troublés, sur la mer agitée : « Ayez bon courage ; c'est moi ; n'ayez point de peur » (Marc 6:50) ? « C'est moi, c'est moi... », l'expression est répétée sans doute pour que les regards de la foi soient fixés sur l'Éternel, et sur lui seul. Sa puissance est infinie, il la manifestera au moment choisi par lui et tandis que les siens sont dans la détresse, il entre en sympathie dans leur souffrance (cf. És. 63:9 : « Dans toutes leurs détresses, il a été en détresse ») et, en attendant de les délivrer, il se plaît à les consoler (cf. És. 66:13 : « Comme quelqu'un que sa mère console, ainsi moi, je vous consolerai et vous serez consolés dans Jérusalem »). Comme elle est douce et précieuse, la consolation qui vient de lui ! Il sait trouver les paroles qui apaisent, apporter le baume au cœur meurtri, fortifier la foi... « C'est moi, c'est moi qui vous console ! ». Lui et nul autre ! Nul autre ne peut le faire comme lui. Il faut traverser la tribulation, l'épreuve, pour pouvoir goûter la douceur infinie des consolations de notre Ami suprême ! Dans le ciel, le temps sera à jamais passé d'entrer dans une connaissance du cœur du Seigneur ainsi manifesté.

5.4 Ne pas craindre l'homme

La première parole que l'Éternel adresse au résidu souffrant est accompagnée d'une seconde qui est, elle aussi, de nature à soutenir sa foi : « Qui es-tu, que tu craignes un homme qui mourra, et un fils d'homme qui deviendra comme l'herbe, et que tu oublies l'Éternel qui t'a fait, qui a étendu les cieux et fondé la terre, et que tu trembles continuellement tout le jour devant la fureur de l'opresseur, lorsqu'il se prépare à détruire ? Et où est la fureur de l'opresseur ? » (És. 51:12, 13). Comment, dit l'Éternel à ces fidèles, vous craignez des hommes mortels et vous perdez de vue l'infinie puissance de Celui entre les mains duquel vous êtes, qui est votre Créateur et le Créateur des mondes ! La délivrance est certaine, l'Éternel en donne la promesse (ib. 14), mais si pour le moment la tempête fait rage, il ne convient pas de s'arrêter aux causes secondes : « Mais moi, je suis l'Éternel, ton Dieu, qui soulève la mer, et ses flots mugissent : l'Éternel des armées est son nom » (ib. 15 — cf. Ps. 107:23 à 32 ; Lament. de Jér. 3:37). Celui qui opère au travers de tout, c'est « l'Éternel des armées » ; ce nom parle de sa puissance : Il commande aux armées célestes pour l'accomplissement de tout ce qu'il s'est proposé.

5.5 « À cause de son grand nom », l'Éternel n'abandonne pas

Le paragraphe se termine par de nouvelles assurances encourageantes pour le résidu souffrant. L'Éternel met ses paroles dans la bouche des fidèles ; c'est un réconfort pour eux que de pouvoir redire, se répéter à eux-mêmes et les uns aux autres, les paroles de consolation qui leur ont fait tant de bien ; et ils peuvent continuer, faisant l'expérience que c'est « l'ombre de sa main » qui les « couvre » et les protège, la main puissante de Celui « qui a étendu les cieux et fondé la terre ». Enfin, l'Éternel déclare à ce résidu dans la détresse : « Tu es mon peuple ! » (És. 51:16). Pourrait-il abandonner son peuple ? Alors que pourtant l'état du peuple était loin de correspondre à la pensée de Dieu, Samuel déclare à Israël : « Car l'Éternel, à cause de son grand nom, n'abandonnera point son peuple, parce que l'Éternel s'est plu à faire de vous son peuple » (1 Sam. 12:22). « À cause de son grand nom », l'Éternel ne les abandonnera pas !

5.6 Applications diverses aujourd'hui

Ces versets du chapitre 51 d'Ésaïe s'adressent au peuple terrestre de Dieu, plus exactement au résidu fidèle qui, aux yeux de Dieu, est véritablement son peuple. Cependant un croyant, une famille, une assemblée locale, traversant des jours de détresse, peuvent y trouver un enseignement utile et un encouragement pour la foi. Le Seigneur a opéré pour nous une délivrance plus merveilleuse encore que celle du pays d'Égypte pour Israël ; il veut maintenant nous consoler dans des jours difficiles, en attendant la délivrance, et fortifier notre foi en nous amenant à regarder à lui, au lieu de craindre des hommes ou des dangers que nous ne devrions pas redouter. Il est au-dessus des circonstances, il a la haute main sur elles, c'est lui qui les dirige et « nous savons que toutes choses

travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos » (Rom. 8:28). Tandis que nous connaissons des jours mauvais, il se plaît à nous redire qu'il nous couvre lui-même de l'ombre de sa main — sa main puissante, sa main qui a été percée pour nous à la croix de Golgotha — nous assurant que, sous cette protection, rien ne saurait nous atteindre. Nous sommes son peuple, le peuple céleste, l'Assemblée qu'il a aimée, pour laquelle il s'est livré lui-même et dont il s'occupe présentement sans que jamais ses regards cessent de se poser sur ceux qui la composent, jusqu'au moment où il se la présentera à lui-même, « glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable... sainte et irréprochable » (Éph. 5:25 à 27).

Jésus ! mon Fort et mon Rocher,
Mon grand Libérateur !
Quel ennemi peut m'approcher
Sous ton bras protecteur ?

La délivrance est dans ton bras,
Et l'amour dans ton cœur.
Quel bonheur ! toujours tu seras
Ma gloire et mon Sauveur !

6 Diversité de Moyens

ME 1972 p. 172, 197

Lorsque Jésus était homme ici-bas, le royaume de Dieu a été vu moralement et en puissance ; moralement, dans la manifestation des caractères de sainteté, justice, paix, joie (cf. Rom. 14:17, 18 : « Car le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint... ») et bien d'autres encore, qui ont été vus en Lui — en puissance, dans l'accomplissement des miracles par lesquels il délivrait l'homme de la main de l'ennemi (cf. Matt. 12:28 : « Mais si moi je chasse les démons par l'Esprit de Dieu », dit Jésus aux pharisiens, « alors le royaume de Dieu est parvenu jusqu'à vous »). Dans ce déploiement de puissance, tel qu'il est retracé dans les évangiles, le Seigneur a opéré de bien des manières. Nous désirons considérer quelques-unes de ces manifestations de puissance, pour notre encouragement et l'affermissement de notre foi ; nous comprendrons d'autant mieux le pourquoi de la diversité des moyens qu'il se plaît à employer, présentement, pour apporter secours et délivrance à ceux qui, au travers de leurs épreuves, regardent à Lui avec confiance, comptant sur son intervention miséricordieuse.

6.1 Guérison de l'aveugle-né (Jean 9)

La cécité de cet homme n'était la conséquence ni de son péché, ni de celui de ses parents, mais du péché entré dans le monde par la désobéissance d'Ève et d'Adam dans le jardin d'Éden (v. 3). Ce verset nous dit aussi que si Dieu a permis l'entrée du péché dans le monde, avec toutes ses conséquences douloureuses, c'est pour avoir l'occasion de déployer toute l'étendue de sa merveilleuse grâce : « c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui ».

Quel moyen le Seigneur va-t-il employer pour donner la vue à cet aveugle ? « Il cracha en terre, et fit de la boue de son crachat, et mit la boue comme un onguent sur ses yeux, et lui dit : Va, et lave-toi au réservoir de Siloé (ce qui est interprété Envoyé) » (v. 6, 7). Le réservoir de Siloé parle, tout à la fois, de Celui qui est venu ici-bas comme Envoyé du Père — caractère mis en relief tout spécialement dans l'Évangile selon Jean — et de la grâce qui sauve, grâce qu'il est venu apporter, en même temps que la vérité (Jean 1:17). « Les eaux de Siloé qui vont doucement » ont été méprisées, rejetées par Israël, qui sera, de ce fait, l'objet du jugement divin : « Parce que ce peuple rejette les eaux de Siloé qui vont doucement... à cause de cela, voici, le Seigneur fait monter sur eux les eaux du fleuve, fortes et grosses, le roi d'Assyrie et toute sa gloire... » (És. 8:6 à 8). Mais avant l'exécution de ce jugement, il y avait encore un appel de la grâce adressé à Israël, un témoignage rendu au milieu de ce peuple incrédule. Hélas ! les Juifs sont restés insensibles et Jésus doit leur dire, à la fin de ce chapitre : « votre péché demeure » (v. 41). — La boue, faite du crachat, est la figure de l'abaissement profond dans lequel a cheminé Celui qui « étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes ; et, étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:6 à 8). Cette boue contient une vertu divine, une puissance qui est celle du Fils de Dieu, venu ici-bas pour y être le Fils de l'homme. Elle est mise comme un onguent (l'original n'a pas le mot onguent. Il y a simplement le verbe qui signifie enduire, ou oindre) sur les yeux de l'aveugle, à la foi duquel répondra le déploiement de la puissance divine. Car, avec l'onguent, il y a la parole de Jésus : « Va, et lave-toi au réservoir de Siloé ». L'aveugle-né a foi en ce que Jésus a fait et en ce qu'il a dit ; aucune objection n'est présentée par lui, il n'y a aucun doute dans son esprit. Le moyen employé pouvait lui paraître très surprenant, inefficace pour guérir sa cécité, peu importe, il croit simplement et, sans raisonner, fait ce qui lui a été ordonné : « Il s'en alla donc, et se lava, et revint voyant » (v. 7). La délivrance est immédiate, il est sauvé par la grâce divine et par la foi en la parole et l'œuvre de Jésus.

Dans sa sagesse, le Seigneur a employé ce moyen pour ouvrir les yeux de cet aveugle « afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui ». Sa gloire de Fils de Dieu et de Fils de l'homme était mise en lumière, en même temps que la foi de celui qu'il avait voulu délivrer ; enfin, un témoignage puissant avait été rendu au milieu du peuple d'Israël.

6.2 Guérison de l'aveugle de Bethsaïda (Marc 8:22 à 26)

Marc seul parle de cette guérison. De même que dans le récit du chapitre 7 de cet évangile, où « on lui amène un sourd qui parlait avec peine » (v. 32), « on lui amène un aveugle », et, comme aussi pour le sourd, « on le prie » : « on le prie pour qu'il le touche » (8:22). Peut-être un simple contact eût-il suffi pour que cet homme puisse voir, mais Jésus, dans la connaissance qu'il a de toutes choses, va agir différemment. Tout d'abord, il prend la main de l'aveugle : le contact personnel était nécessaire, mais encore il y avait là une manifestation de la grâce. Cet homme avait besoin d'être aidé, d'être conduit, car il était incapable de se diriger ; aussi, Jésus prend sa main et « il le mena hors de la bourgade », tout comme il avait « tiré à l'écart » le sourd dont il est parlé au chapitre 7. Il faut généralement qu'un homme, plongé dans les ténèbres du péché et sourd à la voix de Dieu, soit mené à l'écart pour que le Seigneur opère en lui le travail de sa grâce.

Jésus fait alors deux choses distinctes : Il crache sur ses yeux et pose les mains sur lui. Nous avons vu, à propos de la guérison de l'aveugle-né, ce que symbolise le premier de ces deux actes ; posant les mains sur lui, il s'identifiait à lui : il voulait dire par-là, qu'il était venu pour prendre sur Lui nos péchés, pour être fait péché et subir, à notre place, la mort qui en est le salaire. Puis, il lui adresse une question : il « lui demanda s'il voyait quelque chose ». La réponse de l'aveugle montre que, dans son âme, le travail n'était pas achevé : « Je vois des hommes, car je vois comme des arbres qui marchent ». Sa vue spirituelle était encore obscurcie : il voyait l'homme, la grandeur humaine — dont les arbres sont souvent une image dans la Parole (cf. Ézéchi. 17:22 à 24 ; 31:1 à 9 ; Dan. 4:10 à 18 ; Matt 13:31, 32) — alors que Dieu veut détourner nos regards de l'homme, de sa marche et de sa puissance. Aussi Jésus lui met encore les mains sur les yeux et c'est alors seulement qu'il est entièrement délivré ; ses yeux sont ouverts pour considérer tout autre

chose que ce qu'est l'homme : il « voyait tout clairement ». Nous pouvons bien penser qu'à ce moment-là il voyait Jésus et Jésus seul. La guérison était complète.

6.3 Guérison de Bartimée (Marc 10: 46 à 52)

Jésus est venu à Jéricho pour deux hommes, un riche et un pauvre — un chef de publicains et un aveugle ; il a rencontré Zachée « dans Jéricho » (Luc 19:1 à 10) et Bartimée quand il en sortait. Il ne devait pas revenir dans cette ville ; c'était donc la seule occasion offerte à ces deux hommes d'avoir affaire avec Lui. Ni l'un ni l'autre ne l'a laissée passer.

Le Seigneur entre à Jéricho, la ville au sujet de laquelle il avait été dit : « Maudit soit devant l'Éternel l'homme qui se lèvera et bâtera cette ville de Jéricho ! Il la fondera sur son premier-né, et en posera les portes sur son plus jeune fils » —cette parole s'accomplit à la lettre lorsque Hiel, le Béthélite, bâtit la ville (cf. Josué 6:26 ; 1 Rois 16:34). Jésus en sort pour rencontrer en grâce un aveugle. N'avons-nous pas là une figure de la place que Christ a voulu prendre — il est « devenu malédiction pour nous » (Gal. 3:13, 14) — et des conséquences de son œuvre rédemptrice ? Il remplit la mission dont il chargera plus tard Saul de Tarse : « Je t'envoie pour ouvrir leurs yeux, pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu ; pour qu'ils reçoivent la rémission des péchés et une part avec ceux qui sont sanctifiés, par la foi en moi » (Actes 26:18).

L'état de Bartimée illustre celui de l'homme, pécheur et fils de pécheur, aveugle, plongé dans la plus grande misère. Jésus passe, méprisé par la foule : « c'était Jésus le Nazaréen ». Mais la foi de l'aveugle discerne en lui le Fils de David et implore sa pitié ; il n'a aucun droit à faire valoir et ne peut espérer autre chose que la pitié du Fils de David. Jésus ne répond pas aussitôt à sa prière : d'une part, sa foi devait être mise à l'épreuve (v. 48 : « Et plusieurs le reprirent afin qu'il se tût ; mais il cria d'autant plus fort : Fils de David ! aie pitié de moi ») et, d'autre part, le Seigneur désirait entendre une requête précise et pas seulement un appel à la pitié (v. 49 à 51). À la question de Jésus, Bartimée répond en exposant son état et en exprimant le désir de son cœur : il est aveugle, il voudrait recouvrer la vue. Sa prière est une courte prière : « Rabboni, que je recouvre la vue », mais c'est l'expression d'un besoin réel et profondément senti. — Nos prières, disons-le par parenthèse, gagneraient souvent à être plus courtes, à exprimer avec simplicité des besoins éprouvés dans nos cœurs ; combien de prières, excellentes au début, perdent de leur saveur et de leur puissance édifiante en raison de leur longueur, surtout quand cette longueur résulte de la répétition de pensées ou de demandes déjà exprimées, parfois même dans des termes identiques. Quel rafraîchissement on éprouve dans une assemblée où la réunion de prières est une succession de prières simples, courtes, précises ! Pensons à l'exemple qui nous est donné par la prière de l'un des plus grands hommes de Dieu de l'ancienne économie : « Et Moïse cria à l'Éternel, disant : Ô Dieu ! je te prie, guéris-la, je te prie » (Nomb. 12:13). Dix mots seulement ! Et écoutons ce que disait le Seigneur à ceux qui l'entouraient : « Et quand vous priez, n'usez pas de vaines redites, comme ceux des nations, car ils s'imaginent qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup. Ne leur ressemblez donc pas... » (Matt. 6:7, 8).

Ici, le Seigneur ne fait pas d'onguent pour mettre sur les yeux de l'aveugle, il ne donne aucun ordre mais dit simplement à Bartimée cette parole : « Va, ta foi t'a guéri ». Chacune de ses façons d'agir, de répondre, est sans aucun doute adaptée au cas de celui qu'il veut délivrer. — En fait, c'était la puissance divine qui avait guéri l'aveugle, mais Jésus veut mettre cette guérison au compte de sa foi (cf. Dan. 3:24 à 30 ; 6:19 à 27 et Hébr. 11:33, 34).

La guérison de Bartimée est immédiate : il « voit tout clairement », pour reprendre l'expression de Marc 8:25 ; il n'a qu'un seul Objet devant lui, Jésus qu'il « suivit dans le chemin », son regard ne se laissant pas arrêter par la scène environnante que pourtant, selon l'ordre normal des choses, il aurait pu considérer avec intérêt. Il ne voyait pas « des hommes... comme des arbres qui marchent » (Marc 8:24), il voyait Jésus, pleine réponse aux besoins de son cœur. Quelques pensées encore relativement aux deux demandes de Bartimée : « aie pitié de moi » et « que je recouvre la vue ». — Nous sommes parfois amenés à traverser des difficultés qui résultent de nos égarements, eux-mêmes conséquence de notre manque de discernement spirituel. Si notre amour abondait de plus en plus en connaissance et toute intelligence, nous saurions discerner les choses excellentes et ainsi, nous serions purs, nous ne broncherions pas jusqu'au jour de Christ et nous serions remplis du fruit de la justice (Phil. 1:9 à 11) ; lorsqu'au contraire nous sommes marqués par des caractères laodéciens, nous sommes « aveugles », bien que nous n'en ayons pas conscience (Apoc. 3:17, 18). Au travers des souffrances que nous avons à connaître lorsque, dans son amour, le Seigneur nous reprend et nous châtie (ib. 19), nous criions à lui sans que, bien souvent, nos prières dépassent le « aie pitié de nous ». Nous pouvons alors éprouver quelque chose des compassions divines, « recevoir miséricorde », sans avoir encore le « secours » qui nous sera donné « au moment opportun » (Hébr. 4:16). Parce qu'il nous aime, le Seigneur ne nous enverra ce secours qu'après que nous aurons réalisé et confessé notre état, tout ce qui est à l'origine de notre misère profonde. La question de Jésus à Bartimée : « Que veux-tu que je te fasse ? » était de nature à le sonder, à l'amener à confesser qu'il était aveugle et à exprimer son ardent désir de recouvrer la vue. De la même manière, le Seigneur veut sonder nos cœurs et nos consciences, nous conduire ainsi à reconnaître que si nous sommes dans la souffrance et implorons sa « pitié », c'est, en raison de notre « aveuglement » spirituel, conséquence du fait que nos cœurs sont « tièdes », alors qu'ils devraient être remplis de Christ et de son amour. Si notre œil était toujours « simple », fixé sur un seul Objet, Christ, notre corps tout entier serait « plein de lumière » (Matt. 6:22, 23). — L'exemple d'Éli (1 Sam. 3:2, 3) nous montre que l'affaiblissement spirituel provient, plus d'une fois, de ce que l'on n'a pas eu l'énergie morale nécessaire pour maintenir, dans le milieu où l'on était responsable d'agir, l'ordre selon Dieu.

6.4 Guérison du paralytique (Marc 2:1 à 12)

Ce paralytique — illustration de l'un des aspects de l'état de l'homme inconverti — est incapable d'aller à Jésus ; aussi quatre personnes se dévouent-elles pour l'amener jusqu'à Lui. C'est là un précieux et utile service, mais il y a parfois de grandes difficultés dans l'accomplissement d'un service, des difficultés telles qu'il faut la persévérance d'une foi réelle pour ne pas renoncer. La foule est ici, comme en tant de cas, un obstacle ; mais la puissance de la foi surmonte les obstacles du chemin : dans l'impossibilité où sont ces quatre personnes de s'approcher, elles découvrent le toit du lieu où Jésus était et, l'ayant percé, descendent le petit lit sur lequel était couché le paralytique. Quelle énergie donne une foi vivante ! Et c'est en réponse à la foi si remarquable de ces quatre personnes que Jésus dit au paralytique : « Mon enfant, tes péchés sont pardonnés ». Cette parole, répondant à la foi de ceux qui avaient amené le paralytique à Jésus, fait penser à ce que dit Éliphas : « Même Il délivrera celui qui n'est pas innocent : il sera délivré par la pureté de tes mains » (Job 22:30).

La manière dont le Seigneur opère, de même que ce qu'il dit au paralytique, est bien, nous ne pouvons en douter, ce qui convenait pour lui, mais aussi pour son entourage, aussi bien pour les quatre personnes qui avaient manifesté leur foi que pour les scribes. Ces scribes raisonneurs n'ont pas dit un mot, tout se passait « dans leurs cœurs » ; mais comment cacher au Seigneur nos pensées les plus secrètes ? « Et aussitôt Jésus, connaissant dans son esprit qu'ils raisonnaient ainsi en eux-mêmes, leur dit : Pourquoi faites-vous ces raisonnements dans vos cœurs ? Lequel est le plus facile, de dire au paralytique : Tes péchés te sont pardonnés ; ou de dire : Lève-toi, prends ton petit lit, et marche ? » (v. 8, 9). Il était certes plus difficile de pardonner les péchés — et c'est ce que Jésus avait fait — car Dieu seul a ce pouvoir ; mais aux yeux des hommes, le plus difficile n'était-il pas de faire marcher un paralytique ? En effet, dans ce dernier cas, la preuve devait être visible et immédiate. Mais, quoi qu'il en soit, le Seigneur pouvait tout aussi bien pardonner

les péchés que faire marcher le paralytique et, dans le fait qu'il lui donne la puissance nécessaire pour marcher, il démontre qu'il a « le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés » (v. 10, 11). Le Seigneur donne ainsi, dans l'injonction qu'il adresse au paralytique, sans l'emploi d'aucun moyen quel qu'il soit en dehors de sa parole, la preuve de l'autorité et de la puissance divines qui sont les siennes. La guérison est immédiate : « Et il se leva aussitôt, et ayant pris son petit lit, il sortit en la présence de tous ; de sorte qu'ils en furent tous étonnés et qu'ils glorifiaient Dieu, disant : Nous ne vîmes jamais pareille chose » (v. 12). — Jean 5:8 nous donne aussi, avec l'infirme du réservoir de Béthesda, un exemple de guérison opérée par Jésus, enjoignant à cet homme : « Lève-toi, prends ton petit lit et marche » ; de même pour la résurrection de Lazare : « Lazare, sors dehors ! » (ib. 11:43). C'est toujours la parole divine, la parole de commandement, qui s'adresse aussi bien à un mort qu'à un infirme et qui a la puissance de donner la vie tout autant que de guérir.

6.5 Guérison d'un sourd qui parlait avec peine (Marc 7:31 à 37)

Nous avons déjà parlé de cette guérison à propos de celle de l'aveugle de Bethsaïda, remarquant que cet homme est amené à Jésus et que « on le prie pour qu'il lui impose la main » (v. 32). On peut apprécier, dans cette circonstance comme en d'autres encore, l'activité de ceux qui amènent à Jésus un aveugle, un paralytique ou un sourd ; mais, aussi bien dans le cas de l'aveugle de Bethsaïda que dans celui du sourd qui parlait avec peine, nous voyons ceux qui amènent le malade dicter, en quelque sorte, à Jésus ce qu'il convient de faire, le moyen qu'il faut employer : « qu'il lui impose la main », « qu'il le touche » (7:32 ; 8:22). Il ne nous appartient en aucune circonstance de dire au Seigneur de quelle manière il doit agir en réponse à nos prières. Nous reviendrons sur ce point à propos de la guérison de la belle-mère de Simon.

Le Seigneur va opérer la délivrance de celui qui lui a été amené, mais pas de la manière indiquée. En premier lieu, il le « tire à l'écart, hors de la foule » (v. 33), comme il mène « hors de la bourgade » l'aveugle de Bethsaïda (8:23). Puis, il met en quelque sorte le doigt sur la plaie, ou sur les plaies : « il lui mit les doigts dans les oreilles ; et ayant craché, il lui toucha la langue ». Ne semble-t-il pas indiquer par-là qu'il est bien Celui dont avait parlé le prophète : « Certainement, lui, a porté nos langueurs, et s'est chargé de nos douleurs... » (És. 53:4) ? Après quoi, comme il le fera au tombeau de Lazare (Jean 11:41), il regarde vers le ciel ; ici, il est ajouté : « il soupira », ou : il gémit, tandis que, en Jean 11:33, il est dit : « Jésus donc... frémit en son esprit, et se troubla... », et au verset 35 : « Jésus pleura ». Ces expressions traduisent la douleur profonde qui étreignait son âme quand il voyait les conséquences du péché : la maladie, la souffrance, la mort. Avec quelle sympathie il considère sa créature, tombée loin de Dieu et endurant tout ce qui a fait suite à la désobéissance du premier homme dans le jardin d'Éden !

Comment intervient-il maintenant pour opérer la délivrance de cet homme ? Un seul mot ! « Éphphatha », c'est-à-dire, « ouvre-toi ». La guérison, là encore, est immédiate : « Et aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, et le lien de sa langue se délia, et il parlait distinctement » (v. 34, 35). Oui, « Il fait toutes choses bien » (v. 37).

6.6 Guérison du fils d'un seigneur de la cour (Jean 4:46 à 54)

Le fils de ce seigneur de la cour était malade, « il allait mourir » (v. 46, 47) ; c'était dire la gravité de la maladie et la profonde détresse d'un père, qui n'avait d'autre ressource que d'aller vers Jésus pour le prier de descendre à Capernaüm, où il habitait, afin d'y guérir ce mourant. À la parole que Jésus lui adresse (v. 48), le seigneur de la cour ne peut répondre que pour confirmer sa demande, plus instante encore : « Seigneur, descends avant que mon enfant meure » (v. 49). — Ici, pas d'onguent, pas de boue faite avec un crachat, pas de main posée sur le malade, pas de doigt dans les oreilles ; Jésus ne voit même pas le malade, ce qui ne s'était produit dans aucun des autres cas sur lesquels nous nous sommes arrêtés. Il ne « descend » pas jusqu'à Capernaüm, comme le père de l'enfant l'avait instamment demandé ; le besoin est tellement pressant que, immédiatement, Jésus déclare à cet homme angoissé : « Va, ton fils vit ». En présence d'une telle grâce et d'une telle puissance, nous restons confondus et émerveillés ! Dans l'esprit du seigneur de la cour, il n'y a aucun doute et c'est sans étonnement qu'il reçoit une aussi grande délivrance : « Et l'homme crut la parole que Jésus lui avait dite, et s'en alla » (v. 50). Une foi qui compte réellement sur le Seigneur ne manifeste aucune surprise quand la réponse lui est donnée : c'est ce qu'elle attendait. — Le seigneur de la cour n'eut pas à se rendre jusque dans sa maison pour constater la guérison de son fils ; ses esclaves vinrent à sa rencontre « et lui rapportèrent que son fils vivait », précisant, en réponse à sa question, que la fièvre l'avait quitté la veille, à la septième heure, celle à laquelle Jésus lui avait dit : « Ton fils vit » (v. 51 à 53). Non seulement cet enfant était guéri, mais encore le salut était venu à cette maison ; « et il crut, lui et toute sa maison » (v. 53).

6.7 Guérison de la belle-mère de Pierre (Marc 1:29 à 31)

« Or la belle-mère de Simon était là couchée, ayant la fièvre » (v. 30). Jacques et Jean, Simon et André n'agissent pas comme ceux dont il est parlé en Marc 7:32 et 8:22 ; ils ne demandent même pas à Jésus de guérir la malade — était-ce Sa volonté ? — « ils lui parlent d'elle ». Ils se bornent à la présenter au Seigneur dans l'état où elle se trouve, lui laissant le soin d'agir comme il le trouvera bon. Leur prière n'est pas un ordre donné à Celui auquel ils s'adressent ; c'est seulement l'exposé d'un besoin, dans la confiance que le Seigneur sait beaucoup mieux qu'ils ne peuvent le savoir ce qu'il faut pour y répondre. Remarquons également qu'ils le font « aussitôt », mot caractéristique de l'évangile selon Marc, employé pour faire ressortir l'activité du parfait Serviteur et ici, celle des quatre disciples. Retenons l'enseignement que nous donne ce verset 30 : « nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient » (Rom. 8:26) ; dans cette ignorance, « parlons au Seigneur », et « aussitôt », de ceux qui ont besoin de son secours, et soyons assurés qu'il saura faire exactement ce qui convient dans les circonstances de chacun.

De quelle manière le Seigneur va-t-il agir ici, quels moyens va-t-il employer ? D'abord, il s'approche de la malade — quel réconfort pour elle de sentir sa présence à son côté — puis, « il la fit lever en la prenant par la main » (v. 31). Avec quelle tendresse il agit ! C'était une personne d'un certain âge qui « était là couchée, ayant la fièvre », aussi Jésus ne lui adresse pas une injonction comme il l'a fait en d'autres circonstances — « Lève-toi, prends ton petit lit, et marche », par exemple — mais il tient compte de son âge et de son état. Là encore, la guérison est immédiate : « et aussitôt la fièvre la quitta ». Maintenant en bonne santé, la belle-mère de Pierre prend la place qui était la sienne dans la maison : « et elle les servit ». Le service ainsi rempli est, d'une part, la preuve de sa complète guérison et, d'autre part, l'expression de sa reconnaissance envers le Seigneur qui l'a guérie et envers ceux qui ont prié pour elle : « et elle les servit ».

Dans ces sept circonstances, le Seigneur agit de sept manières différentes. Il y a dans les évangiles bien d'autres guérisons dont le récit nous montre également, comme ceux que nous venons de considérer, l'amour, la sagesse et la puissance avec lesquelles il intervient. Aujourd'hui comme alors, les moyens dont il se sert pour nous secourir et nous délivrer sont extrêmement variés, mais ce sont toujours ceux qui sont parfaitement en rapport avec l'état et les besoins de chacun. Que notre confiance soit entière en Celui qui sauve et délivre, quels que soient les moyens qu'il lui plaît d'employer pour cela !

Nés de nouveau et scellés du Saint Esprit nous sommes les membres du corps de Christ, et cette exhortation s'adresse à nous tous : « que les membres aient un égal soin les uns des autres » (1 Cor. 12:25). Puisseons-nous, dans la mesure qui nous est départie, imiter le parfait Modèle, agissant dans tous les cas où nous sommes appelés à intervenir pour l'exercice de ces soins, avec le même amour

et la même sagesse, employant les moyens appropriés à chacun de ceux qui souffrent, moyens que seul le Seigneur peut nous faire discerner.

7 Épreuve de la foi ME 1978 p.3

7.1 L'épreuve de la foi

L'apôtre Pierre nous dit que l'épreuve de notre foi, « bien plus précieuse que celle de l'or qui périclète et qui toutefois est éprouvée par le feu », sera « trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus Christ » (1 Pierre 1:7). Ne vaut-il pas la peine de traverser une telle épreuve puisque les résultats en seront manifestés, en son jour, à la gloire de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ? Certes ; et il y a là un précieux encouragement pour tous ceux qui sont « affligés maintenant pour un peu de temps par diverses tentations » (ou : épreuves). Nombreux sont ceux qui sont douloureusement éprouvés dans les jours actuels et qui ont besoin d'être encouragés dans les circonstances qu'ils traversent ; c'est en pensant à eux surtout que nous écrivons ces quelques lignes.

7.2 Genèse 22. La foi d'Abraham surmontant l'épreuve

Quand il est question de l'épreuve de la foi, nous pensons en général au chapitre 22 de la Genèse, chapitre qui commence ainsi : « Et il arriva, après ces choses, que Dieu éprouva Abraham ». « Ces choses » — rapportées dans les chapitres précédents — étaient une préparation à l'épreuve dont parle le chapitre 22 ; elles avaient affermi la foi d'Abraham. Dieu qui savait ce qui était dans son cœur et discernait la réalité de sa foi, voulait qu'elle soit manifestée. — Nous savons ce qui a été demandé au patriarche : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, et va-t'en au pays de Morija, et là offre-le en holocauste, sur une des montagnes que je te dirai » (v. 2). Pouvait-il y avoir plus douloureuse épreuve pour un cœur de père ? Abraham n'a pas raisonné, n'a pas essayé de fléchir le cœur de Dieu, il n'a pas hésité... Et Hébreux 11 nous dit : « Par la foi, Abraham, étant éprouvé, a offert Isaac ; et celui qui avait reçu les promesses offrit son fils unique, à l'égard duquel il avait été dit : « En Isaac te sera appelée une semence » — ayant estimé que Dieu pouvait le ressusciter même d'entre les morts, d'où aussi, en figure, il le reçut » (v. 17 à 19). Foi admirable, foi triomphante ! Quelle gloire pour Dieu !

En considérant un tel exemple, on serait tenté de dire — restant confondu devant une telle foi — : « Oui, mais je ne suis pas un Abraham ! Jamais je ne pourrai glorifier Dieu par une aussi grande foi ». Pour répondre en quelque sorte à une semblable objection, la Parole nous présente d'autres exemples et, en particulier, celui d'une humble et pauvre femme dont nous désirerions nous occuper aujourd'hui pour l'encouragement de notre foi.

7.3 Matthieu 15. La foi de la Cananéenne surmontant l'épreuve

C'était « une femme cananéenne » ; elle faisait donc partie de l'une des « sept nations plus nombreuses et plus fortes » qu'Israël, que l'Éternel devait livrer devant son peuple et qu'Israël devait frapper et détruire « entièrement comme un anathème », cela afin de pouvoir prendre possession de la terre de Canaan (Deut. 7:1, 2). Il était même dit au peuple de Dieu : « tu ne leur feras pas grâce ». Cette femme n'avait donc droit à rien. Et elle prend sa vraie place, venant à Jésus et s'adressant à lui en ces termes : « Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi... ». Elle le reconnaît comme Fils de David, mais c'est à sa pitié qu'elle fait appel, exposant simplement sa détresse : « ...ma fille est cruellement tourmentée d'un démon » (Matt. 15:21 à 28). Celui dont le cœur est plein de compassion pour ceux qui souffrent, pour ceux qui sont dans la détresse, « ne lui répondit mot ». Ce n'était guère encourageant pour elle qui avait osé s'approcher du « Fils de David ». Non seulement cela, mais « ses disciples, s'approchant, le prièrent, disant : Renvoie-la, car elle crie après nous ».

Le Seigneur n'avait pas dit un seul mot, elle pouvait espérer que viendrait le moment où il parlerait et répondrait à son attente ; mais lorsqu'il ouvre la bouche, c'est pour lui dire : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ». En d'autres termes : je n'ai rien pour toi puisque tu ne fais pas partie du peuple de Dieu. — Si, dans ce monde, nous rencontrons un semblable accueil auprès d'une personne à laquelle nous venons demander quelque chose, il est probable que, déçu et sans doute profondément mécontenté, nous nous en retournerions aussitôt. Ce n'est pas ce que fait la Cananéenne : « Elle vint et lui rendit hommage, disant : Seigneur, assiste-moi ». Cette femme est admirable, c'est bien une femme de foi : la foi adore et persévère !

Cependant, le Seigneur va encore mettre cette foi à l'épreuve : « Et lui, répondant, dit : Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens » (note, en bas de page, dans la traduction J.N.D. = grec : petits chiens, plus méprisant que chiens). La Cananéenne n'est pas, comme elle aurait pu l'être, blessée dans son amour-propre et par suite conduite à s'en aller ; elle répond : « Oui, Seigneur ; car même les chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ». Elle reçoit de Dieu en réponse à sa foi ce que le Fils de David ne pouvait lui donner. Foi admirable, mise à l'épreuve, foi triomphante au travers de l'épreuve ! Le Seigneur peut alors lui rendre ce beau témoignage : « Ô femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu veux. Et dès cette heure-là sa fille fut guérie ».

7.4 Gardés par la puissance de Dieu par la foi. 1 Pierre 1:5

En écrivant : « vous, qui êtes gardés par la puissance de Dieu par la foi » (1 Pierre 1:5), Pierre pensait peut-être à la scène qui nous est rapportée dans les versets 24 à 33 de Matthieu 14. En réponse à sa foi en la parole de Jésus : « Viens », il avait quitté la nacelle et marché sur les eaux : il était « gardé par la puissance de Dieu par la foi ». Mais sa foi défaille et alors, « il commençait à enfoncer » ; à son appel Jésus répond aussitôt : « Jésus, étendant la main, le prit et lui dit : Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté ? ». Quel contraste ! À Pierre, Jésus dit : « Homme de petite foi », à la Cananéenne : « Ô femme ta foi est grande » ; sa foi ainsi éprouvée et qui, certes, aurait pu être découragée, a été manifestée comme une foi qui était « grande ».

7.5 Se réjouir dans l'épreuve. 1 Pierre 1:3-6

Nous pouvons bien nous réjouir en considérant les versets 3 à 5 de 1 Pierre 1, nous réjouir « tout en étant affligés maintenant pour un peu de temps par diverses tentations, si cela est nécessaire » (v. 6). Les épreuves paraissent si longues à ceux qui les traversent ! Mais plusieurs passages des Écritures nous les présentent comme n'étant que « pour un peu de temps ». « Pour un petit moment je t'ai abandonnée, mais avec de grandes compassions je te rassemblerai. Dans l'effusion de la colère, je t'ai caché ma face pour un moment ; mais avec une bonté éternelle j'aurai compassion de toi, dit ton rédempteur, l'Éternel » (És. 54:7, 8). L'apôtre Paul écrit : « Car notre légère tribulation d'un moment, opère pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire » (2 Cor. 4:17 — voir aussi 11:23 à 33 et 12:7 à 10). Pourtant que de souffrances il a eu à endurer tout au long de son ministère !

Il y a aussi un encouragement à nous rappeler que Dieu ne nous éprouve que « si cela est nécessaire » — nécessaire pour nous, car nous apprenons de si précieuses choses au travers de l'épreuve — nécessaire aussi, pouvons-nous dire, pour le Seigneur lui-même :

dans le jour de « la révélation de Jésus Christ », les fruits produits par les épreuves des saints seront manifestés à sa plus grande gloire !

7.6 Pour lui faire « du bien à la fin » (Deut. 8:16)

Moïse pouvait donner au peuple d'Israël l'assurance que si l'Éternel l'avait humilié et éprouvé durant la traversée du désert, c'était pour lui faire « du bien à la fin » (Deut. 8:16). Il en est de même aujourd'hui : au travers des épreuves par lesquelles Dieu trouve bon de nous faire passer, il veut nous apprendre ce qui nous est nécessaire pour notre bien. C'est ainsi qu'il parle à un croyant, à une famille, à une assemblée, parfois même aux diverses assemblées. N'avons-nous pas connu de telles épreuves, parfois très douloureuses, dans les jours passés, et encore au cours de l'année qui vient de se terminer ? En avons-nous retiré tout le profit pour lequel Dieu les a « commandées » (Lam. de Jér. 3:37) ? Certes, nous n'avons pas toujours le clair discernement du but en vue duquel Dieu nous envoie telle ou telle épreuve. Qu'il y ait alors en nous un sérieux et profond exercice dans la prière pour lui demander de nous le faire connaître, de telle manière que l'épreuve puisse porter le fruit pour lequel elle a été dispensée par le Dieu qui nous aime.

7.7 Conclusion - Résumé

Nous ne savons pas ce que sera le chemin qui est devant nous durant l'année qui commence, jusqu'à la venue du Seigneur, si proche sans doute — peut-être « un clin d'œil » nous en sépare-t-il ! Mais nous pouvons bien penser que, s'il y a encore des jours sur la terre, nous aurons à connaître épreuves ou disciplines diverses. Qu'il nous soit accordé, si notre foi est éprouvée, d'imiter l'exemple de la femme cananéenne à laquelle Jésus a pu dire : « Ô femme, ta foi est grande ! ». Qu'il nous donne d'être « manifestés fidèles par l'épreuve », encouragés en cela par la parole de l'apôtre Jacques : « Bienheureux est l'homme qui endure la tentation ; car, quand il aura été manifesté fidèle par l'épreuve il recevra la couronne de vie, qu'il a promise à ceux qui l'aiment » (1:12). Il y a un véritable bonheur à « endurer » l'épreuve, à être « manifesté fidèle par l'épreuve », non seulement un bonheur présent, goûté au travers de la souffrance, dans la communion avec le Seigneur, jouissant de tout ce dont il se plaît à nous enrichir, mais encore, plus tard, le bonheur qu'il y aura à contempler la joie qui sera la sienne quand il donnera « la couronne de vie, qu'il a promise à ceux qui l'aiment » ! — Qu'il nous accorde d'être profondément exercés dans la prière afin que, par le moyen des épreuves ou des disciplines qu'il trouve bon de nous dispenser, Dieu ne parle pas en vain à l'un d'entre nous, à une famille, à une assemblée, aux assemblées ! Que tout le fruit en vue duquel il les envoie soit produit et manifesté à Sa gloire et à la gloire du Seigneur !

8 À propos de 2 Corinthiens 12:1 à 10

ME 1977 p.258 et 285

L'apôtre Paul a adressé à l'assemblée de Corinthe deux épîtres qui peuvent être considérées comme fondamentales pour ce qui concerne la vie de l'assemblée et qui devraient être particulièrement connues de chaque croyant désireux de glorifier le Seigneur, non seulement dans sa marche personnelle mais encore dans le témoignage collectif. La première a été appelée la « constitution » de l'assemblée ; la seconde, l'épître du service, ou du ministère. Nous avons considéré dans un précédent article (M. É. 1974, p. 203) les principaux enseignements contenus dans la première ; nous rappellerons ici, très brièvement, quelques-uns de ceux qui sont développés dans la deuxième épître, avant de nous arrêter plus particulièrement sur le début du chapitre 12.

8.1 Sommaire de 2 Corinthiens 1 à 10

Dans cette seconde épître sont indiquées tout d'abord les conditions dans lesquelles doit se trouver un serviteur de Dieu pour exercer un ministère qui puisse être béni ; l'apôtre nous dit quelque chose de l'école par laquelle il a dû passer pour être à même de servir son Maître en servant les saints. Au chapitre 2, il parle d'un ministère qui réjouit (v. 2), d'un ministère d'amour (v. 4), de consolation et de pardon (v. 7 à 10), d'un ministère auquel une porte est ouverte pour faire connaître Christ (v. 12 à 17). Dieu, nous est-il dit dans ce passage, « mène toujours en triomphe dans le Christ » son fidèle serviteur qui peut assurer : « Car nous sommes la bonne odeur de Christ pour Dieu, à l'égard de ceux qui sont sauvés et à l'égard de ceux qui périssent ». Dans les chapitres 3 à 5, l'apôtre nous occupe de la gloire — la gloire de Dieu, la gloire du Seigneur, la gloire dans laquelle Dieu veut nous introduire — et c'est un sujet que le serviteur est toujours heureux de pouvoir placer devant les saints. Qu'il nous soit accordé, en particulier, de réaliser ce qu'écrit l'apôtre à la fin du chapitre 3 : « Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (v. 18). — Un tel ministère n'est-il pas celui que Dieu peut bénir richement ? Quelques fruits nous en sont présentés dans les chapitres 6 à 9. À partir du chapitre 10, Paul établit avec force son titre d'apôtre, ne se recommandant pas lui-même mais étant « celui que le Seigneur recommande » (v. 18) et, d'autre part, il démasque les faux docteurs, leur caractère et leur activité. Combien étaient coupables les Corinthiens, qui les recevaient alors qu'ils auraient dû leur fermer la porte !

8.2 Le faux enseignement sur la résurrection de 1 Cor. 15

Déjà, à la fin de la première épître, l'apôtre avait attiré leur attention sur le faux enseignement qui leur était apporté au sujet de la résurrection (ch. 15) — ceux qui cherchaient à les égarer allaient jusqu'à affirmer qu'il n'y a pas de résurrection ! (v. 12). Comme l'ennemi est rusé : par ce seul moyen, il jetait tout par terre ! Paul le fait ressortir : « Or si Christ est prêché — qu'il a été ressuscité d'entre les morts, comment disent quelques-uns parmi vous qu'il n'y a pas de résurrection de morts ? Mais s'il n'y a pas de résurrection de morts, Christ n'a pas été ressuscité non plus ; et si Christ n'a pas été ressuscité, notre prédication donc est vaine aussi, et votre foi aussi est vaine ; et même nous sommes trouvés de faux témoins de Dieu, car nous avons rendu témoignage à l'égard de Dieu qu'il a ressuscité Christ, lequel il n'a pas ressuscité si réellement les morts ne ressuscitent pas. Car si les morts ne ressuscitent pas, Christ n'a pas été ressuscité non plus ; et si Christ n'a pas été ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés : ceux donc aussi qui se sont endormis en Christ ont péri. Si pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes » (v. 12 à 19). Après quoi, l'apôtre développe les précieuses vérités concernant la résurrection (v. 20 à 58).

8.3 Les faux docteurs de 2 Cor. 11

Écrivant la deuxième épître, l'apôtre reste préoccupé par le fait que ces faux docteurs poursuivaient leur travail à Corinthe ; chapitre 11, il n'hésite pas à déclarer ce qu'ils étaient : « de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, se transformant en apôtres de Christ » et il ajoute : « ce n'est pas étonnant, car Satan lui-même se transforme en ange de lumière : ce n'est donc pas chose étrange si ses ministres aussi se transforment en ministres de justice, desquels la fin sera selon leurs œuvres » (v. 13 à 15). — Remarquons que, déjà au début de ce chapitre, l'apôtre exprime la crainte qu'il avait que les pensées des Corinthiens ne soient « corrompues et détournées de la simplicité quant au Christ » (v. 3). Combien il est nécessaire de prendre garde lorsque l'ennemi se présente avec des développements subtils et compliqués, de la philosophie chrétienne, des « discours spécieux », c'est-à-dire des discours qui ont une

belle apparence mais qui n'ont que l'apparence de la vérité, afin de faire accepter l'erreur plus facilement (cf. Col. 2:4 et 8). L'évangile est simple, les vérités les plus élevées de l'Écriture sont présentées et peuvent être exposées avec clarté et simplicité. La Parole de Dieu n'a pas été écrite, comme certains le prétendent, pour des hommes de grande intelligence seulement ; elle s'adresse à tout homme pour lui faire connaître le seul moyen de salut : la foi en Christ et en son œuvre. Et de simples croyants, de « petits enfants » peuvent la comprendre et y trouver tout ce dont ils ont besoin pour leur marche individuelle et pour le témoignage collectif : ayant « l'onction de la part du Saint », ils connaissent toutes choses (1 Jean 2:20 — voir aussi Matt. 11:25).

8.4 Les souffrances de Paul selon 2 Cor. 11

Ensuite, à la fin de ce même chapitre, l'apôtre est amené à dire ce que sans doute il aurait préféré ne pas révéler. Les faux docteurs prétendaient agir comme lui et même beaucoup mieux que lui ; mais en était-il un seul parmi eux qui eût connu les souffrances endurées par Paul tout au long de son ministère ? On ne peut lire cette portion des Écritures (v. 16 à 33) sans être remué au plus profond de soi à la pensée qu'un serviteur du Seigneur a supporté pendant tant d'années d'aussi grandes souffrances, parcouru sans faiblesse un chemin dans lequel il a eu à livrer tant de combats. Il a été véritablement un imitateur de Christ dans le sentier qu'a suivi ici-bas l'Homme de douleurs ! Et, au travers de ses souffrances, il portait toutes les assemblées sur son cœur, exercé au sujet de leurs circonstances et de leurs besoins, priant pour elles continuellement ! Puissions-nous l'imiter quelque peu dans ce service d'amour, prier « tous les jours » pour « toutes les assemblées » ! — Il était impossible de mettre en parallèle le service de Paul, les souffrances endurées par lui et, d'autre part, l'activité des faux docteurs.

8.5 2 Corinthiens 12

8.5.1 Un homme en Christ

L'apôtre va maintenant parler d'un fait absolument extraordinaire qui s'était produit quatorze ans auparavant et dont, jusque-là, il n'avait jamais fait mention. Quel était celui des faux docteurs qui pouvait dire qu'il avait été « ravi jusqu'au troisième ciel » ?

Remarquons que Paul ne dit pas : J'ai été ravi jusqu'au troisième ciel, mais : « Je connais un homme en Christ... je connais un tel homme qui a été ravi jusqu'au troisième ciel » (12:2). Ce n'est pas en tant qu'apôtre qu'il l'a été, mais en tant qu'homme en Christ. « Homme en Christ », c'est ce qui caractérise tout croyant : le croyant est « une nouvelle création » parce qu'il est « en Christ » (2 Cor. 5:17). Un « homme en Christ » tire sa vie de Christ, il est uni par le Saint Esprit à un Christ céleste et glorieux. Par la mort et la résurrection de Christ, par la foi en son œuvre, nous sommes introduits dans cette condition nouvelle. La part précieuse du croyant, « homme en Christ », c'est la contemplation et la jouissance de Christ dans le ciel ; nous le réalisons par la foi alors que l'apôtre a eu l'ineffable privilège d'être « ravi jusqu'au troisième ciel ».

8.5.2 Visions et révélations de Paul

Au premier verset du chapitre 12, Paul parle de « visions » et de « révélations ». Nous savons par d'autres passages qu'il a eu diverses révélations concernant l'assemblée, « mystère » qui lui a été « donné à connaître » — la cène du Seigneur — la venue du Seigneur (Éph. 3:3 à 12 ; 1 Cor. 11:23 à 26 ; 1 Thess. 4:15 à 17) ; elles lui ont été faites pour être communiquées, tandis qu'en 2 Cor. 12 il s'agit d'une révélation qui était pour lui seul. C'est pour l'encourager dans son ministère que Dieu l'a « ravi jusqu'au troisième ciel » : Celui qui savait quelles grandes souffrances il aurait à endurer se plaît à fortifier sa foi au début de son chemin. Oui, Paul aurait à souffrir, mais il en valait la peine puisque ce devait être pour Celui dont il avait contemplé la gloire au troisième ciel !

8.5.3 Paroles ineffables. Ce qui caractérise le ciel

L'apôtre, « ravi jusqu'au troisième ciel », est entré effectivement dans la présence de Dieu et a entendu « des paroles ineffables ». Comme nous aurions aimé qu'il puisse nous rapporter ce qu'il a entendu ! Mais il est impossible de traduire ces paroles dans le langage humain : ce sont « des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer ». Nous disons parfois que nous voudrions avoir la langue du ciel pour pouvoir exprimer ce que nos cœurs ressentent — c'est exact, il y a la langue du ciel et nous la parlerons bientôt !

Qu'est-ce que le ciel, a-t-on souvent demandé ? La Parole ne nous en dit rien, sauf une seule expression qui le caractérise : « nous serons toujours avec le Seigneur » (1 Thess. 4:17). Le ciel, c'est la présence immédiate et constante du Seigneur. Dieu, dans sa Parole, ne nous en dit pas davantage : il veut que nos cœurs soient occupés de Christ déjà maintenant, en attendant le jour où ils ne seront occupés que de Christ !

8.5.4 Danger de s'enorgueillir en descendant du ciel

Il y avait pour Paul quelle que fût son humilité — je craignais, dit-il, « que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il me voit être ou de ce qu'il a pu entendre dire de moi » (v. 6) — un grave danger, celui de s'enorgueillir d'avoir été « ravi jusqu'au troisième ciel ». Ce n'est pas au troisième ciel que l'on risque de s'enorgueillir, car c'est la chair qui s'enorgueillit et elle ne pénétrera jamais au troisième ciel. Le secret pour réaliser une vraie humilité, c'est de jouir de la présence du Seigneur : qui, devant lui, oserait lever la tête ? Si nous nous recherchons nous-mêmes, si nous voulons acquérir un rang, une place, c'est que nous ne vivons pas, pratiquement, dans la présence du Seigneur. Dans sa présence, dans la lumière de Dieu, nous ne courons aucun danger ; c'est dès que nous en sortons que nous devenons vulnérables ! C'est en descendant du troisième ciel que Paul était en danger de s'enorgueillir : il aurait pu se considérer comme un croyant exceptionnel, connaissant ce que nul autre ne connaît, puisque seul il avait été « ravi dans le paradis ».

8.5.5 Paradis

Le terme « paradis » est employé trois fois dans l'Écriture : 1° en Luc 23:43, lorsque, s'adressant au brigand repentant, « Jésus lui dit : En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » — remarquons que ce verset est peut-être l'argument le plus fort que l'on puisse opposer à la fausse doctrine du purgatoire : si le purgatoire existait, le brigand n'aurait-il pas dû y faire un séjour plus ou moins long ? — 2° dans le passage que nous considérons : 2 Cor. 12:4 et enfin 3° en Apoc. 2:7 : « À celui qui vaincra, je lui donnerai de manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu ». Telle est la promesse faite au « vainqueur » d'Éphèse, à celui qui retrouvera la fraîcheur du « premier amour » : il sera nourri de Christ (l'arbre de vie) dans le lieu même dont Il est la gloire et la splendeur (le paradis de Dieu). Peut-il y avoir quelque chose de plus doux pour un cœur qui aime le Seigneur ?

Si l'apôtre avait été amené à dire, ou seulement même à penser : quel homme suis-je donc pour que j'aie été le seul à être « ravi dans le paradis », l'orgueil aurait rempli son cœur et le service si important que le Seigneur voulait lui confier pour les siens, pour l'Assemblée, en eût été compromis ! Alors le Seigneur lui dispense ce que nous pouvons appeler une discipline « préventive ».

8.5.6 *Discipline préventive. L'écharde dans la chair*

La discipline peut revêtir différents caractères : elle est correctrice, quand nous nous sommes éloignés du vrai chemin — formative, lorsque le Seigneur veut nous former pour un service et nous dépouiller de tout ce qui serait pour nous une entrave — préventive, lorsque nous serions en danger de tomber dans un piège de l'ennemi. C'est dans sa grâce que le Seigneur dispense à Paul cette discipline préventive : « il m'a été donné une écharde pour la chair » (v. 7). Qu'était cette « écharde » ? Les hommes ont beaucoup écrit à ce sujet, mais il faut nous en tenir à ce que nous dit la Parole : « Et vous n'avez point méprisé, ni rejeté avec dégoût ma tentation qui était en ma chair ; mais vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme le christ Jésus » (Gal. 4:14). Ce que Paul écrit aux chrétiens de la Galatie dans ce passage fait sans doute allusion à son écharde ; elle pouvait le rendre méprisable et conduire à le rejeter avec dégoût ! Combien ce devait être douloureux pour l'apôtre, qui pouvait dire et qui peut-être a dit à peu près ceci : « Seigneur ! si je suis rejeté avec dégoût, c'est l'évangile qui va être rejeté ! Pour qu'il ne le soit pas, je te supplie d'ôter l'écharde ». Mais pour que la puissance de Dieu s'exerçât, il fallait l'écharde — pour que Paul ne fût pas amené à s'enorgueillir, il fallait l'écharde ! Et Paul a gardé cette écharde pendant plus de vingt ans ! Y pensons-nous et entrons-nous un peu dans ce que cela devait être pour lui ? — Que d'écharde nous avons parfois, que nous voudrions que le Seigneur nous enlève ! Et c'est pour notre plus grand bien qu'il ne le fait pas.

8.5.7 *Activité de Satan*

« Un ange de Satan pour me souffleter. » L'apôtre aurait pu dire : « Mais je ne puis pas remplir mon service avec cet ange de Satan ! Seigneur, je t'en prie, chasse-le ! ». Pourtant il fallait ce soufflet de Satan pour que se manifeste la puissance de Dieu dans le ministère de son serviteur. — La Parole, en maints passages, nous parle de Satan. Il est là, qui « rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer », et l'apôtre Pierre nous exhorte : « Résistez-lui, étant fermes dans la foi » (1 Pierre 5:8, 9) ; il a des « dards enflammés » que nous pourrions éteindre grâce au « bouclier de la foi » (Éph. 6:16). Que notre foi soit sans cesse en exercice, afin que la puissance du Seigneur nous délivre de ses ruses et de ses artifices ! — Il est le « chef de ce monde » ; en avoir conscience nous amènera à veiller et à prier tandis que nous traversons ce monde ennemi. Prenons garde notamment à toutes ces sciences occultes qui foisonnent aujourd'hui : elles recèlent des pièges subtils dans lesquels on peut si facilement tomber ! Veillons car nous avons affaire à un ennemi qui est beaucoup plus fort que nous et souvenons-nous qu'on ne tombe pas impunément dans les filets de ce redoutable adversaire ! Pour le vaincre, nous avons une arme : c'est la Parole. C'est par la puissance de la Parole, cela a été souvent rappelé, que l'homme parfait a triomphé du diable au désert, et par trois fois. Remarquons d'ailleurs la ruse de l'adversaire qui, lors de la troisième des tentations, telles qu'elles sont présentées dans le chapitre 4 de l'évangile selon Luc, place devant le Seigneur, pour essayer de le faire broncher, la Parole même, cette Parole par le moyen de laquelle par deux fois déjà le Seigneur l'avait vaincu. Mais il présente la Parole déformée, tronquée. Il est frappant de constater que la plupart des hérésies sinon même toutes, ont pour point de départ une déformation ou une amputation de la Parole. Dans la citation que fait le diable (Luc 4:10, 11), il omet quatre mots : « en toutes tes voies » (Ps. 91:11). Les voies du Seigneur étaient des voies de dépendance et d'obéissance ; c'est dans de telles voies seulement que l'on peut avoir l'assurance d'être gardé. Ensuite, l'adversaire arrête sa citation à la fin du verset 12 ; il se serait bien gardé de citer le verset 13 : « Tu marcheras sur le lion et sur l'aspic, tu fouleras le lionceau et le dragon », verset qui annonce prophétiquement sa défaite certaine.

8.5.8 *Satan instrument dans la main de Dieu*

Mais, d'autre part, l'ennemi est parfois un instrument dont Dieu se sert pour accomplir ce qu'Il se propose à l'égard de l'un des siens. Un croyant peut être, pour un moment mais pour un moment seulement, livré à Satan. C'est effrayant d'y penser, mais la Parole est là qui nous donne plusieurs exemples, celui de Job, celui de Pierre notamment. Job et Pierre avaient une leçon importante à apprendre, Paul avait besoin d'une discipline préventive.

8.5.8.1 *Satan utilisé par Dieu en rapport avec Job*

Pour Job, c'est l'Éternel qui prend l'initiative, posant à Satan cette question : « As-tu considéré mon serviteur Job, qu'il n'y a sur la terre aucun homme comme lui, parfait et droit, craignant Dieu, et se retirant du mal ? ». Satan répond : « Ne l'as-tu pas, toi, entouré de toutes parts d'une haie de protection, lui, et sa maison, et tout ce qui lui appartient ? Tu as béni le travail de ses mains, et tu as fait abonder son avoir sur la terre. Mais étends ta main et touche à tout ce qu'il a : tu verras s'il ne te maudit pas en face ». C'est alors que « l'Éternel dit à Satan : Voici, tout ce qu'il a est en ta main, seulement tu n'étendras pas ta main sur lui » (Job 1:8 à 12). Tout ce qu'il a ! Y compris ses sept fils et ses trois filles... Satan profite aussitôt de la permission divine — car il ne peut agir qu'avec cette permission et seulement dans les limites assignées par Dieu (voir les deux « seulement » — 1:12 et 2:6), il est rassurant pour nous de le savoir. Les versets 13 à 19 du premier chapitre nous disent comment, en peu de temps, Job fut dépouillé de tout ce qu'il avait ; mais « il dit : Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y retournerai ; l'Éternel a donné, et l'Éternel a pris ; que le nom de l'Éternel soit béni ! En tout cela Job ne pécha pas, et n'attribua rien à Dieu qui fût inconvenable » (v. 21, 22). — Au chapitre 2, nous voyons à nouveau Satan devant l'Éternel, tant il est vrai que « l'inique ne connaît pas la honte » (Sophonie 3:5) : Satan n'éprouve aucune honte à avoir échoué dans ses desseins. Mais quand l'Éternel souligne l'attitude remarquable de Job, si douloureusement éprouvé et, malgré tout, restant « ferme dans sa perfection », alors que, dit l'Éternel à Satan : « Tu m'as incité contre lui pour l'engloutir sans cause », le diable répond : « Peau pour peau, et tout ce qu'un homme a, il le donnera pour sa vie ; mais étends ta main et touche à ses os et à sa chair : tu verras s'il ne te maudit pas en face ». À quoi l'Éternel répond en disant à Satan : « Le voilà entre tes mains » (v. 1 à 6). Job « entre les mains » du diable ! Y pensons-nous, considérons-nous ce que cela devait être pour lui ? Cette fois encore, l'ennemi agit aussitôt : « il frappa Job d'un ulcère malin, depuis la plante de ses pieds jusqu'au sommet de sa tête » (v. 7). Les souffrances de Job sont aggravées par les paroles de sa femme : « Maudis Dieu et meurs », par le silence de ses amis (v. 9 à 13) et ensuite, par leurs propos (voir 42:7). Mais il n'est pas parlé de Satan, dans la suite du livre, comme agissant à l'égard de Job ; il est complètement défait — consolation pour ceux qu'il assaille ! — Les chapitres suivants dépeignent les exercices de cœur et de conscience par lesquels Job a dû passer. Ainsi que cela a été écrit, l'âme d'un croyant est tellement précieuse aux yeux de Dieu qu'il a fallu un livre entier de la Parole, un livre de quarante-deux chapitres, pour nous rapporter les exercices d'un homme qui, par ailleurs, ne faisait pas partie du peuple de Dieu. Il est remarquable de voir, dans le récit qui nous est donné, comment s'accomplit le travail de Dieu : toutes les actions sont concentrées et coordonnées pour le bien de Job et pour que, au terme de cette douloureuse épreuve, « la fin du Seigneur » soit atteinte (cf. Jacques 5:11). Un double résultat devait être obtenu : d'une part Job en est arrivé à une réelle connaissance de lui-même et, d'autre part, à une vraie connaissance de Dieu (42:5, 6).

8.5.8.2 *Satan utilisé par Dieu en rapport avec Pierre*

Dans le cas de Pierre, c'est Satan qui « demande ». Le Seigneur dit à son disciple : « Simon, Simon, voici, Satan a demandé à vous avoir pour vous cribler comme le blé ; mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, quand une fois tu seras revenu,

fortifie tes frères » (Luc 22:31, 32). Satan avait demandé à « avoir » tous les disciples ; Le Seigneur déclare à Pierre, spécialement : « mais moi, j'ai prié pour toi », car il savait que c'était Pierre qui était le plus en danger : il aimait le Seigneur et comptait sur cet amour pour faire ce que, croyait-il, les autres disciples ne pourraient pas faire, et pour ne pas faire, lui, ce que feraient les autres. Aucun d'eux ne pourrait suivre le Seigneur ? Pierre déclare que lui le suivra, « prêt à aller et en prison et à la mort ». Tous seraient scandalisés ? Pierre affirme : « je ne le serai pourtant pas, moi » (voir Matt. 26:33 à 35 ; Marc 14:29 à 31 ; Luc 22:33, 34 ; Jean 13:36 à 38). — Le Seigneur savait que, pour que Pierre puisse remplir le service qu'il voulait lui confier, le « crible » était nécessaire ; aussi ne demande-t-il pas que le « crible » lui soit épargné, mais qu'au travers des circonstances qu'il allait connaître sa foi ne défaille pas.

Si un croyant se sentait serré sous l'étreinte de l'adversaire, qu'il n'oublie pas qu'il y a un « seulement » dans chacun des deux premiers chapitres de Job et que, par ailleurs, le Seigneur avait prié pour Pierre qui devait connaître le « crible ». Pierre savait que le Seigneur avait demandé pour lui que sa foi ne défaille pas dans l'épreuve ; il avait aussi l'assurance qu'il « reviendrait », qu'il serait restauré, et même qu'un service lui serait confié : fortifier ses frères. Et en effet, après l'avoir sondé par les trois questions qui ont remué son cœur et atteint sa conscience, le Seigneur a chargé son disciple, pleinement restauré, d'un ministère pastoral comportant trois aspects distincts : « Pais mes agneaux — Sois berger de mes brebis — Pais mes brebis » (Jean 21:15 à 17). —N'y a-t-il pas, pour un croyant qui passe par le « crible », un précieux réconfort lorsqu'il entend le Seigneur lui dire, comme à Pierre autrefois : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas » ?

8.5.9 Le Seigneur qui ne retire pas l'écharde

Au sujet de son écharde, Paul écrit aux Corinthiens : « j'ai supplié trois fois le Seigneur, afin qu'elle se retirât de moi » (v. 8). Le Seigneur n'a pas jugé bon de la retirer, mais quelle réponse à la prière de l'apôtre ! « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité. » D'un côté, l'écharde, l'infirmité ; mais de l'autre, la grâce et la puissance — l'une et l'autre, d'une inestimable valeur pour celui qui est appelé à servir le Maître ! Dans l'accomplissement du service que par grâce il veut bien nous confier, le Seigneur nous fait passer parfois par de douloureux chemins, mais cela est nécessaire afin qu'il soit manifesté que « l'excellence de la puissance » est « de Dieu et non pas de nous » (2 Cor. 4:7 à 15).

8.6 La puissance dans le ministère vient de Dieu

Cette deuxième épître aux Corinthiens est celle du ministère, avons-nous déjà rappelé. Où est la puissance pour accomplir le service du Seigneur ? Pas dans ce que peut communiquer la science humaine, dans ce que l'on peut apprendre dans des écoles de théologie ! On confond souvent l'éloquence (qualité humaine, et qui peut être purement charnelle) et la puissance. La véritable puissance est de Dieu, de Dieu seul ; elle se déploie quand nous sentons vraiment notre faiblesse. C'est par un chemin dans lequel il y avait l'écharde, dans lequel il a rencontré souffrances et tribulations, que Paul a dû passer pour que la puissance divine soit manifestée dans son service et, d'autre part, pour qu'il connaisse toute l'étendue de la grâce de Dieu.

Aucun apôtre n'a parlé de la grâce comme l'ont fait Pierre (il en est question une dizaine de fois dans sa première épître) et Paul. C'est certainement parce qu'ils ont appris à la connaître dans l'accomplissement de leur service et à en jouir pratiquement dans les exercices et les souffrances qu'ils ont dû traverser. Et quel déploiement de la puissance de Dieu dans le ministère de chacun de ces deux apôtres !

8.7 Paul prenant plaisir dans les infirmités

Paul est amené à dire : « Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi. C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour Christ : car quand je suis faible, alors je suis fort » (v. 9, 10). Non seulement il les supportait mais encore il y « prenait plaisir » ! Elles lui faisaient sentir la faiblesse du vase extérieur ; le Seigneur brisait le vase, et ainsi la lumière brillait au dehors (cf. Jugés 7:16 à 22 ; 2 Cor. 4:7 à 12).

8.8 Conclusion

Que de leçons nous avons à apprendre et surtout à retenir — que nul d'entre nous ne soit « un auditeur oublieux, mais un faiseur d'œuvre » ; de celui-là il est dit qu'il « sera bienheureux dans son faire » (Jacques 1:25) — pour notre vie chrétienne et, en particulier, pour le service que chacun de nous est appelé à remplir ! Que la grâce nous soit accordée d'entendre un jour la parole de Celui que nous avons tous à servir « Bien, bon et fidèle esclave : tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître » (Matt. 25:21, 23). Entrer dans la joie du Maître, pourrait-il y avoir meilleure récompense pour le jour à venir, meilleur encouragement pour le jour actuel

Fais-nous toujours goûter combien c'est douce chose,

Pour tout enfant de Dieu, qui sur toi se repose,

De t'aimer et de te servir !

« Pour moi vivre, c'est Christ » : que ce soit la devise

De tous tes rachetés. Que chacun d'eux le dise,

Et que tous sachent l'accomplir !

9 Circonstances du peuple d'Israël : des types pour nous (Nombres 11, 20, 21)

Titre original : « Toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement... » (1 Corinthiens 10:11)

ME 1979 p.99

Le livre des Nombres nous présente le peuple d'Israël en marche et en lutte à travers le désert. C'est, a-t-on dit, le livre du désert. À ce titre, il contient bien des instructions utiles pour nous ; son application à ce qui nous concerne est selon la pensée de Dieu, 1 Corinthiens 10:1 à 11 nous en donne l'assurance, plaçant devant nous l'histoire d'Israël comme un sérieux avertissement. — Nous désirons considérer, dans les pages qui suivent, trois passages de ce livre : 11:1 à 9 ; 20:1 à 13 ; 21:1 à 18.

9.1 Nombres 11:1-9

9.1.1 Nombres 11:1-3

« Et il arriva que comme le peuple se plaignait, cela fut mauvais aux oreilles de l'Éternel ; et l'Éternel l'entendit, et sa colère s'embrasa... » (11:1). — Devrait-il jamais y avoir des plaintes parmi le peuple de Dieu ? Néhémie 9 rappelle tout ce que l'Éternel avait fait pour son peuple terrestre : « Et tu vis l'affliction de nos pères en Égypte, et tu entendis leur cri vers la mer Rouge... Et tu fendis la mer devant eux, et ils passèrent à sec par le milieu de la mer ; et ceux qui les poursuivaient, tu les jetas dans les abîmes... Et tu les conduis de jour par une colonne de nuée, et de nuit par une colonne de feu... Et tu leur donnas ton bon Esprit pour les rendre

intelligents, et tu ne refusas pas ta manne à leur bouche, et tu leur donnas de l'eau pour leur soif. Et tu les entretins quarante ans dans le désert : ils ne manquèrent de rien ; leurs vêtements ne s'usèrent point, et leurs pieds n'enflèrent point » (v. 9, 11, 12, 20, 21 — voir les versets 9 à 31).

Notre Dieu, tendre et bon Père, n'entoure-t-il pas de ses soins son peuple céleste aujourd'hui ? Il pourvoit à tout, n'a en vue que notre plus grand bien et fait travailler toutes choses pour que ce but soit atteint (cf. Rom. 8:28). Que toujours nous caractérise « la piété avec le contentement », ce qui est « un grand gain » (1 Tim. 6:6).

Les plaintes du peuple provoquent la colère de l'Éternel, qui intervient alors en jugement : « le feu de l'Éternel brûla parmi eux, et dévora au bout du camp » (Nomb. 11:1). Dans une telle circonstance, il n'y a qu'une ressource pour ce peuple infidèle et mécontent : sous le poids du jugement qui pèse sur lui, « le peuple cria à Moïse » qui lui-même « pria l'Éternel, et le feu s'éteignit » (ib. 2).

9.1.2 Nombres 11:4-6

Dans le paragraphe suivant, il est question du « ramassis de peuple » qui était « au milieu d'eux », sans doute des éléments étrangers se trouvant parmi eux, depuis même la sortie d'Égypte (Ex. 12:38), incitant le peuple à regretter l'Égypte. Il est moins dangereux d'avoir affaire avec des ennemis déclarés qu'avec des hommes de principes mélangés, « ramassis de peuple » ; l'Ennemi le sait bien et c'est pourquoi il s'efforce d'amener le peuple de Dieu à s'unir à de tels éléments, des éléments « épris de convoitises », que le peuple est porté à imiter. — Après les plaintes (v. 1), ce sont maintenant les larmes (v. 4). Les Israélites ont oublié leur détresse, leur affliction sous le joug du Pharaon (cf., Exode 3:7 : « Et l'Éternel dit : J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu le cri qu'il a jeté à cause de ses exacteurs ; car je connais ses douleurs »). — Ayant oublié tout cela, ils ne se souviennent que de ce qui pouvait satisfaire la chair. Et quels regrets ils en ont (v. 5, 6) !

Que Dieu nous garde de tourner nos regards vers le monde pour y rechercher ce qui peut plaire à nos cœurs naturels ! Il en est ainsi lorsque Christ cesse d'être la joie du cœur du racheté et la nourriture de son âme. Soyons constamment occupés de Sa personne adorable !

9.1.3 Nombres 11:7-9

Dans l'histoire du peuple, aussitôt après la traversée de la mer Rouge, il nous est dit que la manne — figure d'un Christ céleste comme nourriture — la manne, que l'Éternel venait de lui donner, « avait le goût d'un gâteau au miel » (Exode 16:31). Un croyant, occupé du Seigneur et nourri de lui, éprouve la douceur d'une telle nourriture, comme Israël l'éprouvait alors, et il ne recherche rien d'autre. Que ce soit véritablement ce qui caractérise chacun de nous ! Que toujours la « manne » dont nous avons à nous nourrir ait pour nous la saveur « d'un gâteau au miel » ! — S'il y a déclin de la vie spirituelle, si Christ n'occupe plus autant nos pensées, si nous ne jouissons de lui que d'une manière limitée, la « manne » n'aura plus pour nous que « le goût d'un gâteau à l'huile » (Nomb. 11:8). Il y a bien l'activité de l'Esprit — dont l'huile est une figure — Esprit qui se plaît à nous occuper de Christ, à le glorifier et à prendre de ce qui est à Lui pour nous l'annoncer (cf. Jean 16:14), mais cette activité est alors plus ou moins entravée, elle ne peut s'exercer dans sa plénitude. Pour un cœur qui a tendance à se tourner vers le monde — quel que soit l'aspect qu'il présente — la « manne » n'a plus la saveur « d'un gâteau au miel », mais « d'un gâteau à l'huile ». Posons-nous la question : où en sommes-nous à cet égard ?

La scène que nous venons de considérer au chapitre 11 se déroule au début du voyage du peuple au travers du désert : « Et il arriva, en la seconde année, au second mois, le vingtième jour du mois... » (10:11). Les deux autres, celles des chapitres 20 et 21, se situent vers la fin de ce voyage (20:1).

9.2 Nombres 20:1-13

Le chapitre 20 commence par une épreuve, une épreuve dispensée par Dieu, la mort de Marie, et ce même chapitre se termine par celle d'Aaron (v. 28, 29). — Au travers des deuils qu'il permet, Dieu se plaît à nous encourager et à ranimer nos cœurs. Il demeure en toutes circonstances une précieuse source de rafraîchissement. Cette source, le peuple ne l'a pas trouvée : « Et il n'y avait pas d'eau pour l'assemblée ; et ils s'attroupèrent contre Moïse et contre Aaron. Et le peuple contesta avec Moïse, et ils parlèrent, disant : Que n'avons-nous péri, quand nos frères périrent devant l'Éternel !... » (v. 2 à 5). Comment le peuple pourra-t-il être rafraîchi ? L'Éternel l'enseigne à Moïse : il lui fallait prendre la verge du sacrificateur et parler au rocher afin qu'il donne ses eaux (v. 7, 8). Mais Moïse, au lieu de parler au rocher, le frappe et par deux fois (v. 11). Le rocher avait été frappé une fois (Exode 17:6) — en figure, l'expiation était accomplie ; il ne fallait donc pas « frapper » le rocher une nouvelle fois mais lui « parler ». — Malgré cela, la grâce de Dieu se manifeste : pour le peuple, il sort « des eaux en abondance » — pour Moïse, s'il a eu à connaître le gouvernement de Dieu et, de ce fait, n'a pu introduire le peuple en Canaan, cependant il a contemplé le pays de la promesse du haut du « mont Nebo, le sommet du Pisga » (Deut. 34:1).

9.3 Nombres 21:1-18

Dans le chapitre 21, nous voyons le peuple au terme de son voyage. Il y avait trente-huit ans qu'il était parti de Kadès-Barnéa (comp. Nomb. 21:12 et Deut. 2:14). Le but si près d'être atteint, le cœur du peuple est cependant découragé (Nomb. 21:4). « Et le peuple parla contre Dieu et contre Moïse : Pourquoi nous avez-vous fait monter hors d'Égypte, pour mourir dans le désert ? Car il n'y a pas de pain, et il n'y a pas d'eau, et notre âme est dégoûtée de ce pain misérable » (v. 5). — À Meriba, le peuple vient cependant de faire l'expérience que les eaux coulent du rocher, et en abondance. Comment donc peut-il dire : « il n'y a pas de pain, et il n'y a pas d'eau » ? La manne n'a jamais cessé tout au long du voyage, l'eau coulait du rocher... Certes, mais le peuple n'apprécie plus la nourriture que l'Éternel lui donne ; elle n'a plus pour lui la saveur « d'un gâteau au miel », même pas « d'un gâteau à l'huile », ce n'est plus, dit-il, qu'un « pain misérable » !

Serions-nous « découragés en chemin » ? Les exercices traversés, les difficultés rencontrées, les épreuves endurées, tout cela nous conduirait-il, comme Israël autrefois, au découragement ? Que Dieu nous en préserve ! Le but est si près d'être atteint et, jusqu'au moment où il le sera, les ressources divines ne feront jamais défaut. La « manne » nous sera dispensée jour après jour — type de Celui qui a dit : « Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif » (Jean 6:35) — l'eau du rocher ne tarira pas. Christ, nourriture de nos âmes, rafraîchissement de nos cœurs, répondra à tous nos besoins. Qu'il nous soit donné de le connaître toujours mieux et d'apprécier tout ce qu'il veut être pour les siens durant leur pèlerinage ici-bas ! Nous ne serons alors jamais découragés.

Quelle était la cause du triste état du peuple ? L'Éternel va le lui révéler, envoyant « parmi le peuple les serpents brûlants » (Nomb. 21:6), tout à la fois cause et conséquence de leur état. C'est l'Ennemi, « le serpent ancien, celui qui est appelé diable et Satan » (Apoc. 12:9), qui est à l'origine de l'état du peuple, de ses murmures, de son découragement. Et il en est toujours ainsi : le même adversaire opère encore aujourd'hui. Gardons-nous d'écouter sa voix, de nous laisser séduire par ses artifices ! Si nous l'avons fait, si nous méconnaissons la valeur des ressources divines et si, par suite, le découragement nous envahit, que faut-il faire ? Reconnaître notre état, comme Israël l'a fait alors : « Nous avons péché... » (Nomb. 21:7), nous adresser à Dieu par la prière. Le peuple demande que

l'Éternel retire les serpents. Il ne le fera pas, mais il répond aux besoins de son peuple en lui présentant, en figure, Christ, « serpent brûlant » mis sur « une perche ». — cf. Jean 3:14 à 16 : « Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle... ». C'est Christ qui est présenté aux regards de la foi : quiconque le regardera vivra. La vie de la foi a Christ pour objet et c'est la puissance par laquelle l'Ennemi est vaincu : « tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde ; et c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi » (1 Jean 5:4, 5).

Il y a des guerres sans doute, des luttes et des combats à livrer... Qu'importe ! La victoire est assurée. Mais encore, il y a du rafraîchissement en abondance : « Alors Israël chanta ce cantique : Monte, puits ! » (ib. 17). L'activité du Saint Esprit peut désormais s'exercer sans entrave. L'eau monte du puits « que des princes ont creusé, que les hommes nobles du peuple, avec le législateur (note en bas de page : avec le bâton de commandement), ont creusé avec leurs bâtons ! » (ib. 18). Image des vérités remises en lumière dans les derniers jours par l'action de l'Esprit, et dont nous pouvons jouir dans la puissance de cet Esprit, source de joie et de rafraîchissement pour nos âmes. « Monte, puits ! » Occupés de Christ par le Saint Esprit, nos cœurs sont réjouis et le cantique peut alors s'élever : « Chantez-lui ». Quel saisissant contraste avec les murmures, le mécontentement, le découragement !

Au travers de toutes les circonstances que nous pouvons rencontrer, difficiles peut-être et qui pourraient nous conduire parfois au découragement, élevons les yeux, contemplons Christ par la foi, laissons agir en nous le Saint Esprit pour nous occuper de lui et nous réjouir en lui.

« Courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu. Car considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes » (Hébr. 12:1 à 3).

Fournissant donc ainsi la course,
 Nous nous rendons vers toi, Jésus,
 Ayant en toi toute ressource,
 Les eaux de la divine source
 Et le vrai pain de tes élus.

La persévérance finale par C. H. Mackintosh

Bibliquest

Une partie des sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest.

ME 1862 p.301, 321, 400 traduction améliorée par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 Doctrine de la persévérance finale
- 2 Réponses aux questions des adversaires de la doctrine sur la persévérance finale
- 3 Passages de l'Écriture qui renverseraient la doctrine de la persévérance finale
- 4 Encore un mot sur la Persévérance finale.

Table des matières détaillée

- 1 Doctrine de la persévérance finale
 - 1.1 Partir de quel point de vue ? Persévérance de qui ?
 - 1.2 Hébreux 7:25 : Persévérance de Christ
 - 1.3 Persévérance de la Trinité
 - 1.4 Croire Dieu ou céder à l'ennemi ?
 - 1.5 Des obstacles ?
 - 1.6 Romains 8:35-39 / Jean 10:28
- 2 Réponses aux questions des adversaires de la doctrine sur la persévérance finale
 - 2.1 Un croyant sera-t-il sauvé, peu importe la voie de péché dans laquelle il puisse vivre et mourir ?
 - 2.2 Le Saint Esprit peut-il habiter dans un cœur qui se livre au mal et à des pensées impures ?
 - 2.3 S'il en est ainsi, ne dira-t-on pas que chacun peut vivre comme bon lui semble ?
- 3 Passages de l'Écriture qui renverseraient la doctrine de la persévérance finale
 - 3.1 L'Écriture ne se contredit pas
 - 3.2 Salut par les œuvres ?
 - 3.2.1 Jacques 2:24
 - 3.2.2 Contexte de Jacques 2:24
 - 3.2.3 Œuvres de loi et œuvres de foi
 - 3.3 2 Pierre 2:1
 - 3.4 2 Pierre 2:20-22
 - 3.5 Ézéchiel 18:24-26
 - 3.6 Matthieu 12:45
 - 3.7 2 Jean 8, 9
 - 3.8 Apocalypse 3:11
- 4 Encore un mot sur la Persévérance finale.

Cher ami,

Votre lettre se rapporte à un sujet très important, beaucoup trop important pour être résumé en quelques lignes tracées à la hâte, sous le titre de « Correspondance » ou de « Explication de passages ». La question de la persévérance finale, quoique très simple, selon notre jugement, a embarrassé bien des personnes ; et les questions que vous nous soumettez, ainsi que les passages de l'Écriture que vous alléguiez, prouvent abondamment que vous n'êtes pas vous-même très au clair sur ce point. Néanmoins, il est possible que vous ayez plutôt pour but d'être utile aux autres que de vous instruire vous-même, en provoquant une discussion de cette doctrine, à la lumière de la Parole. Quoi qu'il en soit, nous serons toujours heureux de faire part à nos lecteurs et à nos correspondants de la lumière que, dans sa grâce, le Seigneur peut nous avoir communiquée, sur des sujets d'un intérêt commun pour tous ceux qui aiment la vérité. En essayant de répondre à votre intéressante lettre, nous avons trois choses à faire, savoir : En premier lieu, d'établir la doctrine de la persévérance finale ; ou en d'autres termes, la sécurité éternelle de tous les membres de Christ. En second lieu : de répondre aux

questions que vous nous avez présentées, et que les adversaires de la doctrine de la persévérance finale mettent habituellement en avant. Et troisièmement : d'expliquer les passages que vous citez et qui semblent vous présenter de grandes difficultés. Puisse le Saint-Esprit nous enseigner, et nous donner un esprit entièrement soumis à l'autorité de l'Écriture, afin que nous soyons capables de former un jugement sain sur le sujet que nous allons examiner.

1 Doctrine de la persévérance finale

1.1 Partir de quel point de vue ? Persévérance de qui ?

Premièrement donc, quant à la doctrine de la persévérance finale, elle nous paraît fort claire et fort simple, pourvu qu'on la considère dans son rapport immédiat avec Christ, comme, au reste, toute doctrine doit être considérée. Christ est l'âme, le centre et la vie de toute doctrine. Une doctrine séparée de Christ n'est qu'un dogme sans vie et sans puissance, une pure idée dans l'esprit, un simple article de credo. C'est pourquoi il faut considérer chaque vérité dans ses rapports avec Christ. Il faut qu'il soit notre point de vue et notre point de départ ; ce n'est qu'autant que nous nous tenons près de Lui et que, de ce grand point central, nous considérons tous les autres que nous pouvons nous en former une idée vraiment correcte et juste. Si, par exemple, je fais du moi mon point de vue, et que, de ce point, j'envisage la question de la persévérance finale, je puis être sûr de n'arriver qu'à une vue entièrement fautive du sujet, attendu que, de cette manière, c'est de ma persévérance finale qu'il s'agira, et que tout ce qui dépend de moi est nécessairement incertain.

1.2 Hébreux 7:25 : Persévérance de Christ

Mais, si Christ est mon point de départ, et que, de ce centre, j'examine le sujet, la vue que j'en aurai sera inmanquablement correcte, vu qu'alors ce sera de la persévérance de Christ qu'il sera question ; or, je suis parfaitement assuré qu'Il persévérera et que nulle puissance du monde, de la chair ou du Diable, ne pourra empêcher que Christ ne persévère jusqu'à la fin pour le salut de ceux qu'Il a rachetés au prix de son propre sang, car selon Hébreux 7:25 « Il peut sauver entièrement (littéralement : jusqu'à l'achèvement) ceux qui s'approchent de Dieu par Lui ». C'est bien là assurément de la persévérance finale, quelles que soient les difficultés et la puissance contraires : « Lui peut sauver entièrement ». Le monde avec ses mille pièges est contre nous ; mais « Lui a tout pouvoir » (Matt. 28:18). Le péché en nous avec ses mille opérations est contre nous ; mais « Lui a tout pouvoir ». Satan avec ses mille machinations est contre nous ; mais « Lui a tout pouvoir ». En un mot, il s'agit de la capacité de Christ, non de la nôtre ; il s'agit de la fidélité de Christ, non de la nôtre ; il s'agit de la persévérance finale de Christ, non de la nôtre. Tout dépend de Lui dans cette importante affaire. Lui a racheté ses brebis et Lui les sauvegardera le mieux qu'il pourra. Or, puisque : « Tout pouvoir Lui a été donné dans le ciel et sur la terre », ses brebis sont nécessairement — et pour toujours — en parfaite sécurité.

Si la vie du plus faible agneau de Son troupeau pouvait être atteinte par quoi que ce soit, il ne pourrait pas être dit de Christ : qu'Il a « tout pouvoir ».

Il est donc de la plus haute importance de considérer la question de la persévérance finale comme inséparablement liée à Christ. Alors les difficultés disparaissent ; les doutes et les craintes s'évanouissent ; le cœur est affermi, la conscience soulagée, l'entendement éclairé. Il est impossible que ce qui constitue une partie du corps de Christ périsse jamais ; Or, le croyant fait partie de ce corps : « Nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os » (Éph. 5:30).

1.3 Persévérance de la Trinité

Chacun des membres du corps de Christ était écrit dans le livre de l'Agneau mis à mort, avant la fondation du monde, et nulle créature n'a le pouvoir d'effacer ce qui est écrit dans ce livre. Écoutez ce que le Seigneur Jésus dit de ceux qui sont à Lui : « Mes brebis entendent ma voix, et je les connais, et elles me suivent, et je leur donne la vie éternelle et elles ne périront jamais, et nul (homme, diable ou qui que ce soit d'autre) ne les ravira de ma main. Mon Père qui me les a données est plus grand que tous, et personne ne les ravira des mains de mon Père (Jean 10:27-29).

Assurément la persévérance finale est comprise dans ces paroles ; et qui plus est, non la persévérance des saints seulement ; mais celle du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. Oui, cher ami, c'est sous cette face que nous voudrions vous voir considérer le sujet en question. C'est la persévérance finale de la sainte Trinité. C'est la persévérance du Saint Esprit à ouvrir les oreilles des brebis. C'est la persévérance du Fils à recevoir tous ceux dont les oreilles ont été ainsi ouvertes. Enfin, c'est la persévérance du Père à garder, en son propre nom et dans la paume de sa main, le troupeau racheté au prix du sang de son Fils. Voilà qui est assez clair.

1.4 Croire Dieu ou céder à l'ennemi ?

Il faut, ou que nous admettions la vérité, — la vérité consolante et fortifiante de la persévérance finale, ou que nous cédions à la proposition blasphématoire qui attribue à l'ennemi de Dieu et de l'homme le pouvoir de poursuivre, avec succès et jusqu'au bout, la lutte qu'il soutient contre la sainte et éternelle Trinité. Il n'y a pas de milieu. « Le salut est de notre Dieu » du commencement (Ps. 3:8 ; Jonas 2:10) à la fin (Apoc. 7:10). C'est un salut gratuit, inconditionnel et éternel. Il vient chercher le pécheur, dans toute sa culpabilité, sa ruine et sa dégradation, pour l'élever là où Dieu habite dans toute sa sainteté, sa vérité et sa justice ; et ce salut est éternel. Dieu le Père en est la source ; Dieu le Fils en est le canal ; et c'est par la puissance du Saint Esprit que ce salut est appliqué à l'âme et qu'elle en jouit. Tout est de Dieu, du commencement à la fin ; du fondement de l'édifice jusqu'à la pierre la plus haute ; d'éternité jusqu'en éternité. S'il n'en était pas ainsi, ce serait folie et présomption que de parler de persévérance finale ; mais puisqu'il en est ainsi, ce serait une incrédulité et présomption que de penser à autre chose.

1.5 Des obstacles ?

Avant comme après la conversion, de nombreuses difficultés se présentent sur notre chemin, cela est vrai ; nous avons de puissants adversaires ; mais c'est précisément pour cette raison que nous devons maintenir la doctrine de la persévérance finale entièrement dégagée du moi et de tout ce qui en dépend, et la faire reposer simplement sur Dieu. Quelles que soient les difficultés et en dépit de tous les adversaires, la foi peut toujours dire avec triomphe : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Et encore : « Qui est-ce qui nous séparera de l'amour de Christ ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée ? Selon qu'il est écrit : « Pour l'amour de toi, nous sommes mis à mort tout le jour ; nous avons été estimés comme des brebis de tuerie ». Au contraire, dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs, par Celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Rom. 8:35-39).

1.6 Romains 8:35-39 / Jean 10:28

Dans ces passages encore, la persévérance finale est enseignée de la manière la plus claire et la plus forte. « Aucune créature ne pourra nous séparer ». Que ce soit le moi, sous n'importe quelles formes ; ou Satan avec toutes ses ruses et ses machinations ; ou le

monde avec tous ses attraits ou son dédain, — ils ne pourront jamais séparer le « nous » de Rom. 8:39, de l'amour de Dieu qu'Il nous a montré en Jésus Christ notre Seigneur. Sans aucun doute, il y a des personnes qui peuvent se tromper et en tromper d'autres. Des cas de conversions simulées peuvent se présenter. On peut paraître courir bien pendant un temps, puis faillir. Les fleurs du printemps peuvent n'être pas accompagnées des fruits mûrs et suaves de l'automne. Tout cela est possible et, de plus, les vrais croyants peuvent manquer en plusieurs choses. Ils peuvent broncher et être arrêtés dans leur course. Ils peuvent avoir plus d'une raison de se juger et de s'humilier dans les détails de la vie pratique. Mais, en accordant à toutes ces choses la part la plus large, l'importante doctrine de la persévérance finale n'en reste pas moins inébranlable et intacte sur son éternel et divin fondement : « Je leur donne (à mes brebis) la vie éternelle (non temporaire ou conditionnelle), et elles ne périront jamais » (Jean 10:28). Et encore : « Sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle » (Matt. 16:18). On peut raisonner selon ses propres idées et baser ses arguments sur des cas qui se présentent de temps en temps dans l'histoire des chrétiens professants [= disant être chrétiens sans avoir la vie de Dieu] : quant à nous, considérant le sujet au point de vue divin et donnant pour base à nos convictions l'infaillible Parole de Dieu, nous soutenons que tous ceux qui appartiennent au « nous » de Rom. 8, aux « brebis » de Jean 10, et à « l'Assemblée (ou l'Église) » de Matt. 16, sont aussi en sûreté qu'il est possible à Christ de les rendre sûrs, et nous croyons que c'est là la somme et la substance de la doctrine de la persévérance finale.

2 Réponses aux questions des adversaires de la doctrine sur la persévérance finale

En second lieu, cher ami, nous répondrons brièvement et positivement aux questions que vous nous avez présentées.

2.1 Un croyant sera-t-il sauvé, peu importe la voie de péché dans laquelle il puisse vivre et mourir ?

Un vrai croyant sera infailliblement sauvé ; mais nous jugeons que le salut renferme, non-seulement une pleine délivrance des conséquences futures du péché ; mais encore une délivrance de la puissance et de la pratique du péché dans le temps présent. D'où il s'ensuit que si nous rencontrons quelqu'un qui vit dans le péché, et qui néanmoins se vante de l'assurance de son salut, nous le regardons comme un antinomien (un laxiste, un relâché) et point du tout comme un sauvé. « Si nous disons que nous avons communion avec Lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas selon la vérité » (1 Jean 1:6). Le croyant peut tomber, mais il sera relevé ; il peut être surpris, mais il sera restauré ; il peut errer, mais il sera ramené, parce que Christ peut sauver entièrement, et aucun de ses petits ne périra.

2.2 Le Saint Esprit peut-il habiter dans un cœur qui se livre au mal et à des pensées impures ?

Le corps du croyant est le temple du Saint Esprit (1 Cor. 6:19). Cette vérité importante est le fondement solide sur lequel repose toute exhortation à la pureté et à la sainteté du cœur et de la vie. Nous sommes exhortés à ne pas contrister le Saint Esprit. « Se livrer » au mal et à des pensées impures (Rom. 6:19) n'est nullement la marche chrétienne. Le chrétien peut être assailli, affligé et harassé par de mauvaises pensées, et en pareil cas, il n'a qu'à regarder à Christ pour remporter la victoire. La marche qui convient au chrétien est décrite ainsi dans la première épître de Jean : « Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pêche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas » (1 Jean 5:18). Voilà le côté divin de la question. Nous savons, hélas ! qu'il y a le côté humain ; mais nous jugeons le côté humain par le divin. Nous n'abaïssons pas le point de vue divin au niveau du point de vue humain, mais nous avons toujours pour point de mire le côté divin malgré le côté humain. Nous ne devrions jamais être satisfaits à moins de 1 Jean 5:18. C'est en ayant toujours en vue le vrai modèle que nous pourrions espérer d'atteindre à une hauteur morale plus élevée. Prétendre avoir l'Esprit, tout en « se livrant au mal » et à des pensées impures, est à mon avis ce que faisaient les Nicolaïtes d'autrefois (Apoc. 2:6,15), ou le moderne Antinomianisme (= laxisme, relâchement).

2.3 S'il en est ainsi, ne dira-t-on pas que chacun peut vivre comme bon lui semble ?

Eh bien, qu'est-ce que « vivre comme bon lui semble » ? C'est autant que possible vivre comme Christ. Si cette question eût été adressée à Paul, qu'aurait-il répondu ? 2 Cor. 5:14-15 et Phil. 3:7-14, nous fournissent la réponse. Il est à craindre que ceux qui posent de telles questions ne connaissent pas grand-chose de Christ. Nous comprenons qu'une personne puisse se trouver embarrassée dans les filets d'un système théologique qui ne voit qu'un côté, et qu'elle soit embrouillée par les dogmes opposés de la théologie systématique ; mais nous croyons que celui qui se sert de la liberté, de la souveraineté et de la fermeté éternelle de la grâce de Dieu, comme d'une excuse pour vivre dans le péché, ne connaît rien du christianisme, et « n'a ni part, ni lot dans cette affaire » (Rom. 8 :21, parole de Pierre à Simon le magicien) ; mais qu'il est dans une condition dangereuse et vraiment épouvantable.

Quant au cas que vous alléguiez du jeune homme qui, ayant entendu un pasteur énoncer que « une fois enfant de Dieu, on est toujours enfant de Dieu », en prit occasion de se plonger et de vivre ouvertement dans le péché ; ce n'est qu'un exemple entre mille. Nous croyons que le pasteur avait raison quant à ce qu'il dit, et que le jeune homme eut tort en ce qu'il fit. Juger les paroles du premier par les actes du dernier serait une grave erreur. Que penseriez-vous de mon fils s'il disait : « une fois fils, toujours fils », et je peux donc briser portes et fenêtres chez mon père, et me livrer à toute sorte d'inconduite ?

Nous jugeons l'énoncé du ministre par la Parole de Dieu, et nous le déclarons vrai ; nous jugeons la conduite du jeune homme par la même règle, et nous déclarons qu'elle est mauvaise. La chose est toute simple. Nous n'avons aucune raison de croire que le jeune homme ait jamais réellement goûté la grâce de Dieu, car dans ce cas il l'aimerait, il cultiverait et pratiquerait la sainteté. Le chrétien a à lutter contre le péché, mais lutter contre le péché et se vautrer dans le péché sont deux choses entièrement opposées. Dans le premier cas, on peut compter sur la sympathie et la grâce de Christ ; dans l'autre, on blasphème de fait le nom de Christ, en ce qu'une telle conduite implique que Christ est ministre du péché. Juger la vérité de Dieu par les actions des hommes est, selon nous, une grave erreur. Tous ceux qui le font doivent arriver à une fausse conclusion. C'est précisément le contraire qu'il faut faire pour être dans le vrai. Saisissez d'abord la vérité de Dieu, puis jugez toutes choses par cette vérité. Prenez la règle divine, et qu'elle soit pour vous la mesure de toutes choses. Prenez la balance du sanctuaire pour constater le poids de tout et de chacun. Il ne faut pas régler la balance d'après le poids de chacun ; mais juger du poids de chacun d'après la balance. Quand bien même dix mille chrétiens professants apostasieraient pour vivre et mourir ouvertement dans le péché, cela n'ébranlerait pas notre confiance en la doctrine divine de la persévérance finale : la même Parole qui prouve la vérité de cette doctrine, prouve aussi la fausseté de ce qui a été leur profession. « Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres » (1 Jean 2:19). « Le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau : le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et : Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur » (2 Tim. 2:19).

3 Passages de l'Écriture qui renverseraient la doctrine de la persévérance finale

3.1 L'Écriture ne se contredit pas

Nous en venons, en troisième lieu, à l'examen des divers passages de l'Écriture qui, comme vous dites, sont habituellement mis en avant par ceux qui voudraient renverser la doctrine de la persévérance finale. Mais auparavant, nous jugeons important de poser un

principe fondamental qui, selon nous, est des plus utiles dans l'interprétation de l'Écriture en général. Ce principe bien simple, le voici : Aucun passage de l'Écriture ne saurait en contredire un autre. Si donc il y a contradiction apparente, elle ne peut provenir que de notre manque d'intelligence spirituelle.

3.2 Salut par les œuvres ?

3.2.1 Jacques 2:24

Si, par exemple, quelqu'un allègue Jacques 2:24, en faveur de la doctrine de la justification par les œuvres, il se peut que je ne sois pas capable de répondre. Il est fort possible que des milliers de personnes aient été, comme Luther, péniblement embarrassées par ce passage. On peut posséder l'assurance la plus claire et la plus entière de sa justification, sans aucune œuvre que l'on ait faite, mais simplement « par la foi en Jésus-Christ », et être néanmoins incapable d'expliquer ces paroles de Jacques : « Vous voyez qu'un homme est justifié par les œuvres et non par la foi seulement ». Comment traitera-t-on une pareille difficulté ? Certains ne comprennent pas l'apôtre Jacques. Ils se trouvent fort embarrassés par la contradiction apparente entre Jacques et Paul. Que faut-il faire ? Appliquer le principe ci-dessus posé ; pas autre chose. On a autant de chances d'observer une collision entre deux astres tournant chacun sur son orbite que le Créateur lui a assignée, que de voir deux auteurs inspirés se contredire dans leurs assertions. Eh bien ! en Rom. 4:5 je lis les paroles parfaitement claires que voici : « Mais à celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice ». Ici les œuvres sont complètement exclues, comme principe de justification, et la foi seule est reconnue. De même dans le chap. 3:28, je lis : « Nous concluons que l'homme est justifié par la foi, sans œuvres de loi ». Et encore : « Étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu » (Rom. 5:1). Dans l'épître aux Galates, un enseignement tout à fait semblable est ainsi exprimé : « Sachant néanmoins que l'homme n'est pas justifié sur le principe des œuvres de loi, ni autrement que par la foi en Jésus-Christ, nous aussi (les Juifs), nous avons cru au Christ Jésus, afin que nous fussions justifiés sur le principe de la foi en Christ et non pas sur le principe des œuvres de loi : parce que sur le principe des œuvres de loi, nulle chair ne sera justifiée » (Gal. 2:16).

Dans tous ces passages et dans beaucoup d'autres, les œuvres sont soigneusement exclues comme principe de justification, et le langage de ces textes est si simple que « même un insensé ne pourrait s'y égarer ». Si donc nous ne pouvons expliquer Jacques 2:24, il faut, ou bien en nier l'inspiration, ou bien recourir à notre principe, savoir qu'aucun passage de l'Écriture ne peut en contredire un autre, et avec une confiance inébranlable et une tranquillité parfaite, continuer à nous réjouir dans la grande vérité fondamentale de la justification par la foi seulement, en dehors de toute œuvre de loi.

3.2.2 Contexte de Jacques 2:24

Après avoir attiré l'attention de mon lecteur sur le fameux passage de Jacques 2:24, il n'est peut-être pas superflu d'ajouter quelques mots pour en faciliter la compréhension. Le vers. 14 renferme un petit mot qui fournit la clef du passage tout entier. « Quel profit y a-t-il si quelqu'un dit qu'il a la foi ? » demande l'apôtre inspiré. S'il avait dit : « Quel profit y a-t-il si quelqu'un a la foi ? », la difficulté serait insurmontable, l'embarras sans espoir. Mais ce mot important « dit » enlève toute difficulté, et expose, de la manière la plus simple, la doctrine que l'apôtre a en vue. On pourrait aussi demander : « Quel profit y a-t-il si quelqu'un dit qu'il possède cent mille euros de revenu, s'il ne les possède pas ? »

Or, le mot « dit » est presque toujours omis par ceux qui citent Jacq. 2:14 de mémoire. On a même voulu affirmer que ce mot n'est pas dans l'original. Mais quiconque comprend le grec, n'a qu'à voir le passage, et il s'assurera que le mot y a été mis par le Saint Esprit et que tous nos principaux critiques et éditeurs bibliques l'y ont laissé. Nous croyons que l'influence de ce mot se fait sentir d'un bout à l'autre du contexte. Il ne sert de rien à quiconque, de se borner à dire qu'il a la foi ; par contre, s'il a réellement cette foi, il y pour lui « profit », pour le temps et pour l'éternité, d'autant plus que la foi l'unit à Christ, et le met en possession pleine et inaliénable de tout ce que Christ a fait, et de tout ce qu'il est pour nous devant Dieu.

3.2.3 Œuvres de loi et œuvres de foi

Ceci nous amène à une autre face du sujet qui contribuera beaucoup à écarter les apparentes contradictions entre les deux apôtres inspirés, Paul et Jacques. Il y a une différence très essentielle entre les œuvres de loi et les œuvres de foi. Paul, avec une sainte jalousie, exclut les premières, tandis que Jacques recommande avec insistance les dernières. Mais, qu'on y fasse bien attention, ce ne sont que les premières que Paul exclut, comme aussi ce ne sont que les dernières que Jacques recommande. Les œuvres d'Abraham et de Rahab n'étaient pas des œuvres de loi, mais des œuvres de foi. Elles étaient le fruit naturel et vrai de la foi, séparées de laquelle elles n'auraient possédé aucune vertu justifiante.

Il est digne de remarque que, dans l'histoire de quatre mille ans, le Saint Esprit, par l'apôtre, ait fait choix d'œuvres telles que celles d'Abraham en Gen. 22 et celle de Rahab, en Jos. 2, plutôt que d'alléguer quelqu'un des nombreux actes de charité ou de bienveillance, tiré de l'immense masse de matériaux qu'il avait à sa disposition. Il semble que, prévoyant l'usage que l'ennemi ferait du passage qui nous occupe, le Saint Esprit ait choisi avec soin deux pareils exemples à l'appui de sa thèse, qui prouvent, sans laisser aucun doute, que c'est en faveur des œuvres de foi, et non en faveur des œuvres de loi qu'il insiste ; en sorte que l'inappréciable doctrine de la justification par la foi, à l'exclusion des œuvres de loi, demeure entièrement intacte.

Enfin, si quelqu'un désirait savoir quelle est la différence entre les œuvres de loi et les œuvres de foi, la voici : Les œuvres de loi sont celles que l'on accomplit dans le but d'acquérir la vie ; les œuvres de foi sont le fruit naturel et vrai de la vie que l'on possède. Mais que faut-il faire pour avoir la vie ? Croire au Fils de Dieu : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit Celui qui m'a envoyé, a vie éternelle » (Jean 5:24). Il faut que nous ayons la vie avant de pouvoir faire la plus petite chose ; et c'est, non pas en « disant » que nous avons la foi, mais en l'ayant réellement, que nous obtenons la vie ; et si nous l'avons nous porterons les précieux fruits de la foi, à la gloire de Dieu.

Ainsi donc nous pouvons, non-seulement croire implicitement que Paul et Jacques doivent être d'accord, mais nous voyons clairement qu'ils sont d'accord.

Ayant ainsi cherché à définir notre principe et à le rendre clair par des exemples, nous vous laissons le soin, cher ami, de l'appliquer dans les différents cas embarrassants et difficiles que vous pourrez rencontrer en étudiant l'Écriture, tandis que nous essayerons d'expliquer, autant que le Seigneur nous en rendra capables, les importants passages que vous nous avez présentés.

3.3 2 Pierre 2:1

Nous lisons dans 2 Pierre 2:1 : « Or il y a eu aussi de faux prophètes parmi le peuple, comme aussi il y aura parmi vous de faux docteurs qui introduiront furtivement des sectes de perdition, reniant aussi le maître qui les a achetés, faisant venir sur eux-mêmes une prompt destruction ». La difficulté de ce passage réside, probablement, dans ces mots : « reniant le Seigneur [ou : le maître (*)] qui les a achetés » (**). De fait, ces paroles ne présentent aucune difficulté. Le Seigneur a un double droit sur tout homme, femme et enfant existant sous le ciel. Un droit en création et un droit en rédemption. C'est à ce dernier que les paroles de l'apôtre se rapportent.

Les faux docteurs ne niaient pas seulement que le Seigneur les avait faits, mais même que le maître les avait achetés. Il est important d'y faire attention ; cela nous aidera à écarter plus d'une difficulté. Le Seigneur Jésus s'est acquis un droit sur tous les membres de la famille humaine. Le Père lui a donné pouvoir sur toute chair (Jean 17:2). De là le péché de ceux qui le renient. Ce serait un péché de le renier comme Créateur. C'est un péché plus grand encore de le renier comme Maître qui a acheté. Ce n'est point du tout une question de régénération. L'apôtre ne dit pas : « Reniant le Seigneur qui les a vivifiés ». Dans ce cas, en effet, il y aurait difficulté ; mais tel que le passage est construit, il laisse entièrement de côté la doctrine de la persévérance finale.

(*) Ce n'est pas ici le mot (Seigneur), tel que le connaît l'Église, mais le mot (d'où l'on a fait despote) qui signifie plutôt maître d'esclaves.

(**) Le mot doit bien être achetés, et non pas rachetés. Ce mot est la traduction d'un verbe grec qui signifie « acheter au marché ». Cela n'a aucun rapport avec les mots fréquemment employés pour désigner le rachat ou la rédemption.

3.4 2 Pierre 2:20-22

Nous lisons : « Car si après avoir échappé aux souillures du monde par la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus Christ, étant de nouveau enlacés, ils sont vaincus par elles, leur dernière condition est pire que la première ; ... mais ce que dit le proverbe véritable leur est arrivé : « Le chien est retourné à ce qu'il avait vomi lui-même, et la truie lavée, à se vautrer au borbier ». La diffusion de la connaissance des Écritures et de la lumière de l'Évangile peut exercer et exerce fréquemment une influence étonnante sur la conduite et le caractère de personnes qui n'ont jamais connu la puissance de l'évangile de Christ qui sauve, vivifie et affranchit. Il est même presque impossible qu'une Bible ouverte circule ou que l'évangile gratuit soit prêché, sans qu'ils soient accompagnés de résultats frappants, qui toutefois resteront au-dessous du résultat essentiel : la régénération. On peut laisser de grossières habitudes, renoncer à divers actes d'impureté, sous l'influence d'une « connaissance » purement intellectuelle « du Seigneur et Sauveur Jésus Christ », sans que le cœur ait jamais été réellement atteint à salut. Or, on verra toujours que ceux qui secouent tout à fait l'influence de la lumière évangélique, — lors même que cette influence ne s'est jamais étendue au delà de leur conduite extérieure, — se plongent dans le mal beaucoup plus profondément qu'avant d'avoir subi cette influence, et se livrent plus que jamais à des excès de mondanité et de folie. « Leur dernière condition est pire que la première ». Le diable prend plaisir à traîner le ci-devant professant dans une fange bien plus épaisse que celle dans laquelle il se vautrait aux jours de son ignorance et de son insouciance folie. C'est pourquoi il est urgent que nous insistions auprès de tous ceux avec lesquels nous sommes en rapport, sur l'importance de rendre certaine leur profession, de telle sorte que la connaissance de la vérité n'agisse pas seulement sur leur conduite extérieure, mais qu'elle atteigne le cœur en lui communiquant cette vie que ne saurait perdre celui qui une fois la possède. Ce passage ne renferme rien qui puisse effrayer la brebis de Christ, mais de bien sérieux avertissements pour ceux qui, quoique ayant revêtu pour un temps l'apparence extérieure des brebis, n'ont jamais été dans le fond autrement que comme le chien et la truie.

3.5 Ézéchiel 18:24-26

Ézéch. 18:24-26 : « Et si le juste se détourne de sa justice et commet l'iniquité, faisant selon toutes les abominations que le méchant commet, vivra-t-il ? De tous ses actes justes qu'il aura faits, aucun ne viendra en mémoire ; dans son iniquité qu'il aura commise, et dans son péché qu'il a fait, en eux il mourra... Quand le juste se détournera de sa justice, et qu'il pratiquera l'iniquité, il mourra pour cela ; dans son iniquité qu'il aura commise, il mourra ». À quoi nous pouvons joindre votre allusion à 2 Chron. 15:2 : « L'Éternel est avec vous quand vous êtes avec lui ; et si vous le cherchez, vous le trouverez, et si vous l'abandonnez, il vous abandonnera ». Nous nous sentons pressés de dire, cher ami, que ceux qui allèguent de semblables passages de l'Écriture, comme portant en quelque mesure atteinte à la vérité de la persévérance finale des membres de Christ, font preuve d'un bien triste défaut d'intelligence spirituelle. Ces passages, ainsi qu'une foule d'autres textes analogues de l'Ancien Testament et aussi du Nouveau, nous exposent le sujet profondément important du gouvernement moral de Dieu. Or, être simplement un objet du gouvernement de Dieu est une chose, et être un objet de sa grâce immuable est une autre chose. Il ne faut jamais les confondre. Pour traiter à fond ce sujet et le développer au moyen des divers passages qui s'y rapportent, il faudrait un volume ; nous nous bornerons donc à ajouter que, selon notre intime persuasion, quiconque ne distingue pas soigneusement entre l'homme sous le gouvernement et l'homme sous la grâce, ne saurait comprendre la Parole de Dieu. Dans le premier cas, l'homme est considéré comme marchant ici-bas dans une position de responsabilité où il est en danger ; dans le second cas, il est considéré comme associé avec Christ en haut, dans une position de privilèges inaliénables et d'éternelle sécurité. Les deux passages de l'Ancien Testament auxquels vous avez renvoyé ont entièrement rapport au gouvernement de Dieu, et n'ont donc absolument rien à faire avec la question de la persévérance finale.

3.6 Matthieu 12:45

Matt. 12:45 : « Alors il va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui-même ; et étant entrés, ils habitent là ; et la dernière condition de cet homme-là est pire que la première. Ainsi en sera-t-il aussi de cette génération méchante ». La dernière phrase de ce passage explique le contexte tout entier. Notre Seigneur décrit la condition morale du peuple Juif. L'esprit d'idolâtrie les avait quittés, mais pour un temps seulement, pour revenir avec une force et une énergie sept fois plus grandes, en sorte que leur dernière condition sera rendue infiniment pire que tout ce qui aura eu lieu jusqu'alors dans leur merveilleuse histoire. Pris dans une acception secondaire, ce passage peut bien s'appliquer à un individu qui, ayant subi un certain changement moral et manifesté quelque amélioration dans sa conduite extérieure, retourne en arrière et devient plus ouvertement corrompu et plus vicieux que jamais.

3.7 2 Jean 8, 9

2 Jean 8, 9 : « Prenez garde à vous-mêmes, afin que nous ne perdions pas ce que nous avons opéré, mais que nous recevions un plein salaire. Quiconque vous mène en avant et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, celui-là a le Père et le Fils ». Dans le verset 8, l'apôtre exhorte la dame élue et ses enfants à prendre garde à eux, de peur qu'il ne perde quelque chose du fruit de son ministère. La dame et ses enfants devant être une partie de sa récompense, au jour de gloire à venir, l'apôtre désirait avec ardeur les présenter exempts de fautes en présence de cette gloire, afin de recevoir sa pleine récompense. Le vers. 9 ne demande aucune explication. Il est d'une simplicité solennelle. Si quelqu'un ne demeure pas dans la doctrine de Christ, il ne possède rien. Laissez écouler la vérité quant à Christ, et vous n'aurez aucune sécurité à l'égard de quoi que ce soit. Le chrétien a très-certainement besoin de marcher avec vigilance pour échapper aux pièges et aux tentations de tout genre dont il est entouré ; mais comment cette vigilance sera-t-elle mieux obtenue ou maintenue ? est-ce en posant son pied sur le sable mouvant de ses propres œuvres, ou en le fixant fermement sur le rocher du salut éternel de Dieu ? Quelle est la position la plus favorable à l'exercice de la vigilance et de la prière : celle dans laquelle on vit dans des craintes et des doutes perpétuels, ou celle dans laquelle on se repose avec une confiance enfantine sur l'immuable amour d'un Dieu sauveur ? Nous croyons pouvoir deviner votre réponse, cher ami.

3.8 **Apocalypse 3:11**

Apoc. 3:11 : « Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne ». Il y a, dans ce passage, deux choses à considérer : d'abord, c'est une exhortation adressée à une assemblée ; ensuite, il n'est pas dit : « afin que personne ne prenne ta vie ». Un serviteur peut perdre sa récompense ; mais un enfant de Dieu ne saurait perdre la vie éternelle. Une multitude de difficultés seraient écartées en faisant soigneusement attention à cela. Une chose est la relation de fils, une tout autre chose est la relation de disciple. Une chose est la sécurité en Christ, une tout autre chose est le témoignage pour Christ. Si notre sécurité dépendait de notre témoignage, ou notre relation de fils de notre fidélité comme disciples, où en serions-nous ? Il est bien vrai que, mieux je connaîtrai ma sécurité, plus je jouirai de ma relation d'enfant de Dieu, et plus mon témoignage sera actif et plus je serai fidèle comme disciple ; mais ce sont des choses qu'il ne faut jamais confondre.

Enfin, cher ami, vous dites : « Tous les textes qui parlent de persévérer jusqu'à la fin, et de vaincre, impliquent qu'il est possible de ne pas persévérer et de ne pas vaincre, et donc qu'il est aussi possible de n'être finalement pas sauvé ». Nous répondons simplement que nous serons en tout temps heureux d'examiner de près avec vous chacun des passages auxquels vous faites ainsi allusion d'une manière générale, et nous pourrions prouver, par la grâce de Dieu, qu'aucun de ces passages, interprété sainement, ne combat le moins du monde l'importante vérité de la persévérance finale ; mais qu'au contraire chacun d'eux renferme en lui-même ou dans son contexte immédiat, la preuve qu'il est en parfaite harmonie avec la vérité de la sécurité éternelle du plus faible agneau appartenant au troupeau que Christ a racheté au prix de son sang.

Veuille le Seigneur établir toujours plus fermement nos âmes dans sa vérité et nous garder pour son royaume céleste, à la gloire de son saint nom !

4 **Complément sur la Persévérance finale et Hébreux 7:25**

Nos lecteurs auront compris que la phrase ci-dessus : « c'est la persévérance finale de Christ, non la nôtre » n'est au fond qu'une paraphrase du passage d'Hébreux 7:25 : « Il [Jésus] peut sauver entièrement [= jusqu'à l'achèvement] ceux qui s'approchent de Dieu par lui » ? À ce verset, nous pouvons ajouter, entre autres : Jean 13:1 et 14:16, 18 et Matth. 28:20 ; Jean 5:17 ; Rom. 5:10. Tous ces passages démontrent que Dieu – le Père, le Fils et le Saint-Esprit – persévère ou ne cesse pas d'agir en grâce pour sauver les pécheurs, et pour garder l'héritage pour les héritiers et les héritiers pour l'héritage (1 Pier. 1:4, 5) ; sans cela, les rachetés seraient perdus. Il aurait été peut-être mieux de dire : « La persévérance finale de Christ est le fondement unique, indispensable et assuré de la nôtre ». Cette idée se trouve développée dans la suite, et elle est admirablement exprimée dans le passage de Jér. 32:40, qui sans doute se rapporte à Israël, mais qui, pour le fond, se rapproche de tant de déclarations analogues du Nouveau Testament, et peut aussi s'appliquer, à plus forte raison, aux chrétiens : « Je ferai avec eux une alliance éternelle, que je ne me retirerai point d'auprès d'eux, pour leur faire du bien (persévérance de Dieu) ; et je mettrai ma crainte dans leur cœur, pour qu'ils ne se retirent pas de moi » (persévérance du peuple de Dieu). Cette magnifique promesse présente aux croyants [d'Israël] la double sécurité, d'une part, que Dieu ne les rejettera jamais, et de l'autre qu'ils n'abandonneront jamais Dieu.

Hébron, ou la victoire sur la mort et la puissance de l'ennemi, dont le croyant s'empare par la foi par Paul Finet

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Livron, 19.2.1983

Lecture de Genèse 13:14-18 ; 23 ; 49:29-33

Table des matières

- 1 Abraham
 - 1.1 Abraham dans la Genèse
 - 1.2 Début de la vie de foi d'Abraham
 - 1.3 Un pays qui vomit ses habitants — Dieu est patient en attendant le jugement
 - 1.4 Abraham étranger, comme aussi le chrétien
 - 1.5 Le choix de Lot
- 2 Abraham à Mamré / Hébron
 - 2.1 Changement d'habitation pour aller à Hébron
 - 2.2 Signification de Hébron — l'acte de foi d'Abraham
- 3 Genèse 23 — La mort de Sara
 - 3.1 Douleur de la mort
 - 3.2 Le deuil à Hébron
 - 3.3 Pleurs du croyant, larmes de Jésus — chagrin et sympathie
 - 3.4 Misère de l'incrédulité
 - 3.5 L'enterrement à Hébron
- 4 Genèse 49 — Hébron en attendant les collines éternelles
- 5 Josué 14 — le choix de Caleb
- 6 Josué 21 — la ville de refuge
- 7 2 Samuel 2:1 — la gloire après les souffrances

1 **Abraham**

1.1 **Abraham dans la Genèse**

On sait qu'Abraham est la figure centrale du Livre de la Genèse. Homme de foi, ami de Dieu (Jacq. 2:23), croyant en la Parole de Dieu (Rom. 4:3), au Dieu qui fait vivre les morts, et qui appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient (Rom. 4:17), la foi d'Abraham est la foi qui justifie le coupable, qui justifie l'impie (Rom. 4:5). Abraham crut Dieu et cela lui fut compté à justice, et il devint ainsi « ami de Dieu ». Il est la figure centrale au milieu de sept personnes dont l'histoire si remarquable est donnée dans la Genèse, mais nous n'avons pas le temps de nous étendre sur ces personnages, et nous voudrions avec vous vivre quelques moments avec Abraham.

1.2 **Début de la vie de foi d'Abraham**

Il est venu d'un pays très lointain, appelé par Dieu, et ne sachant où il allait (Héb. 11:8) ; il a obéi à la Parole de Dieu pour venir s'installer dans la terre de Canaan que Dieu voulait lui donner, un pays particulièrement privilégié sur lequel repose la faveur de Dieu. Les prophètes parleront de ce pays en termes qui ne manquent pas de nous saisir : Le pays de beauté, un ornement entre tous les

pays, le pays sur lequel les yeux de Dieu se reposent toute l'année, en faveur, en bénédiction. C'est la terre qu'Il voulait donner à son serviteur Abraham, et non seulement à Abraham mais à sa semence, c'est-à-dire à sa famille, à sa descendance.

1.3 Un pays qui vomit ses habitants — Dieu est patient en attendant le jugement

Mais avant que ce pays soit mis en possession effective d'Abraham, il fallait d'abord que les habitants en soient dépossédés — nous sommes sur le terrain de l'Ancien Testament, et nous saisissons bien que notre guerre aujourd'hui n'a plus rien de commun avec ce que Dieu ordonnait en ces jours-là ; mais nous rappelons une expression de l'Écriture : « le pays vomissait ses habitants ». En quelque sorte, la terre elle-même ne pouvait plus supporter cette population qui s'était enfoncée dans la corruption la plus horrible, avec des pratiques repoussantes, que la conscience naturelle ne condamnait pourtant plus, — il faut bien dire cela en passant, à ceux qui disent que tout va bien si nous nous conduisons selon notre conscience ; la conscience n'a pas réagi dans ces jours-là, alors que les faits, les circonstances, les actes osés par les hommes étaient horribles. La terre elle-même ne pouvant plus le supporter, et Ésaïe le confirmera : nous ne touchons pas impunément aux fondements de la société des hommes que Dieu a établie ; Ésaïe pour un temps tel que celui-ci où l'on appelle le mal bien et le bien mal (És. 5:20) dira : « ils ont violé l'alliance, ils ont changé les statuts ». Avons-nous besoin de donner des exemples ? Ils ont méprisé ce que Dieu a établi, c'est pourquoi ils doivent supporter la peine de leur iniquité. On ne peut pas impunément rompre le contrat que Dieu a établi, toucher aux fondements que Dieu a établis sans en connaître tous les préjudices les plus graves. Dans ce ch. 24, Ésaïe rajoute : « ils ont changé le statut, violé l'alliance éternelle, c'est pourquoi la malédiction a dévoré le pays, et ceux qui l'habitent subissent la peine de leur culpabilité ; c'est pourquoi les habitants du pays sont consumés, et il ne reste que peu d'hommes » (És. 24:5-6)

Eh bien Abraham se trouve dans ce pays, entouré de telles populations, mais le temps n'est pas encore venu pour que ces populations soient liquidées de la scène. Pourquoi ? Parce que Dieu n'exécute le jugement, que lorsque le mal a atteint son apogée, et Dieu attend dans sa patience, Il veut que tous les hommes soient sauvés (1 Tim. 2:4). Son oeuvre étrange (És. 28:21), c'est bien de juger, de châtier, et il fait de pressants appels encore aujourd'hui pour que le pécheur s'arrête sur ce chemin d'égaré afin d'éviter le jugement qui l'attend au bout d'un tel chemin.

1.4 Abraham étranger, comme aussi le chrétien

Et Dieu dit à Abraham « l'iniquité des Amoréens n'est pas encore venue à son comble » (Gen. 15:16). Il faudra encore attendre quatre siècles, ce qui fait qu'Abraham se trouve comme un étranger dans ce pays qui lui appartient.

Ceci corrobore ce que nous disions, qu'il est une figure centrale du Livre de la Genèse, car c'est le père de nous tous (Rom. 4:16). La foi d'Abraham l'établit dans un pays exactement comme nous le sommes aujourd'hui : nous ne sommes pas chez nous, mais nous sommes des étrangers dans un monde qui nous appartient (1 Cor. 3:21, 23), mais pas pour maintenant — c'est ce qui faisait dire à l'un de nos chers devanciers, et pas des moindres, à qui on proposait une situation dans le monde, à la mesure de ses capacités, de ses facultés exceptionnelles, mais il répondait « vous me proposez de briller dans le monde grâce à mes capacités, mais de quel monde me parlez-vous ? ». Car il y a deux mondes, il y a le monde actuel, aux mains d'un usurpateur, où nous sommes des étrangers, un monde rempli de violences et de corruptions, qui doit être mis en ordre, comme un vase purifié par le feu avant que la gloire vienne le remplir. Mais quand la gloire le remplira, alors se réalisera ce que Paul a dit « toutes choses sont à vous, soit vie, soit mort » : le monde habité à venir, celui dont nous parlons, nous appartient, mais nous le posséderons avec le Seigneur. Car le monde est l'héritage du Seigneur, l'héritage terrestre, le royaume du monde de notre Seigneur Jésus Christ (Apoc. 11:15), et le Seigneur n'a pas dit seulement à Pilate « mon royaume n'est pas de ce monde », mais le Seigneur a dit à Pilate : « maintenant mon royaume n'est pas d'ici » (Jean 18:36) ; c'est demain que Pilate et tous ses semblables connaîtront qu'Il est juge des vivants et des morts, et que le monde dans lequel Il a souffert est le monde qui lui sera asservi.

1.5 Le choix de Lot

Si Abraham est comme nous un croyant étranger dans la terre que Dieu lui a donnée, Lot, lui, va choisir, et choisir par lui-même, pour la satisfaction de tout ce que requiert sa vie, ses serviteurs ; il va choisir la plaine du Jourdain (Gen. 13), histoire souvent méditée. Abraham au contraire, laisse Dieu choisir à sa place. Lot qui choisit lui-même, fait un choix désastreux malgré ses belles apparences, celui de la plaine de Sodome. Elle était « comme le jardin de l'Éternel » (Gen. 13:10) ; en apparence, c'était quelque chose que Dieu bénissait, mais c'était une image trompeuse. À l'inverse, Abraham monte sur la montagne, et dans la communion avec Dieu il reçoit cette communication : « Regarde Abraham, moi je t'invite à lever les yeux » (Gen. 13:14-17), et l'héritage que Dieu lui donne, la bénédiction que Dieu donne, ne comporte aucune peine (Prov. 10:22). Abraham peut contempler tout le pays que Dieu lui donne, mais sans qu'il lui appartienne encore effectivement.

2 Abraham à Mamré / Hébron

2.1 Changement d'habitation pour aller à Hébron

À ce moment-là, après que Dieu l'a invité à regarder en long et en large tout ce pays qu'Il lui donne, voilà qu'Abraham déménage. Il lève ses tentes et vient habiter auprès des chênes de Mamré (Gen. 13:18), dans une contrée qui est au coeur du pays de la promesse, bien que les limites n'en aient pas encore été données de Dieu, sinon d'une manière générale au ch. 12 (la promesse que Dieu a faite à Abraham deviendra la base de l'alliance que Dieu va confirmer au fur et à mesure que le temps va passer). On peut se demander pourquoi Abraham lève ses tentes et change son camp, après que Dieu lui a parlé, pour aller s'établir à Hébron, au coeur du pays de la promesse, au coeur de la tribu de Juda, au coeur de ce territoire qui sera plus tard la tribu royale. Pour quelle raison Abraham leva ses tentes et vint habiter à Hébron dès que Dieu lui a fait cette promesse ? Pourquoi Hébron ? Qu'est-ce qu'Hébron signifie pour nous, chers amis ?

2.2 Signification de Hébron — l'acte de foi d'Abraham

Il faudrait bien plus qu'une soirée pour exposer tout le plan d'Hébron mais nous essaierons d'être concis et de fixer quelques jalons qui permettront de chercher et saisir, chacun pour soi-même, cette merveilleuse histoire d'Hébron, qui pour nous est un symbole saisissant, un symbole des plus heureux de ce que nous possédons maintenant avec Christ, au-delà de la mort qu'Il a vaincue. La puissance de Satan a été détruite, selon la promesse que Dieu avait faite dès le commencement : « la semence de la femme » dit Dieu en s'adressant au serpent, « te brisera la tête » (Gen 3). Dans la défaite apparente de Christ sur la croix, — et quelle défaite marquante que celle-là ! où Christ a été crucifié en faiblesse — mais dans cette faiblesse apparente, Christ a remporté une victoire totale sur la puissance de l'ennemi, car descendant dans le tombeau, Il va en sortir par sa propre puissance, victorieux et brisant le pouvoir de celui qui tenait le plus grand pouvoir dans ce monde, c'est-à-dire la mort.

En nous allant tout à l'heure, nous pourrions nous écrier, empruntant la parole du prophète, rappelée par l'apôtre (1 Cor. 15), « mort où est ta victoire » ? Cette victoire se situe à Hébron. La puissance de Satan se trouvait à Hébron. En effet, nous lisons dans le Livre des

Nombres (13:22-23), deux noms à relier ensemble en relation avec Hébron (il s'agit de la reconnaissance du pays par les espions) : « et ils montèrent et reconnurent le pays, depuis le désert de Tsin jusqu'à Rehob, quand on vient à Hamath. Et ils montèrent par le midi, et vinrent jusqu'à Hébron ; et là étaient Akhiman, Shéshaï et Thalmaï, enfants d'Anak. Et Hébron avait été bâtie sept ans avant Tsoan d'Égypte ». Voilà donc Hébron citée, et en même temps (Nomb. 13:17), un nom remarquable, celui d'un homme de Dieu, Josué, dont le nom était Osée, et qui devient Josué. Les notes de Nomb. 13:17 et Deut. 32:44 donnent le sens de « délivrance » pour Osée, et « l'Éternel Sauveur » pour Josué. Josué est le nom hébraïque de Jésus en quelque sorte (dans la première édition du Nouveau Testament en français de JND, 1859, il était écrit « car si Jésus leur avait donné le repos » en Hébr. 4:8, là où nous lisons maintenant « car si Josué leur avait donné le repos »). Alors dans ce changement du nom d'Osée en Josué, Dieu nous montre déjà que nous n'avions pas seulement besoin d'une délivrance, mais qu'il voulait nous donner un Sauveur, car « aujourd'hui dans la cité de David nous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur », « et tu appelleras son nom JÉSUS » (Luc 2:11 et Matt. 1:21). Osée change son nom en Josué, comme par promotion, Dieu récompensant sa fidélité. Mais pour nous, quelle manifestation de la grâce de Dieu ! Ce n'est pas seulement d'une délivrance que le pécheur avait besoin, mais d'un Sauveur, qui allait opérer un grand salut, et ce n'est pas sans raison que dans ce même chapitre (Nomb. 13), nous avons le nom de Josué et le nom d'Hébron.

À Hébron habitait Anak le géant avec ses trois fils, et cette ville d'Hébron avait été bâtie sept ans avant Tsoan d'Égypte. Pourquoi ce détail ? Si nous cherchons, le Seigneur va nous aider à trouver. Tsoan c'est Tanis de basse Égypte (Ps. 78:12 et És. 19:13 ; notes). Dans les Psaumes nous trouvons plusieurs fois la mention de Tsoan : C'est là que Moïse avait affirmé la puissance de Dieu de l'Éternel en délivrance, dans le delta du Nil, en délivrance en faveur du peuple (Ps. 78:12, 43). Dieu y avait manifesté sa puissance pour délivrer le peuple de l'esclavage du Pharaon, pour vaincre le Pharaon, pour briser la verge avec laquelle il dominait sur ce pauvre peuple d'esclaves. Mais en fait cette puissance du Pharaon qui maintenait Israël en servitude, se rattachait précisément à Hébron, cette ville bâtie sept ans avant Tsoan, mais reliée avec elle par le fait que la puissance que le Pharaon déployait contre ce pauvre peuple, il la tenait d'Hébron, il la tenait d'Anak, il la tenait du géant, c'est-à-dire de celui qui est le menteur et le meurtrier dès le commencement (Jean 8:44), Satan.

Vous voyez l'identification : le Pharaon qui asservit Israël à Tsoan est mis en relation avec Hébron où siège le géant avec ses trois fils, illustration de celui qui a introduit le péché dans le monde et par le péché, la mort. Voilà, chers amis, un acte de foi incomparable fait par Abraham. Il vient donc s'établir à Hébron là où vit le géant avec ses trois fils, un lieu redoutable entre tous, mais la foi d'Abraham a saisi qu'un jour cette puissance serait détruite et que le pays appartiendrait à sa descendance selon la pensée de Dieu, le pays étant nettoyé de tous ses ennemis et enfin Israël jouissant, selon le propos de Dieu, en paix, en grâce et en bénédiction de tout ce que Dieu avait conçu pour lui.

Quelle image pour nous, chers amis ! Quelle image pour nous ! Nous pouvons maintenant nous tenir à Hébron, et tout à l'heure en quittant cette scène, nous allons nous écrier « Mort, puissance d'Hébron, puissance de Satan à l'oeuvre, où est ta victoire » ? Elle a été engloutie dit l'apôtre. Et nous allons dire cela, crier cela, puisque Satan sera brisé sous nos pieds dès que nous allons partir. Voyez cette première scène d'Abraham, nous n'avons guère, mais elle est très importante.

Le fait qu'Abraham vienne s'établir à Hébron pose devant nous un acte de foi, un acte d'intelligence d'Abraham selon la pensée de Dieu ; il a compris que le pays n'appartiendra à sa semence, à sa descendance que lorsque les ennemis seraient détruits ; mais dans sa foi, la foi des élus de Dieu (Tite 1:1) qui tient comme acquises les choses qui ne se voient pas encore, il vient là en présence du géant établir ses tentes pour lui dire « un jour nous posséderons ce pays, et tu seras détruit ». C'est un acte de foi extraordinaire.

3 Genèse 23 — La mort de Sara

3.1 Douleur de la mort

La preuve en est dans ce chapitre 23 où nous avons lu quelques versets. Abraham perd son épouse ; c'est une scène que nous ne pouvons pas lire sans profonde émotion. Elle illustre, elle rappelle ou annonce combien de deuils semblables dans la famille de la foi, combien de larmes répandues en présence de la mort qui intervient, et qui brise les liens les plus doux, les plus chers au coeur naturel, implacable comme elle est, redoutable sans doute, ne se laissant fléchir par aucune supplication, agissant brutalement ou lentement — avec une lenteur qui éprouve au suprême degré, et celui qui est atteint et ceux qui l'entourent, de quelle que manière que ce soit. Elle montre ce qu'est l'ennemi de l'homme, cruel, implacable, ne se laissant fléchir en aucune manière.

Mais quel bonheur pour nous, chers amis. Paul parlera des pleurs (Rom. 12:15 ; 1 Cor. 7:30). Sans doute nous versons des larmes, nous ne sommes pas des stoïques, nous sentons bien la douleur, et JND dira « plus un croyant a affaire avec Dieu, plus il est rendu sensible », le Saint Esprit opérant en lui pour le rendre sensible à toutes les souffrances qu'il rencontre, et à celles qu'il éprouve en particulier ; mais c'est aussi le Saint Esprit en lui qui le rend capable de soutenir cette peine. Car le Saint Esprit est un Esprit de consolation, « le consolateur » dit le Seigneur « que je vous enverrai d'auprès du Père ». Si l'Esprit en nous affine nos sentiments, et les transforme de bien des manières pour les sublimer, pour les rendre infiniment précieux, c'est aussi le Saint Esprit en nous qui nous aide à soutenir le chagrin, la peine que nous éprouvons quand les liens sont rompus.

3.2 Le deuil à Hébron

Vous voyez maintenant : Abraham perd son épouse, et nous lisons « Sara mourut à Kiriath-Arba, qui est Hébron ». Abraham n'a pas quitté cet endroit que nous venons de voir ensemble en Gen. 13:18. « Et Abraham vint pour mener deuil sur Sara, et pour la pleurer ». Voilà l'attitude de cet homme de Dieu, père de nous tous. Il vient pour mener deuil et pour pleurer sur Sara. C'est un homme brisé par la douleur, et qui la ressent d'autant plus qu'il a vécu si longtemps avec la compagne que Dieu lui avait donnée. Il vient pour mener deuil et pour pleurer. Voilà l'attitude d'un croyant.

3.3 Pleurs du croyant, larmes de Jésus — chagrin et sympathie

Mais, chers amis, ce n'est pas tout ce que le croyant réalise dans une situation semblable, car il ne reste pas là. Son petit-fils Jacob se lèvera aussi dans des conditions semblables, de devant le sépulcre (Gen. 35). Il ne reste pas là, brisé de douleur, dans le désespoir comme si tout était perdu, comme si tout était anéanti. S'il vient pour pleurer et mener deuil, ce n'est qu'une partie de son attitude. Nous pleurons sans doute, puisque Paul dit « nous ne pleurons pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance » (1 Thes. 4:14), mais nous versons des larmes. Cela serait-il étrange ?

Quel est le plus court verset du Nouveau Testament ? Un sujet et un verbe « Jésus pleura » (Jean 11). Lui-même a mélangé ses larmes avec son breuvage (Ps. 102:9), a mangé de la cendre comme du pain, mais la différence entre ses larmes et les nôtres c'est que les siennes sont l'expression (le mot n'est pas le même dans l'original) d'une sympathie parfaite, les nôtres c'est le chagrin, c'est la peine qui nous étreint, qui nous écrase dans un sentiment d'impuissance lorsque nous sommes séparés de ceux que nous aimons. Mais avant de déployer sa puissance, Jésus pleura. Il a mêlé ses larmes à celles de ceux qui pleuraient, avant de parler, avant de consoler, avant d'intervenir en puissance. Il a d'abord mêlé ses larmes avec ceux qui pleuraient. Quelle sympathie parfaite !

Eh bien Abraham vient pour mener deuil et pour pleurer, mais il ne connaît pas encore l'évangile selon Jean, Jésus n'est pas encore venu dans ce monde, mais il connaît quelque chose du cœur de Dieu, des compassions de Dieu, et il n'en reste pas là à mener deuil et à pleurer.

3.4 Misère de l'incrédulité

Vous savez ce qu'un de vos grands philosophes disait à l'égard de la mort en l'évoquant ; mais quand il a dû se trouver confronté lui-même à ce seuil redoutable, — nous avons lu ce que cet homme (il s'agit de Voltaire) a pu dire, ainsi que la scène horrible à laquelle ont assisté ceux qui ont été témoins de sa fin : « misérable fou que j'étais », disait-il, dans une scène que ceux qui l'ont vu, ont dit que plus jamais ils ne voudraient assister à quelque chose de semblable. Il s'était moqué de Dieu, disant : « la mort, mais qu'est ce que c'est ? c'est un sommeil, la mort ; et la mort ressemble au sommeil comme une goutte d'eau ressemble à une goutte d'eau, sauf que l'on ne s'éveille plus ». Mais il a compris trop tard que la mort n'était pas une goutte d'eau qui ressemble à une autre goutte d'eau, — que c'était la comparution devant Dieu, que mourir c'était le jugement de Dieu, la sanction de Dieu sur le pécheur, et qu'après la mort suit le jugement. C'était trop tard, maintenant, après s'être moqué de Dieu. Plus de salut pour quelqu'un qui s'était moqué de Dieu, qui s'était plongé dans l'incrédulité, et qui avait entraîné à sa suite tant de misérables sur ce chemin d'incrédulité.

La mort n'est pas une goutte d'eau qui ressemble à une autre goutte d'eau. C'est quelque chose d'infiniment douloureux. Mais voilà la ressource du croyant : « Abraham vint pour mener deuil sur Sara, et pour la pleurer », et tout de suite après, au verset 3 : « et Abraham se leva de devant son mort ». D'un côté les affections brisées, les sentiments qu'elles produisent en nous, mais d'un autre côté la foi des élus de Dieu : voilà l'attitude que la foi donne de manifester, de montrer pour un croyant vis-à-vis de ceux qui n'ont pas d'espérance. Voilà ce qu'Abraham est, un élu de Dieu, un croyant et il peut être dit de lui qu' « il se lève de devant son mort », dans la dignité de la foi.

3.5 L'enterrement à Hébron

Où va-t-il enterrer son mort ? Il va acheter dans cette terre de Canaan, un petit champ dans lequel il y a une caverne, à Hébron justement, là où siègent Anak et ses fils, des géants redoutables.

Quand Moïse parlera de ces géants dans le Deutéronome, il rappellera au peuple que lorsqu'il fallait monter à l'assaut de ces forteresses tenues par les géants, c'était quelque chose de redoutable. Mais comme l'avaient affirmé Josué et Caleb, Dieu marchait devant son peuple et « si Dieu est avec nous qui sera contre nous » ? (Rom. 8). C'est la différence entre Josué et Caleb d'un côté, et les espions qui eux n'avaient vu que les géants, et qui disaient « sans doute, le pays est beau ; vous voyez ce que nous en rapportons, mais nous sommes incapables d'aller contre ces géants ; nous étions comme des sauterelles à côté d'eux » (Nombres 13 et 14).

Josué et Caleb étaient-ils des visionnaires ? des aveugles ? Pas du tout. Mais eux, au contraire des dix espions qui font fondre le cœur du peuple par leur incrédulité, Josué et Caleb ont mis tout simplement l'Éternel entre les ennemis et le peuple d'Israël. Et si l'Éternel marche devant son peuple, chers amis, quel ennemi peut empêcher le peuple d'avancer, si redoutable soit-il ?

Eh bien voilà la foi d'Abraham à Hébron, là où se trouve cette puissance déployée par Anak, figure ou image de Satan. C'est là qu'Abraham vient demander aux fils de Heth d'avoir un petit champ qu'il veut payer, dans une terre qui lui appartienne, montrant bien son caractère d'étranger : sa tente et son autel le prouvaient déjà suffisamment, et son attitude ici le corrobore entièrement.

Il va acheter ce champ pour y enterrer son mort, affirmant ainsi qu'un jour, c'est là que la victoire aurait lieu, que la défaite des ennemis serait opérée par Celui qui devait venir, et Abraham sait bien qu'à partir du sacrifice de son fils qui a été entièrement consommé pour Dieu, Abraham sait bien que Dieu lui a confirmé les promesses qu'il lui avait faites : parce que tu as fait cette chose-là, parce que Christ a été offert, parce qu'il a donné Sa vie, parce que Dieu l'a livré, n'ayant personne de plus grand par qui jurer, l'Éternel dit à Abraham « je jure par moi-même... Parce que tu as fait cette chose-là... je te bénirai » (Gen. 22:16), de sorte que par deux choses immuables, la Parole de Dieu et le serment qui la confirme, nous avons maintenant une ferme consolation (Héb. 6:18). Certes en te bénissant, je vais te bénir et tu vas avoir « une semence comme les étoiles des cieux », celle parmi laquelle nous avons place maintenant, croyants de cette dispensation, — et tu auras une semence comme la poussière de la terre, c'est la semence pour la terre, c'est Israël et les nations qui lui sont associées, — car l'Éternel n'oublie pas qu'il y a les nations en même temps qu'Israël pour la terre, pour la bénédiction qu'il va répandre sur celle-ci. Dieu n'est pas seulement le Dieu des Juifs, mais aussi des nations et tout repose sur le sacrifice d'Isaac, sur la semence d'Abraham qui est, comme le dira l'apôtre, qui est Christ. « Parce que tu as fait cette chose-là », Dieu lui a confirmé les promesses qu'il lui avait déjà faites auparavant et Abraham montre ici le prix que cette promesse a pour son cœur : c'est à Hébron qu'il vient enterrer son épouse.

4 Genèse 49 — Hébron en attendant les collines éternelles

Nous avons maintenant dans le court récit que nous avons lu, à la fin de la vie de Jacob l'affirmation de cet homme, ce patriarche. C'est un coucher de soleil magnifique, a-t-on dit, après une vie tourmentée. Quel magnifique tableau nous laisse Jacob ! Bénissant ses fils, disant à chacun de la part de Dieu, quel serait son histoire, ce que l'histoire a confirmé entièrement :

l'histoire passée jusqu'à la croix,

l'histoire présente depuis la croix et qui va se terminer,

l'histoire à venir qui va commencer lorsque le Seigneur va à nouveau s'occuper d'eux,

ces trois parties de l'histoire correspondant à :

trois noms des fils de Jacob pour le passé,

trois noms pour le présent actuel (c'est saisissant),

trois noms pour demain,

et, en plus, trois noms pour nous parler de Celui sur lequel tout repose, Christ : Juda, Joseph et Benjamin, le loup qui déchire.

Eh bien, tous ses fils sont là autour de lui : l'aîné a 65 ans, et le plus jeune a une cinquantaine d'années ; ces douze hommes sont là et Jacob va leur dire en quelques mots saisissants, — un raccourci extraordinaire, quelle est l'histoire prophétique pour chacun d'entre eux.

À la fin, Jacob s'appuie sur son chevet ou sur son bâton, (textes de Gen. 49 et de Héb. 11. Le mot dans l'original paraît-il est semblable), et le bâton illustre évidemment la position d'étranger, de voyageur, la position de Jacob, comme de tous les fils de la famille de la foi. L'attitude qu'ils ont c'est le bâton du voyageur, — attendant ce que Dieu va opérer un jour, et Jacob porte ses regards, bien qu'il soit presque aveugle, voyant jusqu'au bout des collines éternelles ; il saisit déjà quelque chose de ce que nous allons voir tout à l'heure, l'héritage céleste qui se résume en une phrase que personne ne saurait expliquer sans doute quant à sa densité : « Dieu est tout, et en tous » (1 Cor. 15:28).

Voilà les collines éternelles. Le sommet des collines éternelles, Jacob, bien qu'il soit aveugle, le discerne dans le lointain, et il énonce pour chacun quelle sera sa part dans l'héritage terrestre. Mais pour Joseph, type de Christ, il voit déjà quelque chose se réaliser de ce qui sera réalisé un jour « Dieu tout et en tous » :

Dieu tout comme objet pour chacun, Dieu remplissant chacun et en tous comme capacité divine de jouir de Dieu.

C'est le sommet, c'est l'éternité bienheureuse afin que Dieu soit tout et en tous. Jacob a saisi quelque chose de cela.

Mais il veut — et dans ce jour-là nous pensons bien qu'il y avait une signification pratique, une signification qui ne manquait pas d'impressionner, et de donner la preuve que quelqu'un était dans ces sentiments avec Dieu. Jacob ne veut pas d'un mausolée en Égypte : étant assis à côté du trône de Joseph, il aurait pu avoir quelque chose qui ressemblait sans doute à ces pyramides qu'on bâtit à l'époque, et dont on a les vestiges encore aujourd'hui extraordinaires. Ce que Jacob veut n'a rien de commun avec ce que les hommes édifient pour établir leur nom, si somptueux que soit leur sépulcre. Non, ce que Jacob veut, c'est qu'on le remonte de l'Égypte en Canaan. Il le fait jurer à ses fils, et il précise de manière à ne laisser aucun doute, aucune équivoque, l'endroit où ses os doivent être placés, à côté d'Abraham, de Sarah, d'Isaac, et de Léa, et de sa mère Rebecca : c'est là qu'il faut placer ses os, parce que cet homme de foi a mis sa confiance aussi dans la Parole de Dieu, et il estime (il le croit) qu'un jour, c'est à Hébron que Dieu va opérer cette puissance renversant les ennemis, et en même temps ressuscitant ceux qui sont de la foi de Jésus. C'est dans cette caverne, avec le père de la foi que je veux être enterré, non pas dans un mausolée en Égypte.

Le cœur de Jacob rejoint la foi d'Abraham, c'est là dans cette caverne qu'il faut être enterré.

Quel exemple pour nous. L'endroit où nos pauvres restes sont déposés n'a aucune espèce d'importance, nous le savons bien. À la voix puissante du Seigneur, la terre va jeter dehors ses trépassés. Le Seigneur, à son cri de commandement, à sa voix puissante, va d'abord réveiller ceux qui se sont endormis, les premiers, puis nous, nous serons changés, et nous partirons de tous les endroits de la terre pour nous rencontrer sur la nuée. Mais pour Abraham et sa descendance, le dépôt de leur corps à Hébron était un acte de foi, certifiant leur assurance du jour de la victoire sur la mort, et portant les regards sur ce grand jour de la résurrection qui va bientôt être accompli : c'est à Hébron qu'il faut que leurs os soient enterrés.

5 Josué 14 — le choix de Caleb

Nous pourrions encore voir quelque chose d'Hébron en relation avec notre position actuelle comme croyant. Si vous le voulez bien nous allons ouvrir le Livre de Josué. C'est un autre aspect du tableau mais infiniment précieux pour nous. Dans le chapitre 14, nous ne faisons qu'effleurer les bords de cette époque incomparablement belle, — il faut prendre le temps de méditer sur ces différents aspects que Dieu nous donne de cet endroit d'Hébron, si significatif pour nous. Nous sommes arrivés à la fin des guerres de possession du pays ; chacun va recevoir maintenant la part d'héritage à laquelle il a droit. Et voici qu'un homme s'avance au ch. 14 ; c'est un homme extraordinaire, c'est Caleb, fils de Jephunné le Kenizien.

Tout d'abord son origine : pour un Israélite orthodoxe, dirions nous, et imbu de ses privilèges, c'est un homme douteux, un Kenizien. Caleb, nous l'avons au verset 6 du chapitre 14, « Caleb fils de Jephunné le Kenizien ». Or si nous ouvrons le livre de la Genèse (Gen. 15:19), les Keniziens sont une peuplade comme les Kéniens, les Héthiens, les Cananéens qui devaient disparaître de la terre d'Israël. Qu'apprenons-nous par cette mention ? Caleb, fils de Jephunné le Kenizien, devient le prince qui sera désigné par Moïse pour aller découvrir le pays de Canaan. Comment se fait-il qu'un étranger, qui aurait dû disparaître de la scène, en vienne tout à coup à être pulvérisé à cette hauteur de privilèges incomparables d'être un prince en Israël ?

Est-ce tellement étrange ? Ne trouvons-nous pas à la même époque une pauvre fille dont la Parole de Dieu rappelle l'origine si ténébreuse, si misérable, Rahab la prostituée ? Et où la trouvons nous ? Nous la trouvons pour devenir une princesse en Israël, comme Ruth la Moabite, tribu, peuplade à l'égard de laquelle l'Éternel avait dit : « jamais le Moabite n'entrera dans ma maison, même pas la dixième génération » (Deutéronome 23:3). Après Rahab, nous avons Ruth la Moabite qui devient l'arrière grand-mère du roi David. Et nous trouvons le nom de Rahab et de Ruth dans la généalogie la plus prestigieuse qui soit, celle du Roi des Rois, du Seigneur des Seigneurs : Matt. 1 montre d'où Dieu a tiré ces pauvres créatures et les sommets auxquels Il les établit, en vertu de Celui qui naît et qui va donner sa vie ; elles sont dans la généalogie de Jésus, fils d'Abraham, fils de David, le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs.

Grâce à l'oeuvre de Christ, voilà le Kénizien qui devient un prince en Israël, et une prostituée qui devient une princesse ; voilà l'oeuvre de Dieu, voilà la grâce de Dieu dont nous avons déjà des aperçus dans l'Ancien Testament. Eh bien ce Kénizien, ce Caleb devient donc un prince en Israël, de la tribu de Juda, et nous savons son histoire, comment il va affirmer que Dieu est bien capable de donner ce pays à son peuple : si Dieu est pour nous, qu'est-ce que les ennemis peuvent faire si grands et si redoutables soient-ils ?

Il vient auprès de Josué, et lui dit : « Josué, tu sais qu'il y a 45 ans nous étions ensemble, j'ai 85 ans aujourd'hui », et dans ces jours là (c'est le récit que nous avons) il rappelle à Josué la scène comme elle s'est déroulée et il peut dire « j'ai suivi pleinement l'Éternel » avec la grâce qui m'a été donnée ; la chose est dite plusieurs fois : quel exemple pour nous, chers amis !

Si le Seigneur pouvait dire de nous, en lisant dans le secret de nos voies, « eh bien ce croyant comme cet homme, il me suit pleinement », quel bonheur nous éprouverions dans notre cœur si nous pouvions marcher de cette manière ! Suivre pleinement le Seigneur, pas à moitié, pas en boitant, mais suivre pleinement le Seigneur comme cet homme l'a fait ! et maintenant, dit-il à Josué, il faut que tu me donnes l'héritage auquel j'ai droit. Qu'est-ce que tu vas choisir, Caleb ? tu peux choisir les vignobles les plus productifs, les plaines les plus fertiles, tu as le droit, tu peux choisir, tout ce que tu vas demander t'appartient.

Qu'est-ce Caleb va choisir, chers amis ? Pour l'homme, il fait un choix étrange, un choix d'un homme déraisonnable. Il dit à Josué : « eh bien, donne moi Hébron, donne moi la caverne de Hébron dans laquelle est le père de la nation, le père de nous tous », car je suis un homme de foi ; bien que je ne sois pas Israélite de naissance, j'appartiens à la famille de la foi, et je souhaite obtenir cette part d'Hébron, là où la mort a fait son oeuvre, où reposent les os de nos chers devanciers, car je sais que là, Dieu va opérer en puissance lorsque la résurrection triomphante aura lieu et que tous les ennemis, la mort sera vaincue.

Or il y avait là des ennemis redoutables, comme nous le lisons à la fin du chapitre 14 : « Or le nom de Hébron était auparavant Kiriath-Arba ; Arba était le grand homme parmi les Anakim » ; c'était un endroit redoutable. C'est bien cela que Caleb vient demander à Josué. Qu'est-ce que Josué fait ? Josué regarde cet homme. Josué, son cœur certainement rempli d'émotion en voyant ce vieux compagnon, ce vieux guerrier, encore fort comme il y a 45 ans, qui veut mettre son épée au service de Dieu pour se mesurer à l'ennemi, au lieu de chercher le repos, au lieu de jouir d'une plaine fertile, et des vignobles qui auraient pu le combler. Non ! il veut continuer la guerre, car la guerre ne cessera pas ; il le sait bien que ce n'est pas le moment du repos ; c'est le moment de la guerre ; le moment du repos s'approche, mais jusque là nous avons à lutter ; Caleb le sait.

Pour nous aujourd'hui, ce n'est plus une lutte contre le sang et la chair, mais nous aurons quand même la guerre de génération en génération contre celui qui a introduit le mal en ce monde. Caleb fait son choix, celui de la foi : « c'est Hébron que je désire » — la caverne avec tous les ossements, car là Dieu opérera la délivrance, et je veux m'identifier avec ce propos de Dieu qui triomphera un jour, grâce à l'oeuvre de Celui qui doit venir.

Enfin, vous voyez c'est une chose extraordinaire : maintenant Caleb va se battre et il va posséder. Ce n'est pas un homme rempli de lui-même, prompt à prendre une décision inconsidérée ; comme vous le verrez dans le récit, il y a un « peut-être » et le « peut-être » n'est pas un « peut-être » de doute, mais il est celui de la dépendance : Dieu sera avec lui. Ce n'est pas un homme qui se base sur lui-

même, sur ses capacités, il compte sur Dieu. Mais est-ce que Dieu ne va pas mettre Ses ressources à la disposition d'un homme de foi tel que lui ? Et nous lisons, dans ce chapitre, qu'il va remporter la victoire sur le géant et sur ses trois fils.

Et pour nous qu'est ce que c'est, chers jeunes amis ? Que veut dire Anak pour nous ? Et ses trois fils ? Vous avez affaire avec eux. Nous avons affaire avec eux, jeune homme, jeune fille, qui que nous soyons, et nous ne pouvons pas éviter ce combat, si nous sommes croyants. Car la possession de la vie en nous, et la réception du Saint Esprit fait qu'il y a un combat incessant en nous : « la chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit convoite contre la chair ». Voilà une manière de s'exprimer de l'apôtre.

Nous avons toujours la chair en nous, sur laquelle Anak et ses trois fils agissent, ce sont leurs alliés ; et le principal ennemi avec lequel nous avons à faire, où est-il, où se trouve-t-il ? Il se trouve en moi, il se trouve en vous : c'est notre pauvre coeur naturel que Anak et ses trois fils séduisent, dans l'enceinte duquel ils mettent en mouvement les convoitises, qui ayant conçu, enfantent le péché, et le péché étant consommé produit la mort (Jacq. 1), quel triste cortège !

Quelle est la délivrance, chers amis ? La délivrance, c'est de nous tenir nous mêmes pour mort au péché, et comme impuissant parce que le Seigneur l'a vaincue, le Seigneur a détruit les oeuvres du diable ; c'est de tenir pour impuissant celui qui dompte les hommes, mais qui devant le croyant doit s'enfuir comme un oiseau de nuit : « arrière de moi Satan », « résistez au diable, et il s'enfuira de vous », voilà le secret de la victoire.

Eh bien ce Caleb va se mesurer avec ce géant et ses trois fils. Et pour nous, pour vous, chers jeunes amis, qui est-il ce géant ? C'est évidemment Satan et ses trois fils. Nous pouvons dire que l'épître de Jean situe avec exactitude les trois fils du géant : la convoitise des yeux, la convoitise de la chair, l'orgueil de la vie, voilà les trois fils du géant qui domptent les hommes — mais j'ai reçu de la part de Dieu les ressources, la capacité pour vaincre, pour surmonter ce qui dompte les hommes car je ne suis plus vaincu, je suis du côté du vainqueur.

Quelle est maintenant, en terminant, la destination de Hébron : la mort ? Caleb a fait un choix pour l'homme absolument déraisonnable, mais il sait que la mort est maintenant une servante que Dieu donne à notre disposition : « mortifiez vos membres qui sont sur la terre ». La mort, Dieu me la donne, la met à mon service pour mortifier les membres moraux (Col. 3). Vous voyez, Caleb a déjà saisi quelque chose de ce grand mystère.

6 *Josué 21 — la ville de refuge*

Et enfin dans le chapitre 21, vous allez voir, chers amis, comme cette ville de Hébron est précieuse : à qui va-t-elle être donnée ? Dans ces chapitres nous sommes confrontés, en présence de la division du pays, et une famille particulière, les Lévites, n'a pas d'héritage, sauf qu'ils reçoivent de chaque tribu quelques villes dont certaines sont des villes de refuge.

Si nous avons lu un peu la Parole de Dieu, nous savons que la ville de refuge, c'est une image du salut que Dieu offre aujourd'hui ; la ville de refuge, c'est l'Église, car nous sommes sauvés et introduits dans l'Église.

On donne alors les villes de refuge aux fils de Lévi. Ils n'avaient pas d'héritage en Israël, ils sont exactement ce que nous sommes également aujourd'hui. Si nous avons rencontré un fils de Lévi et demandé : « où habites tu, quel est l'héritage que tu possèdes » ? il aurait répondu : « moi je n'ai pas d'héritage, Dieu ne m'a pas donné d'héritage, je suis dans la terre d'Israël sans héritage, mais l'Éternel a dit « je suis ton héritage ». C'est moi l'Éternel ton héritage. Voyez quel sort précieux pour cet homme ! Il n'avait pas de lieu qui lui appartienne en propre, il était un étranger dans la terre d'Israël, mais Dieu était son héritage. Il n'y avait pas de lot plus précieux que celui là.

Alors vous lisez dans le chapitre 21:10 : « ces villes-ci, qu'on nomma par leurs noms, et qui furent pour les fils d'Aaron, des familles des Kehathites, d'entre les fils de Lévi ; car le premier lot fut pour eux ». Aaron et ses fils, c'est donc une image des croyants que nous sommes aujourd'hui, Christ et les siens (Héb. 3) ; eh bien, Dieu leur donne le premier lot, le meilleur des lots.

Quel sera-t-il pour Aaron et pour ses fils, pour la famille la plus privilégiée en Israël, et qui est le type de ce que nous sommes aujourd'hui, en association vivante avec Christ et étant faits tous d'un selon Héb. 2, étant un avec Lui, vivifiés ensemble avec Lui, assis ensemble avec Lui dans les lieux célestes selon Éph. 2. Qu'est-ce que Dieu nous a donné ? Qu'est ce que Dieu donne à Aaron et à ses fils dans ce jour là ? Voyez ce que nous lisons, et qui est merveilleux : « là pour les fils d'Aaron, des familles des Kehathites, d'entre les fils de Lévi ; car le premier lot fut pour eux. On leur donna : Kiriath-Arba (Arba était père d'Anak), c'est Hébron dans la montagne de Juda ». Voilà le premier lot, le sort le plus précieux, à l'estimation de Dieu, qui est donné à Aaron et à ses fils.

Eh bien, chers amis, n'est pas ce que nous allons chanter demain [dimanche], n'est-ce pas ce que nous allons célébrer demain ? n'allons nous pas entourer la Table du Vainqueur, de Celui qui est ressuscité, et n'allons nous pas célébrer le meilleur des lots que Dieu nous a donné ? Par sa mort, nous avons la vie, et la mort dont nous allons nous souvenir, est celle qui nous a ouvert le chemin nouveau, vivant jusqu'au séjour suprême où Dieu va nous accueillir tous ensemble, lorsque le Seigneur va nous présenter en disant : « Me voici et tous ceux que tu m'as donnés » (Héb. 2).

7 *2 Samuel 2:1 — la gloire après les souffrances*

La preuve c'est le dernier passage, mais nous n'avons plus le temps ; vous le lirez dans le deuxième livre de Samuel. Un homme est maintenant au bout de ses peines, de ses tribulations, c'est David, et le chemin du trône est ouvert devant lui. David est un homme dépendant, jusque là en tout cas, et il demande à Dieu : voilà maintenant tous mes ennemis sont mis de côté, tu m'as pris des parcs où je paissais le menu bétail de mon père, et tu m'as dit que j'allais être Prince sur Israël. Où veux-tu que je me rende pour recevoir la couronne ? Qu'est-ce que Dieu va dire à David ? Nous lisons encore ce verset, qui nous rappelle ce que nous venons de voir, le but vers lequel tout converge, et que nous allons connaître peut-être ce soir, peut-être cette nuit.

L'Éternel lui dit : « Monte, je vais mettre la couronne sur ta tête » ; et David dit : « où monterai je, où vais-je monter, Éternel, pour recevoir la couronne du royaume » ?

Les prophètes ont rendu témoignage aux souffrances qui devaient être sa part, mais aussi aux gloires qui suivraient (1 Pier. 1:11). Où vas-tu monter David ? eh bien, David monte à Hébron, et c'est là que David dans ce lieu de mort, près de cette caverne qui rappelle la mort, mais la mort vaincue, c'est là que Dieu met la couronne sur David, celui qui représente un Christ victorieux et David n'est pas seul pour jouir de son triomphe, il a ses deux femmes avec lui :

1. il a Akhinoam, le résidu, le résidu d'Israël qui est le noyau du peuple futur, son nom veut dire « grâce du fils »,
2. et il a Abigaïl l'autre femme, femme de Nabal, le résidu d'Israël, qui est devenu l'Église en Actes 2, et dont le nom veut dire « la joie de mon père », la joie que le Père a de donner l'épouse à Son Fils, et qu'Il va se présenter à lui-même tout à l'heure glorieuse.

CONFIANCE EN DIEU par Paul Fuzier

Bibliques

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1945 p. 6

Table des matières abrégée

- 1 Confiance en Dieu
- 2 Confiance
- 3 « Ce que Dieu a préparé pour celui qui s'attend à Lui » (Ésaïe 64:4)
- 4 Certitudes
- 5 Car Lui-Même a dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Héb. 13:5)

Table des matières détaillée

- 1 Confiance en Dieu
 - 1.1 La Parole de Dieu base de la confiance en Dieu
 - 1.2 Promesses faites à la confiance
 - 1.3 Christ comme modèle, David comme exemple
 - 1.3.1 2 Samuel 16 — Fuite devant Absalom
 - 1.3.2 2 Samuel 24 — Le dénombrement
- 2 Confiance
 - 2.1 Nous avons une bienheureuse espérance
 - 2.2 Comment le Seigneur nous trouvera-t-Il à Son retour
 - 2.3 Certitudes et incertitudes
 - 2.4 Confiance de la foi
 - 2.5 Ce que Dieu prépare : un sujet d'adoration
 - 2.6 Attente dans la joie, non pas dans l'anxiété
- 3 « Ce que Dieu a préparé pour celui qui s'attend à Lui » (Ésaïe 64:4)
 - 3.1 Application de ce verset à nos circonstances
 - 3.2 Exemple de Jacob
 - 3.3 Exemple de Marie de Magdala
 - 3.4 Application de ce verset à un début d'année
- 4 Certitudes
 - 4.1 Certitudes pour le passé
 - 4.2 Certitudes pour le présent
 - 4.3 Certitudes pour l'avenir
- 5 Car Lui-Même a dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Héb. 13:5)
 - 5.1 Promesse de l'Éternel de ne pas abandonner Jacob
 - 5.2 Promesse de l'Éternel de ne pas abandonner Josué et le peuple
 - 5.3 Promesse de l'Éternel de ne pas abandonner David
 - 5.4 Une promesse encore valable aujourd'hui

1 Confiance en Dieu

1.1 La Parole de Dieu base de la confiance en Dieu

La Bible, la Parole, est le Livre qui a été laissé entre nos mains pour le temps du voyage. Elle renferme la réponse à tous les besoins de notre âme et de notre cœur ; édification, exhortation, consolation, nous recevons tout par son moyen. 2 Timothée 3:16, 17 nous dit quel est le but de l'Écriture inspirée de Dieu : enseigner, convaincre, corriger et instruire dans la justice. Mais encore, la Parole ne nous a-t-elle pas été donnée afin que nous mettions notre confiance en Dieu ?

Pour se confier en quelqu'un, il faut d'abord le connaître. La Parole nous fait connaître Dieu, un Dieu d'amour qui nous est révélé dans la Personne et par le don de son Fils. Plus nous le connaissons et mieux nous pourrions nous confier en Lui. Toutes les circonstances de notre vie, ces circonstances qu'Il dirige Lui-même pour les faire concourir à notre bien, devraient avoir un même résultat : nous apprendre à le connaître davantage et, par suite, à nous confier entièrement en Lui. Car l'un est bien la conséquence de l'autre, ainsi que David l'a exprimé : « L'Éternel sera une haute retraite pour l'opprimé, une haute retraite dans les temps de détresse. Et ceux qui connaissent ton nom se confieront en toi » (Ps. 9:9, 10). Nous expérimentons ainsi, chemin faisant, ce que les Écritures nous ont dit de Lui et cette connaissance pratique — confirmation de celle que nous a donnée la Parole — devrait toujours nous conduire à la confiance en Dieu.

« Il a établi un témoignage en Jacob, et il a mis en Israël une loi qu'il a commandée à nos pères, pour qu'ils le fissent connaître à leurs fils, afin que la génération à venir, les fils qui naîtraient, les connussent, et qu'ils se levassent et les annonçassent à leurs fils, et qu'ils missent leur confiance en Dieu » (Ps. 78:5-7). La Parole n'est-elle pas pour nous — dans une toute autre mesure et sous un autre caractère sans doute — ce qu'était autrefois la loi pour Israël ? Ne renferme-t-elle pas aussi « les paroles des sages », ces paroles au sujet desquelles Salomon peut dire : « afin que ta confiance soit en l'Éternel, je te les ai fait connaître à toi aujourd'hui » ? (Prov. 22:19). Ce sont deux passages qui nous confirment dans la pensée que la Parole conduit à une entière confiance en un Dieu pleinement révélé par elle. Qu'elle s'adresse à un inconverti ou à celui qui possède la vie divine, elle est là pour nous inviter à nous confier sans réserve en Celui qu'elle nous fait connaître.

En maints endroits, elle contient à cet égard de pressantes exhortations : « Confie-toi de tout ton cœur à l'Éternel », dit encore Salomon dans ce même Livre des Proverbes (3:5). « Confiez-vous en l'Éternel à tout jamais » sera-t-il proclamé dans le cantique qui sera chanté dans le pays de Juda (És. 26:4). Et David a écrit dans un Psaume (37:3-7) : « Confie-toi en l'Éternel... Remets ta voie sur l'Éternel et confie-toi en lui... Demeure tranquille, appuyé sur l'Éternel, et attends-toi à lui... », et encore : « Confiez-vous en lui en tout temps » (Ps. 62:8).

1.2 Promesses faites à la confiance

À côté de ces exhortations — et, en quelque sorte, pour nous engager à mieux les suivre — nous avons des assurances qui sont données, des promesses qui sont faites à tous ceux qui savent se confier en Dieu. Dans le passage d'Ésaïe que nous venons de rappeler, nous lisons ceci : « Tu garderas dans une paix parfaite l'esprit qui s'appuie sur toi, car il se confie en toi ». Une paix parfaite ! N'est-il pas précieux de la connaître et d'en jouir au milieu d'un monde angoissé ? Les croyants hébreux, ayant enduré un grand

combat de souffrances et accepté avec joie l'enlèvement de leurs biens, s'étaient en cela confiés en Dieu ; l'apôtre leur écrit : « Ne rejetez donc pas loin votre confiance, qui a une grande récompense » (Héb. 10:35). Une grande récompense ! Pensons-nous à ce que nous perdons du fait de notre manque de confiance ? Nous éprouverons cette perte devant le tribunal de Christ. Des fidèles définitivement établis sur la montagne de Sion, après avoir expérimenté au travers de la tribulation que ceux qui s'attendent à Lui ne sont jamais confus, il sera dit : « Ceux qui se confient en l'Éternel sont comme la montagne de Sion, qui ne chancelle pas, qui demeure à toujours » (Ps. 125:1). Si David nous adresse les exhortations rappelées (individuelle au Ps. 37, collective au Ps. 62), c'est bien parce qu'il a pu faire, lui aussi, des expériences telles qu'il a écrit : « Oh ! que ta bonté est grande, que tu as mise en réserve pour ceux qui te craignent, et dont tu uses devant les fils des hommes envers ceux qui se confient en toi ! Tu les caches dans le lieu secret de ta face, loin des complots de l'homme ; tu les mets à couvert dans une loge, loin des contestations des langues » — « Le méchant a beaucoup d'afflictions ; mais l'homme qui se confie en l'Éternel, la bonté l'environnera » — « Tous ceux qui se confient en toi se réjouiront, ils chanteront de joie à toujours, et tu les protégeras » (Ps. 31:19, 20 ; 32:10 et 5:11). Bonté connue : protection assurée au milieu de tous les dangers, car « il est un bouclier à tous ceux qui se confient en lui » (Ps. de David. 18:30) ; joie dans le cœur au travers de la souffrance, telle est la part de celui qui met sa confiance en Dieu seul. Aussi la Parole l'appelle-t-elle un bienheureux : « Bienheureux l'homme qui se confie en lui ». — « Bienheureux l'homme qui a mis en l'Éternel sa confiance » — « Bienheureux l'homme qui se confie en toi » (Ps. de David.. 34:8 ; Ps. de David 40:4 ; Ps. 84:12).

« Ainsi dit l'Éternel : Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel ! Et il sera comme un dénué dans le désert, et il ne verra pas quand le bien arrivera, mais il demeurera dans des lieux secs au désert, dans un pays de sel et inhabité. Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance ! Il sera comme un arbre planté près des eaux ; et il étendra ses racines vers le courant ; et il ne s'apercevra pas quand la chaleur viendra, et sa feuille sera toujours verte ; et dans l'année de la sécheresse il ne craindra pas, et il ne cessera de porter du fruit » (Jér. 17:5-8). Cet « arbre », c'est Christ lui-même, Christ homme, homme dépendant, homme obéissant, celui qui a pu dire par la bouche du psalmiste (et ce psalmiste c'est encore David !) : « Garde-moi, ô Dieu ! car je me confie en toi » (Ps. 16:1). Il s'est véritablement confié en Dieu comme homme et reste ainsi pour nous le parfait modèle de la confiance parfaite. Se confier en Dieu, c'est refléter quelque chose de Christ.

1.3 Christ comme modèle, David comme exemple

La Parole nous adresse donc des exhortations. avec les encouragements et les promesses qui les accompagnent ; elle nous présente aussi le divin Modèle qui seul les a réalisés en perfection. Mais une pensée pourrait nous arrêter : les exhortations sont si difficiles à suivre, le Modèle placé devant nous est si grand et nous sommes tellement faibles, notre foi est si petite... Alors, comme pour répondre à l'avance à de semblables objections, Dieu nous retrace dans son Livre la vie d'hommes « ayant les mêmes passions que nous », ayant été caractérisés aussi par des infirmités et des manquements — qui, cependant, ont su honorer Dieu d'une confiance entière et sans réserve. Il nous rappelle ce qu'ils ont été, par quel chemin ils ont dû passer et semble nous dire ensuite : Voilà quelqu'un qui, au travers de tout, a su se confier en moi.

Dans les passages de la Parole que nous avons déjà cités, nous avons remarqué de nombreux psaumes qui sont des psaumes de David, dans lesquels il nous dit qu'il se confie en Dieu (Ps. 16. Et nous pourrions citer encore : Ps. 7:1 ; 11:1 ; 13:5 ; 18:2 ; 25:1 ; 26:1 ; 52:8 ; 55:23 ; 56:3, 4, 11 ; 141:8 ; 143:8), puis nous décrit la part heureuse de ceux qui se confient en Lui (Ps. 5 ; 8 ; 31 ; 32, 34 ; 40), enfin, nous exhorte à nous confier en Celui qui seul est digne de notre confiance (Ps. 37 ; 62). David est, en effet, un homme qui a mis sa confiance en l'Éternel. S'il a pu le faire, c'est bien parce qu'il le connaissait. N'a-t-il pas écrit : « Ceux qui connaissent ton nom se confieront en toi » (Ps. 9:10) ? Lisons le Ps. 23, nous verrons ce qu'il nous dit de son Berger, quels progrès il avait faits dans sa connaissance et dans la jouissance de sa communion. Serait-il possible, connaissant vraiment un tel Berger, de ne pas se confier en Lui ?

Sa confiance en l'Éternel brille tout au long de sa vie, dans la plupart des circonstances qu'il a eu à traverser ; nous en avons la preuve dans les nombreux psaumes que nous venons de citer. Nous pourrions considérer et ces circonstances et ces psaumes un à un, avec le plus grand profit. David ne s'est-il pas confié en Dieu quand il a dû affronter le géant Goliath, ou encore à Kehila, au désert de Ziph, au désert de Maon et même à Tsiklag brûlée par le feu ? Mais nous désirons seulement nous arrêter sur deux moments de sa vie, particulièrement douloureux pour lui, durant lesquels il s'est confié en Dieu d'une manière bien touchante.

1.3.1 2 Samuel 16 — Fuite devant Absalom

2 Samuel 16 nous présente la première circonstance dont nous aimerions nous occuper. « Et le roi David vint jusqu'à Bakhurim ». Il n'y a jamais un mot de trop dans la Parole ; s'il est écrit « le roi David », c'est bien parce que l'Esprit de Dieu veut attirer notre attention sur le fait qu'il était roi, bien que s'enfuyant de devant Absalom son fils. Où était sa place ? sur le trône. Où était-il ? Pourchassé par un homme de la maison de Saül qui le maudissait et jetait des pierres contre lui, déclarant qu'il était pris dans son propre mal et l'accusant d'être un homme de sang. Et pourtant, David avait refusé de verser le sang de Saül et de s'emparer du royaume par ce moyen, bien qu'il eût pu le faire à deux reprises (1 Sam. 24 et 26).

Au lieu de se révolter, David se confie en Dieu malgré tout. Il accepte les circonstances comme permises et même commandées par Lui, selon ce qu'exprimera plus tard le prophète : « Qui est-ce qui dit une chose, et elle arrive, quand le Seigneur ne l'a point commandée ? N'est-ce pas de la bouche du Très-Haut que viennent les maux et les biens ? Pourquoi un homme vivant se plaindrait-il, un homme, à cause de la peine de ses péchés ? » (Lament. de Jérémie 3:37-39). Aussi il dit à Ahishai : « Oui, qu'il maudisse ; car l'Éternel lui a dit : Maudis David ! » Or, 2 Samuel 19:16-20 montre que l'Éternel ne le lui avait pas dit. Mais David savait ce qu'il méritait ; il savait que s'il était injustement accusé par Shimhi, il était par contre coupable sur certains points à l'égard desquels il n'était pas accusé. Il n'avait pas versé le sang pour s'emparer du royaume, mais ne l'avait-il pas fait pour essayer d'effacer la trace de son péché, dans l'affaire d'Urie ? Si Shimhi l'ignorait, Dieu le savait.

David accepte donc les circonstances de la main de Dieu et, se confiant dans sa bonté, il ajoute : « Peut-être l'Éternel regardera mon affliction, et l'Éternel me rendra le bien pour la malédiction qui tombe aujourd'hui sur moi » (v. 12). Il peut ainsi continuer son chemin en paix, ayant l'assurance que le cœur de Dieu est un cœur d'amour et qu'il fera tourner en bien la malédiction qui pèse aujourd'hui sur lui.

Nous pourrions aussi cheminer en paix si, dans des circonstances semblables, nous savons mettre notre confiance en Dieu. Nous répéterons avec David les paroles qu'il a pu prononcer « lorsqu'il s'enfuyait de devant Absalom son fils : « Combien sont multipliés mes ennemis... Mais toi, Éternel ! tu es un bouclier pour moi ; tu es ma gloire et celui qui élève ma tête... Je me suis couché et je m'endormirai : je me réveillerai, car l'Éternel me soutient. Je n'aurai pas de crainte des myriades du peuple qui se sont mises contre moi tout autour... De l'Éternel est le salut... » (Ps. 3).

1.3.2 2 Samuel 24 — Le dénombrement

2 Samuel 24 retrace la deuxième circonstance à laquelle nous avons fait allusion. Après avoir procédé au dénombrement de ses hommes de guerre, David traverse encore une douloureuse épreuve, conséquence de son péché. « Le cœur de David le reprit, après qu'il eût dénombré le peuple... » Après... Sans doute l'avait-il déjà repris avant. Mais avant, on ne veut pas écouter. Quand le cœur fait entendre sa voix, on lui impose silence ; la passion parle plus haut et étouffe sa voix. Ensuite, quand le péché est consommé, c'est tout différent : il n'est plus possible de faire taire le cœur.

Ici, David n'a plus besoin du prophète pour l'amener au sentiment de son état de péché. Il déclare lui-même : « J'ai grandement péché ». Il avait dit souvent : « Ô Éternel, ma force » — « L'Éternel est la force de ma vie » — « L'Éternel est ma force et mon bouclier » ou encore : « Toi, tu es ma force » (Ps. 18:1 ; 27:1 ; 28:7 ; 31:4) et même : « Ceux-ci font gloire de leurs chars, et ceux-là de leurs chevaux, mais nous, du nom de l'Éternel, notre Dieu » (Ps. 20:7). En dénombant ses hommes de guerre, il accomplissait un acte qui démentait de telles paroles. Agir d'une manière qui apporte le démenti à nos paroles, n'est-ce pas un grand péché ?

David se souvenait sans doute des paroles de Nathan : « L'Éternel a fait passer ton péché ». Il espérait en la grâce de Dieu et il pouvait certes le faire, car cette grâce demeure quoiqu'il en soit de nous. Heureux sommes-nous de le savoir ! Mais il y a toujours le jugement gouvernemental de Dieu que nous nous attirons par notre désobéissance. Ayant passé une nuit entière dans la prière, l'humiliation et la confession de son péché, David a entendu au matin les paroles de Gad. Trois choses entre lesquelles il fallait choisir, trois châtiments douloureux : sept années de famine, trois mois de poursuite par ses ennemis ou trois jours de peste ! Grande détresse ! Mais c'est encore pour David une occasion nouvelle de montrer comment il va se confier en Dieu. Il sait qu'il a mérité l'une de ces trois choses — il ne sait laquelle il faut choisir. Ce qu'il désire, c'est « tomber entre les mains de l'Éternel ». Car il sait bien que lorsque Dieu nous frappe en discipline, son cœur souffre avec nous et beaucoup plus que nous. Il connaissait le cœur des hommes, dur et méchant, mais aussi le cœur d'amour du Dieu dans lequel, malgré tout, il plaçait encore sa confiance !

Quel exemple nous est ainsi proposé ! Une telle confiance nous humilie, car David n'avait pas de révélation de Dieu comme un bon et tendre Père. Nous qui le connaissons sous ce caractère, combien mieux devrions-nous savoir nous confier en Lui ! Nous réaliserions ainsi que là se trouve le secret de la force et de la joie, comme nous le disent les deux passages suivants :

« Dans la tranquillité et dans la confiance sera votre force » (És. 30:15).

« Voici, l'œil de l'Éternel est sur ceux qui le craignent, sur ceux qui s'attendent à sa bonté, pour délivrer leur âme de la mort et pour les conserver en vie durant la famine. Notre âme s'attend à l'Éternel ; il est notre aide et notre bouclier. Car notre cœur se réjouira en lui, puisqu'en son saint Nom nous avons mis notre confiance » (Psaume 33:18-21).

Quel enseignement et quels encouragements, pour les jours actuels surtout ! Puissions-nous dire et réaliser, comme David : « ...mais moi, je me confierai en Toi » (Ps. 55:23).

2 Confiance

ME 1977 p.3

2.1 Nous avons une bienheureuse espérance

Les caractères du monde sont de plus en plus accentués et préoccupent les hommes du monde eux-mêmes ; nombre d'entre eux, cependant portés à croire que « demain sera comme aujourd'hui, et encore bien supérieur » (És. 56:12), en arrivent à douter et à craindre. Nous croyants, savons bien que ce monde ne va pas vers des jours meilleurs ; mais nous avons, Dieu soit béni, une « bienheureuse espérance » et nous en attendons la réalisation (Tite 2:13) — elle peut être opérée « en un instant, en un clin d'œil » (1 Cor. 15:52). À l'heure où nous écrivons ces lignes, nous ne savons pas si nous verrons étant encore sur la terre se terminer l'année commencée et s'ouvrir celle qui doit suivre. Combien nos cœurs se réjouiraient si la venue du Seigneur avait lieu auparavant, si nous étions ainsi « ravis » à sa « rencontre... en l'air » pour être toujours avec lui ! (1 Thess. 4:16 à 18). Oui, bienheureuse espérance, terme de nos luttes et de nos combats, joie de voir le Seigneur de nos propres yeux, de voir Sa propre joie, de contempler Sa gloire !

2.2 Comment le Seigneur nous trouvera-t-il à Son retour

Mais nous pouvons rester quelque temps encore ici-bas, si le Seigneur nous y laisse, avoir à connaître peut-être des jours bien difficiles en raison d'une part, de l'état de ce monde et d'autre part, de l'état de la chrétienté et du témoignage — plus exactement, de ceux qui en sont les porteurs. Que de choses exercent nos cœurs et nos consciences, qui ne sont pas à la gloire du Seigneur ! Que de laisser-aller, que de relâchement dans notre marche individuelle et collective ! Tout cela est attristant, humiliant et doit nous amener à nous poser la question : dans quel état le Seigneur nous trouvera-t-il à son retour, dans quel état me trouvera-t-il ? Que chacun de nous se pose cette question et qu'elle nous sonde jusqu'au plus profond de nous-mêmes, afin de nous amener à juger devant Dieu tout ce qui n'est pas en rapport avec son caractère et ses voies, de telle manière que, comme Énoch en son jour, nous puissions, avant l'enlèvement, recevoir « le témoignage d'avoir plu à Dieu » (Héb. 11:5).

2.3 Certitudes et incertitudes

De quoi demain sera-t-il fait, s'il y a encore des jours à passer ici-bas ? Comme nous désirerions le savoir ! Mais Dieu ne nous en dit rien. Cela fait partie des « choses cachées » qui « sont à l'Éternel » (Deut. 29:29).

Nous avons dans la Parole de précieuses certitudes — nous avons été conduits à en rappeler quelques-unes au commencement de l'année 1976 — certitudes de la foi, dont nous sommes heureux de pouvoir jouir. Mais il est un domaine dans lequel, pour nous, tout est incertitude : demain, que sera pour nous ce jour de demain ? Y aura-t-il encore, pour nous, un demain sur la terre ? Tout cela exerce notre foi. Il nous faut tout remettre entre les mains de Dieu, d'un Dieu qui est notre Père et qui veut s'occuper de nous jusqu'au bout de la course, nous entourant de ses soins fidèles !

2.4 Confiance de la foi

Nous pouvons donc regarder en avant avec confiance, la confiance de la foi. Nous possédons les certitudes de la foi, qu'il nous soit donné de manifester, tout au long de l'année qui commence et jusqu'à ce que le Seigneur vienne, l'entière confiance de la foi ! Redisons avec David : « Et maintenant, qu'est-ce que j'attends, Seigneur ? Mon attente est en toi », et encore : « Mais toi, mon âme, repose-toi paisiblement sur Dieu ; car mon attente est en lui » (Ps. 39:7 ; 62:5). — Nous n'avons pas à nous demander quelles sont, si nous sommes laissés dans ce monde, les circonstances que nous aurons à rencontrer, dans le monde lui-même, dans notre vie individuelle, dans nos familles, dans la vie des assemblées. C'est notre bon et tendre Père qui a la haute main sur tout, qui dirige tout en vue de la manifestation de Sa gloire et de celle de son Fils — en vue de la formation et du bien des siens ! Il prépare tout, dispose tout en vue de tels buts, qu'il atteindra certainement. Nous pouvons être assurés que ce qu'il prépare pour nous, c'est ce qui sera pour notre plus grand bien (cf. Deut. 8:16 ; Rom. 8:28).

2.5 Ce que Dieu prépare : un sujet d'adoration

Attendons-nous à lui avec confiance ; nous pourrions dire alors avec l'Écriture : « Et jamais on n'a entendu, jamais on n'a ouï de l'oreille, jamais l'œil n'a vu, hors toi, ô Dieu, ce que Dieu a préparé pour celui qui s'attend à lui » (És. 64:4). — Nous savons ce qu'il a préparé pour notre éternel avenir, et certes cela nous confond et nous prosterne dans l'adoration ; mais aussi, si nous savions ce qu'il a préparé pour nous pour l'année qui commence, pour ce demain rempli d'incertitudes et peut-être de craintes, nos cœurs seraient réjouis ! Nous réaliserions vraiment que « l'attente des justes est une joie » (Prov. 10:28).

2.6 Attente dans la joie, non pas dans l'anxiété

Dans ce monde, l'attente est en général très pénible, angoissante parfois ; pour les « justes » — ceux qui ont été justifiés par la mort et la résurrection de Christ — elle est une joie, parce qu'ils n'ont aucun doute quant à l'amour de leur Dieu et Père, quant à sa puissance, quant à ses tendres soins envers eux. Le juste sait que ceux qui s'attendent à Dieu ne seront jamais confus et, à l'avance, il jouit avec bonheur de ce que Dieu accomplira pour lui ; il connaît une joie présente en attendant la joie éternelle : « une joie éternelle sera sur leur tête ; ils obtiendront l'allégresse et la joie ; le chagrin et le gémissement s'enfuiront » (És. 51:11). Cette joie sera la part de « ceux que l'Éternel a délivrés » et si cela peut être dit de ceux qui formeront le peuple terrestre, à combien plus forte raison de ceux qui constituent le peuple céleste !

Attendons-nous au Seigneur et attendons-le ! « Et je m'attendrai à l'Éternel... et je l'attendrai » (És. 8, 17). En l'attendant, en attendant le jour où sera goûtée la « joie éternelle », que déjà tout au long de cette année et jusqu'à son glorieux retour, il nous soit donné d'éprouver que « l'attente des justes est une joie » !

Toi seul es notre attente,

Ô notre Rédempteur !

Et notre âme contente

Trouve en toi son bonheur.

3 « Ce que Dieu a préparé pour celui qui s'attend à Lui » (Ésaïe 64:4)

ME 1980 p.3

3.1 Application de ce verset à nos circonstances

Sans doute ce verset, cité en 1 Corinthiens 2:9, s'applique-t-il en premier lieu à ce que « la sagesse de Dieu en mystère, la sagesse cachée » (ib. 7), avait préparé de toute éternité pour l'homme perdu qu'il voulait sauver « par la grâce, par la foi » (Éph. 2:8), pour ceux qu'il voulait racheter afin de constituer l'Assemblée, épouse de Christ, les introduisant un jour dans le ciel même pour y goûter un éternel bonheur.

Mais nous pouvons le considérer aussi en rapport avec les circonstances que nous avons à rencontrer durant notre pèlerinage ici-bas. Nous sommes parfois préoccupés en pensant au chemin qui est devant nous ; bien souvent nous sommes inquiets, redoutant des jours difficiles, notre foi est en danger de défaillir et peut-être même le découragement nous gagnerait-il... Nous perdons de vue alors que nous sommes entre les mains d'un Dieu bon et fidèle — Sa fidélité est « de génération en génération » (Ps. 100:5 ; 119:90) comme aussi sa miséricorde (Luc 1:50) — entre les mains d'un Dieu qui a « préparé » ce qu'il sait bon, utile et profitable pour « celui qui s'attend à lui ». Si nous savions nous attendre à lui avec une pleine et entière confiance, nous ferions l'expérience que « l'attente des justes est une joie » (Prov. 10:28), nous nous réjouirions pleinement en pensant à ce que Dieu, dans sa sagesse et son amour, a « préparé » pour nous. Nous dirions avec le Psalmiste : « Et maintenant, qu'est-ce que j'attends, Seigneur ? Mon attente est en toi » (Ps. 39:7) et encore : « Mais toi, mon âme, repose-toi paisiblement sur Dieu ; car mon attente est en lui » (Ps. 62:5), les deux psaumes composés par David.

Nous désirerions considérer, parmi bien d'autres qui pourraient aussi arrêter notre attention, deux exemples — un dans l'Ancien Testament, l'autre dans le Nouveau — nous montrant comment Dieu prépare pour les siens ce qui dépassera même leurs espérances.

3.2 Exemple de Jacob

D'abord, celui de Jacob. Il « aimait Joseph plus que tous ses fils » ; tout au contraire, les frères de Joseph « le haïssaient, et ne pouvaient lui parler paisiblement ». Emportés par cette haine, « ils vendirent Joseph pour vingt pièces d'argent aux Ismaélites ; et ceux-ci emmenèrent Joseph en Égypte ». Pour expliquer son absence à leur père, ses frères « prirent la tunique de Joseph, et tuèrent un bouc, et plongèrent la tunique dans le sang... et la firent parvenir à leur père, et dirent : Nous avons trouvé ceci ; reconnais si c'est la tunique de ton fils, ou non. Et il la reconnut, et dit : C'est la tunique de mon fils ; une mauvaise bête l'a dévoré... Et Jacob déchira ses vêtements... et mena deuil sur son fils plusieurs jours... Et son père le pleura » (Gen. 37:2 à 35). — Puis vint le jour où « il y eut famine dans tous les pays ; mais dans tout le pays d'Égypte il y avait du pain » (ib. 41:54). Jacob envoie alors ses fils en Égypte, sauf Benjamin, « car il disait : De peur qu'un accident ne lui arrive ! » (ib. 42:1 à 4).

À la suite des circonstances rapportées dans les chapitres 39 à 41 du livre de la Genèse, Joseph occupait en Égypte une position élevée. Le Pharaon ne lui avait-il pas dit : « Puisque Dieu t'a fait connaître tout cela, personne n'est intelligent et sage comme toi. Toi, tu seras sur ma maison, et tout mon peuple se dirigera d'après ton commandement ; seulement quant au trône, je serai plus grand que toi... Vois, je t'ai établi sur tout le pays d'Égypte » ? (ib. 41:39 à 41). — Lorsqu'ils arrivèrent en Égypte, Joseph reconnut ses frères ; « et eux ne le reconnurent pas » (ib. 42:8). Dans son cœur il leur avait pardonné, mais il ne pouvait se faire connaître à eux et leur déclarer son pardon tant qu'il n'y avait pas chez eux l'expression d'une sincère et profonde repentance (cf. Luc 17:3). C'est en vue de l'accomplissement de ce travail en eux qu'il garde Siméon, demandant à ses frères de revenir avec Benjamin. Quel moment douloureux pour Jacob quand il est mis au courant d'une telle demande ! Il dit alors à ses dix fils : « Vous m'avez privé d'enfants : Joseph n'est plus, et Siméon n'est plus, et vous voulez prendre Benjamin ! Toutes ces choses sont contre moi » (Gen. 42:36). Il n'est certes pas décidé à laisser aller Benjamin ! — Il ignorait alors — et même un peu plus tard, lorsque, la famine continuant à peser sur le pays, il doit dire à ses fils : « Et prenez votre frère, et levez-vous, retournez vers l'homme ; et le Dieu Tout-puissant vous fasse trouver compassion devant l'homme, afin qu'il renvoie votre autre frère, et Benjamin ! Et moi, si je suis privé d'enfants, j'en serai privé » (ib. 43:13, 14) — il ignorait alors ce que Dieu avait « préparé » pour lui. S'il avait pleinement compté sur Dieu, s'il s'était « attendu à lui », il n'aurait certes pas dit : « Toutes ces choses sont contre moi » !

Ce que Dieu avait « préparé » pour lui, c'était sa rencontre avec Joseph ! En vérité, cela dépassait toutes ses espérances... « Et Joseph attela son char, et monta à la rencontre d'Israël, son père, en Goshen. Et il se montra à lui, et se jeta à son cou, et pleura longtemps sur son cou. Et Israël dit à Joseph : Que je meure à présent, après que j'ai vu ton visage, puisque tu vis encore » (ib. 46:29, 30). — Jacob, après cent trente années d'épreuves douloureuses, de disciplines parfois sévères, allait vivre les dix-sept dernières années de sa vie avec tous ses enfants, bénir Joseph et ses fils (ib. 48:13 à 22) et prononcer les paroles prophétiques rapportées au chapitre 49. Combien merveilleux était ce que Dieu avait « préparé » pour lui !

3.3 Exemple de Marie de Magdala

Un autre exemple, celui de Marie de Magdala. Combien elle aimait le Seigneur ! D'elle, il avait « chassé sept démons » (Marc 16:9) ; elle avait été heureuse de pouvoir le suivre dans son sentier, de l'assister de ses biens (Luc 8:1 à 3). Elle était venue au sépulcre, après qu'il avait été crucifié et mis dans le tombeau ; elle était venue avec d'autres femmes, « apportant les aromates qu'elles avaient préparés ». Certes, elle n'aurait pas dû chercher « parmi les morts celui qui était vivant », oubliant ses paroles : « Il faut que le fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, et qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour » (Luc 24:1 à 10). — En présence des anges, alors que ceux auxquels ils apparaissent sont généralement bouleversés, le cœur de Marie de Magdala ne peut être détourné de la personne de Jésus ! Elle aimait profondément le Seigneur et tandis que Pierre et Jean s'en étaient retournés chez eux, elle « se tenait près du sépulcre, dehors, et pleurait » (Jean 20:1 à 11). Marie pleure parce qu'elle est dans l'ignorance de ce que Dieu a fait. Aurait-elle pleuré si elle avait su ce qu'Il avait « préparé pour elle » ? Certainement pas. C'est à elle que Jésus devait apparaître « premièrement » (Marc 16:9). Elle avait cherché parmi les morts Celui qui était vivant... Elle n'avait qu'à se « tourner en arrière » pour voir Jésus qui était là (Jean 20:14). Il ne fait aucun reproche à Marie, Il vient à elle parce qu'il sait ce qui se passe dans son cœur et c'est à elle qu'il confie ce précieux message, tant de fois rappelé depuis lors et qu'elle devait délivrer aux disciples avant leur rassemblement du premier jour de la semaine : « Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (ib. 17, 18).

On a parfois posé la question : pourquoi le Seigneur a-t-il chargé de ce message, de cette mission, Marie de Magdala plutôt que Marie de Béthanie qui, elle, a aimé le Seigneur « en connaissance et toute intelligence » (cf. Phil. 1:9), qui n'est pas venue chercher parmi les morts celui qui était vivant et qui a eu le privilège de répandre à ses pieds le « parfum de nard pur de grand prix », parfum gardé « pour le jour de sa sépulture » (Jean 12:3, 7) ? — La Parole ne nous le dit pas, mais il est certain que le Seigneur ne s'est pas trompé, ne pouvait pas se tromper. Il a apprécié l'amour de Marie de Magdala, il a vu ses larmes... ces larmes ont touché son cœur. — Mais Marie de Magdala n'aurait pas pleuré si elle avait su tout ce qui était « préparé » pour elle. Que de fois nous pleurons, alors que si nous savions ce que Dieu a « préparé » pour nous, notre attente serait une joie ! « Celui qui s'attend à lui » ! Nous pouvons bien demander, comme les disciples autrefois : « Augmente-nous la foi » (Luc 17:5).

3.4 Application de ce verset à un début d'année

Si le Seigneur n'est pas venu auparavant, une année nouvelle va s'ouvrir. Que va-t-elle nous apporter ? Nous ne le savons pas. Mais ce que « nous savons » c'est « que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos » (Rom. 8:28). N'ayons donc aucune crainte ! Qu'au contraire une pleine confiance remplisse notre cœur ! Soyons pleinement assurés que ce que Dieu a « préparé » pour nous est pour notre plus grand bien. Il nous aime toujours — son amour ne change pas et ne peut pas changer — de ce même amour pleinement manifesté quand il a donné pour nous son Fils : Il « n'a pas épargné son propre Fils », Il « l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi librement, de toutes choses avec lui ? » (ib. 32). Rappelons encore ce que ce même chapitre nous enseigne : il y a une Personne divine dans le ciel, Christ, « qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous » (v. 34), et il y a une Personne divine sur la terre, le Saint Esprit, habitant dans le croyant et dans l'Assemblée, qui « nous est en aide dans notre infirmité », qui « intercède par des soupirs inexprimables », qui « intercède pour les saints, selon Dieu » (v. 26, 27). Et il y a Dieu le Père, qui « est pour nous » ; l'apôtre peut ajouter : « qui sera contre nous ? » (v. 31). — Ayant un tel secours divin, assurés que Dieu a « préparé » ce qu'il y a de meilleur pour nous, avançons dans une pleine paix, nous « attendant à lui », jusqu'à l'heureux moment, si proche sans doute, où le Seigneur réalisera Sa précieuse promesse et nous introduira dans la maison du Père où Il a préparé nos places !

Garde nous dans ta paix durant notre voyage,
Jusqu'au jour bienheureux où, loin de tous les maux,
Nous goûterons ensemble un bonheur sans nuage,
Introduits par Jésus dans l'éternel repos.

4 Certitudes

ME 1976 p.3

Pour le passé, le présent, l'avenir, la foi possède de précieuses certitudes et elle est appelée à en jouir.

4.1 Certitudes pour le passé

« Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères » (1 Jean 3:14).

Alors que nous étions « morts dans nos fautes et dans nos péchés » (Éph. 2:1), nous possédons maintenant la vie de Dieu, la vie éternelle, par la foi en Christ et en son œuvre : « Dieu nous a donné la vie éternelle ; et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. — Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu » (1 Jean 5:11 à 13). Nous sommes donc « passés de la mort à la vie », c'est une certitude et nous avons un triple témoignage : 1° notre propre esprit — 2° le Saint Esprit : « L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu » (Rom. 8:16) — 3° l'amour que nous avons pour les enfants de Dieu, frères et sœurs en Christ (1 Jean 3:14).

L'amour fraternel est l'un des fruits de la nouvelle nature, celle du Dieu d'amour. Aimer les frères est un devoir, c'est aussi un privilège ; en dehors de toutes les bénédictions qui se rattachent à la manifestation de cet amour, il y a pour le cœur du racheté l'assurance de ce fait : puisqu'il aime ainsi, il est un enfant de Dieu, il est « passé de la mort à la vie ».

Comment cet amour fraternel peut-il et doit-il être manifesté ? La 1ère épître de Jean nous enseigne que l'obéissance est liée à l'amour, que l'amour et l'obéissance sont deux caractères essentiels de la vie nouvelle. C'est donc en obéissant à la Parole que nous montrerons que nous aimons les frères et il n'est pas de véritable amour en dehors du chemin de l'obéissance, ainsi d'ailleurs que l'apôtre le dit un peu plus loin : « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements » (5:2).

La 1ère épître de Jean nous donne, tout au long, des certitudes : l'expression « nous savons » (ou « nous saurons », 3:19) s'y trouve quatorze fois (2:3, 5, 18 ; 3:2, 14, 19, 24 ; 4:13 ; 5:2, 15 — 2 fois — 18, 19, 20).

4.2 Certitudes pour le présent

« Nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos » (Rom. 8:28).

Notre passé est à jamais réglé. Certitude d'une valeur infinie ! Mais nous avons à connaître les difficultés du désert, les « souffrances du temps présent » (ib. 18). Que d'épreuves, dont certaines particulièrement douloureuses, que d'exercices pour les rachetés du Seigneur ! Au travers de tout cela, la prière est pour nous une ressource de valeur inestimable.

Sans doute y a-t-il à cet égard quelque chose que « nous ne savons pas », qui tient à notre infirmité, à notre peu de discernement spirituel : « nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient » (ib. 26), ce qui ne veut pas dire que nous ne savons pas exprimer des demandes, mais que nous ne savons pas discerner ce qui est en accord avec ce que Dieu désire pour nous. Il nous donne alors un double encouragement : d'une part, l'Esprit qui habite en nous « nous est en aide dans notre infirmité... intercède par des soupirs inexprimables... intercède pour les saints, selon Dieu » (ib. 26, 27) et d'autre part, il y a pour la foi une heureuse certitude : « nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu » (ib. 28). — « Toutes choses », l'expression ne comporte aucune exception : il n'est pas une circonstance de notre vie dont Dieu ne se serve pour nous faire « du bien à la fin » (Deut. 8:16). Avec de telles promesses, nos cœurs ne devraient-ils pas être gardés dans une pleine paix au travers de toutes les difficultés du chemin et de toutes les souffrances qu'elles peuvent entraîner ? Nous ne comprenons pas toujours pourquoi Dieu les permet et quel but il se fixe en cela mais, quoi qu'il en soit, nous pouvons toujours nous reposer sur lui avec l'entière confiance de la foi, nous répétant sans cesse ce verset 28 de Romains 8, que nous connaissons si bien mais que, dans la vie pratique, nous perdons de vue si souvent !

Des sujets d'exercice et de tristesse, qui de nous n'a les siens ? Mais nous devrions nous décharger entièrement de tout ce qui est pour nous un motif d'inquiétude, ainsi que la Parole nous y exhorte :

« Ne vous inquiétez de rien », nous donnant en même temps le moyen de réaliser cette exhortation : « mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces ». Et la promesse divine s'accomplira certainement : « la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. 4:6, 7). — Nous devrions également nous débarrasser de tous nos soucis, si nombreux soient-ils : « Rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous » (1 Pierre 5:7). Que d'expressions, dans ces divers passages, qui ne comportent aucune exception !

Si nous réalisions pratiquement les exhortations rappelées de Phil. 4 et 1 Pierre 5, inquiétudes et soucis ne seraient ni dans nos cœurs ni sur nos lèvres ! Lorsque nous avons tout remis entre les mains de notre bon et tendre Père, nous confiant pleinement en lui, pourrions-nous avoir souci ou inquiétude ? Bien au contraire, « la paix de Dieu... garde nos cœurs et nos pensées dans le Christ Jésus » !

C'est l'apôtre Paul qui nous invite à n'avoir aucune inquiétude, tandis que l'apôtre Pierre nous exhorte à n'avoir pas de souci. La Parole retrace le chemin de l'un et de l'autre : que de circonstances au travers desquelles ils auraient pu avoir inquiétude et souci ! Mais dans les moments les plus difficiles — lorsque Pierre était dans la prison où l'avait fait enfermer Hérode, livré « à quatre bandes de quatre soldats chacune, pour le garder, voulant, après la Pâque, le produire devant le peuple » (Actes 12:1 à 6) ; lorsque Paul était dans la prison de Philippiques, lorsque les Juifs « cherchaient à le tuer », ou encore, lorsqu'il était sur le navire en route pour l'Italie (ib. 16 ; 21:31 ; 27) — dans les moments les plus difficiles, disons-nous, l'un et l'autre de ces deux apôtres regardaient vers Celui qui seul pouvait les secourir et qui l'a fait si merveilleusement. De sorte que les expériences qu'ils ont vécues leur permettent de nous adresser les exhortations que nous venons de rappeler. Qu'il nous soit accordé d'imiter leur exemple, n'oubliant pas que Dieu a « soin de nous » et veut nous garder dans sa paix !

4.3 Certitudes pour l'avenir

« Car nous savons que si notre maison terrestre, qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieux » (2 Cor. 5:1).

Si nous avons des certitudes pour le passé et pour le présent, nous en avons aussi pour l'avenir. — Nous sommes présentement dans « une tente », dit l'apôtre, dans un corps qu'il appelle « le corps de notre abaissement », qui va être, à la venue du Seigneur, « transformé » en un corps glorieux, conforme à celui de Christ, Homme glorifié (Phil. 3:20, 21) ; c'est pourquoi l'apôtre écrit : « nous avons un édifice de la part de Dieu... ». Dans notre corps d'infirmité, nous souffrons de bien des manières, et combien grandes sont ces souffrances pour tant de croyants ! Prenons courage, le Seigneur nous dit : « Oui, je viens bientôt » ; alors, « en un instant, en un clin d'œil nous serons changés » (1 Cor. 15:52).

C'est dans un monde dont Satan est le chef que nous cheminons et que nous allons commencer une nouvelle étape, si la patience du Seigneur dure encore. Les hommes de ce monde savent sans doute beaucoup de choses en bien des domaines, mais l'homme loin de Dieu ne sait ni d'où il vient, ni où il va. En fait, il ne sait rien du passé, rien de l'avenir, si peu du présent... Apprécions toujours mieux et avec toujours plus de reconnaissance la part qui est la nôtre, pour le passé, le présent et l'éternel avenir ! Avec l'Écriture inspirée, nous pouvons répéter : « nous savons ». Que les trois « nous savons », sur lesquels est arrêtée notre attention au début de cette année nouvelle, soient devant nous un jour après l'autre, afin que nous soyons conduits à manifester, par l'amour et l'obéissance, les caractères de la vie que nous possédons en Jésus — afin que nos cœurs, quelles que puissent être les circonstances que nous aurons à traverser, débarrassés d'inquiétude et de souci, jouissent d'une pleine paix, en attendant la réalisation de la bienheureuse espérance !

5 Car Lui-Même a dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Héb. 13:5)

ME 1981 p.3

5.1 Promesse de l'Éternel de ne pas abandonner Jacob

Objet de la haine d'Ésaü son frère, béni par Isaac son père, Jacob s'en va à Charan ; et dans le lieu où il décide de passer la nuit, l'Éternel lui apparaît et lui déclare notamment : « Et voici, je suis avec toi ; et je te garderai partout où tu iras et je te ramènerai dans cette terre-ci, car je ne t'abandonnerai pas jusqu'à ce que j'aie fait ce que je t'ai dit » (Gen. 28:15). C'est à Béthel (maison de Dieu) que Jacob entendit de telles paroles, que de telles promesses lui furent faites.

5.2 Promesse de l'Éternel de ne pas abandonner Josué et le peuple

Le peuple de Dieu, arrivé au terme de son voyage à travers le désert entend les paroles de Moïse, qui s'adressent « à tout Israël » : « Je suis aujourd'hui âgé de cent vingt ans, je ne puis plus sortir et entrer ; et l'Éternel m'a dit : Tu ne passeras pas ce Jourdain. L'Éternel, ton Dieu, lui-même va passer devant toi ; c'est lui qui détruira ces nations devant toi, et tu les dépossèderas. Et l'Éternel les livrera devant vous, et vous leur ferez selon tout le commandement que je vous ai commandé. Fortifiez-vous et soyez fermes, ne les craignez pas, et ne soyez point épouvantés devant eux ; car c'est l'Éternel, ton Dieu, qui marche avec toi ; il ne te laissera pas et il ne t'abandonnera pas » (Deut. 31:1 à 6). Ensuite, Moïse s'adresse, non plus « à tout Israël » mais à Josué seulement, avec les mêmes paroles et lui faisant les mêmes promesses : « Il ne te laissera pas et il ne t'abandonnera pas : ne crains point, et ne t'effraye point » (Deut. 31:7, 8).

Après la mort de Moïse, c'est l'Éternel Lui-même qui parle à Josué pour lui dire : « Comme j'ai été avec Moïse ainsi je serai avec toi : je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point. Fortifie-toi et sois ferme, car toi tu feras hériter à ce peuple le pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner. Seulement fortifie-toi et sois très ferme... » (Josué 1:5 à 7).

5.3 Promesse de l'Éternel de ne pas abandonner David

Plus tard, David s'adresse à son fils Salomon, alors qu'il va monter sur le trône pour bâtir la maison de l'Éternel : « Fortifie-toi, et sois ferme, et agis ; ne crains point, et ne t'effraye point ; car l'Éternel Dieu, mon Dieu sera avec toi : il ne te laissera point et ne t'abandonnera point, jusqu'à ce que soit achevé tout l'ouvrage du service de la maison de l'Éternel » (1 Chron 28:20).

5.4 Une promesse encore valable aujourd'hui

Dans le Nouveau Testament, nous retrouvons cette promesse : « ... Car lui-même a dit : Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Héb. 13:5).

Combien une telle promesse, faite et confirmée si souvent, est de nature à réjouir nos cœurs et à nous encourager dans le chemin qui conduit à la Maison ! Une année vient de se terminer, tout au long de laquelle nous avons pu connaître les uns et les autres des circonstances bien difficiles... Et que sera le chemin que nous aurons à parcourir demain, s'il y a pour nous un demain ici-bas ? Au travers de tout, une telle promesse — « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » — est douce à nos cœurs et de nature à fortifier notre faible foi. Que sans cesse ces mots se fassent entendre à nos oreilles, et surtout à nos cœurs !

Jamais Dieu ne délaisse

Qui se confie en Lui ;

Si le monde m'opprime,

Lui-même est mon appui.

Ce Dieu bon et fidèle

Garde en sa paix les siens

Pour la vie éternelle,

Et les comble de biens.

CONSOLATIONS par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 En consolation
- 2 Consolations et encouragements
- 3 La consolation des Écritures
- 4 Consolation dans le deuil
- 5 Consolerez ceux qui sont découragés
- 6 En consolation à d'autres
- 7 Soyez consolés
- 8 Consolations
- 9 En profonde sympathie

Table des matières détaillée

- 1 En consolation
 - 1.1 Le besoin de consolation des Éphésiens
 - 1.2 Les pensées éternelles de Dieu
 - 1.3 Ce qui concerne le cœur dans l'épître aux Éphésiens
- 2 Consolations et encouragements
 - 2.1 Des temps fâcheux
 - 2.2 Consolations divines et consolations humaines
 - 2.3 Les richesses : des consolations trompeuses
 - 2.4 Puissance de consolation du Dieu qui ressuscite les morts
 - 2.5 Consolations en Christ, même dans le deuil
 - 2.6 Comment apporter les consolations à d'autres
 - 2.7 Ceux qui ne trouvent pas de consolations
 - 2.8 Ceux qui refusent d'être consolés
- 3 La consolation des Écritures
 - 3.1 La Parole console en présentant Christ
 - 3.2 Consolation dans l'espérance de la gloire avec Christ
 - 3.3 La Parole console maintenant, ici-bas
 - 3.4 L'Écriture faisant connaître la voix de Celui qui console — Ésaïe 40, 49, 51, 52
 - 3.5 L'exemple du résidu remontant de captivité
 - 3.6 La Parole qui surmonte les doutes
 - 3.7 Exemple de Ruth
- 4 Consolation dans le deuil
 - 4.1 Considérer la part de ceux qui nous ont quittés
 - 4.2 Ce que le Seigneur éprouve lorsqu'Il prend auprès de Lui l'un de ses rachetés
 - 4.3 Considérer le moment où nous serons enlevés ensemble
 - 4.4 Sympathie et tendresse de Celui qui pleure avec ceux qui pleurent
 - 4.5 Mener deuil devant l'état du monde — Dieu console ceux qui le font
- 5 Consolerez ceux qui sont découragés
 - 5.1 Consoler ses frères
 - 5.2 Paul à Rome
 - 5.3 Consoler à propos de l'état d'une assemblée locale
 - 5.4 Consoler ceux qui sont sous la discipline du Père
 - 5.5 Consolation et restauration
 - 5.6 Avoir goûté soi-même les consolations divines
- 6 En consolation à d'autres

- 6.1 Paul avait besoin de consolations
- 6.2 Ceux qui ont consolé l'apôtre Paul
- 6.3 Envoyés pour consoler
- 6.4 Barnabas, fils de consolation et moyen de consolation
- 7 Soyez consolés
- 7.1 Le Saint Esprit Consolateur
- 7.2 Conclusion
- 8 Consolations
- 8.1 Paul excessivement chargé. Dieu est le « Dieu de toute consolation »
- 8.2 Afflictions actuelles
- 8.3 Consolé soi-même, puis prodiguant la consolation à d'autres
- 8.4 Imiter l'apôtre
- 8.5 Tes consolations ont fait les délices de mon âme (Ps. 94:19)
- 8.6 Une consolation éternelle (2 Thess. 2:16, 17)
- 8.7 La consolation des écritures (Rom. 15:4)
- 8.8 Barnabas et Onésiphore
- 8.9 Tychique
- 8.10 Aristarque, Marc et Jésus appelé Juste
- 8.11 Consolation par une assemblée
- 8.12 « Soyez consolés » à la fin de la 2ème épître aux Corinthiens
- 8.13 Le retour du Seigneur est une consolation

1 **En consolation**

ME1940 p. 229

1.1 **Le besoin de consolation des Éphésiens**

Quand l'apôtre leur adresse sa lettre, les chrétiens d'Éphèse avaient besoin d'être consolés. Sans doute étaient-ils attristés parce que l'apôtre était prisonnier à Rome — « prisonnier du Christ Jésus » pour eux (Éph. 3:1). Aussi les exhorte-t-il à ne pas perdre courage à cause de ses afflictions pour eux (3:13), et leur envoie-t-il, « tout exprès », Tychique, « le bien-aimé frère et fidèle serviteur dans le Seigneur » (6:21-22). Mais nous pouvons bien penser qu'en leur écrivant, il désirait surtout placer devant eux ce qui leur serait en riche et précieuse consolation.

Comme les Éphésiens autrefois, n'avons-nous pas besoin aussi d'être consolés ? Les circonstances par lesquelles notre Dieu trouve bon de nous faire passer sont particulièrement douloureuses pour beaucoup d'entre nous. Que de détresses, que de déchirements, que de larmes ! Il y a tant de sujets de tristesse dans nos familles, dans les assemblées... Lisons l'épître aux Éphésiens. Ce qui était en consolation pour eux ne le serait-il pas pour nous ?

1.2 **Les pensées éternelles de Dieu**

Au milieu d'un monde troublé et angoissé où, plus que jamais, tout est incertitude, n'est-ce pas consolant de savoir que nous sommes entre les mains d'un Dieu qui, dès avant la fondation du monde, nous avait élus en Christ ? N'est-ce pas consolant de nous pencher sur ces conseils merveilleux « qui datent de loin, qui sont fidélité et vérité » (Ésaïe 25:1) — pour l'accomplissement desquels Christ est venu : nous avons la rédemption par son sang, nous sommes rendus agréables en Lui et bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes. Nous avons un glorieux héritage, hors de toute atteinte, et déjà nous en avons reçu les arrhes : le Saint-Esprit habitant en nous pour nous occuper de Christ et du ciel.

Mais Dieu avait encore d'autres pensées à notre égard et cela, de toute éternité : c'est « le propos des siècles », le propos éternel (3:11). Étrangers aux alliances de la promesse, sans Dieu dans le monde, nous avons été approchés par le sang de Christ, et tous les croyants — sans qu'il y ait de distinction entre le peuple de Dieu et nous, gens des nations — scellés du Saint-Esprit, constituent l'habitation de Dieu sur la terre, l'Assemblée. C'est le mystère caché dès les siècles. La sagesse si diverse de Dieu est ainsi donnée à connaître aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes. Quels merveilleux conseils que les conseils de notre Dieu ! C'est bien « ce que l'œil n'a pas vu et que l'oreille n'a pas entendu et qui n'est pas monté au cœur de l'homme — ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Cor. 2:9). Peut-être aurions-nous dit : « pour ceux qu'il aime ». Lui nous dit : « pour ceux qui l'aiment ». Tout est grâce de sa part !

Tout ce qui nous concerne est stable, « à tous égards bien ordonné et assuré », immuable, préparé par Dieu de toute éternité. Tandis que les hommes, agités, désemparés, ne savent où ils en sont et où ils vont, n'est-il pas consolant de méditer un tel sujet qui fait briller à nos yeux la puissance, la sagesse et l'amour du Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ — notre Dieu et notre Père (Jean 20:17). Essayer d'entrer quelque peu, par l'intelligence, dans de telles pensées nous remplira déjà de paix, de repos, de bonheur. Mais ne semble-t-il pas que c'est surtout à notre cœur que tout ceci est présenté ?

1.3 **Ce qui concerne le cœur dans l'épître aux Éphésiens**

Dans le premier chapitre, l'apôtre demande au Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ qu'il nous soit accordé de savoir « quelle est l'espérance de son appel et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints » (v. 17-19). Que faut-il pour que nous ayons une telle connaissance ? Que les yeux de notre intelligence soient éclairés ? Non — les yeux de notre cœur !

À la fin du chapitre 3, l'apôtre adresse une autre prière. C'est au Père de notre Seigneur Jésus Christ qu'il demande que nous soyons rendus capables « de comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur et la longueur et la profondeur et la hauteur — et de connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance » (v. 14-21). Comment comprendre un tel amour et comment en jouir ? « Que le Christ habite par la foi dans vos cœurs » !

Un peu plus loin, nous avons ce qui caractérise « le reste des nations » ; « l'endurcissement de leur cœur » (4:18). Quelle grâce ! notre cœur a été touché, il a été brisé : Christ y habite. Ayant ainsi « appris le Christ », nous sommes rendus capables de dépouiller le vieil homme et de revêtir le nouvel homme — de vivre en rejetant tout ce qui est la chair et toute activité de la chair en nous. Remplis de l'Esprit, la joie débordera de nos cœurs : « chantant et psalmodiant de votre cœur au Seigneur » (5:19).

L'obéissance n'est pas difficile pour celui qui aime et elle est la seule vraie manifestation de l'amour (Jean 14:21). Elle n'est pas le résultat de la contrainte, mais le fruit d'un cœur qui est rempli de Christ. C'est tout naturellement, « en simplicité de cœur », qu'elle est réalisée — « faisant de cœur la volonté de Dieu, servant joyeusement » (6:5-6).

Enfin — grâce infinie — la consolation que Tychique va apporter n'est pas dans le rappel à l'intelligence des vérités connues, elle est pour le cœur (6:22).

Nous n'avons pas développé ce sujet : nous désirons seulement le proposer à notre méditation, afin qu'il soit en riche consolation à tous les saints dans ces jours d'épreuve. Méditons-le dans nos cœurs, afin que nos cœurs, saisis par Christ, soient à Lui sans partage !

« Qu'il console vos cœurs ».

2 Consolations et encouragements

ME 1948 p. 141

2.1 Des temps fâcheux

Le Seigneur a dit aux siens, alors qu'il était près de les quitter : « Vous avez de la tribulation dans le monde » (Jean 16:33). De tout temps, le chemin du croyant a été un chemin difficile : opposition d'un monde hostile, discipline du Père à l'égard de ses enfants, épreuves qu'il leur envoie, tout cela a été la part des rachetés dans tous les âges. Mais l'Église est au terme de son voyage terrestre et les derniers pas d'un voyage sont sans doute les plus pénibles. Les temps auxquels nous sommes parvenus sont « les temps fâcheux » des derniers jours, ce qui, a-t-on remarqué, n'a été dit d'aucun autre temps. Les encouragements, toujours nécessaires, le sont donc aujourd'hui plus que jamais. Après avoir dit à ses disciples : « vous avez de la tribulation dans le monde », le Seigneur a ajouté cette parole de réconfort : « mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde ». Écoutons Celui qui se plaît à nous redire sans cesse : ayez bon courage. Lisons la Parole pour y puiser toutes les consolations qu'elle contient pour toutes les circonstances et pour tous les temps. Laissons agir en nous, sans le contrister, le divin Consolateur. Ces ressources — le Seigneur, la Parole, le Saint Esprit — sont pour chacun de nous individuellement, mais aussi pour nous tous collectivement. En assemblée, réalisons la présence du Seigneur au milieu de nous et goûtons, dans toute sa puissance, le ministère de la Parole et de l'Esprit, pour nous édifier et nous consoler ; alors nous ne serons jamais découragés.

2.2 Consolations divines et consolations humaines

Nous désirerions placer devant les lecteurs du *Messenger Évangélique* — d'autres articles devant, si Dieu nous l'accorde, compléter celui-ci — quelques-unes des consolations divines. Par sa Parole, notre Dieu veut s'adresser à chacun, quel que soit son état d'âme, pour le fortifier et l'encourager. Il demeure « le Dieu de toute consolation, qui nous console à l'égard de toute notre affliction ». Celui qu'il a consolé devient un instrument entre ses mains : il est rendu « capable de consoler ceux qui sont dans quelque affliction que ce soit, par la consolation dont il est lui-même consolé de Dieu » (2 Cor. 1:3-4). Barnabas, Marc, Tychique, Philémon, Onésiphore ont été en consolation à plusieurs. Pussions-nous rechercher les consolations divines non seulement pour nous-mêmes, mais encore pour imiter de tels exemples !

Qui d'entre nous n'a éprouvé la vanité des consolations humaines ? Elles n'apportent rien à celui qui traverse une douloureuse épreuve et, s'il est certaines circonstances dans lesquelles elles peuvent procurer quelque réconfort, elles demeurent cependant bien fragiles, parce qu'elles ne reposent sur rien d'autre que les ressources humaines. Lorsque ces ressources viennent à disparaître, il ne reste plus rien. De plus, ces consolations attachent le cœur aux choses terrestres sur lesquelles elles sont fondées et deviennent ainsi un obstacle à la recherche des consolations divines et de « ce qui est vraiment la vie » (1 Tim. 6:17 à 19).

Les incrédules n'ont d'autres consolations que celles-là. C'est à eux que la Parole s'adresse en soulignant le contraste entre la consolation humaine, pauvre, incertaine, et la consolation divine qui est une consolation efficace et « une consolation éternelle ». Mais ne pensons pas que les avertissements de Luc 6:20 à 26 et 16:19 à 31 soient seulement pour les incrédules ; il y a aussi un enseignement pour nous-mêmes, car nous recherchons parfois des consolations humaines au lieu de nous appuyer sur celles que Dieu veut nous donner.

2.3 Les richesses : des consolations trompeuses

Dans le passage cité de Luc 6, le Seigneur parle au cœur de ses disciples : « Bienheureux, vous... ». Au milieu du peuple, incrédule dans son ensemble, Il distingue les quelques-uns qui suivent un Maître rejeté, et Il les entretient de tout ce qui peut les amener à se réjouir et même à tressaillir de joie. Puis — quel contraste ! — Il se tourne vers ceux auxquels Il doit dire : « Malheur à vous... ». Ce n'est pas parce qu'ils sont « riches » que le Seigneur leur adresse cette parole, mais parce qu'ils se confient dans leurs richesses (cf. 1 Tim. 6:7 à 10 et 17 à 19) — parce qu'ils espèrent trouver le bonheur ici-bas sans Christ, vivre agréablement dans un monde qui l'a crucifié. Ils ne se préoccupent pas de l'avenir ; les consolations futures n'ont aucun prix pour eux et ils n'y auront aucune part. Les consolations que le cœur croit pouvoir trouver dans les richesses ou les satisfactions de ce monde auront suffi ! « Malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation... ». Le Seigneur illustre cet enseignement dans la parabole du riche et de Lazare. L'homme riche avait eu sa consolation sur la terre, il l'avait cherchée en bas et non en haut... Aussi, après la mort, il doit entendre cette parole : « et toi, tu es tourmenté », alors qu'il est dit de Lazare : « maintenant lui est consolé ici ».

2.4 Puissance de consolation du Dieu qui ressuscite les morts

Consolation pour l'avenir, dans le lieu où « il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées » (Apoc. 21:4), mais aussi, consolation pour le présent déjà. Le « Dieu de toute consolation » est Celui « qui nous a délivrés... qui nous délivre ; en qui nous espérons qu'il nous délivrera encore ». Il est le Dieu « qui ressuscite les morts » (2 Cor. 1:3, 4, 9, 10). Ces expressions nous disent sa puissance infinie, puissance qui se déploie quand l'homme réalise son impuissance. C'est lorsque, cherchant en vain des consolations, l'homme se trouve à bout de ressources que Dieu manifeste les siennes. Naître, souffrir, mourir, tel est, a-t-on dit, le lot de chacun ici-bas. Les souffrances nous assaillent parce qu'il y a, dans ce monde, la douleur et la mort, conséquences du péché. L'homme ne peut rien contre les conséquences, car il est absolument impuissant contre la cause. Mais Christ est venu sur la terre, « agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». À la croix, Il a accompli l'œuvre en vertu de laquelle le péché sera ôté du monde ; maintenant, ressuscité et glorifié, Il est dans le sanctuaire. Encore au milieu d'une scène de souffrances, le croyant — dont les péchés sont déjà expiés par la mort de Christ — peut jouir des beautés de ce lieu que Jésus remplit de sa gloire. Le Saint Esprit, divin consolateur, nous occupe du ciel et de Christ, nous conduit par la prière à remettre toutes choses entre les mains de notre Père céleste, de sorte que, quelles que soient nos circonstances, nous pouvons toujours nous réjouir dans le Seigneur (Phil. 4:4 à 7). Gardés dans la paix du sanctuaire, nous jouissons du ciel par la foi, attendant d'y être introduits bientôt de fait. Quelle consolation pour nos cœurs !

2.5 Consolations en Christ, même dans le deuil

Tandis que les consolations humaines ne peuvent ni transformer, ni adoucir les circonstances — l'apaisement que parfois elles procurent n'est que momentané ; tôt ou tard, il est suivi de pénibles déceptions — les consolations divines, au contraire, attachent le croyant à Christ dans le lieu où Il est. Le deuil et l'affliction jettent un voile sur « les choses qui se voient » et dirigent les regards vers « celles qui ne se voient pas ». C'est là que le cœur meurtri trouve la vraie consolation (2 Cor. 4:17-18). Si l'un de nos bien-aimés a été ravi à notre affection, nous sentons la douleur de la séparation. Une place est vide ici-bas... Mais nous suivons là-haut celui que le Seigneur a recueilli dans le repos ; il est « avec Christ » et cette pensée nous fait désirer mieux connaître Celui vers lequel il est allé. Dans une soumission paisible et confiante, bénissant le Seigneur, nous pourrions dire comme Job : « L'Éternel a donné, et l'Éternel a pris ; que le nom de l'Éternel soit béni » (Job 1:21). Peut-être jusqu'alors avons-nous été davantage occupés des « dons » que du Donateur ? Le Seigneur nous reprend ce qu'Il nous avait donné, mais Lui demeure et, occupés de Lui, nous serons consolés.

2.6 Comment apporter les consolations à d'autres

Un enfant de Dieu, éprouvé ou découragé, a besoin des consolations divines. Pour être capable de les lui apporter, il faut connaître « le Dieu de toute consolation », il faut avoir été soi-même consolé (2 Cor. 1:4). Sinon, nous ne saurons pas parler de Dieu « comme il convient » (cf. Job 42:7-8). Lorsque les trois amis de Job apprirent ce qui lui était arrivé, ils vinrent pour le consoler (Job 2:11). Leurs intentions étaient louables. Assis avec lui à terre sept jours et sept nuits, ils demeurèrent silencieux, contemplant sa douleur. Ce n'est qu'après l'avoir entendu « maudire son jour » qu'ils essayèrent de prononcer quelques paroles de consolation. Mais ce n'étaient pas les consolations qui viennent de Dieu ! Nous les voyons, tout au long de leurs discours, s'efforcer de justifier Dieu, un Dieu qu'ils ne connaissaient pas comme « le Dieu de toute consolation », et insinuer que Job avait sans doute commis quelque péché, ignoré de tous... Rien en tout cela qui puisse répondre aux besoins du patriarche ! Ils n'étaient pas « capables de consoler ceux qui sont dans quelque affliction que ce soit ». Aussi Job leur demande : « Comment me consolez-vous avec de vaines consolations ? » Éliphas, Bildad et Tsohar étaient des « consolateurs fâcheux » (Job 21:34 ; 16:2). Plus tard, Job priera pour eux, « et tous ses frères, et toutes ses sœurs, et tous ceux qui l'avaient connu auparavant vinrent à lui... et ils sympathisèrent avec lui et le consolèrent... » (Job 42:10-11). L'histoire de Job fait ressortir le contraste entre les consolations qui — même apportées par des croyants — ne sont pas les consolations de Dieu, et celles qui peuvent seules amener celui qui est éprouvé à dire : « maintenant, mon œil t'a vu... » (Job 32 à 42). Jean 11 présente le contraste entre les consolations humaines et celles du Seigneur. « Les Juifs étaient venus auprès de Marthe et de Marie pour les consoler au sujet de leur frère » (Jean 11:19). Sans doute y avait-il tout un rite qu'il convenait d'observer : l'usage voulait, assure-t-on, que les amis, assis auprès de la famille affligée, manifestent leur sympathie par de profonds soupirs, puis venaient les larmes... Aujourd'hui encore, que de paroles de circonstance, que de formes observées, dans lesquelles il y a souvent peu de réalité et qui n'apportent aucune consolation à un cœur éprouvé ! — Mais Jésus vient. Il pleure au tombeau de Lazare... Son cœur sympathise. Puis Il déploie toute sa puissance divine. Vraie consolation pour des affligés ! Dans l'épreuve, dans les difficultés, nous apprenons à réaliser notre impuissance et à connaître la puissance de Dieu : Job a pu dire : « Je sais que tu peux tout... » et les deux sœurs de Béthanie ont fait la même expérience. Nous apprenons aussi à connaître l'amour divin, tendre et fidèle. Il y a là une consolation que rien autre ne peut donner !

La Parole nous entretient de ceux qui ne trouvent pas de consolation et de ceux qui refusent d'être consolés.

2.7 Ceux qui ne trouvent pas de consolations

« Ô affligée, battue de la tempête, qui ne trouves pas de consolation... » (Ésaïe 54:11). C'est de Jérusalem qu'il est question dans ce passage. Privée de fils, elle connaît « l'opprobre de son veuvage » et l'Éternel l'a abandonnée « pour un petit moment ». Elle ne trouve pas de consolation...

« Comment est-elle assise solitaire, la ville si peuplée ?... Elle pleure, elle pleure pendant la nuit, et ses larmes sont sur ses joues ; de tous ses amants, il n'en est pas un qui la console... Elle est descendue prodigieusement ; il n'y a personne qui la console... Sion étend ses mains, il n'y a personne qui la console... »

« Il est loin de moi, le consolateur qui restaurerait mon âme... Ils m'ont entendue gémir : il n'y a personne qui me console... » (Lam. de Jérémie 1:2, 9, 17, 16, 21).

La Parole se sert de telles expressions pour dépeindre les souffrances d'Israël et surtout du résidu qui, douloureusement affligé, ne trouvera aucune consolation. Et cependant, elle ne lui manquera pas, la sympathie de Celui qui, venu ici-bas pour recommencer l'histoire d'Israël, a voulu « dans toutes leurs détresses être en détresse » (Ésaïe 63:9). N'a-t-Il pas dit, par la bouche du Psalmiste : « L'opprobre m'a brisé le cœur, et je suis accablé ; et j'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne... et des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé » (Ps. 69:20) ? C'est le Fils bien-aimé du Père qui a pris une telle place ; Lui qui était toujours en joie dans sa présence, a souffert en sympathie avec ceux qui, affligés, battus de la tempête, ne trouvent pas de consolation. Le Ps. 88 aussi nous le montre au sein de la souffrance, alors qu'il a dû s'écrier : « Ta fureur s'est appesantie sur moi, et tu m'as accablé de toutes tes vagues », sans qu'il y ait eu pour Lui aucune consolation. Christ souffrant de la part des hommes (Ps. 69) a été abandonné de tous. Endurant les souffrances qui venaient de Dieu (Ps. 88), Il a été seul sur la croix. Le Dieu de toute consolation console ceux qui sont dans quelque affliction que ce soit, mais pour Christ, il n'y a eu là aucune consolation (Ps. 22:1-6).

Dieu est fidèle, Il n'oubliera pas son peuple ! Il a préparé une consolation pour celui qui, battu de la tempête, n'en trouve pas. Après sa résurrection, c'est à Jérusalem coupable du rejet et de la crucifixion de son Messie, que le Seigneur s'est adressé en premier lieu pour lui offrir sa grâce (Luc 24:47 ; Actes 1:4-8). De même, le prophète parle à Jérusalem (Ésaïe 54) après que l'œuvre de l'expiation, accomplie par le Messie d'Israël, a été annoncée au chapitre précédent. Il lui déclare que, cette œuvre étant achevée, le temps de son affliction ayant pris fin, elle goûtera la consolation... Les jours d'épreuve paraissent si longs ! Mais ce n'est que « pour un moment » que l'Éternel lui avait caché sa face, ce n'est que « pour un petit moment » qu'Il l'avait abandonnée (cf. pour ce qui concerne les croyants faisant partie de l'Église : Rom. 8:18 ; 2 Cor. 4:17-18 ; 1 Pierre 1:6). Maintenant, elle ne se souvient plus de l'opprobre de son veuvage, toutes les souffrances sont oubliées, elle savoure cette « bonté éternelle » avec laquelle Dieu a compassion des siens, et la paix de ses fils est grande (Ésaïe 54:8, 7, 4, 13).

Qu'une âme affligée, battue de la tempête, ne trouvant pas de consolation, soit reconfortée par la lecture de ces portions de la Parole de Dieu. La délivrance est proche ! Celui qui nous aime et veut fortifier notre foi, nous encourage comme Il le fera pour Israël dans la tribulation, en dirigeant nos regards vers le moment où notre espérance sera réalisée et où nous goûterons l'éternelle consolation.

2.8 Ceux qui refusent d'être consolés

Mais y aurait-il quelqu'un qui serait découragé et abattu à un tel point qu'il refuserait d'être consolé ? « Au jour de ma détresse, j'ai cherché le Seigneur ; ma main était étendue durant la nuit et ne se lassait point ; mon âme refusait d'être consolée » (Ps. 77:2). Ce Psaume nous parle du « temps de la détresse pour Jacob » (Jér. 30:7) ; il exprime les sentiments qu'éprouvera le résidu à ce moment-là, sentiments qui ne peuvent être ceux du chrétien aujourd'hui. Il contient cependant des enseignements pour les temps actuels, en

particulier pour une âme qui aurait tendance à se replier sur ses difficultés et penserait qu'il ne peut y avoir aucune consolation à la mesure de sa détresse. Il nous dépeint les exercices d'un croyant qui refuse d'être consolé parce qu'il est surtout occupé de sa douleur ; il n'a pas oublié ce que Dieu a été dans le passé, toutes les délivrances qu'il a voulu opérer en sa faveur, mais il considère aussi les circonstances dans lesquelles il se trouve et desquelles Dieu ne le délivre pas. Il en arrive à douter que Dieu soit le même ! Il refuse d'être consolé parce qu'il n'a pas le sentiment que Dieu l'aime toujours. — Dieu veuille fortifier notre foi et nous préserver de tomber dans un état semblable ! Ne doutons jamais de son amour, même si tout nous est contraire. Ne jugeons pas de son amour d'après nos circonstances, mais considérons toujours nos circonstances comme préparées par son amour ! (cf. Rom. 5:3-8).

À un moment de son histoire, Jacob a refusé toute consolation. On lui rapportait la tunique de Joseph après l'avoir plongée dans le sang d'un bouc et, convaincu que son fils était mort, il menait deuil. Quelle consolation ses fils et ses filles auraient-ils pu lui donner lorsqu'ils se levèrent et vinrent à lui pour le consoler ? Ils avaient vendu leur frère pour être esclave en Égypte et s'efforçaient de cacher la chose à leur père. Toute leur conduite était caractérisée par la méchanceté, le mensonge, l'hypocrisie. Ils étaient incapables d'apporter une vraie consolation. Ce n'est donc pas une consolation divine que le patriarche refuse. Mais il est dans un tel état d'âme qu'il semble dire : n'essayez pas de m'apporter un baume consolateur, il n'y en a pas pour une détresse comme la mienne ; mon deuil et ma douleur ne prendront jamais fin, si ce n'est lorsque j'aurai rejoint mon fils au séjour des morts (Genèse 37:31 à 35). Sans doute les consolations humaines ne pourront rien apporter à un cœur déchiré, mais Dieu avait en réserve de douces consolations pour Jacob. Quelle consolation, en effet, lorsqu'il put dire : « C'est assez ! Joseph mon fils vit encore ; j'irai, et je le verrai avant que je meure » lorsqu'il entendit la parole divine : « ... et Joseph mettra sa main sur tes yeux », lorsque Joseph « se jeta à son cou, et pleura longtemps sur son cou » ! (Genèse 45:28 ; 46:4, 29). Il ne désire plus rien maintenant, son âme est consolée, il peut mourir en paix ! « Que je meure à présent, après que j'ai vu ton visage, puisque tu vis encore » (Genèse 46:30).

« Or notre Seigneur Jésus Christ lui-même, et notre Dieu et Père, qui nous a aimés et nous a donné une consolation éternelle et une bonne espérance par grâce, veuille consoler vos cœurs, et vous affermir en toute bonne œuvre et en toute bonne parole » (2 Thess. 2:16-17).

3 La consolation des Écritures ME 1948 p. 169

3.1 La Parole console en présentant Christ

« Car toutes les choses qui ont été écrites auparavant ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des écritures, nous ayons espérance » (Rom. 15:4). La patience des Écritures, c'est la patience de Christ. La Parole nous la présente, homme parfait ici-bas, souffrant avec patience. Elle retrace également la vie de ceux qui ont marché à la suite de « Jésus, le chef et le consommateur de la foi », endurant avec patience de grandes souffrances et se réjouissant dans l'espérance de la gloire à venir. Lire la Parole pour y contempler le parfait Modèle, pour y considérer ceux qui nous sont donnés comme exemples, constituera pour nous une exhortation à la patience et nous sera en consolation (cf. Hébr. 12:1 à 3). C'est la consolation des Écritures ; elle fortifie l'espérance dans le cœur des rachetés.

3.2 Consolation dans l'espérance de la gloire avec Christ

Alors que tant de « fardeaux » nous empêcheraient d'avancer et que « le péché nous enveloppe si aisément », la Parole nous donne les forces spirituelles nécessaires pour « courir avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus... assis à la droite du trône de Dieu ». L'espérance du croyant, c'est la gloire avec Christ déjà entré « comme précurseur pour nous » dans les lieux célestes. Bien qu'il n'y ait aucun élément d'incertitude dans cette espérance, elle n'aura sa réalisation qu'à la venue du Seigneur. Afin que « nous ayons une ferme consolation » en attendant que notre espérance devienne une réalité, Dieu a voulu nous donner deux choses : la promesse et le serment (Hébr. 6:11 à 20). Il accomplira les promesses de sa Parole car Il n'est pas « un homme pour mentir » (Nomb. 23:19) et, à ce point de vue, le serment n'était pas nécessaire. Il est ajouté en raison de la faiblesse de notre foi. Cela nous montre, d'une part, que Dieu a compassion de nous ; d'autre part, qu'Il désire pénétrer nos cœurs de la certitude de ce qu'Il a promis. La foi du croyant repose ainsi sur un fondement inébranlable : appuyés sur les promesses de la Parole, que confirme le serment, nous avons « une ferme consolation ».

Des promesses de ta Parole,
Seigneur Jésus, tu te souviens ;
Et ton Esprit d'amour console
Guide et réjouit tous les tiens.

3.3 La Parole console maintenant, ici-bas

Quand notre espérance sera réalisée, le temps de l'affliction aura pris fin à jamais. Mais c'est encore aujourd'hui le temps de l'affliction. Heureux sommes-nous de n'être pas sans ressources ! Nous trouvons dans la Parole la nourriture spirituelle par le moyen de laquelle nous sommes tenus debout. En la lisant, nous entendons Dieu nous parler et nous expérimentons qu'au travers de tout, c'est la Parole qui nous fait vivre. Elle acquiert du prix pour nos cœurs et nous goûtons en cela même une riche consolation : « c'est ici ma consolation dans mon affliction, que ta parole m'a fait vivre » (Ps. 119:50). Les incrédules ne peuvent pas comprendre que le croyant trouve de pareilles consolations dans le Saint Livre, ils ne peuvent concevoir son obéissance patiente et confiante et souvent, ils se moquent de lui. Mais précisément, la Parole lui enseigne que ceux qui vivent pieusement sont l'objet des moqueries du monde et même, parfois, de ses persécutions (2 Tim. 3:12). Ce qu'il a à souffrir constitue donc la preuve qu'il marche dans la crainte de Dieu et cela n'a d'autre résultat que de l'attacher davantage encore à la Parole : « les orgueilleux se sont moqués de moi excessivement : je n'ai pas dévié de ta loi » (Ps. 119:51). Cet attachement à la Parole le garde dans le chemin dans lequel il doit marcher. L'âme peut ensuite rappeler ce que Dieu a décrété depuis longtemps : le méchant sera jugé, le juste délivré et béni. Elle trouve là une nouvelle consolation — consolation donnée par la Parole qui nous dit ce que Dieu s'est proposé, « ses ordonnances de jadis » : « je me suis souvenu de tes ordonnances de jadis, ô Éternel ! et je me suis consolé » (Ps. 119:52). La Parole nous conduit jusque dans le sanctuaire : c'est là qu'Asaph, éprouvé au milieu des méchants, a été amené — c'est là qu'il a été instruit, fortifié et consolé (Ps. 73).

La confiance en Dieu et en sa Parole est une grande consolation dans l'affliction. Entouré d'ennemis, n'ayant rien ici-bas sur quoi il puisse s'appuyer, le croyant peut toujours compter sur Dieu qui est fidèle pour accomplir ce qu'Il a promis. Le verset 82 du même Psaume 119 nous montre l'âme au sein de la fournaise, traversant la détresse extrême. Elle attend le secours d'en-haut et soupire après les consolations divines : « Quand me consoleras-tu ? » C'est une parole de Dieu qui lui apportera cette consolation, elle le sait bien — les expériences déjà faites le lui ont appris (v. 50-52). Aussi, elle s'écrie : « ... Mon âme languit après ton salut ; je m'attends à ta parole. Mes yeux languissent après ta parole... » (v. 81-82). Elle exprime sa confiance dans la parole divine qui peut seule apporter de la consolation à un cœur éprouvé.

3.4 *L'Écriture faisant connaître la voix de Celui qui console — Ésaïe 40, 49, 51, 52*

La Parole nous est en consolation parce qu'elle nourrit nos âmes et les fortifie, parce qu'elle occupe nos cœurs de l'espérance qui est devant nous — mais surtout, parce qu'elle nous fait entendre la voix de Celui qui console. Il vaut la peine d'avoir été dans l'affliction si l'on a appris à connaître le Seigneur sous ce caractère !

Le peuple d'Israël traversera les grandes eaux ; il fera alors l'expérience que si les souffrances abondent, la consolation abonde aussi (cf. 2 Cor. 1:5). Le livre du prophète Ésaïe nous le montre de façon particulière :

« Et tu diras en ce jour-là : je te célébrerai, Éternel, car tu étais en colère contre moi, et ta colère s'est détournée, et tu m'as consolé (Ésaïe 12:1). Le chapitre 12 contient les dernières strophes du cantique commencé au chap. 5, dans lesquelles la bénédiction finale du peuple est célébrée. Maintenant, la colère de l'Éternel s'est détournée et Israël savoure la douceur de la consolation. Son temps de détresse est accompli, son iniquité est acquittée, Jérusalem a reçu, de la main de l'Éternel, le double pour tous ses péchés, et le jour de la consolation est venu : « Consolez, consolez mon peuple... » (Ésaïe 40:1). Ce sont les jours glorieux du règne : « Des rois verront, et se lèveront, — des princes, et ils se prosterneront, à cause de l'Éternel qui est fidèle... », le pays de Canaan est rétabli, les captifs délivrés, le temps de l'affliction n'est plus : « Ils n'auront pas faim, et ils n'auront pas soif, la chaleur et le soleil ne les frapperont pas ; car celui qui a compassion d'eux les conduira et les mènera à des sources d'eau ». Tout ce passage décrit la consolation apportée par l'Éternel à son peuple : « Car l'Éternel console son peuple et fera miséricorde à ses affligés » (Ésaïe 49:7 à 13). Dans le chapitre 51 et les douze premiers versets du chapitre 52, nous avons les exercices d'âme du résidu fidèle auquel sept appels successifs sont adressés. Le premier est pour ceux qui « poursuivent la justice » et « cherchent l'Éternel ». Dieu a toujours une précieuse consolation pour ceux-là, dans tous les temps. Leur grande faiblesse pourrait être une cause de découragement. — n'en est-il pas ainsi pour nous-mêmes ? Mais Dieu est puissant et fidèle. Abraham en a fait l'expérience, « étant pleinement persuadé que ce qu'il a promis il est puissant aussi pour l'accomplir » (Rom. 4:21). C'est un encouragement pour ce résidu, faible, peu nombreux, douloureusement éprouvé. Dieu les bénira et les multipliera, comme Il l'a fait autrefois pour le « père de tous ceux qui croient ». Et la promesse divine est là pour fortifier la foi de ces fidèles : « L'Éternel consolera Sion ; il consolera tous ses lieux arides, et fera de son désert un Eden, et de son lieu stérile, comme le jardin de l'Éternel. L'allégresse et la joie y seront trouvées, des actions de grâces et une voix de cantiques » (Ésaïe 51:1 à 3). Le quatrième appel (v. 9) commence par une prière du résidu : il demande l'intervention puissante de l'Éternel en sa faveur et rappelle ce que « le bras de l'Éternel » a fait dans le passé pour délivrer son peuple. Remplis de confiance, les fidèles saluent ensuite la délivrance future (v. 11). Au v. 12, c'est l'Éternel qui prend la parole : « C'est moi, c'est moi qui vous console ! » Goûter la consolation divine après des jours de détresse est une bienheureuse part, mais le connaître, Lui, comme Celui qui console ! Nous avons la même pensée dans le chapitre 61 : le premier verset et le début du deuxième annoncent prophétiquement la première venue de Christ (cf. Luc 4:16 à 19). Nous avons ensuite son apparition en puissance et la description du règne. Son apparition amènera tout à la fois le jugement de ses ennemis et la délivrance du résidu fidèle. Ceux qui ont le cœur brisé, les captifs et ceux qui mènent deuil connaîtront la consolation divine (v. 2). Mais ils auront ce qui est plus précieux encore que la consolation elle-même : « Je me réjouirai avec joie en l'Éternel, mon âme s'égayera en mon Dieu... » (v. 10). C'est la connaissance de Celui qui console et devient ainsi, pour les siens, le sujet de l'allégresse et de la joie. Ésaïe 66:13 nous dit avec quelle douceur Il les consolera : « Comme quelqu'un que sa mère console, ainsi moi, je vous consolerais ; et vous serez consolés... ». C'est avec la même tendresse que le Seigneur veut consoler aujourd'hui ceux qui sont affligés !

3.5 *L'exemple du résidu remontant de captivité*

Tandis qu'il aura l'espérance de cette consolation, le résidu éprouvé sera l'objet de la miséricorde divine et aura, dans sa tribulation même, le secours et la consolation que seul l'Éternel peut donner. « Car toi, ô Éternel ! tu m'auras aidé et tu m'auras consolé » (Ps. 86:17).

La promesse de la consolation, donnée au résidu de la fin, était déjà pour le faible résidu remonté de la captivité de Babylone. Leurs circonstances étaient un sujet de découragement, c'est pourquoi Dieu se plaît à les consoler. L'Éternel fait entendre « de bonnes paroles, des paroles de consolation ». Il avait été indigné envers Jérusalem et les villes de Juda pendant soixante-dix années, mais le temps était venu où Il allait user de miséricorde : « Je suis revenu à Jérusalem avec miséricorde ; ma maison y sera bâtie... l'Éternel consolera encore Sion, et choisira encore Jérusalem ». L'accomplissement de ces promesses aura lieu quand le Messie sera manifesté en gloire ; cependant, ces paroles étaient pour la consolation du résidu qui remontait de Babylone ; elles devaient l'encourager à reprendre la construction de la maison de l'Éternel. C'était peu de chose aux yeux des hommes et pourtant rien dans ce monde n'avait plus de prix aux yeux de Dieu. Encouragement pour nous, encore aujourd'hui, dans l'accomplissement de tant de services qui peuvent paraître sans grande valeur à beaucoup, mais que le Seigneur apprécie, s'ils sont selon sa pensée. Dieu considèrerait son peuple, Il voyait sa souffrance, comprenait ses douleurs... Au milieu des nations « en repos et tranquilles », le peuple de Dieu était affligé. Mais Dieu ne l'oubliait pas ! Il lui montrait sa fidélité par un accomplissement partiel des promesses. Ses paroles étaient pour lui « des paroles de consolation » (Zacharie 1:11 à 17).

3.6 *La Parole qui surmonte les doutes*

Bien des pensées nous assaillent quand le chemin est difficile, quand les vents sont contraires. Que de questions nous sommes conduits à nous poser ! que de « pourquoi ? ». L'ennemi cherche à semer le doute dans nos cœurs, il lance ses « dards enflammés » pour ébranler notre foi. Quelle victoire il remporterait si, dans l'agitation de nos pensées, nous en arrivions à ne plus compter sur Dieu, à raisonner sur les déclarations de sa Parole, à douter qu'Il puisse accomplir les promesses qu'elle contient ! Ce sont sans doute des luttes et des exercices que la plupart d'entre nous ont eu parfois à soutenir, à des degrés divers. Les angoisses de la lutte ajoutent une souffrance nouvelle à celles qui ont donné naissance à cette multitude de pensées en nous. Qu'en serait-il si Dieu n'avait compassion de notre détresse et ne venait à nous pour nous secourir ! Sa Parole fortifie notre foi, elle nous fait entendre la voix si douce de Celui qui veut ramener la paix dans notre cœur troublé et nous apporter la consolation qui est comme un baume sur une plaie avivée. « Dans la multitude des pensées qui étaient au dedans de moi, tes consolations ont fait les délices de mon âme » (Ps. 94:19).

3.7 *Exemple de Ruth*

Ruth était l'une de ces trois veuves qui, affligées et dans l'amertume, avaient quitté les champs de Moab pour se rendre à Bethléhem. Orpa retourne chercher des consolations « vers son peuple et vers ses dieux », mais Ruth s'attache à Naomi « et elles marchèrent les deux jusqu'à ce qu'elles arrivèrent à Bethléhem ». Ruth va glaner dans le champ de Boaz, puis elle entendra la voix de Boaz lui-même et les grâces s'accumuleront sur elle comme autant de consolations pour son cœur meurtri. Quel accueil elle a trouvé ! quelles richesses lui ont été dispensées ! C'est plus qu'elle n'aurait osé espérer. Si Orpa est allée chercher quelque consolation humaine dans les champs de Moab, Ruth a trouvé la vraie consolation dans le champ de Boaz : « Mon Seigneur ! que je trouve grâce à tes yeux ! car tu m'as consolée, et tu as parlé au cœur de ta servante... » (Ruth 2:13).

Méditons ces deux exemples. Que celui d'Orpa nous enseigne à nous détourner de ce que le monde peut offrir : il y a le deuil et l'amertume au pays de Moab, on n'y trouve ni vie pour l'âme, ni consolation pour le cœur. Que celui de Ruth, au contraire, nous stimule. La Parole, vrai champ de Boaz, est riche des vraies consolations. Mais encore, dans ce « champ » nous entendrons la voix de notre Boaz et, l'ayant entendu parler à notre cœur, nous pourrions lui dire aussi, en vérité « tu m'as consolé ».

Ta gloire, ô notre Dieu ! brille dans ta parole ;
Elle est, pour tes enfants, un trésor précieux ;
C'est la voix d'un ami qui soutient et console ;
C'est la lettre d'amour écrite dans les cieus.

4 Consolation dans le deuil

ME 1948 p. 214

La mort brise des liens, provoque de douloureuses séparations. Que de deuils laissent inconsolables ceux qui n'ont pas d'espérance ! C'est surtout dans de tels moments que l'on éprouve la vanité des consolations humaines. Heureux sommes-nous d'avoir les consolations divines ! Lorsqu'un de nos bien-aimés a été recueilli dans le repos, nous sommes affligés sans doute, mais nous ne sommes pas « affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance » (1 Thess. 4:13-18).

4.1 Considérer la part de ceux qui nous ont quittés

Considérer la part de ceux qui nous ont quittés, morts en Christ, est une vraie consolation pour un cœur brisé. Ils sont dans le repos ! Il nous semble souvent que ceux que nous aimons, les membres de nos familles, nous appartiennent. Mais ils sont au Seigneur et le moment vient où Il les reprend à Lui. Un croyant qui s'endort (c'est l'expression que la Parole emploie lorsqu'un croyant est appelé à passer par la mort : Marc 5:39 ; Luc 8:52 ; Jean 11:11, 14 ; Actes 7:60 ; 1 Cor. 15:6, 20, 51 ; 1 Thess. 4:13, 14, 15) ou « déloge », est « avec Christ », et « cela est de beaucoup meilleur ». Mourir est « un gain » (Phil. 1:21-23). Les rachetés de Christ qui se sont endormis attendent comme nous le jour où aura lieu la première résurrection, mais ils sont, pour attendre, dans une condition meilleure que la nôtre. Ils sont « avec Jésus » (cf. Luc 23:43) — « avec le Seigneur » (2 Cor. 5:8 ; 1 Thess. 4:17) — « avec Christ » (Phil. 1:23), trois pensées différentes, chacune en relation avec l'un des titres de notre Seigneur Jésus Christ.

La mort, « roi des terreurs » pour l'incrédule (Job 18:14), est pour le racheté l'entrée dans le repos, la fin des souffrances, la mise de côté complète de tout ce qui est un obstacle à la jouissance de la communion avec Christ. Ici-bas, bien des choses viennent interrompre notre communion avec le Seigneur, tandis que dans le repos où sont introduits les croyants délogés, rien ne peut venir s'interposer comme un nuage pour entraver la joie et le bonheur de celui qui est « avec le Seigneur ».

Quelle consolation nous pouvons goûter en considérant la part si heureuse de ceux de nos bien-aimés que le Seigneur a repris à Lui ! Sans doute étions-nous disposés à faire tout ce qui était en notre pouvoir pour rendre leur vie plus facile et plus agréable. Et les voilà introduits dans le lieu où il n'y a aucune ombre à leur bonheur ! À travers nos larmes, nous pouvons nous réjouir en pensant à l'éternelle félicité dans laquelle ils sont déjà entrés.

4.2 Ce que le Seigneur éprouve lorsqu'Il prend auprès de Lui l'un de ses rachetés

Nous sommes consolés aussi en considérant la satisfaction que le Seigneur éprouve lorsqu'Il prend auprès de Lui l'un de ses rachetés. « Toujours avec le Seigneur » (1 Thess. 4:17), c'est pour le cœur du croyant : sa Personne est l'objet de nos cœurs et c'est avec Lui que nous serons éternellement ! Mais Jean 17:24 arrête la pensée sur la joie qui sera celle du Seigneur lui-même : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi... ». Quelle satisfaction pour son cœur d'avoir avec Lui ceux que le Père lui a donnés et, pour lesquels Il est mort sur la croix du Calvaire !

4.3 Considérer le moment où nous serons enlevés ensemble

Bonheur parfait de ceux qui se sont endormis, joie que le Seigneur lui-même éprouve, n'y a-t-il pas là de précieux sujets de consolation pour des cœurs meurtris ? Mais encore, si Dieu ne veut pas que nous soyons affligés « comme les autres qui n'ont pas d'espérance », c'est parce qu'Il désire fixer nos regards sur le moment où « le Seigneur lui-même... descendra du ciel » et où « les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur ». L'espérance du retour du Seigneur, « bonne espérance par grâce », « bienheureuse espérance », ravivée dans nos cœurs lors du départ de nos bien-aimés, constitue une consolation dont nous pouvons mesurer la valeur quand nous sommes dans le deuil. « Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles ». Nous attendons le moment où « Dieu essuiera toute larme de nos yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine ; car les premières choses sont passées ». (Apoc. 21:4). Ce sera alors l'état immuable, l'état d'éternité — nous serons à jamais consolés ! Mais de chacun de nos bien-aimés, il peut être dit après qu'il est délogé « maintenant lui est consolé ici » (Luc 16:25).

Consolation pour le présent, dispensée à ceux qui pleurent ; consolation pour l'éternité, part de tous ceux qui « se sont endormis par Jésus », « consolation éternelle » dont la jouissance ne s'affaiblira jamais. Lorsqu'elle sera devenue une réalité, la « bonne espérance par grâce » prendra fin, mais la consolation des rachetés, elle, n'a jamais de fin.

Écoutons la voix de l'Époux

Qui nous reedit sans cesse :

« Je viens ! Je viens ! consolez-vous,

Bientôt plus de tristesse ! »

Quelle richesse de consolation pour ceux que le Seigneur trouve bon d'affliger en leur retirant un être cher ! — Il y a cependant encore quelque chose de plus : quand le Seigneur vient visiter un croyant par une douloureuse épreuve, c'est la visite d'un Ami qui voudrait être plus près de lui.

4.4 Sympathie et tendresse de Celui qui pleure avec ceux qui pleurent

Une âme dans le deuil savoure la sympathie et la tendresse de Celui qui pleure avec ceux qui pleurent, elle apprend à mieux Le connaître, elle est enrichie spirituellement. Qui peut dire tout le travail que Dieu opère ainsi en faisant passer l'un des siens par le deuil ! Nous avons peut-être beaucoup compté sur nos forces et sur nos ressources, beaucoup parlé de notre foi, dans les jours de prospérité, mais lorsque l'épreuve est là il ne reste plus rien de ce sur quoi nous pensions pouvoir nous appuyer. Nous apprenons alors à nous connaître mieux nous-mêmes et à mieux connaître le Seigneur, sa sympathie, son amour fidèle — notre faiblesse et la force qu'Il fournit. L'épreuve est un chemin qui nous conduit à Christ ! N'y a-t-il pas en cela une source nouvelle d'encouragement et de consolation pour celui qui pleure ? Dieu nous a repris l'un de ceux que nous aimions, mais Lui demeure et Il voudrait que nous

trouvons tout en Lui. Nos afflictions contribuent à nous occuper davantage de Christ et à nous rendre ainsi capables de refléter quelque chose de Lui.

Si les épreuves, les deuils sont multipliés dans la vie d'un croyant, si les souffrances abondent, les consolations abondent aussi. Quelle grâce ! (2 Cor. 1:5). La vie de l'apôtre Paul en est un exemple, celle de David également — le livre des Psaumes en témoigne.

4.5 Mener deuil devant l'état du monde — Dieu console ceux qui le font

« Bienheureux ceux qui mènent deuil, car c'est eux qui seront consolés... » (Matt. 5:4). Ici, « mener deuil » c'est être affligé en considérant l'état du monde dans lequel nous avons à vivre. Le Roi est rejeté (les versets 1 à 12 de Matthieu 5 indiquent les différents caractères de ceux qui auront part au royaume) et les conséquences du péché sont visibles partout : souffrances, deuil, corruption, violence... Malgré cela, les hommes ne pensent guère, pour la plupart, qu'à se divertir. Au contraire, le croyant « mène deuil » ; il souffre en voyant ce que le péché a fait de la création sortie parfaite des mains du Créateur et, son cœur étant attaché au Seigneur, il est attristé en voyant ce monde, qui L'a crucifié, se réjouir — ou essayer de le faire — et tâcher de s'organiser sans Lui. Ce monde, déjà jugé, connaîtra plus tard les horreurs de l'exécution du jugement, tandis que ceux qui aujourd'hui « mènent deuil » seront consolés. « J'ai vu ses voies, et je le guérirai, et je le conduirai, et je lui rendrai la consolation, à lui et aux siens qui mènent deuil... L'Éternel sera ta lumière à toujours, et les jours de ton deuil seront finis... L'Esprit du Seigneur, l'Éternel, est sur moi... il m'a envoyé... pour consoler tous ceux qui mènent deuil... » (Ésaïe 57:18 ; 60:20 ; 61:1-2 ; voir encore 66:10 à 14). Quel changement Il opérera alors ! « Et je changerai leur deuil en allégresse, et je les consolerais, et je les réjouirai en les délivrant de leur douleur... » (Jérémie 31:13).

« Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console à l'égard de toute notre affliction... » (2 Cor. 1:3, 4).

5 Consolerez ceux qui sont découragés

ME 1948 p. 240

5.1 Consoler ses frères

L'exhortation adressée par l'apôtre aux frères de Thessalonique (1 Thess. 5:14) est aussi pour nous. Pensons avec sympathie non seulement à ceux qui sont dans le deuil, mais encore à tous ceux qui ont perdu ou sont en danger de perdre courage. Il y a tant de difficultés variées qui peuvent conduire au découragement ! Nous savons si peu, en général, prendre un réel intérêt aux circonstances de nos frères et sœurs, leur dire avec amour quelques paroles de consolation et de réconfort. Il faut parfois bien peu de chose pour encourager quelqu'un ; une simple poignée de mains pourra être beaucoup, si celui à qui nous la donnons y sent un témoignage d'affection fraternelle et de sympathie.

5.2 Paul à Rome

L'apôtre Paul avait un très grand désir d'aller à Rome (Rom. 1:10-11 ; 15:22 à 24) afin de faire part à ces croyants de quelque don de grâce spirituel — pour qu'ils soient consolés ensemble, eux et lui — pour y recueillir quelque fruit. Son désir a été exaucé, bien qu'il soit allé à Rome comme prisonnier. Actes 28 retrace les derniers pas de son voyage : les frères de Rome vinrent à sa rencontre jusqu'au forum d'Appius et aux Trois-Tavernes (v. 15). Ils avaient parcouru un long chemin, dans des conditions sans doute difficiles ; cela constituait un témoignage de sympathie précieux au cœur de l'apôtre : « Paul, les voyant, rendit grâces à Dieu et prit courage ». Il reçoit cet encouragement de Dieu lui-même, par le moyen des frères. Dieu savait qu'à ce moment-là, son cher serviteur avait besoin d'être consolé et, dans sa bonté fidèle, Il lui a envoyé les frères de Rome. Combien le cœur du pauvre prisonnier été réconforté ! Bel exemple des consolations que nous pouvons apporter de la part de Dieu à ceux auxquels elles sont nécessaires !

5.3 Consoler à propos de l'état d'une assemblée locale

La Parole nous enseigne aussi que l'état spirituel, les circonstances des assemblées locales peuvent être un sujet de préoccupation ou, au contraire, un motif d'encouragement et de consolation.

L'apôtre Paul, ayant appris ce qui se passait à Corinthe, avait adressé à cette assemblée une première lettre. Il dira plus tard aux Corinthiens quels sentiments il éprouvait en l'écrivant : « Je vous ai écrit dans une grande affliction et avec serrement de cœur, avec beaucoup de larmes... afin que vous connaissiez l'amour que j'ai si abondamment pour vous » (2 Cor. 2:4). Mais, après que le mal fut jugé, après que les Corinthiens eurent montré qu'ils étaient « purs dans l'affaire », l'apôtre leur écrit : « Je suis rempli de consolation... Celui qui console ceux qui sont abaissés, Dieu, nous a consolés par la venue de Tite, et non seulement par sa venue, mais aussi par la consolation dont il a été rempli à votre sujet, en nous racontant votre grand désir, vos larmes... » et il ajoute, après avoir rappelé ce que l'assemblée de Corinthe avait fait, en obéissance à sa première épître : « C'est pourquoi nous avons été consolés... » (2 Cor. 7:4, 6, 7, 13).

L'état des Thessaloniens avait été aussi un sujet de tristesse pour l'apôtre. L'ennemi avait suscité des persécutions, de sorte que leur foi était ébranlée ; ils pensaient que Dieu les abandonnait et cela pouvait les amener à rejeter ce qui constituait l'objet de leur foi. Le travail de l'apôtre dans cette assemblée eût été rendu vain ! L'ennemi ayant suscité ces tribulations avait aussi empêché l'apôtre d'aller jusqu'à Thessalonique (1 Thess. 2:18 ; 3:1 à 8). C'est alors que, « n'y tenant plus », l'apôtre envoie Timothée pour les affermir et les encourager touchant leur foi. À son retour, Timothée apporte « les bonnes nouvelles de leur foi et de leur amour ». Les Thessaloniens, ayant pris « le bouclier de la foi », avaient pu « éteindre tous les dards enflammés du méchant » ; ils étaient ainsi dans un état qui permettait à l'apôtre de leur écrire : « C'est pourquoi, frères, nous avons été consolés à votre sujet par votre foi, dans toute notre nécessité et notre tribulation ». Avoir été en consolation à l'apôtre dans la tribulation qu'il traversait, quel privilège pour les Thessaloniens !

Avec les Philippiens, l'apôtre avait goûté « quelque consolation en Christ ». Il désire maintenant que sa joie soit complète et elle le sera si tous sont d'un même sentiment, s'ils ont une même pensée et un même amour (Phil. 2:1-2). Évodie et Syntyche (4:2) empêchaient que sa joie fût accomplie. Et cela, parce qu'il y avait un désaccord entre elles. Lequel ? La Parole n'en dit rien, il ne valait pas la peine d'en parler. De semblables motifs ont une grande importance à nos yeux et nous amènent parfois à combattre pour faire prévaloir « notre » pensée. Mais ils n'ont aucune valeur aux yeux de Dieu !

Après avoir considéré ces trois exemples, nous pouvons nous poser cette question : notre état spirituel, les circonstances et l'état de l'assemblée locale sont-ils des sujets de préoccupation et de tristesse pour les autres ou, au contraire, de joie et d'encouragement ?

5.4 Consoler ceux qui sont sous la discipline du Père

Il est un service à ne pas oublier : consoler ceux qui sont découragés parce qu'ils ont à connaître une douloureuse discipline paternelle. « Aucune discipline, pour le présent, ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse... » (Héb. 12:11). Si nous ne

discernons pas les soins de l'amour divin dans les manifestations variées de la discipline, si nous n'y voyons pas le cœur du Père, nous serons en danger de perdre courage (Héb. 12:5). Quel réconfort si un frère vient nous dire les paroles qui consolent, nous occupant de l'amour du Père qui discipline ses enfants pour leur profit, nous montrant que la discipline est la preuve que nous sommes des fils, plaçant devant nos yeux le «plus tard» où sera rendu «le fruit paisible de la justice», si nous avons été exercés par cette discipline ! (Héb. 12:6, 8, 10, 11). Le cœur trouve alors, dans la discipline même, une consolation !

C'est ce qu'exprime la brebis : «Ta houlette et ton bâton ce sont eux qui me consolent» (Ps. 23:4). La houlette et le bâton, ce sont les instruments caractéristiques du berger. Ils nous parlent de tous les soins variés de la discipline. Quand ils sont employés, la brebis n'a aucun doute, c'est son Berger qui s'en sert. Elle ne dit pas : ce sont la houlette et le bâton qui me dirigent, qui me ramènent dans le chemin, qui éloignent le loup — elle sait que c'est son Berger qui s'occupe d'elle, parce qu'il l'aime. La brebis ne s'arrête pas aux causes secondes — qui font souvent murmurer et conduisent au découragement, si l'on ne va pas plus loin — elle voit la main de son Berger : c'est lui qui se sert de la houlette et du bâton. Aussi, elle est consolée ! Celui dont l'amour ne peut changer est près d'elle et s'occupe d'elle. Elle voit, au travers de la discipline, douloureuse peut-être, l'amour qui la dispense et c'est là une consolation pour elle. La discipline est une preuve de l'amour du Père pour ses enfants, du Berger pour sa brebis. Quelle consolation !

5.5 Consolation et restauration

2 Corinthiens 2:7 nous parle d'un autre service de consolation. Dans ce passage, l'apôtre s'adresse spécialement à une assemblée — ici, l'assemblée de Corinthe.

L'assemblée est responsable d'ôter «le méchant» (1 Cor. 5). Lorsque cela est nécessaire, l'assemblée doit agir dans la douleur et l'humiliation, conduite par le saint désir de maintenir le caractère qui convient au témoignage collectif, mais aussi recherchant la restauration de celui dont l'état a nécessité l'exclusion. Ce n'est pas au moment où il est exclu de la communion qu'il convient d'aller le consoler. La Parole nous enseigne, au contraire, que nous ne devons pas avoir de commerce avec lui, que nous ne devons même pas manger avec «un tel homme» (1 Cor. 5:11). Continuer, de propos délibéré, à entretenir des relations avec lui, c'est juger l'assemblée — chose extrêmement grave — et aussi, entraver la restauration de celui qui a été retranché. Malgré les apparences, c'est un manque d'amour à son égard. Tandis que l'obéissance à la Parole sera toujours la véritable manifestation de l'amour selon Dieu.

Mais lorsque celui qui a été retranché est restauré, l'assemblée doit alors pardonner et consoler, ratifier envers lui son amour (2 Cor. 2:7-8). La joie de la communion retrouvée constituera une consolation pour celui qui était tombé et que le Seigneur a relevé. Dieu saura donner les paroles d'encouragement et de réconfort qui lui feront du bien, alors que, peut-être, il conserve un tel souvenir de sa chute, de sa souffrance, de la souffrance et de l'humiliation dont il a été la cause dans l'assemblée, qu'il y aurait là, pour lui, un continuel sujet de tristesse. Pardonner, consoler... telle est l'attitude qui convient. Quand l'assemblée l'a fait, chacun peut aussi le faire individuellement. Il y a un beau service à remplir pour celui qui aura à cœur de l'exercer et à qui Dieu voudra le confier.

Pardonnez, consoler... c'est tout l'opposé de ce que nous serions naturellement portés à faire : considérer avec quelque supériorité celui qui a connu la triste et douloureuse humiliation d'une chute — peut-être même y faire une allusion, plus ou moins voilée, après que cependant il a été restauré et a retrouvé la communion de l'assemblée. Agir ainsi ne serait pas agir dans l'amour ; cela montrerait que l'on a peu compris les enseignements de la Parole à ce sujet et dénoterait, sans doute, un état spirituel laissant à désirer.

Pierre, restauré, a été consolé par le Seigneur (Jean 21:15 à 19). Dès lors, il a pu — comme le Seigneur le lui avait dit — «fortifier ses frères» (Luc 22:32) et adresser aux Juifs cette parole : «Mais vous, vous avez renié le Saint et le Juste...» (Actes 3:14), sans crainte que son reniement lui soit reproché. Consolé, celui qui était tombé et qui a été restauré, pourra encore avoir un service à remplir, si Dieu trouve bon de lui en donner un. Comme l'histoire de Pierre, celle de Marc est aussi un enseignement pour nous à cet égard (Actes 13:5-13 ; 15:36 à 41 ; Philémon 24 ; 2 Tim. 4:11 ; Col. 4:11).

5.6 Avoir goûté soi-même les consolations divines

Pour pouvoir apporter à d'autres les consolations divines, il faut en avoir soi-même goûté tout le prix. C'est après avoir bu à la source que l'on peut rafraîchir les autres (cf. Jean 7:37-38). L'apôtre Paul, qui avait traversé des souffrances si grandes qu'il avait «désespéré même de vivre», bénit Dieu parce que ces circonstances lui avaient permis de le connaître comme «le Dieu de toute consolation», le rendant ainsi capable de consoler ceux qui sont dans quelque affliction que ce soit, par la consolation dont il avait été lui-même consolé de Dieu. Les expériences faites étaient pour la consolation des saints, l'apôtre était ainsi un canal de bénédictions (2 Cor. 1:3 à 7).

N'y a-t-il pas, là aussi, une consolation pour nos cœurs ? Penser que si Dieu nous fait traverser la souffrance, c'est afin de nous employer à la consolation de ceux qui sont éprouvés, en leur apportant ce que nous aurons reçu de Lui !

6 En consolation à d'autres

ME 1948 p. 253

6.1 Paul avait besoin de consolations

Après avoir rappelé les souffrances physiques endurées au cours de son ministère, l'apôtre parle de sa sollicitude pour toutes les assemblées (2 Cor. 11:23 à 28). Quelle affliction, quel serrement de cœur, quelles larmes en pensant à l'état de telle ou telle assemblée ! (cf. 2 Cor. 2:4). Que de sujets de découragement pouvait avoir l'apôtre Paul ! Mais Dieu, dans sa grâce, a voulu lui dispenser toutes les consolations dont Il savait qu'il avait besoin : il prendra courage lorsque les frères de Rome viendront à sa rencontre ; les nouvelles que Timothée lui rapporte de Thessalonique, celles que Tite lui donne des Corinthiens sont un réconfort pour celui qui porte les assemblées sur son cœur. Dieu a voulu aussi employer quelques-uns de ses serviteurs pour consoler l'apôtre.

6.2 Ceux qui ont consolé l'apôtre Paul

«Aristarque, mon compagnon de captivité, vous salue, et Marc, le neveu de Barnabas... et Jésus, appelé Juste... Ceux-ci sont les seuls compagnons d'œuvre pour le royaume de Dieu qui aussi m'ont été en consolation » (Col. 4:10, 11).

Aristarque, compagnon de voyage de l'apôtre, compagnon d'œuvre, compagnon de captivité (Actes 19:20 ; Philémon 24 ; Col. 4:10) est toujours présenté comme étant avec l'apôtre (voir encore Actes 20:4 ; 27:2). Près de lui pour le consoler !

Marc, après avoir grandi sous l'influence d'une mère pieuse, dans une maison où il avait été mis en contact avec la Parole, avait été serviteur de Barnabas et de Saul (Actes 12:12 ; 13:5). Lorsque les difficultés survinrent, il regarda en arrière et retourna à Jérusalem (Actes 13:13). Puis il fut la cause d'un désaccord entre Barnabas et Paul : le premier aurait voulu «prendre avec eux Jean, aussi appelé Marc», tandis que le second, ayant sans doute plus de discernement, ne le voulut pas. Ce désaccord fut tel qu'il y eut de l'irritation entre Barnabas et Paul, en sorte qu'ils se séparèrent (Actes 15:36 à 41). Paul avait compris que Marc n'était pas encore en état de se remettre à l'ouvrage, mais il n'avait aucun parti pris contre lui et le témoignage qu'il rendra à son égard, dans la suite, le

montre bien : l'apôtre l'appelle son « compagnon d'œuvre » (Philémon 24) ; il déclare qu'il lui est « utile pour le service » (2 Tim. 4:11) et qu'il est l'un des trois qui lui ont été « en consolation » (Col. 4:11).

« Car nous avons une grande joie et une grande consolation dans ton amour, parce que les entrailles des saints sont rafraîchies par toi, frère. » (Philémon 7).

Ici, l'apôtre était réjoui et consolé en considérant l'activité de Philémon, son service en faveur des saints. Quel rafraîchissement ils goûteront par son moyen ! Consolation précieuse procurée à l'apôtre, qui se réjouissait parce qu'un tel service était en bénédiction à l'assemblée et à tous les saints. L'apôtre aimait le Seigneur, il aimait l'assemblée, il aimait les frères, il se réjouissait donc de tout ce qui était pour le bien du témoignage.

« Le Seigneur fasse miséricorde à la maison d'Onésiphore, car il m'a souvent consolé et n'a point honte de ma chaîne... » (2 Tim. 1:16 à 18).

Dans un moment où l'apôtre aurait eu particulièrement besoin de sympathie, tous ceux qui étaient en Asie s'étaient détournés de lui. Phygelle et Hermogène, sur lesquels il avait peut-être compté pour lui apporter quelque réconfort, s'étaient éloignés, eux aussi (v. 15). Paul connaissait, dans une certaine mesure, les souffrances de son divin Maître qui fut abandonné des siens.

Un seul avait pris part « aux souffrances de l'évangile » et n'avait pas eu « honte de sa chaîne » (v. 8 et 16). Onésiphore était venu lui témoigner une vraie sympathie ! Arrivé à Rome, il n'avait eu qu'une pensée : retrouver l'apôtre. « Quand il a été à Rome, il m'a cherché très soigneusement, et il m'a trouvé » (v. 17). Quel rafraîchissement le Seigneur avait préparé pour son cher serviteur ! Quelle consolation pour l'apôtre, abandonné de tous, lorsqu'il a vu arriver Onésiphore ! « Il m'a souvent consolé ». Le cœur est ému en pensant aux visites du fidèle Onésiphore à l'apôtre prisonnier !

Quelle récompense que celle souhaitée par l'apôtre en faveur de celui qui l'avait si souvent consolé ! Il avait usé de miséricorde envers lui, que le Seigneur fasse miséricorde à sa maison ! Le Seigneur rendra au centuple ce qui a été fait pour Lui et ce qui est fait à l'un de ces plus petits qui sont ses frères est fait à Lui-même.

6.3 Envoyés pour consoler

Si l'apôtre a goûté de précieuses consolations par le moyen de ceux que le Seigneur lui envoyait, lui aussi savait envoyer, lorsque c'était nécessaire, un « compagnon de service » pour encourager et consoler.

Alors qu'Aristarque nous est toujours présenté à côté de l'apôtre, Tychique est toujours en voyage (sauf dans une circonstance où il est avec Paul : Actes 20:4) : Éph. 6:21 ; Col. 4:7 ; 2 Tim. 4:12 ; Tite 3:12. Il a été sans doute le porteur des lettres adressées aux Éphésiens et aux Colossiens. C'était un « bien-aimé frère », un « fidèle serviteur », un « compagnon de service » que l'apôtre envoyait soit aux Éphésiens, soit aux Colossiens, pour « consoler leurs cœurs » (Éph. 6:22 ; Col. 4:8). Les Éphésiens étaient en danger de perdre courage (Éph. 3:13) ; les Colossiens avaient à faire face aux assauts de l'adversaire qui essayait de les détacher de Christ, c'est pourquoi l'apôtre combattait pour eux par la prière, demandant à Dieu « que leurs cœurs soient consolés » (Col. 2:2). Tychique va vers eux, envoyé par l'apôtre, pour fortifier, encourager, consoler. Fidèle serviteur, il était sans doute un frère capable d'enseigner, un prophète pouvant apporter aux assemblées édification, exhortation, consolation (1 Cor. 14:1 à 3). Son ministère à Éphèse et à Colosses mettrait ces croyants en contact avec Dieu, de sorte qu'ils seraient édifiés ; son enseignement leur apporterait la consolation et l'encouragement dont ils avaient besoin. C'est pourquoi l'apôtre l'envoie.

6.4 Barnabas, fils de consolation et moyen de consolation

« Et Joseph qui, par les apôtres, fut surnommé Barnabas (ce qui, étant interprété, est fils de consolation)... » (Actes 4:36).

Le fait que les apôtres appelèrent Joseph du nom de Barnabas était un témoignage rendu au caractère de son service parmi les saints : il les avait souvent encouragés et consolés. Une grande connaissance des Écritures n'est pas indispensable pour être un « fils de consolation » ; celui qui aime le Seigneur et les rachetés du Seigneur saura apporter l'encouragement nécessaire à ceux qui en ont besoin.

Barnabas était « homme de bien, et plein de l'Esprit Saint et de foi » (Actes 11:24). Vrai lévite (cf. Deut. 18:1-2), il vendit la terre qu'il possédait et en apporta le prix aux pieds des apôtres (Actes 4:37). Il ne voulait pas qu'un seul obstacle pût l'empêcher de remplir le si beau service de consolateur ; il désirait pouvoir être tout entier au Maître qu'il avait à cœur de servir en servant les saints.

C'est lui qui a recommandé Saul de Tarse aux apôtres (Actes 9:26-27). Plus tard, il fut envoyé à Antioche pour aider et affermir les nouveaux convertis, qu'il exhortait « à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur » (Actes 11:23) ; c'est le secret pour être encouragé ! Mais il n'était pas de ceux qui dépassent leur mesure : placé devant un service à remplir qu'il considère comme débordant ses capacités, il va chercher Saul parce qu'il a conscience que Saul est mieux qualifié que lui pour instruire cette assemblée. Il n'y avait, chez Barnabas, aucun amour-propre, aucune suffisance ; il réalisait d'avance l'exhortation de Rom. 12:3 à 8. Il désirait la prospérité de l'assemblée, la gloire du Seigneur au milieu d'elle et non sa propre gloire.

Il fut ensuite, avec l'apôtre, chargé d'un précieux service de consolation et d'encouragement : ils portèrent aux frères de Judée les dons de l'assemblée d'Antioche. Il est certes bien vrai que la façon de donner vaut mieux encore que ce que l'on donne. C'est avec affection, avec des paroles encourageantes, nous n'en doutons pas, que Barnabas et Saul remirent aux frères de Judée le fruit de la libéralité des saints d'Antioche. Quelle consolation ce dut être pour ces croyants dans l'épreuve ! (Actes 11:29-30).

Que d'exemples nous sont ainsi proposés ! Puisse-t-on les imiter et être aussi en consolation à plusieurs !

7 Soyez consolés

ME 1948 p. 296

7.1 Le Saint Esprit Consolateur

Le Seigneur, ressuscité et glorifié, a envoyé ici-bas le Saint Esprit, «un autre Consolateur». Venu dans ce monde, Il avait pris notre cause en mains et, par son œuvre parfaite à la croix, réglé à jamais la question du péché. Ayant achevé l'œuvre, Il allait au Père et laissait les siens dans le monde. Mais «un autre» allait venir pour prendre en mains la cause de ses bien-aimés rachetés en butte à toutes les difficultés du désert. Le Saint Esprit est une Personne divine, envoyée par le Père et par le Fils, pour nous aider, nous assister, nous consoler ! (Jean 14:16, 17, 25, 26 ; 15:26 ; 16:13 à 15 ; Rom. 8:26).

Le Saint Esprit s'occupe de chacun des croyants individuellement. Il s'occupe aussi de l'Épouse, qu'il forme et qu'il rassemble — qu'il va bientôt présenter à son céleste Époux, en lui disant tout ce qu'il aura fait pour elle pendant le voyage (cf. Genèse 24:66).

Lorsque les croyants sont rassemblés autour du Seigneur, par la puissance de l'Esprit Saint, l'Esprit Saint est là comme Personne divine, manifestant la présence de Dieu dans l'Assemblée, agissant par le moyen de l'instrument qu'il a choisi, afin que les saints soient édifiés, exhortés, consolés (1 Cor. 14:3). Puisse-t-il en être ainsi, pratiquement, dans tous nos rassemblements, pour que les assemblées, en paix, soient édifiées, marchent dans la crainte du Seigneur et croissent par la consolation du Saint Esprit (Actes 9:31).

Le Saint Esprit console les saints parce qu'il les occupe de Christ, prenant de ce qui est à Lui pour nous l'annoncer (Jean 16:13-15). Dans l'Assemblée, le ministère prophétique, par l'Esprit, édifie, exhorte, console, car il met les âmes en contact avec Dieu et les nourrit du grain rôti, des pains sans levain, du vieux blé du pays ! (Josué 5:11).

Tu nous instruis, tu nous consoles,
 Durant ton absence, ô Jésus !
 Car ton Esprit et tes paroles
 Demeurent avec les élus.

7.2 Conclusion

À l'assemblée de Corinthe, l'apôtre adresse cette exhortation : «Au reste, frères, réjouissez-vous ; perfectionnez-vous ; soyez consolés ; ayez un même sentiment ; vivez en paix : et le Dieu d'amour et de paix sera avec vous. Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. Tous les saints vous saluent. Que la grâce du Seigneur Jésus Christ, et l'amour de Dieu, et la communion du Saint Esprit, soient avec vous tous !» (2 Cor. 13:11 à 13). C'est par ce souhait que nous terminerons, demandant à Dieu qu'il bénisse pour nos âmes les diverses portions de sa Parole que nous avons considérées, afin que nous puissions goûter dans une plus grande mesure les consolations qu'il se plaît à nous prodiguer, en attendant le jour où nous savourerons l'éternelle consolation, dans le lieu où «il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine» !

8 Consolations

ME 1980 p.29

8.1 Paul excessivement chargé. Dieu est le « Dieu de toute consolation »

Que de difficultés, que de souffrances l'apôtre Paul a connues tout au long de son ministère, un ministère qui s'est poursuivi durant trente-cinq ans environ, les vingt dernières années étant celles pendant lesquelles il lui a été « donné une écharde pour la chair » (2 Cor. 12:1 à 10). Dans la 2e épître aux Corinthiens l'apôtre parle, au chapitre 11 spécialement, des souffrances qu'il a endurées, mais déjà au premier chapitre il écrit : « Nous avons été excessivement chargés, au-delà de notre force, de sorte que nous avons désespéré même de vivre » (v. 8). Mais Dieu ne pouvait abandonner son serviteur ! Que de consolations et d'encouragements Il s'est plu à lui donner, se faisant connaître à lui comme « le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation ».

8.2 Afflictions actuelles

Nous n'avons certes pas à endurer les souffrances, les afflictions connues alors par l'apôtre Paul. Cependant nous sommes parvenus dans des temps bien difficiles, qu'il s'agisse de ce monde où la violence et la corruption se développent de plus en plus, ou de l'Assemblée, au sein de laquelle bien des caractères laodicéens sont déjà manifestés ! Si nous considérons l'état de certains rassemblements, dans lesquels il y a du laisser-aller, parfois même du désordre, où les caractères de l'assemblée ne sont plus guère visibles, nous éprouvons une très grande souffrance et nous avons besoin des encouragements, des consolations que Dieu veut nous dispenser, comme il le faisait pour l'apôtre Paul autrefois. Mais encore, n'avons-nous pas besoin aussi, au travers des épreuves si douloureuses que traversent tant de rachetés du Seigneur, avec lesquels nous souffrons, car dans le corps de Christ « si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui » (1 Cor. 12:26), n'avons-nous pas besoin, disons-nous, des précieuses consolations divines ?

8.3 Consolé soi-même, puis prodiguant la consolation à d'autres

Combien nous sommes heureux de savoir qu'il est toujours « le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console à l'égard de toute notre affliction ». L'apôtre l'avait éprouvé pour lui-même — comme nous pouvons aussi l'éprouver présentement — non seulement pour sa propre consolation mais encore, dit-il, « afin que nous soyons capables de consoler ceux qui sont dans quelque affliction que ce soit, par la consolation dont nous sommes nous-mêmes consolés de Dieu » (2 Cor. 1:3, 4). Et il ajoute : « Car comme les souffrances du Christ abondent à notre égard, ainsi, par le Christ, notre consolation aussi abonde » (v. 5). Affligé, Paul goûtait dans cette affliction toute la douceur des consolations divines qu'il prodiguait ensuite à ceux qu'il servait, pouvant leur dire : « Et soit que nous soyons affligés, c'est pour votre consolation et votre salut... soit que nous soyons consolés, c'est pour votre consolation et votre salut ; sachant que, comme vous avez part aux souffrances, de même aussi vous avez part à la consolation » (v. 6, 7).

8.4 Imiter l'apôtre

Qu'il nous soit accordé d'imiter quelque peu l'exemple de l'apôtre et de pouvoir apporter à d'autres les consolations dont nous avons joui nous-mêmes, ne perdant pas de vue que Dieu nous éprouve parfois pour nous faire savourer ensuite la douceur de ses consolations et pour nous amener à en communiquer quelque chose à ceux qui en ont besoin. Et que tous ensemble nous apprenions à mieux connaître notre Dieu comme « le Dieu de patience et de consolation » afin que soit réalisé ce qu'écrivit l'apôtre : « Or le Dieu de patience et de consolation vous donne d'avoir entre vous un même sentiment selon le Christ Jésus, afin que, d'un commun accord, d'une même bouche, vous glorifiiez le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ » (Rom. 15:5, 6).

8.5 Tes consolations ont fait les délices de mon âme (Ps. 94:19)

Les consolations de Dieu sont si douces pour nos cœurs ! Ne nous en donne-t-il pas lui-même l'assurance : « Comme quelqu'un que sa mère console, ainsi moi, je vous consolerais ; et vous serez consolés... » (Ésaïe 66:13). — Et lorsque bien des pensées nous assaillent, risquant de nous troubler, quel bonheur de pouvoir dire avec le Psalmiste : « Dans la multitude des pensées qui étaient au-dedans de moi, tes consolations ont fait les délices de mon âme » (Ps. 94:19) ; quel bonheur de pouvoir le dire, plus encore de le réaliser vraiment ! — Soyons gardés de mépriser les consolations de Dieu, de faire comme Job, auquel Éliphas posait la question : « Est-ce trop peu pour toi que les consolations de Dieu et la parole douce qui se fait entendre à toi ? » (Job 15:11).

8.6 Une consolation éternelle (2 Thess. 2:16, 17)

Nous sommes heureux d'avoir « une bonne espérance par grâce ». Elle prendra fin lorsque la foi sera changée en vue, mais la consolation est éternelle ! « Or notre Seigneur Jésus Christ lui-même, et notre Dieu et Père, qui nous a aimés et nous a donné une consolation éternelle et une bonne espérance par grâce, veuille consoler vos cœurs et vous affermir en toute bonne œuvre et en toute bonne parole » (2 Thess. 2:16, 17). Nous goûtons les consolations divines déjà présentement, nous pouvons les apprécier et en jouir, mais que sera-ce quand nous serons dans le lieu où les larmes ne couleront plus, quand « la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni

deuil, ni cri, ni peine » (Apoc. 21:4). Nous jouirons alors, et pour jamais, de la « consolation éternelle », que nous pouvons déjà savourer quelque peu ici-bas !

8.7 La consolation des écritures (Rom. 15:4)

Les consolations divines nous sont dispensées par bien des moyens que Dieu veut employer, notamment par sa Parole. L'apôtre Paul nous parle de la « consolation des écritures » (Rom. 15:4) et l'auteur inspiré du Psaume 119 écrit : « C'est ici ma consolation dans mon affliction, que ta parole m'a fait vivre » et encore : « Je me suis souvenu de tes ordonnances de jadis, ô Éternel ! et je me suis consolé » (v. 50 et 52).

8.8 Barnabas et Onésiphore

Elles nous sont dispensées également par le moyen des serviteurs que Dieu emploie. Nous avons vu comment Paul était consolé afin d'être rendu « capable de consoler ceux qui sont dans quelque affliction que ce soit » (2 Cor. 1:3 à 7). Dans les premiers jours de l'histoire de l'Église sur la terre, il est fait mention d'un serviteur appelé Joseph « qui, par les apôtres, fut surnommé Barnabas (ce qui, étant interprété, est fils de consolation)... » (Actes 4:36). Ce nom de Barnabas lui a sans doute été donné par les apôtres parce qu'il savait apporter de la consolation à ceux qui en avaient besoin. — Dans la seconde épître à Timothée, Paul parle d'Onésiphore et il peut dire de lui : « Il m'a souvent consolé et n'a point eu honte de ma chaîne, mais, quand il a été à Rome, il m'a cherché très soigneusement et il m'a trouvé » (1:16 à 18). Pensons à la consolation apportée par Onésiphore, à ce qu'elle devait être pour Paul au fond de sa prison !

8.9 Tychique

Paul parle de Tychique, d'abord dans son épître aux Éphésiens : « Mais afin que vous aussi vous sachiez ce qui me concerne, comment je me trouve, Tychique, le bien-aimé frère et fidèle serviteur dans le Seigneur, vous fera tout savoir : je l'ai envoyé vers vous tout exprès, afin que vous connaissiez l'état de nos affaires, et qu'il console vos cœurs » (6:21, 22) — ensuite dans l'épître aux Colossiens : « Tychique, le bien-aimé frère et fidèle serviteur et compagnon de service dans le Seigneur, vous fera savoir tout ce qui me concerne : je l'ai envoyé vers vous tout exprès, afin qu'il connaisse l'état de vos affaires, et qu'il console vos cœurs... » (4:7, 8). Précieux service que celui confié à Tychique !

8.10 Aristarque, Marc et Jésus appelé Juste

Dans le même chapitre 4 de l'épître aux Colossiens, Paul parle de trois autres frères : Aristarque, Marc et Jésus appelé Juste, et il dit d'eux trois : « Ceux-ci sont les seuls compagnons d'œuvre pour le royaume de Dieu qui aussi m'ont été en consolation » (v. 10, 11). — Enfin, à propos de Tite il écrit aux Corinthiens dans sa 2e épître : « Mais celui qui console ceux qui sont abaissés, Dieu, nous a consolés par la venue de Tite, et non seulement par sa venue, mais aussi par la consolation dont il a été rempli à votre sujet... C'est pourquoi nous avons été consolés » (7:6, 7, 13).

8.11 Consolation par une assemblée

Quand « les apôtres et les anciens et les frères » écrivirent aux frères d'entre les nations qui sont à Antioche et en Syrie et en Cilicie, cette lettre lue par eux, « ils se réjouirent de la consolation » (Actes 15:23 à 31). Une assemblée peut donc, par le message qu'elle envoie, apporter une consolation qui réjouit les cœurs de ceux auxquels il est adressé et qui est pour eux un précieux encouragement dans des difficultés.

8.12 « Soyez consolés » à la fin de la 2ème épître aux Corinthiens

Nous l'avons remarqué, la consolation tient une grande place au début de la 2e épître aux Corinthiens ; lorsqu'il termine cette épître, Paul adresse plusieurs exhortations aux croyants, à l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, notamment celle-ci : « Soyez consolés », ou : soyez encouragés (voir la note en bas de page) (13:41). Il y avait pourtant certaines choses qui devaient être jugées à Corinthe, la fin du chapitre 12 et le début du chapitre 13 nous le disent ; et certes l'apôtre désirait qu'elles le soient. Mais plus profond sera le jugement du mal et davantage sera connue la joie qui suit l'humiliation et la séparation du mal après qu'il a été confessé avec droiture. Les Corinthiens devaient s'humilier au sujet de ce que Paul leur écrit dans cette deuxième épître et l'apôtre compte sur Dieu pour opérer en eux ce travail, après quoi ils pourront se réjouir, goûter les consolations divines, réaliser ce qui leur est présenté au verset 11 de ce chapitre 13.

8.13 Le retour du Seigneur est une consolation

Nous attendons le bienheureux moment où « le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles » (1 Thess. 4:16 à 18). Quelle douce consolation pour nos cœurs — et, en particulier, pour ceux qui sont douloureusement affligés par le départ de l'un de leurs bien-aimés — lorsque nous jouissons de cette précieuse promesse, réalisant que peut-être seul un « clin d'œil » (1 Cor. 15:51, 52) nous sépare du moment où elle sera accomplie !

Que les consolations divines, par quelque moyen qu'elles nous soient dispensées, nous soient toujours plus douces, toujours plus précieuses ! Puissions-nous les apprécier davantage dans le chemin, parfois si difficile, où nous avons à avancer, au milieu des exercices que Dieu juge bon de nous envoyer et, qu'au travers de tout, « par la patience et par la consolation des écritures, nous ayons espérance ! » (Rom. 15:4).

Tu nous instruis, tu nous consoles,
Durant ton absence, ô Jésus !
Car ton Esprit et tes paroles
Demeurent avec les élus.

Même en la sombre vallée,
Tu te tiens tout près de moi,
Et mon âme est consolée
De se sentir avec toi.

9 *En profonde sympathie*

ME 1978 p.281

« Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui » (1 Cor. 12:26).

9.1 *Deuils pour un enfant*

Des frères et sœurs, membres du corps de Christ, ont été, ces derniers temps, douloureusement éprouvés. Le Seigneur leur a retiré, à la suite de circonstances accidentelles, des enfants tendrement aimés et qui faisaient la joie de leurs cœurs. Combien grande a été, et demeure encore, leur souffrance ! Cette souffrance est aussi la nôtre, puisque nous sommes membres d'un même corps. Nous la ressentons profondément, souffrant en sympathie avec ceux qui pleurent, et cela nous conduit à écrire ces quelques lignes en formant le souhait qu'elles puissent apporter à ceux qui sont directement atteints par de telles épreuves, réconfort, encouragement, consolation, venant de celui qui est « le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation » (2 Cor. 1:3), et de Jésus, qui pleure avec ceux qui pleurent, entrant dans leur douleur (Jean 11:35).

9.2 *Quand le Seigneur permet l'affliction*

En présence de certaines circonstances, nous serions conduits à demander : mais pourquoi cela est-il arrivé ? Nous ne pouvons répondre à cette question, pas plus qu'à d'autres questions semblables. Il nous suffit de savoir ce que dit l'Écriture : « Qui est-ce qui dit une chose, et elle arrive, quand le Seigneur ne l'a point commandée ? » (Lam. de Jérémie 3:37). Quel apaisement pour nos cœurs, en présence de ce qui a provoqué une grande douleur, de savoir que c'est le Seigneur qui a permis la chose, et non seulement cela, l'a « commandée » ! Mais alors, le cœur humain si facilement porté à raisonner, pourrait dire : Le Seigneur prend-il plaisir à faire souffrir l'un de ses rachetés ? Nous savons bien que cela est absolument impossible, et le même passage de la Parole de Dieu nous déclare : « Car le Seigneur ne rejette pas pour toujours ; mais, s'il afflige, il a aussi compassion, selon la grandeur de ses bontés ; car ce n'est pas volontiers qu'il afflige et contriste les fils des hommes » (ib. 31 à 33). Ne pouvons-nous dire aussi : et à plus forte raison ses bien-aimés enfants ? Il les aime toujours, et d'un amour infini, le même amour que Jésus a manifesté en se livrant à la mort de la croix. Il les aime et ne veut que leur bien : « Nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu » (Rom. 8:28). Tel est le but final qu'il poursuit. Dieu ne se trompe pas, il ne peut pas se tromper, dans tout ce qu'il permet et commande pour les siens. Il n'a en vue que leur bien, n'en doutons jamais ! Si nous pouvions comprendre comment il opère pour que ce bien soit produit, nous serions émerveillés et confondus ! Honorons-le de notre confiance — Il en est digne — nous ne serons jamais confus !

9.3 *L'Éternel a donné, l'Éternel a pris, le nom de l'Éternel soit béni*

Dieu avait donné un enfant à des parents qui l'aimaient tendrement. Il trouve bon de le leur reprendre... Traversant lui aussi une terrible épreuve, au cours de laquelle il a perdu non seulement tous ses biens mais encore ses sept fils et ses trois filles — tous ses enfants — Job a pu dire : « L'Éternel a donné, et l'Éternel a pris ; que le nom de l'Éternel soit béni ! » (Job 1:21). Heureuse et paisible soumission à la volonté de Dieu au travers d'une aussi grande peine de cœur !

9.4 *Le sort de l'enfant*

Un jeune enfant, repris à ses parents tout au début de sa vie, n'aura eu à connaître aucune des souffrances inhérentes à notre passage ici-bas. Tout cela lui est épargné ! Il est au bénéfice de l'œuvre de Christ puisqu'il n'a pas atteint l'âge de responsabilité (cf Matt. 18:11) — de même que si, ayant passé cet âge, il a cru au nom du Fils unique de Dieu, — il est désormais « avec Christ », ce qui est « de beaucoup meilleur » (Phil. 1:23), goûtant le parfait repos de sa présence en attendant la gloire. Ses parents pourraient-ils désirer quelque chose de meilleur pour lui ? Peut-il y avoir quelque chose de meilleur ? — Nous sommes heureux de savoir heureux ceux que nous aimons. Où ce cher enfant, retiré par le Seigneur, pourrait-il être plus heureux que là où il est désormais ? Quelle consolation pour des parents, et aussi pour les membres de la famille selon la chair et pour ceux de la famille de Dieu ! Que ses parents, en particulier, pensent à son parfait bonheur plutôt qu'à celui qu'ils auraient pu goûter avec lui si Dieu l'avait laissé ici-bas !

9.5 *Le Seigneur console*

Précieuse consolation pour ceux qui pleurent ! Car ils ne peuvent pas ne pas pleurer... Il est tellement douloureux de voir partir — surtout dans des conditions tragiques — un enfant tendrement aimé ! Des liens très doux sont brisés, le cœur saigne... Il ne peut en être autrement. Mais le Seigneur est là pour consoler ceux qui pleurent — « Car c'est lui qui fait la plaie et qui la bande ; il frappe, et ses mains guérissent » (Job 5:18) — et il se tient auprès d'eux pour les réconforter et les encourager. Miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur, il sympathise avec eux au sein de leur affliction (cf. Hébr. 2:17, 18 ; 4:14, 15).

9.6 *Le bien produit par l'épreuve*

Au travers des plus terribles épreuves, Dieu opère dans le cœur des siens pour y produire du bien. Quel encouragement pour ceux qui ont à les connaître, de sentir le Seigneur à leur côté, de goûter la tendre sympathie de son cœur ! L'épreuve traversée avec lui sera toujours enrichissante : la foi est fortifiée, les affections sont réchauffées, l'âme fait des progrès dans la connaissance du Seigneur, dans la jouissance de tout ce qu'il y a dans son cœur plein d'amour ! Et cet enrichissement conduit à la louange. Marie de Béthanie a dû passer par l'épreuve ; elle a alors appris à connaître Jésus mieux qu'elle ne le connaissait jusque là et cela l'a amenée à venir à ses pieds et à répandre le « parfum de nard pur de grand prix » dont la bonne odeur a rempli la maison. Jésus a été exalté !

9.7 *Sympathie et prières*

Nous pensons avec une profonde sympathie à ceux qui passent par les douloureuses circonstances que nous venons d'évoquer, désirant qu'ils jouissent beaucoup des consolations divines, de la présence du Seigneur avec eux dans ce chemin difficile, demandant qu'ils soient enrichis dans la connaissance de Sa personne et de Son cœur, afin qu'ils puissent dire eux aussi : « Il est bon pour moi que j'aie été affligé » (Ps. 119:71).

« Que les membres aient un égal soin les uns des autres » (1 Cor. 12:25).

Retenons cette exhortation ! Pensons dans la prière, avec persévérance, à tous les membres du corps, frères et sœurs en Christ, qui ont à traverser de si pénibles épreuves !

Articles divers sur « épreuves et encouragements » par Maurice-Jean Koechlin

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 Tout va bien — 2 Rois 4:23-24
- 2 La femme de Sunem — 2 Rois 4:8-37
- 3 Le crible — Luc 22:31
- 4 «Qui nous roulera la pierre?» — Marc 16:3

1 Tout va bien — 2 Rois 4:23-24

M.E. 1939 p. 261

«Et elle dit: Tout va bien. Et elle fit seller l'ânesse et dit à son jeune homme: Mène-la, et marche, ne t'arrête pas dans la course à moins que je ne te le dise» (2 Rois 4:23-24).

Tout va bien. Et pourtant à vue humaine, tout semblait aller bien mal pour cette pauvre femme. Son enfant unique, bien-aimé, était mort et devant la mort il n'existe plus aucune ressource humaine. Tout paraissait aller mal, car que pouvait être la vie pour elle, sans l'enfant qu'elle avait tant désiré, que Dieu lui avait donné et qu'il venait de lui reprendre.

Tant qu'elle l'avait tenu sur ses genoux, elle avait pu espérer le voir se remettre, mais maintenant tout semblait fini. L'enfant était mort et aucune puissance humaine n'eût été capable de lui rendre la vie. Cependant, alors qu'il n'y avait plus de secours possible de la part des hommes, alors que tout allait si mal, la foi a montré à cette femme un chemin, le seul dans lequel tout irait bien parce que c'était celui qui, quoique passant par la vallée de l'ombre de la mort, montait au Carmel. «Tout va bien», a pu dire la Sunamite à son mari, parce qu'elle savait que, sur cette montagne du Carmel et là seulement, il y avait un homme de Dieu capable de lui rendre son enfant, capable de transformer ses pleurs en joie.

Et sa foi n'a pas été déçue. Son fils lui a été rendu et la femme, tombant aux pieds de celui qui lui avait dit: «Prends ton fils», se prosterna en terre.

Ne sommes-nous pas tentés de dire maintenant: «Tout va mal». La guerre est déclarée, les puissances du mal paraissent déchaînées dans le monde, tout est ruine, misère et mort. Nos amis, nos frères, nous-mêmes aussi et nos enfants, nous sommes ou pouvons être entraînés dans la tourmente. Foyers détruits, deuils, pleurs, aucun de nous ne peut dire qu'il sera épargné. Tout ce sur quoi l'homme se repose est ébranlé. Tout va mal... non, tout va bien.

Tout va bien sur ce chemin qui monte. Élevons les yeux vers les montagnes d'où vient notre secours. Vers la montagne au sommet de laquelle nous voyons l'Homme-Dieu, Jésus, celui qui sympathise avec nous, qui, dans toutes nos détresses, a été en détresses, qui étend ses mains d'en haut, nous arrache et nous délivre des grandes eaux, qui entend notre cri et nous sauve, qui est puissant pour nous secourir, pour nous garder de tout mal, pour garder nos âmes.

Que cette parole: «Tout va bien», soit continuellement sur nos lèvres, et soit une réalité pour nos cœurs. Ne soyons pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance, mais, même si nous avons à endurer un grand combat de souffrances, si nos biens terrestres les plus précieux nous sont enlevés, acceptons-le avec joie, sachant que nous avons pour nous-mêmes des biens meilleurs et permanents. C'est par notre attitude à l'heure de l'épreuve que nous montrerons notre foi et que nous glorifierons notre Maître au yeux de ceux qui nous entourent.

«Celui qui marche devant nous est assez grand pour qu'on ne le perde pas de vue», écrivait un soldat aux siens, lors de la dernière guerre. Que le Seigneur nous accorde de garder les yeux fixés sur Lui et nous pourrons alors dire avec foi: «Tout va bien».

«Ne m'arrête pas dans ma course», disait la Sunamite à son jeune homme. Que rien ne nous arrête en effet. Il répondra à notre foi parce qu'il nous aime et, comme cette femme, nous pourrons, tombant à Ses pieds, nous prosterner en terre et l'adorer.

Qu'il me faille affronter tourments, combats, épreuves,

Passer par le creuset où l'on affine l'or,
Entrer dans la fournaise ou traverser les fleuves,
Il reste mon Sauveur, mon guide, mon trésor.

Non, je ne craindrai rien! ni Satan, ni le monde,
Ne pourront me ravir des bras du bon Berger.
Là je savoure en paix sa charité profonde;
Là je suis pour toujours à l'abri du danger.

2 La femme de Sunem — 2 Rois 4:8-37

M.E. 1979 p. 141

L'Ancien Testament a été appelé le «livre d'images» du Nouveau. Le Seigneur Jésus, en particulier, nous y est présenté par bien des personnes. Des hommes certes, avec leurs manquements et leurs fautes, et s'ils préfigurent le Seigneur, c'est comme pour nous dire: Dans une circonstance semblable, Lui a agi dans la perfection. Ainsi par leur faiblesse même, ces «types» de l'Ancien Testament parlent à l'avance des gloires de Celui qui devait être le Modèle parfait, et mettent en relief le Seigneur Jésus lui-même. Parfois, deux personnes sont associées pour mieux le représenter dans ses différents caractères. Ainsi Moïse et Josué qui étaient chargés, l'un de faire sortir le peuple d'Israël du pays d'esclavage, l'autre de l'introduire dans le pays de Canaan. Jésus est celui qui, comme Moïse, nous a fait sortir du pays d'esclavage, passer la mer Rouge, traverser le désert, et enfin, comme Josué fit entrer le peuple en Canaan, nous fait pénétrer dans le ciel même. Il en est de même de David, le roi souffrant persécuté, suivi de Salomon, le roi de gloire. Comme David, Christ a été dans ce monde le roi rejeté, et ceci nous permet de trouver dans ses psaumes les paroles mêmes de Jésus. Mais aussi, comme Salomon, le Seigneur sera établi sur ce même monde, comme le glorieux Prince de paix.

Dans les livres des Rois nous avons pareillement deux hommes, Élie et Élisée, qui ensemble nous parlent à l'avance du Seigneur Jésus. Élie a été le fidèle témoin de l'Éternel qui s'est trouvé seul en présence des quatre cents prophètes de Baal et a été ferme devant tous. Il y avait encore sept mille fidèles en Israël, mais lui seul a rendu un témoignage public. Il a été un remarquable modèle de justice et d'obéissance à la loi. Élisée complète Élie: c'est le prophète de la grâce. La loi et la grâce sont toutes deux représentées en Jésus. Toute une série de récits nous sont donnés au sujet d'Élisée. Leur extrême intérêt provient de ce qu'ils nous parlent tous de Christ et de ce que sa grâce a fait. Lui seul a été le modèle de la grâce, la grâce en personne dans ce monde. Il a été en même temps celui qui a constamment revendiqué ici-bas les droits de Dieu son Père.

Or, de même que le Seigneur a eu affaire ici-bas avec tel homme ou telle femme chez qui s'est montrée la foi, Élisée, comme Élie, a rencontré des âmes préparées par Dieu. Cette femme de Sunem a le privilège de recevoir l'homme de Dieu chaque fois qu'il passe

dans cette ville. Le désir naît en elle de lui aménager une petite chambre. Elle veut qu'il se trouve comme chez lui lorsqu'il est dans sa maison. Ainsi, chaque fois qu'Élisée passait à Sunem, il était sûr de trouver cette chambre haute, tranquille, hospitalière. Elle ne lui offrait pas de luxe ni rien de superflu: un lit, une table, un chandelier. Mais il n'en fallait pas plus à l'homme de Dieu; il n'en fallait pas moins non plus. Avons-nous tous dans nos cœurs cette place pour le Seigneur, une place préparée pour lui seul? La femme a fait construire cette chambre spécialement pour l'homme de Dieu; c'est un endroit où il pouvait se retirer lorsqu'il venait là. Nous pensons à la maison de Béthanie où le Seigneur aimait à se rendre, en particulier la dernière semaine qu'il a passée sur la terre. Sortant de Jérusalem, il allait à Béthanie, où il trouvait un lieu pour lui chez ceux qu'il appelait ses amis: «Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare». En retour Élisée aurait voulu faire quelque chose pour cette femme (v. 13). Que puis-je désirer d'autre? répond-elle, je suis là au milieu de mon peuple. Cela ne nous suffit-il pas d'«habiter» où le Seigneur a promis sa présence, autrement dit de demeurer dans l'Assemblée? Ce n'est même pas une réponse que fait cette femme, c'est une déclaration magnifique: elle avait préparé dans sa maison une chambre pour Élisée et en même temps elle-même réalisait ce que nous trouvons à plusieurs reprises dans les Psaumes: habiter dans la maison de l'Éternel.

Heureuse femme! Pourtant, nous allons le voir, il faudra qu'elle apprenne deux grandes et difficiles leçons. Leçons qui correspondent aux paroles du Seigneur à Marthe: «Je suis la résurrection et la vie» (Jean 11:25). Élisée, présent dans cette maison, va s'y révéler à cette femme comme apportant la vie d'abord et la résurrection ensuite. La Sunamite désirait un enfant. Soumise à ce que le Seigneur voulait pour elle, elle n'a pas exprimé cet ardent désir, mais il est porté à la connaissance d'Élisée, de même que le Seigneur discerne toutes les pensées de notre cœur. Si, comme cette femme, nous avons, pour ainsi dire, dans ce cœur la chambre haute où le Seigneur a sa place, il connaîtra nos besoins sans que nous les exprimions. L'Éternel donne à cette femme un enfant. Elle avait déjà appris à connaître Élisée, qui était un type du Seigneur. Elle trouve à présent en lui l'image de Celui qui donne la vie.

L'enfant a grandi. Mais comment comprendre ce qui arrive en ce jour de moisson? Le voici qui meurt dans les bras de sa mère. Alors que fait cette femme? Remplit-elle la maison de ses plaintes et de ses cris? Nullement! Elle n'en dit même rien à son mari. Elle n'exprime qu'une seule parole: «Tout va bien». Son mari ne comprend pas. Ce n'est pas un jour consacré, la nouvelle lune, pourquoi s'occuper de choses religieuses? Que faire chez l'homme de Dieu dans un jour ordinaire comme celui-ci? Il n'a pas discerné sur le visage serein de sa femme que son fils était mort. «Tout va bien». Tout n'allait-il pas en réalité mal pour cette femme? Elle perdait son bien le plus précieux, ce fils donné alors que son mari était déjà vieux! Non, pour sa foi tout va bien!

Mais elle sent le besoin de la présence d'Élisée. Il lui fallait rencontrer celui qui était pour elle ce qu'est le Seigneur Jésus pour nous. Et cela sans un instant de retard: «Marche; ne m'arrête pas dans la course» (v. 24). Comment nous comportons-nous dans les moments où l'épreuve nous surprend? Quelles pensées agitent nos esprits? Des regrets peut-être, comme ceux qu'aurait pu avoir la Sunamite: pourquoi Dieu m'a-t-il donné cet enfant puisqu'il me l'enlève maintenant? Va-t-elle chercher à droite ou à gauche des consolations et de l'aide? Non, une seule personne lui est nécessaire. Et cette femme peut dire à celui qui la conduit: Oh! ne t'arrête pas, il faut que j'aie le trouver! Elle ne se propose pas de lui demander quoi que ce soit; il faut seulement qu'elle soit avec lui; elle a besoin de sa présence. Sans s'arrêter, elle poursuit sa course jusqu'à la montagne du Carmel. Élisée s'y trouve. Mais il ignore ce qui s'est passé. Il n'en est jamais ainsi du Seigneur. Lui sait toujours de quoi nous avons besoin. Élisée envoie son jeune homme Guéhazi, mais celui-ci n'obtient aucun résultat. Il personnifie la religion qui ne peut remplacer le Seigneur Jésus. Guéhazi a beau détenir le bâton du prophète, être envoyé par lui, rien ne remplace la présence personnelle de celui-ci. Il en est de même de la profession chrétienne par rapport à Jésus. Lui seul est la résurrection et la vie. Nous ne trouvons pas celles-ci dans la religion ni dans les dogmes. C'est Lui-même qui nous est nécessaire.

Que dit cette femme? «L'Éternel est vivant, et ton âme est vivante, que je ne te laisserai point!». Une telle parole est agréable au Seigneur. Sommes-nous disposés à la lui dire: «Oh, je ne te laisserai pas, tiens-moi près de toi, avec toi partout où tu iras»? Élisée se lève et s'en va avec la Sunamite. Il accède à son désir de même que le Seigneur répond à nos demandes. Si nous désirons sa présence, si nous l'appelons, il ne manquera jamais de nous répondre. Le prophète arrive, le voilà dans cette maison amie, mais nous constatons là encore une différence entre celui qui est un type de Christ et le Seigneur Jésus lui-même. Quand il s'est agi de ressusciter Lazare, Celui qui est la résurrection et la vie a pu dire: «Lazare, sors dehors! Et le mort sortit». Pour Élisée il n'en est pas ainsi. Il n'a ni l'autorité personnelle, ni la puissance du Fils de Dieu. Le miracle s'accomplit en quelque sorte difficilement. Élisée n'est qu'un serviteur, un homme ayant les mêmes passions que nous. Lui n'était pas la résurrection et la vie de sorte que, comme nous le voyons, ce n'est pas peu de chose pour lui que de rappeler un enfant à la vie. Dieu seul peut accomplir ce miracle à la demande de son serviteur.

Et voilà cet enfant qui ouvre les yeux. «Prends ton fils», dit alors le prophète à la femme. «Et elle vint et tomba à ses pieds, et se prosterna en terre». C'est en effet la seule chose qui lui reste à faire. Ah, que de fois, quand nous avons reçu une réponse à nos prières, nous oublions ce qui devrait en être la suite immédiate. Quelle reconnaissance remplit le cœur de cette femme! Le Seigneur ne nous demande rien en échange de ce qu'il nous donne. C'est un fait que nous remarquons dans les évangiles; quand le Seigneur donne, que ce soit spontanément ou en réponse à une demande, il ne demande rien en échange. Il ressuscite le fils de la veuve de Naïn; il donne la vue à des aveugles, guérit des malades sans poser de conditions. Lui qui nous a tout donné, n'a-t-il pas tant de fois répondu à des prières que nous n'avons même pas exprimées? Il est celui qui lit merveilleusement dans les cœurs.

Que le Seigneur nous accorde, même lorsque tout peut paraître aller mal, dans nos circonstances personnelles ou même dans l'assemblée, de réaliser comme cette femme que tout va bien, parce que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui l'aiment (Rom. 8:28). Et qu'il nous donne de réaliser, comme cette femme de foi, les paroles de ce cantique:

Partout avec Jésus! Si ce tendre Berger
En des sentiers ardu me fait parfois marcher,
S'il m'éprouve souvent, et m'ôte ceux que j'aime,
Quand tout vient à manquer, il me reste Lui-même.

Partout avec Jésus! Rien ne peut m'émouvoir.
Avec Lui, la mort même a perdu son pouvoir.
Il marche devant moi, m'encourage à le suivre.
Partout avec Jésus, pour mourir et pour vivre!

3 *Le crible — Luc 22:31*

M.E. 1962 p. 151

Satan, en demandant d'avoir les apôtres pour les cribler, avait la pensée qu'après le criblage il ne resterait rien chez ces hommes d'acceptable pour Dieu. Réalisant peut-être qu'il était à la veille de subir une défaite de la part de Celui qui allait sortir victorieux du tombeau, il pouvait espérer compenser en quelque sorte cette défaite par une victoire sur ceux qui avaient été les compagnons du

Seigneur pendant son ministère. Leur attitude et leurs propos paraissaient en effet justifier l'espoir de l'ennemi. Leur contestation pour établir «lequel d'entre eux serait estimé le plus grand» ne semblait-elle pas lui donner raison?

En cela, comme en toute chose, Satan fait une œuvre qui le trompe. Dieu a permis le crible parce que tout ce qui était de l'homme en eux devait être éprouvé et jugé. Mais, tout cela une fois mis de côté, une chose allait résister à l'épreuve et être ainsi manifestée: c'est ce qui, chez les disciples, n'était pas de l'homme mais de Dieu; c'est ce que le Seigneur avait produit en eux, le fruit de la nouvelle nature, une foi qui soutenue par les prières du Seigneur ne peut pas défaillir.

Le crible pouvait amener les disciples à s'enfuir en laissant le Seigneur seul, le crible pouvait amener Pierre à renier son Maître, mais Satan ne pouvait pas empêcher ces hommes, après la résurrection du Seigneur, de se trouver réunis autour de Lui, et, par l'Esprit, assemblés tous ensemble en un même lieu, d'annoncer les choses magnifiques de Dieu.

Satan est toujours encore là, le crible aussi, mais la ressource l'est également. Elle repose sur Celui qui a prié pour nous afin que notre foi ne défaille pas. Ne nous laissons donc pas abattre. Notre tendance naturelle est de nous opposer au criblage parce qu'il nous secoue désagréablement, parce qu'il nous enlève bien des choses auxquelles nous tenons: de la considération, du confort, des satisfactions humaines, peut-être même des amis et des parents. Tant de choses qui nous tiennent au cœur ou qui nous font grands à nos yeux.

Mais ce qui importe pour nous, ce n'est pas de retenir ce que le crible nous enlève, en nous y cramponnant, retenir des choses qui plaisent à la chair: ce à quoi la Parole nous exhorte, c'est à affermir ce qui reste, et à être vigilants pour que Satan ne nous prive pas de la jouissance de Celui que nous possédons et qu'il ne peut nous ravir.

Plus Satan fait d'efforts pour nous cribler, plus nous avons à veiller pour garder humblement, fidèlement, joyeusement jusqu'à sa venue ce qu'il nous a confié: «Soyez fermes, inébranlables». Si nous nous fondons sur la victoire de Christ, nous serons capables de tenir ferme. C'est là ce à quoi nous avons à nous exhorter l'un l'autre; en le réalisant, nous ne serons pas découragés, et nous pourrons au travers des exercices et des difficultés aller en avant en vainqueurs et rendre grâces à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ.

4 «Qui nous roulera la pierre?» — Marc 16:3

M.E. 1961 p. 85

Elles avaient accompagné le Maître tout le long du chemin qu'il avait suivi depuis la Galilée, ayant dressé sa face résolument pour aller à Jérusalem. Elles l'avaient servi, sans se mettre en avant, humblement, fidèlement, jour après jour. Elles l'avaient vu devant Pilate et avaient entendu la foule crier: «Crucifie, crucifie-le». Elles étaient là, sans doute, lorsqu'il avait été bafoué, injurié, frappé, couronné d'épines, objet des railleries et des coups de la part des soldats et de la foule. Elles l'avaient vu sortir portant sa croix, mené à Golgotha, cloué au bois, abreuvé de vinaigre. Elles avaient entendu son cri douloureux: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?». Il était tout pour leur cœur, puisqu'elles avaient tout abandonné par amour pour Lui, et leur cœur, saisi par son amour, avait été déchiré.

Pas plus que les disciples, elles n'avaient compris ses paroles, lorsqu'en chemin Il leur annonçait les choses qui devaient Lui arriver et leur parlait de sa résurrection. Que leur restait-il alors d'autre à faire, que d'accomplir jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la tombe, leur humble service?

Et voici ces femmes, le vendredi soir, regardant le lieu où on le mettait, pour le retrouver là à l'aube du premier jour de la semaine. Qu'au moins elles puissent encore voir dans le sépulcre leur Maître bien-aimé et Lui rendre, en embaumant son corps, un dernier hommage, une dernière marque de leur amour!

C'est ainsi que, de fort grand matin, cette petite troupe de femmes se met en route pour retrouver le Seigneur et approcher l'endroit où son corps gisait. Mais un obstacle, elles le savent, se trouve devant elles, un obstacle propre à les empêcher de le rejoindre, un obstacle insurmontable par leurs propres forces: une «fort grande» pierre ferme l'entrée du sépulcre. «Et elles disaient entre elles: Qui nous roulera la pierre?». Trouveront-elles sur place l'aide nécessaire pour la rouler? Auraient-elles dû se faire accompagner par quelqu'un de plus fort qu'elles? Avaient-elles bien fait de se rendre aussi matin au sépulcre, à l'heure où le lieu serait peut-être désert? Tout cela occupait sans doute leurs pensées, mais ne les arrêtait pas dans leur course pour retrouver leur Seigneur, un Seigneur mort sans doute, dont elles ignoraient la résurrection, mais que Marie de Magdala pouvait appeler mon Seigneur.

Elles avaient peu de force, peu de connaissance, peu de mémoire, mais l'amour remplissait leur cœur et le Seigneur répond toujours à l'amour des siens, même faible et ignorant. Sa réponse précède même l'expression de leur besoin et va au-devant de leur foi. Ayant regardé, elles voient que la pierre est roulée. Comment? Par qui? Peu importe, l'accès au lieu où leur Seigneur avait été mis est ouvert! Elles apprennent là — réponse qui dépasse infiniment la faible foi de ces femmes — que leur Seigneur, Celui qu'elles désiraient si ardemment voir, même mort, est ressuscité et qu'elles le verront de leurs yeux, vivant.

Que de fois n'avons-nous pas fait semblable expérience! Nous avons rencontré sur notre route des obstacles souvent bien grands à nos yeux, qui même nous paraissaient insurmontables, et semblaient barrer à notre foi le chemin qui nous rapprochait du Seigneur. Des obstacles qui nous incitaient à chercher auprès des hommes une aide que le Seigneur seul pouvait et voulait nous accorder; mais ces obstacles, dressés sur notre route, étaient là pour éprouver notre foi et notre amour et pour nous montrer que Celui que nous cherchions parmi les morts est vivant. Vivant pour intercéder pour nous. La pierre est roulée, pour nous ouvrir tout grand l'accès, non pas d'un sépulcre, mais du sanctuaire de sa présence.

ELDAD et MÉDAD prophétisent dans le camp Nombres 11 par Auteur Inconnu

Bibliquest

Comment Dieu appelle les croyants à un témoignage selon Sa pensée, tout en permettant que la vérité soit annoncée là où elle n'est pas pratiquée.

Mess. Évang. 1874 p. 473 ; les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 Deux sortes de croyants
- 2 Dieu opère même par des croyants qui ne sont pas où ils devraient
- 3 Au temps du Nouveau Testament
- 4 De nos jours
- 5 Aboutissement des deux sortes de chemins

1 Deux sortes de croyants

Depuis l'appel d'Abraham, depuis le temps où la foi, l'œuvre de la puissance divine sépara du monde le peuple de Dieu, il y a eu, si on peut dire ainsi, deux classes de saints ; les uns qui s'appliquèrent à marcher selon la lumière et la vérité que Dieu leur avait confiées ;

les autres, que Dieu en miséricorde garda, quoique la pensée d'un témoignage ne soit jamais entrée dans leurs cœurs. Il y eut un Lot aux jours d'Abraham, comme, en sens inverse il y eut un Joseph aux jours de Jacob et de ses fils, et un Moïse et puis un Caleb et un Josué dans d'autres jours ; et les neuf tribus et demie qui passèrent le Jourdain en même temps que les deux tribus et demie qui demeurèrent en deçà du Jourdain. Nous apprenons ainsi que, quoique l'énergie de la puissance divine puisse être manifestée dans un ou plusieurs des saints, Dieu fait trouver miséricorde et secours cependant aussi à ceux qui ne sont pas des témoins de la vérité

2 Dieu opère même par des croyants qui ne sont pas où ils devraient

Il en est de même au chapitre 11 des Nombres. L'Esprit de Dieu vint reposer sur Eldad et sur Médad, et agit par eux, quoiqu'ils fussent demeurés dans le camp, alors que Dieu avait ordonné par Moïse aux soixante et dix hommes des anciens du peuple de venir à la tente d'assignation et de se présenter là avec Moïse. Mais qui oserait avancer que, parce que l'Esprit de Dieu reconnut ces deux hommes et opéra ainsi en eux et avec eux dans le camp, le camp, et non la tente d'assignation, était la place où ils auraient dû se tenir ? D'un autre côté, personne n'agirait selon Dieu en suivant l'exemple de Josué fils de Nun, qui aurait voulu empêcher Eldad et Médad de prophétiser. Ce qu'il importe de bien saisir, c'est que ces deux hommes qui restèrent dans le camp ne sont pas dans le témoignage ; et cependant Dieu, dans son amour et sa miséricorde, dépasse les limites précises qu'il avait lui-même fixées, pour atteindre son peuple par ces hommes qui n'étaient pourtant pas là où ils auraient dû être, comme aux jours de David, Jonathan n'est pas rejeté par Dieu, quoiqu'il n'arrive jamais à la place de service et d'honneur qui devint la part de ceux qui s'attachèrent au roi rejeté. Il importe beaucoup de bien saisir cela et de comprendre la différence qu'il y a entre ce que la grâce de Dieu voudrait amener un saint à être pour Dieu ici-bas, et ce que sa miséricorde est pour celui qui ne le comprend pas ; faisant la différence entre la manière dont le saint répond à la grâce et la manière dont la grâce prend soin du saint.

Assurément, quand le Seigneur était sur la terre, il était le fidèle et vrai Témoin, et cependant l'Esprit de Dieu opéra avec ceux qui, comme ses disciples, n'avaient aucune idée du témoignage. Ce n'est pas que les disciples soient excusables pour cette ignorance ; mais il ne faut pas non plus limiter pour cela, dans leur étendue et leur richesse, la grâce et la miséricorde de Dieu, parce que l'homme n'y répond pas : d'un autre côté, il ne faut pas prétendre ou supposer que, parce que Dieu a pris soin des disciples et a opéré par eux, qui ne comprenaient rien encore au témoignage qui brillait devant eux de la plus vive lumière, ceux qui travaillent en dehors du chemin et qui ne savent pas ce que c'est que le témoignage, sont d'accord avec sa pensée.

Le grand but que Dieu se propose, c'est de manifester ici-bas sur la terre, par l'homme et par le moyen de l'homme, ce qui lui est dû à Lui. Quand son Esprit n'est pas contristé, ce propos de Dieu s'accomplit, quoique jamais parfaitement, si ce n'est dans le Seigneur Jésus. Mais d'un autre côté, quoique Satan et la chair entravent l'action et la direction de l'Esprit, Dieu cependant vient en aide aux siens et les sert, bien qu'eux ne cherchent pas à le servir.

3 Au temps du Nouveau Testament

Le Saint Esprit est venu sur la terre tout spécialement pour faire demeurer Christ dans le cœur des siens pendant son absence, et pour rendre témoignage de Lui devant le monde. Il est venu, en conséquence de l'élévation de Christ à la droite de Dieu, en sorte que non seulement le chrétien est consolé et fortifié pendant l'absence de Christ mais qu'aussi, par le même Consolateur, il y a sur la terre un témoignage rendu à Christ. Nous ne voyons pas toutefois qu'après que le Saint Esprit fut venu ainsi, tous les saints aient été dans le témoignage : ainsi Apollos a pu être béni à Éphèse quoiqu'il « ne connût que le baptême de Jean » (Actes 18), et que, par conséquent, il fût bien évidemment « dans le camp » ; mais d'un autre côté il fallut, pour l'avancement de ceux qui avaient cru, que Paul fut envoyé à Éphèse, et que par lui la Parole du Seigneur montra sa force d'une manière extraordinaire. Mais Paul ne fit pas taire Apollos, quoiqu'il ne pût pas se tenir pour satisfait de l'œuvre de celui-ci, ou plutôt de la mesure de son œuvre ; car Dieu avait confié à Paul un témoignage pour « compléter la Parole de Dieu » (Col 1 :25 et suiv.), comme l'apôtre nous le dit lui-même. À lui tout spécialement, Dieu avait révélé l'Église ; non pas que les autres disciples aient été laissés dans l'ignorance à cet égard ; mais l'administration du mystère avait été confiée à Paul (comp. aussi Éph. 3). Nous voyons pourtant que le Saint Esprit opéra et rendit témoignage avec les douze, puisque Jacques peut dire : « Tu vois frère combien il y a de milliers de Juifs qui ont cru », bien que cependant ces saints ne fussent pas dans le témoignage selon la mesure de ce que Dieu avait confié à Paul. Paul avait écrit déjà que « celui-là est Juif qui l'est au-dedans, et la circoncision est du cœur, en esprit, et la louange de ce Juif ne vient pas des hommes mais de Dieu ». Toutefois Dieu, ayant agi en grâce sur un terrain inférieur au témoignage confié à Paul, ce n'était pas une raison pour que Paul descendît sur ce terrain : Jacques l'y incita, et Paul céda et souffrit.

Tout cela confirme ce que j'ai fait remarquer, c'est que tandis que l'énergie de la grâce est manifestée par la persévérance dans le témoignage, Dieu dans sa grâce peut agir « dans le camp » et y garder et y bénir les siens ; et l'homme qui, comme Paul, maintient le témoignage, ne doit pas s'y opposer, quoiqu'il ne doive pas descendre sur ce terrain.

Plus tard aussi, nous voyons qu'à la fin de la carrière de l'apôtre, dans la seconde épître à Timothée, tous ceux qui étaient en Asie, cette contrée où Paul avait le plus travaillé, se détournèrent de lui. L'énergie de l'Esprit le soutint jusqu'au bout, lui et tous ceux qui n'avaient pas honte du témoignage de notre Seigneur ; et cependant nous ne pouvons pas dire que la miséricorde de Dieu ait abandonné ceux des siens qui n'avaient pas su se maintenir dans le chemin étroit de l'apôtre quoique, je n'ai pas besoin de le dire, ce ne soit pas une excuse pour leur infidélité.

Il en a été ainsi dans tous les âges de l'histoire de l'Église ; Dieu a toujours continué à agir en grâce, à convertir et à garder les âmes, quoiqu'il n'y eût peut-être personne qui comprit la vraie position du témoignage et s'y maintint ; et nous pouvons dire que, sans les Eldad et les Médad des siècles du Moyen-Âge, il n'y eut peut-être pas eu d'âmes sauvées dans ces temps de ténèbres.

4 De nos jours

De nos jours encore, nous voyons des chrétiens qui reconnaissent la présence du Saint Esprit et qui, dans la communion de Dieu, s'appliquent de tout leur cœur à suivre le chemin que Dieu a tracé pour de tels jours, et à maintenir le témoignage ; mais en même temps le Seigneur use de miséricorde envers les siens qui sont dans le camp, où ils demeurent sans excuse, à cause de ceux qui en sont sortis pour aller vers Jésus hors du camp, portant son opprobre (Héb. 13). Dieu use de miséricorde envers eux, mais cette miséricorde ne peut servir à personne d'excuse ou de motif pour demeurer plus longtemps dans le camp, ou de sanction de la part de Dieu sur une telle position, bien au contraire !

Il y a donc, comme nous venons de le montrer, deux classes de chrétiens si je puis dire ainsi : les uns qui s'appliquent à suivre entièrement le Seigneur, gardant sa Parole pour maintenir ainsi le témoignage de la lumière et de la vérité communiquées ; les autres qui, quoique enseignés de Dieu à salut, oublient leur haute vocation quand Lui ne les oublie pas. Que le lecteur se demande à laquelle de ces deux classes il appartient.

5 **Abouissement des deux sortes de chemins**

Il y a toujours une différence frappante entre ces deux sortes de chrétiens, en ceci que, tandis que ceux qui sont fidèles surmontent les difficultés qu'ils rencontrent sur leur chemin et les traversent comme étant supérieurs à ces circonstances, ceux qui ne sont pas fidèles, ou qui restent dans une position inférieure au témoignage que Dieu a suscité dans le moment, sont à un moment ou à un autre surmontés par les difficultés. Abraham, marchant avec Dieu, séparé pour Dieu, était en sûreté ; il marche de force en force (comp. Hébr. 11:8-19) ; Lot, au contraire, disparaît à notre vue sous d'épaisses ténèbres. Caleb et Josué entrent seuls dans le pays ; eux seuls sont demeurés fermes au milieu de toute l'assemblée d'Israël qui périt dans le désert. Ainsi, dans d'autres jours, Paul, au milieu de tous ceux qui l'avaient abandonné, lui aussi est demeuré ferme, sans compromis, et il peut dire avec confiance : « le Seigneur me délivrera de toute mauvaise œuvre et me conservera pour son royaume céleste » (2 Tim. 4 :18) ; tandis que ceux qui étaient en Asie ne se relevèrent jamais de leur déclin comme nous le voyons dans les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse. Le chemin de la fidélité n'est pas seulement le chemin du témoignage et le chemin où Dieu est glorifié, mais il est en même temps le chemin de la parfaite sécurité, comme il est celui de la communion, parce que l'Esprit de Dieu opère là sans entraves dans sa plus grande énergie, tandis que ceux qui se tiennent ailleurs, quoique soutenus pour un temps, tombent tôt ou tard dans le mal, doctrinalement et moralement comme les Corinthiens : ceux-ci ne manquaient d'aucun don, mais les richesses et le luxe d'une ville corrompue, et d'un autre côté les faux docteurs Juifs et l'esprit philosophique les avaient détournés du sentier humble et étroit du témoignage et les avaient fait tomber dans toute sorte de désordres et de mauvaises œuvres.

En résumé la Parole de Dieu nous montre clairement que le Seigneur appelle les fidèles à sortir vers Lui hors du camp, portant son opprobre ; mais en même temps nous voyons que, dans sa miséricorde, il prend soin des siens dans le camp, mais que le camp n'est pas le lieu qui convient à ceux qui sont enseignés de Lui et qui ont appris ainsi qu'ils ne peuvent être de vrais témoins pour Christ que hors du camp ; et puis, et c'est chose bien sérieuse, ceux qui demeurent dans le camp s'exposent à être, tôt ou tard, en une manière ou en une autre, surmontés par le monde et par Satan. « Maintenant donc, ô rois, ayez de l'intelligence ; juges de la terre, recevez instruction ».

Quelques réflexions sur les relations des jeunes croyants par Auteur: Nsengue Sédar

Nkoemvone, janvier 2004

Table des matières

- 1 L'égoïsme de l'homme pécheur, et l'amour fraternel des enfants de Dieu
- 2 L'exemple de Ruth
- 3 Relations
- 4 Soins pastoraux
- 5 « Je comprends les dangers — mais je suis suffisamment fort... »

1 L'égoïsme de l'homme pécheur, et l'amour fraternel des enfants de Dieu

Ésaïe 53 : 6 nous dit, que nous avons tous été errants, et si nous sommes honnêtes devant Dieu, nous devons dire que c'est vrai. Étant éloigné de Dieu, l'imagination de l'homme travaille beaucoup, et il choisit toujours son propre chemin, qui n'est pas bon. En faisant cela, les hommes se sont écartés de plus en plus de Sa Parole, étant « asservis à diverses convoitises et voluptés », mais aussi « se haïssant l'un l'autre » (Tite 3:3). Dans le cœur de l'homme pécheur, il n'y a qu'un seul amour : l'amour propre, l'amour de soi. Pas de place pour l'amour envers les autres, pour la chaleur de l'amour divin. C'est le froid et l'indifférence qui règnent dans ce domaine.

Ce n'est que quand Christ vient dans notre vie, que nous sommes rapprochés de Dieu, et aussi les uns des autres. Éph. 2:14-19 le montre : Christ nous a aimé et s'est livré lui-même pour nous. Or Il nous est donné en exemple : « vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces » (1 Pi. 2,21). Dieu nous a laissé un modèle, Christ lui-même, pour que nous puissions suivre Ses traces et marcher dans l'amour les uns envers les autres comme enfants de Dieu. « Que l'amour soit sans hypocrisie ... Quant à l'amour fraternel, soyez pleins d'affection les uns envers les autres » (Rom. 12,9-10).

2 L'exemple de Ruth

Tout cela nous montre que nous sommes unis par la foi au même Sauveur, et que l'amour fraternel doit régner parmi les enfants de Dieu. Cela signifie-t-il donc qu'il n'y a pas de différence, que les jeunes frères peuvent avoir librement et chaleureusement des contacts, des entretiens avec des jeunes sœurs en Christ, et qu'il y a librement et mutuellement place pour des visites « dans l'amour fraternel » ?

Cela ne se faisait pas autrefois, ni en Afrique, ni ailleurs dans le monde. Même au temps du Seigneur Jésus, cela ne se faisait pas. Même dans le cas du Seigneur Jésus, le Saint et le Véritable, ses disciples ne pouvaient pas comprendre ou admettre cela : « Et là-dessus, Ses disciples vinrent ; et ils s'étonnaient de ce qu'Il parlait avec une femme » (Jean 4:27).

Ce n'est que depuis un certain temps, notamment sous l'influence des médias modernes, que de telles habitudes se sont introduites, non seulement dans le monde qui gît dans l'immoralité, mais petit à petit aussi parmi les enfants de Dieu. Est-ce bon ? Ou est-ce contraire à la volonté du Seigneur ? Est-ce pour ton bien, oui ou non ?

Quand Boaz parlait à Ruth, il lui disait : « Tiens-toi ici auprès de mes jeunes filles » (Ruth 2:8). Étant rentré chez sa parente Naomi, Ruth lui raconte : « Même Boaz m'a dit : Tiens-toi près de mes jeunes hommes... » Pourtant, Boaz avait dit autre chose, que Ruth semble ne pas avoir compris. Sa parente Naomi, sans les blâmer directement, la corrige aussitôt en disant : « Il est bon, ma fille, que tu sortes avec ses jeunes filles, et qu'on ne te rencontre pas dans un autre champ » (Ruth 2:21-22). Quelle sagesse chez cette femme âgée ! Et quelle grâce de voir Ruth, obéissante à cette sagesse et à cette expérience de Naomi, fondées sur sa foi et sa piété. Cette soumission pieuse est malheureusement trop perdue de nos jours.

Pourquoi alors Naomi lui donne-t-elle un tel conseil ? Parce que chaque frère, et chaque sœur, a encore la chair en lui, et risque fort, soit en esprit, soit en acte, de tomber dans le péché. Les disciples devaient déjà prier en disant : « Ne nous induis pas en tentation » (Matthieu 5:13). Il n'est jamais bon de se trouver dans des occasions (et c'est encore pire de les rechercher) où on risque soi-même une chute, et où on fait courir ce même risque à l'autre (par exemple la sœur ou la fille que l'on veut visiter). De toute façon cela fera du tort au témoignage pour le Seigneur.

Car le monde qui t'entoure, sait très bien comment interpréter la visite d'un jeune homme dans la chambre d'une jeune femme — et les meilleures prédications évangéliques ne pourront pas le faire changer d'avis. Ils savent que vous « faites quelque chose ensemble ». Si deux jeunes marchent ensemble au village ou ailleurs, on sait « qu'il y a déjà quelque chose » ; c'est inévitable. Il faut donc avoir la sagesse de maintenir suffisamment de distance.

3 **Relations**

Dans la famille, il est normal que le père, la mère et leurs enfants aient entre eux un libre et franc contact, et des conversations approfondies, surtout dans le cas de parents croyants : une communion libre et encourageante aide les uns et les autres à mieux se développer. Il est à souligner que bibliquement, la famille ou le foyer se compose du père, de la mère et de leurs enfants non-mariés. C'est là le noyau où Dieu a promis les bénédictions célestes sur la terre ; Deut. 11:21.

Cela nous montre déjà certaines limites : il n'est pas normal que tu aies un contact trop libre et rapproché avec ceux qui sont hors de ce noyau, même si la fille ou le garçon est de la même parenté ou du même village ou du même quartier. Cela a déjà induit beaucoup trop de jeunes en erreur ou à pécher. Tu ne peux pas en tant que jeune homme librement loger une ou plusieurs nuits ensemble avec ta « sœur du village » ou avec ta cousine sans t'exposer et l'exposer très vite à des pensées malsaines ou des actes de péché.

Il y a deux cotés à cela : d'une part les dangers dans lesquels vous vous mettez vous mêmes, et d'autre part l'impression que vous donnez aux gens au dehors : ils sauront par votre « cohabitation » que vous êtes et faites comme tout le monde, et que vous êtes donc du monde. Or, le Seigneur Jésus a dit que nous n'en sommes pas (Jean 17).

Déjà dans l'Ancien Testament, nous voyons des exemples d'une telle relation, et la fin en est comme toujours : la misère, le malheur, la honte, les plaies émotionnelles... :

Amnon, le fils de David, avait demandé que Tamar, sa sœur, vienne, et prépare à manger sous ses yeux ... « Et tout homme sortit d'auprès d'Amon... et il la saisit, et lui dit : Viens, couche avec moi, ma sœur ... et il fut plus fort qu'elle et l'humilia et coucha avec elle ». Et la suite ? « Amnon la haït d'une très grande haine, car la haine dont il la haït était plus grande que l'amour dont il l'avait aimé » (2 Sam. 13:1-20).

Un autre exemple, est celui de Joseph : l'épreuve sexuelle vint l'assaillir, quand « il n'y avait là, dans la maison, aucun des hommes de la maison » (Gen. 39:11). Cela n'était pas de sa faute, car il était esclave, mais la méchante femme sut comment abuser du moment où elle se trouvait seule avec Joseph dans la maison. Combien d'enfants de Dieu sont tombés dans le péché (ou ont été violés), parce qu'ils n'avaient pas fait de leur mieux pour éviter d'être seul avec une autre personne dans la maison ! Nous en connaissons trop qui en ont souffert amèrement pendant des années. Joseph a été délivré en fuyant au plus vite de la mauvaise situation où il était.

Il est normal qu'à partir d'un certain âge, tu te sentes, comme jeune homme, attiré par l'autre sexe. Cela est naturel et vient de Dieu — mais les voluptés ne viennent pas de Lui ! Il a désigné une (1) seule (!) femme (pas fille !) pour toi, et il te faut attendre Son temps pour l'avoir à toi — après votre mariage. Même si le désir d'avoir une femme est effectivement selon Dieu, il n'est pas biblique de se laisser aller au libertinage, soit en pensées, soit en actes. Il est nécessaire de se tenir « en bride » en attendant l'unique et seule femme qui est prévue pour toi. Il faut donc éviter toute occasion où tu peux chuter en pensées ou en actes. Car le Seigneur a clairement démontré, que, même en se bornant à désirer une femme qui n'est pas (encore) la sienne, on commet déjà adultère avec elle (Matt. 5:28).

Un autre exemple où le témoignage des enfants de Dieu a été sali est celui de Dina, la fille de Jacob (Gen. 34), sortant sous le prétexte de voir les filles du pays, et se retrouvant prise par un jeune homme du monde qui était avec elles.

4 **Soins pastoraux**

Entre croyants, il y a souvent besoin de soins pastoraux. C'est à dire : en tant que croyant(e), tu peux être en souci pour ton frère ou ta sœur qui semble découragé, ou a tendance à s'éloigner, à aller dans le monde. Tu pries, tu portes son cas dans ton cœur, et tu as à cœur de lui rendre visite. Là-dessus, il faut bien dire que c'est une question de sagesse de ne pas se laisser induire en tentation, par exemple en rendant comme jeune frère une visite pastorale à une jeune sœur dans son studio ; cela risque effectivement de causer la chute de l'un et de l'autre, ou des deux, soit dans les cœurs et les émotions, soit en acte. Si l'on a des soucis fondés à l'égard d'une jeune sœur, mieux vaut, soit lui parler après une réunion de l'assemblée, soit parler à une sœur plus âgée de ces soucis, pour qu'elle se charge de la visite (la Parole confie aux femmes plus âgées le rôle de parler aux plus jeunes : Tite 2:3-4). Il en est de même si une jeune sœur se fait du souci à propos d'un frère.

5 **« Je comprends les dangers — mais je suis suffisamment fort... »**

« Je peux résister aux tentations... » Voilà un argument trop souvent entendu. D'abord, nous ne pouvons que répéter que cela ne change strictement rien à ce que le monde autour de toi en pense. Nous connaissons un jeune frère qui habitait ensemble avec une fille dans une même maison, et ne cessait de dire : « Mais je ne couche pas avec elle ! » Pourtant, les gens du village ne croyaient pas ses déclarations. Tous étaient convaincus que celui qui autrefois était un témoin de Jésus, était désormais « devenu comme les autres ». Et ils disaient : « Tu vois, ces gens parlent bien, mais au fond, ils ont les mêmes « besoins » que les autres ». Ne comprends tu pas qu'ainsi, tu fais tort à ton propre témoignage, et à celui de tes frères en Christ, et au nom du Seigneur ?

En outre, tu n'es pas aussi fort que tu le penses, sois-en bien persuadé ! La Parole nous dit : « Car je sais qu'en moi, c'est à dire en ma chair, n'habite point de bien... le bien que je veux, je ne le pratique pas, mais le mal que je ne veux pas, je le fais... Parce que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas » (Rom. 7:18 à 8:7). Samson a voulu rester seul avec Delila (Juges 16) ; il est resté dans ce lieu de tentation, car il était certain de pouvoir se dégager quand il le voudrait. Mais Dieu qui l'avait pourtant souvent délivré, l'a laissé dans le piège où il s'était mis, aux mains de ses ennemis. Dieu ne l'a plus délivré car il avait cessé depuis longtemps de garder les caractères de fidélité à l'Éternel. Samson n'a pas fui la tentation et a été pris au piège de l'ennemi de nos âmes. Joseph a fui la tentation et a échappé au piège de l'ennemi.

« Confie-toi de tout ton cœur à l'Éternel, et ne t'appuie pas sur ton intelligence ; dans toutes tes voies, connais-le, et Il dirigera tes sentiers. Ne sois pas sage à tes propres yeux ... Garde le sain conseil et la réflexion, et ils seront la vie de ton âme et la grâce de ton cou. Alors tu iras ton chemin en sécurité, et ton pied ne se heurtera point » (Prov. 3:5-6, 21-23).

La FOI, ou : LE JUSTE VIVRA DE FOI

Bibliques

Les disciples (en leur qualité d'apôtres, Luc 17:5a) pensaient que tous leurs problèmes seraient résolus et toutes les difficultés de la vie seraient solutionnées s'ils avaient davantage de foi. Aussi demandèrent-ils au Seigneur de leur augmenter la foi (Luc 17:5b). La réponse du Seigneur leur dit que l'ordre convenable des choses n'est pas de satisfaire à leurs besoins, mais à ceux du Maître (Luc 17:7-9), et pour cela il fallait « faire toutes les choses qui leur avaient été commandées » (Luc 17:10a). C'est cela qui devait les occuper, et non pas l'importance qu'ils pouvaient avoir, eux (Luc 17:10b).

«Le juste vivra de FOI» est une déclaration d'Habakuk qui est citée trois fois dans le Nouveau Testament. C'est dire son importance.

La première citation, Romains 1:17, correspond au besoin fondamental : la justification, indispensable au salut et à la nouvelle naissance.

La deuxième citation, Galates 3:11, fait suite, et concerne ce qui dirige la vie chrétienne : c'est la foi, non pas la loi.

La dernière citation, Hébreux 10:38, continue cette suite. On a commencé la marche chrétienne, et voilà les difficultés qui s'amoncellent ; le croyant s'interroge alors devant le développement du mal. Les Hébreux avaient affaire aux souffrances, à l'opprobre, aux afflictions, à l'emprisonnement pour les uns, à l'enlèvement de leurs biens pour d'autres (Héb. 10:32-34). Ils avaient certes de la confiance (Héb. 10:35), mais ils étaient tous en danger de la perdre à cause de l'ampleur de l'épreuve. La réponse divine est un encouragement à ne pas perdre cette confiance (Héb. 10:35a) en raison de la certitude que le Seigneur vient bientôt (Héb. 10:37, même si un jour est comme mille ans, 2 Pierre 3:8). Leur vrai besoin, dans l'immédiat n'était pas la solution de toutes leurs difficultés, mais (2) la patience après (1) avoir fait la volonté de Dieu (Héb. 10:36).

Cette réponse de l'épître aux Hébreux rejoint le message du Seigneur en Luc 17, mais est aussi le sens de la prophétie d'Habakuk. D'abord scandalisé par l'iniquité du peuple, il criait à Dieu pour être sauvé de l'oppression, de la dévastation et de la violence (Hab. 1:2-4). La réponse divine lui décrit le châtement qui allait s'abattre sur le peuple par le moyen des chaldéens (Hab. 1:5-10), une nation formidable et terrible dont la prestance était impressionnante («son jugement et sa dignité procède d'elle-même»). Ces chaldéens étaient des instruments du gouvernement de Dieu. Mais voilà qu'Habakuk paraît découvrir que le remède est pire que le mal (Hab. 1:11 « il changera de pensée, et passera outre et péchera : cette puissance qu'il a est devenue son dieu»). Habakuk réclame alors à nouveau l'intervention de Dieu, mais cette fois-ci contre ces instruments du jugement de Dieu (Hab. 1:12-17); il fait appel au caractère de Dieu Lui-même : comment peut-il supporter de pareils agissements alors qu'il a les yeux trop purs pour voir le mal ! (Hab. 1:13). La réponse de Dieu est ferme et générale («écris la vision et grave-la sur des tablettes» Hab. 2:2), elle laisse entendre qu'il faudra encore du temps («elle parle de la fin», «si elle tarde, attends-la» - Hab. 2:3), et en attendant «le juste vivra de foi». La prophétie d'Habakuk montre que pendant ce temps d'attente de la foi, des malheurs s'exerceront sur le peuple (Hab. 2:6-20), Dieu ayant une pleine connaissance de son état, et ce qui revient au fidèle (Habakuk), c'est la prière (Hab. 3) dans la pleine certitude du triomphe final de la gloire de Dieu (Hab. 2:14; 3:3-6). Cette prière se termine par la louange joyeuse et paisible (3:18-19), mais pour le moment l'homme de foi (Habakuk) a pleinement compris que le besoin est certes l'intervention de Dieu en grâce («ravive ton oeuvre au milieu des années», «souviens-toi de la miséricorde» - Hab. 3:2), mais que l'état de choses est tel que la colère de Dieu doit avoir son cours («dans la colère, souviens-toi de la miséricorde» - Hab. 3:2).

Ce développement sur les circonstances de la vie, avec l'intervention de Dieu en grâce et en gouvernement, correspond à ce que le Seigneur enseignait aux disciples en Luc 17 : l'importance que les besoins du Maître soient satisfaits en premier. L'issue finale ne fait aucun doute («la vision est encore pour un temps déterminé... elle viendra sûrement» - Hab. 2:3, car le croyant sait que «l'Éternel est dans le palais de Sa sainteté» - Hab. 2:20a), mais pour le moment les choses ne peuvent pas se clore, car le brouhaha des nations n'a pas encore fait silence devant Dieu (Hab. 2:20b). Ce n'est qu'à la voix de la trompette du dernier ange que le mystère de Dieu sera terminé (Apoc. 10:7) - le mystère de Dieu, c'est-à-dire le mystère du pourquoi Dieu tarde tant à opérer son jugement. Or il tarde parce qu'il faut que, même au travers de la colère, sa grâce et sa miséricorde s'exercent, que Son oeuvre s'opère et que Sa gloire soit manifestée.

Que faire en attendant et dans ces circonstances ? Par la Parole de Dieu, le croyant sait ces choses, et la foi le fait vivre : c'est toute la force du «LE JUSTE VIVRA DE FOI», la vie de confiance du fidèle de Psaumes 16:1 et Héb. 10:35. Au travers de tout ce qui peut paraître terrible et douloureux et contraire à la volonté de Dieu dans le présent, la foi et la confiance s'attachent à satisfaire les besoins du Maître selon Luc 17, c'est-à-dire à faire la volonté de Dieu en toutes choses.

L'Affranchissement, le Repos, la Puissance et la Consécration selon la Parole de Dieu par Edward Dennett

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Tables des matières

1 L'AFFRANCHISSEMENT

- 1.1 Beaucoup de chrétiens ne sont pas heureux
- 1.2 Pour avoir une vie chrétienne heureuse, il faut apprendre la vérité de notre mort avec Christ les conséquences de cette position
 - 1.2.1 (1° conséquence) Nous sommes morts au péché; affranchissement du péché
 - 1.2.2 (2° conséquence) affranchissement de la loi; nous sommes morts à la loi
 - 1.2.3 (3° conséquence) nous sommes morts au monde
 - 1.2.4 (4° conséquence) affranchissement de l'homme, du moi
- 1.3 Pour jouir de la puissance de ces vérités, il faut non seulement qu'elles aient été saisies comme doctrines, mais aussi qu'elles aient été apprises expérimentalement. Quatre choses sont à acquérir par l'expérience
 - 1.3.1 (1° chose) le caractère de la chair doit être connu
 - 1.3.2 (2° chose) nous sommes absolument impuissants dans notre lutte contre la chair
 - 1.3.3 (3° chose) il y a deux natures en nous
 - 1.3.4 (4° chose) la délivrance est en Christ

2 LE REPOS, LA PUISSANCE, LA CONSÉCRATION

- 2.1 LE REPOS (Rom. 8: 1) — Connaissance de notre nouvelle position en Christ
 - 2.1.1 Plus de condamnation
 - 2.1.2 L'âme apprend ce que Christ est
 - 2.1.3 Nous nous réjouissons d'être occupés de Christ seul
- 2.2 LA PUISSANCE (Rom. 8: 9, 13)
 - 2.2.1 Faire mourir les actions du corps par l'Esprit
 - 2.2.2 L'action du St Esprit en puissance dans le croyant n'est maintenue que s'il marche en communion avec Dieu
 - 2.2.3 On ne doit pas s'attendre à avoir conscience de cette puissance
 - 2.2.4 On n'est pas «doué» de puissance spirituelle
 - 2.2.5 Ne pas avoir de repos avant de savoir pratiquement ce que c'est que d'être des instruments pour la manifestation de la puissance divine dans ce monde
- 2.3 LA CONSÉCRATION (Rom. 8: 9-10)
 - 2.3.1 Le problème : est-ce un acte d'abandon volontaire de nous-mêmes au service de Dieu ?
 - 2.3.2 Rom.6:13 et 12:1 : se livrer à Dieu est un acte fait dans la puissance du Saint Esprit en vertu de notre mort avec Christ
 - 2.3.3 Ce qu'est réellement la consécration
 - 2.3.3.1 D'après la consécration d'Aaron et ses fils (Ex.29)
 - 2.3.3.2 D'après Rom.8; la consécration, c'est Rom.8:10 (si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice)

2.3.3.3 Autres passages : Gal.2:20 & 2 Cor.4:10 : Consécration = Christ a l'autorité absolue sur le corps des siens de sorte qu'ils sont des organes qui n'expriment rien d'autre que Lui-même (= Christ vit en moi)

2.3.4 Les obstacles : la consécration est maintenue par le renoncement constant au moi par la puissance du St Esprit

2.3.5 La consécration ne sera jamais complète; sanctification progressive

2.3.6 Caractéristique du croyant consacré : je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi

1 L'AFFRANCHISSEMENT

1.1 Beaucoup de chrétiens ne sont pas heureux

Un fait triste à constater, c'est que la majorité des chrétiens ne sont pas heureux, et, s'ils veulent être francs, ils reconnaissent qu'ils ont été douloureusement désappointés dans leur vie chrétienne. Lors de leur conversion, l'avenir était plein de promesses, c'était comme l'aurore d'un jour sans nuages, rempli de paix et de joie. Mais à peine eurent-ils commencé leur voyage, que des nuages de toute espèce obscurcirent leur ciel, et à l'exception peut-être de quelques rayons de soleil, les choses ont plus ou moins continué ainsi, et en bien des cas, cela a été encore pire. On s'attendait bien à la lutte, mais hélas ! la lutte s'est généralement terminée, non par la victoire, mais par la défaite. Le mal au-dedans, et l'ennemi au dehors, ont triomphé et triomphent encore, de sorte qu'un état d'abattement et de découragement a remplacé la confiance et la joyeuse espérance du début.

Puis vient la tristesse, quand on découvre qu'une telle expérience ne correspond nullement à ce que nous présente la parole de Dieu. Il est bien vrai que nous sommes dans un milieu hostile, que Satan s'efforce sans cesse de nous enlancer dans ses ruses, que nous sommes pèlerins et étrangers, qu'ainsi nous ne pouvons attendre ni aise, ni repos, dans le monde que nous traversons, et que nos corps sont exposés à des souffrances de tout genre ; mais pas une de ces choses, ni même toutes ensemble, ne devraient assombrir et affliger nos âmes. Écoutez l'apôtre Paul ; après avoir montré qu'étant «justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons trouvé aussi accès, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu», il poursuivit ainsi : «Et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance ; et l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné». (Rom. 5: 1-5). Si, de plus, vous voulez connaître l'expérience du chrétien, lisez l'épître aux Philippiens. Là, vous trouvez qu'un croyant peut être parfaitement heureux, bien qu'en prison et sous la menace journalière d'être mis à mort ; qu'il peut avoir Christ pour seul motif, seul objet et seul but ; pour unique désir d'être avec lui et semblable à lui, et qu'il peut ainsi se trouver entièrement au-dessus des circonstances, capable d'être satisfait dans quelque position que ce soit, et pouvant tout par Celui qui lui donne la force intérieure. Quel contraste entre cette expérience et celle de la plupart des croyants !

Mais, direz-vous, c'est là l'expérience d'un apôtre, et nous ne saurions avoir la prétention d'atteindre à cette hauteur.

Il est vrai que le but est élevé, mais ce n'est pas même Paul qui est notre modèle, quel que fût son degré d'avancement dans la vie spirituelle ; notre parfait modèle est Christ. Rappelons-nous de plus que, sauf son don spécial, l'apôtre ne possédait pas une seule bénédiction qui n'appartienne aussi au plus humble croyant. Était-il enfant de Dieu ? Nous le sommes. Avait-il le pardon des péchés ? Nous l'avons. Jouissait-il du privilège inappréciable d'avoir l'Esprit — l'Esprit d'adoption — demeurant en lui ? Nous aussi. Était-il membre du corps de Christ ? Nous le sommes. Nous pourrions énumérer ainsi toutes les bénédictions qui découlent de la rédemption, et nous verrions que Paul n'était en aucune manière une exception, car, avec lui, nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ.

S'il en est ainsi, comment arrive-t-il qu'un si petit nombre de croyants fasse la même expérience ? que si peu connaissent un repos et un bonheur permanents ?

Nous appelons la sérieuse attention du lecteur sur la réponse à cette question.

La cause fondamentale de la difficulté que nous avons mentionnée, est le peu de bonne volonté ou la négligence des enfants de Dieu à apprendre tout ce qui leur est assuré en Christ. Plusieurs se contentent d'être né de nouveau, d'autres de savoir que leurs péchés sont pardonnés : de sorte que leur salut est le but et la fin de leurs désirs. La conséquence en est que les premiers jours de leur vie chrétienne sont souvent les meilleurs, et que l'on voit nombre de croyants, autrefois joyeux et pleins de ferveur, devenus maintenant insouciantes et indifférents, sinon mondains.

Qu'il me soit donc permis de dire que si un chrétien ne désire rien au-delà du pardon des péchés, il découvrira bientôt qu'il n'a nulle puissance pour résister ni aux sollicitations de la chair, ni aux tentations de Satan. Pour avoir une heureuse vie chrétienne, il est indispensable de connaître pratiquement la vérité de notre mort avec Christ. Si l'on ne va pas jusque-là, on n'aura qu'agitation et lutte, sans espérance de victoire.

J'en dirai la raison en peu de mots. Notre rédemption doit répondre à deux choses : à nos péchés et à la nature qui les produit ; au mauvais fruit et à l'arbre d'où il provient. Le précieux sang de Christ répond à nos besoins quant au premier point. C'était la seule voie possible pour ôter la culpabilité qui pesait sur nous (voyez Hébr. 10 ; 1 Jean 1: 7). Mais, bien que nous soyons rendus plus blancs que la neige par le sang de Christ, bien que nous soyons nés de nouveau, et qu'ainsi nous ayons une nouvelle nature et une nouvelle vie, la mauvaise nature subsiste dans toute sa corruption, et ne peut être ni purifiée, ni améliorée. C'est la conviction de cette vérité, et la réalisation de l'impuissance de la nouvelle nature en elle-même et par elle-même, dans ses luttes contre la chair, qui conduit l'âme à s'écrier en Rom. 7 : «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?» Or ce même cri plein d'amertume combien d'enfants de Dieu le poussent encore !

Comment Dieu répond-il à ce besoin des croyants ?

1.2 Pour avoir une vie chrétienne heureuse, il faut apprendre la vérité de notre mort avec Christ les conséquences de cette position

Nous trouvons la réponse [à la question précédente] au chap. 6 de l'épître aux Romains : «Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché. Car celui qui est mort est justifié du péché» (v. 6, 7). L'expression «le vieil homme» est employée pour désigner la mauvaise nature que nous tenons d'Adam — la chair, comme principe du mal en nous ; et «le corps du péché» veut dire le péché dans son ensemble, comme un tout. Nous apprenons par ce passage (voyez aussi Rom. 8: 3), que Dieu a déjà agi à l'égard de notre mauvaise nature, et cela dans la mort de Christ ; que là il a condamné le péché dans la chair. L'apôtre dit : «Je suis crucifié avec Christ» (Gal. 2: 20). Non seulement le Seigneur Jésus, dans sa grâce infinie, a porté nos péchés en son corps sur le bois, mais Dieu, dans son ineffable miséricorde, nous associe à la mort de Christ, de sorte qu'il a déjà passé jugement sur ce que nous sommes, c'est-à-dire sur notre chair, racines et branches. Il a donc pourvu à deux choses dans la mort de Christ : à nos péchés et à notre mauvaise nature, et toutes deux sont judiciairement ôtées pour toujours de devant sa face.

C'est là ce que Dieu nous dit dans sa Parole ; et si, par sa grâce, j'accepte que son témoignage est vrai quant à l'efficacité du sang de Christ, pourquoi ne le recevrais-je pas aussi, quand Il m'apprend qu'il m'a associé à la mort de son Fils bien-aimé ? C'est sur ce fait

même que l'apôtre fonde son exhortation en Rom. 6 : «Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (v. 11). C'est-à-dire que je reçois par la foi la déclaration de Dieu et que j'agis en conséquence ; je rejette les sollicitations de la chair, en me fondant sur le fait que je suis mort à la chair, parce que j'ai part à la mort de Christ. En d'autres mots : j'accepte ma mort avec Christ, comme étant la vérité devant Dieu, et, par conséquent, je prends dans ce monde la place d'un homme mort.

1.2.1 (1^o conséquence) Nous sommes morts au péché; affranchissement du péché

Examinons maintenant les conséquences qui résultent de l'acceptation de cette position. En premier lieu, nous sommes quittes ou justifiés du péché. Remarquez que c'est «du péché», et non «des péchés», c'est-à-dire que la chair, «le péché dans la chair», le mauvais principe de notre nature corrompue, «le vieil homme», n'a plus de droits sur nous. Il est encore en nous, et y sera jusqu'à la fin de notre pèlerinage ; mais aussi longtemps que je me tiens moi-même pour mort, que j'accepte la mort sur ce que je suis comme né de la chair, il n'a pas de puissance sur moi. J'étais autrefois son esclave, mais maintenant je suis affranchi de cet esclavage ; — et comment ? Par la mort, ma mort avec Christ. Mon ancien maître n'a donc plus aucun droit sur moi ; par la mort, j'ai été délivré de son joug. Supposez que vous ayez près de vous un homme mort, et que vous cherchiez par toutes les séductions possibles à l'entraîner dans le péché, ne verriez-vous pas tout de suite la folie d'une telle tentative ? Quel qu'il ait pu être, vivant, le péché maintenant n'a aucune action, aucun pouvoir sur lui. Satan lui-même ne peut tenter un homme mort. Or il en sera ainsi de nous, si, par grâce, d'heure en heure, de minute en minute, nous nous tenons nous-mêmes pour morts au péché, et vivants à Dieu dans le Christ Jésus.

C'est là le seul chemin de la victoire. Quelques-uns voudraient vaincre par un effort résolu de volonté, d'autres, en cherchant à mourir au péché ; mais le chemin de Dieu est celui que nous avons montré. C'est parce que nous sommes morts, que nous sommes exhortés à mortifier nos membres (Col. 3:5), c'est-à-dire à appliquer la mort à nous-mêmes, à porter «toujours partout dans le corps la mort de Jésus», de sorte que tout mouvement du péché, de la chair, soit arrêté et jugé. La méthode de l'homme conduit à l'ascétisme et, à la fin, au pire des esclavages ; celle de Dieu mène à la délivrance et à une heureuse liberté.

1.2.2 (2^o conséquence) affranchissement de la loi; nous sommes morts à la loi

La seconde conséquence est l'affranchissement de la loi. Ainsi Paul écrit : «Vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ». Et encore : «Nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus» (Rom. 7: 4-6, etc. ; voyez aussi Gal. 2: 19). Comme l'apôtre l'explique, la loi n'a d'autorité sur l'homme qu'aussi longtemps qu'il vit. Étant donc morts avec Christ, nous sommes délivrés de la puissance de la loi, et il est heureux pour nous qu'il en soit ainsi, «car tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous malédiction» (Gal. 3: 10). Ce devrait être pour tout croyant un heureux message. Par nature, nous sommes tous légaux, et cette tendance au légalisme subsiste en nous, même après que nous sommes devenus des enfants de Dieu par la foi au Seigneur Jésus. Elle entre, pour ainsi dire, dans la texture même de notre être, de sorte qu'elle se montre constamment dans nos paroles et nos actions. Il en résulte que plusieurs connaissent peu la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant, et gémissent journellement sous la servitude qu'ils se sont imposée à eux-mêmes.

Mais, direz-vous, nous ne sommes pas sous la loi. Les Juifs l'étaient, mais cela est-il vrai des gentils croyants ?

Non pas dans le même sens ; mais le principe légal est inné chez nous tout autant que chez les Juifs. Par exemple si, après avoir été converti, je sens que je devrais aimer davantage le Seigneur Jésus et que j'essaie de le faire, ou que je devrais prier mieux et que je sois abattu ou découragé, parce que je ne me suis pas acquitté de ce devoir plus exactement, je suis, en principe, dans ces cas, tout autant sous la loi que les Juifs. L'essence de la loi gît dans son «Tu dois» ; ainsi, si je change les préceptes du Seigneur en «tu dois faire ceci ou cela», je me place sous le joug de la loi. Et du moment que je le fais, je me trouve sur le chemin des chutes et d'une mauvaise conscience.

Ce que nous avons donc tous à apprendre, c'est que, par notre association à la mort de Christ, nous sommes, délivrés à la fois de la loi et du principe de la loi. Nous sommes mariés à un autre, à Celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu. «Du fruit», remarquons-le, et non «des œuvres de loi». Le christianisme n'a point de «tu dois», mais aux œuvres de la loi et à celles de la chair, il substitue les précieux fruits de l'Esprit Saint (Gal. 5), lesquels sont produits, non par l'effort de l'homme comme des œuvres le sont, mais par la puissance divine.

La différence entre ces deux choses est aussi grande que possible. Sachant que nous ne pouvons obtenir de fruit pour Dieu par aucun effort ou travail de nous-mêmes, et ayant appris en même temps que la puissance qui peut produire du fruit est dans un autre (qui, à la vérité, opère par l'Esprit qui habite dans les siens), nos yeux se dirigent en haut, vers lui, dans la confiance qu'il nous emploiera pour sa gloire selon sa propre volonté. Au lieu donc de travailler, nous nous confions en Lui ; au lieu de chercher du fruit en nous, nous désirons que Christ opère en nous selon l'énergie de sa puissance divine.

1.2.3 (3^o conséquence) nous sommes morts au monde

Une troisième conséquence est que nous sommes délivrés du monde. L'apôtre, en opposition avec certains légalistes qui désiraient échapper à la persécution et se glorifiaient dans la chair, dit : «Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde». (Gal. 6: 14). Comme nous le lisons dans l'évangile de Jean, le monde a été jugé dans la mort de Christ. La crucifixion du Sauveur a été l'entière et absolue condamnation du monde qui l'a rejeté. Dieu l'a moralement jugé à la croix, et Paul, en communion avec la pensée de Dieu, le tient comme crucifié pour lui à cette même croix, et lui, de la même manière, comme crucifié au monde. Il en était par là complètement délivré, car si les deux étaient crucifiés l'un à l'autre, il ne pouvait y avoir d'attraction entre eux. Le monde, avec tous ses charmes et toutes ses séductions, ne pouvait attirer quelqu'un qui le tenait pour moralement jugé par la mort de Christ, et certes celui qui se tenait lui-même pour crucifié par la croix de Christ, ne pouvait avoir aucun attrait pour le monde. Vue ainsi, la croix est une barrière infranchissable entre le monde et le chrétien, et non seulement elle est une barrière, mais aussi le moyen par lequel se trouve manifesté le vrai caractère du monde. Par là, nous apprenons que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu, en tant que nous le considérons toujours en rapport avec la croix de Christ.

1.2.4 (4^o conséquence) affranchissement de l'homme, du moi

Il y a une dernière conséquence de notre mort avec Christ, c'est que nous sommes affranchis de l'homme. «Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde», dit l'apôtre, «pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans le monde, établissez-vous des ordonnances, — ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas !» (Col. 2: 20). C'est l'homme religieux que nous voyons là, — celui dont l'objet est d'améliorer la chair, mais qui, au lieu de la corriger, ne fait que la satisfaire. Cet important passage nous apprend que le croyant, comme mort avec Christ, est entièrement affranchi de l'homme et de ses prétentions religieuses. En les reconnaissant, il prendrait sa place comme vivant dans le monde et nierait le fait de sa propre association avec Christ dans sa mort. Il perd donc de vue l'homme ; en réalité, il le récuse tout à fait et nie sa prétendue autorité, parce qu'il est assujéti à Christ seul. C'est pourquoi, même

dans les relations de la vie, il obéit aux magistrats, aux maîtres, ou aux parents, parce qu'il est placé par Christ lui-même dans une position de subordination. Ainsi un pauvre esclave chrétien, en obéissant à son maître, obéit au Seigneur Jésus Christ (Col. 3: 22-25). Il y a donc une complète délivrance pour le croyant qui se tient pour mort avec Christ, — délivrance du péché, de la loi, du monde et de l'homme. On peut dire du croyant, dans les termes qui étaient appliqués à Israël, qu'il tient captifs ceux qui l'avaient tenu captif (Ésaïe 14: 2). Tous les ennemis sont vaincus, et Christ seul est reconnu comme Seigneur.

Si cela est vrai, comment se fait-il qu'il y en ait si peu qui entrent dans ce sentier d'affranchissement et de sainte liberté ?

1.3 Pour jouir de la puissance de ces vérités, il faut non seulement qu'elles aient été saisies comme doctrines, mais aussi qu'elles aient été apprises expérimentalement. Quatre choses sont à acquérir par l'expérience

La réponse à cette question nous conduit à la seconde partie de notre sujet. On peut la formuler de la manière suivante, et nous appelons sur elle l'attention toute particulière du lecteur. «Pour jouir de la puissance de ces vérités, il faut non seulement qu'elles aient été saisies comme doctrines, mais aussi qu'elles aient été apprises expérimentalement». Quatre choses doivent avoir été acquises par expérience, pour que l'on puisse entrer dans l'heureuse jouissance de ces vérités.

1.3.1 (1^o chose) le caractère de la chair doit être connu

En premier lieu et par-dessus tout, le caractère de la chair doit être pratiquement connu. Dieu nous a déclaré ce qu'elle est, même dans l'Ancien Testament (Gen. 6), et nous le rappelle mainte et mainte fois dans le Nouveau ; nous pouvons recevoir son témoignage, et y donner sans hésitation notre assentiment; mais, je le répète, à moins d'avoir appris par expérience la nature de la chair, nous en attendrons toujours, plus ou moins, quelque chose de bon. Combien de fois, par exemple, n'arrive-t-il pas à un chrétien de dire : Je ferai mieux une autre fois ; ou bien : Si c'était à recommencer, j'évitais telle ou telle faute, tel ou tel manquement. Parler ainsi, montre que l'on oublie entièrement qu'en réalité la chair est incurable ; car si notre mauvaise nature est totalement corrompue, comment agirait-elle dans l'avenir autrement qu'elle n'a fait dans le passé ? Non ; nous pouvons, il est vrai, regarder au Seigneur pour qu'il nous garde, par sa grâce, de retomber dans les mêmes péchés, mais si nous avons vraiment reconnu ce qu'est la chair, nous aurons appris en même temps que nous ferions de même dans l'avenir comme dans le passé, à moins d'être gardés par la puissance divine.

Le chapitre 7 des Romains nous présente le cas d'un homme qui possède la vie, mais qui, ignorant la plénitude de la grâce de Dieu dans la rédemption, s'efforce, sous la loi, de produire du fruit pour Dieu. Quelle est la conclusion à laquelle il arrive ? Celle-ci : «Ce n'est pas ce que je veux, que je fais, mais ce que je hais, je le pratique». Il continue ensuite ainsi : «Si c'est ce que je ne veux pas que je pratique, j'approuve la loi, reconnaissant qu'elle est bonne. Or maintenant, ce n'est plus moi qui fais cela, mais c'est le péché qui habite en moi». C'est-à-dire qu'il a découvert que la chair (dans un cas tel que le sien) veut suivre son propre chemin, et que ce chemin est toujours le péché. C'est pourquoi il nous dit : «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien». Il a appris sa leçon, et dès ce moment-là, il n'attend de la chair autre chose que le mal. Or il est certainement heureux pour l'âme d'en arriver à cette conclusion.

Il y a deux manières d'apprendre cette leçon : ou dans la présence de Dieu, en communion avec lui ; ou bien dans la présence de Satan, par le péché et des chutes. Paul, lui-même, semble avoir été un exemple du premier cas. Comme Juif, il avait été si moral et si droit que, plus tard, conduit par l'Esprit de Dieu, il pouvait dire de lui-même : «quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche». Il avait donc tout sujet de penser qu'il avait en lui-même quelque chose de bon. Il le dit : «Si quelque autre s' imagine pouvoir se confier en la chair, moi davantage». Mais lorsque Christ glorifié lui eut été révélé, une complète révolution s'opéra dans son âme. Il vit toutes choses sous une lumière nouvelle : la lumière de la gloire de Dieu qui luit dans la face de Jésus Christ, et aussitôt il reconnut que la chair et ses meilleures œuvres ne sont d'aucune valeur. Il put dire dès lors : «Les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées, à cause du Christ, comme une perte. Et je regarde même aussi toutes choses comme étant une perte, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ».

Ce fut la pensée de toute sa vie, et, en conséquence, il repoussa la chair sous toutes ses formes et tous ses aspects, comme étant entièrement mauvaise, sachant que, semblable au figuier de l'évangile, malgré toute la culture et tous les soins possibles, elle ne peut jamais porter de fruit pour Dieu.

Pierre est l'exemple de celui qui apprend à connaître la chair par le moyen d'une chute. Homme impétueux et plein de cœur, il aimait son Maître d'une ardente affection. Aussi, quand le Seigneur avertit ses disciples en disant : «Vous serez tous scandalisés ; car il est écrit : Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées», Pierre lui dit : «Si même tous étaient scandalisés, je ne le serai pourtant pas, moi». (Marc 14: 27-31). Il était prêt, disait-il, à laisser sa vie pour Jésus (Jean 13: 37). Et que produisit cette confiance en son affection et en sa propre fidélité ? Elle n'était que la confiance en la chair, et nous en connaissons le résultat. Quel commentaire de ce qu'est notre mauvaise nature ! Pas à pas, Pierre s'enfonce dans le borbier, et aboutit enfin à l'entier reniement de son Seigneur. Il avait été bien averti, bien prévenu, mais la chair montra avec évidence combien elle est corrompue, et entraîna Pierre dans le précipice du péché et de l'iniquité. Sa chute tourna à la gloire du Seigneur et à sa propre bénédiction, mais elle est là pour notre instruction, afin de nous révéler de la manière la plus claire le fait que, dans la chair, même dans la chair d'un disciple sincère et dévoué, il n'habite aucun bien.

Quiconque veut connaître ce qu'est la grâce de Dieu dans notre rédemption, doit apprendre la même leçon de l'une ou l'autre de ces deux manières. Si nous ne l'avons pas fait, nous attendrons toujours quelque chose de nous-mêmes, bien que toujours déçus. Un mauvais arbre portera toujours de mauvais fruits ; quand nous aurons pratiquement appris cette vérité, nous en aurons fini avec nous-mêmes, et nous n'attendrons plus rien que du Seigneur. Par manque de vigilance, la chair peut encore se manifester et nous entraîner dans le péché, mais nous ne sommes plus déçus. Nous avons appris notre leçon, et tout en nous jugeant nous-mêmes en présence de Dieu, à cause de notre faute, nous invoquons en même temps la grâce pour être plus vigilants à l'avenir. Bien-aimé, lecteur, j'insiste sérieusement auprès de vous sur ce point, car jusqu'à ce que vous ayez fait cette expérience, vous ne pouvez avoir une paix solide. Si vous cherchez à l'éviter, vous vous exposez, comme les enfants d'Israël dans le désert, à des épreuves, à des châtements, à des manquements de toutes sortes, tandis que, si vous acceptez le témoignage de Dieu quant à votre chair, et que vous appreniez cette vérité avec Lui dans votre âme, de manière à prendre habituellement le parti de Dieu contre vous-même, vous commencerez un nouveau jour caractérisé, quelles que soient vos épreuves et vos peines, par l'éclat radieux de la grâce et de la joie, parce que vous le passerez avec Dieu.

1.3.2 (2^o chose) nous sommes absolument impuissants dans notre lutte contre la chair

La seconde leçon à apprendre est que nous n'avons aucune force, que nous sommes absolument impuissants dans notre lutte contre la chair, et que, comme dit l'apôtre : «Le vouloir est avec moi, mais accomplir le bien, cela je ne le trouve pas. Car le bien que je veux, je ne le pratique pas ; mais le mal que je ne veux pas, je le fais». (Rom. 7: 18, 19.) N'est-ce pas là, bien-aimé lecteur, l'exacte description de l'expérience de milliers de personnes, et peut-être de la vôtre? L'effet en a été de les faire tomber dans un état

d'indifférence, sinon d'abattement, en sorte que, cessant même de résister au courant rapide qui les entraînait, elles ont conclu qu'il n'y avait rien à faire que de s'y abandonner, puisqu'elles étaient incapables de lutter contre lui. Ah ! si les âmes voulaient être sincères, plus d'une confesserait que telle a été sa condition depuis des années, condition qui n'est point à la gloire de Dieu et qui ne lui apporte aucun bonheur. Quelle en est donc la cause ? Simplement l'erreur de penser que tout dépend de leurs propres efforts, au lieu d'accepter la vérité, qu'elles sont absolument sans force, et que, par conséquent, tout dépend de Dieu. Le pécheur même doit apprendre non seulement qu'il est coupable et impie, mais aussi qu'il est sans force (Rom. 5: 6), et le croyant aussi doit comprendre, non seulement que dans sa chair il n'habite pas de bien, mais encore que, de lui-même, il ne peut faire une seule chose bonne. Quand l'Esprit de Dieu nous a ouvert les yeux, nous découvrons que telle est la leçon que Dieu a voulu nous apprendre par cette longue série d'échecs, sans cesse renouvelés. Vous avez combattu contre vos ennemis avec un courage indomptable ; vaincu, vous avez recommencé mainte et mainte fois, et jamais vous n'avez remporté la victoire. De nouveau, vous êtes entré dans la lutte, résolu à vaincre, mais, hélas ! vous avez succombé de nouveau. Qu'avez-vous à apprendre par ces douloureuses expériences ? La réponse est évidente. C'est que l'ennemi est trop fort pour vous, et que vous ne pouvez lui tenir tête. Mais, direz-vous, ne pouvons-nous devenir plus forts ? Ne devons-nous pas croître dans la grâce ? Et quand nous avons appris à mieux connaître le caractère de l'ennemi, ne nous est-il pas possible de réussir à le vaincre ?

Nous répétons sans hésiter : Non ; si vous continuez dans la direction de vos efforts, vous allez au devant des mêmes défaites. Il n'y a aucun espoir, en tant qu'il s'agit de votre propre force.

Si, d'autre part, vous recevez comme vraie votre parfaite impuissance, et que vous en ayez ainsi fini avec votre propre force, vous aurez trouvé le repos de votre âme, car vous comprendrez en même temps que votre aide, votre force et votre secours, viennent du dehors et non du dedans, de Christ et non de vous-même. Quelle bénédiction ineffable dans cette découverte ! Cessant dès lors de lutter, vous saurez ce que c'est que de se reposer sur un autre, et vous pourrez chanter avec David : «L'Éternel est ma lumière et mon salut : de qui aurai-je peur ? L'Éternel est la force de ma vie : de qui aurai-je frayeur?» En effet, si, d'un côté, vous êtes arrivé à connaître que vous êtes sans force, d'autre part vous vous réjouirez de savoir que sa force à Lui s'accomplit dans votre infirmité.

1.3.3 (3^e chose) il y a deux natures en nous

La troisième leçon à apprendre, c'est que le croyant a deux natures : l'une qui lui vient d'Adam, et que l'Écriture nomme la chair, le vieil homme, le péché, etc., et l'autre qu'il reçoit de Dieu par la nouvelle naissance. Ces deux natures sont dans un antagonisme complet. Ainsi Jean dit, en parlant de la dernière : «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu» (1 Jean 3: 9). Et, comme nous l'avons vu, Paul dit de la première : «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien». Il est impossible de concevoir deux déclarations plus entièrement opposées, et nous voyons que l'âme qui passe par l'expérience décrite en Rom. 7, apprend à distinguer entre ces deux natures qui présentent un si grand contraste. Ainsi nous lisons : «Si ce que je ne veux pas, moi, je le pratique, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi» (v. 20). Cet homme a donc appris à s'identifier lui-même avec la nouvelle nature, c'est pourquoi il dit : ce n'est plus moi (comp. avec Galates 2: 20, où c'est Christ qui devient le «moi» de l'apôtre) et, en même temps, il regarde la chair, la vieille nature, comme n'étant rien que péché, et il lui attribue tout le mal dont il a souffert. Cette nature qui est au-dedans de lui (et elle y restera aussi longtemps que le croyant sera sur la terre), il la traite maintenant en ennemie, comme l'élément qui cherche toujours à l'empêcher de faire le bien et le force à faire le mal. Il continue ainsi : «Je trouve donc cette loi pour moi qui veut pratiquer le bien, que le mal est avec moi. Car je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur (c'est pourquoi il désirait faire le bien) ; mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement et qui me rend captif de la loi du péché qui existe dans mes membres» (v. 21-23).

Ainsi, non seulement il est sans force dans sa lutte contre l'ennemi, savoir contre le péché qui habite en lui, mais il est vaincu et dominé, dans le combat ; il est entièrement sous la main et au pouvoir de son ennemi. Toutefois il a maintenant appris que «le péché», la chair, est son ennemi, et que, quant à lui, il prend plaisir dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur. Or c'est là, cher lecteur, une bienheureuse découverte ; faute de l'avoir faite, nombre d'âmes pieuses, dans tous les âges, ont gémi et sont restées dans la servitude, écrivant des choses amères contre elles-mêmes, estimant que telle devait être l'expérience nécessaire de chacun des jours de leur vie. Lisez, par exemple, ce qu'on a publié du journal particulier de plusieurs serviteurs dévoués du Seigneur, et vous trouverez que ces fragments renferment surtout l'analyse et la condamnation d'eux-mêmes, car ils s'occupaient d'eux-mêmes, au lieu de s'occuper de Christ, dans le vain effort d'extirper le mal qu'ils trouvaient dans leurs propres cœurs, effort dont l'inutilité les faisait souvent dire : Si nous sommes enfants de Dieu, pourquoi sommes-nous ainsi ? Ils avaient mal lu le chap. 7 des Romains, comme plusieurs continuent encore à le faire, et c'est pourquoi les moments où ils jouissaient de la présence et de la faveur de Dieu, ne faisaient qu'alterner avec des heures de sombre tristesse et de découragement.

C'est donc un grand gain pour nous d'avoir appris qu'il y a en nous deux natures et de savoir distinguer entre elles, et c'est une bénédiction plus grande encore d'avoir été amenés, à travers nos combats et nos luttes, en tant qu'il s'agit de nous-mêmes, à reconnaître notre captivité sans espoir sous la loi du péché qui est dans nos membres. Expérience douloureuse, mais nécessaire, parce que, de cette manière, nous apprenons à en avoir fini avec nous-mêmes. La fin de la chair, pour ainsi dire, est venue devant nous, comme depuis longtemps elle a fini devant Dieu, et nous savons dès lors que le moi ne peut nous venir en aide, que nous sommes absolument sans ressource et hélas ! à la merci de notre ennemi intérieur.

1.3.4 (4^e chose) la délivrance est en Christ

Ainsi le chemin est préparé pour la quatrième leçon. La chair a remporté la victoire. Elle a subjugué la pauvre âme qui lutte sans espoir, mais sa victoire est changée en défaite et se termine par l'affranchissement de la victime. Jusqu'alors l'âme a combattu avec sa propre force ; maintenant, dans la douleur de la défaite et d'une servitude sans remède, elle cesse de regarder à elle-même, regarde au-dehors, et s'écrie dans son agonie : «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?» Or la délivrance est là. Du moment que le regard se porte au-dehors et non plus au-dedans, sur le moi, la victoire est assurée ; la réponse est immédiate : «Je rends grâce à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur» (7: 25). La délivrance se trouve, de même que le salut, non par nous-mêmes, ni par nos efforts, mais par Christ. Remarquez-en la conséquence. Tandis que, dans les versets précédents, nous n'avions que «je» et «moi», ces derniers mots disparaissent, et à la place il n'y a plus que Christ. Bienheureuse délivrance ! C'en est fait du «moi», l'âme y a renoncé ; Christ le remplace, et nous trouvons que nous avons en lui la réponse à chacun de nos besoins, car nous sommes de Dieu «dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption» (1 Cor. 1: 30).

Mais avant que l'Esprit de Dieu déroule devant nous, au chapitre 8, la part bénie de l'âme affranchie, l'apôtre ajoute un mot : «Ainsi donc moi-même, de l'entendement je sers la loi de Dieu ; mais de la chair, la loi du péché» (Rom. 7: 25). Ce mot est une instruction par laquelle nous sommes avertis que, quel que soit notre progrès, nous posséderons toujours ces deux natures. En même temps qu'elles nous en présentent le caractère, ces paroles nous avertissent qu'elles ne seront jamais changées ; la chair, bien que nous soyons affranchis de sa domination, restera toujours la chair et ne pourra jamais être améliorée. L'ennemi ne peut être ni délogé, ni changé en

ami ; mais nous connaissons maintenant son caractère et la source de notre force, et par conséquent nous nous tenons sur nos gardes.

2 LE REPOS, LA PUISSANCE, LA CONSÉCRATION

Nous allons maintenant montrer les merveilleux résultats dont, par grâce, l'âme affranchie peut jouir. Ce sont le repos, la puissance et la consécration. Examinons en détail ces trois points.

2.1 LE REPOS (Rom. 8: 1) — Connaissance de notre nouvelle position en Christ

2.1.1 Plus de condamnation

Le repos n'est pas seulement celui qui suit la cessation de la lutte contre le péché qui habite en nous, mais aussi le repos positif découlant de la connaissance de la délivrance dont l'âme jouit désormais. C'est pourquoi les premiers mots du chapitre 8 sont : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus ». Ce n'est pas la simple assertion que le croyant est libéré de toute condamnation, mais plutôt la découverte que ceux qui sont dans le Christ Jésus sont délivrés de toute possibilité d'être condamnés. Tel est le but heureux que l'âme a maintenant atteint. Examinons un moment ce que cela implique.

Il y a maintenant la connaissance que le croyant a été retiré de son ancienne position et de son ancien état, et introduit dans une nouvelle position devant Dieu en Christ ; — en Christ qui est ressuscité d'entre les morts et a passé dans une nouvelle sphère, au-delà et de l'autre côté de la mort, sphère où ni la mort ni la condamnation ne peuvent entrer. Par la mort avec Christ, comme nous l'avons déjà montré, le croyant a cessé d'être associé au premier homme — Adam — de sorte que, maintenant, se tenant pour mort au péché, il se compte aussi pour vivant à Dieu dans le Christ Jésus. Dans la mort de Christ, Dieu a jugé, une fois pour toutes, le péché dans la chair ; il a jugé la racine et les branches, et la loi de l'Esprit de vie, dans le Christ Jésus ressuscité d'entre les morts, a affranchi le croyant de la loi du péché et de la mort. Le péché et la mort n'ont à faire qu'avec ceux qui sont dans la chair ; et puisque le croyant n'est pas dans la chair (v. 9), mais dans l'Esprit, il a sa position là où domine la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus.

Nous nous trouvons donc, je le répète, dans une nouvelle position, à laquelle la chair, et par conséquent la condamnation, ne peuvent rien avoir à réclamer, parce que cette position est en Christ ressuscité. De même que le sang de Christ nous délivre de notre culpabilité, ainsi la chair, le péché, a trouvé son jugement et sa sentence dans la mort de Christ, et, par la grâce de Dieu, nous sommes associés à Christ dans sa mort. Étant donc maintenant en Christ, nous sommes complètement délivrés, et, comme tels, libérés de toute condamnation. Nous pouvons nous reposer en Celui dans lequel nous sommes devant Dieu.

2.1.2 L'âme apprend ce que Christ est

Mais, en même temps, l'âme découvre une autre chose. Quelle avait été la cause de son trouble et de sa souffrance ? Son propre état, sa condition découlant de la présence du péché en elle. Or, ce qu'elle apprend maintenant n'est pas ce que nous sommes, mais ce que Christ est. Dieu est-il satisfait de ce qu'est Christ ? Alors nous pouvons aussi être satisfaits, car, ne l'oublions pas, nous sommes en Lui, et ce qu'il est, non ce que nous sommes, détermine notre position devant Dieu.

En Christ donc, nous répondons aux pensées mêmes de Dieu, de sorte qu'il peut se reposer en nous avec la même satisfaction que celle qu'il prend en Christ. Nous sommes rendus agréables dans le Bien-Aimé. Ainsi, tout désir du cœur de Dieu étant satisfait, il ne nous reste rien à désirer ; nous sommes parfaits, quant à notre nouvelle position, aussi complètement que Dieu lui-même peut le vouloir, et nous avons par conséquent un parfait repos. Quant à la chair, nous savons qu'elle ne peut être pire, ni devenir meilleure qu'elle ne l'est ; et quant à notre position en Christ, nous avons appris que Dieu est satisfait à notre sujet, puisque nous sommes devant lui selon toute la perfection de Christ comme Homme glorifié. Il est impossible de désirer davantage, et ainsi nous entrons dans la jouissance d'un repos parfait en Christ. En effet, de même que nous avons été rendus capables, par la grâce, d'accepter Christ comme notre substitut sur la croix, nous nous réjouissons maintenant de l'accepter, devant Dieu, à la place de nous-mêmes. Les yeux de Dieu reposent sur lui, et les nôtres aussi, et ainsi, en communion avec le cœur de Dieu, nous avons trouvé notre vrai et immuable repos.

2.1.3 Nous nous réjouissons d'être occupés de Christ seul

Une autre précieuse conséquence en découle. Ayant cessé de nous occuper de nous-mêmes, après avoir marché si longtemps dans ce sentier, pleins de fatigue et d'amertume, après en avoir éprouvé la vanité, nous nous réjouissons d'être occupés de Christ seul. Puisque c'est lui qui détermine ce que je suis devant Dieu, je prends plaisir à considérer ses perfections et ses gloires morales, à méditer sur chaque rayon de la gloire de Dieu qui brille dans sa face (2 Cor. 4), et dans cette heureuse occupation, je suis graduellement transformé à sa ressemblance, dans ce monde, par la puissance de l'Esprit Saint (2 Cor. 3: 18). Contemplant Celui dont la face est sans voile, contrairement à celle de Moïse, je puis croître à sa ressemblance, et cela chaque jour, en attendant son retour, jusqu'à ce que finalement je lui sois semblable, quand je le verrai tel qu'il est.

J'ai donc Christ pour mesure de ma position, Christ pour objet pour mon cœur, Christ comme Celui à qui je serai rendu conforme. L'âme peut-elle désirer plus que cela ? Non ; je suis abondamment satisfait, et j'ai un parfait repos.

Mais j'ai aussi :

2.2 LA PUISSANCE (Rom. 8: 9, 13)

2.2.1 Faire mourir les actions du corps par l'Esprit

« Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous » (Rom. 8: 9). Oui le Saint Esprit habite en chacun de ceux qui sont en Christ, et c'est lui qui est la source de la puissance pour la marche, la lutte, le service et le culte. Sans cette provision précieuse, nous serions tentés de dire : il est vrai que nous sommes en Christ, mais comment serons-nous capables de surmonter les mouvements insidieux de la chair qui reste toujours en nous ? Nous trouvons la réponse au v. 13 : « Si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez ». Ainsi la puissance nous est toujours donnée en proportion de toutes les circonstances qui peuvent se présenter, afin de nous rendre capables de jouir des privilèges de la position à laquelle nous avons été amenés, et de rejeter tout ce qui serait de nature à nous ravir ces bénédictions.

2.2.2 L'action du St Esprit en puissance dans le croyant n'est maintenue que s'il marche en communion avec Dieu

N'oublions pas que cette puissance n'agit pas indépendamment de notre condition spirituelle. Aucun enfant de Dieu ne voudrait qu'il en fût autrement. Le Saint Esprit habite en nous, de sorte que, notre corps est son temple. Si donc nous sommes insouciant, sans vigilance, indifférents, cherchant notre plaisir dans le monde plutôt qu'en Christ ; si, en un mot, d'une manière quelconque, par pensée, parole, regard ou acte de la chair, nous attristons le Saint Esprit de Dieu par lequel nous avons été scellés pour le jour de la rédemption, ne pensons pas un instant qu'il condescende à nous employer comme vases de sa puissance. Ce serait impossible. Samson nous offre un exemple de cette importante vérité. Aussi longtemps qu'il garda sa séparation, son nazaréat, ses ennemis furent impuissants contre lui. Il les foulait, pour ainsi dire, sous ses pieds. Mais du moment où, séduit par les artifices de Delila, il trahit le

secret de sa force, il devint aussi faible qu'un autre homme, et tomba immédiatement entre les mains de ses impitoyables ennemis. L'action du Saint Esprit en puissance dans le croyant et par le moyen du croyant, ne peut être maintenue qu'autant qu'il marche en communion avec Dieu. Si nous négligeons de nous juger nous-mêmes et de marcher selon la lumière dans laquelle nous sommes placés, comme Dieu lui-même est dans la lumière, bien que le Saint Esprit ne nous quitte pas, nous attendrons en vain la démonstration de sa puissance. Mais, d'autre part, si notre œil est simple (or un œil simple est celui qui ne voit pas autre chose que Christ), si Lui est l'objet de notre vie, le Saint Esprit, n'étant pas attristé, nous soutiendra, dans quelque position que nous soyons placés, et nous fera sortir victorieux de tout combat que nous aurons à livrer. Si la chair cherche à rétablir sa domination, il nous rendra capables de la repousser, de la traiter comme un ennemi déjà vaincu par le jugement de Dieu; si le monde veut nous charmer par ses attraits, l'Esprit nous rappellera son vrai caractère à la lumière de la croix de Christ, et ses charmes disparaîtront ; si Satan nous assaille, l'Esprit nous fortifiera pour que nous résistions au diable, et il s'enfuira loin de nous.

2.2.3 On ne doit pas s'attendre à avoir conscience de cette puissance

Rappelons-nous toutefois que nous ne devons pas nous attendre à avoir conscience de cette puissance. C'est là pour plusieurs une pierre d'achoppement. Ils voudraient sentir la puissance, et ne la sentant pas, ils en concluent qu'ils sont dans un mauvais état d'âme qui les empêche de l'exercer. Nulle erreur ne saurait être plus grande. D'autre part, le Seigneur, comme ce fut le cas pour Paul (2 Cor. 12), s'occupe à briser ses serviteurs, leur envoie des écharde dans la chair, les fait passer par la mort sous toutes ses formes (voyez 2 Cor. 4), afin de les amener au sentiment de leur absolue impuissance, pour qu'ils apprennent que la force s'accomplit dans l'infirmité. C'est alors «qu'étant faibles nous sommes forts», parce que la conscience de notre faiblesse nous conduit à la dépendance, et c'est seulement dans la mesure de notre dépendance, que nous réalisons la force de Celui sur lequel nous nous appuyons.

Et même en étant dépendants (j'insiste sur ce point), nous n'aurons pas toujours la conscience de la puissance. Ainsi Paul écrivait aux Corinthiens : «Et moi-même j'ai été parmi vous dans la faiblesse, et dans la crainte, et dans un grand tremblement» (1 Cor. 2: 3). Cependant il est évident, d'après l'épître elle-même, et d'après le récit de son séjour à Corinthe dans les Actes (Act. 18), qu'il fut à cette époque, d'une manière très spéciale, le canal d'une puissance extraordinaire dans le ministère de la Parole. Maintenant aussi il en sera très souvent de même des serviteurs du Seigneur. Que de fois il leur a été donné de voir, après un temps où ils avaient senti leur faiblesse et leur impuissance dans la prédication de la Parole, que c'était précisément alors que le Seigneur les avait le plus employés pour la bénédiction des âmes. Le même principe s'applique à toutes les sphères de la vie chrétienne ; on pourrait facilement en trouver des exemples dans l'histoire biblique. «Ah ! Seigneur», dit Gédéon, «avec quoi sauverai-je Israël ? Voici, mon millier est le plus pauvre en Manassé, et moi je suis le plus petit dans la maison de mon père». Était-ce une incapacité pour la mission à laquelle il était appelé ? Remarquez la réponse du Seigneur. «Moi je serai avec toi ; et tu frapperas Madian comme un seul homme» (Juges 6: 15, 16). En réalité, Gédéon n'était rien, mais le Seigneur était tout, et il peut opérer là où l'on sent son propre néant. De même, pour que le Seigneur manifeste sa puissance en nous et par notre moyen, il nous faut repousser l'indépendance sous toutes ses formes, il nous faut refuser même tout ce qui, selon la nature, nous aiderait dans notre œuvre ou dans nos luttes, afin de dépendre entièrement et uniquement de la puissance divine du Saint Esprit.

2.2.4 On n'est pas «doué» de puissance spirituelle

C'est aussi une erreur de supposer que nous puissions être doués, pour ainsi dire, de puissance spirituelle. Dieu ne donne jamais à aucun de ses serviteurs une provision de force où il puisse puiser de temps en temps, jusqu'à ce que le tout soit employé. La puissance est toujours en lui-même, et non en eux ; par conséquent, il supplée seulement de moment en moment, selon le besoin, à ce qu'il faut à ceux qui marchent avec lui et dans sa dépendance. Il en résulte que celui qui est aujourd'hui un puissant et vaillant homme, peut demain être faible et timide. Tel fut le cas d'Élie. Nous le voyons au chapitre 18 du premier livre des Rois, en face de toute la foule des adorateurs de Baal et de leurs prophètes enhardis par l'assurance de la protection et de la faveur royales ; il est absolument seul, mais élevé en dehors et au-dessus de lui-même, il les défie, et, se reposant sur Dieu pour que Lui maintienne la gloire de son Nom, il marche en avant avec la puissance divine, brave Satan jusqu'en sa forteresse, et remporte une victoire magnifique. Mais que trouvons-nous au chapitre suivant ? Ce même Élie fuyant devant les menaces de la méchante Jézabel. Il avait oublié, hélas !, dans ce moment, la source de sa force, et, en conséquence, le vaillant homme d'hier est aujourd'hui plus faible qu'un petit enfant. Ainsi une dépendance constante est la condition nécessaire pour la permanence de la puissance spirituelle. Si les serviteurs du Seigneur l'oublient, Satan réussira souvent à les vaincre.

Il y a donc, comme toutes les âmes sincères l'admettront, des conditions pour l'exercice de la puissance que Dieu a donnée aux siens par le Saint Esprit habitant en eux. Cela étant reconnu, on peut insister sur le fait que la puissance est parfaitement suffisante en toute circonstance, et pour faire face à tout besoin. Ainsi, dans ce seul chapitre 8 des Romains, il est parlé de ceux qui marchent selon l'Esprit, qui sont conduits par l'Esprit, qui, par l'Esprit, mortifient les actions du corps, de ceux à qui l'Esprit vient en aide dans leur infirmité, et en qui il intercède par des soupirs inexprimables. Dans plusieurs autres passages, nous voyons qu'il nous rend capables, comme nous l'avons déjà dit, de vaincre la chair, le monde et le diable (voyez Gal. 5: 16-25 ; Eph. 6: 17, 18 ; 1 Jean 2: 14-27) ; que par lui nous pouvons comprendre la Parole et la communiquer à d'autres (1 Cor. 2) ; que par sa puissance nous jouissons de l'accès auprès de Dieu, le Père (Eph. 2: 18) ; qu'en un mot, pour la marche, la lutte, le témoignage (Actes 4), ou le culte (Eph. 5: 18, 19 ; Phil. 3: 3), le Saint Esprit est notre seule puissance pleinement suffisante.

2.2.5 Ne pas avoir de repos avant de savoir pratiquement ce que c'est que d'être des instruments pour la manifestation de la puissance divine dans ce monde

Tout en admettant cela comme doctrine, n'y a-t-il pas danger de l'oublier dans la pratique ? Beaucoup d'enfants de Dieu ont appris, en quelque mesure, à connaître leur faiblesse, mais ne savent presque rien de la source de puissance qu'ils ont dans le Saint Esprit ; d'autres y croient, mais ne savent guère comment y puiser ; d'autres encore agissent, dans la vie chrétienne, comme si tout dépendait, non pas de lui, mais d'eux. Regardons cette question en face, et demandons-nous si les choses qui viennent d'être exposées, sont vraies. Si elles le sont, n'ayons point de repos avant de savoir pratiquement, ce que c'est que d'être des instruments pour la manifestation de la puissance divine dans ce monde. Si notre désir est de glorifier de cette manière le nom du Seigneur, nous verrons bientôt que Dieu condescendra à se servir de nous dans la mesure où nous marcherons sous sa dépendance et dans l'obéissance à sa Parole.

Nous arrivons maintenant au troisième point que nous avons mentionné, savoir :

2.3 LA CONSÉCRATION (Rom. 8: 9-10)

L'histoire religieuse de il y a quelques décennies avait montré partout un grand désir d'une plus entière consécration au Seigneur. Or qui peut douter que, malgré le grand mélange d'erreur et de vérité offert par les divers mouvements qui ont pour but «la sainteté», des milliers d'âmes n'aient trouvé en partie ce qu'elles cherchaient, et ne soient entrées par là dans une bénédiction spirituelle plus

abondante ? Il faut toujours se rappeler que Dieu vient en aide à l'âme, non selon son intelligence, mais selon les besoins qu'elle ressent. Quelque part donc que des saints soient réunis pour s'attendre au Seigneur, ils ont trouvé une précieuse réponse à leur cri, et, dès ce moment, plusieurs d'entre eux ont commencé une vie de paix et de liberté avec Dieu. Ils se serviront peut-être d'expressions qui ne sont pas scripturaires ; ils se tromperont sur l'exacte réalité de leur relation avec le Seigneur ; ils ignoreront encore la plénitude de la grâce de Dieu dans la rédemption, et la bienheureuse espérance du retour du Seigneur ; mais le Seigneur a dans leurs cœurs une place qu'il n'avait jamais eue auparavant ; il est devenu à la fois l'objet de leurs âmes et le centre vers lequel ils se dirigent ; la consécration en est une vraie bénédiction. Nous admettons tout cela pleinement et avec joie. La seule chose sur laquelle nous voulons insister, et cela en vue d'une plus entière bénédiction pour eux, c'est l'importance de comprendre les pensées de Dieu relativement à la consécration des siens.

2.3.1 Le problème : est-ce un acte d'abandon volontaire de nous-mêmes au service de Dieu ?

La question à examiner est donc : Qu'est-ce que la consécration ? L'idée dominante est qu'elle consiste en ce que nous nous livrons entièrement au service de Dieu par un acte d'abandon de nous-mêmes. Quelquefois même, on entend dire que la consécration peut s'accomplir par un acte de notre volonté, et que par une résolution définitive et constante, nous pouvons nous offrir nous-mêmes tout entiers, tête, cœur, corps et âme, au Seigneur, pour être à son service, et l'on tient souvent des réunions dans lesquelles on exhorte les assistants à se donner au Seigneur de cette manière.

«Il est très possible que lorsqu'une âme a conscience de se trouver en la présence de Dieu, quelque entrave, quelque péché habituel, quelque mauvaise habitude, quelque fâcheuse relation, soit parfois mise en lumière, confessée et jugée ; dans ce cas, cette âme aura, sans nul doute, une vraie bénédiction. Mais ce n'est pas la consécration ; et la question demeure : Cet acte par lequel on est exhorté à se mettre à part, pour ainsi dire, et par lequel on se livre soi-même, se trouve-t-il dans l'Écriture ?

La première chose à noter, c'est que toutes ces exhortations supposent de la puissance chez l'homme naturel. Nous sommes envisagés comme capables d'atteindre le but proposé, tandis que ce qu'il nous faut apprendre (nous l'avons vu en Rom. 7) c'est que le bien que nous voulons, nous ne le pratiquons point et, qu'en un mot, nous sommes absolument impuissants pour accomplir, soit en nous soit par nous-mêmes, quoi que ce soit pour Dieu.

On me demandera si nous ne sommes pas appelés à nous livrer nous-mêmes à Dieu, et à présenter nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent ?

Certainement, mais aucun de ces passages ne favorise l'idée de consécration telle qu'elle vient d'être exposée. Examinons donc la signification de ces passages. Le premier se trouve en Rom. 6. La vérité exposée dans ce chapitre est notre mort avec Christ, et le fait que, comme morts avec Christ, nous sommes justifiés (ou quittes) du péché (versets 1-7). L'apôtre dit ensuite : «Or si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui, sachant que Christ, ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus ; la mort ne domine plus sur lui. Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché ; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu. De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. Que le péché donc ne règne point dans votre corps mortel pour que vous obéissiez aux convoitises de celui-ci ; et ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, — et vos membres à Dieu, comme instruments de justice. Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce» (Rom. 6: 8.14). Ainsi, non seulement nous sommes envisagés comme morts avec Christ, et justifiés du péché, mais nous avons aussi à nous tenir pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus, puisque Christ est mort une fois pour toutes au péché, et que, en ce qu'il vit, il vit à Dieu. Étant donc libérés du péché, notre corps n'est plus sous sa domination, et par conséquent il nous est dit de ne pas livrer nos membres au péché, comme instruments d'iniquité, mais de nous livrer nous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, c'est-à-dire comme étant morts avec Christ, mais ayant maintenant une nouvelle vie en Christ ressuscité d'entre les morts.

2.3.2 Rom.6:13 et 12:1 : se livrer à Dieu est un acte fait dans la puissance du Saint Esprit en vertu de notre mort avec Christ

Selon quelle puissance donc, cela s'accomplit-il ? Est-ce selon la puissance de la volonté ? Non, car nous avons à nous tenir pour morts, etc., c'est donc par le Saint Esprit, selon la puissance de la nouvelle vie, que nous avons dans un Christ ressuscité. Or il faut bien remarquer ce que l'apôtre dit expressément, savoir, qu'en employant la figure d'un esclave, qu'il s'agisse de péché ou de justice, il parle à la façon des hommes à cause de l'infirmité de notre chair. De fait, la question ici concerne nos corps ou nos membres. Or, par le fait que nous avons part à la mort de Christ, nous ne sommes plus les esclaves du péché, nous en sommes libérés. Que ferons-nous donc de nos membres ? La réponse se trouve dans l'exhortation contenue dans ce passage. Qu'ils deviennent maintenant pour Dieu des instruments de justice ; car si, d'un côté, nous avons à nous tenir nous-mêmes pour morts au péché, de l'autre, nous devons nous tenir pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. La vérité enseignée dans ce chapitre découle de ce verset 11.

L'exhortation de Rom. 12: 1, se lie à la doctrine du chapitre 6, bien que l'appel soit basé sur la vérité développée à la fin du chapitre 8 : «Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu», dit l'apôtre. Les compassions de Dieu sont celles qu'il a déployées dans la rédemption, et qui sont exposées en détail dans cette épître. Nous rappelant donc ce que Dieu est pour nous en Christ et ce qu'il a fait, l'apôtre, sur ce terrain, nous exhorte à présenter nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent. Ici encore, comme au chapitre 6, l'exhortation concerne nos corps, ces corps qui ont été délivrés de l'asservissement au péché, et en qui, selon l'enseignement du chapitre 8, le Saint Esprit habite maintenant. Cela explique la pensée de l'apôtre. Nous n'avons pas à apporter, comme les sacrificateurs d'autrefois, un sacrifice mort, et à le placer sur l'autel de Dieu ; mais, dans la puissance du Saint Esprit, nous avons à offrir un sacrifice vivant, un sacrifice perpétuel, par conséquent ; un sacrifice qui doit toujours être présenté à Dieu aussi longtemps que nous sommes sur la terre. Mais comment cela s'accomplira-t-il ? demanderez-vous encore. Est-ce par un acte de volonté ? Non, ce serait impossible. C'est, en vertu de l'application de la mort, Christ gouvernant nos corps, au lieu que ce soit nous-mêmes, comme nous espérons l'expliquer plus loin, et cela est un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, et en même temps notre service intelligent, la reconnaissance de ce qui est dû à Dieu sur le terrain de la rédemption. En d'autres termes, nos corps appartiennent à Celui qui nous a rachetés ; mais cette vérité renferme la présentation de nos corps à Dieu, moment après moment, comme un sacrifice vivant, de sorte que maintenant il peut nous employer pour sa propre gloire en témoignage à son Fils bien-aimé.

2.3.3 Ce qu'est réellement la consécration

L'examen de ces passages nous a préparés à considérer ce qu'est réellement la consécration.

2.3.3.1 D'après la consécration d'Aaron et ses fils (Ex.29)

Dans ce but, nous prendrons deux portions de l'Écriture : l'une dans l'Ancien Testament; l'autre, en Rom. 8. Voyons d'abord ce qui nous est rapporté sur la consécration d'Aaron et de ses fils à leur charge de sacrificateurs (Exode 29). Sans entrer dans les détails, nous indiquerons la signification des rites qui accompagnaient cette consécration. Premièrement, ceux qui en étaient les objets étaient lavés avec de l'eau (v. 4), figure de la nouvelle naissance. C'est le fait d'être nés d'eau et de l'Esprit (Jean 3: 5), c'est-à-dire l'application de la Parole à l'âme par le Saint Esprit. Ensuite ils étaient placés sous l'efficace de l'offrande pour le péché, leurs péchés ayant été, en type, transportés sur la victime, par l'acte de l'imposition de leurs mains sur sa tête. Le jugement passe sur elle, le sang est placé sur les cornes de l'autel, et la chair, la peau, etc., sont brûlées au feu hors du camp (v. 10-14). Ainsi leurs péchés sont ôtés, et ils sont amenés devant Dieu selon la pleine acceptation de l'holocauste (versets 15-18).

Tout cela avait lieu, afin de les qualifier pour la consécration : dans ce qui suit, nous avons la consécration elle-même. En premier lieu, le sang était mis sur le lobe de l'oreille droite, sur le pouce de la main droite, et sur le gros orteil du pied droit des sacrificateurs ; avec le reste du sang, on faisait aspersion sur l'autel, tout autour. Cela signifie que Dieu, en vertu du sacrifice de Christ, veut, selon la valeur de son précieux sang, l'entier dévouement de ses serviteurs et sacrificateurs qui, ayant été amenés sous l'efficace de ce sang, doivent dorénavant écouter, agir et marcher uniquement pour Dieu. Achetés à prix, ils doivent le glorifier dans leurs corps qui sont siens. Ensuite, on devait prendre du sang avec l'huile de l'onction, et en faire aspersion sur eux et leurs vêtements, symbole de la puissance dans laquelle leur service devait s'accomplir, non pas selon l'énergie de la chair, ou par un effort de leur volonté, mais sous l'onction et par l'onction du Saint Esprit.

Dans la cérémonie suivante nous avons la vérité actuelle de la consécration. Tous mes lecteurs savent que ces sacrifices sont des types de Christ. Qu'ils lisent, à la lumière de cette vérité, ce que l'on faisait du bélier de consécration. Certaines parties de cette victime, avec un gâteau à l'huile et une galette de pain sans levain, étaient placées dans les mains d'Aaron et de ses fils, et tournoyées devant l'Éternel comme offrande. Leurs mains étaient remplies de Christ — Christ dans le dévouement de sa vie, figuré par le pain sans levain (l'offrande de gâteau, Lévi. 2) ; Christ dans son dévouement jusqu'à la mort, dont le type est l'holocauste. En réalité, le mot traduit par consacrer, veut dire «remplir les mains», et ainsi Aaron et ses fils étaient consacrés, ayant, en figure, leurs mains remplies de Christ, et ils pouvaient avec lui, seule offrande acceptable, se présenter devant l'Éternel. Nous apprenons de plus que la nourriture de ceux qui étaient consacrés devait être les affections de Christ figurées par la poitrine, et la force de Christ (représentée par l'épaule de la victime) ; ainsi seulement leur consécration pouvait être maintenue et manifestée.

2.3.3.2 D'après Rom.8; la consécration, c'est Rom.8:10 (si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice)

Passant maintenant à Rom. 8, nous verrons que la consécration correspond exactement, bien qu'avec une signification plus profonde, à la vérité renfermée dans Exode 29. «Vous n'êtes pas dans la chair», dit l'apôtre, «mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui. Mais si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice» (v. 9, 10). Le verset 9 nous donne la vraie position chrétienne caractérisée par la possession du Saint Esprit et son habitation en nous. L'expression est très forte. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, -l'Esprit dans la puissance duquel Christ lui-même a marché et agi quand il était ici-bas, il n'est pas de lui ; il n'est pas caractérisé comme appartenant à Christ. Quoi qu'il puisse être, on ne peut dire qu'un homme soit un chrétien, dans le vrai sens du mot, s'il n'a pas le Saint Esprit. Ici donc, nous arrivons au même point (bien qu'avec une signification plus étendue) que les sacrificateurs, oints d'huile avant leur réelle consécration et pour les y préparer. Aussi lisons-nous dans le verset suivant : «Si Christ est en vous», ce qui est aussi une marque caractéristique du christianisme (voyez Col. 1: 27). En d'autres termes, non seulement l'Esprit de Dieu habite dans le croyant, mais Christ aussi est en lui. Le Seigneur Jésus, parlant du temps où le Saint Esprit serait venu, dit : «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous». Au premier verset du chapitre 8 aux Romains, il est dit que nous sommes dans le Christ Jésus, et au v. 10, que Christ est en nous, selon ces paroles du Seigneur, que nous trouvons en Jean 14: 20, et qui ne pouvaient être comprises que lorsque le Saint Esprit serait venu. Or cette vérité que Christ est en nous, est la source de notre consécration, ou, comme on pourrait encore l'exprimer : notre consécration découle du fait que Christ est en nous. Nous avons déjà montré que, par l'affranchissement, nous entrons dans la possession du repos et de la puissance ; nous allons voir maintenant que la troisième bénédiction est la consécration.

Nous appelons, en premier lieu l'attention sur le langage de l'apôtre : «Si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice». Bien compris, ce passage est la consécration ; c'est ce que j'espère pouvoir expliquer avec l'aide de Dieu. Avant notre conversion, comme nous le savons tous, nous gouvernions nos corps. Ils nous servaient, selon nos propres volontés, pour nos devoirs, nos désirs, ou nos plaisirs. La volonté était en chacun de nous la force directrice, et c'est ce que l'apôtre entendait, lorsqu'il disait qu'auparavant nous étions les esclaves du péché (Rom. 6: 16, 17). Nos propres volontés (mises en activité, il est vrai, par Satan et asservies à sa puissance au moyen de la chair) étaient l'autorité suprême qui nous régissait. Non que nous fussions libres, car «quiconque pratique le péché est esclave du péché» (Jean 8: 34), et, hélas ! nous ne pratiquions que le péché, car le péché n'est autre chose que l'indépendance à l'égard de Dieu ; c'est l'iniquité, c'est-à-dire une marche sans loi, sans frein comme l'Esprit de Dieu le définit (1 Jean 3: 4) ; c'est n'avoir de loi que soi-même et ses propres désirs.

C'est là ce que nous étions, mais maintenant nous lisons : «Si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché», ce qui signifie, si j'ose me hasarder à paraphraser ces paroles : Sachant que si la volonté entre en activité, la conséquence est le péché; mais maintenant que Christ est en nous, nous tenons le corps pour mort, afin que nous ne nous en servions plus selon notre volonté, mais afin que Christ s'en serve comme d'un instrument pour l'expression de sa volonté. Nous tenons le corps pour mort, à cause de la certitude qu'il y aura péché si nous le gouvernons nous-mêmes ; et ainsi l'apôtre ajoute : «L'Esprit est vie à cause de la justice». Tenant le corps pour mort, puisque Christ est en nous, nous désirons que Lui, et non le péché, en soit le maître, et nous regardons l'activité de l'Esprit qui habite en nous, comme la seule vie que le chrétien devrait connaître, si nous voulons être remplis du fruit de la justice qui est par Jésus Christ, à la gloire et à la louange de Dieu (voyez Phil. 1: 11). C'est-à-dire que la justice pratique ne peut être produite dans notre vie, que si le corps est considéré comme un vase pour Christ par la puissance du Saint Esprit.

2.3.3.3 Autres passages : Gal.2:20 & 2 Cor.4:10 : Consécration = Christ a l'autorité absolue sur le corps des siens de sorte qu'ils sont des organes qui n'expriment rien d'autre que Lui-même (= Christ vit en moi)

Nous pouvons maintenant indiquer quelques points, qui feront comprendre d'une manière simple au lecteur la vérité de la consécration. Nous dirons d'abord que la consécration consiste en ce que Christ a l'autorité absolue sur les corps des siens, de sorte qu'ils soient des organes qui n'expriment rien d'autre que lui-même. Deux passages éclaireront ma pensée : «Je suis crucifié avec

Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Gal. 2: 20). Le même apôtre écrit : «Portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Cor. 4: 10). Dans l'un et l'autre de ces passages, nous avons la même chose, savoir que Christ seul doit être manifesté par le moyen du corps des siens. La différence est que, dans le premier passage, le «moi» est remplacé par : «je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi», tandis que le second nous présente le moyen par lequel aura lieu la manifestation de «la vie de Jésus». Telle est la consécration : Christ au lieu du «moi.» ; la suprématie de Christ au-dedans de nous, et lui-même se servant de nos corps, pour la manifestation de ce qu'il est au milieu des ténèbres de ce monde.

Il est utile de rechercher comment on peut atteindre à cette consécration, désir de tout croyant sincère. Nous avons fait remarquer le fait que nous étions heureux, par la grâce de Dieu, d'accepter Christ sur la croix comme notre substitut ; qu'une fois amenés à la vérité de l'affranchissement, nous étions heureux de l'accepter, Lui, à la place de nous-mêmes devant Dieu ; et maintenant, nous avons un pas de plus à faire, c'est de l'accepter à la place de notre moi, comme étant notre vie dans ce monde. Comme l'apôtre, il nous faut dire : «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi». Cela nous conduira à récuser le «moi», sous quelque forme qu'il se présente, parce que nous avons appris que le «moi» (la propre volonté) n'est que mal. Christ deviendra donc le mobile, l'objet et la fin de tout ce que nous disons ou faisons. Lui-même, quoique toujours l'homme parfait, nous a montré le chemin pour parvenir à ce but. Il ne disait jamais ses propres paroles ; jamais il n'agissait pour lui-même ; il ne parlait ni n'agissait de par lui-même ; c'est-à-dire qu'il ne puisait pas en lui-même ses actions et ses paroles. Tout était du Père, comme il le disait : «Le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres» (Jean 5: 19 ; 14: 10). C'est sur le même principe que lui qui est en nous, doit, par la puissance de son Esprit, produire nos paroles et nos actions, afin que les unes comme les autres, puissent être un témoignage pour lui et pour sa gloire.

2.3.4 Les obstacles : la consécration est maintenue par le renoncement constant au moi par la puissance du St Esprit

Nous y rencontrons des obstacles — lui n'en avait pas. Il était un vase parfait, et pouvait dire : «Celui qui m'a vu, a vu le Père». Pour nous, nous avons encore la chair en nous, et la chair convoite toujours contre l'Esprit et cherche à entraver sa puissance dans nos âmes. Aussi l'apôtre nous dit : «Portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus», et, dans Rom. 8 : «Si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps». Cela veut dire qu'il est toujours nécessaire d'appliquer la mort à tout ce que nous sommes, afin qu'il y ait en nous, dans quelque mesure, l'expression sans entrave de ce qu'est Christ ; la puissance pour le réaliser se trouve dans la possession du Saint Esprit. Supposons, par exemple, qu'étant tenté, je sois sur le point de me laisser aller à la colère, ou de tomber dans quelque autre péché ; regardant hors de moi-même à Christ, et me rappelant que, par grâce, je lui suis associé dans sa mort, je suis rendu capable par l'Esprit de repousser la chair, de me tenir pour mort au péché. De cette manière, Christ garde son autorité, il vit en moi et parle par moi, au lieu que ce soit moi-même. De là, aussi, l'exhortation de ne point attrister le Saint Esprit de Dieu (Eph. 4: 30), car si, cédant de quelque manière à la chair, je l'attriste, non seulement l'expression de ce qu'est Christ se trouve obscurcie, mais, en réduisant au silence l'Esprit Saint, je perds aussi la puissance de mortifier les actions du corps.

Ainsi, même en acceptant Christ pour ma vie ici-bas au lieu de moi, la consécration ne peut être maintenue que par le jugement constant de moi-même en la présence de Dieu, jour après jour, heure après heure. Ce qui manifeste tout, c'est la lumière, et si je suis d'une manière consciente dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, je découvrirai immédiatement tout ce qui n'est pas en accord avec elle. Si alors je me juge moi-même, en confessant mon manquement, ma communion avec Dieu est rétablie ; ma consécration est maintenue (voyez 1 Jean 1). Bien loin donc de l'idée ordinaire que la consécration consiste en un acte résolu d'abandon de soi-même, nous voyons qu'elle commence plutôt par le fait que nous acceptons Christ à la place de nous-mêmes, que nous lui donnons sa vraie place de prééminence en nous ; et cette consécration est maintenue par le renoncement constant au «moi» par la puissance du Saint Esprit. Telle est la consécration à laquelle Dieu, dans son infinie miséricorde, conduit l'âme affranchie.

2.3.5 La consécration ne sera jamais complète; sanctification progressive

Je dois cependant ajouter que notre consécration ne sera jamais complète dans ce monde. Le Seigneur Jésus est le seul homme parfaitement consacré, et il est le modèle auquel nous devons être rendus conformes. Notre consécration actuelle est en proportion de notre conformité avec lui, ni plus ni moins. C'est donc, mal comprendre l'Écriture que de parler d'une entière consécration de nous-mêmes, c'est une erreur plus grande encore que d'en parler comme pouvant être atteinte en un moment par un seul acte d'abandon de nous-mêmes. Le Seigneur, dans la prière qu'il adressait au Père, à la veille de sa crucifixion, disait : «Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité» (Jean 17: 19). Il était toujours le vrai Nazaréen, entièrement séparé pour Dieu, mais maintenant il était sur le point de se sanctifier lui-même, de se mettre à part pour Dieu d'une nouvelle manière, savoir, comme homme glorifié ; et, comme tel, il devait devenir la mesure de notre sanctification — de notre sanctification pratique. Il dit donc : «afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité», la vérité de ce qu'il est comme sanctifié, mis à part dans la gloire. Pour nous, cette sanctification sera donc progressive — progressive en proportion de la puissance de «la vérité» sur nos âmes.

L'apôtre nous explique comment cela s'accomplit : «Nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Cor. 3: 18). Christ dans la gloire est devant nos âmes, il y est absolument sans voile, révélé à nos cœurs ; nous contempons toute la gloire de Dieu resplendissant sur sa face, toutes les perfections morales, tous les attributs, toute l'excellence spirituelle de Dieu, concentrés et révélés dans cet Homme glorifié ; occupés ainsi de lui comme l'objet de notre contemplation et de nos délices, nous sommes, par la puissance du Saint Esprit, transformés graduellement (car c'est de gloire en gloire) dans la ressemblance de Celui sur qui sont arrêtés nos regards. Mais, je le répète, ici-bas nous n'atteindrons jamais pleinement à cette ressemblance, car c'est seulement quand nous le verrons comme il est, que nous lui serons semblables (1 Jean 3: 2). La manifestation de sa vie dans nos corps ici-bas sera en proportion de notre ressemblance avec lui. C'est pourquoi, il ne peut y avoir sur la terre aucun arrêt dans la poursuite de la parfaite sainteté pratique, et l'on n'y saurait atteindre. Il peut y avoir par la foi la recherche de la sainteté, mais on ne saurait affirmer trop fortement que la sainteté dont l'Écriture parle, est une entière conformité avec Christ glorifié. C'est la sainteté scripturaire, et nous pouvons, par la grâce de Dieu, en approcher tous les jours davantage, mais elle ne sera complètement nôtre, que quand nous verrons face à face notre précieux Sauveur. En même temps, ceux qui ont connu la vérité de la rédemption, et qui sont entrés dans la joie de l'affranchissement, n'auront qu'un seul désir, c'est que Christ, lui seul, ait la place de suprématie et de prééminence qui lui est due dans leurs cœurs et dans leurs vies, et les gouverne ainsi complètement.

2.3.6 Caractéristique du croyant consacré : je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi

Pour conclure, j'indiquerai brièvement les caractères qui distinguent le croyant consacré. Premièrement, et par-dessus tout, il n'a point de volonté. Comme l'apôtre, il dit : «je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi». Étant crucifié avec Christ, il en a fini devant Dieu avec sa propre volonté, liée au vieil homme, et par conséquent il la traite comme une chose déjà jugée, et refuse son activité. La volonté de Christ est son unique loi, il lui appartient d'une manière absolue, pour que le Seigneur seul se serve de lui. Ensuite le croyant consacré

cherche uniquement la gloire de Christ. Voyez l'apôtre Paul quand il était en prison, ayant devant lui la possibilité du martyre ; que dit-il ? «Selon ma vive attente et mon espérance que je ne serai confus en rien, mais qu'avec toute hardiesse, maintenant encore comme toujours, Christ sera magnifié, dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort» (Phil.1:20). Le «moi» avait disparu de devant ses yeux, et la gloire de Christ remplissait son âme. De plus, nous apprenons que Christ était le tout, la fin, le mobile et l'objet de la vie de l'apôtre, marque certaine de sa consécration. «Pour moi», disait-il, «vivre c'est Christ» (Phil.1:21). Et, bien que mourir eût été un gain, il ne voulait pas choisir, parce que Christ étant tout pour lui, Lui seul savait comment l'apôtre pouvait le mieux le servir. Enfin, son espérance était d'être avec Christ. Lorsque Christ est l'objet de nos affections, qu'il remplit nos cœurs, nous ne pouvons que regarder en avant vers le moment où nous serons avec lui. Là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur, et le cœur tend toujours à être avec son trésor. Si donc la mort est devant le croyant consacré, il dira aussi avec Paul : «Déloger et être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur» (Phil.1:23), et si la mort n'est pas devant lui, il vivra dans la bienheureuse espérance de Son retour, afin d'être pour toujours avec le Seigneur. Telle est l'espérance que lui-même a placée devant l'âme, en sorte que s'il dit : «Oui, je viens bientôt», le cœur de celui qui est consacré réponde : «Amen ; viens, Seigneur Jésus !»

LA TENTATION ET LE SECOURS DIVIN par André Georges

Dieu est fidèle... avec la tentation il fera aussi l'issue» (1 Cor. 10. 13)

Table des matières

- 1 Deux sortes de tentations
 - 1.1 La tentation extérieure
 - 1.1.1 La persécution
 - 1.1.2 La mise à l'épreuve
 - 1.1.3 Les agents de la tentation
 - 1.1.4 Le Seigneur Jésus lui-même a été tenté
 - 1.2 La tentation intérieure
 - 1.3 Les ressources divines
 - 1.3.1 Dans la tentation extérieure
 - 1.3.2 Dans les tentations intérieures
- 2 La convoitise des yeux
 - 2.1 L'attraction extérieure pour les yeux
 - 2.2 Attirer l'attention sur soi
- 3 La convoitise de la chair
 - 3.1 Les déviations sexuelles
 - 3.2 Les excès dans le manger et le boire
 - 3.3 Les ressources divines
- 4 L'orgueil de la vie
 - 4.1 Orgueil, s'enfler
 - 4.2 Les remèdes divins
- 5 Les tentations extérieures
 - 5.1 L'opposition
 - 5.2 Les préoccupations
 - 5.3 Les tentations intellectuelles
 - 5.4 La mise à l'épreuve
- 6 Le secours divin
 - 6.1 Dans les tentations extérieures
 - 6.2 Dans les tentations intérieures
 - 6.3 Toujours

1 Deux sortes de tentations

Selon le contexte, le même mot grec a le sens de : mise à l'épreuve, tentation, épreuve.

Jacques 1:2 à 3:12 paraît en contradiction avec les versets 13 à 15. En effet, tout d'abord, Jacques présente les «diverses tentations» comme une parfaite joie, une épreuve de la foi qui produit la patience. Il ajoute même : «Bienheureux est l'homme qui endure la tentation».

Par contre, plus loin, il souligne que Dieu ne peut être tenté par le mal et qu'il ne tente personne, mais que «chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise».

Le premier cas a en vue les épreuves extérieures, telle la persécution, qui cherchent à contraindre un homme à pécher ; dans le deuxième, la tentation offre un objet à la convoitise intérieure qui pousse quelqu'un au mal.

Qu'est-ce que la tentation ? C'est l'incitation à pécher. Or pécher, est fondamentalement «faire sa volonté, contraire à celle connue de Dieu». Cette «volonté de Dieu» est résumée par le Seigneur lui-même : «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout coeur, et de toute ton âme, et de toute ta pensée, et de toute ta force», et «Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Marc 12:30-31).

Quand la volonté de Dieu est plus ou moins connue, et qu'on ne s'en soucie pas, on pratique «l'iniquité» : une «marche sans loi, sans frein» (1 Jean 3:4) : se laisser aller à ses impulsions, à ses désirs, à sa convoitise, sans se préoccuper de Dieu.

Le péché revêt deux aspects essentiels. La transgression : outrepasser une ligne de défense. «Tu ne déroberas pas», dit la loi, et... on prend ce qui appartient à autrui ! On franchit ainsi la clôture établie par Dieu. C'est la culpabilité, l'aspect «dette» du péché, principe que le Seigneur introduit par exemple dans diverses paraboles (Luc 7:41-42 ; Matt. 18:23-35).

L'autre aspect du péché est la souillure, qui interrompt la communion de l'âme avec Dieu qui a les yeux trop purs pour voir le mal. En type, la lèpre représente ce péché-souillure : le lépreux devait être mis hors du camp (Nomb. 5:7) ; personne ne devait le toucher ; lui-même, lorsque quelqu'un s'approchait de lui, devait crier : impur, impur. — Dans Zacharie 3, quand Joshua, le grand sacrificateur, se présente dans la lumière divine, il est vu revêtu de vêtements sales. La lumière mettait en évidence cette souillure. Dieu intervient et dit : «J'ai fait passer de dessus toi ton iniquité et je te revêts d'habits de fête». Joshua peut alors répondre à sa fonction de grand sacrificateur.

Le code pénal réprime les fautes commises en actes, parfois en paroles, secondairement par omission, quand on n'a pas rempli une obligation. Seule la Parole de Dieu condamne les pensées, la convoitise (Ex. 20:17).

1.1 La tentation extérieure

Elle comporte avant tout une contrainte qui cherche à forcer quelqu'un à agir contrairement à la pensée de Dieu. Elle revêt aussi le caractère d'une mise à l'épreuve, d'un test de la foi. Paul craignait que les Thessaloniciens, nouveaux convertis, n'aient été ébranlés par l'épreuve, et désirait «connaître ce qu'il en était de leur foi, de peur que le tentateur ne les eût tentés». La persécution avait-elle refroidi leur zèle ? Quel soulagement d'apprendre qu'il n'en était rien (1 Thess. 3:5).

Résister à la tentation extérieure implique la souffrance. De Christ il nous est dit : «Il a souffert lui-même, étant tenté» (Hébr. 2:18). Et sous sa forme de mise à l'épreuve, ou de discipline, «aucune discipline pour le présent, ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse ; mais plus tard, elle rend le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par elle».

Ainsi la «tentation extérieure» revêt divers caractères.

1.1.1 La persécution

Elle peut être ouverte, comme dans les premiers siècles du christianisme, ou lors de la Réforme en Europe ; elle l'est de plus en plus de nos jours, dans bien des pays où les chrétiens sont maltraités, emprisonnés, déportés, et ont à souffrir de tant de manières diverses.

Dans nos régions, elle prend une forme moins accentuée, comme la moquerie, les désavantages que peut subir un croyant dans son avancement professionnel, les chicanes, les injustices. Efforts de Satan pour ébranler la foi, refroidir le zèle chrétien, amener à voiler le témoignage, si possible jusqu'au reniement.

1.1.2 La mise à l'épreuve

«Bienheureux est l'homme qui endure la tentation ; car, quand il aura été manifesté fidèle par l'épreuve, il recevra la couronne de vie» (Jacq. 1:12). Cette «tentation» a pour but de faire apparaître, par une épreuve, les qualités ou les défauts, la réalité de la foi de quelqu'un. Elle peut être permise par Dieu «si cela est nécessaire» (1 Pierre 1:6). Elle peut même être voulue de Dieu : «Dieu éprouva Abraham» (Gen. 22:1).

Dieu agit aussi en discipline envers les siens, pour leur éducation, «afin que nous participions à sa sainteté» d'une manière pratique (Hébr. 12:7, 10).

1.1.3 Les agents de la tentation

Avant tout les hommes, qui haïssent foncièrement Dieu et les siens : «Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous... Parce que vous n'êtes pas du monde... à cause de cela le monde vous hait». Cette haine pourra être dissimulée sous les bonnes manières de la politesse et de l'éducation ; mais fondamentalement elle demeure. Faut-il s'en étonner ?

Les circonstances peuvent devenir une tentation extérieure, un test de la foi, comme le ver qui détruisit le kikajon de Jonas, mettant sa patience à l'épreuve (Jonas 4).

Qui était derrière le ver, sinon Dieu lui-même ? Il peut permettre, même «préparer» l'épreuve, parce qu'il le juge bon. D'autres fois c'est Satan qui incite les hommes contre les enfants de Dieu, ou influence leurs circonstances.

1.1.4 Le Seigneur Jésus lui-même a été tenté

Comme nous le dit Hébreux 4:15 : «Il a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché». Pensons aux efforts du tentateur dans le désert ; à l'opposition constante des pharisiens et autres chefs du peuple ; à l'incitation d'un disciple, Pierre, qui voulait l'empêcher d'affronter la croix. En toutes choses, il a «enduré la contradiction des pécheurs contre lui-même».

Mais chez lui la convoitise charnelle n'existait pas. Rien en lui ne l'attirait vers le mal. Toutes ces tentations n'ont fait que mettre en évidence sa perfection : «Il n'a pas commis de péché... Il n'a pas connu le péché... Il n'y a point de péché en lui» (1 Pierre 2:22 ; 2 Cor. 5:21 ; 1 Jean 3:5). C'est pourquoi Hébreux 4:15 ajoute avec emphase : «... à part le péché».

1.2 La tentation intérieure

Nous avons conservé — pour simplifier — l'expression utilisée par d'autres de «tentation intérieure». «À proprement parler, la convoitise préexiste à l'incitation à pécher ; la tentation offre un objet, vers lequel la vieille nature, amorcée, se porte, parce qu'elle était prête à cela. La convoitise est ainsi comme le point d'impact de la tentation ; elle est génératrice de péchés effectifs sous l'effet de tentations».

Ce n'est plus une contrainte extérieure à faire le mal, mais comme le dit Jacques : «Chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise» (1:14). La nature pécheresse subsiste inchangée dans le croyant, quoiqu'il ait reçu la nouvelle nature, la vie divine. La «chair» trouve son plaisir dans la tentation excitant la convoitise, tandis que l'épreuve extérieure amène de la souffrance chez celui qui résiste.

1 Jean 2:15-17 met l'accent sur «aimer» : «N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui». Cet amour du monde se traduit par «la convoitise de la chair» (le désir pousse au mal), «la convoitise des yeux» (le cœur est attiré par l'objet souhaité), «l'orgueil de la vie» (qui veut s'élever, alors que l'humilité s'abaisse).

Les circonstances extérieures peuvent attiser la convoitise intérieure. Satan vient tenter Ève et jeter le doute dans son cœur ; plus tard, il tentera Jésus et cherchera à le faire tomber. Chez Ève seule, cependant, répond la convoitise intérieure : «La femme vit que l'arbre était bon à manger, et qu'il était un plaisir pour les yeux, et que l'arbre était désirable pour rendre intelligent» (Gen. 3). L'ennemi utilise les choses extérieures pour amorcer la convoitise intérieure. Mais Dieu lui-même ne tente pas, et personne ne peut dire «je suis tenté par Dieu» (Jacq. 1:13) (Il peut cependant se servir de Satan lui-même et de ses tentations pour mettre les siens à l'épreuve comme dans le cas de Job.)

1.3 Les ressources divines

Nous l'avons déjà relevé : «Dieu est fidèle... avec la tentation il fera l'issue» (1 Cor. 10:13)

1.3.1 Dans la tentation extérieure

Il s'agit de tenir ferme, de résister au diable qui cherche qui il pourra dévorer (1 Pierre 5:8-9). Pour cela la puissance de Dieu est à disposition de la foi (1 Pierre 1:5) ; le Seigneur Jésus est à même de «secourir ceux qui sont tentés» (Hébr. 2:18).

Le psaume 144:1-2 le souligne. À travers toutes les circonstances adverses de sa vie, que de fois David a fait cette expérience : «L'Éternel, mon rocher... ma bonté et mon lieu fort, ma haute retraite et celui qui me délivre, mon bouclier et celui en qui je me réfugie». Mais quand il a suivi l'impulsion de son propre cœur, il s'est réfugié à Gath chez Akish (1 Sam. 27:1-2). Plus tard, alors qu'il se promenait sur le toit de sa maison, un regard de convoitise l'a entraîné dans un mal douloureux (2 Sam. 11). Par contre, aussi

longtemps qu'il marchait avec Dieu, malgré les nombreux assauts de l'ennemi, — dans sa jeunesse lorsqu'il était poursuivi par Saül ; durant son règne, assailli par bien des adversaires, — il a fait l'expérience de cette puissance divine qui délivre.

1.3.2 Dans les tentations intérieures

Il ne s'agit pas de résister, mais de «fuir» : «Fuis les convoitises de la jeunesse» (2 Tim. 2:22). Joseph en est un bel exemple en répondant non aux avances de la femme de Potiphar. La tentation extérieure aurait pu susciter la convoitise intérieure, mais il a su refuser et «s'enfuir» (Gen. 39:12).

La Parole nous appelle à «mortifier» l'impureté, c'est-à-dire, littéralement, à la laisser se «nécroser», en lui retirant la nourriture (Col. 3:5). Il y faut la puissance de l'Esprit : «Si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez» (Rom. 8:13).

Il importe aussi, comme le dit le Seigneur Jésus en Gethsémani, de ne pas «entrer en tentation» (Marc 14:38). Ne pas se placer dans des circonstances où l'on sera dangereusement tenté. «L'esprit est prompt» : il se vante facilement de ne pas se laisser entraîner par le mal, oubliant que «la chair est faible». Telle fut l'expérience de Pierre lorsque, stimulé par son zèle apparent pour le Seigneur, il est entré dans la cour du souverain sacrificateur où il l'a renié.

Prenons garde aux invitations mondaines, aux amitiés douteuses, qui commencent par la politesse, mais peuvent si facilement dégénérer. Lorsque Dina, fille de Jacob, alla visiter «les filles du pays», elle n'en prévoyait pas les conséquences néfastes ; bien vite elle est entrée en tentation et a amené le malheur sur tout son entourage.

Une autre ressource efficace est de se placer dans la lumière divine. Le psaume 27 en est une belle illustration : «L'Éternel est ma lumière et mon salut : de qui aurai-je peur ?» (v. 1). Pénétrer dans la présence de Dieu, voir toutes choses à sa lumière, pour que le cœur soit saisi par la beauté du Seigneur, mais aussi afin de chercher sa pensée : «J'ai demandé une chose à l'Éternel, je la rechercherai c'est que j'habite dans la maison de l'Éternel tous les jours de ma vie, pour voir la beauté de l'Éternel et pour m'enquérir diligemment de lui dans son temple» (v. 4). Et David ajoute : «Mon cœur a dit pour toi : Cherchez ma face. Je chercherai ta face, ô Éternel !» (v. 8). Discerner les choses à la lumière divine avant de s'y engager ; rechercher la face et la beauté du Seigneur, afin qu'il ait, Lui, la première place dans le cœur. Nourrir la nouvelle nature des choses qui demeurent, nous préservera de la convoitise.

2 La convoitise des yeux

Après avoir dit, d'une façon générale : «N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde», l'apôtre Jean poursuit : «Tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde».

Il est difficile de distinguer avec précision entre ces trois éléments qui attirent le croyant dans le monde, corrompu et souillé par le péché. Il semble pourtant que la convoitise des yeux soit surtout provoquée par les objets qui attirent le regard et font désirer posséder ce que Dieu n'a pas donné ; respectivement, elle engage, par une certaine ostentation, à diriger les regards des autres sur soi-même ; la convoitise de la chair incite vers l'objet extérieur qui attise cette convoitise, et procure le plaisir charnel dans son sens restreint ; — l'orgueil de la vie élève au-dessus de ce que l'on est ou possède, afin de dominer les autres. L'humilité au contraire, conduit à s'abaisser et à descendre.

2.1 L'attraction extérieure pour les yeux

Ève en est l'exemple initial. À l'incitation du serpent, elle «vit que l'arbre était bon à manger et qu'il était un plaisir pour les yeux». Cette convoitise, une fois suscitée, l'a conduite jusqu'à la désobéissance flagrante à un commandement connu.

La convoitise des yeux produit le désir de posséder les choses que Dieu n'a pas données, respectivement défendues. Lors de la conquête de Jéricho, l'Éternel avait expressément prescrit de ne rien s'approprier, lors du sac de la ville (Josué 6:18-19). Acan «a vu parmi le butin un beau manteau de Shinhar, et deux cents sicles d'argent, et un lingot d'or...» ; il les a convoités, les a pris et les a cachés au milieu de sa tente. La convoitise a été suscitée en lui par le regard de ses yeux, qui a provoqué le désir coupable de s'attribuer les richesses que Dieu n'avait pas données.

Le Nouveau Testament appelle cette avidité de posséder quoi que ce soit, la «cupidité» (Col. 3:5 ; Éph. 5:3), précisant même que le «cupide» est un idolâtre (Éph. 5:5). Ce désir ardent d'avoir toujours plus, la «pleonexia», est traduit aussi par avarice, en Luc 12:15 par exemple.

Considérer avec envie les possessions des autres, suscite la jalousie et ce besoin immodéré d'en disposer aussi. 1 Timothée 6:9-10 met en garde contre «l'amour de l'argent». On veut avoir les moyens de répondre aux «désirs insensés et pernicieux» suscités dans l'âme qui veut absolument obtenir les richesses que Dieu n'a pas données. Guéhazi, le serviteur d'Élisée, trouvait son maître bien naïf de n'avoir pas accepté les présents de Naaman (2 Rois 5:20-27). En voyant l'argent, les vêtements et l'or que le chef de l'armée syrienne avait apportés, la convoitise avait été suscitée en lui. Il court après le lépreux guéri et, par un récit mensonger, en obtient deux talents et deux vêtements de rechange, qu'il s'empresse de cacher dans la maison. «Est-ce le temps de prendre...» lui reprochera le prophète. — Balaam avait «aimé le salaire d'iniquité» : pour de l'argent, il est venu maudire le peuple de Dieu (mais l'Éternel change la malédiction en bénédiction) (Nomb. 22 ; 2 Pierre 2:15). — Pour trente pièces d'argent, Judas, cédant à la convoitise, a vendu son Maître.

La possession des biens matériels peut être un piège, même un obstacle pour entrer dans le royaume de Dieu. Jésus dit : «Il est plus facile qu'un chameau passe par un trou d'aiguille, qu'un riche n'entre dans le royaume de Dieu». Les disciples s'en étonnent excessivement, se demandant qui peut être sauvé. «Pour les hommes, dit Jésus qui les regarde, cela est impossible, mais non pas pour Dieu» (Marc 10:24-27).

Sans doute «Dieu nous donne-t-il toutes choses richement pour en jouir» (1 Tim. 6:17), mais pour en jouir «avec lui» (Rom. 8:32). Aussi, les ressources matérielles confiées par le Seigneur dans une plus ou moins grande mesure aux siens, sont-elles une administration à gérer pour lui : ce qui est très petit, les richesses injustes, ce qui appartient à autrui (Luc 16:1-12). Bien gérées, elles feront que le disciple, fidèle dans ce qui est très petit, sera fidèle aussi dans ce qui est grand, les richesses spirituelles, les vraies, qui resteront siennes pour toujours. Paul indique à Timothée l'emploi que les riches ont à faire des biens matériels que Dieu a pu leur confier : «Qu'ils fassent du bien ; qu'ils soient riches en bonnes oeuvres ; qu'ils soient prompts à donner, libéraux» (1 Tim. 6:18). Toute la puissance de Dieu est nécessaire pour être gardé de cette convoitise des yeux qui voudrait «amasser des trésors pour soi-même et n'être pas riche quant à Dieu» (Luc 12:21).

Pour être victorieux du monde il faut la foi, non la foi initiale pour le salut, mais la foi vivante de tous les jours : «Tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde ; et c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (1 Jean 5:4). Dans la vie pratique, consacrer le temps voulu pour marcher dans les bonnes oeuvres que Dieu a préparées à l'avance, pour servir le Seigneur dans l'Évangile ou dans les siens, nous gardera de nombreuses occasions où la convoitise des yeux nous aurait entraînés loin de lui.

2.2 Attirer l'attention sur soi

La convoitise des yeux se traduit aussi par ce besoin de briller, de se montrer plus que l'on est, la vanité dans l'habillement, dans la toilette, ou au contraire le débraillé qui cherche à se mettre en évidence. On fera étalage de ce que l'on possède, comme Ézéchiass lors de la visite des envoyés du roi de Babylone (Ésaïe 39). Dans un foyer chrétien, ceux qui «entrent» voient-ils la «lumière» ? (Luc 8:16). Seront-ils accueillis dans une maison où le Seigneur a sa place, où les époux sont unis et les enfants joyeux, mais élevés pour Lui ? Ou constateront-ils un luxe excessif, une recherche de ce qui est extérieur et paraît, afin d'attirer le regard ?

Ce besoin de briller peut prendre la forme de la quête des honneurs. Paul et Barnabas refusent énergiquement les offrandes des habitants de Lystre (Actes 14:11-18). Mais le roi Hérode se sentait tout flatté par les cris du peuple applaudissant son discours : «Voix d'un dieu et non pas d'un homme !» (Actes 12:22).

On peut chercher aussi à se mettre en évidence par ses bonnes oeuvres (Matt. 6:1-4) ! ou par sa connaissance, connaissance intellectuelle qui «enfle» et n'édifie pas (1 Cor. 3:2). Il est facile de citer quantité de textes bibliques bien agencés entre eux, sans que les auditeurs en reçoivent de la bénédiction — essentiellement afin de bien montrer toute sa propre connaissance et se faire valoir. Quoiqu'il eût été ravi au troisième ciel, et qu'il eût de quoi se glorifier, Paul s'en abstenait «de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il me voit être, ou de ce qu'il a pu entendre dire de moi» (2 Cor. 2:6).

Les pharisiens élargissaient les franges de leurs vêtements et priaient au coin des rues, afin qu'on remarque leur piété. Dans la vie sociale, on cherchera à paraître plus intelligent ou cultivé qu'autrui, et, tout en rabaissant les autres, à se rehausser soi-même.

L'amour n'est pas envieux, l'amour ne se vante pas» (1 Cor. 13:4). Voilà l'antidote à l'ostentation. Si l'on aime le Seigneur, si l'on aime ses frères, on veillera à la modestie, à ce qui ne dirige pas les yeux sur soi-même, mais vers Christ.

Sans doute la convoitise de la chair, et plus encore l'orgueil de la vie, sont-ils très près de la convoitise des yeux. Si l'on cherche à se faire valoir, c'est souvent pour s'élever. Si l'on cherche à satisfaire ce qui a attiré les regards, la chair — même dans son sens restreint — s'en mêle. Nous avons cependant essayé de préciser les caractères de chacun des points touchés par Jean, afin de les rendre plus sensibles à nos consciences et à nos coeurs.

3 La convoitise de la chair

Il faut entendre sous ce titre, non la «chair» en général, la mauvaise nature telle qu'on la trouve dans les écrits de Paul en particulier, mais plus spécifiquement «les désirs déréglés de la nature humaine».

La convoitise de la chair vient de l'intérieur, comme le dit le Seigneur Jésus : «Ce qui sort de l'homme, c'est là ce qui souille l'homme ; car du dedans du coeur des hommes sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications...» (Marc 7:20-21). Elle entre en jeu lorsque les désirs naturels (*) sont déréglés, tout spécialement dans deux directions : le domaine sexuel, et les excès dans le manger et le boire, la «gourmandise».

(*) Ces désirs (l'instinct sexuel, la faim, la soif, etc.) sont en eux-mêmes normaux. Mais en vue de quoi les satisfait-on ? L'homme est un être de désirs, bons ou mauvais selon leur objet.

3.1 Les déviations sexuelles

En parlant de la résurrection, le Seigneur Jésus souligne que «dans la résurrection, on ne se marie, ni on n'est donné en mariage, mais on est comme des anges de Dieu dans le ciel» (Matt. 22:30). Dans l'au-delà, la mort physique n'intervient plus, ni, comme corollaire, la transmission de la vie. Sur la terre, toute vie, végétale, animale ou humaine, se transmet de génération en génération. Il reste cependant une différence notable : la plante, ou l'animal, se reproduit à certaines périodes ; l'être humain peut le faire consciemment, volontairement. Bien plus encore, les enfants qui naîtront de l'union d'un homme et d'une femme ne sont pas seulement des êtres terrestres, comme un animal ou une plante, mais des âmes qui existeront éternellement. D'où l'extrême sévérité de la Parole de Dieu à l'égard de toutes les déviations de cette faculté de transmettre la vie. Exercée dans le cadre du couple, de l'homme et de la femme unis dans le Seigneur «pour une seule chair» (Éph. 5:31), elle procure une satisfaction profonde. Toute autre union est désignée dans la Parole par le terme «fornication».

La période de la puberté au mariage est difficile, et demande une discipline personnelle constante, sous le regard du Seigneur et avec sa force. Lévitique 22:4-7, s'adressant à la famille d'Aaron (et 15:16,17 pour les autres), montre que l'incontinence n'était pas admise en Israël et conduisait à l'impureté ; une purification était nécessaire ; mais après le coucher du soleil, le sacrificateur était pur et pouvait manger à nouveau des choses saintes. Ne trouvons-nous pas là une juste mesure dans l'importance à accorder aux problèmes qui troublent l'esprit de plus d'un jeune homme, éprouvant en lui des pulsions qui l'ont peut-être amené à favoriser consciemment ce flux de la semence ? Si l'accident occasionnel ne constitue pas un drame, l'habitude peut conduire à un véritable esclavage ou à une obsession risquant même d'entraîner un déséquilibre psychique, un relâchement de la vie spirituelle, une perte de jouissance de la communion avec le Seigneur.

Les relations hors mariage d'un homme et d'une femme sont condamnées très sévèrement dans l'Ancien, et plus encore dans le Nouveau Testament «Le corps n'est pas pour la fornication, mais pour le Seigneur... Vous avez été achetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps» (1 Cor. 6:13-20). Combien nous sommes reconnaissants que la Parole ajoute : «... et le Seigneur pour le corps» (v. 13). Nous pouvons compter sur sa force, sur ses ressources, pour être gardés. Il y faut certainement toute sa puissance, dans une ambiance où la pureté des relations selon la Parole est devenue presque une exception.

L'adultère, la relation entre un homme et une femme qui d'autre part sont mariés, est encore plus grave. La violation d'Exode 20:14 est condamnée à mort en Lévitique 20:10. «Un homme prendra-t-il du feu dans son sein sans que ses vêtements brûlent ?... Ainsi celui qui entre vers la femme de son prochain... Celui qui le fait, détruit son âme ; il trouvera plaie et mépris, et son opprobre ne sera pas effacé» (Prov. 6:27-33).

Le Seigneur Jésus va plus loin encore, car il regarde au coeur. Après avoir rappelé le commandement de la loi, il ajoute : «Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis adultère avec elle dans son coeur» (Matt. 5:28) !

Lévitique 18:22 qualifie d'abomination les relations d'homme à homme ou de femme à femme, comme le fait aussi Romains 1:27. C'est un dérèglement contre nature, une «affection déréglée» (Col. 3:5).

3.2 Les excès dans le manger et le boire

Au désert, le peuple d'Israël désirait retrouver la nourriture des bords du Nil (Ex. 16:3 ; Nomb. 11:5). Lorsque Dieu les donnait, ces aliments pouvaient être reçus de sa main ; le danger était de vouloir retourner en Égypte, dans le monde, pour satisfaire un besoin charnel déplacé. 1 Pierre 4:3-4 rappelle qu'avant leur conversion, d'aucuns marchaient dans ces excès. Le croyant est mis à l'épreuve lorsque ses anciens camarades, ou ses collègues actuels, «trouvent étrange» qu'il ne se joigne pas à eux dans leurs plaisirs charnels. Un chrétien doit accepter d'être différent des gens du monde. Romains 13:13-14 insiste là-dessus : «Conduisons-nous honnêtement, comme de jour». Après avoir stigmatisé les excès de nourriture et de boisson, l'apôtre ajoute : «Ne prenez pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises».

L'alcool faisait des ravages du temps de nos pères. Est-ce moins le cas aujourd'hui ? D'autres choses plus graves s'y sont ajoutées, drogues et autres stupéfiants, auxquels on peut se laisser entraîner, même sans s'en rendre compte. Seule la sobriété, la maîtrise de soi, avec la force que Dieu donne, pourra nous garder : «Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu», (1 Cor. 10:31).

3.3 Les ressources divines

Devant la tentation extérieure, il s'agissait de «résister». Si l'on est en butte à la convoitise de la chair, il faut «fuir» (1 Cor. 10:14). Colossiens 3:5 nous parle de «mortifier» nos membres qui sont sur la terre. Ici, le mot mortifier a donc le sens de laisser se «nécroser», en retirant la nourriture à l'organe, qui alors s'atrophie. Quelle «nourriture» recueillons-nous des images qui attirent nos regards, de nos lectures, des lieux que nous fréquentons ? Tel livre ou revue, telle gravure, qui semblent n'avoir pas fait d'impression au moment même, réapparaîtront plus tard dans la mémoire avec toute leur nocivité.

Le Seigneur Jésus lui-même enjoint : «Si ton oeil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi... Et si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la, jette-la loin de toi» (Matt. 5:29-30).

Pour un croyant «attiré et amorcé» par la convoitise de la chair, la ressource indiquée par la Parole de Dieu est de «couper» (Matt. 5:30). C'est souvent très dur ; mais qu'est-ce qui prévaudra dans l'âme l'amour du Seigneur, ou la satisfaction de soi-même ?

Pierre exhorte le croyant à «s'abstenir des convoitises charnelles, lesquelles font la guerre à l'âme» (1 Pierre 2:11). «Ne pas prendre soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises», avons-nous relevé en Romains 13:14. Que d'occasions de chute pourraient être évitées, si l'on prenait garde de ne pas «entrer en tentation» !

La carrière de Samson en Israël a perdu beaucoup de sa valeur par la convoitise de la chair. Et la vie de David a été assombrie jusqu'à la fin par un jour de laisser-aller, où la convoitise, éveillée par le regard, a eu les plus fâcheuses conséquences.

Bien occuper ses journées est une sauvegarde. Sans doute la première place revient à la Parole de Dieu et à la prière, nourriture et respiration de l'âme. Mais que de bienfaits Dieu ne sème-t-il pas sur notre route, pour en jouir «avec Lui» : une occupation saine de l'esprit dans un but professionnel ou éducatif, une mesure de délasserment, d'évasion dans la nature, d'exercice corporel à sa place, — tout cela constitue une sauvegarde qui préservera de bien des égarements.

La mère de Lemuel laissait trois conseils à son fils (Prov. 31) :

«Ne donne point ta force aux femmes, ni tes voies à celles qui perdent les rois» ;

«Ce n'est point aux rois de boire du vin, ni aux grands de dire : Où sont les boissons fortes ? de peur qu'ils ne boivent et n'oublient» ;

«Ouvre ta bouche pour le muet, pour la cause de tous les délaissés. Ouvre ta bouche».

Non seulement des exhortations négatives, mais une positive : Ouvre ta bouche pour faire part des richesses que le Seigneur Jésus t'a données. Ouvre ta bouche pour celui qui ne connaît pas Dieu et ne sait pas lui parler. Ouvre ta bouche pour ceux qui sont délaissés et abandonnés. Ouvre ta bouche pour répandre l'Évangile de la grâce. Consacrer du temps au service du Seigneur, dans sa dépendance et par amour pour lui, pourra sauver des âmes de la mort et nous préserver de bien des péchés.

4 L'orgueil de la vie

4.1 Orgueil, s'enfler

La convoitise des yeux amène à attirer à soi l'objet envié ; la convoitise de la chair pousse à satisfaire les désirs déréglés de notre mauvaise nature ; l'orgueil par contre conduit à s'élever au-dessus des autres.

C'est «la faute du diable» (1 Tim. 3:6), telle que nous la décrit Ésaïe 14:13-14. «Tu as dit dans ton cœur : Je monterai aux cieux, j'éleverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu... Je serai semblable au Très-haut».

Satan a su insinuer cet orgueil dans le cœur d'Ève, en lui disant : «Vous serez comme Dieu» (Gen. 3:5). À la fin de l'histoire de l'église, Laodicée se vante : «Je suis riche, je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien», orgueil spirituel pire que l'autre (Apoc. 3:17).

L'orgueil se prévaut de ce qu'on est, de ce qu'on fait, de ce qu'on a.

De naissance, et sans aucun mérite de notre part, on peut être intelligent, ou beau, ou fort. Adonija, le quatrième fils de David, déclare : «Moi, je serai roi... Il était un très bel homme», (1 Rois 1:5-6). Le pharisien priait en lui-même en ces termes : «Ô Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes» (Luc 18:11).

Combien facilement on peut s'enfler de ce que l'on a fait. Le roi Ozias avait témoigné de qualités remarquables. Il avait tout prévu pour le développement économique et la protection de son peuple. Son renom s'étendait au loin. «Il fut merveilleusement aidé jusqu'à ce qu'il devint fort» (2 Chron. 26:15). «Mais quand il fut devenu fort, son cœur s'éleva jusqu'à le perdre». Il veut cumuler l'office de roi et de sacrificateur. Il s'empporte même, lorsque les fils d'Aaron cherchent à le retenir. — Dans sa jeunesse, Saül était «petit à ses propres yeux» (1 Sam. 15:17). Puis l'orgueil est monté dans son cœur. Il s'attribue les victoires de Jonathan (13:4). Au lieu de détruire les Amalékites, il agit selon son propre jugement plutôt que d'obéir à la parole de l'Éternel par Samuel. Même lorsqu'il paraît se repentir, il demande au prophète de l'honorer en la présence des anciens du peuple (15:30). — Averti douze mois d'avance, Nebucadnetsar persiste dans son orgueil : «N'est-ce pas ici Babylone la grande, que j'ai bâtie pour être la maison de mon royaume, par la puissance de ma force et pour la gloire de ma magnificence ?» Dieu doit frapper le roi de folie pour lui apprendre que le Très-haut est «puissant pour abaisser ceux qui marchent avec orgueil» (Dan. 4:30, 37). — Même un Gédéon ne résiste pas au désir d'établir un trophée de sa victoire, — piège pour lui-même et pour sa famille (Juges 8:27).

L'orgueil se glisse aussi dans la satisfaction de ce que l'on possède ; tel le riche de Luc 12 qui remplit ses greniers et assure son âme d'avoir beaucoup de biens, pour beaucoup d'années. — Les richesses spirituelles peuvent être cause d'un orgueil encore plus grave : «La connaissance enfle, mais l'amour édifie» (1 Cor. 8:1). «Qu'as-tu que tu n'aies reçu ?» (1 Cor. 4:7). Pourquoi donc s'en glorifier ?

L'orgueil veut aussi se placer au-dessus des autres. L'apôtre avertit de «ne pas avoir une haute pensée de soi-même au-dessus de celle qu'il convient d'avoir, mais de penser de manière à avoir de saines pensées, selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun» (Rom. 12:3). — Un Diotrèphe aimait à «être le premier dans l'assemblée». Il en chassait les frères qui ne lui agréaient pas, et empêchait ceux qui voulaient les recevoir (3 Jean 9-10). — Autrefois, Coré, Dathan et Abiram s'étaient élevés contre Moïse et contre Aaron, voulant s'arroger une place que Dieu ne leur avait pas donnée (Nomb. 16).

La vie des disciples mêmes du Seigneur Jésus n'est pas exempte de cette prétention à vouloir être supérieur aux autres. Sur le chemin, après que Jésus leur eût parlé de ses souffrances, ils raisonnent entre eux pour savoir qui serait le plus grand (Marc 9:33-34). Jacques et Jean (et leur mère) s'approchent de lui pour demander la meilleure place, à sa droite et à sa gauche, dans sa gloire (10:35). Et, chose presque incroyable, Luc nous présente une contestation entre eux, juste après l'institution de la Cène, où le Seigneur avait placé devant leurs cœurs les souffrances qui l'attendaient (Luc 22:24).

L'orgueil tend aussi à se comparer aux autres dans le service du Seigneur. Paul met en garde contre ce danger : «Nous n'osons pas nous ranger parmi quelques-uns qui se recommandent eux-mêmes, ou nous comparer à eux ; mais eux, se mesurant eux-mêmes par eux-mêmes, et se comparant eux-mêmes à eux-mêmes, ne sont pas intelligents. Mais nous, nous ne nous glorifions pas dans ce qui est au-delà de notre mesure, mais selon la mesure de la règle que le Dieu de mesure nous a départie» (2 Cor. 10:12-13) : s'acquitter

du service que le Seigneur place devant nous ; employer «comme bons dispensateurs de la grâce variée de Dieu» les dons qu'il a pu confier, «selon la mesure de foi qu'il a départie à chacun», sans empiéter sur le domaine donné à d'autres, ni s'arroger un reflet ou un renom qui nous élève au-dessus d'eux.

Le danger est aussi de «s'enfler pour l'un contre un autre» (1 Cor. 4:6). Ecueil pour soi-même, pour l'assemblée, et pour le serviteur lui-même que l'on admire.

4.2 Les remèdes divins

Après avoir cédé à la vanité de montrer tous ses trésors aux envoyés du roi de Babylone, «Ézéchias s'humilia de ce que son coeur s'était élevé» (2 Chron. 32:26). Exemple à suivre chaque fois que nous constatons que l'orgueil s'est glissé en nous, et a produit ses fruits. Confesser à Dieu notre faute ; reprendre conscience de notre condition de pécheurs sauvés par grâce ; nous rappeler l'oeuvre de la croix, les souffrances du Seigneur, la miséricorde dont nous avons été et dont nous sommes toujours l'objet. Et, ressource suprême, revenir sans cesse à l'exemple du Seigneur Jésus : «Qu'il y ait donc en vous cette pensée, qui a été aussi dans le Christ Jésus, lequel... s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave... s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort» (Phil. 2:4-8).

Si l'on refuse de s'humilier, Dieu doit alors le faire. Telle fut l'expérience de Nébucadnetsar. Le jugement divin tombe par contre sur Haman, qui, après avoir obtenu l'adulation des hommes et avoir souhaité se faire promener par les rues de la ville comme «l'homme que le roi se plaît à honorer», a été pendu au bois haut de cinquante coudées qu'il avait préparé pour Mardochee (Esther 3 à 7).

Dans la parabole adressée aux invités qui choisissaient les meilleurs sièges, le Seigneur Jésus avertit : «Ne te mets pas à table à la première place, de peur qu'un plus honorable que toi ne soit convié et que celui qui vous a conviés, toi et lui, ne vienne et ne te dise : Fais place à celui-ci ; et qu'alors tu ne te mettes avec honte à occuper la dernière place» (Luc 14:7-9).

Après avoir exhorté : «Tous les uns à l'égard des autres, soyez revêtus d'humilité», Pierre ajoute : «Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles. Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève quand le temps sera venu» (2 Pierre 5:5-6 ; Jacq. 4:6 ; Prov. 3:34).

5 Les tentations extérieures

Elles viennent du dehors et cherchent à faire tomber ; elles mettent aussi la foi à l'épreuve pour en manifester la réalité. De telles tentations peuvent, chez nous, exciter la convoitise, cette réponse du coeur mauvais qui trouve sa satisfaction dans le mal. Ou, tout au contraire, rencontrer la foi qui compte sur Dieu et délivre.

5.1 L'opposition

Elle provient de la haine des hommes menés par Satan : «Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous... Parce que vous n'êtes pas du monde mais que moi je vous ai choisis du monde à cause de cela, le monde vous hait... S'ils m'ont persécuté, il vous persécuteront aussi» (Jean 18:20). Dans les premiers siècles de l'église, comme bien souvent au cours de son histoire, la persécution s'est acharnée contre les croyants, «le feu ardent qui est au milieu de vous, qui est venu sur vous pour votre épreuve» (1 Pierre 4:12). L'épître à Smyrne le souligne : «Vous aurez une tribulation de dix jours» (Apoc. 2:10).

Cette opposition peut revêtir la forme de moqueries, de calomnies (1 Pierre 2:12), de désavantages que subit un croyant dans sa profession, d'obstacles aussi que Satan suscite sur la route et dans le service du Seigneur (1 Thess. 2:18).

La Parole contient nombre d'exemples de cette opposition plus ou moins violente. Les trois jeunes Hébreux qui refusent d'adorer la statue sont jetés dans la fournaise. Jean le Baptiseur est emprisonné, puis décapité. Jérémie le prophète subit toutes sortes d'avaries et de mauvais traitements. Les uns sont délivrés, d'autres «n'acceptent pas la délivrance». D'autres enfin sont appelés à être fidèles «jusqu'à la mort» (Hébr. 11:33-38).

Dans la parabole du semeur, les grains tombés dans la rocaille représentent des hommes qui, ayant reçu la parole avec joie, mais n'ayant pas de racine en eux-mêmes, succombent lorsqu'arrive la tribulation ou la persécution à cause de la parole.

Le Seigneur Jésus lui-même a connu de telles tentations, — de la part de l'ennemi, soit au désert ou à Gethsémani ; — de la part des pharisiens et autres chefs du peuple, au cours de son ministère. Tout au long de sa vie, il a «enduré la contradiction de la part des pécheurs contre lui-même» (Hébr. 10:3).

Devant une telle opposition, le croyant est appelé à résister» (1 Pierre 5:9), à être «fidèle» (Apoc. 2:10). Il n'y parviendra que par la puissance de Dieu agissant en lui. En réponse à la foi, selon la mesure de la persécution, Dieu fera l'issue, en donnant la force de tenir ferme.

5.2 Les préoccupations

Les circonstances extérieures, plus encore l'incertitude de l'avenir, suscitent en nous les soucis, la peur, même l'angoisse. Notre manque de confiance en est la cause.

Le Seigneur Jésus exhorte les siens : «Ne soyez pas en souci pour votre vie» (Matt. 6:25). L'apôtre souligne : «Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu» (Phil. 4:6). Le psalmiste fait l'heureuse expérience que, «dans la multitude des pensées qui étaient au-dedans de moi, tes consolations ont fait les délices de mon âme» (Ps. 94:19).

Au-dessus de tout, nous souvenir que nous avons un Père, expression sept fois répétée en Matthieu 6. Revenir sans cesse aux promesses de la Parole, les fixer par la mémoire dans son esprit, afin de les avoir à disposition lorsque l'inquiétude surgit. Apprendre à «rejeter sur Lui tout notre souci, car Il a soin de nous» (1 Pierre 5:7).

Dans la parabole du semeur, nous avons aussi une illustration de l'effet de telles préoccupations: «Ceux qui sont semés dans les épines : ce sont ceux qui ont entendu la parole ; et les soucis du siècle, et la tromperie des richesses, et les convoitises à l'égard des autres choses, entrant, étouffent la parole et elle est sans fruit» (Marc 4:19). Sans doute, aux soucis se mêlent les convoitises ; mais ceux-là ont aussi tout leur effet pour étouffer la parole dans l'âme et l'empêcher de produire du fruit. Si notre esprit est sans cesse inquiet de l'avenir, préoccupé des circonstances et des difficultés, il s'éloigne de Dieu.

«Remets ta voie sur l'Éternel», dit le psalmiste, «et confie-toi en Lui : et Lui il agira... Demeure tranquille, appuyé sur l'Éternel, et attends-toi à Lui» (Ps. 37:5-7).

5.3 Les tentations intellectuelles

Sous «les dards enflammés du méchant», dont l'apôtre parle en Éphésiens 6:16, on peut ranger aussi ces «flèches» que l'ennemi décoche pour susciter le doute dans notre esprit.

Il avait insinué à Ève : «Quoi, Dieu a dit ?» (Gen. 3:1). De tant de manières diverses, Satan lance ses «dards» : par des lectures, par des études, par des conversations avec des personnes mal affermiées. La Parole appelle à fuir les «discours vains et profanes et

l'opposition de la connaissance fausement ainsi nommée, de laquelle quelques-uns faisant profession, se sont écartés de la foi» (1 Tim. 6:20-21). L'apôtre ajoute : «Évite les questions folles et insensées, sachant qu'elles engendrent des contestations» (2 Tim. 2:23). Dans la parabole de l'ivraie, le champ avait été bien ensemencé. Mais «pendant que les hommes dormaient», l'ennemi est survenu et a semé l'ivraie parmi le froment. Tout d'abord, on n'y a rien vu. Le blé s'est mis à croître. Au bout de quelque temps «alors l'ivraie aussi parut». Diverses insinuations ou doutes ont pénétré dans l'esprit. Au début, ils n'ont pas d'effet. On sait bien qu'il n'y faut pas attacher d'importance. Mais les graines semées porteront un jour leur fruit. On s'étonne alors de voir des jeunes, qui paraissaient attachés au Seigneur et fidèles à sa Parole, abandonner l'enseignement reçu : En un temps de sommeil, l'ennemi avait semé son ivraie. Quels remèdes Dieu nous donne-t-il ? — Avant tout le «bouclier de la foi», cette foi qui reçoit la Parole de Dieu parce qu'elle vient de lui, sans la déformer, ni l'accommoder. Paul dit à Timothée «Considère ce que je dis ; car le Seigneur te donnera de l'intelligence en toutes choses» (2 Tim. 2:7). Après tant d'expériences qui avaient mis en lumière le fond de son cœur, Job conclut : «Toi, instruis-moi» (42:4). Attitude de l'âme envers son Seigneur, que nous pouvons bien imiter en face des tentations que le doute pourrait jeter dans notre esprit.

5.4 La mise à l'épreuve

«Si cela est nécessaire», dit Pierre, on peut être «affligé pour un peu de temps, par diverses tentations», avec ce but : que la foi mise ainsi à l'épreuve par le feu, soit trouvée «tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus-Christ» (1 Pierre 1:7). «Bienheureux est l'homme qui endure la tentation ; car, quand il aura été manifesté fidèle par l'épreuve, il recevra la couronne de vie» (Jacq. 1:12). D'autres fois, Dieu permet l'épreuve, la tentation, pour mettre en lumière les obstacles à la communion avec Lui, afin de nous amener à les juger et nous faire jouir à nouveau de la lumière de sa face. Il a agi ainsi avec Job, permettant à Satan de l'éprouver, utilisant aussi ses amis pour mettre à jour la satisfaction de lui-même qui le remplissait.

De telles «tentations» peuvent revêtir la forme de l'opposition, de la persécution ; provenir aussi de circonstances difficiles : maladie ou deuil, qui pourraient conduire au découragement ; revers ou échecs, qui amèneraient à la révolte ; déceptions, qui porteraient à se lasser (Jér. 17:16) ; accidents, qui arrêteraient dans le service du Seigneur. De telles épreuves peuvent au contraire «tourner à louange», si elles rapprochent de Dieu, et amènent à chercher auprès de lui force et courage ; l'âme renouvelée est fortifiée pour traverser la tentation.

Les serviteurs devaient être «premièrement mis à l'épreuve» avant de servir. Manifester que rien de sérieux dans leur vie ne serait une entrave à la tâche que Dieu pourrait leur confier. Une telle mise à l'épreuve peut être le fait de Dieu, ou des frères. Un temps qui mette en lumière l'état du cœur et le niveau spirituel est nécessaire, avant de s'engager en plein dans un service pour le Seigneur.

6 Le secours divin

Au fur et à mesure de l'examen des diverses tentations, nous avons relevé les ressources divines pour y faire face. Reprenons-les encore une fois afin d'être mieux préparés à rencontrer les épreuves de la course chrétienne.

6.1 Dans les tentations extérieures

La sympathie du Seigneur et son intercession se présentent à nous en tout premier lieu.

Hébreux 2:17-18 nous dit : «Il dut, en toutes choses, être rendu semblable à ses frères, afin qu'il fût un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur dans les choses qui concernent Dieu... Car en ce qu'il a souffert lui-même étant tenté il est à même de secourir ceux qui sont tentés». Cette compréhension du Seigneur pour les siens ne résulte pas de sa puissance divine, mais de la vie qu'il a lui-même assumée sur la terre, avec ses infirmités, ses limitations, ses faiblesses ; il a connu la soif, la faim, la fatigue ; l'opposition et la haine ; la solitude ; les incompréhensions des siens. Il a souffert étant tenté ; il est ainsi capable de secourir ceux qui sont tentés. Il a connu la souffrance de vivre dans un monde souillé et hostile. Bien entendu, il n'y avait pas chez lui la mauvaise nature, la convoitise ; les tentations n'ont trouvé aucune «amorce» quelconque. Mais il peut «sympathiser à nos infirmités, parce qu'il a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché» (Hébr. 4:15). Il a fait l'expérience de la souffrance.

Plus encore, parce qu'il est ressuscité, et constitué sacrificateur dans le ciel «selon la puissance d'une vie impérissable», — «il peut sauver entièrement (jusqu'à l'achèvement, jusqu'au bout) ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux» (Hébr. 7:16, 25). Cette intercession du Seigneur est continuellement à notre disposition, mais il s'attend à ce que nous nous «approchions de Dieu par lui».

Nous avons aussi son exemple pour nous encourager : «Considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes» (Hébr. 12:3). Apprenons à voir (1 Jean 1:1) le Seigneur Jésus à travers les pages des évangiles ; son exemple, sa fermeté, sa patience nous reconforteront, quand nous aurions tendance à être découragés.

Et comme le psalmiste, sachons penser à lui : «Bienheureux celui qui comprend le pauvre ! Au mauvais jour, l'Éternel le délivrera. L'Éternel le gardera, et le conservera en vie : il sera rendu heureux sur la terre... L'Éternel le soutiendra sur un lit de langueur. Tu transformeras tout son lit, quand il sera malade» (Ps. 41:1-3). Comprendre Celui qui s'est abaissé, qui s'est fait pauvre pour nous enrichir, et «dans l'humilité profonde, a suivi son obscur chemin». Quel encouragement au travers des épreuves et des tentations de la vie ! Comment le «comprendre», sinon une fois de plus, en le considérant, tel que les évangiles en placent le tableau devant nous, non seulement dans les événements divers de sa vie, mais en cherchant à sentir le cœur d'où jaillissaient tous ses actes.

Alors nous pourrions réaliser la patience, si souvent soulignée dans l'épître de Jacques ; nous demanderons la sagesse (Jacq. 1:5), qui nous aidera à discerner le but de l'épreuve, les leçons que le Seigneur veut nous enseigner par les circonstances qu'il permet, et comment nous y comporter ; en réponse à la prière, «Dieu donne à tous libéralement et ne fait pas de reproches».

6.2 Dans les tentations intérieures

Comme cela a été déjà souligné, l'essentiel est de «fuir», les convoitises de la jeunesse, la fornication, l'idolâtrie. Lorsque de mauvais exemples pourraient nous entraîner : «Détourne-toi de telles gens» (2 Tim. 3:5).

Dans ce domaine, veiller particulièrement aux relations qui dégénéreraient en occasions de chutes, où nous risquerions de déshonorer le Seigneur. Les amitiés en Christ sont une ressource précieuse dans le chemin de la foi ; le danger est dans des camaraderies, des contacts qui deviennent plus intimes et entraînent dans le monde ou à la corruption.

Nous avons vu en Colossiens 3:5 le sens de «nécroser», en rapport avec la convoitise de la chair. Si une personne du monde cherchait à nous attirer, rappelons-nous Proverbes 6:25 : «Ne désire pas sa beauté dans ton cœur». Dès que l'on s'en rend compte, il faut «couper». Quant aux défauts de caractère, l'énergie spirituelle est appelée à se montrer : «Renoncez vous aussi à toutes ces choses» (Col. 3:8). Proverbes 28:13 nous dit : «Celui qui confesse ses transgressions et les abandonne, obtiendra miséricorde». Non pas une énergie charnelle, ou légaliste, mais le propos arrêté du cœur qui désire plaire au Seigneur. Tout cela implique une discipline personnelle dans la course chrétienne : «Courez de telle manière que vous remportiez le prix», dit l'apôtre aux Corinthiens (9:24). Si

l'on veut combattre, il faut «vivre de régime» en toutes choses afin d'obtenir une couronne. Et l'apôtre d'ajouter : Je mortifie mon corps et je l'asservis» (v. 27). Ce qu'il entendait par là, nous ne le savons pas avec précision. D'autres passages le résumant par la «sobriété», le contrôle de soi. Ne pas se laisser aller à toutes ses impulsions, ou à sa paresse, ou à ses désirs charnels, mais savoir tenir le corps en bride.

L'apôtre confie à Tite plusieurs exhortations appropriées pour les diverses classes de personnes qu'il rencontre en Crète : les vieillards, les femmes âgées, les jeunes femmes. À l'adresse des jeunes hommes, une seule suffit, mais combien importante : «Exhorte les jeunes hommes à être sobres» (Tite 2:6). Non pas le légalisme, condamné en Colossiens 2 : «Pourquoi établissez-vous des ordonnances, — ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas !» Mais la réalisation de notre mort avec Christ et de notre résurrection avec lui. Cultiver la vie nouvelle. Voilà ce qui importe. Il n'y a pas non plus de «mérite» à faire valoir, en pratiquant la sobriété. Elle n'est possible d'ailleurs qu'en marchant par l'Esprit, selon Galates 5:16-23, où la tempérance (la sobriété) vient compléter la «grappe».

La confession de nos fautes à Dieu est indispensable pour être pardonné et purifié (1 Jean 1:9). Reconnaître ses torts envers les frères qu'on a pu léser rétablit les relations fraternelles ; c'est aussi une sauvegarde pour l'avenir. De même la confession réciproque de Jacques 5:16 et les prières qui en découlent, sont un puissant moyen éducatif pour nous préserver de rechutes.

6.3 *Toujours*

Le secours divin est constamment à notre disposition. Il n'est pas intermittent ou partiel.

«Vous êtes gardés par la puissance de Dieu par la foi» (1 Pierre 1:5). La puissance de Dieu est toujours là pour nous préserver de chutes. La foi doit être en exercice pour s'appuyer sur cette puissance, la saisir, y compter. À la fin de sa longue et douloureuse expérience, Job peut dire avec reconnaissance : «Je sais que tu peux tout, et qu'aucun dessein n'est trop difficile pour Toi» (Job 42:2). La main du Seigneur est sans cesse prête à nous secourir, main fidèle qui «aussitôt» s'étendait vers Pierre s'enfonçant dans les eaux à la suite de son manque de foi (Matt. 14:31). «Si j'ai dit : Mon pied glisse, ta bonté, ô Éternel ! m'a soutenu» (Ps. 94:18).

«Dieu est fidèle... avec la tentation il fera aussi l'issue» (1 Cor. 10:13). Toujours nous pouvons compter sur sa grâce et sa fidélité. L'exemple des Israélites tombés dans le désert nous amène à craindre que «quelqu'un d'entre vous paraisse ne pas atteindre le repos» (Hébr. 4:1). Mais trois ressources nous sont données, sans lesquelles personne n'arriverait au but : la Parole de Dieu (v. 12), l'intercession de Christ (v. 14-15), et le trône de la grâce (v. 16). Le chemin a été ouvert, le voile a été déchiré, l'accès du sanctuaire est toujours libre : «Approchons-nous». S'approcher avec confiance, dans le sentiment que nous rencontrons la grâce de Dieu ; non pas seulement «pour avoir du secours», mais d'abord «afin que nous recevions miséricorde», cette miséricorde dont nous avons tant besoin tout le long de la course.

Pour nous garder, ou nous relever, Dieu peut se servir du secours fraternel. Galates 6:1 l'illustre : «Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur, prenant garde à toi-même, de peur que toi aussi tu ne sois tenté». Il s'agit ici d'une faute accidentelle, qui n'appelle pas la discipline de l'assemblée selon 1 Corinthiens 5, mais demande une aide spirituelle, un service pastoral, qui amène à redresser celui qui est tombé. Tout en étant conscient que soi-même on pourrait être tenté tout aussi bien !

Job souligne : «À celui qui est défaillant est due la miséricorde de la part de son ami» (Job 6:14). Miséricorde envers le frère découragé, dont le pied glisse, qui se trouve imbriqué dans des circonstances inextricables, — miséricorde et non pas jugement.

«Deux valent mieux qu'un», dit l'Ecclésiaste (4:9). L'ami «relèvera son compagnon» ; dans le couple, «à deux», on éprouvera l'affection réciproque qui soutient dans les bons et les mauvais jours. Et le Seigneur s'approche de ceux qu'il a ainsi unis : «La corde triple ne se rompt pas vite».

Un dernier avertissement, une dernière promesse : «Que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe» (1 Cor. 10:12). Prétention, présomption, mènent à la chute. — Une ressource demeure : «C'est par la foi que vous êtes debout» (2 Cor. 1:24). Cette foi qui compte sur la puissance de Dieu, s'approche de lui avec confiance, et sait faire appel à son secours et à sa grâce. — Une assurance enfin : «Le Seigneur est puissant pour le tenir debout» (Rom. 14:4). Il a «le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez» (Jude 24).

« Votre adversaire, le Diable... » —1 Pierre 5:8 Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-divisions ont été ajoutées par Bibliquest. ME 1950 p. 29

Table des matières

- 1 Un adversaire dangereux
- 2 Satan s'adresse à la chair
- 3 Un crible pour tous, spécialement pour Pierre
- 4 Ce qui s'oppose à Satan
 - 4.1 L'amour du Seigneur
 - 4.2 Prières du Seigneur — Pour que la foi ne défaille pas
 - 4.3 Retour possible après la chute
- 5 Veiller
- 6 Revêtir l'armure
- 7 Gardés par la puissance de Dieu, ... par la foi
- 8 Vivre de Christ et près de Christ

Les épîtres ont été écrites par les apôtres, divinement inspirés, conduits par l'Esprit Saint. C'est ce qui donne toute leur autorité à leur enseignement, de la puissance à leurs exhortations. Nous recevons ainsi enseignement et exhortations comme venant de Dieu lui-même. Les Thessaloniciens l'avaient bien compris puisque l'apôtre Paul leur écrit : « ayant reçu de nous la parole de la prédication qui est de Dieu, vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu, laquelle aussi opère en vous qui croyez » (1 Thess. 2:13).

1 Un adversaire dangereux

Dans nombre de cas, les apôtres ont éprouvé pour eux-mêmes la valeur des exhortations qu'ils sont conduits à présenter, ils en ont mesuré toute l'importance. Si, par exemple, l'apôtre Pierre peut écrire : « Soyez sobres, veillez ; votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer » (1 Pierre 5:8), c'est parce qu'il a expérimenté la puissance de Satan et compris la nécessité de veiller afin d'éviter ses pièges. Celui qui, sous la direction du Saint Esprit, nous adresse cette pressante exhortation, c'est le disciple que Satan avait demandé à avoir pour le « cribler comme le blé ». Quel souvenir il conserve du

chemin douloureux par lequel il est passé, des larmes amères qu'il a dû verser après avoir renié son Maître ! — Aussi, cette exhortation acquiert-elle, sous sa plume, une force particulière. « Une fois revenu », il peut « fortifier ses frères », les mettre en garde ; il connaît le danger, il en mesure la gravité et l'expérience qu'il a faite lui permet de dire, avec d'autant plus de force : veillez, l'adversaire est toujours là, il rôde autour de vous, il cherche à vous dévorer. Veillez ! Résistez-lui !

2 Satan s'adresse à la chair

Dans le récit que nous rapportent les versets 31 et 32 du chapitre 22 de Luc, le Seigneur appelle Pierre par le nom qu'il avait reçu à sa naissance : « Simon, Simon... » — Simon, c'est l'homme inconverti, la vieille nature ; Pierre, c'est, chez le croyant, le nouvel homme (cf. Jean 1:41 à 43). Pierre était un homme converti, mais la vieille nature est toujours dans le croyant et c'est à la vieille nature que Satan s'adresse pour faire broncher un racheté de Christ. Satan ne peut tenter le nouvel homme : « quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu » — « Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pêche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas » (1 Jean 3:9 ; 5:18). Ces deux passages nous enseignent que la nouvelle nature, nature divine, ne peut accomplir un acte opposé à la volonté de Dieu, elle ne peut pas pécher. Ce n'est donc pas à la nouvelle nature que Satan s'adresse pour faire tomber un croyant, c'est la chair qu'il s'efforce de mettre en activité.

Au verset 34, le Seigneur emploie le nom de Pierre, sans doute comme pour dire à son disciple : toi, passé de la mort à la vie, né de nouveau, tu vas me renier ! C'est un enfant de Dieu, possédant la vie divine, qui peut aller jusqu'à renier le Seigneur ! — Mais, ce n'est pas l'action de la vie divine en lui qui l'amène à cela, c'est l'énergie du vieil homme. Aussi, c'est au vieil homme que le Seigneur s'adresse au verset 32. Le nom de Simon constitue là comme un avertissement et, l'avertissement est répété pour en accentuer le sérieux : « Simon, Simon... ». C'était dire : toi en qui est toujours la vieille nature, prends garde ! — celui qui cherche ta perte va essayer de la faire agir pour arriver à ses fins.

3 Un crible pour tous, spécialement pour Pierre

Satan avait autrefois demandé à « cribler » Job (Job 1:9 à 11 ; 2:5). Ici, il demande à cribler les disciples, tous les disciples et non pas Pierre seulement. Tous avaient suivi le Seigneur et s'étaient attachés à Lui, espérant qu'Il allait « délivrer Israël » (Luc 24:21). Mais le moment n'était pas encore venu où le règne pourrait être établi ; bien au contraire, le Seigneur allait être élevé sur une croix. Pour les disciples, ce serait donc une douloureuse épreuve, l'anéantissement de leurs espérances, le « crible ». Comment traverseraient-ils les circonstances qui étaient devant eux ? Satan allait s'en servir — il l'avait « demandé » — pour essayer d'ébranler leur foi, de la renverser... quelle victoire il eût remportée, s'il avait pu réussir dans son dessein !

Mais, bien que Satan ait demandé à « avoir » tous les disciples pour les « cribler comme le blé », le Seigneur s'adresse à Pierre seul. Il savait qu'il était celui qui, de tous, courrait le plus de dangers. Pierre aimait le Seigneur d'un tel amour qu'il pensait pouvoir affronter l'épreuve, sûr du triomphe ! Au fond, ce n'était que confiance en soi, confiance en la chair, bien que ce fût la chair sous son plus bel aspect. Pierre avait besoin d'apprendre ce qu'est la chair ; il fallait qu'il apprît à se connaître.

4 Ce qui s'oppose à Satan

Le « mais » qui commence le verset 32 indique le contraste avec ce qui précède.

4.1 L'amour du Seigneur

v. 31. « Satan » : menteur et meurtrier dès le commencement, ennemi rusé, lion rugissant qui rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer. — v. 32. « Mais moi... » : Celui qui aime ses rachetés, le bon Berger qui a mis sa vie pour ses brebis, les porte sur ses épaules et sur son cœur, le Souverain Sacrificateur qui est à même de secourir ceux qui sont tentés. D'un côté, toute la haine de Satan ; de l'autre tout l'amour du Seigneur !

4.2 Prières du Seigneur — Pour que la foi ne défaille pas

v. 31. « ... a demandé ». — v. 32. « ... j'ai prié ». Satan a demandé, il ne peut agir sans la permission divine. Et, en demandant, nous savons quel but il poursuit... Le Seigneur a prié pour son disciple. Sans doute, une prière est une demande, mais « prier » est tellement plus fort que « demander » !

— Le Seigneur prie avec instance pour les siens — pour tous les siens (« c'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous » — Rom. 8:34) et pour chacun des siens (« J'ai prié pour toi » — Luc 22:32), pour tous ensemble et pour chacun en particulier. Dans nos difficultés, dans nos épreuves, il est réconfortant d'entendre la voix de Celui qui nous dit, comme à Pierre autrefois : « J'ai prié pour toi ». Pour toi qui es cher à mon cœur, que je connais par nom... Peut-être ne sais-tu pas encore par quel chemin tu auras à passer, « mais moi » je le sais et « j'ai prié pour toi » ! — Pierre ignorait tout des circonstances qui allaient être les siennes, mais le Seigneur en avait la pleine connaissance et Il avait prié pour son disciple.

v. 31. « pour vous cribler comme le blé ». — v. 32, « afin que ta foi ne défaille pas ». Quel contraste, là encore, entre l'objet de la « demande » et celui de la « prière » ! Satan demande à Dieu la permission d'agir à l'égard des rachetés du Seigneur afin de les amener à perdre toute confiance en Celui qui les a sauvés, à douter de son amour ; c'était déjà son travail dès le commencement (Genèse 3:1, 4, 5) ; il veut les éloigner de Christ et ainsi les faire tomber. Le Seigneur prie pour celui qui est tout spécialement en danger devant les assauts de l'adversaire, « afin que sa foi ne défaille pas » ; Il intercède pour que sa confiance en Lui et en son amour soit maintenue au travers de tout.

4.3 Retour possible après la chute

La parole qui termine le verset 32 était bien de nature à fortifier la foi du disciple pour lequel le Seigneur avait prié ! « Quand une fois tu seras revenu », c'était la certitude d'une pleine restauration après la chute, — « fortifie tes frères », c'était l'assurance qu'un service serait ensuite confié à Pierre restauré, malgré cette chute. Lorsque, par sa chute, il aurait appris à se connaître, quand il aurait perdu toute confiance en lui, il serait conduit à ne compter que sur le Seigneur et, ainsi, rendu capable de « fortifier ses frères ». Le Seigneur l'emploierait à son service ; les expériences faites sous le « crible » seraient, plus tard, utiles à ses frères. Il pourrait leur montrer ce qu'est la chair et leur dire ce sur quoi il convient de s'appuyer pour suivre Christ et le servir. Il demeurerait — il demeure encore aujourd'hui pour nous — un vivant exemple de l'opération de la grâce divine qui relève, encourage et restaure entièrement. Après avoir renié le Seigneur, il eût dû être renié par Lui, car le Seigneur est fidèle à son caractère immuable aussi bien qu'à ses promesses (2 Tim. 2:12). Mais la grâce est souveraine et Pierre y a fait appel par les larmes de la repentance. Le méchant a accompli « une œuvre trompeuse » (Prov. 11:18) : de sa chute, Pierre, par la prière du Seigneur et l'opération de sa grâce, sortira fortifié. Il aura appris, d'une part, ce qu'est la chair, d'autre part, ce qu'est la grâce divine.

5 *Veiller*

Notre adversaire, le diable, est toujours le même ; il n'a pas désarmé et sans doute est-il d'autant plus actif, multipliant ses artifices, qu'il sait qu'il a peu de temps. Par des moyens nombreux et variés, adaptés à l'état et aux tendances de chacun des croyants, il agit en vue d'un but qui ne change pas. Nous avons besoin de « veiller », et celui qui nous adresse cette exhortation, conduit par l'Esprit de Dieu, sait combien elle est nécessaire après l'expérience qu'il a faite ! Écoutons le Seigneur nous dire comme à son disciple : « Simon, Simon... ». En nous-mêmes, nous n'avons pas plus de force que lui pour résister à l'adversaire ! Que ferions-nous si nous ne pouvions regarder à Celui qui prie et intercède en faveur de chacun des siens et qui nous dit aussi : « Mais moi, j'ai prié pour toi... » ? Veillons, comptant sur notre seule ressource : la puissance de son incessante intercession.

6 *Revêtir l'armure*

C'est en comptant sur Celui qui nous porte sur son cœur, priant sans cesse pour nous, que nous pourrions réaliser l'exhortation qu'adresse ensuite l'apôtre Pierre : « Résistez-lui, étant fermes dans la foi » (1 Pierre 5:9). Pour résister à l'adversaire — c'est ici le côté de notre responsabilité — nous avons besoin de revêtir « l'armure complète de Dieu » (Éph. 6. 13 à 18). Dans le passage considéré de sa première épître, l'apôtre Pierre ne mentionne qu'une pièce de cette armure, « le bouclier de la foi ». Il y a, semble-t-il, deux raisons à cela. En premier lieu, c'est la plus importante de toutes les armes défensives : « par dessus tout, prenant le bouclier de la foi par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant... » (Éph. 6:16). La foi ne se confie pas en l'homme, elle ne compte pas sur la chair, mais sur Dieu seul — elle s'attache à Lui. Ensuite, cette arme est particulièrement en rapport avec l'histoire de Pierre, avec les expériences qu'il avait faites lors de sa chute. Il avait eu affaire à la puissance de l'adversaire ; qu'il s'agisse du « lion rugissant » ou de celui qui lance ses « dards enflammés », il faut la foi pour lui résister. Pierre avait appris cette leçon ; il avait appris à se défier de lui-même et à connaître la grâce de Dieu. Et le Seigneur avait prié pour que « sa foi » ne défaille point.

7 *Gardés par la puissance de Dieu, ... par la foi*

Pierre a fait une chute douloureuse. Si le récit nous en est rapporté et si nous pouvons en dégager d'utiles enseignements, ce n'est pas pour que nous fassions nécessairement les mêmes expériences dans des circonstances identiques ! C'est pour nous avertir, pour nous mettre en garde, c'est afin que nous ne tombions jamais ! Certes, la puissance de Dieu est en activité pour nous tenir debout ; l'apôtre Pierre nous l'assure lui-même : « vous, qui êtes gardés par la puissance de Dieu... » (1 Pierre 1:5). La puissance divine est infinie et nous sommes heureux de savoir que Dieu veut la déployer pour nous garder au milieu de ce monde, face à tous les assauts de l'adversaire. Mais n'oublions pas ce qui concerne notre responsabilité ! L'apôtre ajoute : « ... par la foi ». La puissance de Dieu est à la disposition de la foi. S'il est vrai qu'il faut toute la puissance de Dieu pour nous garder, il est vrai aussi qu'il faut « la foi ». La foi compte sur Dieu et se repose sur Lui, elle s'attache à Christ, Lui qui est l'objet de la foi. Nous comprenons ainsi combien il est nécessaire, si nous voulons être gardés, que nous demeurions près du Seigneur, que nous vivions près de Dieu, car il faut vivre près de Lui pour le connaître et il faut le connaître pour pouvoir se confier en Lui. Ne disons pas, quelle que soit notre conduite : nous pouvons aller sans crainte, la puissance de Dieu nous gardera. Ce serait l'ennemi qui nous le suggérerait afin d'avoir une proie plus facile ! Nous ne pouvons le dire que dans la mesure où nous vivons dans la dépendance du Seigneur, bien près de son cœur. Alors, oui, nous pouvons aller sans crainte, comptant que la puissance divine nous gardera. Mais, chaque fois que nous nous éloignons de Dieu, nous sommes en danger, en grand danger, car nous avons affaire à un adversaire très rusé, qui sait employer les artifices, lancer les « dards enflammés » les plus propres à nous faire tomber !

8 *Vivre de Christ et près de Christ*

Le « disciple que Jésus aimait » savait très bien qu'il n'était pas celui qui livrerait le Seigneur. Il était « dans le sein de Jésus... penché sur la poitrine de Jésus », là, il était certain qu'il était bien gardé et que l'adversaire n'aurait aucune prise sur lui ! (Jean 13:21 à 27). Notre vrai David nous dit — comme autrefois David, à Abiathar — : « Demeure avec moi, ne crains point ; ... près de moi tu seras bien gardé » (1 Sam. 22:23).

La foi en exercice nous fera vivre de Christ et près de Christ, nous conduira à réaliser que nous sommes forains et étrangers sur la terre, nous gardera sobres en toutes choses, veillant et priant. C'est alors que nous pourrions résister à Satan, avec la puissance divine qui est à la disposition de la foi.

Nous le réalisons souvent bien mal et c'est ce qui explique tant de chutes douloureuses qui eussent été évitées si le côté de la responsabilité n'avait pas été perdu de vue ! — Nous avons affaire à un ennemi qui est beaucoup plus fort que nous (combien cela devrait nous remplir de crainte et nous amener à nous réfugier sans cesse près du Seigneur !) et c'est le « mauvais jour » (Éph. 6:13), celui pendant lequel, bien que vaincu à la croix, il exerce sa puissance, essayant de nous faire tomber dans ses pièges afin que, par nos chutes, le nom du Seigneur soit déshonoré ! — Dieu veut nous rappeler, encore une fois, par sa Parole, que pour être gardés, il nous faut demeurer tout près de Lui, attachés au Seigneur de tout notre cœur, marchant dans le chemin où « Dieu lui-même ne découvre que lumière et sainteté », suivant les traces de Celui qui est l'« objet béni de la foi » !

« Gardés par la puissance de Dieu par la foi ».

COMME JE VOUS AI AIMÉS, QUE VOUS AUSSI VOUS VOUS AIMIEZ L'UN L'AUTRE Jean 13:34 Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest — ME 1955 p. 113

Table des matières

- 1 Le Seigneur aimant les Siens
- 2 Amour des frères
 - 2.1 Ce qu'il n'est pas
 - 2.2 Distinction entre amour et affection fraternelle
 - 2.3 Origine divine de l'amour
 - 2.4 Amour selon la vérité
- 3 Aimer comme le Seigneur a aimé — Exemple de Jean 13

1 *Le Seigneur aimant les Siens*

Nous rappelons souvent la parole citée en tête de ces lignes, exhortation adressée par le Seigneur aux onze et toujours de saison. Judas était sorti, il allait livrer son Maître pour trente pièces d'argent... « Lors donc qu'il fut sorti, Jésus dit : Maintenant le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui ». Ayant achevé son service d'amour sur la terre, par amour Il allait s'offrir en sacrifice, tel l'esclave hébreu déclarant positivement : « J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre » (Jean 13:26 à

32 ; Exode 21:2 à 6). Quelle gloire pour Lui dans l'accomplissement de l'œuvre par le moyen de laquelle le péché allait être ôté, l'amour de Dieu manifesté dans sa plénitude ! Quelle gloire pour Dieu : désormais, en vertu de cette œuvre, l'homme pourrait entrer dans sa présence et jouir de son amour ! Et Dieu, glorifié, se devait à Lui-même de glorifier le Fils de l'homme qui, par ses souffrances et par sa mort, s'était acquis tous les droits à cette gloire nouvelle. Le Saint Esprit, Esprit de vérité, descendrait ensuite ici-bas, envoyé par le Père et par le Fils, pour demeurer avec les croyants et être en eux comme puissance de la vie nouvelle, vie de résurrection que le Seigneur leur a communiquée : « parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez » (Jean 14:15 à 19). L'Esprit agissant en eux, la vie divine sera vue dans ses fruits, quelques caractères de Christ seront reproduits en obéissance au commandement nouveau : comme Christ a aimé les siens et manifesté cet amour dans son service à leur égard, à leur tour les siens doivent s'aimer l'un l'autre. Christ est l'exemple et le Modèle à imiter.

De son côté à Lui, l'amour est sans limites, c'est l'infini que nous ne pouvons sonder, qui nous confond et nous prosterne dans l'adoration. Pour ce qui nous concerne, il ne peut s'agir que d'une mesure plus ou moins grande, en rapport avec le développement de notre vie spirituelle ; mais qu'au moins, nous ne nous méprenions pas sur le véritable caractère de l'amour que nous sommes exhortés à manifester les uns à l'égard des autres !

2 Amour des frères

2.1 Ce qu'il n'est pas

Qu'entendons-nous par « aimer comme le Seigneur nous a aimés » ? N'avons-nous pas tendance parfois à rabaisser un niveau aussi élevé jusqu'à celui de relations agréables entre frères et sœurs, relations à peu près identiques, sous certains rapports, à celles que pourraient avoir entre elles des personnes de ce monde ? Veiller à éviter toute querelle, ne pas se dire de paroles blessantes, chercher à se faire mutuellement plaisir, même au prix de quelques flatteries, s'associer à ceux qui s'écartent plus ou moins du chemin de l'obéissance à la Parole pour n'avoir pas l'air de les juger par une position de séparation, est-ce, au fond, ce que nous appellerions de l'amour fraternel ? Et si, pour en donner la mesure, nous nous servons de l'expression employée par le Seigneur : « comme je vous ai aimés », serait-ce pour nous inciter à passer à peu près sur tout, répétant volontiers le passage dont nous faussons le sens : « L'amour supporte tout » (1 Cor. 13:7) ? L'amour supporte tout ce que le Seigneur supporte, pas autre chose.

2.2 Distinction entre amour et affection fraternelle

Si même nous faisons la différence entre les relations agréables de personnes de ce monde — relations qui ne sont, en fait, que la mise en activité d'une chair aimable — et l'affection fraternelle, n'oublions pas que l'amour est encore autre chose. L'apôtre Pierre nous l'enseigne lorsqu'il écrit, dans sa 2ème Épître : « Joignez... à l'affection fraternelle, l'amour » (1:5, 7). Puisque cette exhortation est nécessaire, c'est qu'il peut y avoir, bien que l'affection fraternelle doive découler de l'amour, une certaine forme d'affection fraternelle, contrefaçon de la vraie, sans amour.

À l'affection fraternelle peuvent se mêler parfois des sentiments humains. Il en est ainsi, par exemple, lorsqu'au lieu de s'exercer à l'égard de tous les frères, elle ne se manifeste qu'envers ceux chez lesquels nous trouvons quelque chose d'attrayant, des goûts ou des habitudes semblables aux nôtres. Ce qui nous fait alors agir, ce n'est pas tant le fait que ce sont des frères qui se trouvent être les objets de notre affection, c'est plutôt ce qui nous est agréable à nous, par conséquent les sentiments de notre propre cœur. De sorte qu'il peut fort bien arriver, et c'est probablement plus fréquent qu'on ne pense, que de grandes manifestations d'affection fraternelle soient l'expression de nos cœurs naturels plutôt que le fruit de la nature divine agissant en nous. Si à l'affection fraternelle n'est pas joint l'amour, cette affection devient plus ou moins charnelle, bien que parfois nous n'en ayons pas conscience. Les apparences sont peut-être très belles ; on dira sans doute : voilà des frères, des sœurs qui donnent de puissants témoignages d'amour ! Tandis que la réalité est tout autre.

2.3 Origine divine de l'amour

L'amour vrai, un amour comme celui dont Jésus a aimé et aime les siens, ne peut provenir que de la nouvelle nature. Il a sa source non pas en ceux qui en sont les objets, mais en celui qui aime (en fait, en Dieu Lui-même) parce qu'il possède la nature du Dieu d'amour. Par conséquent, il se manifeste quelles que soient les circonstances ou les personnes : si même elles n'étaient susceptibles de produire qu'irritation, elles deviendraient en cela l'occasion de mettre en exercice l'amour qui est dans le cœur renouvelé. L'amour ne se laisse donc guider ni par les antipathies (elles n'arrivent pas à le tarir), ni par les sympathies (ce ne sont pas elles qui le mettent en activité). Et si parfois il se témoigne par de la froideur ou une certaine réserve, c'est parce qu'il ne peut s'associer à ce qui n'est pas en accord avec la pensée de Dieu.

2.4 Amour selon la vérité

Ce que nous croirions être de l'amour et qui ne serait pas selon la vérité, ne serait pas de l'amour selon Dieu ; car la preuve de l'amour selon Dieu, 1 Jean 5:2 nous l'enseigne, c'est l'obéissance à la Parole, Parole qui est la Vérité et qui sanctifie, ainsi que l'a dit le Seigneur dans la prière adressée son Père en faveur des siens : « Sanctifie-les par la vérité ; ta Parole est la vérité » (Jean 17:17). « L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5). La sainteté et la vérité doivent donc nécessairement marquer l'amour selon Dieu, qu'il s'exerce dans notre marche individuelle ou dans l'assemblée. L'amour désire, recherche l'édification de l'assemblée, assemblée qui est « la colonne et le soutien de la vérité » (1 Tim. 3:15), et il la produit par l'exercice des dons de l'Esprit. C'est pourquoi nous est adressée l'exhortation de 1 Cor. 14:1 : « Poursuivez l'amour, et désirez avec ardeur les dons spirituels ». Seule l'action de l'Esprit de Dieu — Esprit saint, Esprit de vérité, Esprit d'amour (Jean 14:26 ; 14:17 ; 15:26 ; 16:13 ; 2 Tim. 1:7), — nous conduira à maintenir, inséparablement unis, sainteté, vérité, amour. Et cette action de l'Esprit produira nécessairement de tels fruits, elle ne peut en produire d'autres.

Tel est le caractère essentiel d'un témoignage philadelphe. « Le saint, le véritable » dit à Philadelphie (qui signifie : amour des frères) : « Tu as gardé ma parole » — c'est la preuve d'un amour selon Dieu : « Si quelqu'un m'aime », dit le Seigneur, « il gardera ma parole » (Jean 14:23) et l'apôtre Jean écrit dans sa première Épître : « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements » (5:2) — et ensuite : « tu n'as pas renié mon nom », le Nom du Saint et du Véritable (Apoc. 3:7, 8). L'affection fraternelle, si l'amour n'y est pas joint, peut nous conduire, inconsciemment même, à sacrifier quelque chose de la sainteté et de la vérité. Nous ne verrons généralement que plus tard les conséquences de tels abandons ; pour le présent, cette affection fraternelle sera volontiers considérée comme de l'amour. Mais il est impossible qu'un amour qui ne maintient pas la vérité et la sainteté procède de l'Esprit Saint, qu'il soit par conséquent un amour selon Dieu. De sorte qu'alors tout est perdu : la vérité, la sainteté et l'amour selon Dieu. Il ne reste qu'une contrefaçon de l'amour.

3 *Aimer comme le Seigneur a aimé — Exemple de Jean 13*

« Comme je vous ai aimés ». C'est de la nature de cet amour, plus encore que de sa mesure, que le Seigneur veut parler aux siens. Et il est bien remarquable que ces paroles se trouvent précisément dans le chapitre 13 de l'Évangile selon Jean, tout entier rempli de l'amour du Seigneur dans ses divers exercices : pour laver les pieds de ses disciples — pour enseigner ceux auxquels Il donne ainsi « une part avec lui » — pour faire goûter à celui qui connaît cet amour et en jouit (« le disciple que Jésus aimait ») le paisible repos sur son sein, tandis que « penché sur sa poitrine » il peut recevoir les communications du Seigneur et être instruit de sa pensée — pour s'occuper même d'un Judas, auquel Il a lavé les pieds comme aux autres disciples, auquel Il a donné « le morceau après l'avoir trempé », témoignage de distinction et d'affection tout à la fois — pour prendre soin d'un Pierre, prêt à « laisser sa vie » pour son Maître, expression d'un dévouement sincère, auquel le cœur du Seigneur ne peut être insensible, mais aussi engagement inconsidéré d'un disciple qui a tellement de confiance dans son amour pour le Seigneur... Enfin, et par dessus tout, l'amour du Seigneur est manifesté dans le don de Lui-même pour glorifier son Dieu et sauver des coupables. Mais là, Il n'est plus pour nous le Modèle à imiter ; seul, Il pouvait accomplir cette œuvre !

Méditons beaucoup ce chapitre quand nous rappelons l'exhortation qui y est contenue dans les versets 34 et 35. Considérons tout particulièrement le Seigneur lavant les pieds de ses disciples, ôtant toute souillure avec l'eau du bassin, figure de la Parole qui lave, purifie, sanctifie (cf. Éph. 5:26 ; Jean 17:17), et ainsi nous donnant un exemple (Jean 13:12 à 17). Comment le fidèle peut-il goûter l'amour du Seigneur, jouir de sa communion, avoir une « part avec Lui » ? En se laissant laver les pieds par Celui qui est toujours prêt à remplir son service d'Avocat, afin que nous soyons maintenus dans un état pratique de sainteté. Et comment des frères peuvent-ils jouir de la communion avec le Seigneur et de la communion les uns avec les autres ? En se laissant laver les pieds par le divin Avocat, en se lavant les pieds les uns aux autres.

Si nous ne savons guère remplir ce service d'amour, c'est parce que nous manquons souvent d'un amour vrai les uns envers les autres, parce que nous savons trop peu ce qu'est la communion intime avec le Seigneur, parce qu'enfin nous ne sommes pas en état d'aller le remplir si, d'abord, nos pieds n'ont été lavés. Et si nous pensons parfois pouvoir agir comme Celui qui nous a « donné un exemple », combien nous l'imitons mal ! Quand, dans la conscience d'une certaine supériorité, voilée peut-être sous une fausse humilité, nous ne savons que reprendre sans beaucoup de douceur, adresser des reproches que nous essayons bien d'atténuer mais qui pourtant blessent celui qui les reçoit, ce n'est pas là le lavage des pieds. Combien peu nous savons nous mettre aux pieds de celui qu'en fait nous allons servir — et cela nous le perdons de vue si souvent ! — montrer notre amour en action, afin qu'il soit vraiment senti et touche le cœur, le cœur qui est le chemin de la conscience... L'eau peut alors exercer son action efficace : la Parole, qui présente Christ à l'âme, a de l'écho, elle opère, le mal est jugé, la souillure ôtée, la communion retrouvée... La sainteté est maintenue par l'amour en exercice dans la vérité.

« Comme je vous ai aimés »...

EN ACTION ET EN VÉRITÉ par Paul Fuzier

Bibliquest

Les titres et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest. ME 1962 p. 3
Enfants, n'aimons pas de parole, ni de langue, mais en action et en vérité (1 Jean 3:18).

Table des matières

- 1 Témoignage philadelpmien
- 2 Amour pour le Seigneur, amour des frères
- 3 Tiédeur laodicéenne
- 4 Rechercher Christ et l'amour vrai
- 4.1 Se garder de n'avoir que des apparences extérieures
- 4.2 L'amour ne va pas sans la vérité
- 4.3 Contrefaçons de l'amour, faux amour

1 Témoignage philadelpmien

Parvenus aux derniers jours de l'histoire de l'Église sur la terre, nous sommes responsables de mettre en évidence les caractères philadelpmiens. Ceux qui, par grâce, font face à cette responsabilité manifestent — selon le nom même de cette Église de Philadelphie — une véritable affection fraternelle, celle qui est liée à l'amour (cf. 2 Pierre 1:7). L'amour des frères caractérise Philadelphie parce que, dans cette assemblée, il y a aussi et d'abord l'amour pour le Seigneur. Cet amour pour le Seigneur, vu dans toute la vie pratique, y est traduit de la manière dont Lui-même désire que nous le fassions : « Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole... » (Jean 14:21, 23). Car, en effet, Il peut dire à Philadelphie : « Tu as gardé ma parole » (Apoc. 3:7, 8). C'est donc bien une marche dans l'amour qui caractérise cette assemblée, amour pour le Seigneur et amour pour les frères, mais c'est aussi une marche dans la lumière, car le Seigneur lui dit encore : « Tu n'as pas renié mon nom », le Nom du Saint, du Véritable. Philadelphie a manifesté l'amour sans jamais abandonner quoi que ce soit de la vérité de Dieu : faire briller ici-bas, dans un équilibre dont seul l'Homme Christ Jésus nous a donné le parfait modèle, amour et lumière, grâce et vérité, tel est le privilège qui a été accordé à cette assemblée, et c'est bien ce que nous devrions avoir à cœur de réaliser.

Le témoignage philadelpmien, témoignage de la fin, est rendu au sein de la ruine et d'une ruine qui va s'accroissant. Il n'a aucunement la prétention de réédifier ce qui était au commencement, de mettre un terme à la dispersion des enfants de Dieu en de multiples dénominations chrétiennes et de rétablir ici-bas l'unité visible du corps de Christ. Le témoignage de Philadelphie est un témoignage rendu à l'état de ruine de l'Église : s'il doit être maintenu dans la séparation de tout mal moral et doctrinal, et cela au sein même de la chrétienté, c'est bien la preuve que dans son ensemble l'Église a failli à sa responsabilité. — Mais si Philadelphie ne prétend pas rétablir l'Église dans l'état où elle était au début de son histoire sur la terre, elle n'en désire pas moins mettre en évidence quelques traits du commencement. Et si le premier amour ne peut être retrouvé collectivement tel qu'il a été manifesté alors, il peut cependant être maintenu individuellement par ceux qui ont à cœur de demeurer fidèles et de faire partie d'un corps de témoins qui a l'entière approbation du Seigneur.

2 Amour pour le Seigneur, amour des frères

Ce qui a marqué si fortement de son empreinte le témoignage du commencement c'est, entre autres choses, l'exercice d'un amour vrai, amour pour le Seigneur et amour des frères. Deux passages de l'Écriture (Act. 2:42-47 et 4:32-37) suffisent à nous montrer que l'amour fraternel a bien été l'un des traits dominants du début de l'histoire de l'Église, tandis que l'amour pour le Seigneur était vu dans le fait même que la Parole était gardée : « Et ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres... » (Act. 2:42 ; cf. Jean 14:21, 23). Les premiers disciples reproduisaient ainsi quelques caractères de Celui qui a été ici-bas l'Homme parfait, qui a montré son

amour pour son Père dans une entière obéissance à sa volonté — et le monde en a eu le témoignage : « mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » — et son amour tendre et fidèle pour les siens : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (Jean 14:31 et 15:9). — Mais ce temps a été très court : déjà à Éphèse, la première des sept assemblées mentionnées dans les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse, le Seigneur doit dire : « J'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour » (Apoc. 2:4). C'est le premier pas sur le chemin du déclin et de la ruine. Des temps d'épreuve, préfigurés par les tribulations connues à Smyrne, ont sans doute ralenti les progrès du mal mais, peu après, avec Pergame, nous voyons l'Église, perdant de vue qu'elle doit en être séparée, s'associer au monde. Enfin apparaissent les prétentions de la fausse Église, dont Jézabel est une image (cf. Apoc. 2:10, 13, 20). Dès lors, c'est au sein même de l'Église, et non plus seulement dans le monde, que les fidèles doivent maintenir une position de séparation — vérité si mal comprise, hélas ! Ces fidèles forment un résidu pieux, les « autres qui sont à Thyatire », « quelques noms à Sardes » (Apoc. 2:24 ; 3:4), témoins individuels parmi un ensemble qui a failli, Philadelphie seule constituant un corps de témoins, témoignage collectif que le Seigneur reconnaît, approuve et encourage.

3 Tiédeur laodicéenne

Quatre états différents de l'Église subsistent jusqu'à la fin, le dernier des quatre étant figuré par Laodicée. Ce n'est pas par l'épître à Philadelphie mais par celle adressée à Laodicée que se terminent les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse. Constatation bien humiliante car cette épître à Laodicée nous présente les traits manifestés tout à la fin de l'histoire de l'Église et, plus grave encore, après qu'un témoignage philadelphe a été suscité et maintenu ! Tiédeur (v. 15, 16), prétention à ce qui ne correspond en rien à l'état réel du cœur (v. 17, 18), manque d'amour pour le Seigneur qui, laissé dehors, « se tient à la porte » (v. 20), tels sont les caractères laodicéens.

Le premier amour a été abandonné et nous souffrons plus ou moins en constatant qu'il est, individuellement, si peu retrouvé. D'autre part, nous pouvons bien nous demander si, tant de fois, nous ne manifestons pas davantage les caractères de Laodicée que ceux de Philadelphie, alors que cependant nous n'hésitons pas à nous approprier les promesses faites à cette assemblée, en particulier celle d'Apoc. 3:10. En considérant tant de circonstances affligeantes, ne devons-nous pas confesser que nous sommes chaque fois en présence des conséquences d'un manque d'amour vrai pour le Seigneur et envers nos frères ? Dans la plupart des cas, dans tous peut-être, le mal eût été guéri s'il y avait eu en exercice un amour, non pas « de parole ou de langue » mais « en action et en vérité ». Les soins diligents et appropriés de l'amour n'eussent-ils pas arrêté tel ou tel sur un chemin d'égarement, prévenu des difficultés qui ont ensuite amené du trouble, mis un terme à des relations continuées, au mépris des enseignements de 1 Cor. 5:11, avec ceux qu'il a fallu placer hors de la communion de l'assemblée, rétabli le niveau spirituel dans un foyer en péril — en un mot, empêché l'ennemi d'accomplir son œuvre de destruction ? Cet amour vrai a-t-il été chaque fois en exercice ? Hélas ! la plupart du temps, nous n'avons pas fait ce qui aurait dû l'être ; trop souvent, nous avons même, inconsciemment peut-être, encouragé, par des attitudes ou des paroles que nous pensions être celles de l'amour, celui qui s'engageait dans un mauvais chemin. Prenons chacun notre part de l'humiliation qui nous convient !

Peut-être avons-nous davantage de connaissance que n'en possédaient bien des croyants qui nous ont précédés, mais la connaissance qui n'est pas mise en pratique n'est plus qu'une aggravation de responsabilité. — Il y avait à Laodicée une connaissance approfondie de la vérité, d'abondantes lumières (cf. Col. 2:1 et 4:13 à 16), mais il s'agissait de connaissances qui n'avaient pas pénétré les consciences et qui avaient laissé les cœurs insensibles. En serions-nous arrivés là ? Ce qui importe avant tout, c'est l'orientation de nos pensées et de nos cœurs. Vers quel Objet sont-ils tournés ? Possédant la vie de Dieu, nous contentons-nous ensuite d'une certaine forme extérieure, d'une apparence de vie chrétienne et de piété, de relations fraternelles dont le véritable mobile n'est pas l'amour selon Dieu mais la recherche de satisfactions personnelles réciproques, d'une activité débordante peut-être mais qui a surtout pour but de nous procurer quelque relief plutôt que de faire briller la gloire de Christ ? S'il en est ainsi, nous faillissons à notre responsabilité, nous gaspillons notre temps, nous perdons notre vie. Ne soyons pas surpris alors de tant de manifestations de faiblesse et de tous les ravages que réussit à faire l'ennemi !

4 Rechercher Christ et l'amour vrai

C'est une toute autre orientation qu'il convient de donner à nos lecteurs : qu'ils se tournent sincèrement vers Christ, avec l'ardent désir de rechercher sa gloire et ses intérêts, de n'avoir d'autre volonté que la sienne et, à sa suite, dans le sentier qu'il a Lui-même tracé, nous éprouverons son puissant secours et nous serons rendus capables de marcher « de force en force ». Nous goûterons alors quelque chose de ce qu'a connu le psalmiste qui, bien que « dans une terre aride et altérée, sans eau », pouvait dire cependant : « Ô Dieu ! tu es mon Dieu ; je te cherche au point du jour ; mon âme a soif de toi, ma chair languit après toi... Mon âme s'attache à toi pour te suivre, ta droite me soutient » (Ps. 63:1, 8).

4.1 Se garder de n'avoir que des apparences extérieures

Nous serons ainsi gardés, dans l'exercice de notre activité, de tout ce qui, malgré les apparences d'un travail d'amour, n'est accompli en définitive que pour glorifier l'homme. Dieu ne juge pas d'après les seules apparences extérieures. Nous risquerions de nous tromper en affirmant qu'un croyant est vraiment rempli d'amour parce qu'il donne en abondance, multipliant ses libéralités à l'égard de tous, et nous pourrions lui faire le plus grand tort en louant ses mérites. Même si ce croyant allait jusqu'à distribuer tous ses biens, il pourrait n'y avoir là, en dépit des apparences, aucun amour vrai ; c'est le chapitre même que nous appelons volontiers le chapitre de l'amour, qui nous l'enseigne : « Et quand je distribuerais en aliments tous mes biens, et que je livrerais mon corps afin que je fusse brûlé, mais que je n'aie pas l'amour, cela ne me profite de rien » (1 Cor. 13:3). Distribuer « tous ses biens », aller même jusqu'à livrer ce qui a plus de valeur encore que ses biens, son propre corps (cf. Job 2:4, 5), tout cela peut être fait sans que ce soit une manifestation d'amour vrai, le fruit de l'amour pour Dieu et pour le prochain. La chair sait bien y trouver son compte : on y acquiert une réputation flatteuse, de la gloire pour soi-même, mais il n'y a rien pour Dieu.

4.2 L'amour ne va pas sans la vérité

Il est encore un autre danger, souvent signalé mais sans doute méconnu plus souvent encore : croire que pour manifester de l'amour nous pouvons faire bon marché de la sainteté et de la vérité, penser que le but recherché, qui nous semble bon, constitue une excuse valable à des abandons dont l'importance est sous-estimée. Il n'y a alors qu'un simulacre de l'amour, rien de l'amour selon Dieu. « Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour... » (Éph. 5:1). Dieu est Lumière et Amour, Il est le Dieu de sainteté, de vérité ; pour être ses « imitateurs », il faut que notre marche porte les caractères de sainteté et de vérité, qu'elle soit tout aussi bien dans la lumière que dans l'amour. L'un ne peut aller sans l'autre, si nous voulons être fidèles. Nous l'avons remarqué, ce sont les traits du témoignage philadelphe.

Dans les derniers jours de l'histoire de l'Église tout particulièrement, la 2e épître à Timothée nous l'enseigne, le maintien de la vérité et de la sainteté est la pierre de touche de l'amour. Et l'obéissance à la Parole constitue et constituera toujours la véritable preuve de l'amour, qu'il s'agisse de l'amour pour le Seigneur (Jean 14:21, 23) ou de l'amour pour les frères (1 Jean 5:2, 3). L'amour est le fruit de

la nature divine, qui ne peut pas ne pas aimer (1 Jean 5:1) — il est la preuve « que nous sommes passés de la mort à la vie » (1 Jean 3:14) — il doit être manifesté à l'égard de tous mais ne peut jamais l'être en dehors de l'obéissance à la Parole (1 Jean 5:2, 3). Un amour qui pactiserait plus ou moins avec une doctrine falsifiant la vérité quant à la Personne et à l'œuvre de Christ, ou qui simplement la tolérerait, ou encore qui perdrait de vue la sainteté qui convient aux enfants d'un Père saint, un tel amour ne procéderait pas de Dieu, de l'Esprit de Dieu qui est l'Esprit de vérité, l'Esprit Saint, comme il est l'Esprit d'amour. Or, « l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5). Un amour qui ne serait pas versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint ne saurait être en aucune manière « l'amour de Dieu ».

4.3 Contrefaçons de l'amour, faux amour

Le premier amour abandonné, telle est l'origine du déclin, déclin qu'a accentué le manque d'amour vrai pour le Seigneur et pour les frères. Humilions-nous de ce que si souvent ce manque d'amour nous caractérise ! Nous protesterions certainement si quelqu'un nous disait que nous n'aimons pas le Seigneur, mais chaque fois que nous ne gardons pas sa parole pouvons-nous dire en vérité que nous L'aimons ? Nous protesterions aussi si, par exemple, l'on prétendait que nous n'aimons pas des frères auxquels nous nous gardons de parler la vérité, dans la crainte que nous avons d'altérer les relations agréables que nous maintenons avec eux ; mais n'avons-nous pas oublié qu'aimer quelqu'un c'est avant tout désirer, rechercher son bien et n'agir qu'en vue de ce seul but ? Un amour vrai nous dictera tout ce qui doit être dit ou fait, avec douceur et sagesse, pour le bien spirituel de nos frères.

Méfions-nous des ruses de l'adversaire car, après avoir détruit, il se présente avec ses ressources... Ce qui a eu, dans l'histoire de l'Église, des conséquences plus graves encore que le manque d'amour, c'est l'exercice d'un faux amour, la contrefaçon de l'amour : il y a pire encore qu'un mal manifesté, ou même qu'un mal caché, c'est un mal que l'on cherche à recouvrir de l'apparence du bien. C'est un des plus sérieux dangers auxquels nous avons à faire face aujourd'hui qu'un soi-disant amour qui prétend être de l'amour et qui est en fait tout autre chose — un soi-disant amour qui, sous de très beaux dehors, conduit en réalité dans un chemin qui n'est pas celui de l'obéissance à la Parole. C'est véritablement un chef d'œuvre de l'ennemi que d'entraîner ainsi des croyants dans un tel chemin en leur laissant croire qu'ils marchent dans l'amour !

Cette contrefaçon de l'amour, dont les conséquences sont d'une extrême gravité, n'est au fond pas autre chose que l'activité de la chair, la chair sous de beaux aspects sans doute mais la chair tout de même — et d'autant plus dangereuse qu'elle se manifeste précisément sous une séduisante apparence. Que Dieu nous donne d'aller jusqu'au fond des choses — au lieu de nous arrêter aux causes secondes et de ne les apprécier qu'au travers des relations de famille ou de liens d'amitié — afin que nous puissions juger le mal dans ses racines profondes ! La restauration, la communion, la paix, la bénédiction, que nos âmes désirent si ardemment, sont à ce prix. Mais, si nous laissons le monde pénétrer et agir dans nos cœurs, dans nos maisons, dans l'assemblée, si nous nous laissons guider par les pensées de la chair — même quand tout cela présente de très belles apparences, mais ce sont des apparences trompeuses — ne soyons pas surpris de récolter les fruits de telles semences !

Conclusion

Puissions-nous comprendre le sérieux des temps, discerner et écouter la voix de Dieu qui nous parle de manière si solennelle ! Au début d'une nouvelle étape du chemin, alors que nous regardons en avant tout en considérant pour notre instruction le sentier déjà parcouru, pensons à ces choses et qu'elles soient pour nous non pas un sujet de réflexions superficielles mais le thème de sérieuses méditations. Dieu veuille opérer dans nos cœurs et nos consciences, afin que nous puissions tirer profit des expériences faites et manifester un amour vrai pour le Seigneur et pour nos frères. Qu'un tel amour soit le mobile de nos actions en tout temps ! Le Seigneur sera alors glorifié en nous et dans l'assemblée.

ARDENTS DÉSIRS par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1964 p. 57 et 95

Table des matières

- 1 Désirer la Parole comme nourriture de l'âme et instruction nécessaire pour la marche ici-bas.
- 2 Désirer pouvoir remplir un service dans l'Assemblée
- 3 Désirer assurer les charges qui doivent être remplies dans chaque assemblée locale.
- 4 Désirer maintenir l'assemblée pure de tout mal.
- 5 Désirer se souvenir du Seigneur pendant le temps de son absence.
- 6 Désirer le ciel, Christ Lui-même.

« Vous avez d'ardents désirs » écrit l'apôtre Jacques (4:2), faisant allusion aux convoitises de nos cœurs naturels. Et certes, avec quelle ardeur nous désirons parfois accroître nos biens matériels, obtenir des avantages ou une position élevée dans le monde, peut-être même un certain relief dans l'assemblée, que de choses encore ! Lorsque Dieu, dans sa sagesse et son amour envers nous, ne permet pas que nous obtenions ce que nous avons si ardemment convoité, qu'arrive-t-il en général ? « Vous ne pouvez obtenir ; vous contestez et vous faites la guerre » ; le conflit éclate, tôt ou tard, avec ceux dont Dieu se sert pour s'opposer à la poursuite de nos desseins. Telle est la cause première de bien des dissensions : « vous avez d'ardents désirs ». Jugeons l'état de nos cœurs afin d'être gardés de toutes les convoitises aux fruits amers ! Tout au contraire, désirons ardemment ce qui est en rapport avec les aspirations de la nouvelle nature, la Parole de Dieu nous y exhorte en maints endroits. Considérons, parmi bien d'autres, quelques-uns de ces passages de l'Écriture et que cela nous conduise à désirer ardemment ce qui sera pour notre enrichissement spirituel et pour la bénédiction des assemblées !

1 Désirer la Parole comme nourriture de l'âme et instruction nécessaire pour la marche ici-bas.

« Rejetant donc toute malice et toute fraude, et l'hypocrisie et l'envie, et toutes médisances, désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui à salut, si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon » (1 Pierre 2:1 à 3).

Dieu, par sa parole, appelle à l'existence, existence dont Il assure ensuite la conservation. Dans le domaine de la création : « Dieu ayant autrefois, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, parlé aux pères par les prophètes, à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi il a fait les mondes, qui, étant le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance, et soutenant toutes choses par la parole de sa puissance... » (Héb. 1:1 à 3). Dans le domaine de la vie : c'est Lui seul qui donne la vie et nous dispense tout ce qui est nécessaire à son entretien et à son développement, qu'il s'agisse de la vie du corps ou de celle de l'âme.

À la fin du premier chapitre de la 1^o Épître de Pierre, l'apôtre rappelle que Dieu nous a communiqué une vie nouvelle : « vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu » (v. 23) ; au début du chapitre 2, il fait connaître le seul moyen de développer cette vie : « désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui à salut » (v. 2). La Parole est, avec l'Esprit Saint, l'agent dont Dieu se sert pour opérer la nouvelle naissance ; elle est aussi, lue et méditée dans la dépendance de l'Esprit, l'aliment de la vie divine dans le croyant. On ne peut croire autrement que « par lui », c'est-à-dire grâce au « pur lait intellectuel », figure de la Parole. Cette croissance s'opère insensiblement, sans même que nous nous en rendions compte, tout comme s'opère la croissance d'un enfant qui se nourrit des aliments dont son corps a besoin.

Dieu nous a conservé sa Parole, nous pouvons la lire, nous en nourrir chaque jour. Le faisons-nous assez ? Avons-nous faim, spirituellement parlant ? Hélas ! combien de fois nous arrive-t-il de manquer d'appétit pour la nourriture divine ! Lorsqu'il en est ainsi, examinons-nous dans la présence de Dieu : nous ne sommes pas dans un bon état, la chair agit d'une manière ou de l'autre et produit alors inévitablement les fruits qui sont en germe en elle. Le livre des Nombres nous dit la triste condition morale du peuple, tout à la fin de son voyage à travers le désert ; la manne n'avait plus de saveur pour les Israélites qui vont jusqu'à déclarer : « notre âme est dégoûtée de ce pain misérable » (Nomb. 21:5). Il convient de juger un semblable état, de rejeter tout ce qui vient du vieil homme et constitue un obstacle à notre développement spirituel parce que cela nous ôte le désir de nous nourrir de la Parole. C'est pourquoi l'apôtre commence par une exhortation à rejeter toute activité intérieure et extérieure de la chair : « Rejetant donc toute malice et toute fraude, et l'hypocrisie et l'envie, et toutes médisances... » (1 Pierre 2:1). Ce « rejet » est indispensable pour que nous puissions ensuite « désirer ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel ». Si cet ardent désir nous fait défaut, n'est-ce pas en vérité parce qu'il y a dans notre cœur malice, fraude, hypocrisie, envie ou médisances, d'un mot : la chair en activité ?

Conséquence de ce manque d'ardent désir : au lieu de croître, notre vie spirituelle dépérit, s'étiolé. C'est une perte pour nous-mêmes, c'est aussi une perte pour l'assemblée et, plus grave encore, Dieu est frustré de ce qui lui est dû. En effet, après avoir présenté ce qui concerne la vie spirituelle de chaque croyant, l'apôtre aborde ensuite le côté collectif : la maison spirituelle, la sainte sacrificature exercée par tous ceux qui, pierres vivantes, s'approchent de Christ et, unis à Lui, peuvent offrir « des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:4, 5). Pourquoi dans cet acte collectif qu'est le culte de l'assemblée, la louange a-t-elle parfois tant de peine à s'élever, pourquoi le ton en est-il souvent si bas, pourquoi tant de bouches fermées ? N'est-ce pas parce que nous n'avons pas, tout au long de la semaine qui a précédé, « désiré ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel » ?

Que ces questions exercent nos cœurs et nos consciences afin que nous soyons amenés à comprendre quelle perte nous faisons, individuellement et collectivement ! Dieu désire recevoir la louange des siens, la louange de l'assemblée. Puissions-nous être dans l'état moral et spirituel qui nous permettra d'adorer avec cœur et intelligence, dans toute la puissance de l'Esprit Saint !

Le « pur lait intellectuel » est une image de la Parole, aliment complet, convenant à tous les croyants, du plus jeune au plus âgé et quel que soit le degré de développement spirituel de chacun d'eux. Dans des passages comme 1 Corinthiens 3:1 à 3 ou Hébreux 5:12 à 14, le lait est opposé à la nourriture solide ; il est alors considéré comme étant l'aliment des petits enfants, de ceux qui, non encore développés, n'ont pas atteint l'état d'homme fait, l'aliment des nouveaux convertis ou de ceux que l'on peut appeler des « nains spirituels ». Remarquons par parenthèse que si les Corinthiens étaient encore de « petits enfants en Christ », c'est parce qu'ils étaient « charnels » : il y avait parmi eux « de l'envie et des querelles », ils n'avaient pas obéi à l'exhortation de 1 Pierre 2:1. En 1 Pierre 2, c'est tout autre chose : le « lait » est la nourriture convenant à tous les croyants sans aucune exception, l'aliment complet.

L'apôtre emploie l'expression « pur lait ». Nourrissons-nous de la Parole dans toute sa simplicité et dans toute sa pureté, des différents écrits qui nous présentent « le sain enseignement » et exposent « justement la parole de la vérité » (Tite 2:1 ; 2 Tim. 2:15), sans que s'y trouvent mêlées les pensées qui viennent de l'homme et sont le fruit de ses idées personnelles, de son imagination, de ses conceptions intellectuelles ou de ses spéculations philosophiques. Ce n'est plus alors le « pur lait », c'est un aliment frelaté qui ne convient pas pour l'entretien et le développement de la vie divine dans le croyant, c'est une nourriture nuisible à la santé de l'âme.

Ainsi que nous l'avons rappelé, l'expression « comme des enfants nouveau-nés » ne signifie pas que le « pur lait » est pour les nouveaux convertis seulement, elle a une toute autre portée. D'abord cette pensée : quand nous ouvrons la Parole, éprouvons toujours plus le sentiment de notre petitesse, de notre grande faiblesse, considérons que nous avons entre les mains un livre dans lequel Dieu Lui-même s'adresse à nous. Combien nous sommes petits en présence de toute la grandeur de sa Personne, de ses pensées et de la révélation qu'il lui a plu de nous en donner ! Soyons gardés d'aborder l'Écriture avec le sentiment que notre intelligence, nos capacités, les facultés dont Dieu dans sa grâce a voulu nous douer, nous permettent d'avoir quelque prétention que ce soit ! Ces choses sont cachées « aux sages et aux intelligents », elles sont « révélées aux petits enfants » (cf. Matth. 11:25). Plus nous serons petits à nos propres yeux, plus nous serons amenés à nous tenir près du Seigneur, tel l'enfant nouveau-né se tenant près de sa mère ; c'est le secret pour être instruit dans la connaissance de ses pensées. Ajoutons encore que l'enfant nouveau-né, lorsqu'il a faim, ne se laisse distraire par quoi que ce soit, il désire ardemment le lait maternel. Que cela nous caractérise aussi, spirituellement : que rien, en nous ou autour de nous, ne soit une distraction qui nous empêcherait de nous nourrir de la Parole ; que Christ soit vraiment notre seul objet, notre seule nourriture !

Comment réaliser ces choses ? Le verset 3 du chapitre nous l'indique : « si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon ». L'avons-nous vraiment « goûté » ? Goûter que le Seigneur est bon, c'est vivre une vie avec Lui, l'introduire dans nos circonstances, dépendre de Lui et nous confier en Lui, nous attacher à Lui de tout notre cœur ; nous apprendrons ainsi à le connaître pratiquement, à jouir de sa bonté, de son amour... Heureuse et précieuse connaissance ! Elle produit dans nos cœurs le saint désir, l'ardent désir d'apprendre davantage de Lui, de le chercher dans les Écritures, sa Personne, ses gloires, de nous occuper de ce qui le concerne : de sa vie ici-bas, de sa mort, de sa résurrection, de sa position glorieuse à la droite du Père, de ses offices variés, de ses gloires à venir... Quel infini ! Quel inépuisable sujet offert à notre méditation ! Alors, ayant « goûté que le Seigneur est bon », saisis par l'amour de Christ, nous rejetterons sans effort tout ce qui est du vieil homme et nous désirerons ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel.

Pourquoi tant de circonstances exerçantes parmi les saints dans les assemblées ? Parce que Dieu agit à notre égard comme envers son peuple autrefois : « Et il t'a humilié, et t'a fait avoir faim... » (Deut. 8:2, 3). Les épreuves du chemin ont notamment ce but : produire la faim dans nos âmes, nous faire désirer « la manne », « tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel », cette nourriture de laquelle « l'homme vivra ». Si cette faim de la nourriture spirituelle n'est pas produite par une vie de communion avec le Seigneur, « goûtant » ainsi toute sa bonté, Dieu la produira dans nos âmes par le moyen d'épreuves et d'humiliations ! Et c'est encore dans sa bonté qu'il le fait.

Abondamment nourris, la Parole habitant en nous, nous serons forts de la force que Dieu donne (cf. 1 Jean 2:14). C'est seulement ainsi que nous pourrions recevoir du profit les instructions utiles pour la marche. Ces instructions sont souvent pour nous lettre morte parce que, n'étant pas nourris du « pur lait intellectuel », nous demeurons affaiblis et par suite, peu capables de mettre la Parole en pratique. Étant des « auditeurs oublieux », nous ne pouvons être ensuite des faiseurs d'œuvres » (Jacques 1:25). Le Psalmiste, tout au contraire, se nourrissait de la Parole, il en jouissait dans son âme et en découvrait les beautés : « Tes témoignages sont

merveilleux... L'entrée de tes paroles illumine, donnant de l'intelligence aux simples », aussi y a-t-il chez lui un ardent désir : « j'ai un ardent désir de tes commandements » (Ps. 119:129 à 131). Il éprouve le besoin d'être conduit, dirigé dans le chemin et il sait que les directions nécessaires pour la marche sont dans l'Écriture. Elles doivent s'imposer à nous avec toute leur autorité, tels des commandements » auxquels nous devons nous soumettre si nous voulons être heureux et bénis dans le sentier qui nous est tracé et, par dessus tout, si nous désirons glorifier le Seigneur. Puisse-nous avoir un « ardent désir » des instructions, des enseignements que contient la Parole inspirée et, les connaissant, y conformer nos voies !

Cet ardent désir du « pur lait intellectuel » d'abord, des « commandements » ensuite, nous fait hélas ! trop souvent défaut. Que cela nous humilie et nous exerce profondément ! La Parole est si riche, si pleine des merveilles que Dieu se plaît à nous communiquer pour notre accroissement spirituel, pour la nourriture et la joie de nos âmes, et nous n'aurions pas le désir ardent de la lire pour y trouver tout ce qui nous est bon et utile, indispensable pour le temps du voyage ? Les prophètes se sont « enquis avec soin » des choses qu'ils administraient et qui cependant n'étaient pas pour eux mais pour nous ; « des anges désirent de regarder de près » dans ce qui n'est pas non plus pour eux (cf. 1 Pierre 1:10 à 12). Ces choses sont pour nous ! Et nous ne désirerions pas les considérer « de près » ? Nous n'en aurions pas « l'ardent désir » ? Elles auraient donc si peu d'intérêt pour nos cœurs ? Ah ! que Dieu veuille nous réveiller du sommeil spirituel et nous accorder la grâce de désirer ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel », d'avoir aussi « un ardent désir de ses commandements » !

2 Désirer pouvoir remplir un service dans l'Assemblée

Dieu veut nourrir nos âmes de sa Parole, nous instruire par son moyen afin que nous marchions dans un sentier d'obéissance et de fidélité. Il veut aussi que, dans ce chemin, nous le servions, que nous servions le Seigneur dans l'assemblée. Une confession d'incapacité dissimule bien souvent une paresse inavouée. On dira volontiers : je n'ai aucun don, toute activité de ma part serait donc déplacée. Ce que plusieurs appelleraient de l'humilité ! En fait, c'est oublier l'exhortation des chapitres de la 1^o Épître aux Corinthiens qui nous occupent des dons et de leur exercice dans l'assemblée. Il est remarquable que nous trouvons là, à quatre reprises, l'expression « désirez avec ardeur » (1 Cor. 12:31 ; 14:1, 12 et 39). Il s'agit non d'un désir éprouvé avec plus ou moins de conviction mais d'un désir profondément senti, d'un désir « brûlant ».

« Or désirez avec ardeur les dons de grâce plus grands... » (12:31), ceux qui sont exercés pour l'édification de l'assemblée, parce qu'ils le sont par amour et non pour la recherche de quelque gloire personnelle. « Poursuivez l'amour, et désirez avec ardeur les dons spirituels, mais surtout de prophétiser » (14:1). À celui qui croit pouvoir justifier son inactivité par le fait qu'il n'a aucun don particulier, ce passage nous autorise à poser ces questions : mais est-ce qu'en vérité vous « poursuivez l'amour » dans l'assemblée et est-ce que vous « désirez avec ardeur des dons spirituels » ? L'apôtre Jacques après avoir dit, parlant des convoitises du cœur naturel : « vous avez d'ardents désirs », ajoute : « vous n'avez pas, parce que vous ne demandez pas » (Jacques 4:2). Nous n'avons pas tels privilèges, telles bénédictions, parce que nous ne les demandons pas ! Bien des dons spirituels seraient sans doute dispensés s'ils étaient vraiment « désirés avec ardeur », demandés à Dieu avec instance et persévérance en vue de l'édification et de la prospérité de l'assemblée. L'assemblée elle-même en fait-elle un pressant et constant sujet de prières ? Au lieu de cela, on se contentera peut-être de gémir sur l'état du ou des rassemblements, sur le manque de dons, on se plaindra de la sécheresse, on estimera regrettable et lassante la répétition des mêmes vérités dimanche après dimanche... Tout cela est-il selon Dieu ? En aucune manière. Vous avez soif, vous venez dans le rassemblement et vous n'y trouvez aucun rafraîchissement pour votre cœur, aucune nourriture pour votre âme ? Certes, il ne devrait jamais en être ainsi, mais avez-vous écouté le conseil que nous donne le Seigneur Lui-même : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » (Jean 7:37, 38). Aller à Jésus, boire, tel est le secret d'une vie spirituelle enrichie et enrichissante, pour soi-même et pour l'assemblée. Le ministère prophétique pourra être exercé avec fruit, les âmes seront placées devant Dieu, il y aura édification et bénédiction. « Ainsi vous aussi, puisque vous désirez avec ardeur des dons de l'Esprit, cherchez à en être abondamment doués pour l'édification de l'assemblée » (14:12). Et encore : « Ainsi, frères, désirez avec ardeur de prophétiser » (14:39).

Prophétiser, c'est mettre les âmes en contact avec Dieu, c'est présenter la parole à propos, celle qui répond aux besoins du moment. Un frère peut n'avoir ni le don de docteur, ni celui de pasteur, qu'il ne pense pas pour autant que, dans l'assemblée, il n'a pas autre chose à faire qu'à s'asseoir et recevoir ce que Dieu peut donner par le moyen d'autres instruments. Si vraiment il réalise Jean 7:37, 38, s'il « désire avec ardeur de prophétiser » pour l'édification de l'assemblée, Dieu lui donnera, n'en doutons pas, ne serait-ce que « cinq paroles » qui, venant de Lui, seront comme une ondée bienfaisante pour les saints réunis. Il y aurait certainement plus de vie, plus de simplicité, plus de fraîcheur dans nos réunions si les frères avaient cet « ardent désir ». Au lieu de cela, n'est-il pas vrai que nous comptons trop souvent sur tel don justement apprécié de pasteur ou de docteur, estimant que la réunion serait pour ainsi dire perdue s'il n'agissait pas ? Cette tendance, poussée à l'extrême, conduirait à l'établissement d'une sorte de clergé. Certes, des dons de pasteur, de docteur sont utiles et précieux ; le Seigneur les dispensera à son assemblée jusqu'à la fin, mais ils ne peuvent et ne prétendent en aucune manière se substituer, dans l'activité qu'ils ont à exercer, au travail de cœur qui, chez chacun, doit déjà précéder les réunions et ensuite se poursuivre pendant la réunion, le Saint Esprit pouvant alors agir, sans rien qui l'entrave, par le moyen de l'instrument, ou des instruments dont le Seigneur voudra se servir pour édifier son assemblée. Lorsqu'il en est ainsi — et l'expérience, grâce à Dieu, en a été faite tant de fois — il y a une riche bénédiction, même si dans le rassemblement il ne se trouve aucun don particulier de pasteur ou de docteur ; tandis que la réunion pourra être sans grand profit si les frères et sœurs, sans réel exercice de cœur, se bornent à compter sur tel ou tel don marquant. Que le Seigneur nous donne plus de dépendance de Lui et plus de confiance en Lui, plus de simplicité aussi et qu'Il nous accorde de « désirer avec ardeur des dons spirituels, mais surtout de prophétiser », nous aurons alors dans l'assemblée plus de vie, plus de fraîcheur, plus de bénédiction !

3 Désirer assurer les charges qui doivent être remplies dans chaque assemblée locale.

« Cette parole est certaine, que si quelqu'un aspire à la surveillance, il désire une œuvre bonne » (1 Tim. 3:1).

Il est nécessaire que les âmes soient nourries de Christ, enseignées, exhortées, encouragées. Tel est l'objet du ministère, de l'exercice des dons dans l'assemblée. Mais il est tout aussi nécessaire que soient remplies les diverses charges locales dont il est question dans l'Écriture et tout particulièrement celle de « surveillant » ou « ancien » dont nous parle le début du chapitre 3 de la première épître à Timothée.

Sans doute n'y a-t-il plus aujourd'hui de désignation officielle d'anciens ; cette responsabilité incombait à l'autorité apostolique — l'apôtre lui-même ou son délégué. Si elle avait dû incomber à l'assemblée, ce n'est pas à Tite que l'apôtre aurait demandé d'établir des anciens mais à l'assemblée elle-même (Tite 1:5). Cependant, il est à désirer que dans les assemblées locales des frères aient à cœur de remplir une telle charge, selon les enseignements de la Parole, en vue du bien de l'assemblée. Puisse-t-il y en avoir partout qui, qualifiés pour cela, « aspirent à la surveillance » ! C'est « désirer une œuvre bonne ». Qu'un tel désir soit dans le cœur de frères fidèles et pieux, attachés au Seigneur et aimant l'assemblée !

Ce désir doit être accompagné de la manifestation des caractères indiqués dans des passages comme 1 Timothée 3:1 à 7 et Tite 1:6 à 9. Présenter les qualités ainsi requises, avoir une conduite personnelle « irréprochable » (Tite 1:6) ; d'autre part, connaître les Écritures, manifester un réel attachement à la Parole et à Celui qu'elle place devant nous, tout cela donne à l'ancien l'autorité morale nécessaire pour remplir sa charge. Et Tite 1:9 nous dit quelle est la double charge qui lui incombe en vue du maintien de l'ordre dans l'assemblée : « ... qu'il soit capable, tant d'exhorter par un saint enseignement, que de réfuter les contredisants ». Il a la responsabilité de s'adresser à un frère, à une sœur dont la conduite est de nature à porter atteinte au bon ordre, ou qui est en danger de faire un faux pas ; il saura lui présenter, avec douceur mais aussi avec fermeté, les exhortations à propos, basées sur le « sain enseignement », toucher son cœur et parler à sa conscience, de telle manière que soit redressé ce qui doit l'être afin que l'ordre de l'assemblée puisse être maintenu. Si des « contredisants » viennent exercer parmi les saints leur activité subversive, le ministère aura sans doute à présenter la vérité et à l'appliquer à l'état des âmes, mais c'est principalement aux frères remplissant la charge d'anciens qu'il appartient d'intervenir directement auprès d'eux afin de leur « fermer la bouche » (Tite 1:10, 11).

Comme il est désirable que tout soit en ordre dans l'assemblée de Dieu ! Le désordre ternit le témoignage et peut même contraindre Dieu à retirer à ceux à qui Il l'avait confié le privilège d'en être les porteurs. « Dieu n'est pas un Dieu de désordre » (1 Cor. 14:33) et Il nous donne toutes les ressources nécessaires pour que dans sa Maison soit maintenu l'ordre qui convient. Ne les négligeons pas ! Que plusieurs soient réveillés et amenés, « aspirant à la surveillance », à « désirer une œuvre bonne » ! Un tel désir est selon la pensée de Dieu. Il est lié à celui qu'exprime l'apôtre à la fin de l'épître aux Hébreux : « désirant de nous bien conduire en toutes choses » (13:18), puisque cette conduite personnelle donne l'autorité morale indispensable pour l'exercice de la charge.

4 Désirer maintenir l'assemblée pure de tout mal.

Que de choses étaient à juger dans l'assemblée de Corinthe ! L'apôtre cherche, dans la première épître qu'il lui adresse, à réveiller la conscience de l'assemblée afin qu'elle exerce le jugement du mal existant dans son sein. Un moment il a éprouvé quelque regret à la pensée que cette lettre allait attrister les Corinthiens (2 Cor. 7:8). Mais en fait elle a produit chez eux « la tristesse qui est selon Dieu », celle qui « opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret » (v. 10). Et lorsque Tite, venu de Corinthe, est arrivé auprès de l'apôtre, il a pu lui raconter, dit Paul aux Corinthiens : « votre grand désir, vos larmes... ». Plus loin, il ajoute : « Car voici, ce fait même que vous avez été attristés selon Dieu, quel empressement il a produit en vous, mais quelles excuses, mais quelle indignation, mais quelle crainte, mais quel ardent désir, mais quel zèle, mais quelle vengeance : à tous égards, vous avez montré que vous êtes purs dans l'affaire » (v.7 et 11). Pendant un temps ils avaient toléré le mal, mais ensuite il y avait eu chez eux, dans l'assemblée, le plus « ardent désir » de s'en purifier.

Il peut aussi y avoir, dans une assemblée locale, une absence de discernement du mal ou bien une coupable indifférence, ou encore une certaine indulgence pouvant conduire au support de ce qui pourtant devrait être jugé et dont l'assemblée doit se purifier pour conserver son caractère et maintenir la gloire de Celui qui est son Chef. Un semblable état peut se prolonger un certain temps car Dieu use de patience avant d'intervenir, mais vient un moment où Il doit agir dans son juste gouvernement comme Il avait dû le faire à Corinthe : « C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et qu'un assez grand nombre dorment » (1 Cor. 11:30). Bien des faiblesses, des maladies, des départs peuvent résulter de l'exercice d'un jugement gouvernemental de Dieu, aujourd'hui comme alors.

Que Dieu nous donne toute la patience nécessaire dans nos rapports les uns avec les autres, le support mutuel de tout ce qui est infirmité en chacun de nous. Qu'Il nous accorde de savoir discerner ce qui doit être supporté et ce qui doit être jugé. Et qu'Il veuille produire, dans une assemblée où il y aurait du mal non jugé, cet « ardent désir » qui animait les Corinthiens lorsque Paul leur a adressé sa première épître et dont il parle dans sa seconde !

5 Désirer se souvenir du Seigneur pendant le temps de son absence.

« Le désir de notre âme est après ton nom et après ton souvenir » (Ésaïe 26:8).

Désirer ardemment le « pur lait intellectuel » (1 Pierre 2:1 à 3) nous conduira à chercher et à trouver dans la Parole la nourriture dont nos âmes ont besoin. Chaque croyant étant ainsi nourri de Christ, nous pourrions réaliser tous ensemble ce qui nous est présenté dans la suite du passage : nous nous approcherons de Lui « comme d'une pierre vivante », nous qui par grâce « comme des pierres vivantes » sommes édifiés « une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (v. 4, 5). En d'autres termes, nous serons rendus capables d'exercer selon la pensée de Dieu le si précieux privilège de l'adoration. L'assemblée corps de Christ, maintenue pure de tout mal, dans laquelle est vu l'ordre selon Dieu, au sein de laquelle dons et charges s'exercent chacun à son moment et chacun à sa place, est dans son ensemble — pratiquement, dans ce qui en est aujourd'hui l'expression : les deux ou trois réunis au nom du Seigneur, sur le terrain de l'unité du corps — la « sainte sacrificature » de 1 Pierre 2:5.

Cette fonction élevée est exercée tout spécialement lorsque nous sommes réunis autour du Seigneur le matin du premier jour de la semaine, en présence du mémorial de ses souffrances et de sa mort. Il a institué ce mémorial la nuit durant laquelle Il fut livré ; se mettant à table, et les douze apôtres avec lui, Il leur a dit : « J'ai fort désiré de manger cette pâque avec vous, avant que je souffre... » (Luc 22:14). Lui a « fort désiré » rassembler les siens avant d'aller à la croix, pour leur laisser pendant le temps de son absence le mémorial qui nous parle, dans son muet langage et de façon si puissante, de son corps donné, de son sang répandu. Et nous ? Demeurerions-nous indifférents ? Ne voudrions-nous pas répondre à ce désir exprimé de manière si touchante : « Faites ceci en mémoire de moi » ? Ah ! qu'aucun racheté en état de participer à ce mémorial ne reste en arrière, laissant sans réponse ce désir du cœur du Seigneur ! Qu'en vérité nous puissions dire, mieux encore que le résidu ne le fera plus tard : « le désir de notre âme est après ton nom et après ton souvenir ».

6 Désirer le ciel, Christ Lui-même.

« Combien sont aimables tes demeures, ô Éternel des armées ! Mon âme désire, et même elle languit après les parvis de l'Éternel ; mon cœur et ma chair crient après le Dieu vivant » (Ps. 84:1, 2).

« Car aussi, dans cette tente, nous gémissons, désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel... » (2 Cor. 5:2).

Nous sommes en route vers la maison du Père et, dans le chemin qui y conduit, nous éprouvons quelque chose de l'aridité du désert. Le cœur du fidèle ne trouve rien ici-bas qui le satisfasse ; il en est qui s'établissent dans ce monde, ayant une « maison » pour eux-mêmes et pour les leurs — « le passereau même a trouvé une maison, et l'hirondelle un nid pour elle, où elle a mis ses petits... » — mais lui a tous ses biens en haut, il n'a rien sur la terre, il n'y connaît de repos que dans la contemplation d'un Christ venu s'offrir Lui-même en sacrifice. Il considère les divers aspects de ce sacrifice parfait et c'est là ce qui seul le satisfait pleinement : « tes autels, ô Éternel des armées ! mon roi et mon Dieu ! » (Ps. 84:3). Mais encore, il regarde en avant et, par la foi, voit déjà le terme du chemin, les « demeures » dans lesquelles il va bientôt entrer. Quel contraste entre ces « demeures » et la « maison » du passereau ou le « nid » de l'hirondelle et de ses petits ! Et la foi jouissant à l'avance de cet avenir éternel et attendant le moment où la bienheureuse

espérance sera enfin réalisée, l'âme du racheté « désire », « et même elle languit après les parvis de l'Éternel ». Quel ardent désir d'être enfin là-haut ! Non pour en avoir fini avec une terre étrangère, avec la vallée de Baca, mais pour y être avec Christ, avec un Christ ressuscité : « mon cœur et ma chair crient après le Dieu vivant ».

Y a-t-il dans nos cœurs cet ardent désir d'arriver à la maison pour y voir Jésus et être à jamais avec Lui ? Pouvons-nous dire aussi, Le contemplant déjà par la foi : « Toute sa personne est désirable » (Cant. des cantiques 5:16) ? Un tel désir de Le voir enfin de nos propres yeux nous détachera des « choses qui se voient » et qui ne sont que « pour un temps » et nous amènera à jouir de « celles qui ne se voient pas » et qui sont « éternelles » (2 Cor. 4:18).

Tandis qu'il cheminait vers la maison, éprouvant l'aridité d'un sentier difficile, traversant épreuves et combats, l'apôtre tout à la fois gémissait et était animé d'un ardent désir. Il gémissait parce qu'il aurait voulu jouir plus profondément encore des choses « qui ne se voient pas », de Christ Lui-même, et il sentait combien il était limité pour cela. Nous sommes présentement dans un corps d'infirmité — « cette tente » — et ce corps est le vase dans lequel Dieu a placé la vie nouvelle, vie de résurrection que nous possédons par la foi. Dans le jour actuel, le corps n'est pas à la mesure d'une telle vie et c'est là ce qui faisait gémir l'apôtre.

Mais aussi, cela l'amenait à désirer ardemment le moment où « le corps de notre abaissement » sera « transformé » et rendu conforme au corps de gloire de notre seigneur Jésus Christ (Phil. 3:20, 21). Alors, tout sera en parfaite harmonie, et sans aucune entrave nous pourrions jouir des choses célestes, de Christ Lui-même. « Désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel ».

Que de tels « ardents désirs » remplissent nos cœurs ! Ce sont les désirs de l'homme renouvelé aspirant à tout ce qui le rapproche de Christ, l'occupe de Lui, l'amenant ainsi à rechercher ici-bas sa gloire et ses intérêts et à attendre le moment où ce qui est présentement du domaine de la foi fera place aux réalités éternelles.

AVEUGLEMENT par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest
ME 1949 p. 253

Table des matières

- 1 Aveuglement lié à un développement spirituel insuffisant
 - 1.1 Discernement lié au développement de la vie divine
 - 1.2 Vivre selon la chair ou faire la volonté de Dieu
 - 1.3 L'homme naturel aveugle et dans les ténèbres — Les yeux ouverts par Christ, par l'évangile, par la Parole de Dieu
 - 1.4 Le chrétien en danger d'être aveuglé de nouveau
- 2 La fin d'une dispensation est marquée par l'aveuglement
 - 2.1 Éli le sacrificateur et ses fils
 - 2.2 Nakash l'Ammonite
 - 2.3 Samson
 - 2.4 Sédécias
 - 2.5 Laodicée
- 3 Ressources

1 Aveuglement lié à un développement spirituel insuffisant

Allant souvent de pair avec un état d'enfance spirituelle, le manque de discernement des croyants est l'une des raisons pour lesquelles tant de fausses doctrines ont pu si aisément se propager dans la chrétienté. Alors qu'ils devraient normalement se développer, croissant « dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ », beaucoup restent « de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égayer » (Éph. 4:14). Si nous sommes « charnels » au lieu de nourrir nos âmes de la Parole et de Christ dans la Parole, nous demeurerons — comme autrefois les Corinthiens (1 Cor. 3:1-2) — des nains spirituels. Et cela, malgré toutes les prétentions à la connaissance et à la puissance ! Une étude purement intellectuelle de la Bible n'aidera guère au développement du croyant (elle serait plutôt un obstacle), car les vérités du saint Livre doivent être goûtées et senties par le cœur dans lequel l'amour de Dieu a été versé, de telle façon que le tranchant de la Parole soit éprouvé par une conscience exercée. C'est seulement ainsi que la vie spirituelle est enrichie et que la marche pratique correspond à la pensée de Dieu.

L'absence de discernement conduit souvent le croyant à ne se laisser guider que par ses propres sentiments. Combien, par exemple, seraient en peine d'expliquer pour quelle raison ils se rattachent à telle dénomination plutôt qu'à telle autre ? Ils ont trouvé quelque sympathie, on leur a manifesté une affection à laquelle ils ont été sensibles et c'est ce qui, en définitive, les a décidés. Cela dénote, au fond, un certain égoïsme : n'est-ce pas dire que l'on va dans le rassemblement pour soi, au lieu d'y aller pour Dieu ? Si, au contraire, on a saisi par la foi que c'est Dieu qui veut rassembler les siens, on sera conduit à rechercher dans sa Parole les enseignements qu'Il nous donne à cet égard. Ce ne seront plus alors les sentiments naturels qui guideront, mais la Parole de Dieu.

Si, par grâce, la plupart d'entre nous ont été instruits à ce sujet, ne nous arrive-t-il pas, cependant, de manquer de discernement soit pour ce qui concerne notre marche individuelle, soit pour ce qui concerne la vie et l'administration de l'assemblée ? Là aussi, les considérations sentimentales naturelles ont parfois plus de poids que celles qui devraient seules nous diriger. Nous arrêterions-nous à de telles considérations si nos âmes étaient tellement occupées et nourries de Christ qu'il nous devienne impossible de faire passer quoi que ce soit avant la gloire du Seigneur et ses intérêts ici-bas ?

1.1 Discernement lié au développement de la vie divine

Pour que nous puissions « discerner les choses excellentes », il est nécessaire que « notre amour abonde encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence » (Phil. 1:9 à 11) — c'est-à-dire, que la vie divine en nous se développe et porte des fruits. Si, au contraire, nous recherchons ce qui plaît à nos cœurs naturels, nous n'aurons pas le discernement qui convient dans les choses de Dieu. Peut-être, dans telle ou telle circonstance, aurons-nous le désir d'être fidèle, d'accomplir la volonté de Dieu, mais nous ne saurons pas « voir » ce qu'Il nous demande. Qui ne l'a expérimenté ?

1.2 Vivre selon la chair ou faire la volonté de Dieu

De sorte que si nous vivons « selon la chair », nous manquerons de discernement dans les choses spirituelles et, par suite, nous nous laisserons conduire par les pensées de nos propres cœurs au lieu de nous laisser gouverner par la volonté de Dieu. L'apôtre Pierre

nous dit que celui qui ne manifeste pas les caractères du nouvel homme est « aveugle » (2 Pierre 1:5 à 9). Il n'a pas le discernement de son propre état, l'aurait-il des pensées de Dieu ? Pour que nous soyons rendus capables de « discerner la volonté de Dieu » (Rom. 12:2), il faut que nous marchions habituellement dans sa crainte, séparés du mal et vivant de la vie de Christ. « Ne vous conformez pas à ce siècle », siècle qui est caractérisé par l'activité des pensées de l'homme et par les ténèbres dont Satan est le prince. C'est la séparation extérieure ; elle doit découler d'une vraie séparation intérieure pour Dieu : « soyez transformés par le renouvellement de votre entendement ». Le croyant fidèle évitera toute conformité au monde — social, politique ou religieux — parce qu'il a une nouvelle nature qui doit produire chez lui une nouvelle manière de penser et d'agir. Son entendement est renouvelé, renouvellement effectué une fois pour toutes, car le nouvel homme est une création entièrement nouvelle et non le résultat de l'amélioration du vieil homme. Dans la mesure dans laquelle le croyant vit de la vie du nouvel homme, une séparation intérieure est produite de laquelle découle la séparation extérieure qui nous transforme, ou nous transfigure. Cette transformation est obtenue par la contemplation de « la gloire du Seigneur » (2 Cor. 3:18), car c'est Lui qui nous a donné la vie nouvelle, qui en est aussi l'objet et l'aliment. Ainsi « transformés », nos pensées ne sont plus celles du cœur naturel, elles sont en accord avec les pensées de Dieu, de telle sorte que nous avons le discernement de sa volonté. Cette volonté est « bonne, et agréable, et parfaite ». Seul le cœur renouvelé peut le dire en vérité. Au contraire, pour la vieille nature, pour le croyant qui vit « selon la chair », la volonté de Dieu est chose pénible et ne présente aucun des trois caractères que nous venons de rappeler. « La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas » (Rom. 8:7). Il y a donc là une pierre de touche : si la volonté de Dieu (que nous n'aurons pas discernée nous-mêmes, mais qui nous aura été présentée), nous est un lourd fardeau, c'est que nous vivons « selon la chair ». Elle est « bonne, et agréable, et parfaite » pour celui qui a suivi les exhortations de Rom. 12:2. Combien cela nous éclaire quant à notre véritable état !

1.3 L'homme naturel aveugle et dans les ténèbres — Les yeux ouverts par Christ, par l'évangile, par la Parole de Dieu

Dans son état naturel, l'homme est aveugle, il est dans les ténèbres. Ces ténèbres morales l'ont envahi parce que le péché l'a éloigné de Dieu, seule source de lumière et de vie. La lumière divine fait ressortir l'opposition, l'incompatibilité qui existe entre elle et les ténèbres. « Et la lumière luit dans les ténèbres : et les ténèbres ne l'ont pas comprise » (Jean 1:5). Christ est apparu ici-bas, « la vraie lumière », mais Il y a été rejeté : « les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière : car leurs œuvres étaient mauvaises » (Jean 1:9 à 11 ; 3:19-20). Cependant, nous le voyons tout au long de son chemin accomplir son œuvre de grâce : Il ouvre les yeux des aveugles (Matt. 9:27 à 29 ; 11:5 ; 12:22 ; 15:30-31 ; 20:29 à 34 ; 21:14 ; Marc 8:22 à 26 ; 10:46 à 52 ; Luc 4:19 ; 7:22 ; Jean 9) — illustration de l'œuvre qu'il opère encore aujourd'hui, en vertu de sa mort expiatoire et de sa résurrection glorieuse. L'évangile est prêché dans ce monde, le même qu'annonçait l'apôtre Paul, envoyé par le Seigneur vers les nations « pour ouvrir leurs yeux, pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière » (Actes 26:16 à 18).

Le peuple d'Israël ayant rejeté son Messie, puis le témoignage du Saint Esprit, est l'objet d'un jugement de Dieu, agissant dans son gouvernement : ses oreilles ont été rendues pesantes, ses yeux ont été bouchés (Ésaïe 6:10) ; un voile est tout à la fois sur les Écritures, Livre fermé pour lui et sur le cœur de ce peuple infidèle, coupable d'avoir crucifié Christ. Dans un jour à venir, le voile sera levé, ses yeux seront ouverts (Ésaïe 29:18). C'est pendant le temps de la grâce, alors que ce jugement pèse sur Israël, que l'Évangile est prêché parmi les nations, s'adressant à tous sans exception. Mais l'ennemi déploie des efforts incessants pour empêcher l'homme de le recevoir : « le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne resplendisse pas pour eux » (2 Cor. 4:4). Au travers de cette opposition, Dieu opère par sa Parole et son Esprit (Jean 3. 3 à 5) afin d'amener des âmes à la connaissance de la vérité, les arrachant à la puissance de Satan. Encore aujourd'hui, Il ouvre les yeux des aveugles !

1.4 Le chrétien en danger d'être aveuglé de nouveau

Nos yeux ouverts, nous avons à repousser les assauts, à déjouer les ruses d'un adversaire qui ne se tient jamais pour battu et essaie, par tant de moyens, de nous « aveugler » à nouveau. Si nous ne veillons pas, si nous ne prenons pas garde, bien que nous ne soyons plus « dans la chair », il nous fera vivre « selon la chair », nous conduisant ainsi à agir comme les incrédules, comme ceux qui sont encore « aveugles » et nous serons alors de ceux qui dorment « entre les morts ». Ceux qui dorment n'ont aucune vision, ils sont, semblables à des aveugles — et même à des morts. Comment pourraient-ils donc « marcher soigneusement... comme étant sages » ? (Éph. 5:14-15).

2 La fin d'une dispensation est marquée par l'aveuglement

Nous sommes sans doute tout à la fin de la dispensation de la grâce. Dans les Écritures, à plusieurs reprises, la fin d'une dispensation est caractérisée par un état d'aveuglement.

2.1 Éli le sacrificateur et ses fils

Alors que le temps des Juges approchait de son terme et qu'allait être suscité Samuel, le premier prophète, l'infidélité de la sacrificature était manifeste. Les fils d'Éli foulaient aux pieds et les droits de l'Éternel et ceux des fidèles qui s'approchaient pour adorer. Au sein d'un tel état de choses, Éli manquait du discernement spirituel qui l'aurait conduit à faire face à sa responsabilité. « Ses yeux commençant à être troubles, il ne pouvait voir ». Et encore : « Il avait les yeux fixes et il ne pouvait voir » (1 Sam. 3:2 ; 4:15). Certes il comprenait que ses fils agissaient mal et, même, souffrait de leur conduite et les reprenait (1 Sam. 2:22 à 24), mais il ne discernait pas ce qu'il aurait dû faire. Éli était un homme pieux, mais manquant de l'énergie nécessaire pour exercer l'autorité qui lui appartenait ; le discernement spirituel lui faisait défaut pour cela (1 Sam. 2:27 et suivants ; 3:12-13).

Il ne suffit pas de voir le mal, de dire sa désapprobation, il convient de s'en séparer. Bien des choses, aujourd'hui encore, sont susceptibles de retenir un chrétien pieux qui voit le mal et en souffre, mais ne s'en sépare pas. Ce seront, par exemple, des relations selon la chair, des sentiments auxquels on donnera le pas sur toute autre chose.

Quelle obéissance et quelle fidélité que celle des fils de Lévi ! Ils prirent leur épée contre leur frère, leur compagnon, leur intime ami, malgré tout ce qu'il leur en coûtait ; il était douloureux d'accomplir l'acte que leur commandait l'Éternel, s'adressant à eux par la bouche de Moïse, mais ils mirent de côté les sentiments du cœur, car la gloire de l'Éternel passait avant tout ! Pour Éli également, il était pénible d'agir à l'égard de ses fils et il a reculé devant l'accomplissement de ce devoir ; aussi, Dieu lui a fait adresser cette parole : « tu honores tes fils plus que moi » (1 Sam. 2:29-30 ; cf. Matt. 10:37). Dans son aveuglement, il avait fait passer les sentiments de son cœur avant la gloire de l'Éternel. Peut-être pensait-il que, tout en réprouvant le mal de ses fils, il pouvait cependant le tolérer, user de grâce envers eux ? — Quel aveuglement ! — N'ayant pas retenu ses fils, ne s'étant pas séparé du mal qu'ils avaient commis, Éli en demeurait solidaire (voir 1 Sam. 2:29 ; remarquez le « vous » dans lequel Éli est compris). Aussi Dieu va le mettre de côté ! Combien c'est sérieux. Malgré sa piété, il est considéré comme un sacrificateur infidèle, car Dieu déclare : « Je me susciterai un sacrificateur fidèle » (1 Sam. 2:35).

2.2 Nakash l'Ammonite

Considérons l'enseignement de 1 Sam. 11:1 et 2. L'Ammonite, ennemi du peuple de Dieu et à l'égard duquel un jugement sévère avait été prononcé (Deut. 23:3-4) monte et campe contre Jabès de Galaad. Les hommes de Jabès reculent devant le combat qu'il eût fallu livrer à l'adversaire et préfèrent lui proposer une alliance, prêts à le servir. À cette alliance, Nakhash l'Ammonite pose une condition : « Que je vous crève à tous l'œil droit. ». Manquer d'énergie pour le combat, perdre de vue la position de séparation qui est celle du peuple de Dieu, s'associer au mal sous quelque forme que ce soit, conduira toujours à ce résultat : œil droit crevé, affaiblissement de la vision spirituelle.

2.3 Samson

Citons encore l'exemple de Samson. Si les Philistins purent s'emparer de lui et lui crever les yeux, c'est parce que sa force s'en était allée : « l'Éternel s'était retiré de lui ». Pourquoi en était-il ainsi ? Parce qu'il avait perdu l'un des caractères du nazaréat ! Celui qui devait être « nazaréen de Dieu dès le ventre de sa mère » avait livré le secret de sa force et le rasoir était passé sur sa tête. Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets : si nous ne sommes plus des « séparés », si nous ne manifestons pas les caractères du nazaréat, nous serons sans force spirituelle, sans discernement spirituel.

2.4 Sédécias

Sédécias ; dernier des rois de Juda, a eu également les yeux crevés (2 Rois 25:7). C'était un jugement de Dieu, comme aussi dans le cas de Samson. Sédécias avait fait ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel ; il avait refusé de s'humilier après avoir entendu les paroles de Jérémie, dites de la part de Dieu ; rejeté l'autorité de Nébucadnetsar, bien que ce dernier lui eût fait jurer par Dieu ; roidi son cou et endurci son cœur pour ne pas retourner à l'Éternel (2 Chron. 36:12-13). Une telle conduite reçoit sa punition. L'aveuglement peut constituer un jugement gouvernemental envers celui qui marche dans le chemin de la désobéissance et qui, méprisant les avertissements de Dieu et sa répréhension, refuse d'écouter et de s'humilier. C'est le cas, nous l'avons vu, pour le peuple d'Israël.

2.5 Laodicée

Ce qui nous est dit de la fin de l'histoire de l'Église responsable contient des enseignements qui nous concernent tout spécialement, puisque nous sommes au terme de cette histoire.

L'un des traits qui caractérisent Laodicée est celui-ci : aveugle. Ce qui est plus grave encore, c'est qu'elle n'en a même pas conscience : « Tu ne connais pas que toi tu es... aveugle... » (Apoc. 3:17). Laodicée se glorifie de tout ce qu'elle croit posséder et estime n'avoir besoin de rien. Comme elle connaît peu son véritable état ! Elle n'a pas le sentiment de sa misère, de sa pauvreté, de son aveuglement. Elle ne sait pas ce qui est selon la pensée de Dieu. « Tout y était, a-t-on dit, obscur quant à la vérité et incertain quant au jugement moral ».

Mais le remède est là pour Laodicée, pour nous aujourd'hui : « Je te conseille d'acheter de moi... un collyre pour oindre tes yeux afin que tu voies ». Il faut aller à Lui, car quelle valeur aurait ce qui ne vient pas de Lui ? Pour « acheter » il faut payer, et le prix, c'est le renoncement à tout ce qui plaît au cœur naturel, au monde et à ses convoitises, à tout ce qui est de la chair, même la chair sous son caractère religieux, car c'est toujours la chair. À Laodicée, on avait cherché les satisfactions de son cœur, on s'était laissé guider par ses propres sentiments, on n'avait pensé qu'à soi, au fond. Il faut porter le fer rouge à tout cela, réaliser Rom. 6:11 ; Gal. 2:19-20 ; 5:24-25 ; 6:14, quelque douloureux que ce puisse être pour la chair. Puis le cœur se tourne vers Christ ! Plus d'aveuglement lorsque l'œil est fixé sur ce seul objet ! — « La lampe du corps, c'est l'œil ; si donc ton œil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière » (Matt. 6:22). Rien alors n'entrave plus l'activité du Saint Esprit qui peut agir sans être contristé, et qui vient occuper le cœur de Christ. Les yeux ouverts par le divin collyre, le discernement spirituel résultant de ce que nous avons « l'onction la part du Saint » est retrouvé.

3 Ressources

Toutes les ressources nécessaires sont à notre disposition : « Sa divine puissance nous a donné tout ce qui regarde la vie et la piété ».

Nous sommes inexcusables et combien coupables si nous ne les utilisons pas. Participants de la nature divine, la nature morale de Dieu, nous sommes rendus capables, par l'action du Saint Esprit en nous, de produire les fruits de cette nature, de joindre l'un à l'autre ses caractères : vertu, connaissance, tempérance, patience, piété, affection fraternelle, amour. Si ces choses sont en nous et y abondent, nous manifesterons une sainte activité et nous porterons des fruits dans ce qui est vraiment la vie chrétienne : la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. Nous ne serons plus, alors, semblables à « de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine... », mais, « étant vrais dans l'amour, nous croîtrons en toutes choses jusqu'à Lui... » (Éph. 4:13 à 16). « Le connaître, Lui... » (Phil. 3:10) c'est l'objet du chrétien. Cette connaissance est le plus haut degré du développement spirituel : les « pères » connaissent Celui qui est dès le commencement (1 Jean 2). Quel contraste avec l'état d'enfance qui va généralement de pair avec le manque de discernement spirituel ! L'apôtre Pierre ajoute : « celui en qui ces choses ne se trouvent pas est aveugle... » (2 Pierre 1:3 à 11).

Combien nous avons à nous humilier de ce que « ces choses » se trouvent si peu en nous ! Nous manifestons peu ces divers caractères, nous manquons d'amour les uns à l'égard des autres, nous manquons surtout d'un amour vrai. Si nous avions une claire vision spirituelle, nous aurions à l'égard de chacun le comportement adéquat, les paroles appropriées — celles qui sont « dans un esprit de grâce, assaisonnées de sel » (Col. 4:6) — et ainsi, nous serions utiles à nos frères comme à « ceux du dehors », nous agirions en vue de leur bien. C'est ce qui caractérise l'amour selon Dieu.

Mais surtout, le discernement qui nous fait si gravement défaut ouvrirait nos yeux sur notre propre état et, dans le jugement de nous-mêmes, nous irions chercher le secours et les directions auprès de Celui qui veut nous aider et nous conduire.

Quel pas nous aurions déjà fait si nous avions vraiment conscience de ce qui nous concerne, de ce qui concerne nos maisons, nos frères, les assemblées ! C'est par là qu'il faut commencer. Dieu veuille nous exercer chacun à cet égard ! — Écoutons le conseil de Celui qui nous invite à acheter de Lui le collyre pour oindre nos yeux afin que nous puissions voir !

Ce que vous avez entendu dès le commencement par Paul Fuzier

Bibliquest

ME 1949 p. 197. Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 Venir à Celui qui est « dès le commencement »
- 2 Danger de la recherche de nouveautés
- 3 Se nourrir de Christ

1 Revenir à Celui qui est « dès le commencement »

Dès le commencement de l'histoire de l'Église sur la terre, l'ennemi a déployé ses efforts pour essayer de ruiner l'œuvre de Dieu. Déjà l'apôtre Paul avertissait les anciens d'Éphèse : il savait qu'après son départ, entreraient parmi eux des loups redoutables qui n'épargneraient pas le troupeau — et que, par ailleurs, d'entre eux se lèveraient des hommes qui annonceraient des doctrines perverses pour attirer les âmes après eux. En présence de ce danger il y avait pour ces croyants, à la fois une ressource et une responsabilité. Une ressource : Dieu et sa Parole. Une responsabilité : veiller, en se souvenant des avertissements de l'apôtre (Actes 20:29-32). Assauts du dehors, ruses et artifices au dedans, c'est toujours la même double activité de l'ennemi dans tous les temps. La seconde n'est-elle pas la plus dangereuse ? C'est contre elle que l'apôtre Jean met en garde ceux auxquels il adresse sa première épître : « Maintenant aussi, il y a plusieurs antichrists... ils sont sortis du milieu de nous » (1 Jean 2:18-19) : Ces faux docteurs apportaient un enseignement nouveau, susceptible de séduire les âmes et qui, en fait, avait pour résultat de les détourner de « Celui qui est dès le commencement ». — Aussi, dans cette épître, l'apôtre insiste sur la nécessité, pour le croyant fidèle, de s'attacher à ce qu'il a entendu dès le commencement. C'est, en définitive, la même ressource et la même responsabilité que celles présentées par l'apôtre Paul.

La ressource que l'apôtre Jean indique dans sa première épître offre un double caractère, un caractère négatif et un caractère positif. Il commence sa lettre par cette parole : « Ce qui était dès le commencement... », et il la termine par celle-ci : « Enfants, gardez-vous des idoles ». — Se garder des idoles, c'est ne laisser pénétrer dans nos cœurs rien de ce qui y prendrait la place de Christ. Ces idoles sont parfois des choses qui ne sont pas manifestement mauvaises : il faut cependant nous en séparer si elles nous voilent la personne de notre Sauveur. Une même chose peut être d'ailleurs une idole pour quelqu'un, tandis qu'elle ne le sera pas pour un autre. Il n'est donc pas possible d'énumérer les idoles dont il faut se garder : chacun doit avoir affaire avec le Seigneur à ce sujet et s'examiner soigneusement devant Lui. Demeurer attaché à ce qui est dès le commencement, c'est s'en tenir aux vérités enseignées par le Seigneur lui-même quand Il était sur la terre et par les apôtres inspirés. C'est ce que nous avons reçu par la Parole et par le ministère, oral et écrit, d'ouvriers fidèles, suscités par le Maître pour « exposer justement la parole de la vérité » (2 Tim. 2:15).

2 Danger de la recherche de nouveautés

Ce qui caractérise la chair, vue sous son aspect religieux, c'est un besoin d'activité comme aussi le désir d'entendre ou de dire des choses nouvelles. N'oublions pas qu'en vue d'accomplir ses desseins, l'ennemi se sert parfois de l'activité de la chair chez un croyant ; l'histoire de Pierre nous en offre un exemple bien connu (Matt. 16:23). Cela nous montre combien nous avons à veiller ! — Le service de la Parole est toujours, mais dans l'Assemblée d'une façon particulière, une chose extrêmement sérieuse. 1 Pierre 4:11 donne à cet égard un enseignement qu'il convient de méditer souvent. Parler « comme oracle de Dieu » c'est non seulement parler conformément aux Écritures, mais encore donner ce que Dieu veut donner à l'instant même. Quelle responsabilité pour celui qui ouvre la bouche dans l'Assemblée ! Y sommes-nous assez attentifs ? La Parole est une épée (Héb. 4:12), mais c'est l'épée de l'Esprit (Éph. 6:17). Nous ne devons donc nous en servir que dans la dépendance et sous l'action du saint Esprit. Il est nécessaire de le réaliser pratiquement pour être gardé de présenter ce qui viendrait de la chair — pour être gardé surtout de donner des nouveautés qui ne sont généralement rien autre que le fruit de notre imagination. Cela plaît au cœur naturel : n'y aurait-il pas quelque idole » cachée dont il faudrait se séparer ? Les choses nouvelles piquent la curiosité peut-être, mais n'édifient pas. Or, le but de toute action dans le rassemblement des saints, n'est-il pas l'édification de l'assemblée ? (1 Cor. 14).

Après avoir insisté sur le fait que tout dans l'assemblée doit être fait pour l'édification, un de nos conducteurs beaucoup apprécié écrit ceci : « Je pourrais dire ici que cela devrait en principe nous garder de l'envie de nous singulariser parmi les saints : telle, parmi les jeunes, la vanité de parler sur des passages difficiles. Sans doute, en insistant sur des portions de la Parole de Dieu qui revêtent ce caractère, on créera en passant une sorte d'intérêt factice, et de même en donnant d'un texte simple une application à laquelle personne n'avait songé auparavant. Ceci m'a toujours paru très mesquin ; je suis persuadé, en outre, que cela montre une absence à la fois de jugement de soi-même et du sérieux désir d'édifier les saints. Ce qu'il faut rechercher c'est ce qui fera connaître Dieu... Quant à la nouveauté dans la prédication, ayant la prétention d'être originale, elle peut être ingénieuse et inattendue comme un feu d'artifice ; mais qu'est-ce, si nous ne pouvons nous y fier, ou savoir si elle est vraie ou fausse ? Combien les voies de Dieu en Christ sont différentes ! J'ai parlé de cela dans le but de donner une forme pratique au principe même qui était en question chez les Corinthiens. Ils étaient occupés de ce qui pouvait frapper et surprendre, et non de ce qui devait aider à la croissance de l'âme dans la connaissance de Dieu » (L'action du Saint Esprit dans l'Assemblée, par W. K., Messenger Évangélique 1930 p. 324).

3 Se nourrir de Christ

« Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive », a dit le Seigneur. Le résultat sera celui-ci « des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » (Jean 7:37-38). C'est bien dans la mesure dans laquelle l'âme aura été occupée de Lui et rafraîchie par Lui, que Christ pourra être présenté. Il est « Celui qui est dès le commencement », la seule nourriture dont nous ayons besoin. Et le plus haut degré de développeraient spirituel, c'est de le connaître, Lui (1 Jean 2:13-14).

Nous comprenons donc l'importance de la nourriture que nous donnons à notre esprit. Bien des lectures intéressent, car elles présentent des nouveautés, mais ce n'est pas « le pur lait intellectuel » qui nous fera croître « par lui à salut » (1 Pierre 2:2), c'est l'aliment de la chair religieuse. Souvenons-nous de 2 Rois 4:38-44 : quand on s'éloigne de Guilgal, quand la chair n'est pas jugée et mise de côté, on cesse de s'attendre au Seigneur pour être nourri par Lui, et, avec témérité, on va chercher des coloquintes sauvages. On ne les connaissait pas ! Nourriture nouvelle. Mais le résultat est certain : la mort est dans la marmite ! Il faut apporter, en figure, le Fils de Dieu dans son humanité parfaite pour que l'âme soit à nouveau nourrie. Contraste frappant : celui qui apporte la vraie nourriture au peuple de Dieu, c'est celui de l'activité duquel on ne parle pas, qui est, demeuré à Baal-Shalisha, sans doute dans le secret et la communion avec Dieu, et qui apporte, en figure, « Celui qui est dès le commencement », Christ dans ses souffrances et dans sa mort, Christ ressuscité et glorifié, Christ le pain de vie. Alors, le peuple est rassasié.

« Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous : si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père » (1 Jean 2:24).

« NE VOUS CONFORMEZ PAS À CE SIÈCLE » Rom. 12:2 — Le gouvernement de Dieu par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1944 p. 144

Table des matières

- 1 Pas du monde
- 2 Écouter les avertissements
- 3 La grâce de Dieu et son gouvernement, ou discipline
- 4 Comprendre les motifs du gouvernement de Dieu
- 5 Gouvernement de Dieu sur la terre et sort éternel
- 6 Gouvernement de Dieu sur l'un, servant d'avertissement aux autres

1 Pas du monde

Le Seigneur lui-même, dans la prière qu'il adressait au Père en notre faveur, a défini notre position ici-bas : « Moi, je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal. Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. » (Jean 17:14-16). Dans cette prière, Il nous place dans la même position que Lui devant le Père, mais aussi devant le monde. Combien peu cette position a été comprise, moins encore réalisée ! Dans le monde, mais pas du monde. Les circonstances qui auraient dû nous détacher de ce système dont Satan est le prince ont, au contraire, accentué notre conformité à lui. Le mal fait des progrès rapides et rend plus actuelle que jamais l'exhortation de Rom. 12:2 : « Ne vous conformez pas à ce siècle ; mais soyez transformés par le renouvellement de votre entendement, pour que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, bonne et agréable et parfaite. »

Que l'on nous permette de rappeler, en rapport avec cette exhortation de l'apôtre, divers articles de quelques-uns de nos conducteurs : *Messenger Évangélique*, année 1918, page 33 ; année 1919, pages 255 et 361 ; année 1925, pages 207 et 380. Puisse-t-on nous souvenir de ceux qui, fidèlement, nous ont « annoncé la Parole de Dieu », qui ont marché dans le chemin de la séparation du monde et de ses principes, afin que « considérant l'issue de leur conduite » nous imitions leur foi ! (Héb. 13:7). Relisons ces articles ; les enseignements qu'ils nous donnent sont encore davantage pour aujourd'hui qu'ils n'étaient pour hier. Citons encore celui-ci, tout récent : « Il saisit un chien par les oreilles » (*Messenger Évangélique*, année 1943, page 211). Des circonstances particulièrement douloureuses viennent de nous fournir de saisissantes illustrations de ce verset 17 de Proverbes 26.

2 Écouter les avertissements

Hélas ! généralement, nous lisons et nous passons... Nous nous arrêtons souvent bien peu sur les avertissements que Dieu nous donne par le moyen de sa Parole ou des écrits qu'il met à notre disposition. En vérité, notre négligence est grandement coupable ! Comment nous étonner alors, lorsque nous moissonnons ce que nous avons semé ? — Il y a même parfois, plus que de l'indifférence. L'ennemi nous pousse à raisonner avec la Parole, c'est toujours « Quoi, Dieu a dit ?... » Mais Dieu nous montre dans les Écritures ce qu'il peut en coûter de raisonner et de désobéir. Il place aussi, sur notre route, des exemples qui sont autant d'avertissements — et il en est certains dont la solennité devrait nous rendre sérieux et attentifs. Considérons-les, non dans l'esprit qui conduirait à jeter la pierre à celui-ci ou à celui-là, mais avec le sentiment profond que Dieu nous parle, nous rappelant que « notre bourgeoisie est dans les cieux » et nous exhortant à penser « aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre » (Phil. 3:20 ; Col. 3:2).

3 La grâce de Dieu et son gouvernement, ou discipline

Sans doute, la grâce de Dieu demeure, elle s'est exercée à l'égard d'Adam, de Moïse ou de David et elle s'exerce sans cesse à notre égard, mais il y a aussi son gouvernement inflexible ; Adam, Moïse et David ont dû l'expérimenter et il en est de même pour nous. Le gouvernement de Dieu comprend à la fois des lois auxquelles nul homme ne peut échapper et la discipline à laquelle sont soumis tous les croyants. Le principe de ces lois générales nous est donné dans l'épître aux Galates : « Ne soyez pas séduits ; on ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera. Car celui qui sème pour sa propre chair moissonnera de la chair la corruption ; mais celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle. » (6:7, 8). Hébr. 12 nous parle de la discipline qui est la part spéciale des enfants de Dieu (v. 8) ; elle est vue sous deux aspects : elle est éducative et corrective, c'est-à-dire qu'elle embrasse, d'une part, tout ce que Dieu nous dispense pour nous former, nous instruire, nous éduquer et, d'autre part, les divers châtiments dont Il doit nous frapper quand nous avons besoin d'être repris. Il nous discipline « pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté » (v. 10). Ce n'est pas en cherchant à obéir à une loi que nous pourrions réaliser une marche dans la sainteté pratique, c'est seulement en laissant la vie divine agir en nous. Lorsque la vieille nature s'y oppose, la discipline devient nécessaire pour briser la chair, nous conduisant par ce moyen à « être saints comme Il est saint » (1 Pierre 1:14-17). Si nous sommes soumis, « nous vivrons » (Héb. 12:9) : d'une part, la discipline développe la vie spirituelle, d'autre part, elle peut aller jusqu'à la mort du corps — la soumission nous fera éviter cette triste fin et ainsi nous fera vivre. C'est dans ce double sens qu'il est dit : « et nous vivrons ».

Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera ! Dieu nous le rappelle d'une façon qui doit nous conduire à trembler, chacun pour soi, en pensant à ce que nous sommes et à ce que nous semons... Nous pouvons, dans notre folie, raisonner avec la Parole, l'interpréter d'une façon qui nous convienne et nous permette de faire ce qui nous plaît (car, en définitive, tout se ramène à cela), soyons bien assurés que ce n'est jamais nous qui aurons le dernier mot ! — Dieu usera de patience avant d'intervenir (Luc 18:7). Il pourra pardonner en grâce et selon la grandeur de ses bontés, mais nous aurons à subir les conséquences de nos fautes sous son juste gouvernement. On s'est parfois servi de cette image pour illustrer cette vérité : un fils jette en terre de la mauvaise semence alors que son père l'avait envoyé semer du blé. S'il confesse sa désobéissance, il trouvera certainement de la grâce dans le cœur de son père et sera pardonné. Mais qu'en sera-t-il au jour de la moisson ? Bien que jouissant d'un pardon sans réserve, le fils n'en éprouvera pas moins l'amertume d'avoir désobéi ; il récoltera ce qu'il a semé.

4 Comprendre les motifs du gouvernement de Dieu

Il est difficile de discerner les motifs pour lesquels Dieu a dû agir en gouvernement à l'égard de l'un des siens. Cela demande une grande spiritualité et une communion intime avec le Seigneur : « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14). « Les hommes adonnés au mal ne comprennent pas le juste jugement, mais ceux qui cherchent l'Éternel comprennent tout » (Proverbes 28:5). « Le cœur du sage connaît le temps et le jugement » (Ecclésiaste 8:5). — Mais la chose importante est de savoir discerner ce que Dieu veut nous dire à chacun lorsqu'il agit en gouvernement et en discipline à l'égard de l'un de ses enfants — car il y a certainement une leçon à retirer pour chacun. Nous n'avons peut-être pas fait exactement ce qu'avait fait celui qui a été frappé, mais considérons bien nos voies : n'avons-nous pas fait pis à d'autres égards ? La tendance naturelle de nos cœurs est de chercher ce que

les autres ont à apprendre — et nous nous trompons si facilement en cela... au lieu de regarder à nous-mêmes pour voir ce qu'il y a à juger dans notre propre cœur.

Nous passons aussi, bien souvent, avec quelque légèreté sur les circonstances dans lesquelles le gouvernement de Dieu s'exerce envers nous : ne pas y voir Sa main serait « mépriser la discipline ». Le danger opposé serait de ne pas y reconnaître le cœur du Père ; alors, nous perdons courage. Ce qu'il convient de faire c'est d'être exercés par la discipline pour apprendre tout ce que le Seigneur veut nous enseigner par son moyen (Héb. 12:5 et 11).

5 *Gouvernement de Dieu sur la terre et sort éternel*

L'exercice du gouvernement de Dieu ne touche en rien à la question du salut. Dans des cas comme ceux de Nadab et Abihu, Coré et son assemblée, Acan et les siens, Ananias et Sapphira, ou encore de ceux qui furent retirés pour avoir méconnu le caractère de sainteté de la table du Seigneur, la question du salut de l'âme n'est jamais mise en cause. Nous sommes seulement invités à y voir des actes solennels du gouvernement de Dieu au milieu de son peuple ou de l'Assemblée.

Mais il y a une objection parfois entendue : du moment que la question du salut n'est pas soulevée, celui qui est retiré — si solennellement que ce soit — jouit du repos, attendant la gloire. Pour lui aussi, mourir est un gain. Il ne peut donc y avoir acte du gouvernement de Dieu ou châtiment exercé puisque l'effet de cet acte ou de ce châtiment serait d'introduire celui qui en est l'objet dans une condition meilleure, dans la félicité de la maison du Père. Cette argumentation mélange dangereusement des choses tout à fait différentes. Elle est d'ailleurs — et cela doit suffire — en opposition complète avec ce que nous enseigne la Parole : si elle devait être retenue, il n'y aurait donc jamais aucun acte du gouvernement de Dieu qui irait jusqu'à la mort d'un croyant et il n'y aurait eu aucun acte du gouvernement divin dans les divers cas que nous venons de rappeler ! Enfin, ne perdons pas de vue la pensée si sérieuse du tribunal de Christ (2 Cor. 5:10) et n'oublions pas qu'il est dit de celui qui est sauvé comme à travers le feu qu'il en éprouvera une perte (1 Cor. 3:15). C'est une perte pour l'éternité !

6 *Gouvernement de Dieu sur l'un, servant d'avertissement aux autres*

Nous voudrions surtout souligner que dans les divers cas présentés par la Parole, l'acte du gouvernement de Dieu nous est donné comme constituant un avertissement solennel pour le peuple ou pour l'assemblée (Lév. 10:3 ; Nomb. 16:24-40 ; Josué 7:24-26 ; Actes 5:5 et 11 ; 1 Cor. 11:30-34). C'est donc bien comme étant un avertissement de Dieu pour nous qu'il nous faut considérer de tels actes du gouvernement divin. Les avertissements actuels nous sont nécessaires — ils sont d'autant plus nécessaires et d'autant plus solennels que nous sommes allés très loin sur le chemin de la conformité au monde, sous les prétextes les plus variés. Nous nous occupons de bien des choses qui ne nous concernent pas et nous nous en excusons en disant que nous n'y mettons pas notre cœur.... Quel profit peut-il donc y avoir à occuper notre esprit de ce que nous reconnaissons mauvais pour notre cœur ? — Mais aussi, le cœur suit vite l'esprit. Nous finissons par nous intéresser à ce qui ne devrait avoir aucun intérêt pour nous et à prendre hardiment parti soit pour l'un, soit pour l'autre dans des querelles dont nous ne redirons jamais assez qu'elles ne sont pas les nôtres. Nous agissons alors exactement comme le monde et on serait bien en peine de dire de nous ce que l'on disait de Pierre et de Jean (Actes 4:13). Aussi, d'humiliantes et douloureuses conséquences sont sous nos yeux et affligent nos cœurs : des cas identiques sont peut-être fréquents dans le monde, mais on peut se demander si on en avait déjà vu de semblables dans l'Assemblée de Dieu. « À toi, Seigneur, la justice, et à nous la confusion de face, comme elle est aujourd'hui » (Dan. 9:7). « Ne te souviens pas contre nous des iniquités anciennes ; que tes compassions viennent en hâte au-devant de nous, car nous sommes devenus fort misérables. Aide-nous, ô Dieu de notre salut. ! à cause de la gloire de ton nom ; et délivre-nous, et pardonne nos péchés, à cause de ton nom » (Ps. 79:8, 9).

NE CRAIGNEZ PAS LEURS CRAINTES — 1 Pierre 3:14 par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1957 p. 3

Tables des matières

- 1 Le passé
- 1.1 Compter les bienfaits de Dieu
- 1.2 Ce que nous avons été pour Dieu
- 2 L'avenir : Qu'est-ce qui nous attend ?
- 3 Inquiétude du monde, espérance et paix pour le chrétien

1 Le passé

1.1 Compter les bienfaits de Dieu

Nous voici parvenus à une nouvelle étape, une année vient de se terminer. Essayons de la revivre, repassant dans nos esprits et dans nos cœurs les diverses circonstances qui l'ont marquée. Sans doute y a-t-il eu des difficultés d'ordre matériel ou spirituel, pour la plupart d'entre nous ; certains ont été spécialement éprouvés par la maladie ou le deuil, d'autres ont vu partir au loin, qui un fils, qui un époux. Luttés, combats, peines, séparations, tel est le lot commun des hommes cheminant sur une terre où partout se voient les conséquences du péché, et les croyants n'en sont pas épargnés. Mais peut-être l'année qui a pris fin a-t-elle comporté, plus que d'autres, sujets d'exercice et épreuves douloureuses.

Que pourtant nos larmes ne soient pas notre pain ! Ce n'est pas de nos tristesses qu'il convient de nous nourrir. Pensons à tous les soins éprouvés de la part du Seigneur ! N'a-t-Il pas été fidèle à ses promesses ? Sa grâce n'a-t-elle pas accompagné, précédé chacun des siens ? Que d'expériences précieuses faites dans des moments difficiles ! Pouvons-nous les évoquer sans une profonde reconnaissance ? Comptons les bienfaits de Dieu, quotidiennement éprouvés durant cette année écoulée et nous serons confondus en considérant tout ce qu'Il a fait, tout ce qu'Il a été pour nous. Et qu'ainsi la louange s'élève de nos cœurs vers Lui !

1.2 Ce que nous avons été pour Dieu

Mais aussi, demandons-nous ce que nous, nous avons été pour Lui. Sans doute nous ne pourrions le faire qu'avec une réelle humiliation ! Le chemin parcouru n'est-il pas marqué de bien des faux pas ? Que d'inconséquences à confesser, de manquements graves peut-être ! Et même, avons-nous su jouir de tous les privilèges accordés, saisir les occasions de Le servir ? Avons-nous appris quelque chose de Lui, soit dans l'épreuve soit dans la prospérité ? Avons-nous progressé spirituellement, de telle manière que nous puissions mieux discerner et le caractère du monde, dans lequel nous avons à cheminer selon Jean 17:14-16, et le caractère si sérieux des temps auxquels nous sommes parvenus ? Que de questions encore chacun peut avoir à se poser ! Dieu soit béni de ce que, malgré tout : « Il ne nous a pas fait selon nos péchés, et ne nous a pas rendu selon nos iniquités » (Ps. 103:10), de ce que, jour après jour, Il a voulu nous secourir, manifestant sa puissance dans notre infirmité !

2 *L'avenir : Qu'est-ce qui nous attend ?*

Et maintenant, il faut regarder en avant. Que sera pour chacun de nous l'année qui commence ? Nul autre que Dieu ne le sait. Mais qu'attendons-nous ici-bas ? Des jours faciles, une existence sans épreuves d'aucune sorte, un ciel toujours serein ? Certes, nos cœurs le désirent, mais nous irions au-devant de pénibles déceptions si nous comptons sur cela. « Vous avez de la tribulation dans le monde », a dit le Seigneur à ses disciples avant de les quitter ; d'autre part, le caractère des temps actuels est particulièrement sérieux.

Puisse-t-il y avoir, parmi le peuple de Dieu, beaucoup de croyants semblables aux « fils d'Issacar, qui savaient discerner les temps pour savoir ce que devait faire Israël » ! Ce discernement des temps n'était donc pas pour la satisfaction d'une certaine curiosité, mais en vue d'un but pratique (1 Chron. 12:32).

Nous sommes près d'arriver. Le Seigneur va réaliser sa promesse : « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi : afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:3). Il vient pour nous ravir à sa rencontre en l'air, puis Il exercera ses jugements sur ce monde avant d'y établir son règne. Il semble sans doute que déjà se dessinent, à grands traits, certains des événements prophétiques. Mais gardons-nous de considérer les événements qui se déroulent actuellement, d'étudier leur évolution en cherchant à y voir la confirmation de la parole prophétique, sans observer en cela la plus grande prudence. N'oublions pas que nous sommes dans une période des voies de Dieu qui a été appelée la « parenthèse de l'Église », période durant laquelle les temps prophétiques ne sont pas comptés. Le cours des événements de la prophétie reprendra après l'enlèvement des saints à la venue du Seigneur. D'autre part, et c'est là un danger souvent sous-estimé, l'ennemi s'emploie à nous arrêter sur les événements, à nous en occuper outre mesure, afin de nous empêcher de regarder en haut. En considérant le déroulement des circonstances qui suivront l'enlèvement de l'Église et aboutiront à 2 Pierre 3:10, il nous convient non pas de chercher à savoir ce que les hommes ignorent et voudraient tellement connaître, mais de retenir et de mettre en pratique les exhortations de l'apôtre : « Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous et les éléments embrasés se fondront. Mais, selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite. C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix » (2 Pierre 3:11-14). Tel est le but pratique en vue duquel nous sont donnés la prophétie et le discernement des temps.

3 *Inquiétude du monde, espérance et paix pour le chrétien*

Que les événements actuels épouvantent les hommes de ce monde, cela ne saurait nous étonner ! Bien qu'ils essaient de se rassurer en affirmant avec plus ou moins de conviction, qu'ils vont vers une ère de progrès et de paix, ils pressentent pourtant des jours sombres. Et encore, les plus noirs de leurs pressentiments sont loin de leur donner une idée de ce que sera « l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre », « heure » dont nous serons « gardés » parce que le Seigneur, fidèle à sa promesse, nous aura auparavant ravés dans les demeures d'en haut (Apoc. 3:10, 11). Ayant une telle espérance, pourrions-nous nous associer au monde dans les craintes qu'il éprouve ? « Ne craignez pas leurs craintes, et ne soyez pas troublés, mais sanctifiez le Seigneur le Christ dans vos cœurs » (1 Pierre 3:14). Dieu veuille que cette parole soit sans cesse présente à nos esprits tout au long de l'année qui commence, si le Seigneur nous laisse ici-bas jusqu'à son terme !

Les circonstances qui remplissent ce monde d'inquiétude et d'angoisse doivent laisser le croyant en paix ; elles lui disent tout au contraire que la délivrance est proche. Lorsque le peuple, quittant le pays d'Égypte, allait traverser la mer Rouge, la colonne de nuée était ténèbres pour les Égyptiens tandis que, pour les Israélites, « elle éclairait la nuit » (Exode 14:19:20). De même encore, dans un temps qui suivra l'enlèvement des saints à la venue du Seigneur et précédera son apparition en gloire, la terreur des hommes sera, pour le résidu pieux, le signe que la délivrance est proche : « Et il y aura des signes dans le soleil et la lune et les étoiles, et sur la terre une angoisse des nations en perplexité devant le grand bruit de la mer et des flots, les hommes rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitée, car les puissances des cieux seront ébranlées » ; mais « quand ces choses commenceront à arriver », est-il dit au résidu fidèle de la fin, « regardez en haut, et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche ». « Et alors on verra le fils de l'homme venant sur une nuée avec puissance et une grande gloire » (Luc 21:25-28). Il apparaîtra pour établir son glorieux règne de justice et de paix.

Dieu nous garde de tout découragement, de toute crainte, de tout effroi ! Qu'Il veuille soutenir et fortifier notre foi dans l'épreuve, nous accordant la grâce d'en sortir spirituellement enrichis ! Et puissions-nous, ne craignant pas « leurs craintes », « sanctifier le Seigneur le Christ dans nos cœurs » !

CROÎTRE DANS SA CONNAISSANCE par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1944 p. 283

Table des matières

- 1 L'aspiration de l'apôtre Paul : connaître Christ
- 2 Croître dans la connaissance de Christ : Exhortations et progrès de Pierre
 - 2.1 Luc 5:1-11 — Pierre découvre le Sauveur
 - 2.2 Matthieu 14 — Pierre et la puissance d'amour du Seigneur et Sauveur
 - 2.3 Matthieu 16 — Pierre et le Seigneur comme Fils de Dieu
 - 2.4 Matthieu 17 — Pierre et la communion avec le Père au sujet du Fils
 - 2.5 Matthieu 17 — Pierre associé au Seigneur comme fils
 - 2.6 Luc 22 et Jean 13 — Pierre et le Seigneur comme Souverain sacrificateur
 - 2.7 Jean 21 — Pierre et le Seigneur qui restaure et prépare au service
- 3 Notre croissance dans la connaissance de Christ
 - 3.1 Au travers des circonstances
 - 3.2 Au travers des Écritures
 - 3.3 Connaissance pratique de Christ
- 4 Résultat de la croissance dans la connaissance de Christ : Culte et adoration

Par grâce, il nous a été accordé de « discerner le Fils » et de croire en Lui. Nous avons ainsi la vie éternelle, c'est la volonté du Père ! (Jean 6:40). C'est ensuite le désir du cœur du Père de nous amener à fixer les yeux sur Jésus et à faire des progrès dans la connaissance de sa Personne.

1 **L'aspiration de l'apôtre Paul : connaître Christ**

L'apôtre Paul exprime, dans l'épître aux Philippiens, ce à quoi aspire le chrétien : « Le connaître, Lui » (3:10). Il nous montre ce que doit être sa seule préoccupation : chercher à connaître Christ, fixer sur Lui ses regards, faire de Lui le seul objet de son cœur. Dans le chap. 8 de l'épître aux Romains, il définit la position du nouvel homme, il la rappelle dans le chap. 3 de l'épître aux Philippiens « trouvé en Lui » (v. 9), il nous expose en outre ce que doit être la marche pratique qui convient à un tel homme. Cette épître n'est cependant pas une théorie, la description d'une marche proposée, mais qu'il est plus ou moins difficile de réaliser : l'apôtre l'a réalisée lui-même. Et il faut bien remarquer que dans cette épître (comme aussi dans les deux épîtres aux Thessaloniens et dans l'épître à Philémon) il ne prend pas le titre d'apôtre. Nous aurions pu penser, un effet, que seul un apôtre pouvait manifester de tels caractères dans la vie pratique. Mais non, c'est un croyant, un « esclave de Jésus Christ » qui est devant nous comme exemple de la vie d'un chrétien, nous présentant la marche d'un homme céleste à travers ce monde. Il nous dit quelle est sa position : en Christ — son objet : connaître Christ — son espérance : être rendu semblable à Christ. Notre position est parfaite en vertu de l'amour de la croix, notre espérance aura sa pleine réalisation : nous Lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'Il est. Mais quel est notre seul objet : est-ce bien de connaître Christ ?

2 **Croître dans la connaissance de Christ : Exhortations et progrès de Pierre**

Lorsque l'apôtre Pierre termine sa deuxième épître, il nous adresse cette exhortation : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (3:18). Ce sont ses dernières paroles, les dernières qui nous aient été conservées ! Nous avons tous le souvenir des dernières paroles qui nous ont été dites par des êtres chers, alors qu'ils arrivaient au bout de la course. Quel prix elles ont pour nous ! Elles sont ineffaçables de notre souvenir. Ne devrait-il pas en être de même pour celles qui nous ont été adressées par l'apôtre Pierre, alors que sa carrière était tout près de son terme ?

S'il peut ainsi nous exhorter à croître dans la grâce et dans la connaissance de Christ, s'il veut fixer dans notre pensée cette chose importante par-dessus tout, n'est-ce pas parce qu'il en avait réalisé lui-même toute la nécessité et toute la valeur ? Combien il est instructif de suivre les diverses étapes de la vie de l'apôtre, telles qu'elles nous sont retracées dans les Évangiles ! Nous y verrons quels progrès Pierre a été amené à faire dans la connaissance de la personne du Seigneur Jésus.

2.1 **Luc 5:1-11 — Pierre découvre le Sauveur**

Tout d'abord — et c'est bien par là qu'il faut commencer — il a appris à le connaître comme Sauveur. Tandis qu'il était occupé à laver ses filets, sur les rives du lac de Génésareth, le Seigneur monte dans sa nacelle et le prie, en premier lieu, de s'éloigner un peu de terre, puis, après qu'il eût enseigné les foules, de « mener en pleine eau ». Là, Il va se révéler à Simon en même temps qu'Il l'amènera à se connaître lui-même. Cette double connaissance est exprimée dans les paroles prononcées aux genoux de Jésus : « Seigneur, retire-toi de moi ; car je suis un homme pécheur ». Le Seigneur ne se retirera pas. Bien au contraire, Il a une parole qui remplira de paix le cœur de Simon et apaisera sa conscience angoissée : « Ne crains pas... » Quelle connaissance que celle de la personne du Sauveur par une âme qui a été amenée au sentiment de son état de péché ! Elle nous conduit à tout quitter pour Le suivre. Le cœur a trouvé un objet ! (Luc 5:1-11).

Dans le chemin dans lequel Il nous engage ainsi à Sa suite, toutes nos circonstances seront dirigées par Lui pour nous faire progresser dans Sa connaissance. Ce fut le cas pour Pierre.

2.2 **Matthieu 14 — Pierre et la puissance d'amour du Seigneur et Sauveur**

Avec les autres disciples (Matt. 14), sur l'ordre du Seigneur, Pierre est monté dans une nacelle pour passer à l'autre rive. Mais le vent est contraire et la tempête fait rage. Lorsqu'à la quatrième veille de la nuit, Jésus vient vers eux, marchant sur la mer, ils sont troublés et disent : « C'est un fantôme ». Mais Jésus est là pour calmer les craintes et les angoisses des siens : « Ayez bon courage ; c'est moi, n'ayez point de peur ». Qu'il est doux de le connaître sous ce caractère ! Sympathie précieuse de son cœur toujours prêt à nous encourager par sa présence et à nous reconforter avec des paroles qui nous font du bien ! Pierre connaîtra plus encore que Sa sympathie : la puissance de Son bras ! Son désir est d'aller vers Jésus. Il est le but qu'il souhaite atteindre, car c'est vers Lui que son cœur est attiré. Et s'il y a des difficultés, il sait que sa parole est suffisante pour les vaincre : il a déjà expérimenté l'autorité de cette parole dans la scène de Luc 5:1-11. Aussi, il peut dire avec confiance : « Seigneur, si c'est Toi, commande-moi d'aller à Toi sur les eaux ». Quand le Seigneur a dit : viens ! Pierre quitte la nacelle — seul endroit d'apparente sécurité sur cette mer tourmentée — sans aucune crainte. Les yeux fixés sur Jésus, il a ainsi la puissance de marcher sur les eaux pour aller jusqu'à Lui. De même que lui, le croyant peut dominer les circonstances s'il sait détourner ses regards d'elles et les diriger vers Jésus seul. Pierre commence à enfoncer lorsqu'il regarde aux vents et à la mer. Quel avertissement pour nous ! Dans les difficultés, la seule chose à ne pas perdre de vue est précisément la seule que nous oublions : la puissance de notre Dieu. Mais au travers de notre faiblesse et de notre manque de foi, nous apprenons à connaître le Seigneur dans sa puissance et dans son amour — nous apprenons à le connaître comme Celui dont Darius pouvait dire : « Il sauve et Il délivre ! » (Daniel 6:27).

À l'appel de Pierre, Jésus « étendant la main le prit... » (Matt. 14:22-33). Il n'a eu qu'à étendre la main ! C'est donc que Pierre était tout près d'arriver : un instant de foi de plus et il n'aurait pas enfoncé. Regardons-nous aux circonstances alors que nous sommes si près d'atteindre le but ? — quoiqu'il en soit, si notre faiblesse est grande, si notre foi est petite, si nous sommes souvent en danger de commencer à enfoncer, le Seigneur reste le même ! Il se fait connaître à nous comme le Sauveur toujours fidèle, prêt à nous secourir et à nous tirer hors des eaux.

2.3 **Matthieu 16 — Pierre et le Seigneur comme Fils de Dieu**

Une nouvelle circonstance (Matt. 16:13) permettra à Pierre de connaître le Seigneur Jésus sous un autre caractère : ce qu'il est en lui-même, le Christ, le Fils du Dieu vivant. C'est le Père qui le lui a révélé et le Seigneur ajoute qu'Il est le fondement sur lequel l'assemblée sera bâtie. Bâtie sur ce roc, les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle ! Le fondement de l'assemblée est dans le ciel, au-delà des portes du hadès, c'est ce qui lui donne son caractère céleste. Le croyant est une pierre de cet édifice.

2.4 **Matthieu 17 — Pierre et la communion avec le Père au sujet du Fils**

Sur la montagne de la transfiguration, Pierre fera de nouveaux progrès dans « la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ » : il le contempera comme Celui qui est tout à la fois le centre de la gloire du ciel et le Fils bien-aimé du Père, objet de ses délices éternelles. Il verra alors où aboutit le chemin qui commence à la croix (Matt. 16:21-28). Il apprendra aussi, sur cette montagne, que des hommes sont associés au Fils de l'Homme dans sa gloire. Puis, dans la nuée, il se trouvera dans le lieu même de la communion — communion avec le Père au sujet de son Fils ! (Matt. 17:1-8).

2.5 Matthieu 17 — Pierre associé au Seigneur comme fils

Après que Pierre a répondu inconsidérément aux receveurs des didrachmes, le Seigneur l'a amené à dire que les rois de la terre reçoivent des impôts des étrangers et non de leurs fils, Jésus ajoute : « Les fils en sont donc exempts. Mais afin que nous ne les scandalisons pas, va-t'en à la mer, jette un hameçon, et prends le premier poisson qui montera ; et quand tu lui auras ouvert la bouche, tu y trouveras un statère ; prends-le, et donne-le leur pour moi et pour toi ». Il associe Pierre à Lui-même dans sa position de fils ! (Matt. 17:24-27).

2.6 Luc 22 et Jean 13 — Pierre et le Seigneur comme Souverain sacrificateur

Plus tard, Pierre apprendra encore à connaître Christ comme souverain Sacrificateur, sous les deux grands aspects de Sa sacrification : celle qu'Il exerce pour nous devant Dieu (Héb. 7:25) et celle en vertu de laquelle Il vient nous apporter le secours au moment opportun (Héb. 4:14-16). Le premier côté nous est présenté en Luc 22:31, 32. Pierre ne sait pas encore par quel chemin il aura à passer, mais le Seigneur le sait. À l'avance, Il a prié pour son disciple ! Nous ne savons pas non plus, bien souvent, quelles sont les circonstances qui seront devant nous, mais qu'Il est précieux d'entendre le Seigneur nous dire à chacun : « J'ai prié pour toi ! » Heureux ceux qui le connaissent comme Celui qui intercède en leur faveur ! Il y a, dans sa sacrification, ce précieux côté : au moment du besoin, Il vient au devant de nous pour nous secourir. Alors que Pierre aurait pu penser qu'il n'y avait plus pour lui aucune ressource, « le Seigneur se tournant regarda Pierre » (Luc 22:60-62). Quel regard ! N'était-ce pas là le secours dont il avait besoin ? Ce regard ne disait-il pas au disciple en chute : Tu vois, malgré tout, je t'aime encore, je t'aime toujours ! Aussi, la conscience exercée et labourée sans doute, mais assuré de l'amour de Jésus, Pierre pourra continuer tandis qu'est commencée en lui l'œuvre de la restauration.

Jean 13 nous montre également Pierre apprenant à connaître le Seigneur comme souverain sacrificateur, dans l'aspect secourable de sa sacrification. Sur la montagne de la transfiguration, il avait été introduit dans le lieu même de la communion ; ici, il apprend ce qui est nécessaire pour en jouir, pour y être maintenu ou ramené : la sacrification de Christ.

2.7 Jean 21 — Pierre et le Seigneur qui restaure et prépare au service

Et puis enfin, Jean 21 place devant nous deux scènes remarquables au cours desquelles Pierre va encore gravir quelques degrés dans la connaissance de la personne de Christ. Jésus est là Celui qui lui enseigne comment il pourra servir, de quelle nourriture il aura besoin pour le service — celle qu'Il a préparée pour lui ; Celui qui ensuite le restaure entièrement, lui confiant la nourriture des agneaux, la surveillance des brebis et la nourriture de tout le troupeau. Dans sa mort, il glorifiera Dieu (21:18, 19) : la gloire divine pourra être manifestée dans un vase brisé, n'ayant d'autre force que celle de Dieu et étant entré dans une connaissance toujours plus étendue de la personne de Christ.

Nous avons seulement retracé, à grands traits, quelques scènes de la vie de l'apôtre (dans sa première partie seulement) au cours desquelles il lui a été accordé de faire des progrès dans la connaissance du Seigneur — bien que sans doute il ne soit pas toujours entré dans la pleine compréhension des révélations qui lui étaient faites ; il ne put les saisir que plus tard, après le don du saint Esprit. Nous comprendrons mieux alors la portée de sa dernière exhortation : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ».

3 Notre croissance dans la connaissance de Christ

3.1 Au travers des circonstances

Nous traversons les uns et les autres des circonstances diverses. Les circonstances générales sont les mêmes pour tous — ce sont aujourd'hui des jours d'épreuve — puis il y a celles qui sont particulières à chacun. Nous sommes-nous demandé pourquoi Dieu les permet, et les dirige ainsi ? Certainement parce qu'Il veut les faire concourir à notre bien, en nous apprenant telle ou telle leçon dont nous avons besoin. Sans nul doute aussi parce qu'au travers de tout, Il veut nous faire faire des progrès dans la connaissance de Celui dont Il nous a fait don !

3.2 Au travers des Écritures

Il y a une double connaissance de Christ. Tout d'abord, celle que nous donnent les Écritures. C'est celle dans laquelle Marie était heureuse d'entrer : assise aux pieds de Jésus, elle écoutait sa parole. En l'écoutant, elle apprenait à mieux le connaître. Lisons beaucoup, lisons davantage les Écritures avec le désir d'y chercher Christ, de nous nourrir de Lui dans la Parole, de discerner ses gloires, ses beautés, ses perfections. Contempons-le dans la Parole comme le Sauveur parfait de misérables pécheurs perdus, comme Celui qui veut secourir les siens en détresse, comme le Fils du Dieu vivant, le roc sur lequel est bâtie l'assemblée, comme le centre de la gloire du ciel, le Fils bien-aimé du Père, comme Celui qui a voulu nous associer à Lui dès ici-bas dans la position de Fils de Dieu, comme notre précieux et fidèle souverain sacrificateur, comme Celui qui se plaît à nous confier un service dans ce monde et nous donne toutes les ressources nécessaires pour l'accomplir, comme Celui qui nous relève dans nos chutes ! Connaissance précieuse, en vérité, dans laquelle nous avons tellement besoin de faire des progrès ! Et c'est là le vrai remède à tant de difficultés, de misères et de souffrances sur lesquelles nous gémissons...

3.3 Connaissance pratique de Christ

Mais une telle connaissance, si précieuse qu'elle soit, ne suffit pas. Il en est une autre qui en est, en quelque sorte, l'aboutissement, et le complément. C'est la connaissance pratique ! Dans nos circonstances même, apprendre ce qu'est Jésus, apprendre à le connaître toujours mieux ! C'est souvent dans l'épreuve, quand notre foi est en exercice, que nous faisons à cet égard le plus de progrès. Marie a dû passer par un semblable chemin pour entrer dans une connaissance personnelle plus profonde et plus riche de Celui aux pieds duquel elle avait été assise. Rien de ce qu'aurait pu lui dire Jésus ne lui aurait appris à goûter la sympathie de son cœur, ne lui aurait fait sentir et savourer tout ce qu'il y a en Lui pour les siens, comme elle a pu le faire quand Il était près d'elle, pleurant avec elle ! Riche connaissance du cœur dans laquelle — au travers des larmes souvent — il est si doux de faire des progrès...

Dieu veuille que les jours actuels, si difficiles à tant d'égards, amènent les rachetés du Seigneur à croître dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ !

4 Résultat de la croissance dans la connaissance de Christ : Culte et adoration

Quel en sera le résultat ? Pour Marie, ce fut le parfum de nard pur de grand prix répandu aux pieds du Sauveur ! Ayant appris à le connaître, elle peut exalter et magnifier sa Personne, célébrer son Nom, ce Nom qui est un parfum répandu. Son cœur est rempli à déborder, aussi la louange s'élève et la maison est remplie de l'odeur du parfum ! Oui, les progrès réalisés dans la connaissance de Jésus feront de nous des adorateurs. Pourquoi notre culte est-il souvent si pauvre, si entaché d'infirmité ? Pourquoi n'est-il que trop limité aux quelques instants passés le premier jour de la semaine autour de la table du Seigneur, alors que l'exhortation d'Héb. 13:15

demeure ? C'est bien parce que nous connaissons tellement peu la personne adorable de notre bien-aimé Sauveur ! Si nous le connaissions mieux, murmures et découragement feraient place à une louange incessante, débordant de nos cœurs reconnaissants !
« Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. À lui la gloire, et maintenant et jusqu'au jour d'éternité ! Amen ».

DEUX DANGERS À ÉVITER par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1941 p. 292

Table des matières

- 1 Soumission aux autorités
- 2 Jugement sur une nation et bénédiction à celui qui obéit
- 3 Sujets de rendre grâce à Dieu
- 4 Position du chrétien : avec Christ rejeté

1 Soumission aux autorités

Parmi bien des dangers auxquels nous sommes exposés, il en est deux sur lesquels il peut paraître utile d'arrêter aujourd'hui notre attention. Dans les jours difficiles que nous sommes appelés à vivre, nous entendons souvent des murmures. Beaucoup sont formulés à l'adresse des autorités et il arrive qu'ils sont parfois dans la bouche d'enfants de Dieu. La Parole nous dit cependant : « Ne murmurez pas non plus comme quelques-uns d'eux ont murmuré et ont péri par le destructeur. Or toutes ces choses leur arrivèrent comme types et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints » (1 Cor. 10:10, 11). Murmurer contre les autorités c'est aussi murmurer contre Dieu, car nous lisons : « Que toute âme se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle ; car il n'existe pas d'autorité si ce n'est de par Dieu ; et celles qui existent sont ordonnées de Dieu ; de sorte que celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordonnance de Dieu ; et ceux qui résistent feront venir un jugement sur eux-mêmes » (Rom. 13:1-2). La force et la clarté de ces passages rendent superflu tout commentaire que l'on pourrait y ajouter.

2 Jugement sur une nation et bénédiction à celui qui obéit

Peut-être certains sont-ils, à cet égard, dans des circonstances particulières. Mais là encore, ce qui est arrivé à Israël a été écrit pour nous servir d'instruction et d'avertissement. Le prophète Jérémie s'adresse à Sédécias, roi de Juda, pour lui dire : « Prêtez vos cous au joug du roi de Babylone et servez-le, lui et son peuple, et vous vivrez » (Jér. 27:1-12). Un jugement est décrété sur la nation rebelle (v. 8), tandis qu'une bénédiction est assurée à celui qui obéira (v. 11). Quelle promesse pour le fidèle qui demeure dans la soumission ! Le roi de Babylone était une puissance étrangère devant laquelle il fallait plier, une verge dans la main de l'Éternel. Si Dieu agit de même encore aujourd'hui, le principe qui doit déterminer notre attitude n'est-il pas le même également ?

3 Sujets de rendre grâce à Dieu

Au lieu de murmurer, ne convient-il pas, au contraire, de remercier notre Dieu de ce qu'il nous accorde — dans nos pays, privilégiés malgré tout — des autorités qui nous permettent de nous réunir librement pour le culte, la prière, l'édification ou l'évangélisation et ne nous commandent rien de ce qui serait en contradiction avec la volonté de Dieu exprimée dans sa Parole ? Soyons reconnaissants pour cela et prions — comme l'apôtre nous y exhorte « avant toutes choses » — « pour les rois et pour tous ceux qui sont haut placés, afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille en toute piété et honnêteté, car cela est bon et agréable devant notre Dieu Sauveur » (1 Timothée 2:2).

4 Prendre parti ? — Position du chrétien : avec Christ rejeté

Mais il y a aussi un deuxième écueil tout aussi sérieux. « Faire des tentes », comme l'apôtre Paul (Actes 18:3), être médecin comme Luc (Col. 4:14), c'est exercer un métier ou une profession. Nous sommes appelés à vivre en travaillant de nos propres mains. L'apôtre l'avait fait (Actes 20:34 ; 1 Thess. 2:9 , 2 Thess. 3:8) et cela, afin d'être pour nous un modèle à imiter (2 Thess. 3:9). Mais c'est chose bien différente que de vouloir quitter notre position de chrétiens pour nous ingérer « dans les affaires d'autrui » (1 Pierre 4:15), prenant parti pour l'un ou contre l'autre. Plus tard sans doute, 1 Cor. 6:2 et Apoc. 20:4 auront leur accomplissement. Ce temps n'est pas encore venu et ne viendra qu'avec l'établissement du règne de Celui qui a dit à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean 18:36). Notre place est aujourd'hui avec un roi rejeté.

N'y a-t-il pas eu des difficultés pour des enfants de Dieu, conséquence du fait qu'ils ont quitté leur place ? Souffrir dans le chemin de la fidélité glorifie le Seigneur. Les apôtres se réjouissaient « d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le Nom » (Act. 5:41), et l'apôtre Pierre nous dit : « en tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous » (1 Pierre 4:13). Mais souffrir en raison de notre infidélité, comme « s'ingérant dans les affaires d'autrui » ou du fait de notre position d'insubordination à l'égard des autorités, ne peut que jeter du déshonneur sur le nom de Christ.

Veuille le Seigneur avoir compassion de chacun des siens et user de miséricorde envers nous. Il sait ce que nous sommes, notre faiblesse lui est connue... c'est de son secours que nous avons besoin pour être gardés et conduits dans le sentier étroit de l'obéissance à la Parole.

Discerner les choses excellentes — Philippiens 1:9 à 11 par Paul Fuzier

Bibliquest

ME 1949 p. 113. Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 Rechercher le meilleur
- 2 Que l'amour (pour le Seigneur) abonde de plus en plus
- 3 Amour en connaissance et toute intelligence
- 4 Amour pour le prochain en connaissance et toute intelligence
- 5 Trois résultats
 - 5.1 Pureté
 - 5.2 Préservés des chutes
 - 5.3 Porter du fruit

Nous rappelons, dans le premier numéro du *Messenger Évangélique* de l'année 1947, les paroles de l'apôtre : « il y a ce qui me tient assiégré tous les jours, la sollicitude pour toutes les assemblées » (2 Cor. 11:28) et, dans celui de janvier 1948, deux des prières qu'il formulait en faveur des assemblées auxquelles il pensait avec tant d'amour (Éph. 3:14-21 ; Col. 1:9-21)). Nous désirons ajouter à ce que nous avons considéré sur ce sujet, quelques réflexions relatives à une autre prière de l'apôtre, celle qu'il adressait à Dieu pour les Philippiens.

« Discerner les choses excellentes » est le point central de cette requête. Dans la première partie (v. 9) l'apôtre demande à Dieu ce qui nous est nécessaire pour pouvoir les discerner, dans la seconde (fin du v. 10 et v. 11) il présente les fruits qui en résulteront.

1 Rechercher le meilleur

Dans notre vie chrétienne, toute action est-elle précédée d'un exercice secret avec le Seigneur ? Et s'il y a quelque exercice, ne nous contentons-nous pas, fréquemment, d'avoir le sentiment que ce que nous nous proposons de faire n'est pas mauvais en soi ? — C'est ce qui explique le « il n'y a vraiment pas de mal à cela » si souvent répété pour essayer de justifier notre conduite. Ce n'est pas suffisant. Parmi tout ce qui n'est pas mauvais et qui peut s'offrir à notre activité, il y a encore un choix à faire : il est des choses bonnes, il en est d'excellentes. Puisseons-nous les discerner, ne nous satisfaisant pas de ce qui est bon, mais recherchant le meilleur ! — Une bénédiction particulière est promise à ceux qui choisissent les choses auxquelles Dieu prend plaisir : « je leur donnerai dans ma maison et au dedans de mes murs une place et un nom meilleurs que des fils et des filles ; je leur donnerai un nom éternel, qui ne sera pas retranché » (Ésaïe 56:4-5).

2 Que l'amour (pour le Seigneur) abonde de plus en plus

C'est l'amour qui est la clef du discernement des choses excellentes. Les Philippiens aimaient le Seigneur, ils aimaient l'apôtre et lui en avaient donné des preuves touchantes (4:10 à 20). Mais dans ce domaine, il n'y a jamais trop : l'apôtre demandait à Dieu que leur amour « abonde encore de plus en plus ». Le croyant a reçu une nouvelle nature, la nature même du Dieu d'amour. La vie divine en lui se développera et portera des fruits selon la mesure dans laquelle elle sera nourrie de Christ. Aussi, l'apôtre présente Christ tout au long de cette épître : vie et modèle du croyant, but vers lequel il court, force et joie dans le chemin. Nourri de Christ, l'ayant comme seul objet, vivant de Lui afin de vivre pour Lui, le croyant sera rendu capable d'aimer comme le Seigneur aime, son amour abondera encore de plus en plus.

Dieu veuille que Christ soit vraiment le seul objet de notre cœur ! — Nous rechercherons alors continuellement sa présence, car celui qui aime désire la compagnie de la personne aimée. Vivant près de Lui, nous connaissons les désirs de son cœur. Si les trois hommes dont il nous est parlé dans le chap. 23 du second livre de Samuel (v. 13 à 17) n'étaient pas venus près de David, ils n'auraient pas su quel était le désir du roi rejeté et, par conséquent, n'auraient pas eu le privilège qui fut le leur. Mais seraient-ils venus dans la caverne d'Adullam si David n'avait été l'objet de leur cœur ? — David n'a pas donné un ordre, il a seulement exprimé un souhait. Cela suffit pour un cœur qui aime. Les trois hommes ne raisonnent pas, rien ne les arrête, ils forcent le passage... Ils risquaient leur vie, mais qu'importe ! ils en avaient fait le sacrifice. Pensons à la joie de David quand ils rapportèrent l'eau du puits de Bethléhem, et à leur propre joie quand ils virent celle de David ! Ils avaient su « discerner les choses excellentes » parce que leur amour « abondait encore de plus en plus ». — Souvenons-nous de cet exemple dans tant de circonstances de notre vie où il s'agit aussi de « forcer le passage », de procurer un peu d'eau, quelque rafraîchissement, à notre David, « au temps de la moisson », dans un jour où tout ce qui est fait pour Lui a un si grand prix à ses yeux !

3 Amour en connaissance et toute intelligence

Mais nous pourrions avoir un réel amour pour quelqu'un et agir cependant d'une manière qui ne convienne pas. C'est pourquoi l'apôtre ajoute : « en connaissance et toute intelligence ».

En connaissance. — Pour saisir la pensée exprimée ici, il nous faut prendre un exemple. Marie de Magdala aimait ardemment le Seigneur : alors que les disciples étaient rentrés chez eux, elle se tenait près du sépulcre, dehors, et pleurait. « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis ». — Il était le seul objet de son cœur ! Et pourtant, elle allait chercher parmi les morts Celui qui était ressuscité ! — Marie de Béthanie, assise aux pieds de Jésus pour écouter sa parole, avait acquis une connaissance qui faisait défaut à Marie de Magdala ; aussi n'est-elle pas venue au sépulcre. Était-ce manque d'amour pour le Seigneur ? — Bien au contraire. S'arrêtant aux apparences, on aurait pu affirmer : nul n'a aimé le Seigneur comme Marie de Magdala. Certes, son amour était précieux pour le cœur de Celui qui est venu se manifester à elle et l'a chargée d'un si merveilleux message, mais seul l'amour de Marie de Béthanie avait « abondé encore de plus en plus en connaissance ».

Et aussi « en toute intelligence ». Le Seigneur donne l'intelligence de ses pensées à celui qui vit dans sa communion. Marie de Béthanie avait non seulement la connaissance qui lui permettait de ne pas chercher parmi les morts Celui qui était vivant, mais encore l'intelligence spirituelle qui l'a conduite, au moment convenable, à oindre le corps du Seigneur pour sa sépulture. D'autres femmes sont venues de très grand matin au sépulcre, le premier jour de la semaine, apportant des aromates pour embaumer le corps du Seigneur Jésus. Là encore, celui qui ne considérerait que les apparences pourrait aller jusqu'à dire : ces pieuses femmes ont manifesté de l'amour pour le Seigneur, alors que dans cette circonstance, Marie de Béthanie a manqué d'amour : elle n'était pas là... Comme il nous arrive souvent de nous tromper dans les appréciations que nous formulons ! S'il est vrai que ces quelques femmes aimaient profondément Celui dont elles venaient s'occuper, il leur manquait pourtant l'intelligence que Marie de Béthanie avait acquise dans la communion avec le Seigneur, à ses pieds, et qui l'avait conduite à agir selon la pensée de Dieu. Non, elle n'avait pas manqué d'amour ; au contraire, son amour avait « abondé encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence ».

L'amour est la somme, ou la plénitude, de la loi : amour pour Dieu, amour pour le prochain. L'homme étant incapable d'accomplir la loi, « Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair, afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous » (Rom. 8:3-4) — en nous qui possédons la vie divine provenant du Saint Esprit.

4 Amour pour le prochain en connaissance et toute intelligence

Nous venons de considérer ce qui concerne l'amour pour Dieu ; nous pouvons l'étendre à l'amour pour le prochain. Rappelons un exemple qui a été parfois cité : un croyant gravement malade, dont l'état est sans espoir, reçoit deux visites. La première est celle d'un chrétien qui, désirant manifester beaucoup d'amour, ému de compassion, prie avec ferveur pour la guérison de ce mourant ; la seconde, celle d'un autre chrétien qui, vivant habituellement près du Seigneur, ayant recherché sa pensée, a discerné qu'il se trouvait en présence d'un cas où, selon 1 Jean 5:16, il ne pouvait pas « demander ». Contrairement à tout ce que les apparences pourraient laisser croire, c'est le second visiteur qui aime vraiment, qui aime selon Dieu, car il obéit à la Parole. Son amour abonde « en connaissance et toute intelligence ».

La connaissance de la pensée de Dieu révélée dans sa Parole, l'intelligence spirituelle que donne la communion réalisée avec Celui qui est l'objet du cœur, peuvent seules nous conduire à aimer comme Dieu aime et à manifester cet amour comme Il le désire. L'amour

se témoigne par l'obéissance (Jean 14:21, 23 ; 1 Jean 5:2). — On ne peut aimer les enfants de Dieu d'un amour vrai sans aimer Dieu lui-même, et pour aimer Dieu, il faut garder ses commandements. « Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles » (Jean 14:24). Que notre amour abonde encore de plus en plus, mais demandons-nous toujours s'il y a seulement une apparence ou si, au contraire, notre amour est un amour vrai, « en connaissance et toute intelligence ». Nous sommes en danger, chacun, d'aimer pour soi, au lieu d'aimer pour Dieu et selon Dieu, dans l'obéissance à la Parole et, recherchant le bien de ceux que nous aimons. Le vrai amour n'est pas aveugle, il va avec le discernement.

5 *Trois résultats*

Si notre amour abondait encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence, nous saurions discerner les choses excellentes et trois conséquences en résulteraient :

5.1 *Pureté*

« Afin que vous soyez purs ». Notre marche serait le reflet de celle de Christ ici-bas. Homme parfait sur la terre, seul Il a vraiment et toujours discerné les choses excellentes, Lui qui a pu dire qu'Il faisait toujours les choses qui plaisaient à son Père (Jean 8:29). Une telle marche nous séparerait donc de tout ce qui est opposé à la pensée et à la volonté de Dieu, et qui est le péché avec la souillure qui le caractérise. C'est ainsi que nous serons gardés purs au milieu d'un monde dans lequel tout est opposé à Dieu.

5.2 *Préservés des chutes*

« Et que vous ne bronchiez pas jusqu'au jour de Christ ». Un croyant dont la vie spirituelle est nourrie de Christ, qui vit de Lui afin de vivre pour Lui, dont l'amour abonde ainsi de plus en plus en connaissance et toute intelligence et qui est rendu capable de discerner les choses excellentes, est préservé de chutes. C'est le secret pour être gardé dans le chemin. Pour ne pas broncher, il faut veiller sur ses pieds mais sur son cœur d'abord. Le jour de Christ manifestera la fidélité de tous ceux qui, ayant discerné les choses excellentes, auront été gardés purs de toute souillure et n'auront pas bronché dans le chemin et ce sera à la gloire du Seigneur lui-même (cf. 2 Thess. 1:10).

5.3 *Porter du fruit*

« Étant remplis du fruit de la justice, qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu ». Le croyant possède une justice « qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu, moyennant la foi » (Phil. 3:9). Des fruits doivent la manifester. En discernant les choses excellentes, nous serons gardés du mal et préservés de chutes — caractères négatifs — mais encore, nous pourrions porter des fruits qui seront par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu.

Reprenons pour nous-mêmes la prière que l'apôtre adressait à Dieu pour les Philippiens : « que notre amour abonde encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence, pour que nous discernions les choses excellentes, afin que nous soyons purs et que nous ne bronchions pas jusqu'au jour de Christ, étant remplis du fruit de la justice, qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu ». Pussions-nous ensuite rechercher ce que nous aurons ainsi demandé !

SUR LES EAUX par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1956 p. 3

Table des matières

- 1 Trois récits de deux traversées de la mer
- 2 Ayez bon courage : c'est moi, n'ayez point de peur
- 3 Pierre sur les eaux
 - 3.1 Figure de l'Église
 - 3.2 Autorité du Seigneur
 - 3.3 Regarder à Jésus
- 4 Une nouvelle année

1 *Trois récits de deux traversées de la mer*

Les Évangiles nous rapportent différents récits des deux traversées qu'eurent à faire les disciples sur la mer agitée, au milieu de l'orage. Matthieu 8:23-27 ; Marc 4:35-41 et Luc 8:22-25 nous parlent de la première, Matthieu 14:22-33, Marc 6:45-52 et Jean 6:16-21, de la seconde. La comparaison de ces récits mérite sans doute d'être faite.

Plusieurs détails relatifs à la première traversée ne se trouvent que dans Marc. Par exemple, Matthieu et Luc nous disent que les disciples étaient « avec Lui », ou « le suivirent », quand Jésus monta dans la nacelle, tandis que Marc nous montre les disciples — auxquels le Seigneur avait dit : « Passons à l'autre rive », parole d'ailleurs omise dans Matthieu — le prenant dans une nacelle « comme il était », d'autres nacelles aussi étant « avec lui ». De même, Marc est seul à parler de Jésus « à la poupe », « dormant sur un oreiller ». Matthieu se borne à dire que Jésus « dormait » ; Luc : « comme ils vogaient, il s'endormit ». Ce dernier détail est indiqué dans Luc, avant même qu'il soit question du vent impétueux qui « fondit sur le lac », tandis qu'en Matthieu et Marc, c'est après qu'il a été parlé de la « grande tourmente » ou du « grand tourbillon de vent », de la nacelle « couverte par les vagues », « de sorte qu'elle s'emplissait », que nous voyons Jésus dormant. Dans Matthieu, le Seigneur, réveillé par les disciples, commence par leur reprocher leurs craintes et leur peu de foi, après quoi Il se lève pour reprendre les vents et la mer ; dans Marc et Luc au contraire, c'est en tout premier lieu qu'il ramène le calme : Il met un terme à l'épreuve, aux difficultés qui conduisent les disciples à s'écrier : « nous périssons » et ne leur dit qu'ensuite : « Pourquoi êtes-vous ainsi craintifs ? Comment n'avez-vous pas de foi ? » — ou encore : « Où est votre foi ? ». Mais dans les trois récits c'est une même question — avec, il est vrai, une légère variante dans Luc — posée par les disciples étonnés : « Quel est celui-ci, que les vents même et la mer lui obéissent ? »

Les récits de la deuxième traversée sont à peu près semblables, sauf sur un ou deux points, dans Matthieu et dans Marc. Seuls, ces deux Évangiles soulignent que le Seigneur « contraignit les disciples de monter dans la nacelle et de le précéder à l'autre rive », Jean se bornant à dire que les disciples « descendirent à la mer » et, après être « montés sur une nacelle », « allèrent de l'autre côté de la mer, à Capernaüm ». Également, Matthieu et Marc sont seuls à parler du Seigneur monté sur une montagne « pour prier », Jean écrivant simplement qu'il « se retira encore sur la montagne, lui tout seul ». Encore un détail qui n'est que dans les deux premiers Évangiles : la nacelle « au milieu de la mer ». Et si dans Jean il est parlé du « grand vent qui soufflait », dans Matthieu et Marc il est qu'il était « contraire ».

Marc ajoute un détail qui n'est dans aucun des deux autres Évangiles : le Seigneur « voyait » ses disciples « se tourmenter à ramer ». Matthieu situe « à la quatrième veille de la nuit », Marc « vers la quatrième veille » le moment où Jésus vint vers les disciples, tandis que Jean, après avoir dit qu'il faisait « déjà nuit », précise que les disciples virent Jésus après avoir « ramé environ vingt cinq ou trente stades ».

Mais dans les trois Évangiles, nous trouvons la même expression : c'est « marchant sur la mer » que Jésus va vers la nacelle. Cela eût dû rassurer les disciples ; tout au contraire « ils crièrent de peur, disant : C'est un fantôme », selon le récit de Matthieu et de Marc. Jean se bornant à remarquer qu'ils furent « saisis de peur ». Même parole encore dans les trois Évangiles pour mettre un terme à la frayeur des disciples : « C'est moi, n'ayez point de peur ». Mais seuls Matthieu et Marc rapportent le : « Ayez bon courage », qui précède.

Enfin, si Matthieu et Marc nous disent que le Seigneur, une fois monté dans la nacelle avec les disciples, « le vent tomba ». Jean écrit : « aussitôt la nacelle prit terre au lieu où ils allaient ». C'est la fin du voyage qui amène la fin de la tempête.

Nous avons donc certaines expressions identiques dans les trois récits — peut-être vaut-il la peine de s'y arrêter spécialement et nous ne saurions trop encourager nos lecteurs à le faire, persuadés qu'ils y trouveront de l'édification —, et, pour celles qui diffèrent de l'un à l'autre, de façon générale à peu près les mêmes détails dans Matthieu et Marc, tandis que le récit de Jean contient des indications assez particulières. Ce n'est sans doute pas sans raisons que nous avons ces points communs ou ces différences. Nous nous bornons à proposer ce sujet de méditations car notre désir en écrivant ces lignes n'était pas de nous arrêter sur le détail, mais plutôt d'essayer de dégager de la comparaison de ces récits un enseignement en rapport avec les difficultés que nous pouvons avoir à rencontrer durant notre pèlerinage. Qu'il y ait là un précieux encouragement pour nous au travers des exercices que nous aurons à connaître pendant l'année qui commence, si le Seigneur nous laisse ici-bas encore un peu de temps !

2 Ayez bon courage : c'est moi, n'ayez point de peur

Aux remarques déjà faites à propos des récits de Matthieu 14, Marc 6 et Jean 6, il faut ajouter que Matthieu est le seul à nous rapporter la réponse de Pierre à la parole du Seigneur : « Ayez bon courage ; c'est moi, n'ayez point de peur », seul à nous rapporter la réponse de Pierre et la scène qui fait suite.

Si, comme nous l'avons déjà vu, dans les récits de Marc 4 et de Luc 8, nous voyons le Seigneur se lever aussitôt, imposer silence aux vents et à la mer, mettant ainsi un terme aux difficultés rencontrées par les disciples et permises par Lui, par contre dans celui de Matthieu 14, avant d'arrêter la tempête Il donne à Pierre la puissance nécessaire pour « marcher sur les eaux ».

De même dans nos épreuves et nos exercices variés : le bras du Seigneur ne s'est pas raccourci, sa voix peut d'un mot arrêter la tempête, la changeant en calme ; mais aussi, Il peut trouver bon de nous laisser un temps au milieu d'une mer agitée. C'est encore pour nous faire expérimenter sa puissance : avant de l'exercer pour ramener des circonstances paisibles, Il la déploie pour nous soutenir au sein de l'orage. Lui « marche sur les eaux » : Il est au-dessus des circonstances quelles qu'elles soient ; Il les domine. Et Il veut aussi, par sa puissance, nous faire à notre tour « marcher sur les eaux », nous donner le secours nécessaire pour aller par la foi, regardant à Lui seul, ne nous laissant pas arrêter par ce qui pourrait être pour nous un sujet de crainte et d'effroi si nous détournions nos yeux de Christ pour les fixer sur les difficultés du chemin.

Comme nous l'avons vu aussi, le Seigneur peut encore mettre un terme à nos difficultés en se servant d'un autre moyen. C'est ce que nous enseigne le récit de Jean 6. Là, il ne nous est pas dit que le Seigneur arrêta aussitôt la tempête ou que, au sein même de la tempête, Il donna la puissance nécessaire pour « marcher sur les eaux » ; nous lisons : « aussitôt, la nacelle prit terre au lieu où ils allaient ». Pour le résidu juif de la fin, ce sera le terme de la grande tribulation : pour nous, c'est l'arrivée au port désiré, l'entrée dans la maison du Père où le Seigneur, réalisant la promesse de Jean 14:1-3, nous introduira bientôt. Prenons donc courage, le Seigneur vient ! En un instant, en un clin d'œil, nous serons ravis de la scène présente et pour toujours avec Celui que nos cœurs attendent, dans le lieu où il n'y aura plus « ni deuil, ni cri, ni peine » !

3 Pierre sur les eaux

3.1 Figure de l'Église

D'autre part, dans le récit symbolique de Matthieu 14, Pierre peut être considéré comme une figure de l'Église, quittant la « nacelle juive », dans l'obéissance au Seigneur et allant « à Lui », comptant sur la puissance de Sa parole. C'est effectivement ce qui a caractérisé l'Assemblée dans les premiers jours de son histoire. L'Évangile prêché « en commençant par Jérusalem » (Luc 24:47 — cf. Actes 1:4 et 8:2, 14), ceux qui le reçurent furent baptisés et constituèrent, à la place d'Israël, le témoignage de Dieu, son Assemblée. Mais il leur fallait abandonner toute l'organisation du culte juif, le temple, ses cérémonies et ses fêtes, ses sacrifices et ses sacrificateurs, toutes les ordonnances établies par l'Éternel et ce que la tradition des hommes y avait ajouté, frêle esquif sans doute mais auquel beaucoup demeureraient fermement attachés et qui leur paraissait constituer le seul refuge solide et sûr. Et il fallait laisser tout cela, non pour prendre pied sur quelque embarcation de meilleure apparence mais pour « marcher sur les eaux ». Impossibilité absolue aux yeux des hommes, mais rien n'est impossible à Dieu. Rien n'est donc impossible pour celui qui croit, car la foi fait appel à la seule puissance divine.

À la parole du Seigneur : « Ayez bon courage ; c'est moi, n'ayez point de peur », Pierre a répondu aussitôt : « Seigneur, si c'est toi, dis-moi d'aller à toi sur les eaux ». C'est comme s'il eût dit : Seigneur ! nous sommes en détresse, nous périssons... La nacelle s'emplit déjà ! Il n'y a que Toi qui puisse nous secourir. Tu as dit : « C'est moi » ! C'est Toi qu'il me faut. Je veux aller à toi » ! Pour aller à toi, il est nécessaire de quitter la nacelle et de « marcher sur les eaux » : je ne puis pas m'engager si ce n'est toi qui me l'ordonnes, mais si tu me le commandes je quitterai la nacelle sans aucune crainte.

3.2 Autorité du Seigneur

Pour « marcher sur les eaux », il faut l'autorité qui est dans la parole de Jésus, Celui qui « commande » et auquel obéissent et le vent et la mer. L'Évangile selon Matthieu le présente comme le Roi, un roi dont l'autorité sera méconnue, qui sera rejeté et crucifié par son peuple, mais qui, malgré tout, dira aux siens lorsqu'il les retrouvera après sa mort et sa résurrection « sur la montagne » où il leur avait « ordonné de se rendre » : « Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ». Cette autorité, méprisée par Israël, Il va maintenant l'exercer dans la maison de Dieu, établi Fils sur cette maison qui va remplacer Israël comme témoignage et dans laquelle Dieu est connu comme Père, Fils et Saint Esprit. Ceux qui, par le baptême, entrent dans cette maison, sont responsables de garder, leur dit-Il, « toutes les choses que je vous ai commandées » (Matthieu 28:16-20).

Pierre reconnaît l'autorité du Seigneur, il y est soumis et il sait quelle est la puissance de sa parole. Cette puissance, il l'a déjà éprouvée au cours d'une scène antérieure, sur ce même lac de Génésareth. Le Seigneur avait alors commandé à Simon : « Mène en pleine eau, et lâche vos filets pour la pêche ». Simon et ceux qui avaient travaillé avec lui « toute la nuit » n'avaient « rien pris » ; cependant, dit Simon, « sur ta parole je lâcherai le filet ». La foi, tel est le premier résultat produit par la Parole, reçue dans le cœur (cf. Rom. 10:17) ; le Seigneur a parlé, cela suffit à la foi. Et la même parole « qui a la puissance de sauver nos âmes » (Jacques 1:21) a

aussi la puissance de nous faire marcher, de nous soutenir au milieu d'un monde où rien n'est stable et assuré, où les difficultés nous assaillent et nous effrayent souvent.

Le Seigneur ne dit à Pierre qu'un seul mot : « Viens ! » mais cela suffit au disciple, il n'y a chez lui ni hésitation ni appréhension. Jésus a commandé, il obéit aussitôt, sans raisonner, sans se préoccuper des conséquences possibles de son acte, sans rechercher l'approbation, ou même seulement la pensée de ceux qui étaient avec lui dans la nacelle : « Et Pierre, étant descendu de la nacelle, marcha sur les eaux, pour aller à Jésus ».

3.3 Regarder à Jésus

Telle est, telle devrait être la marche de l'Assemblée — comme aussi, d'ailleurs, celle du croyant — dans ce monde : une « marche sur les eaux », pour « aller à Jésus ». Pour marcher sur les eaux, on ne peut compter sur des moyens humains, si puissants soient-ils ; aucun d'eux ne serait efficace. Il faut une foi réelle et constamment exercée, car il est impossible d'y faire un seul pas sans un exercice de foi. Et penserait-on pouvoir, à l'avance, préparer un chemin sur les eaux ? On ne peut avancer qu'en regardant à Jésus et en comptant sur la puissance de sa parole. Il y a des difficultés sans doute mais la foi ne regarde pas aux difficultés, elle regarde au Seigneur. Tant que Pierre fixe les yeux sur Lui, il ne voit pas les difficultés et rien ne l'empêche de « marcher sur les eaux » ; dès qu'il cesse de considérer Celui qui lui a dit : « Viens », il voit ce qu'il n'avait pas vu jusque-là, « que le vent était fort » et « il eut peur ». C'est alors qu'il commença à enfoncer !

L'ennemi s'efforce de bien des manières de détourner nos regards de Christ — qu'il s'agisse de l'histoire de l'Assemblée ou de l'histoire d'une âme — et de les arrêter sur les difficultés. Il veut nous faire voir que le vent est fort, nous effrayer ainsi, afin de rendre impossible une « marche sur les eaux ». Et c'est alors que nous commençons à enfoncer ! Sans doute, comme Il l'a fait pour Pierre, le Seigneur est toujours prêt à nous secourir, à « étendre la main » pour que nous n'enfonçons pas, mais devrions-nous avoir besoin de son secours pour cela ou pour une « marche sur les eaux » ?

L'Assemblée n'a aucune organisation établie ; ceux qui la composent se réunissent autour du Seigneur, n'ayant d'autres directions que celles de la Parole, d'autre ministère que celui de l'Esprit « distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît » (1 Cor. 12:11). Dieu manifeste là sa présence (cf. 1 Cor. 14:25). Pour tout ce qui concerne l'administration de cet organisme vivant, sagesse et secours sont donnés pas à pas, dans la mesure où les cœurs s'attendent au Seigneur, dans la mesure où la foi en exercice réalise vraiment une « marche sur les eaux ». Il ne saurait être question de tracer un chemin à l'avance ou de s'appuyer sur des secours humains. Sans doute ce sont bien des hommes qui ont à agir, que ce soit pour l'exercice des dons spirituels dans le rassemblement ou pour les soins et diligences que nécessite la vie de l'assemblée ; les instruments sont choisis par Dieu et employés par Lui, nous ne saurions les rejeter, prétextant que tout ce qui vient de l'homme est vain. C'est tout ce qui est de l'homme dans la chair qui est à mettre de côté, tandis que nous avons à reconnaître ce que Dieu se plaît à donner à son Assemblée, par le moyen de ceux dont Il veut se servir et qui apportent, non pas ce qui vient d'eux-mêmes mais ce qui vient de Dieu.

Faute d'avoir saisi ce qu'est l'Assemblée, bien des chrétiens pieux et fidèles — et, à plus forte raison, les incrédules — ne peuvent comprendre ce qui doit la caractériser dans ses différentes réunions et dans toutes les circonstances de sa vie. Ils ne peuvent pas plus le comprendre qu'il n'est possible de comprendre l'acte d'un Pierre quittant la nacelle, seul refuge apparent sur une mer agitée, pour « marcher sur les eaux ».

Marcher sur les eaux ! Quelle crainte remplit celui qui avance ainsi ! Quelle sainte crainte devrait nous caractériser dans tout ce qui est du domaine de la vie de la foi, pour tout ce qui concerne l'Assemblée — ou ce qui en est l'expression dans ce monde — et quel sentiment de dépendance du Seigneur, chef de l'Assemblée devrait nous animer, nous conduisant à fixer sans cesse nos regards sur Lui !

Hélas ! que de fois, au contraire, nous regardons aux difficultés, allant même bien souvent jusqu'à nous en nourrir ! Il n'y a là pour l'âme que dessèchement sans aucune édification ni pour nous ni pour ceux qui nous entourent. Et le fait que l'Assemblée, qu'une assemblée locale, qu'un croyant « commence à enfoncer » au lieu de réaliser la « marche sur les eaux », ne montre-t-il pas que les regards ont été arrêtés sur les difficultés et non sur le Seigneur, que la puissance de Sa parole a été méconnue ?

Nous sommes dans des jours où la mer est agitée, où le vent est fort, peut-être plus qu'en d'autres temps. Ne regardons ni à la mer ni au vent, mais à Celui qui a dit : « Viens » et qui veut, nous donnant la puissance nécessaire pour cela, nous voir « marcher sur les eaux ». Quelle puissance et quel secours dans la parole de Jésus ! Un seul verset des Écritures soutient, encourage, donne la force pour avancer au milieu des plus grandes difficultés, marchant sur les eaux. Ne l'avons-nous pas éprouvé bien des fois ?

4 Une nouvelle année

Une année est devant nous. Peut-être, avant qu'elle soit à son terme, le Seigneur aura-t-il réalisé sa promesse et nous aura-t-il pris à Lui, dans le repos de sa présence. Alors, la nacelle prendra terre au lieu où nous allons ! Jusqu'à ce moment, désiré de tous nos cœurs, qu'il nous accorde la grâce de regarder à Lui, et à Lui seul, afin que nous puissions avancer par la foi, marchant sur les eaux ! La connaissance de sa Personne — « si c'est toi », — de l'autorité de sa Parole — « commande-moi » —, du but à atteindre — « aller à Toi » — donne la force nécessaire pour avancer, même quand il semble que tout manque, que rien n'est sûr autour de nous, quand il faut « marcher sur les eaux ». Qu'importe le vent contraire, pourquoi redouter la puissance des vagues quand le Seigneur a dit : « Viens » ? Soutenus et encouragés par sa Parole, ne regardons qu'à Lui et allons vers Lui, marchant sur les eaux !

ÉCOUTER par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 Mara — Exode 15
- 2 Au temps de Gédéon jusqu'à la captivité
- 3 Dieu parle
 - 3.1 Dieu parle par Sa Parole, orale ou écrite
 - 3.2 Dieu parle par les circonstances

ME 1948 p. 92

« L'Éternel prend-il plaisir aux holocaustes et aux sacrifices, comme à ce qu'on écoute la voix de l'Éternel ? Voici, écouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers » (1 Samuel 15:22).

Ce passage souligne combien Dieu désire nous voir écouter, et sa Parole renferme, à cet égard, de multiples exhortations.

1 **Mara — Exode 15**

Considérons trois phases de l'histoire du peuple d'Israël. Après qu'il a traversé la Mer Rouge et cheminé trois jours dans le désert, il arrive à Mara où il murmure. C'est alors que l'Éternel lui enseigne un bois, lui donne un statut et une ordonnance : « Si tu écoutes attentivement la voix de l'Éternel ton Dieu... » (Ex. 15:26). Il expérimentera la puissance de l'Éternel en guérison ; une bénédiction lui est ainsi promise, mais la jouissance en est conditionnelle : « si tu écoutes... » — Plus tard, quand la loi lui est donnée, ses différents commandements sont précédés de cette parole : « Écoute, Israël... » (Deut. 4:1 ; 5:1 ; 6:3, 4 ; 9:1). — Enfin, lorsqu'ayant terminé son voyage, dans le désert, il va atteindre Canaan, l'Éternel dit à Moïse : « Prends Josué, fils de Nun, un homme en qui est l'Esprit... et tu mettras sur lui de ta gloire, afin que toute l'assemblée des fils d'Israël l'écoute » (Nomb. 27:18-20). Il convenait d'écouter Josué, type de Christ introduisant le peuple dans le pays de la promesse.

De précieuses bénédictions étaient attachées à l'obéissance, mais aussi l'Éternel faisait connaître à son peuple le jugement gouvernemental qu'il exercerait contre lui — et Israël est actuellement sous ce jugement — s'il n'écoutait pas. (Lév. 26:14, 18, 21, 27). Si malgré un premier châtement, Israël persiste à ne pas écouter, Dieu le frappera « sept fois plus » (v. 18, 21, 28).

2 **Au temps de Gédéon jusqu'à la captivité**

Quel cas les Israélites ont-ils fait de tous ces avertissements ? Hélas ! aux jours de Gédéon, après avoir rappelé tout ce qu'il a accompli pour eux, tout le déploiement de sa grâce en leur faveur, l'Éternel doit leur dire par la bouche du prophète : « Et vous n'avez pas écouté ma voix (Juges 6:8-10). Cette histoire se continuera jusqu'au moment où Israël, s'étant moqué des messagers de Dieu et ayant méprisé ses paroles, « il n'y eut plus de remède » (2 Chron. 36:16). Ce furent les jours de la captivité de Babylone. « Mais ils refusèrent d'être attentifs... et rendirent leur cœur dur comme un diamant pour ne pas écouter la loi et les paroles que l'Éternel des armées envoyait par son Esprit, par les premiers prophètes » (Zach. 7:11-14). C'est bien parce qu'Israël a refusé d'écouter que le jugement est sur lui : « Mon Dieu les a rejetés, car ils ne l'ont pas écouté, et ils seront errants parmi les nations » (Osée 9:17).

« Mon peuple n'a pas écouté ma voix et Israël n'a pas voulu de moi... » (Ps. 81:11). Et pourtant, s'il avait voulu écouter, quelle bénédiction eût été sa part ! C'est avec douleur que Dieu doit dire : « Oh ! si mon peuple m'avait écouté ! Si Israël avait marché dans mes voies !... Et il les aurait nourris de la moelle du froment, et je t'aurais rassasié du miel du rocher » (Ps. 81:13-16).

Toutes ces choses ont été écrites pour nous servir d'avertissement (Rom. 15:4 ; 1 Cor. 10:11). Y prenons-nous garde ? Ne le perdons-nous pas de vue et n'agissons-nous pas comme Israël autrefois ?

3 **Dieu parle**

Cependant, Dieu nous parle de bien des manières !

3.1 **Dieu parle par Sa Parole, orale ou écrite**

Par le moyen de sa Parole, tout d'abord. Certes, nous l'entendons dans le rassemblement et peut-être la lisons-nous dans le particulier. Elle produit bien quelque effet, mais n'est-ce pas seulement un effet passager ? Laissons-nous agir en nous le Saint Esprit qui a la puissance d'appliquer la Parole à nos âmes pour qu'elle atteigne nos cœurs et nos consciences ? Si nous le laissons opérer ainsi, son action serait rendue manifeste dans notre vie pratique. Or, oubliant l'exhortation de Jacques 1:22-25 et celles du Seigneur lui-même (Luc 8:21 ; 11:28), nous continuons à agir, la plupart du temps, comme si nous n'avions rien entendu. En réalité, nous n'avons pas écouté !

S'il y a le ministère oral, il y a aussi le ministère écrit par le moyen duquel Dieu s'adresse à nous. Mais, nous lisons, nous passons, nous oublions... Là encore, nous n'écoutons pas !

Combien nous devrions être attentifs cependant à tout ce que Dieu veut nous dire par sa Parole et son Esprit ! Si des lettres différentes sont adressées aux sept assemblées d'Asie, en rapport avec l'état particulier et les besoins de chacune d'elles, il y a une même parole qui est dite à toutes les sept : « que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées ». Elle est pour tous ceux qui constituent l'Église responsable sur la terre, dans tous les temps.

3.2 **Dieu parle par les circonstances**

Dieu nous parle enfin par le moyen des circonstances. Et certes, celles par lesquelles nous passons constituent des avertissements bien sérieux ! Mais, savons-nous discerner la leçon de la discipline ? N'est-il pas humiliant de constater qu'une aussi longue épreuve a produit si peu de résultats ? Nos cœurs n'ont pas été ramenés à la vraie source. En vérité, nous n'avons pas écouté !

Si Lévitique 26 concerne spécialement le peuple d'Israël, il n'en est pas moins vrai que c'est un principe des voies de Dieu qui est posé là et qui demeure. Lorsque l'épreuve produit du fruit, Dieu arrête sa main ; sinon, elle s'appesantira plus longuement et plus lourdement encore. C'est ce qui explique les douleurs et les humiliations qui abondent aujourd'hui !

Il nous convient de prendre la place que le fidèle serviteur de Dieu, Daniel, avait prise « dans le jeûne et le sac et la cendre », confessant que « nous n'avons pas écouté » (Daniel 9:6-10, 11, 14). Puisse cette humiliation de nos cœurs être réelle et profonde, se traduire en actes et nous conduire à être de ces bienheureux qui écoutent !

« Bienheureux l'homme qui m'écoute ! » (Proverbes 8:32-34).

« Bienheureux, sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » (Luc 11:28).

Un grand gain — 1 Tim. 6:6 par Paul Fuzier

ME 1966 p. 309-313

Table des matières

- 1 Le lien entre le contentement et la piété
- 2 Le cas d'Israël de l'Ancien Testament
- 3 Forcer les circonstances ? Dépendance du Seigneur
- 4 Content dans les circonstances où l'on se trouve. Exercice de la piété

1 **Le lien entre le contentement et la piété**

La piété et le contentement ! L'un nous manque souvent tout autant que l'autre et cela parce que nous nous laissons gagner par l'esprit de ce siècle, fortement marqué d'impiété et d'insatisfaction. Tant de fois notre seule volonté propre est en jeu pour accomplir tel acte, choisir telle voie, parce que nous ne cultivons pas assez ces heureux rapports de crainte et de confiance de l'âme avec Dieu, combien nécessaires pour que nous puissions jouir vraiment de son amour et de sa grâce, cette grâce qui nous enseigne à « renier l'impiété et les convoitises mondaines » et à « vivre dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement » (Tite 2:12). Quand, jetant un regard en arrière, nous considérons ce qu'a été le christianisme de tant de croyants fidèles, avec leurs faiblesses sans doute mais

attachés de cœur au Seigneur, avançant à genoux, nourris de la Parole, « lampe à leur pied » et « lumière à leur sentier » (cf. Ps. 119:105), nous devons confesser avec humiliation le déclin de la piété. Elle a fléchi dans nos maisons tout autant que dans nos vies individuelles et cela explique, en grande partie, l'affaiblissement du niveau spirituel dans les assemblées et tant de circonstances profondément douloureuses sur lesquelles nous gémissons !

Ne soyons donc pas surpris que l'on trouve si peu de croyants vraiment heureux, satisfaits de leur sort, « contents de ce qu'ils ont présentement » et pouvant dire comme le parfait Serviteur parlant par l'Esprit prophétique : « Les cordeaux sont tombés pour moi en des lieux agréables » (Héb. 13:5 ; Ps. 16:6). Cela n'a rien de surprenant car les deux sont étroitement liés : seule une vie de piété nous procurera le contentement d'esprit qui devrait toujours nous caractériser. Chose frappante, mais nullement étonnante, les croyants les plus heureux que l'on est amené à rencontrer sont généralement ceux dont les circonstances extérieures sont éprouvantes à un très haut degré ; ce sont ceux qui au travers d'un chemin difficile ont quelque peu appris, comme Paul autrefois, à être « contents en eux-mêmes dans les circonstances où ils se trouvent » (cf. Phil. 4:11). Ce qui nous montre bien que le secret du contentement n'est pas dans les circonstances mais dans l'état de nos cœurs et de nos âmes. Murmures et insatisfaction témoignent d'un état intérieur auquel il convient d'apporter les remèdes propres à faire trouver ou retrouver la crainte de Dieu, la confiance en Lui, la communion intime avec le Seigneur.

2 Le cas d'Israël de l'Ancien Testament

L'Écriture retrace l'histoire d'Israël en Égypte, dans le désert et en Canaan, histoire qui illustre trois conditions différentes du croyant ici-bas. Certains se débattent encore en Égypte, nous voulons dire dans le monde ; ils ne peuvent pas y être vraiment heureux même s'ils y prospèrent matériellement. D'autres ne connaissent pas autre chose que le désert, un lieu où le peuple a souvent murmuré — l'Écriture ne nous rapporte que deux circonstances où nous le voyons chanter un cantique, tout au début et à la fin de son voyage (cf. Ex. 15 et Nomb. 21) — et partout, l'Éternel a-t-il jamais manqué ? Ni la manne, ni l'eau du rocher n'ont fait défaut, leur vêtement ne s'est pas usé pendant ces quarante années (cf. Deut. 8:3, 4 ; Néhémie 9:20, 21). Et en dépit de tant de bontés renouvelées jour après jour, ce peuple n'a été caractérisé ni par le « contentement » ni par la « piété » : il a murmuré, il a été un peuple « de col roide » et Amos 5:25, 26 nous dit jusqu'où il a été dans son impiété. Néhémie 9, le Psaume 106 retracent sa douloureuse histoire. Mais cette histoire ne parle-t-elle pas à nos consciences, à nos cœurs aussi ?

3 Forcer les circonstances ? Dépendance du Seigneur

L'insatisfaction peut avoir certaines conséquences sur lesquelles il est utile d'arrêter notre attention. Un croyant mécontent de sa condition présente est souvent tenté de forcer les circonstances afin de les disposer à son gré au lieu de les accepter telles que Dieu a trouvé bon de les envoyer. Le cœur naturel n'est jamais satisfait, c'est pourquoi il court toujours à la recherche de ce qui lui semble meilleur, à la poursuite de ce qu'il convoite, ayant sans cesse de nouveaux désirs lorsqu'il a pu satisfaire en partie au moins les premiers. Plus que jamais l'insatisfaction caractérise les hommes de ce monde, elle est d'ailleurs entretenue par maints organismes dont c'est au fond la raison d'être : ils s'efforcent d'obtenir quelques avantages nouveaux pour leurs adhérents et cesseraient d'exister si un jour ces derniers estimaient n'avoir plus rien à demander ; il est donc nécessaire d'entretenir leur insatisfaction. Disons, par parenthèse, que c'est là une des raisons pour lesquelles le croyant fidèle se tient à l'écart de telles organisations, pour autant que cela dépend de lui. — Il peut arriver aussi, et c'est sans doute plus grave encore, que quelqu'un cherche à forcer non pas ses propres circonstances mais celles d'autres croyants, parents ou amis, les incitant à changer de situation, de résidence, de conditions de vie, afin de les avoir plus près de soi ou pour toute autre raison, au lieu de les exhorter et de les encourager à réaliser « la piété avec le contentement » là où le Seigneur a trouvé bon de les placer et avec ce qu'il a voulu leur donner. Combien il est sérieux d'engager un croyant à quitter en fait le chemin du Seigneur, surtout quand il est manifeste qu'il s'y trouve effectivement, pour l'amener sous les raisons les plus diverses à suivre une autre voie ! Les conséquences peuvent en être très graves pour un foyer chrétien et la condition spirituelle de ceux qui devant Dieu ont seuls la responsabilité de leur propre vie de famille peut s'en trouver compromise. N'y a-t-il pas là au fond un certain manque de soumission à la volonté divine l'absence de ce « contentement » qui nous fait accepter avec joie et reconnaissance les circonstances du chemin, telles que Dieu a voulu les disposer pour nous et pour ceux que nous aimons, et qui nous rend heureux dans ces circonstances mêmes ?

4 Content dans les circonstances où l'on se trouve. Exercice de la piété

Être « content en soi-même dans les circonstances où l'on se trouve », quelle précieuse part ! C'était celle de Paul, et pourtant qui a connu comme lui des circonstances difficiles et éprouvantes ? Elles l'étaient au plus haut point quand il écrivait son épître aux Philippiens, mais il ne demande pas qu'elles soient changées, il les accepte dans une heureuse soumission à la volonté divine, réalisant que « la piété avec le contentement est un grand gain ». Pussions-nous le réaliser aussi, quelle que soit l'aridité du désert — n'oubliant jamais que le « contentement » est « en soi-même » et non dans les circonstances, que le mécontentement a sa source non dans les circonstances mais dans l'état de notre cœur — jouissant déjà par la foi de notre part en Christ dans les lieux célestes. Israël entré en Canaan en avait fini avec l'Égypte et le désert, il pouvait alors habiter le « pays ruisselant de lait et de miel » ; c'est l'image de la condition d'un croyant qui, bien qu'encore dans le désert, peut jouir de la Canaan céleste et goûter déjà quelque chose de ce qui sera notre part éternelle. Pour connaître une telle condition spirituelle, retenons l'exhortation de l'apôtre à Timothée son « véritable enfant dans la foi » : « Exerce-toi toi-même à la piété... ». Il y faut en effet une application, un exercice constant — le « mystère », ou le secret en est la connaissance de Dieu révélé en Christ (cf. 1 Tim. 3:16) — et il en vaut bien la peine car « la piété est utile à toutes choses, ayant la promesse de la vie présente et de la vie qui est à venir » (1 Tim. 4:7, 8). Avec une telle Personne, avec une telle promesse, nos cœurs ne seraient-ils pas satisfaits ? Que nous faudrait-il de plus ?

NOTRE VISION EST-ELLE CLAIRE OU OBSCURCIE ? par Philippe Laügt

Bibliquest

Marchons-nous comme des enfants de lumière, comme des étrangers ici-bas ?

Octobre 2005

Table des matières

- 1 Le croyant lumière dans la Seigneur
- 2 Autrefois aveugles et dans les ténèbres
- 3 Marcher comme des enfants de lumière
- 4 2 Pierre 1:4-5a
- 5 2 Pierre 1:5b-6
- 6 2 Pierre 1:7
- 7 2 Pierre 1:8
- 8 2 Pierre 1:9
- 9 Étrangers et forains ici-bas ?
- 10 Nos demeures
- 11 Vanités
- 12 Exemple d'Abraham
- 13 Exemple vis-à-vis des enfants
- 14 Démas
- 15 Difficultés rencontrées par les serviteurs du Seigneur

1 Le croyant lumière dans la Seigneur

« Par devers toi est la source de la vie, en Ta lumière nous verrons la lumière » (Ps. 36:9). Cette vie a été pleinement manifestée sur la terre dans la personne du Fils de Dieu : « En elle (la Parole) était la vie et la vie était la lumière des hommes. Et la Parole devint chair et habita au milieu de nous » (Jean 1:4, 14). Ceux qui boivent à cette source de vie possèdent en eux une fontaine d'eau vive jaillissant en vie éternelle (Jean 4:14). Dieu est amour, il est aussi lumière (1 Jean 1:5 ; 4:8). En venant sur la terre, Christ a fait briller la lumière ici-bas. Et celui qui reçoit Christ dans son cœur devient lumière dans le Seigneur (Éph. 5:8 en contraste avec Jean 11:10). Un des caractères de la vie divine nous est donné !

2 Autrefois aveugles et dans les ténèbres

Avant de recevoir la vie divine en Christ, nous n'étions pas seulement dans les ténèbres, privés de la lumière, mais aussi ténèbres par nature et moralement aveugles. Les Pharisiens, aveuglés par leur haine et orgueilleusement drapés dans leur propre justice religieuse, étaient foncièrement inconscients de leur état misérable. Or ils entendent le Seigneur dire : « Moi, je suis venu dans ce monde pour le jugement, afin que ceux qui ne voient pas, voient ; et que ceux qui voient deviennent aveugles » (Jean 9:39). Il établit une discrimination irréfutable, mettant à nu l'état réel de l'homme qui était caché sous des apparences extérieures. Alors ces Pharisiens demandent : « Et nous, sommes-nous aussi aveugles ? ». Celui qui est la Vérité (Jean 14:6) leur répond : « Si vous étiez aveugles (ils l'étaient mais refusaient de le reconnaître !), vous n'auriez pas de péché ; mais maintenant vous dites : nous voyons ! — votre péché demeure » (Jean 9:41). Se reconnaître aveugle, sentir son état de péché, voilà ce qui donne la vue et délivre du péché. Mais ces hommes étaient « aveugles et conducteurs d'aveugles » (Matt. 15:14) . ,

3 Marcher comme des enfants de lumière

L'aveugle-né guéri rendait avec simplicité ce témoignage : « Je sais une chose, c'est que j'étais aveugle, et que maintenant je vois » ! (Jean 9:25). Les brebis du Seigneur sont exhortées à marcher comme des enfants de lumière, à porter ce caractère reçu de leur Père et à produire le fruit qui en découle : bonté, justice et vérité. Marcher nécessite du discernement quant au chemin à suivre, pour chaque pas que l'on doit faire. L'apôtre Paul demande que nous soyons remplis de la connaissance de Sa volonté, pour marcher d'une manière digne du Seigneur, pour Lui plaire à tous égards (Col. 1:9). Plaire à Dieu n'est pas facultatif, mais une nécessité : plus notre relation avec Dieu sera intime et plus elle nous maintiendra dans le chemin béni des enfants de lumière.

4 2 Pierre 1:4-5a

Ne pensons pas que la « participation à la nature divine » et aux très grandes et précieuses promesses produise nécessairement en nous une conduite à la gloire de Dieu ! Le croyant doit se les approprier, s'appliquer à les acquérir et à les mettre en pratique, avec l'aide constante du Saint Esprit. C'est seulement de cette manière que les fils de la lumière peuvent s'affermir dans la connaissance du Seigneur Jésus (2 Pier. 1:2, 3, 8). Leur désir est de joindre avec diligence à leur foi les qualités spirituelles mentionnées dans cette épître.

5 2 Pierre 1:5b-6

La vertu est la première nommée dans ce passage : elle doit s'ajouter à la foi. C'est l'énergie spirituelle indispensable pour être en mesure de fuir les convoitises, se séparer du mal et chercher les choses qui sont en haut. Elle doit être accompagnée de la connaissance qui éclaire le croyant sur la pensée de Dieu, le dirige et le garde de toutes sortes d'erreurs. Il faut qu'un enfant de Dieu acquière aussi la tempérance, sans laquelle on ne peut garder le contrôle de soi et éviter les excès. Il doit honorer Dieu par sa sobriété (1 Cor. 9:26-27). À la tempérance se joint la patience : elle fait briller la foi chez le chrétien, à travers les difficultés, quelles qu'elles soient. Le Seigneur est patient envers tous (2 Pier. 3:9, 15) : Il enseigne aux siens à user de la même patience au milieu des épreuves (2 Tim. 4:5 ; Jacq. 5:11).

6 2 Pierre 1:7

La piété « utile à toutes choses » permet la mise en pratique de tous les caractères spirituels que l'on vient d'évoquer. C'est une relation étroite et constante avec Dieu (1 Tim. 4:8). L'affection fraternelle, liée à la piété, est un fruit de la vie divine à l'égard de ses frères (Jean 15:35). L'amour enfin, ce lien de la perfection, aide à comprendre où l'affection fraternelle trouve sa source : en Dieu lui-même ! C'est vraiment l'anneau principal qui procure toute sa solidité à l'ensemble de cette chaîne de vertus chrétiennes.

7 **2 Pierre 1:8**

Si d'aussi précieux caractères abondent, un vrai témoignage est rendu devant tous. Il devient évident que ce chrétien connaît le Seigneur et désire l'honorer ! Impossible de rester immobile dans la vie chrétienne : on avance ou l'on recule. S'appliquer à cultiver de ces dispositions intérieures, préserve du danger de rester oisif, autrement dit inactif, ou d'être stérile — c'est à dire sans porter de fruit. Alors la conduite est digne du Seigneur ! Gardons un œil simple, droit, sincère, sans détour, fixé exclusivement sur Christ : dans ces conditions le corps tout entier sera rempli de lumière (2 Pier. 1:8 ; Matt. 6:22-23 ; Luc 11:34-36).

8 **2 Pierre 1:9**

Si l'on va de l'avant appuyé sur Christ, Il communique à son racheté force et sécurité. Par contre, si l'on « bat en retraite » dans sa vie spirituelle, le danger grandit de défaillir en chemin. Un chrétien qui se laisse séduire par le monde et ses attraits trompeurs perd rapidement son discernement spirituel et devient aveugle (Jean 9:39-41 ; Apoc. 3:14). Il marche à tâtons, dans l'obscurité, ses yeux ne sont plus fixés sur l'invisible, sur ce qui est éternel. Affligé par une myopie spirituelle, il ne voit pas loin. Préoccupé des choses de la terre, sa vue est limitée aux choses qui se voient, c'est à dire passagères (2 Cor. 4:18). Les convoitises l'attirent (1 Jean 2:16) : lui qui a été sanctifié, peut donc en venir à oublier la purification de ses péchés d'autrefois. Pourtant il a été arraché à la souillure où il se vautrait sans honte avant sa conversion (2 Pier. 1:9 ; 2:22). Ce racheté en chute ne réalise plus dans sa pratique journalière la délivrance du péché. Il suit un chemin qui le ramènera, si Dieu ne l'arrête pas, dans ce borborygme dont la grâce l'avait délivré ! Si la conscience cesse d'être délicate, on peut très vite en arriver à traiter de façon légère certains de ces péchés odieux qui ont rendu nécessaire la mort du Fils de Dieu à notre place afin de nous sauver de la colère qui vient !

9 **Étrangers et forains ici-bas ?**

Le début de cette épître de Pierre, avec ses exhortations et ses avertissements, s'adresse à notre conscience et à notre cœur. Considérons quel est notre état spirituel à la lumière de Dieu ? Peut-être avons-nous convoité et cherché à acquérir toutes les facilités et le confort que ce monde périssable, domaine de Satan, est disposé à procurer à tous ceux qui acceptent de suivre son train, et nous sommes-nous ainsi éloignés de Christ (Éph. 2:2) ? Ne faut-il pas reconnaître que, loin de rester étrangers et forains sur la terre, nous nous sommes installés ici-bas comme si nous devions y rester toujours ? Notre manière de vivre diffère-t-elle vraiment de celle des incrédules ? Nos tentes de pèlerins ne laissent-elles pas souvent à désirer ? Déjà du temps du résidu de Juda, la maison de Dieu était dévastée. Le prophète Aggée adresse des reproches à ceux que Dieu, dans Sa miséricorde, avait fait remonter de la captivité. Au lieu de rebâtir en priorité cette Maison (Agg. 1:8), ils habitaient leurs maisons lambrissées. Ils disaient : « Le temps n'est pas venu, le temps de la maison de l'Éternel pour la bâtir » (Agg.1:2). Ce qui passait peut-être pour de l'humilité, n'était véritablement qu'un manque d'amour, et aussi de zèle. Ils consacraient l'essentiel de leur temps et de leurs forces à la recherche de leurs aises (Agg. 1:3-5 ; Amos 6:4).

10 **Nos demeures**

Quel usage fait-on de sa propre demeure ? On doit se rappeler l'attitude de Lydie, la marchande de pourpre qui servait Dieu à Thyatire. À peine convertie, elle dit aux apôtres : « Si vous jugez que je suis fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et demeurez-y ». Ensuite elle « les y contraignit ». Elle avait une famille, mais elle ne voulait pas pour autant vivre égoïstement repliée sur elle-même. Elle s'appliquait à l'hospitalité. Il faut y veiller (Act. 16:15 ; Hébr. 13:1-2). Faisons-nous par pure grâce partie de ces enfants de Dieu toujours prêts à ajouter avec joie à notre table familiale « les rallonges de l'amour » ?

11 **Vanités**

Il est fort à craindre que nos vies ne soient fort encombrées par une multitude de choses inutiles. Conduits par un amour exclusif pour le Seigneur, ôtons résolument tout ce qui se révèle nocif ou tout simplement sans importance (Gen. 35:2) ! Imitons l'apôtre, ne gardons que l'essentiel ! Il peut dire en vérité : « Mais les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées, à cause du Christ, comme une perte ». Il les considérait même comme des ordures, ayant un désir impérieux : « gagner Christ » (Phil. 3:7-8) !

12 **Exemple d'Abraham**

Un autre exemple particulièrement utile se voit dans la vie d'Abraham. L'Éternel avait commandé à ce patriarche après que Lot, attiré par les riches plaines du Jourdain, se soit séparé de lui : « Lève tes yeux... tout le pays que tu vois, je te le donnerai, et à ta semence pour toujours » (Gen. 13:14-15). Il y avait 318 hommes exercés, nés dans sa maison : son camp devait être très grand ! Mais cet homme pieux choisit, tout en bâtissant un autel, de vivre à Hébron sous une tente (Gen. 13:14-18). Le seul terrain qu'il acquiert est celui où se situe la caverne de Macpéla. Elle lui sert de sépulcre pour les siens d'abord, pour lui ensuite (Gen. 23:17-20).

Quels sont donc ses motifs ? « Par la foi, il demeura dans la terre de la promesse comme dans une terre étrangère, demeurant sous des tentes avec Isaac et Jacob, les cohéritiers de la même promesse ; car il attendait la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur » (Hébr. 11:9-10). Ses regards n'étaient pas fixés sur les choses qui se voient. Ses biens terrestres avaient pourtant augmenté (Gen. 13:2) mais il n'y mettait pas son cœur (Ps. 62:10) ! Depuis longtemps Lot habitait dans la méchante ville de Sodome, un choix qui aura de terribles conséquences. Abraham a compris que vivre sous des tentes convenait mieux au caractère temporaire de son séjour ici-bas.

13 **Exemple vis-à-vis des enfants**

Cette génération qui vient (Ecc. 1:4), nos propres enfants d'abord, ne vont-ils pas souvent imiter notre façon de vivre ? Leurs yeux enregistrent aussi bien que leurs oreilles. Quel est l'exemple que notre conduite leur donne ? Notre comportement personnel les engage-t-il à devenir des pionniers, à suivre le Seigneur quoiqu'il leur en coûte ? Un pionnier s'installe sur des terres incultes pour les défricher. Il fraye le chemin, il ouvre la voie comme Paul désirait le faire (Rom. 15:23-24).

Ce n'est pas notre voiture ou le genre de vacances que nous prenons qui suffit vraiment à donner un aperçu de notre état spirituel. C'est l'ensemble de notre marche qui manifeste notre piété ou trahit au contraire nos tendances à la mondanité. Gardons-nous habituellement une réelle séparation avec le monde (2 Cor. 6:14-16) ? Sinon, inévitablement nos pensées seront façonnées par cette fâcheuse compagnie (1 Cor. 15:33). Le Seigneur veut qu'elles soient au contraire « amenées captives à l'obéissance de Christ », notre parfait modèle dans Sa vie ici-bas (2 Cor. 10:5 ; 1 Pier. 2:21-23).

14 **Démas**

Le prisonnier de Jésus-Christ (Phm. 9), sur le point d'achever sa course ici-bas, presse Timothée de venir le rejoindre. Il lui dit : « Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle ; et il s'en est allé à Thessalonique » (2 Tim. 4:10 ; 1 Tim. 6:17). Démas n'était pas disposé à partager les épreuves ultimes de Paul. Il se plaisait dans le présent siècle, un danger toujours actuel. Il ne vivait pas

comme Paul qui avait l'éternité pour horizon. Aussi ce compagnon (Phm. 24) l'a-t-il abandonné, le laissant dans un isolement pénible, tout comme les disciples abandonnèrent le Seigneur, lors de son arrestation (Matt. 26:56).

Chers amis, avons-nous devant nous le même horizon céleste que Paul ou restons-nous comme Démas, attachés au « présent siècle » ?

15 **Difficultés rencontrées par les serviteurs du Seigneur**

Si ceux qui ont le privilège de présenter la Parole, cherchent plus ou moins consciemment à se mettre à l'abri des coups, reculent dans leur vie privée devant un sacrifice ou un renoncement, ils peuvent difficilement espérer convaincre les autres de tout mettre sur l'autel ! Que le Seigneur nous aide à avoir une attitude en accord avec nos paroles.

Travailler pour le Seigneur s'accompagne souvent d'épreuves et de difficultés (Act. 9:16). Labourer un terrain vierge n'est pas aisé, mais il peut en résulter aussi une immense joie (Ps. 126:6) ! Ceux qui y sont appelés ont besoin de beaucoup de courage, de foi et de patience. Ils doivent être prêts à prendre leur part de souffrances comme de bons soldats de Jésus Christ (2 Tim. 2:3 ; 2 Cor. 11:23-33). Il faut s'attendre à être parfois incompris et calomnié. Même si l'évangile est présenté avec simplicité, fidélité et puissance, il peut se faire que l'on crie à l'hérésie. Certains osent dire que croire simplement en Jésus Christ convenait peut-être du temps des apôtres mais ne suffit plus aujourd'hui !

Que Dieu nous garde de vouloir éviter l'opposition, et de risquer ainsi de présenter un évangile frelaté (2 Cor. 11:3-4). Aujourd'hui pour être apprécié dans plus d'un milieu chrétien, il faut éviter de parler du péché ! Si l'on écoute assez volontiers parler de l'amour de Dieu, on oublie qu'il est inséparable de la vérité. On préfère se garder d'aborder les « sujets qui fâchent » !

Ce n'est pas ainsi que l'on agit comme doivent le faire les fils de la Lumière, marchant sur les traces de Celui qui répondait à ceux qui lui demandaient : « Qui es-tu ? » : « Absolument ce qu'aussi je vous dis » (Jean 8:25, 45-46) Dans un tel chemin il y a des souffrances pour Christ et pour maintenir la vérité. Imitons l'apôtre Paul, qui lui-même imitait Jésus-Christ : sans crainte, il se réjouissait qu'à Éphèse une porte grande et efficace lui soit ouverte, même s'il y avait beaucoup d'adversaires (1 Cor. 16:9) !

Jésus-Christ est la lumière qui vient éclairer mes pas,

Pour qu'en suivant ma carrière mon pied ne s'égaré pas.

Enfants de lumière, louons chaque jour

Notre tendre Père, car il est amour.

TENIR FERME CONTRE LES ARTIFICES DU DIABLE Éphésiens 6:11 par Philippe Laügt

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1982 p. 94-99, 119-130

Tables des matières

- 1 Utilité de connaître les méthodes de l'adversaire des croyants
- 2 La chute : Genèse 3 — Semer le doute, Parole inexacte, orgueil
- 3 Aveuglement du monde — Ténèbres morales et spirituelles
- 4 Sortie d'Égypte et traversée du désert — Des leaders doués pour le mal
- 5 Fin du désert et conquête du pays — Attaques méchantes
- 6 Des instruments qu'on ne soupçonnerait pas
 - 6.1 Temps des rois et de Néhémie
 - 6.2 Pierre
- 7 Contre le Christ Jésus
 - 7.1 La tentation au désert
 - 7.2 Pendant le ministère et jusqu'à la croix
- 8 Contre l'Assemblée
 - 8.1 Autour des apôtres
 - 8.2 Fausses doctrines
 - 8.3 Les Galates et la loi
 - 8.4 Corinthe et Colosses
- 9 Vie pratique des croyants individuellement
 - 9.1 Mondanisation
 - 9.2 Œuvre de Christ plus ou moins connue
 - 9.3 Les leçons du désert
 - 9.4 La chair et la mort avec Christ
- 10 Combat dans les lieux célestes — Éphésiens 6
- 11 Armure de Dieu
 - 11.1 Ceinture de la vérité
 - 11.2 Cuirasse de la justice
 - 11.3 Chaussés de la préparation de l'évangile de paix
 - 11.4 Bouclier de la foi
 - 11.5 Casque du salut
 - 11.6 Armes offensives
 - 11.6.1 La Parole de Dieu qui est l'épée de l'Esprit
 - 11.6.2 La prière

1 Utilité de connaître les méthodes de l'adversaire des croyants

« Ce n'est pas la connaissance de Satan qui nous rendra capables de discerner ses artifices, mais le fait de nous tenir dans la présence de Dieu » (J. N. D.). Il n'en reste pas moins vrai que, sous peine d'essuyer de lourdes défaites, tout combattant doit bien connaître son adversaire, avec son but et ses tactiques familières, pour ne pas le sous-estimer. L'Écriture nous rend inexcusables si nous ignorons les desseins du grand Ennemi de Dieu et de nos âmes, Satan. D'un bout à l'autre, elle nous y rend attentifs.

Dès le commencement le diable pêche (1 Jean 3:8). Créature tombée, il ne possède ni l'omnipotence, ni l'omniscience, ni l'omniprésence. Mais avec une énergie redoutable et une sagesse perverse, il s'oppose toujours au conseil de Dieu, cherchant à l'annuler.

2 La chute : Genèse 3 — Semer le doute, Parole inexacte, orgueil

Au jardin d'Eden, sachant qu'Ève serait plus vulnérable qu'Adam, il s'est aussitôt efforcé d'instiller le doute dans son esprit. Stratège consommé, pour la séduire il laisse délibérément dans l'ombre les immenses bénédictions reçues de Dieu, et met l'accent sur le commandement unique que l'homme et la femme avaient à observer : « Quoi, Dieu a dit... ? » (Gen. 3:1). Il cherche à présenter l'autorité du Créateur comme arbitraire et injuste.

Si la Parole avait eu son plein effet sur le cœur d'Ève, la réponse de celle-ci aurait été simple, directe et concluante. Se servir avec exactitude de la Parole retenue par la foi, est le seul moyen de repousser les suggestions de l'Ennemi. Mais Ève ajoute à ce que Dieu avait dit. Le « père du mensonge » exploite aussitôt cette grave défaillance (Jean 8:44). Contredisant ouvertement les paroles de Dieu, il déclare : « Vous ne mourrez point ». Puis il suggère que, si l'on suivait son conseil, il en résulterait un grand gain : « Vous serez comme Dieu ». Ce piège caractéristique du diable séduit Ève et bientôt Adam (1 Tim. 3:6, 7). Leur cœur, saisi par l'orgueil, s'élève. Le péché, étant consommé, ne peut manquer de produire la mort. L'homme est désormais l'esclave de celui qui l'a poussé à la désobéissance. Toute sa race est entraînée avec lui dans la chute (Rom. 5:12).

3 Aveuglement du monde — Ténèbres morales et spirituelles

Satan, avec sous ses ordres une multitude de démons, prend le contrôle de ce monde, dont il est le chef (Jean 12:31 ; 14:30 ; 16:11). Sous sa terrible influence, des ténèbres ont envahi la terre... Les incrédules, amorcés par leurs convoitises et leurs passions, ne sont que des jouets entre ses mains. Il les tient asservis, leur vie durant, par la crainte de la mort (Héb. 2:14, 15). Il se sert de moyens tels que le paganisme, la philosophie, la science, la superstition, le matérialisme, pour les égarer. Leur entendement est obscurci (Éph. 4:18), de sorte qu'ils peuvent parfois entendre les appels pressants de la grâce de Dieu sans qu'un seul trait de lumière vienne atteindre leur conscience et leur cœur. Leurs pensées sont aveuglées par le dieu de ce siècle (2 Cor. 4:4), qui vient de surcroît ravir la Parole dès qu'ils l'ont entendue (Marc 4:15). Seule une opération puissante de l'Esprit de Dieu peut arracher des âmes à un esclavage aussi affreux, et ouvrir leurs yeux pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu (Actes 26:18).

Car, si le monde entier gît dans le méchant (1 Jean 5:19), il n'y a pourtant pas, sur la terre, la seule semence du serpent (Jean 8:44 ; Actes 13:10), mais aussi celle de Dieu (1 Jean 3:9). Abel a été moralement le chef de file de cette lignée de la foi. Si Caïn, poussé par Satan, devient bientôt le meurtrier de son frère, Dieu suscite Seth et l'on commence à invoquer le nom de l'Éternel (Gen. 4:26). Une grande nuée de témoins vont se succéder jusqu'à la venue du Fils de Dieu, manifesté pour détruire les œuvres du diable (1 Jean 3:8). Ces hommes de foi auront constamment affaire à un Ennemi implacable, mettant son esprit plein d'intelligence et de subtilité au service du mal.

4 Sortie d'Égypte et traversée du désert — Des leaders doués pour le mal

Quand Dieu décide de tirer d'Égypte un peuple, au milieu duquel devait naître un jour le Messie, Satan se déchaîne. Pour empêcher la marche de ce peuple vers Canaan, il emploie toutes sortes d'instruments. Ce sont d'abord Jannès et Jambres qui, mus par une puissance diabolique, résistent à Moïse, imitant ses miracles. Influencé, le Pharaon endurecît son cœur et refuse de laisser partir Israël. Mais Dieu intervient ; il met d'abord son peuple à l'abri de sa propre colère, par le sacrifice de l'agneau, type de Christ. Puis il le fait sortir à main forte et à bras étendu. Au désert, un autre instrument du même Ennemi, Amalek, figure de la chair, vient attaquer lâchement par derrière ceux qui se traînent (Deut. 25:17, 18). L'intercession d'un Moïse, la vertu d'un Josué, l'un et l'autre nous parlant de Christ, seront nécessaires pour obtenir la victoire. Plus tard, du milieu des Lévités, dans cette famille de Kéthath qui avait le privilège de porter l'arche sur l'épaule, Coré s'élève. Dans son orgueil, il ambitionne la sacrificature, attire des disciples après lui. Sa rébellion apparaît comme une manifestation de l'opposition constante de Satan à la sacrificature de Christ. Ici encore, l'intervention d'Aaron, type de notre grand souverain sacrificateur, pourra seule arrêter la plaie qui dévorait le peuple. Il fait propitiation avec de l'encens, expression pour le cœur de Dieu des perfections du Seigneur (Nombres 16).

5 Fin du désert et conquête du pays — Attaques méchantes

Le pèlerinage s'achève ; Balaam, le devin, vient encore enseigner à Balak comment jeter une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël (Apoc. 2:14). Douloirement atteints, ils devront à la fidélité d'un Phinée de surmonter cette épreuve. Le zèle pour Dieu de ce petit-fils d'Aaron porte nos regards sur un plus grand que lui, le Serviteur parfait (Jean 2:14-17). Enfin le voyageur touche aux frontières du pays ! Il entend les promesses de Dieu : « Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous l'ai donné » (Jos. 1:3). Mais sept nations, une plénitude de mal, vont s'opposer à lui, par force et par ruse (voir les Gabaonites, Jos. 9). La maison de Joseph, et tant d'autres après elle, a peur des chars de fer et de la puissance de l'ennemi ; ils ne le déposséderont pas. Il appartiendra à un homme de foi, déjà âgé, Caleb, de prendre Hébron malgré les Anakim, avec le secours de Dieu. Il préfigure le grand Consommateur de la foi, qui a vaincu Satan et le brisera bientôt sous nos pieds.

6 Des instruments qu'on ne soupçonnerait pas

6.1 Temps des rois et de Néhémie

Ainsi, au cours des siècles, nous ne voyons jamais l'activité du serpent ancien se démentir. Qu'il s'agisse d'un temps de force spirituelle ou d'un temps de ruine, ce sont toujours les mêmes manœuvres pernicieuses. Il parviendra, par exemple, à inciter David, ce roi pieux, à dénigrer le peuple, provoquant le juste jugement de Dieu (1 Chron. 21:1). Longtemps après, au moment où, avec un faible résidu, remonté antérieurement de la captivité, Néhémie restaure Jérusalem, Satan entretient toujours des complicités au sein du peuple. Éliashib, le souverain sacrificateur, se montre infidèle ; l'Ennemi en fait son instrument. La porte des brebis qu'il devait reconstruire est inachevée, elle n'a ni verrous ni barres. Tobija, l'Ammonite, aura bientôt sa chambre là où sa présence paraît des plus insolites, dans les parvis de la maison de Dieu (Néh. 3:1 ; 13:7) ! Le diable excelle à employer de préférence une personne que l'on suppose incapable d'exercer une mauvaise influence, voire qui inspire une réelle confiance (Deut. 13:6-8). Même un véritable croyant, s'il ne veille pas, peut devenir occasionnellement un instrument dans sa main.

6.2 Pierre

L'exemple de Pierre est plein d'instruction. Il confesse d'abord avec force : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », et Jésus lui déclare : « Tu es bienheureux... » (Matt. 16:16, 17). Mais voici que le Seigneur parle de ses souffrances à la croix. L'Adversaire pense qu'il pourrait le faire trébucher en se servant de ce même disciple. Les sentiments de Pierre paraissent très généreux : « Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point ! » Le Fils de Dieu discerne et démasque l'activité malfaisante de l'Ennemi : « Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale... » (v. 23).

7 Contre le Christ Jésus

7.1 La tentation au désert

L'homme Christ Jésus était descendu volontairement sur la terre vaincre l'homme fort et piller ses biens. Dès le début de son ministère, après quarante jours de jeûne au désert, le tentateur s'était approché, lui suggérant d'user de sa puissance pour répondre à ses besoins. Le Créateur des mondes ne pouvait-il pas d'une parole changer en pain les pierres qui l'entouraient ? Sans aucun doute, mais Jésus serait sorti du sentier de l'obéissance et de la dépendance dans lequel il s'était volontairement engagé. Il aurait, en pratique, contredit cette Écriture, qu'il cite au moment opportun : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu » (Luc 4:4). Il ne parle pas avec l'Adversaire, comme Ève autrefois. Il lui résiste victorieusement, employant par trois fois l'acier éprouvé et fiable de la seule Parole de Dieu. La convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, auxquels Adam et Ève avaient succombé, n'ont pas de prise sur Lui. Chaque tentation ne servira qu'à mettre en évidence les beautés morales de Jésus, son obéissance, sa dépendance et la fidélité de son cœur à Dieu.

Alors le diable se retire pour un temps (Luc 4:13), mais plus le Seigneur approchera de la croix et plus les agents de l'Ennemi s'évertueront à lui barrer la route.

7.2 Pendant le ministère et jusqu'à la croix

Les démons le reconnaissent et s'inquiètent : « Es-tu venu ici avant le temps pour nous tourmenter ? » (Matt. 8:29). Jésus guérit « tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance » (Actes 10:38). Finalement Satan mettra dans un cœur déjà chargé de convoitise la pensée de livrer le Seigneur pour un peu d'argent (Jean 13:2). Puis il prend possession de Judas (Ps. 41:9). À Gethsémani, l'Adversaire sera là, cherchant à faire reculer le Seigneur devant l'expiation. Il lui présente les terreurs de la mort, les heures ténébreuses où, fait péché pour nous, il connaîtra, douleur indicible, l'abandon de son Dieu fort. Mais Jésus, dans sa soumission parfaite, accepte la coupe de la main du Père. À l'heure suprême, l'Ennemi tentera un dernier effort. Il sait ce que la croix signifie pour lui. La semence de la femme devait écraser la tête du serpent. Mais c'est en vain qu'il se déchaîne, le Serviteur parfait se montre obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Il pouvait sembler, en définitive, que Satan triomphait. C'était son heure et le pouvoir des ténèbres (Luc 22:53). Mais, par la mort, Christ rend impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable (Héb. 2:14). « Ayant dépouillé les principautés et les autorités, il les produit en public, triomphant d'elles en la croix » (Col. 2:15). Sa résurrection par la gloire du Père, son ascension et sa séance à la droite de Dieu témoignent du triomphe remporté. La puissance de Satan est brisée, son jugement va suivre, inéluctable. Déjà, durant son ministère, Jésus disait : « Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair » (Luc 10:18) « Le chef de ce monde sera jeté dehors » (Jean 12:31). Précipité sur la terre, ce séducteur sera d'abord lié, jeté dans l'abîme (Apoc. 20:2, 3) et, plus tard, jeté pour l'éternité, avec ses anges, dans l'étrang de feu et de soufre.

8 Contre l'Assemblée

Mais le Méchant a encore le pouvoir de nuire. Il sait qu'il a peu de temps et il déploie une activité d'autant plus fébrile.

8.1 Autour des apôtres

Dès les temps apostoliques, alors que l'Esprit agissait sans entrave dans l'Assemblée, il était à l'œuvre pour lui faire abandonner son premier amour pour Christ. Il devait, hélas, bien vite y parvenir. Il incite Ananias et Sapphira à mentir à l'Esprit Saint. Pierre dira, parole combien solennelle : « Pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur ? » (Actes 5:3). Puis, successivement, sous son influence, un murmure s'élève chez les saints, la haine du monde se soulève contre des témoins fidèles ; Étienne, suivi plus tard de Jacques, connaîtra le martyre, alors qu'une grande persécution disperse l'assemblée à Jérusalem. Simon le magicien s'introduit même au milieu des disciples, et comment ne pas reconnaître aussi l'œuvre de l'Ennemi dans le différend qui sépare Paul et Barnabas ? Ils avaient longtemps exercé ensemble un service béni, mais une faille va surgir dans cette précieuse communion fraternelle (Actes 15:39). Plus tard, ce même apôtre Paul, qui était pourtant loin d'ignorer les desseins de l'Adversaire (2 Cor. 2:11), éprouvera, une fois et deux fois, son activité néfaste pour l'empêcher de revoir les chers rachetés du Seigneur à Thessalonique (1 Thess. 2:17, 18).

8.2 Fausses doctrines

L'Ennemi se transforme volontiers en ange de lumière et ses ministres en ministres de justice (2 Cor. 11:14, 15). Il excelle dans l'art de mêler l'ivraie au bon grain, l'erreur à la vérité (Matt. 13:38, 39). De fausses doctrines, destructrices de la foi chrétienne, présentées de façon attrayante, dissimulées sous des formes de piété, sont ainsi largement répandues. Il détourne ainsi de la vérité, aujourd'hui comme hier, s'il le peut, des assemblées entières. Car chaque fois que la mort du Seigneur est annoncée, c'est la défaite de Satan qui est aussi proclamée. Pourrait-il davantage supporter qu'un incrédule soit vaincu de péché et donne gloire à Dieu, quand l'assemblée tout entière est réunie et montre ainsi la puissance de la présence de Dieu au milieu d'elle (1 Cor. 14:23-25) ? L'Adversaire, qui est encore dans les lieux célestes, fera tout son possible pour que l'assemblée faillisse à sa haute mission : magnifier et donner à connaître dans ces mêmes lieux célestes la sagesse si diverse de Dieu (Éph. 3:10).

8.3 Les Galates et la loi

Exploitant la difficulté que les premiers chrétiens d'origine juive éprouvaient à se détacher des ordonnances mosaïques et à accepter que les gens des nations soient admis aux mêmes bénédictions qu'eux, il réussit à fomentier des troubles dans l'assemblée à Jérusalem (Actes 15). Démasqué, il ne tarde pas à revenir à la charge. De faux docteurs, ouvriers trompeurs à sa solde, cherchent à ensorceler les Galates (Gal. 3:1). À les entendre, pour plaire à Dieu, le croyant devrait faire des œuvres de loi ! Céphas et Barnabas, eux-mêmes, avaient été un moment entraînés. Cet enseignement pervers se retrouve sous diverses formes tout au long de l'histoire de l'Église sur la terre, et porte gravement atteinte à la pleine suffisance de l'œuvre de Christ.

8.4 Corinthe et Colosses

À Corinthe, en usant d'autres artifices, Satan voulait détourner les saints des vérités précieuses concernant l'Assemblée. Il les incitait à s'enorgueillir de leurs dons spirituels, de leur connaissance, reçus par pure grâce. Il les engageait aussi à traiter avec complaisance les manifestations de la chair dans leur marche journalière. De telles sollicitations sont-elles plus rares à la veille du retour du Seigneur, tout à la fin du témoignage confié à l'Assemblée de Dieu sur la terre ?

À Colosses, c'était par la philosophie, la tradition, le culte des anges et diverses ordonnances purement humaines que l'Ennemi s'efforçait d'égarer les saints, pour les frustrer, si possible, du prix du combat (Col. 2:18). Là encore, ne perdons pas de vue l'actualité et la gravité de tels assauts. Satan s'oppose inlassablement à tout témoignage collectif rendu au Seigneur. Notre faiblesse et notre tiédeur ne font que faciliter ses entreprises. Que Dieu nous donne les dispositions de cœur et d'esprit qui caractérisaient Philadelphie. Cette assemblée avait peu de force, mais Celui qui marche au milieu des sept lampes d'or pouvait lui dire : « Tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom » (Apoc. 3:8).

9 Vie pratique des croyants individuellement

9.1 Mondanisation

Les assemblées ainsi mises à l'épreuve se composent de croyants, et chacun peut s'attendre à être constamment l'objet des mêmes attaques, justement parce qu'il appartient à Christ (Luc 22:31). L'Ennemi sait bien qu'il ne peut pas le ravir des bras du bon Berger (Jean 10:28), mais il cherche par tous les moyens à interrompre sa communion avec le Seigneur. Ses assauts seront d'autant plus acharnés que nous aurons mieux saisi, par grâce, l'immense valeur de l'œuvre de Christ à la croix. Satan sait très bien que, s'il peut faire broncher un chrétien déjà affermi, le déshonneur jeté sur le nom du Seigneur n'en sera que plus grand (2 Sam. 12:14). Un chrétien endormi ou qui se lie au monde et s'y conforme, ne le dérange pas. Il est attristant de constater que la poursuite des richesses empêche plus d'un chrétien de combattre le bon combat de la foi. Les soucis de ce siècle accaparent souvent nos énergies. Si nous oublions le caractère céleste de notre appel et la séparation qui doit s'ensuivre, si nous vivons comme ceux qui habitent sur la terre, nous sommes pratiquement disqualifiés. Quelle victoire de l'Ennemi d'avoir ainsi mis hors de combat bien des enfants de Dieu !

9.2 Œuvre de Christ plus ou moins connue

Mais outre ces cas humilians, nos états spirituels diffèrent, et par conséquent le caractère des hostilités avec Satan aussi. Certains rachetés sont encore en quelque sorte en Égypte. Ils savent que Christ a connu à la croix toute l'ardeur du jugement divin à leur place, et ils s'attachent exclusivement à la valeur infinie, aux yeux de Dieu, du sang versé par l'Agneau (Col. 1:20). D'autres ont fait un pas de plus. Leur foi s'est emparée de ce que le passage de la mer Rouge illustre : Christ mort et ressuscité pour nous. L'œuvre de la rédemption nous sauve, elle nous sépare du monde et nous délivre de la puissance de Satan et de la mort.

9.3 Les leçons du désert

Il faut traverser le désert de ce monde. Mais les rachetés, à la différence d'Israël autrefois, doivent simultanément cheminer ici-bas et jouir, par la foi, de leur héritage céleste.

Le désert nous éprouve et nous humilie. Il nous enseigne ce qui est dans notre cœur (Deut. 8:2-6), mais nous amène aussi à goûter la sympathie et la tendresse de l'Homme parfait qui a suivi les sentiers de cette terre. Les forces du pèlerin peuvent toujours être ranimées par ce pain vivant descendu du ciel et par cette eau vive découlant du rocher frappé.

Mais dans ce monde, Satan rôde. Ses attaques peuvent surgir de tous côtés, inopinément ; une extrême vigilance est nécessaire (1 Chron. 9:24). Il s'ingénie à nous embarrasser dans les affaires de la vie, à accabler nos esprits, à décourager nos cœurs par les devoirs et les soucis de la vie journalière, les infirmités et les maladies, les difficultés de tout ordre et même, hélas, par des dissensions entre frères. Comme un lion rugissant il cherche à effrayer bien des fidèles par la persécution. Ils sont en butte, comme les témoins d'autrefois (Héb. 11:32-40), à sa haine violente pour le peuple de Dieu.

9.4 La chair et la mort avec Christ

Il nous faut en outre constater que la chair est encore en nous, toujours prête à céder à l'Adversaire (Jacq. 1:14), si elle n'est pas tenue là où Dieu l'a placée, à la croix, c'est-à-dire dans la mort. Nous pouvons nous épuiser dans un douloureux débat intérieur (Rom. 7). Avec nos seules forces, la lutte contre les convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme est désespérée. Tant que le « moi » est un fardeau pour l'âme, nous sommes incapables, dans cet état misérable, d'engager vraiment le bon combat de la foi.

Nous devons franchir spirituellement le Jourdain, à la suite de l'Arche, figure du Seigneur. Chacun doit accepter, par la foi, cette autre conséquence, si importante, de la croix : sa propre mort avec Christ. Dieu nous voit ainsi. C'est une vérité d'une portée pratique capitale, car c'est seulement ainsi que la chair, notre tyrannique ennemi intérieur, peut être tenue pour morte. De plus le chemin de la mort devient celui de la vie (2 Cor. 4:10-12 ; Col. 2:20-3:3). Nous sommes identifiés aussi avec Christ dans sa résurrection. Réalisant vraiment de telles vérités, nous sommes désormais en mesure de nous approprier les bénédictions si élevées déployées par l'épître aux Éphésiens.

Les conseils éternels de Dieu, sa grâce souveraine, le sang précieux de l'Agneau, versé à la croix, tout concourt à placer le racheté dans une position parfaite. Adopté, scellé du Saint Esprit, qui est les arrhes de son héritage, il est un membre du corps de Christ, de son assemblée. Héritier de toutes choses, agréable dans le Bien-aimé, il est, dans cette épître, assis dans les lieux célestes en Christ.

10 Combat dans les lieux célestes — Éphésiens 6

Mais la position la plus haute est aussi la plus contestée, d'où un véritable appel aux armes (Éph. 6:10). Le croyant doit se lever pour soutenir le combat contre des adversaires d'autant plus dangereux qu'ils n'appartiennent pas à la chair et au sang, mais au monde des esprits. Le prince de l'autorité de l'air a un royaume (Matt. 12:26) et des armées d'anges déchus à sa disposition (Matt. 25:41). Des puissances, des autorités, sont établies sur les ténèbres. Nous savons peu de chose à leur sujet, mais la puissance spirituelle de méchanceté est encore dans les lieux célestes, là même où nous sommes « bénis de toute bénédiction spirituelle en Christ ». Dès que le chrétien cherche avec l'énergie de l'Esprit à prendre vraiment possession de son héritage pour en jouir, il est aussitôt en butte aux attaques de l'Ennemi. L'apôtre avertit : « Ne soyons pas circonvenus par Satan, car nous n'ignorons pas ses desseins » (2 Cor. 2:11). Sa tactique est tout autre qu'au désert, la lutte a un caractère plus subtil. Il faut déjouer ses artifices et détruire aussi ses forteresses (2 Cor. 10:4 ; Jude 3). « C'est une chose extrêmement sérieuse d'être engagé dans le combat de Dieu contre Satan, et une pensée des plus solennelles que ma responsabilité soit de vaincre l'Adversaire » (J.N.D.). Nous ne pouvons pas nous dérober à ce formidable conflit, mais il faut s'y engager en comptant sur le Seigneur seul, sur la puissance de sa force (Éph. 6:10). L'excellente grandeur de la puissance de la force de Dieu, celle qui a ressuscité Christ d'entre les morts (id. 1:19) et l'a fait asseoir dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté et autorité et puissance, est prête à se déployer en faveur des rachetés (Éph. 1:19, 20 ; 2:6).

11 Armure de Dieu

Nous avons du mal à réaliser notre incapacité totale, d'où la tendance à chercher des appuis, dans le nombre, dans les dons ou les capacités d'un conducteur. Nous serions même parfois prêts à user de ressources et de sagesse humaines. C'est une folie ! Saül proposait ce genre d'armure à David. Sagement, ce dernier la refuse : « Je ne puis marcher avec ces choses, car je ne l'ai jamais essayé » (1 Sam. 17:39). Il n'est pas allé sans protection à la rencontre de l'homme fort, mais il fallait l'œil de la foi pour discerner cette protection.

Dieu a préparé pour les siens une armure, son armure. Il ne suffit pas de la décrire ou de l'admirer, il faut constamment la revêtir, c'est-à-dire opposer à Satan les caractères de Christ lui-même. Nous devons manifester en pratique que nous avons revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité (Éph. 4:24). C'est ainsi seulement que nous pourrions tenir ferme (Éph. 6:10, 13, 14) et nous approprier la victoire complète de Christ sur l'Ennemi, à la croix.

11.1 **Ceinture de la vérité**

La première des pièces de l'armure, c'est la vérité (Éph. 6:14). Nous pouvons certes nous efforcer d'avoir une conduite extérieurement correcte, mais ce que Dieu veut, c'est la vérité dans l'homme intérieur (Ps. 51:6). Le livre des Proverbes nous adresse de sérieuses exhortations touchant nos paroles, nos regards, le chemin que nous devons suivre. Mais il commence par cet avertissement : « Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde » (Prov. 4:23). Nos pensées et nos affections doivent être gouvernées par la Parole de Dieu qui, seule, est la vérité. Les activités de la chair en nous seront discernées et jugées par son moyen. Elle nous occupera de Christ et nous recevrons la force pour tenir ferme au mauvais jour, lors d'une bataille particulière, contre les artifices du diable. Mais si nous avons négligé d'attacher cette ceinture à nos reins, nous serons incapables de résister à une provocation subite de l'Ennemi. Loin de ressembler aux apôtres (1 Cor. 4:12), nous ne supporterons pas, par exemple, d'être insultés sans répondre, de souffrir patiemment sans nous plaindre. La Parole de la vérité occupe-t-elle toute la place dans notre cœur (Éph. 1:13) ? À l'heure de l'épreuve, comme le Seigneur, nous serons en mesure de répondre : « Il est écrit... »

11.2 **Cuirasse de la justice**

La cuirasse de la justice vient ensuite. Elle est liée à notre marche dans ce monde. Rien ne peut rendre notre cœur plus faible que l'absence de cette partie de l'armure. Traiter avec indulgence des penchants à la malhonnêteté, des pensées profanes ou des agissements douteux, au lieu de les juger sans réserve et de les abandonner, nous fait courir les plus grands dangers. Il est impossible de compter parmi les défenseurs de la vérité, si nous la renions en pratique. Si l'Ennemi peut faire peser sur le cœur d'un croyant des accusations justifiées, la situation de ce dernier est terrible. Poursuivre dans un tel état une activité pour Christ serait s'exposer à tomber sous les coups de l'Adversaire, être obligé d'abandonner définitivement son poste de combat. Exerçons-nous donc, comme l'apôtre, à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes (Actes 24:16).

11.3 **Chaussés de la préparation de l'évangile de paix**

Pour avoir nos pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix, cette autre pièce importante de l'armure, il faut d'abord cette bonne conscience (1 Tim. 1:5) représentée par la cuirasse de la justice. Alors, même au milieu de la bataille, nous jouirons de la paix avec Dieu. Cette paix intérieure se traduira d'abord dans notre marche au milieu d'un monde agité et inquiet. Nous serons aussi réellement prêts à apporter les bonnes nouvelles de la paix à ceux que Satan retient encore en esclavage (1 Pierre 3:15 ; Rom. 10:15).

11.4 **Bouclier de la foi**

Par-dessus tout, il faut saisir fermement le bouclier de la foi pour le diriger immédiatement du côté où le danger surgit. Dans cette guerre, nous avons besoin d'une confiance pratique, vivante, en Dieu, sinon les dards enflammés du Méchant, excitant l'orgueil, la jalousie, la cupidité, l'incrédulité, l'impureté... pourront nous atteindre, éveillant dans nos cœurs des doutes quant à l'amour et la fidélité de Dieu. La Parole de Dieu abonde en exemples à cet égard.

Le témoignage fidèle de Jean le baptiseur amenait ses disciples à le quitter pour suivre le Seigneur (Jean 1:37). Satan, connaissant bien les ressorts cachés du cœur naturel, fait dire à ceux restés avec Jean : « Rabbi, celui... à qui tu as toi-même rendu témoignage... tous viennent à lui ». Mais la foi et l'amour de Jean triomphent de cette attaque. Il détourne le dard et affirme aussitôt, en parlant du Seigneur : « Il faut que lui croisse, et que moi je diminue » (Jean 3:26-30). Pour revenir à la charge, l'Ennemi attend que Jean soit emprisonné. Une de ses armes favorites n'est-elle pas le découragement ? Ici, dans cette grande épreuve, au moment d'achever sa course, le bouclier de la foi fait un instant défaut au précurseur. Le doute s'infiltré dans son cœur : « Es-tu celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre ? » fait-il dire au Seigneur, qui fortifie et reprend doucement son cher serviteur (Matt. 11:3-6).

Plus tard, sur le lac, pendant la nuit, la tempête survient. La confiance des disciples est mise à l'épreuve. Jésus est là, dans la nacelle, mais il dort ! Où donc est le bouclier de la foi ? Un dard enflammé les transperce, une pensée affreuse germe dans leur esprit abattu. Le Seigneur serait-il, peut-être, après tout, insensible à leur détresse ? Ils n'hésitent pas à l'éveiller, à lui dire : « Maître, ne te mets-tu pas en peine que nous périssions ? » (Marc 4:38). Il les délivre de toutes leurs frayeurs, mais leur adresse ce reproche : « Comment n'avez-vous pas de foi ? » (v. 40).

11.5 **Casque du salut**

Pour protéger la tête, particulièrement exposée, un casque, celui du salut, nous est donné (Ps. 140:7). Comment pourrait-on combattre calmement, résolument, sans être ainsi protégé ? Dans Actes 27:22-25, Paul portait ce casque. Seule la jouissance pratique d'un salut acquis une fois pour toutes à la croix, qui est aussi complet et final, gardera nos pensées dans le Christ Jésus. Nos esprits sont ainsi à l'abri des fausses doctrines, des doutes et des craintes propagés par l'Ennemi. Toujours, avec l'apôtre, le croyant peut s'écrier : « Je n'ai pas de honte, car je sais qui j'ai cru » (2 Tim. 1:12).

11.6 **Armes offensives**

11.6.1 **La Parole de Dieu qui est l'épée de l'Esprit**

Dans une telle guerre, seules les armes offensives de la lumière peuvent permettre de remporter la victoire. Le combattant doit s'armer de « l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu ». Elle est vivante, opérante, plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, nous dit l'apôtre aux Hébreux 4:12. Laissons-la d'abord pénétrer dans les replis les plus cachés de notre être moral. Si douloureux que soit ce travail, elle séparera nettement en nous les œuvres de la chair et le fruit de l'Esprit. Nous serons alors capables de la manier avec force. Elle sera pour nous, comme pour le Seigneur, la parfaite parade aux attaques variées de l'Ennemi ; plus encore, elle le mettra en fuite. L'Esprit nous enseignera la portion de l'Écriture capable, au moment opportun, de déjouer tout les artifices du diable, si subtils qu'ils soient. La Parole de Dieu, agissant en nous, est notre force. L'apôtre Jean écrit aux jeunes gens : « Vous êtes forts... la parole de Dieu demeure en vous... vous avez vaincu le méchant » (1 Jean 2:14).

11.6.2 **La prière**

La prière couronne le précieux ensemble de ressources mis à la disposition des combattants. Nulle part la lutte avec l'Ennemi n'est plus sentie que dans la prière, du fait que celle-ci entretient un contact constant avec le Seigneur, vainqueur de Satan et du monde. De Lui vient le secours au moment opportun (Héb. 4:16). Expression de la dépendance et de la foi, la prière doit être fervente et instante (Luc 18:1). Défensive, à l'heure de la tentation (Luc 22:40), elle permet, jointe à l'épée de l'Esprit, de prendre aussi l'offensive. La victoire est certaine, pour qui lutte à genoux. Le Seigneur lui-même, étant dans l'angoisse du combat, un combat qu'il était seul à pouvoir soutenir, priait plus instamment (Luc 22:44). Dans ses prières, le croyant, comme Épaphras (Col. 4:12,13), présentera sans cesse aussi à Dieu, par l'Esprit, les besoins des autres saints, membres avec lui du corps de Christ. Ils font partie de la même armée et participent au même combat (Phil. 1:27, 28).

Attachons une même importance à toutes les pièces de l'armure. Chacune est indispensable et doit être maintenue en bon état. Sans la Parole et la prière, nos armes offensives, il serait impossible de mettre l'Ennemi en fuite. Et si, d'un autre côté, une pièce défensive est endommagée ou mal liée à l'ensemble, notre adversaire ne tardera pas à concentrer ses attaques sur ce point faible. Veillons sans relâche, ce n'est pas ici un lieu de repos. La nuit est fort avancée, c'est la dernière heure. Satan multiplie ses assauts, l'apostasie ouverte est proche. La faiblesse et la ruine marquent le témoignage que le Seigneur nous avait confié. Mais pour tout surmonter et tenir ferme dans ce combat qui est celui de Dieu, nous avons des ressources parfaites. Le jour s'est approché. L'étoile du matin, Christ, est levée dans nos cœurs. Fortifiés en Lui et dans la puissance de sa force, nous pouvons être plus que vainqueurs, par Celui qui nous a aimés (Rom. 8:37).

Oh ! quand verrons-nous resplendir
Ce jour où doit paraître
Celui qui du ciel va venir,
Jésus Christ, notre Maître ?
Sainte journée,
Terme de nos travaux !
Foi couronnée,
Délicieux repos !
Chrétiens, encore un peu de temps,
Et le Seigneur de gloire
Viendra donner aux combattants
L'éternelle victoire !

LE DISCIPLE DANS UN TEMPS MAUVAIS Toi, suis-moi (Jean 21:22) par C. H. Mackintosh

Bibliquest

Écho du Témoignage, 1860, vol. 1 p. 104 = ME 1940 p. 120

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 - Introduction
- 2 - Des sujets de découragements parmi le peuple de Dieu
- 3 - L'attitude de l'homme de foi supérieure aux circonstances
- 4 - Résultats de la fidélité
 - 4.1 - Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent
 - 4.2 - Prééminence de l'homme de foi sur le monde
 - 4.3 - Puissance de la foi, malgré la ruine
 - 4.4 - Prendre le parti de Dieu et ne pas se laisser impressionner par l'homme
 - 4.5 - La foi éprouvée à l'extrême — La foi qui voit l'invisible
- 5 - Le temps de la patience de Dieu
- 6 - Le temps de la gloire

1 - Introduction

Les trois premiers chapitres du Livre de Daniel nous fournissent une leçon des plus importantes et pleine d'à-propos pour le temps où nous vivons, et dans lequel le disciple de Christ est en grand danger de céder aux influences qui l'entourent, en abaissant le niveau du témoignage, et reniant, en quelque sorte, son caractère de disciple, pour se mettre en harmonie avec les circonstances du moment.

2 - Des sujets de découragements parmi le peuple de Dieu

Dès le commencement du chapitre 1, nous trouvons un tableau décourageant de l'état des choses, en tant que considéré au point de vue du témoignage extérieur rendu à Dieu sur la terre. «La troisième année de Jéhoïakim, roi de Juda, Nébucadnetsar, roi de Babylone, vint contre Jérusalem et l'assiégea. Et le Seigneur livra en sa main Jéhoïakim, roi de Juda, et une partie des vaisseaux de la maison de Dieu, lesquels Nébucadnetsar fit emporter au pays de Shinar, en la maison de son dieu ; et il mit ces vaisseaux en la trésorerie de son dieu» (Dan. 1:1-2).

L'état qui nous est dépeint dans ces versets, envisagé à un point de vue humain, est bien propre à produire le découragement dans le coeur, à attrister l'esprit et à paralyser l'énergie. À la vue de Jérusalem en ruines, du temple profané, des vaisseaux du Seigneur placés dans la maison d'un faux dieu, de Juda emmené captif, assurément, le coeur ne peut que se sentir disposé à dire que c'est sans utilité aucune qu'on chercherait à demeurer plus longtemps dans le caractère de disciple et à persévérer dans une marche dévouée et fidèle. Le courage manque, le coeur se fond et les mains sont rendues lâches, lorsque la situation du peuple de Dieu est aussi déplorable. Une vaine présomption pourrait seule, en de semblables circonstances, déterminer un enfant de la maison de Juda à prendre la place d'un véritable Nazaréen.

3 - L'attitude de l'homme de foi supérieure aux circonstances

C'est ainsi que peut raisonner la nature ; mais tel n'est pas le langage de la foi. Dieu soit béni ! il existe toujours une sphère assez vaste pour que le vrai dévouement puisse s'y déployer ; toujours aussi il y a un chemin que le vrai disciple peut parcourir, dût-il le faire dans la solitude.

Quel que soit l'état des circonstances extérieures, la foi ne s'en occupe pas ; son privilège est de dépendre de Dieu, de se nourrir de Christ et de respirer l'atmosphère du ciel, aussi pleinement que si tout était dans une harmonie et un ordre parfaits.

C'est là, pour le coeur fidèle, une grâce merveilleuse. Tous ceux qui désirent marcher fidèlement, trouveront toujours un chemin à suivre ; tandis que ceux qui voient dans les circonstances extérieures un prétexte pour manquer d'énergie, n'agiraient jamais avec fidélité et décision, lors même qu'ils seraient placés dans une situation des plus favorables.

Si jamais il y eut un temps où la faiblesse du témoignage aurait pu être excusée, ce fut, sans contredit, celui de la captivité de Babylone. Tout l'édifice du judaïsme avait été renversé ; la puissance royale avait passé des mains du successeur de David, dans celles de Nébucadnetsar ; la gloire s'était retirée d'Israël ; en un mot, tout semblait s'être flétri et avoir disparu pour toujours. Il ne restait aux enfants de Juda dans leur exil, qu'à suspendre leurs harpes aux saules et à s'asseoir auprès des fleuves de Babylone, pour y pleurer la gloire qui les avait quittés, leur lumière obscurcie et leur grandeur déchue.

Tel pourrait être le langage de l'aveugle incrédulité ; mais Dieu soit béni ! c'est, quand tout semble parvenu à l'état le plus misérable, que la foi s'élève pour remporter un triomphe glorieux : et la foi, nous le savons, est la seule base réelle sur laquelle le disciple puisse s'appuyer pour agir. Elle ne cherche aucun soutien auprès des hommes ou dans les circonstances extérieures : « toutes ses sources » sont en Dieu. Et c'est pour cela que la foi ne brille jamais d'un éclat aussi vif que lorsque tout est ténèbres autour d'elle. C'est quand l'horizon est chargé des plus sombres nuages, que la foi se réchauffe au soleil de la grâce et de la fidélité divines.

C'est ainsi que Daniel et ses compagnons furent rendus capables de surmonter les difficultés particulières de leur époque. Ils estimèrent que rien, dans Babylone, ne devait les empêcher de récuser la jouissance d'un Nazaréat aussi élevé qu'on en put jamais voir à Jérusalem, en quelque temps que ce fut : et leur appréciation était juste. Ils jugeaient comme juge toujours une foi pure et bien fondée. Ce fut d'après ce même jugement, que les Baracs, les Gédéons, les Jephtés et les Samsons de jadis, agirent comme ils ont agi. C'est ce même jugement qu'exprimait Jonathan quand il disait : « On ne saurait empêcher l'Éternel de délivrer avec beaucoup ou peu de gens » (1 Sam. 14). David le partageait aussi lorsque, dans la Vallée du Chêne, il nomma la faible armée d'Israël « les troupes rangées du Dieu vivant » (1 Sam. 17). C'était le jugement d'Élie, lorsque sur le mont Carmel, il bâtit un autel avec « douze pierres, selon le nombre des tribus des enfants de Jacob » (1 Rois 18). C'était le jugement de Daniel lui-même, lorsqu'à une période plus avancée de son histoire, il ouvrit sa fenêtre et pria tourné vers Jérusalem (Dan. 6). C'était le jugement de Paul, lorsqu'en vue de l'apostasie effrayante qui apparaissait déjà, il exhorte ainsi son fils Timothée : « retiens le modèle des saines paroles que tu as entendues de moi » (2 Tim. 1:13). C'était le jugement de Pierre, lorsqu'envisageant la dissolution de toutes choses, il engage les croyants à s'étudier, « à être trouvés de Lui, sans tâche et sans reproche, en paix (2 Pierre 3:14). C'était le jugement de Jean, lorsqu'au milieu du débordement des prétentions ecclésiastiques, il exhorte son bien-aimé Gaius « à n'imiter point le mal, mais le bien » (3 Jean:11). C'était, enfin le jugement de Jude, en présence de l'impiété la plus abominable, lorsqu'il encourage un résidu bien-aimé en lui adressant ces paroles : « vous appuyant vous-mêmes sur votre très-sainte foi, et priant par le Saint Esprit, conservez-vous dans l'amour de Dieu, en attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, pour la vie éternelle » (Jude 20-21). En un mot, c'était le jugement de l'Esprit Saint : et voilà pourquoi c'était celui de la foi.

Tout cela donne de l'intérêt et du prix à la détermination prise par Daniel, et qui est ainsi exprimée dans le premier chapitre de ce livre : « Or Daniel se proposa dans son cœur de ne se point souiller par la portion de la viande du roi, ni par le vin dont le roi buvait ; c'est pourquoi il supplia le chef des ennuques afin qu'il ne l'engageât point à se souiller » (verset 8). Il aurait pu se dire bien naturellement : « quelle utilité y aurait-il à ce qu'un pauvre et faible captif cherchât à garder une place de séparation ? Tout est mis de côté. Il est impossible de conserver un véritable esprit de Nazaréen au milieu d'une ruine aussi complète, et d'une déchéance semblable : il vaut autant que je me conforme aux habitudes du pays que j'habite ».

Mais non ; Daniel était placé sur un terrain plus élevé. Il savait que son privilège était de vivre dans une aussi grande intimité avec Dieu, au milieu du palais de Nébuchadnetsar ; que dans l'enceinte de Jérusalem. Il savait que quelle que puisse être la condition extérieure du peuple de Dieu, il se trouve un sentier de dévouement et de fidélité qui est ouvert à chaque saint individuellement, et qu'il peut parcourir malgré tout.

Et ne pouvons-nous pas ajouter que le Nazaréat de Babylone possède des charmes tout aussi attrayants et efficaces que le Nazaréat de Canaan ? Sans nul doute. Il est ineffablement précieux et magnifique de trouver un des captifs à Babylone, soupirant après une séparation aussi austère, et même la réalisant. Il y a là, à la fois, une grande leçon pour tous les âges, un exemple très propre à encourager et à remuer les croyants sous toutes les dispensations, et une démonstration bénie qu'au milieu des plus épaisses ténèbres, un cœur dévoué peut jouir des rayons d'un soleil qu'aucun nuage ne vient obscurcir.

Mais comment peut-il en être ainsi, si ce n'est parce que « Jésus Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement » (Héb. 13:8). Les dispensations changent et disparaissent : les institutions ecclésiastiques s'écroulent et sont réduites en poussières : les systèmes humains sont ébranlés et renversés ensuite ; mais le nom de Jéhovah demeure à toujours, et Son mémorial est de toutes les générations. C'est sur ce terrain saint et élevé que la foi s'établit. Elle s'élève au-dessus de toutes les vicissitudes, pour goûter un doux entretien avec l'éternelle et immuable source de tout bien véritable.

C'est ainsi, qu'au temps des Juges, la foi accomplit de plus glorieux triomphes que tous ceux qui furent connus aux jours de Josué. C'est ainsi que l'autel d'Élie sur le mont Carmel fut environné d'une gloire tout aussi brillante que celle qui couronnait l'autel de Salomon. Cela est vraiment encourageant. Le pauvre cœur est si disposé à faiblir et à se laisser abattre, en regardant aux chutes et à l'infidélité de l'homme, au lieu de s'arrêter à la fidélité de Dieu qui ne fait jamais défaut ! « Toutefois le fondement demeure ferme, ayant ce sceau : le Seigneur connaît ceux qui sont siens ; et, que quiconque invoque le nom de Christ se retire de l'iniquité » (2 Tim. 2:19). Qu'est-ce qui pourrait jamais porter atteinte à cette vérité immuable ? Rien sans doute. Et rien, par conséquent ne peut porter atteinte à la foi qui s'en saisit, ou à l'édifice de dévouement pratique qui s'élève sur le fondement de cette foi.

4 - Résultats de la fidélité

Considérons maintenant les glorieux effets du dévouement et de la séparation de Daniel. Dans les trois premiers chapitres nous remarquons trois choses distinctes résultant de la position prise par Daniel et ses compagnons en ce qui regarde « la viande royale » :

1° — Le secret touchant « le songe du roi » leur fut révélé.

2° — Ils résistèrent aux séductions de « la statue que le roi avait dressée ».

3° — Ils traversèrent sans éprouver le moindre dommage, la fournaise de feu ardent allumée par ordre du roi.

4.1 - Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent

1) « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent ». Ce passage est admirablement vérifié dans le cas que nous avons sous les yeux. « Les magiciens, et les astrologues, et les enchanteurs, et les Chaldéens », qui tous respiraient l'atmosphère de la présence royale, étaient dans une complète ignorance quant au songe du roi. « Les Chaldéens répondirent au roi et dirent : Il n'y a aucun homme sur la terre qui puisse exécuter ce que le roi demande ». Il en était ainsi assurément ; mais il y avait un Dieu dans le ciel qui connaissait tout cela, et qui de plus pouvait révéler la chose à ceux qui avaient assez de foi, de dévouement et de renoncement à eux-mêmes pour se séparer des souillures de Babylone, bien qu'ils fussent en captivité dans cette ville. Ce qui pour l'homme n'est qu'une énigme, un labyrinthe, ou une chose mystérieuse, est parfaitement connu de Dieu : Il peut et veut même le révéler à tous ceux qui marchent avec Lui dans la sainteté de sa présence. Les Nazaréens de Dieu peuvent voir plus loin dans les circonstances humaines que les plus profonds philosophes de ce monde. Et par quel moyen ? Comment peuvent-ils si aisément découvrir les mystères de ce monde ? Parce qu'ils sont placés au-dessus des vapeurs ou des ténèbres qui l'enveloppent : ils ne participent pas à ses souillures ; ils occupent une place de séparation, de dépendance et de communion. « Alors Daniel alla en sa maison et déclara l'affaire à Hanania, à Mishaël et à Azaria, ses compagnons, qui implorèrent la miséricorde du Dieu des cieux sur ce secret » (ch. 2:17-18). C'est à cette source, nous le voyons maintenant, qu'ils puisaient force et intelligence. Ils n'avaient qu'à tourner les regards vers le ciel pour obtenir une vue claire de toutes les destinées de ce monde.

Que de vérité et de simplicité dans tout cela ! «Dieu est lumière, et il n'y a point en Lui de ténèbres». Par conséquent, si nous désirons la lumière nous ne pouvons la trouver qu'en Sa présence ; et nous ne pouvons connaître réellement la puissance de Sa présence que lorsque nous réalisons notre séparation de toutes les souillures de la terre.

4.2 - Prééminence de l'homme de foi sur le monde

Remarquez un autre résultat de la sainte séparation de Daniel. «Alors le roi Nébucadnetsar tomba sur sa face, et se prosterna devant Daniel, et dit qu'on lui donnât de quoi faire des oblations et des offrandes de bonne odeur». Ici nous voyons le plus orgueilleux et le plus puissant monarque de la terre aux pieds d'un captif. Fruit magnifique de la fidélité ! Précieuse démonstration de cette vérité, que Dieu honorera toujours la foi qui peut, en quelque mesure, s'élever à la hauteur de Ses pensées ! En cette occasion mémorable, Daniel expérimenta pour lui-même, aussi pleinement qu'elle ait pu jamais être expérimentée par qui que ce soit cette ancienne promesse de Dieu : «Et tous les peuples de la terre verront que le nom de l'Éternel est réclamé sur toi, et qu'ils auront peur de toi ... L'Éternel te mettra à la tête et non à la queue ; et tu seras seulement au-dessus et non point au-dessous» (Deut. 28:10-13). Assurément, dans la scène qui est représentée ci-dessus, Daniel se trouvait être «la tête» et Nébucadnetsar «la queue», du moins si nous envisageons la chose au point de vue divin. Voyez encore le maintien de ce Nazaréen en présence de l'impie Belshatsar (Dan. 5:17-29). N'avons nous pas ici un témoignage aussi magnifique de la prééminence à laquelle était destinée la semence d'Abraham, que lorsque les capitaines de Josué mettaient les pieds sur le cou des rois de Canaan ? (Josué, 10:24) ou que, lorsque tous les habitants de la terre recherchaient de voir la face de Salomon pour entendre la sagesse que Dieu avait mise dans son cœur ?» (1 Rois 10:24). Sans nul doute ; et jusqu'à un certain point le témoignage est plus magnifique encore. Il est naturel d'attendre une scène semblable dans l'histoire de Josué, ou dans celle de Salomon ; mais, trouver un orgueilleux roi de Babylone aux pieds de l'un de ses captifs, c'est quelque chose qui surpasse de beaucoup tout ce que l'homme peut concevoir.

4.3 - Puissance de la foi, malgré la ruine

Cependant cela nous est présenté ici comme une preuve frappante de la puissance qu'a la foi pour triompher des difficultés de toute nature, et pour produire les plus merveilleux résultats. Le pouvoir de la foi demeure le même soit qu'elle agisse dans les plaines de la Palestine ou sur le mont Carmel, auprès des fleuves de Babylone ou parmi les ruines de l'Église professante. Nulles chaînes ne sauraient la retenir : il n'est pas de persécution qui puisse la refroidir, pas de changement qui puisse l'atteindre. Toujours elle s'élève à l'objet qui lui est propre, et cet objet c'est Dieu Lui-même, et son éternelle révélation. Les dispensations changent, les années s'écoulent, les roues du temps continuent à tourner écrasant sous leur poids énorme les plus chères espérances du pauvre cœur humain ; mais la foi demeure la foi, cette réalité immortelle, divine, et éternelle, qui s'abreuve à la fontaine de la pure vérité, et dont «toutes les sources» sont en Christ qui est «le chemin, la vérité et la vie».

C'est par cette foi précieuse que Daniel agit, lorsqu'il «se proposa dans son cœur de ne se point souiller par la portion de la viande du roi». Il est vrai qu'il ne lui était plus possible de se rendre à la sainte maison où ses pères avaient adoré. Le pied d'un ennemi étranger avait foulé la cité sainte : le feu avait cessé de brûler sur l'autel du Dieu d'Israël : le chandelier d'or et ses sept lampes n'éclairaient plus le lieu Saint : mais la foi se trouvait dans le cœur de Daniel, et cette foi le transportait au-delà de l'influence que pouvaient exercer les circonstances dont il était entouré ; elle le rendait capable de s'approprier aussi toutes les promesses de Dieu, qui sont «Oui et Amen en Jésus-Christ», et d'agir selon leur efficacité. La foi ne s'émeut point pour des temples en ruines, pour des cités renversées, pour des luminaires éteints, ou pour des gloires disparues. Et pourquoi ne s'en émeut-elle point ? Parce que Dieu ne s'en émeut pas lui-même. Dieu peut toujours être trouvé, et la foi possède toujours la certitude de le trouver en effet.

4.4 - Prendre le parti de Dieu et ne pas se laisser impressionner par l'homme

2) Mais la foi qui rendit ces saints hommes d'autrefois capables de refuser la viande du roi, leur fit aussi mépriser la statue du roi. Ils s'étaient séparés de toute souillure afin de jouir d'une communion plus intime avec le vrai Dieu ; et ils ne pouvaient par conséquent se prosterner devant une statue d'or, qu'elle qu'en fût la hauteur. Ils savaient que Dieu n'est point une statue ; ils savaient qu'il est une réalité ; ils ne pouvaient présenter leurs adorations qu'à Lui seul, car Il est seul l'objet véritable de l'adoration.

Peu leur importait que le monde entier fût contre eux : ils n'avaient à vivre que pour Dieu. On pouvait les accuser de se croire plus sages que leurs voisins ; peut-être lorsqu'ils marchèrent contre le courant de l'opinion publique leur conduite fut-elle appelée de la présomption ; peut-être même leur demanda-t-on s'ils connaissaient seuls la vérité. «Les satrapes, les lieutenants, les ducs, les baillis, les receveurs, les conseillers, les prévôts et les gouverneurs des provinces», étaient-ils tous dans les ténèbres et dans l'ignorance ? Se pouvait-il que tant d'hommes de haut rang, d'intelligence et de savoir fussent dans l'erreur, et que quelques étrangers captifs fussent seuls dans le droit chemin ?

Nos Nazaréens n'avaient nullement à se préoccuper de semblables questions. Leur chemin était clairement tracé devant eux. Devaient-ils, pour éviter d'avoir l'air de condamner la multitude, se prosterner devant une statue et l'adorer ? Certainement non. Et pourtant que de fois il arrive que ceux qui désirent avoir toujours devant Dieu une conscience sans reproche, sont accusés de s'élever et de condamner les autres ! Sans doute Luther fut condamné par plusieurs pour s'être mis en opposition avec les docteurs, les cardinaux et le pape. Pour éviter une telle condamnation aurait-il dû vivre et mourir dans l'erreur ? Qui pourrait le penser ! «Mais», dira-t-on peut-être, «Luther se trouvait en face d'une erreur palpable». C'est ce que pensait Luther ; mais des milliers d'hommes instruits et éminents pensaient d'une manière toute autre. De même, c'était avec une idolâtrie manifeste que Shadrac, Méshac et Abed-Négo avaient à faire ; mais le monde entier était d'un avis opposé. Que faire alors ? «il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes». Que les autres agissent comme ils l'entendent, «Moi et ma maison nous servirons l'Éternel». S'il fallait rester dans l'erreur et persister à faire ce que l'on sent être mal, afin d'éviter d'avoir l'air de juger autrui, où en serions-nous ?

Oh ! mon bien-aimé lecteur. Cherchez à tenir avec persévérance la marche ferme, en avant, et dirigée vers le ciel, d'un véritable disciple. Vous n'avez pas à considérer si, en agissant ainsi, vous condamnez le monde. «Cessez de mal faire». C'est la première chose que le vrai disciple doit accomplir. Puis, lorsqu'il aura obéi à ce précepte il pourra s'attendre à la réalisation de celui qui suit : «Apprenez à bien faire». «Si ton œil est net, tout ton corps aussi sera éclairé». Lorsque Dieu parle, je n'ai pas à me tourner vers mes voisins pour savoir quel effet produira sur eux mon obéissance à Sa voix, ou pour considérer ce qu'ils penseront de moi. Lorsque la voix de Jésus ressuscité et glorifié frappa l'oreille de Saul de Tarse, il ne s'enquit pas de ce que pourraient penser les principaux sacrificateurs et les Pharisiens, s'il obéissait. Assurément non. «Aussitôt, dit-il, je ne pris pas conseil de la chair, ni du sang» (Gal. 1:16). «Ainsi, ô roi Agrippa, je n'ai pas été désobéissant à la vision céleste (Actes 26:19). Tel est l'esprit, et le véritable principe d'après lesquels doit marcher un disciple. «Donnez gloire à Dieu avant qu'il fasse venir les ténèbres, et avant que vos pieds bronchent sur les montagnes dans lesquelles on ne voit point clair». Rien ne peut être plus dangereux que d'hésiter encore lorsque la lumière divine resplendit sur le chemin. Si vous n'agissez pas selon la lumière, lorsque vous la possédez, vous serez sûrement enveloppé d'épaisses ténèbres. Et comme un autre l'a dit ailleurs : «N'allez jamais au-delà de votre foi, et ne restez point en arrière de votre conscience».

4.5 - La foi éprouvée à l'extrême — La foi qui voit l'invisible

3) — Mais, nous l'avons dit, si nos Nazaréens refusèrent de se prosterner devant la statue du roi, ils eurent à endurer la colère du roi et la fournaise qu'il avait fait allumer. Par la grâce de Dieu ils étaient préparés à tout cela : leur Nazaréat était une chose réelle ; ils étaient prêts à souffrir la perte de toutes choses, même celle de la vie, pour défendre le vrai culte du Dieu d'Israël. Ils servaient et adoraient leur Dieu, non seulement sous le paisible ombrage de la vigne et du figuier dans le pays de Canaan, mais aussi en présence de la fournaise de feu ardent». Ils confessaient Jéhovah non seulement au milieu d'une congrégation de vrais adorateurs, mais aussi en présence d'un monde ennemi. Il leur était véritablement échu d'être disciples dans un temps mauvais. Ils aimaient le Seigneur, et c'est pour l'amour de Lui qu'ils refusèrent les biens du roi, qu'ils résistèrent à la colère du roi, et qu'ils endurèrent la fournaise du roi. «Roi Nebucadnetsar, il n'est pas besoin que nous te répondions sur ce sujet. Voici, notre Dieu que nous servons, peut nous délivrer de la fournaise de feu ardent, et Il nous délivrera de ta main, ô Roi ! Sinon, sache, ô Roi, que nous ne servirons point tes dieux ; et que nous ne nous prosternerons point devant la statue d'or que tu as dressée». C'était là le langage d'hommes qui savaient à qui ils appartenaient, et où ils se trouvaient ; d'hommes qui avaient calculé la dépense avec calme et décision ; d'hommes pour lesquels le Seigneur était tout et le monde rien. Tout ce que le monde peut offrir, et leur vie même, était en jeu ; mais que leur importait ? Ils endurèrent tout, «comme voyant Celui qui est invisible». La gloire éternelle était placée devant eux, et Ils étaient préparés à y parvenir en passant à travers les flammes. Dieu peut conduire ses serviteurs au ciel dans un chariot de feu, ou à travers une fournaise selon qu'il le trouve bon. Quel que soit le mode par lequel on y arrive, il est bon de s'y trouver.

Mais le Seigneur n'aurait-il pu empêcher que ses bien aimés serviteurs fussent jetés dans la fournaise ? Sans nul doute ; cela Lui aurait été facile. Il ne le fit pourtant pas. Sa volonté était que la foi de ses serviteurs fut éprouvée dans la fournaise, qu'elle passât par le creuset afin de «tourner à louange, à honneur et à gloire». Est-ce parce que le raffineur n'attache aucun prix au lingot d'or, qu'il le fait passer par la fournaise ? Non, c'est précisément le contraire ; et comme quelqu'un en a fait la remarque si juste, «son but n'est pas seulement de purifier le métal de tout alliage, mais aussi de lui donner plus d'éclat».

Il est évident que si, par un acte de puissance, le Seigneur eût empêché que ses serviteurs fussent jetés dans la fournaise, il en serait résulté moins de gloire pour Lui, et par conséquent moins de bénédiction pour eux. Il valait infiniment mieux qu'ils jouissent de sa présence et de sa sympathie dans la fournaise, que si sa puissance les avait garantis d'y être jetés. Quelle gloire en ressortit pour Lui, et quel immense privilège pour eux ! Le Seigneur était descendu pour marcher avec ses Nazaréens dans la fournaise où Ils avaient été placés par leur fidélité. Ils avaient marché avec Dieu dans le palais du roi, et Dieu marchait avec eux dans la fournaise du roi. Ce fut le moment le plus béni de la carrière entière de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Négo. Combien peu le roi avait pensé à la position élevée dans laquelle il plaçait les objets de sa colère et de sa fureur ! Tous les yeux s'étaient détournés de la statue pour contempler avec étonnement les trois captifs. Qu'est-ce que cela voulait dire ? «Trois hommes liés !» «Quatre hommes déliés !» La chose pouvait-elle bien être réelle ? Était-ce réellement une fournaise ? Hélas ! «les hommes les plus forts et les plus vaillants de l'armée du roi, en avaient éprouvé la réalité», comme l'aurait fait la statue de Nébuchadnetsar si elle y eût été jetée. Il n'y avait aucun prétexte pour l'incrédulité, ni pour le doute. C'était une véritable fournaise, une véritable flamme et les «trois hommes» avaient été liés avec leurs caleçons, leurs chaussures, leurs tiaras et leurs vêtements». Tout était réalité.

Mais il y avait une réalité plus grande encore : Dieu était là, et Sa présence changeait toutes choses ; elle «changeait la parole du roi», transformait la fournaise en un lieu de haute et sainte communion, et des hommes que Nébuchadnetsar avait liés, elle en faisait des affranchis de Dieu.

Dieu était là, ! — là, dans sa puissance souveraine pour faire voir toute la vanité de l'opposition de l'homme — là, dans toute sa tendresse et sa sympathie profonde pour ses serviteurs éprouvés et fidèles, — là, dans Sa grâce incomparable pour mettre en liberté les captifs et pour amener les coeurs de ses Nazaréens dans cette intime communion avec Lui dont ils sentaient un si ardent besoin.

5 - Le temps de la patience de Dieu

Bien aimé lecteur, ne vaut-il pas la peine de traverser une fournaise si c'est pour jouir davantage de la présence de Christ, et de la sympathie de son coeur aimant ? N'est-il pas préférable d'être chargé de chaînes en ayant Christ, que de posséder, sans Lui, de précieux bijoux ? Une fournaise avec Lui n'est-ce pas un lieu plus désirable qu'un palais où Il n'habite pas ? La nature répondra «Non !», mais la foi dira «Oui !».

Il est bon de se rappeler que le temps où nous sommes n'est pas le temps de la puissance de Christ mais bien celui de sa sympathie. En traversant les eaux profondes de l'affliction, le coeur peut parfois se sentir disposé à s'écrier : «Pourquoi le Seigneur n'agit-il pas avec puissance pour me délivrer ?» La réponse est que ce n'est pas le temps de sa puissance. Il pourrait prévenir cette maladie, faire disparaître telle ou telle difficulté, empêcher cette catastrophe, ou préserver de la mort cet être chéri. Mais au lieu de déployer sa puissance, Il laisse les choses suivre leur cours, et verse sa douce sympathie dans le coeur opprimé, de telle manière que nous n'hésitions pas à reconnaître que nous ne voudrions pas, pour le monde entier, que cette épreuve nous eût été épargnée, à cause de l'abondance de la consolation.

C'est ainsi, cher lecteur, que notre Jésus agit maintenant. Sous peu Il déploiera sa puissance, Il paraîtra monté sur le cheval blanc, Il tirera son épée, Il découvrira le bras de sa sainteté, Il vengera son peuple et lui fera justice à toujours ; mais pour le moment, son épée est dans le fourreau et son bras est encore couvert. Maintenant c'est le temps, pour Lui, de faire connaître le profond amour de son coeur et non la puissance de son bras ou le tranchant de son épée. Êtes-vous satisfait qu'il en soit ainsi ? La sympathie de Christ suffit-elle à votre coeur, même au milieu des plus profondes angoisses et de l'affliction la plus vive ? Notre coeur inquiet, l'impatience de notre esprit, et notre volonté non brisée, nous feraient toujours désirer d'échapper à l'épreuve ou aux difficultés ; mais il ne peut en être ainsi, car il en résulterait pour nous une perte incalculable. Il nous faut passer par chacune des classes de l'école ; mais le Maître nous accompagne et la lumière de Sa face, la tendre sympathie de Son coeur nous soutiennent lorsque nous passons par les exercices les plus pénibles.

6 - Le temps de la gloire

Et voyez aussi quelle gloire revient au nom du Seigneur lorsque, par sa grâce, son peuple est rendu capable de traverser victorieusement une épreuve ? Lisez Daniel 3:26-28, et dites où l'on pourrait trouver de fruits plus abondants et plus beaux d'une marche fidèle. Le roi et les grands de son royaume, qui, un instant auparavant, étaient absorbés dans les cérémonies d'un faux culte et étourdis par une bruyante musique, sont tout occupés maintenant de ce fait merveilleux que le feu, qui avait tué les hommes forts et vaillants, n'avait eu sur les adorateurs du vrai Dieu d'autre effet que de brûler leurs liens, leur permettant ainsi de marcher, en liberté, en compagnie du Fils de Dieu. «Alors Nébuchadnetsar s'approcha vers la porte de la fournaise du feu ardent, et prenant la parole il dit : Shadrac, Méshac et Abed-Négo, serviteurs du Dieu Souverain, sortez et venez. Alors Shadrac, Méshac et Abed-Négo sortirent du milieu du feu. Puis, les satrapes, les lieutenants, les gouverneurs et les conseillers du roi s'assemblèrent pour contempler ces personnages-là, et le feu n'avait eu aucune puissance sur leur corps, et un cheveu de leur tête n'était point grillé, et leurs caleçons n'étaient en rien changés, et l'odeur du feu n'avait point passé sur eux».

Voilà donc un glorieux témoignage, témoignage qui n'aurait jamais été rendu si, par un acte de puissance, le Seigneur avait empêché que ses serviteurs fussent jetés dans la fournaise. Nébuchadnetsar venait d'apprendre par une preuve frappante que «les serviteurs du Dieu Souverain ne devaient pas plus redouter sa fournaise qu'adorer sa statue. En un mot, l'ennemi était confondu, Dieu glorifié, et ses chers serviteurs retirés sans aucun dommage de «la fournaise de feu ardent». Précieux fruits d'un Nazaréat fidèle !

Remarquez maintenant l'honneur qui doit rejaillir sur nos Nazaréens. «Alors Nébuchadnetsar prit la parole et dit : Béni soit le Dieu de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Négo». Leurs noms sont intimement liés avec celui du Dieu d'Israël. Quel honneur ! Ils s'étaient identifiés avec le vrai Dieu lorsqu'il y allait de leur vie c'est pourquoi le vrai Dieu s'identifiait avec eux pour les conduire sur un terrain riche et béni. Il établit leurs pieds sur une roche et leur fit lever les yeux au-dessus de leurs ennemis. Quelle réalité dans ce passage : «J'honorerai ceux qui m'honorent !» Mais il est également vrai que : «Ceux qui me méprisent seront traités avec le dernier mépris» 1 Sam. 2:30).

Bien aimé lecteur, avez-vous trouvé dans l'oeuvre parfaite du Seigneur Jésus Christ une paix assurée et divine pour votre conscience coupable ? Avez-vous cru Dieu simplement sur sa parole ? Avez-vous scellé que Dieu est véritable ? S'il en est ainsi vous êtes un enfant de Dieu. Vos péchés sont tous pardonnés et vous êtes accepté en Christ comme juste ; le ciel avec toutes ses gloires se trouve devant vous, et vous êtes aussi sûr d'être dans la gloire que Christ Lui-même, en tant que vous êtes uni à Lui.

Ainsi tout est réglé pour vous, pour le temps et pour l'éternité, selon le plus profond désir de votre coeur. Ce qu'il fallait à votre cas vous l'avez rencontré : votre culpabilité a été enlevée, votre paix établie, et votre tire assuré. Vous n'avez rien à faire vous-même : tout est divinement achevé.

Le joug mal assorti

«Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules» 2 Cor. 6:14

Table des matières

- 1 - Le principe du joug mal assorti
- 2 - Mariage
- 3 - Affaires
- 4 - Associations religieuses
- 5 - Associations philanthropiques

1 - Le principe du joug mal assorti

Il n'y a personne qui désire sincèrement parvenir, lui-même, ou qui cherche à faire arriver les autres à une marche chrétienne plus pure et plus élevée, qui n'éprouve un sentiment inexprimable d'accablement et de tristesse en contemplant le christianisme de nos jours. Le ton en est si excessivement bas, l'aspect si malsain et l'esprit si faible, qu'on est quelquefois tenté de désespérer de rencontrer quelque chose qui ressemble à un témoignage vrai et fidèle, à un Seigneur absent. — Tout cela est d'autant plus déplorable quand nous nous rappelons les motifs impérieux qui, par privilège spécial, devraient nous animer. Soit que nous regardions au Maître que nous sommes appelés à suivre — au sentier sur lequel nous sommes appelés à marcher — au but vers lequel nous sommes appelés à fixer constamment nos regards, — ou aux espérances qui devraient nous encourager, il nous est impossible de ne pas reconnaître, que si nous entrons de coeur dans toutes ces choses, que si nous les réalisons par une foi plus simple, nous ferions voir assurément une marche chrétienne plus fervente. «L'amour de Christ, dit l'apôtre, nous étroit». Voilà le motif le plus puissant de tous. Plus le coeur est rempli de l'amour de Christ, et l'oeil de l'âme fixé sur sa personne bénie, plus nous chercherons à suivre de près ses traces célestes. Ses traces ne peuvent être découvertes que par un «oeil simple» ; et à moins que la volonté ne soit brisée, la chair mortifiée et le corps soumis, nous manquerons tout à fait dans notre marche de disciple et nous ferons naufrage quant à la foi et à une bonne conscience.

Que mon lecteur ne s'y méprenne pas. Il ne s'agit nullement ici de la question du salut personnel. Il s'agit de tout autre chose. Rien ne peut être plus basement égoïste, après avoir obtenu le salut comme le fruit de l'agonie de Christ, de sa sueur de sang, de sa croix et de sa passion, que de nous tenir à une distance aussi grande que possible de sa sainte personne, sans perdre notre sécurité personnelle. C'est là, même au jugement naturel, l'indice d'un caractère qui ne mérite que le mépris ; mais lorsque cet exemple est donné par un homme qui professe devoir tout son bonheur présent et éternel à un Maître rejeté, crucifié, ressuscité et absent, aucun langage ne saurait exprimer cette bassesse morale. «Pourvu que j'échappe au feu de l'enfer, peu importe ma marche comme disciple». N'avez-vous pas en horreur, cher lecteur, un tel sentiment, ne le détestez-vous pas jusqu'au fond de votre âme ? S'il en est ainsi, tâchez sérieusement de le fuir et de vous placer au point opposé de la boussole, et que votre langage fidèle soit : «Pourvu que mon Maître soit glorifié, peu importe comparativement ma sécurité personnelle». Plût à Dieu que ce soit là l'expression vraie de beaucoup de coeurs de nos jours, où, hélas ! on peut dire en vérité que «tous cherchent leurs propres intérêts, non pas ceux de Jésus Christ» (Phil. 2 :21). Plût à Dieu que le Saint Esprit suscite, par sa puissance irrésistible et par son énergie céleste, un troupeau de disciples séparés du monde et dévoués à l'Agneau dont chacun se trouve lié, par les cordes de l'amour, aux cornes de l'autel — une compagnie, pareille aux trois cents de Gédéon dans l'ancien temps, sachant se confier en Dieu et renoncer à la chair. Comme le coeur désire ardemment voir cela ! Comme l'esprit, accablé, par moments, à l'aspect glaçant et desséchant d'une profession froide et sans influence, aspire sérieusement à un témoignage plus vigoureux, d'un coeur non partagé pour Celui qui s'anéantit lui-même et laissa sa gloire afin que, par son sang précieux, versé pour nous, nous pussions être élevés jusqu'à être ses compagnons dans une félicité éternelle.

Parmi les nombreux obstacles qui s'opposent à cette entière consécration du coeur à Christ que je désire ardemment pour moi-même et pour mon lecteur, «le joug mal assorti», se trouvera occuper une des premières places. «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules ; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres ? et quel accord de Christ avec Bélial ? ou quelle part a le croyant avec l'incrédule ? et quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit : J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai, et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple» (Lév. 26 :11-12). «C'est pourquoi sortez du milieu d'eux et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur et moi, je vous recevrai» (Ésa. 52 :11) ; «et je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-Puissant» (2 Cor. 6 :14-18). L'économie mosaïque nous enseigne le même principe moral : «Tu ne sèmeras pas ta vigne de deux espèces de semence, de peur que la totalité de la semence que tu as semée et le rapport de ta vigne ne soient sanctifiés. — Tu ne laboureras pas avec un boeuf et un âne attelés ensemble. — Tu ne te vêtiras pas d'une étoffe mélangée, de laine et de lin tissés ensemble» (Deut. 22 :9-11 ; Lév. 19 :19). Ces passages de l'Écriture suffiront pour montrer le mal moral d'un «joug mal assorti». On peut affirmer avec une assurance entière, que personne ne peut être un disciple de Christ, libre de tout lien, s'il se trouve, d'une manière ou d'une autre, «sous un joug mal assorti». Il se peut qu'il soit sauvé, qu'il soit un enfant de Dieu — un croyant sincère ; mais il ne peut être un disciple entièrement intègre ; et non seulement cela, mais il y a un

empêchement positif à une pleine manifestation de ce qu'il peut être en effet, malgré le joug inégal qu'il porte. «Sortez... et moi, je vous recevrai... et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-Puissant». C'est-à-dire : «Sortez votre nuque de dessous le joug mal assorti, et je vous recevrai, et alors il y aura une manifestation pleine, ouverte et pratique de votre relation avec le Seigneur Tout-Puissant». Cette idée est évidemment différente de celle qui est exprimée dans l'épître de Jacques : «De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité». Et aussi dans celle de Pierre : «Vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu». Et encore dans la première épître de Jean : «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu». De même dans l'Évangile selon Jean : «Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom, lesquels sont nés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu». Dans tous ces passages, la relation d'enfants est fondée sur le conseil et l'opération de Dieu, et nous est présentée comme la conséquence de quelque chose qui ne vient pas de nous ; tandis que dans 2 Cor. 6, elle nous est présentée comme le résultat de notre affranchissement du joug mal assorti. En d'autres termes, c'est ici une question entièrement pratique. Ainsi dans Matt. 5, nous lisons : «Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous font du tort et vous persécutent, en sorte que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes». Ici encore, c'est l'établissement pratique et la manifestation publique de la relation, et l'influence morale qui en découle. Il convient aux fils d'un tel Père d'agir d'une telle manière. En résumé, nous avons la position abstraite ou la relation de fils, fondée sur la volonté souveraine de Dieu et sur sa propre opération ; puis nous avons le caractère moral qui en est la conséquence, émanant de cette relation, qui fait que Dieu peut à juste titre publiquement reconnaître cette relation. Dieu ne peut reconnaître pleinement et publiquement ceux qui portent un joug mal assorti avec les incrédules, car, s'il le faisait, ce serait reconnaître le joug. Or il ne peut reconnaître «les ténèbres», «l'iniquité» — «Béliar» — «les idoles» — et un «incrédule». Comment le pourrait-il ? Ainsi donc, si je me mets volontairement sous le même joug avec un de ceux-là, je m'identifie moralement et publiquement avec eux, et nullement avec Dieu. Je me suis placé dans une position que Dieu ne peut reconnaître, et par conséquent, il ne peut me reconnaître, moi non plus ; mais si je me retire de cette position, — si j'en sors et que je me sépare — si je secoue de dessus mon cou le joug mal assorti, alors, et seulement alors, je puis être publiquement et pleinement reçu et reconnu pour un «fils ou une fille du Seigneur Tout-Puissant». Ce principe est solennel et pénétrant pour tous ceux qui sentent que malheureusement ils se sont laissé prendre dans un tel joug. Ils ne marchent pas comme des disciples, et ne se trouvent ni publiquement ni moralement sur le terrain des fils. Dieu ne peut les reconnaître. Leur relation secrète n'est pas ce dont il s'agit ; mais ils se sont placés eux-mêmes complètement en dehors du terrain de Dieu. Ils ont follement passé leur cou dans un joug, qui, n'étant pas le joug de Christ, doit être celui de Béliar ; et ce n'est que lorsqu'ils auront jeté ce joug, que Dieu pourra les reconnaître comme ses fils et ses filles. La grâce de Dieu est infinie, sans doute ; et elle peut venir au-devant de nous dans tous nos manquements, dans toutes nos faiblesses ; mais si nos âmes soupirent après une marche plus élevée comme disciples, il nous faut secouer aussitôt le joug mal assorti, coûte que coûte, si du moins il est en notre pouvoir de le faire ; dans le cas contraire, nous n'avons qu'à baisser la tête avec confusion de face et à nous attendre à Dieu pour une pleine délivrance.

Il y a quatre rapports distincts, sous lesquels nous pouvons considérer le joug mal assorti : le mariage, le commerce, la religion, la philanthropie. Quelques chrétiens seraient peut-être disposés à borner le sens de 2 Cor. 6 :14 au premier de ces rapports ; mais l'apôtre ne le fait pas. Voici ses paroles : «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules». Il ne spécifie pas le caractère ou l'objet de ce joug, ce qui nous autorise à donner à ce passage l'application la plus étendue, et à en porter le tranchant sur toute espèce de joug mal assorti ; et nous verrons l'importance de ce procédé, avant que nous terminions ces observations, si le Seigneur le permet.

2 - Mariage

Considérons d'abord le joug domestique ou conjugal. Quelle est la plume qui pourrait dépeindre les angoisses d'âme, la misère morale, de même que les conséquences pernicieuses pour la vie spirituelle et le témoignage, découlant du mariage d'un chrétien avec une personne non convertie ? Il me semble que rien ne doit être plus déplorable que la condition de quelqu'un qui découvre, quand il est trop tard, qu'il s'est uni pour la vie à une personne, avec laquelle il ne peut avoir ni une pensée, ni un sentiment en commun. L'un désire servir Christ, l'autre ne peut servir que le diable ; l'un soupire après les choses de Dieu, l'autre n'aspire qu'aux choses de ce monde ; l'un cherche à tenir dans la mort la chair avec toutes ses affections et ses désirs, l'autre ne cherche qu'à les satisfaire. Ils sont pareils à une brebis et à un bouc, enchaînés l'un à l'autre ; la brebis languit après les verts pâturages, tandis que le bouc ne désire que brouter les ronces qui croissent le long des fossés. La triste conséquence en est que tous les deux souffrent de la faim. L'un ne veut pas paître dans la prairie, l'autre ne peut pas se nourrir des ronces, et ainsi ni l'un ni l'autre n'obtient ce qu'il faut à sa nature, à moins que le bouc, grâce à sa plus grande force, ne réussisse à forcer son compagnon qui porte le joug avec lui, de rester parmi les ronces, pour y languir et mourir. La moralité de ceci est assez simple ; et de plus elle est, hélas ! d'une application qui n'est que trop commune. Le bouc réussit ordinairement à arriver à son but. Le compagnon (ou la femme) mondain l'emporte presque toujours. On trouvera le plus fréquemment que, dans les cas du joug conjugal chrétiennement mal assorti, le pauvre chrétien est celui qui souffre, comme le montrent évidemment les fruits amers d'une mauvaise conscience, l'abattement du coeur, l'esprit sombre et découragé. C'est là assurément payer bien cher la satisfaction de quelque affection naturelle, ou l'acquisition de quelque misérable avantage temporel. C'est un fait qu'un tel mariage est un principe de mort pour le christianisme pratique et pour l'avancement de la vie spirituelle. Il est moralement impossible d'être un disciple de Christ indépendant du monde, tout en ayant son cou sous le joug du mariage avec un incrédule. Pas plus qu'un coureur aux jeux olympiques n'aurait pu s'attendre à remporter la couronne de la victoire, en attachant à son corps un poids lourd ou bien un corps mort. C'est certes bien assez d'avoir un corps de mort à porter, sans se charger d'un second. Il n'y eut jamais un vrai chrétien, qui n'ait pu faire l'expérience, qu'il avait abondamment à faire en cherchant à combattre les misères de son pauvre coeur, sans aller se charger des misères de deux ; sans aucun doute l'homme qui, follement, dans un esprit de désobéissance, épouse une femme non convertie ; ou la femme qui de même épouse un homme non converti, prend volontairement sur soi le fardeau des misères réunies de deux coeurs : et qui est suffisant pour ces choses ? Un saint peut compter pleinement sur la grâce de Christ pour parvenir à subjuguier sa propre mauvaise nature ; mais il ne peut certainement pas compter, de la même manière, sur cette grâce, par rapport à la mauvaise nature du compagnon de son joug mal assorti. Si c'est par ignorance qu'il s'est mis sous ce joug, le Seigneur viendra à son aide, sur le terrain d'une pleine et entière confession, et amènera son âme à une restauration complète ; mais quant à son état de disciple, il ne le recouvrera jamais. Paul pouvait dire : «Je mortifie mon corps et je l'asservis, de peur qu'après avoir prêché à d'autres, je ne sois moi-même réprouvé». Et il dit ceci en connexion immédiate avec la lutte pour remporter le prix : «Ne savez-vous pas que ceux qui courent dans la lice courent tous, mais un seul reçoit le prix ? Courez de telle manière que vous le remportiez. Or quiconque combat dans l'arène vit de régime en toutes choses ; eux donc, afin de recevoir une couronne corruptible ; mais nous, afin d'en recevoir une incorruptible. Moi donc je cours ainsi, non comme ne sachant vers quel but ; je combats ainsi, non comme battant l'air», etc. (1 Cor. 9 :24-27). Ce n'est pas ici une question de vie ou de salut, mais simplement une

question de course dans la lice ; il s'agit de courir de telle sorte que nous remportions le prix, non pas la vie, mais une couronne incorruptible. Le fait d'être appelé à courir suppose que nous avons la vie, car personne n'engagerait des hommes morts à courir dans la lice. J'ai évidemment la vie avant de commencer à courir, et par conséquent, je ne pourrai la perdre, bien que je puisse manquer à remporter la couronne promise ; car ce n'est pas la vie qui est proposée comme le prix à obtenir. Nous ne sommes pas appelés à courir pour avoir la vie, car elle ne vient pas de celui qui court, mais de Dieu par la foi en Jésus Christ, qui par sa mort nous a acquis la vie, et nous la communique par l'énergie puissante du Saint Esprit. Or cette vie, étant la vie d'un Christ ressuscité, est éternelle ; car il est le Fils éternel, comme il le dit lui-même en s'adressant au Père, en Jean 17 : « Tu lui as donné autorité sur toute chair, afin que, quant à tout ce que tu lui as donné, il leur donne la vie éternelle ». Cette vie est donnée sans aucune condition. Il ne nous donne pas la vie, comme à des pécheurs, pour nous appeler ensuite à courir afin de l'obtenir, comme des saints, avec la sombre possibilité de perdre cette précieuse grâce en manquant dans notre course. Ce serait là courir « comme ne sachant pas vers quel but », ainsi que plusieurs, hélas ! essayent de le faire, qui professent être entrés dans la carrière, sans savoir cependant s'ils ont la vie ou non. De telles personnes courent pour obtenir la vie et non une couronne ; mais Dieu n'expose pas la vie au bout de la lice, comme prix du vainqueur ; Il la donne au point de départ, comme la force par laquelle nous courons. La capacité de courir et l'objet après lequel nous courons sont deux choses bien différentes ; cependant elles sont sans cesse confondues par ceux qui ignorent le glorieux Évangile de la grâce de Dieu, dans lequel Christ est manifesté comme la vie et la justice de tous ceux qui croient en son nom ; et cela d'ailleurs comme le don gratuit de Dieu et non comme la récompense pour avoir bien couru.

Or, en considérant les conséquences si excessivement fâcheuses d'un joug conjugal mal assorti, c'est principalement dans sa portée sur notre marche comme disciples que nous les considérons. Je dis principalement, parce que tout notre être moral et toutes nos expériences en sont profondément affectés. Je doute beaucoup que quelqu'un puisse donner un coup plus sensible à sa prospérité dans la vie divine qu'en contractant un joug mal assorti. En effet, le fait même d'agir ainsi prouve que le déclin de la vie spirituelle a déjà commencé avec les symptômes les plus alarmants ; mais quant à son état de disciple et à son témoignage, la lampe peut en être regardée comme presque éteinte, ou si elle donne par occasion une faible lueur, celle-ci ne sert qu'à mettre en évidence ce que sa misérable position a d'effrayant et de sombre, et les affreuses conséquences de l'acte de se mettre sous un joug mal assorti avec un incrédule.

Je me borne à ces observations quant à l'influence du joug mal assorti sur la vie, le caractère, le témoignage et l'état de disciple d'un enfant de Dieu. Je voudrais maintenant dire quelques mots sur son effet moral, manifesté dans le cercle domestique. Ici encore les conséquences en sont vraiment lamentables. Il ne saurait en être autrement. Deux personnes se sont réunies, pour vivre dans les relations les plus étroites et les plus intimes, avec des goûts, des habitudes, des sentiments, des désirs, des tendances et des buts diamétralement opposés. Elles n'ont rien en commun, en sorte que dans chaque mouvement qu'elles font, elles ne peuvent que se heurter l'une l'autre. L'incrédule ne peut, en réalité, aller avec le croyant, et si, grâce à une extrême amabilité, ou à une profonde hypocrisie, il y a une apparence d'harmonie, quelle en est la valeur aux yeux du Seigneur, qui juge de l'état des cœurs par rapport à lui-même ? Puis encore, si le croyant devait malheureusement se trouver d'accord, en quelque degré, avec son compagnon de joug, cet accord ne peut se faire qu'aux dépens de sa marche comme disciple, et il en résulte une conscience qui le condamne devant le Seigneur ; et ceci encore donne lieu à l'accablement d'esprit et peut-être à de l'aigreur, qui se manifeste dans l'intérieur de la famille, de manière que la grâce de l'Évangile n'est pas mise en évidence et que l'incrédule n'est ni attiré ni gagné. Le joug mal assorti paraît à tous égards une chose fort triste. Il déshonore Dieu, porte atteinte au bien-être spirituel, tend à détruire l'état de disciple et le témoignage, et est tout à fait contraire à la paix et à la bénédiction domestiques. Il produit de l'éloignement, de la froideur et des mésintelligences ; ou bien, si ce n'est pas le cas, il tendra, du côté de celui qui est chrétien, à lui faire perdre son caractère de disciple et sa bonne conscience, qu'il peut être tenté de sacrifier sur l'autel de la paix domestique. Ainsi de quelque manière que nous le considérons, un joug mal assorti ne peut conduire qu'aux conséquences les plus déplorables.

Puis, quant à son effet sur les enfants, il est tout aussi triste. Ceux-ci sont naturellement enclins à suivre l'exemple de celui de leurs parents qui n'est pas converti. « Leurs fils parlaient à moitié l'asodien, et ne savaient pas parler le juif, mais selon la langue de l'un ou de l'autre peuple ». Il ne peut y avoir aucune union de cœurs dans l'éducation des enfants ; aucune harmonie, aucune confiance mutuelle dans leur traitement. L'un désire les élever dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur ; l'autre désire les élever selon les principes du monde, de la chair et du diable ; et comme les sympathies des enfants, à mesure qu'ils grandissent, se rangent d'elles-mêmes de ce dernier côté, il n'est pas difficile de prévoir quelle sera l'issue. Enfin, il est tout à la fois vain, inconvenant et opposé à la Parole d'essayer de labourer avec un « joug mal assorti », ou d'ensemencer le champ « de deux espèces de semence » ; tout cela ne peut produire que des souffrances et de la confusion.

Avant de quitter cette partie de notre sujet, je voudrais faire une remarque sur les raisons qui ordinairement poussent les chrétiens à entrer dans le joug du mariage moralement mal assorti. Nous savons tous, hélas ! combien il est facile pour le pauvre cœur de se persuader lui-même de la droiture d'une démarche qu'il désire faire, et comme le diable nous fournit des arguments plausibles pour nous convaincre qu'elle est bonne, — des arguments que le triste état moral de notre âme nous fait envisager comme clairs, satisfaisants et concluants. Le fait même, que nous nous donnons à de telles pensées, prouve que nous sommes incapables de peser, avec un esprit impartial et une conscience spirituellement juste, les conséquences sérieuses d'une telle démarche. Si l'œil était simple (c'est-à-dire, si nous n'étions gouvernés que par un seul et même objet, la gloire et l'honneur du Seigneur Jésus Christ), nous n'entretiendrions jamais l'idée de mettre notre nuque sous un joug mal assorti ; et, par conséquent, nous n'éprouverions ni difficulté, ni perplexité à ce sujet. Un coureur, dont l'œil est fixé sur la couronne, ne sera jamais dans la perplexité pour savoir s'il doit s'attacher au cou un poids de cent kilogrammes ou non. Une telle pensée ne lui viendrait jamais à l'esprit ; et non seulement cela, mais un coureur bien exercé aurait une si claire intuition de tout ce qui pourrait entraver sa course, que, pour lui, apercevoir quelque chose de ce genre, serait en même temps le rejeter d'une manière décidée. Or, s'il en était ainsi avec les chrétiens quant au mariage qui n'est pas selon la Parole, un monde de souffrances et de perplexités leur serait épargné ; mais il n'en est pas ainsi. Le cœur hors de la communion est moralement incompetent pour discerner les choses qui diffèrent ; et lorsqu'on est dans cette condition, le diable a facilement le dessus, et réussit bientôt dans ses efforts pernicieux à induire le croyant à porter le joug avec « Béliar » — avec « l'injustice » — avec les « ténébres » — avec un « infidèle ». Si l'âme jouit d'une pleine communion avec Dieu, elle est entièrement soumise à sa Parole ; elle voit les choses comme Lui les voit, les appelle du même nom que Lui les appelle, et non pas comme le diable ou son propre cœur charnel voudrait les nommer. De cette manière, le croyant échappe au piège et à l'influence d'une tromperie, qui a souvent un grand pouvoir sur lui dans cette matière ; c'est-à-dire une fausse profession de religion de la part de la personne qu'il ou qu'elle désire épouser. Voilà ce qui arrive très souvent. Il est facile d'affecter de l'inclination pour les choses de Dieu, et le cœur est assez vil et perfide pour faire une profession de religion, afin d'arriver à son but ; et non seulement cela, mais le diable, qui se « transforme en ange de lumière », provoquera cette fausse profession, afin d'enchaîner d'autant plus efficacement les pieds et le cœur d'un enfant de Dieu. Ainsi il arrive que des chrétiens, dans ces matières, se contentent ou semblent se contenter d'une preuve de conversion, que, dans toute autre circonstance, ils auraient été les premiers à regarder comme fort douteuse et insuffisante. Mais, hélas ! l'expérience ne tarde pas à ouvrir les yeux sur la réalité des choses. Bientôt on découvre que la profession n'était qu'une vaine apparence, et que le cœur est

entièrement dans le monde et du monde. Terrible découverte ! Qui saurait en exprimer toutes les amères conséquences : les angoisses du coeur — les reproches et les remords de la conscience — la honte et la confusion — la perte de la paix, de la bénédiction et de la joie spirituelles — le sacrifice d'une vie qui aurait pu être utile ? Qui pourrait décrire toutes ces choses ? L'homme, réveillé de son rêve illusoire, ouvre les yeux sur l'affreuse réalité : il se voit lié pour la vie sous le même joug avec «Béliar». Oui, c'est ainsi que l'Esprit l'appelle. Ce n'est pas une conséquence ou une déduction à laquelle une suite de raisonnements nous ait fait arriver ; mais une simple et positive déclaration de la Sainte Écriture, qu'il en est ainsi relativement à celui qui s'est mis sous un joug conjugal bibliquement mal assorti, quels que puissent être les motifs, les raisons ou les fausses apparences qui l'ont séduit.

Oh ! mon cher lecteur chrétien, si vous êtes en danger de vous mettre sous un tel joug, permettez-moi de vous conjurer sérieusement et affectueusement de vous asseoir d'abord et de peser cette affaire dans la balance du sanctuaire, avant de faire un seul pas en avant, dans un chemin aussi dangereux ! Soyez assuré que vous n'auriez pas plus tôt fait ce pas, que vous trouveriez votre coeur en butte à des regrets désespérés, et votre vie à des chagrins amers sans nombre. Que rien au monde ne puisse vous induire à porter le même joug avec un incrédule. S'agit-il d'affections engagées ? Souvenez-vous alors que ce ne peuvent être les affections du nouvel homme en vous ; ce sont, n'en doutez pas, de la vieille nature charnelle qu'elles procèdent, laquelle vous êtes appelés à mortifier et à dépouiller. Aussi vous devriez crier à Dieu pour lui demander la force spirituelle de pouvoir surmonter l'influence de telles affections, et même les Lui sacrifier. S'agit-il de vos intérêts ? Souvenez-vous alors que ce ne sont que vos propres intérêts ; et s'ils sont favorisés, ceux de Christ sont sacrifiés par le joug mal assorti que vous porteriez avec «Béliar» ! D'ailleurs, il ne s'agit ici que de vos intérêts temporels et non de ceux qui sont éternels. Or, en réalité, les intérêts du croyant et ceux de Christ devraient être identiques ; et il est évident que les intérêts de Christ, son honneur, sa vérité, sa gloire sont inévitablement sacrifiés, lorsqu'un de ses membres s'allie avec «Béliar».

Il est à peine nécessaire de faire observer ici que, dans les cas où la conversion a lieu après le mariage, la question change singulièrement de face. Alors il n'y aura pas de déchirements de conscience, par exemple, et toute la chose se trouve modifiée dans une quantité de détails. Sans doute, il y aura encore des difficultés, des épreuves et des afflictions ; la seule et grande différence est celle-ci, qu'on peut apporter, avec plus de bonheur, son épreuve, son affliction en la présence du Seigneur, quand on ne s'y est pas plongé volontairement ; et Dieu soit béni, nous savons combien Il est disposé à nous pardonner, à nous rétablir, et à purifier de toute injustice l'âme qui lui confesse pleinement ses erreurs et ses manquements. Ceci peut consoler le coeur de celui qui a été amené au Seigneur après le mariage. De plus, l'Esprit de Dieu lui a donné des directions spéciales et de précieux encouragements dans le passage suivant : «Si quelque frère a une femme incrédule, et qu'elle veuille habiter avec lui, qu'il ne l'abandonne pas ; et si une femme a un mari incrédule, et qu'il veuille habiter avec elle, qu'elle n'abandonne pas son mari. Car le mari incrédule est sanctifié par la femme, et la femme incrédule est sanctifiée par le frère, son mari ; puisque autrement vos enfants seraient impurs, mais maintenant ils sont saints... Car que sais-tu, femme, si tu ne sauveras pas ton mari ? ou que sais-tu, mari, si tu ne sauveras pas ta femme ?» (1 Cor. 7 :12-16).

3 - Affaires

Considérons maintenant le «joug mal assorti» dans son aspect commercial, comme on le voit dans des cas d'association pour les affaires. Celui-ci, bien qu'il ne présente pas un aspect aussi sérieux que celui que nous venons d'examiner, en tant qu'il est plus facile de s'en délivrer, n'en est pas moins un obstacle positif au témoignage du croyant. Quand un chrétien se met sous le joug avec un incrédule pour affaires de commerce, que cet incrédule soit un parent ou non — ou quand il s'associe à une maison de commerce du monde, il abandonne virtuellement sa responsabilité individuelle. Dès ce moment les actes de cette maison de commerce deviennent ses actes propres, et il est complètement évident qu'on ne peut pas faire agir une maison de commerce, établie sur des principes mondains, d'après ceux du royaume de Dieu. On rirait d'une telle idée, comme tout à fait préjudiciable au succès des opérations. Un chrétien associé à un incrédule se trouverait sans cesse dans une position excessivement pénible. Il voudrait se servir de son influence pour chercher à christianiser le mode de conduire les affaires ; mais on l'obligerait à faire les affaires comme les autres, et il n'y aurait pour lui d'autre remède que de s'affliger secrètement sur sa position anormale et difficile, ou bien d'en sortir à grande perte pécuniaire pour lui-même et sa famille.

Si l'oeil est simple, il n'y aura point d'hésitation sur celle des deux alternatives à adopter ; mais, hélas ! le fait même de se placer dans une telle position prouve l'absence d'un oeil simple ; et le fait d'y être prouve le manque de discernement spirituel pour pouvoir apprécier la valeur et l'autorité des principes divins, qui autrement ne manqueraient pas de faire sortir un chrétien d'une telle association. Un homme qui aurait l'oeil simple ne pourrait pas se mettre sous le même joug avec un incrédule dans le but de gagner de l'argent. Cet homme n'aurait d'autre objet, devant lui, que la gloire de Christ ; et on ne saurait jamais atteindre ce but par une transgression positive d'un principe de Dieu. Voilà ce qui rend la question bien simple. Si le fait pour un chrétien de devenir l'associé d'une maison de commerce mondaine n'est pas à la gloire de Christ, il ne peut que favoriser les desseins du diable : il n'y a pas de milieu ; or il est manifeste que Christ ne peut pas être glorifié par là, car sa Parole dit : «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules». Tel est le principe qui ne peut être violé sans nuire au témoignage et sans faire perdre des bénédictions spirituelles. Il est vrai que la conscience d'un chrétien, qui pêche dans cette matière, peut chercher à se soulager de diverses manières — elle peut avoir recours à des subterfuges divers — elle peut mettre en avant divers arguments pour se persuader que tout est bien. On dira que nous pouvons être très dévoués et très spirituels, quant à ce qui nous concerne personnellement, quand même nous nous trouverions, pour affaires de commerce, sous un même joug avec un incrédule. Ceci se trouvera n'être qu'une déception, à l'épreuve d'une pratique journalière. Un serviteur de Christ se verra entravé de mille manières par son association mondaine. Si au sujet de son service pour Christ, il ne rencontre pas une hostilité ouverte, il aura à lutter contre les efforts secrets et continuels de l'ennemi pour arrêter son zèle et verser de l'eau froide sur tous ses projets. On se moquera de lui et on le méprisera, on lui rappellera sans cesse l'effet que son enthousiasme et son fanatisme doivent produire à l'égard des affaires et de la réputation de la maison de commerce. S'il fait usage de son temps, de ses talents ou de ses ressources pécuniaires pour ce qu'il croit être le service du Seigneur, on le déclarera fou ou imbécile, et on lui fera comprendre que le seul mode convenable et raisonnable de servir le Seigneur, pour un homme engagé dans le commerce, c'est de vaquer aux affaires, et uniquement aux affaires ; que c'est la charge exclusive des pasteurs et ministres de s'occuper des matières religieuses, vu qu'ils sont mis à part pour cela. Or, bien que l'esprit renouvelé d'un chrétien puisse être tout à fait convaincu de la subtilité de ces raisonnements, qui peut dire jusqu'à quel point le coeur peut être sous l'influence de ces choses ? Nous nous lassons d'une résistance continuelle. Le courant devient trop fort pour nous, et nous cédon petit à petit à sa force et nous laissons entraîner à sa surface. Peut-être la conscience tente-t-elle quelques derniers mouvements de résistance ; mais l'énergie spirituelle est paralysée, et la sensibilité de la nouvelle nature émoussée, de sorte qu'il n'y a rien qui réponde à ces cris de la conscience, aucun effort assez puissant pour résister à l'ennemi ; la mondanité d'un chrétien s'allie avec les influences contraires de dehors — et à la fin un tel homme se laisse aller à une vie de mondanité complète, réalisant ainsi, dans sa propre personne, la lamentation touchante du prophète : «Ses Nazaréens étaient plus purs que la neige, plus blancs que le lait ; leur corps était plus vermeil que des rubis, leur taille un saphir. Leur figure est plus sombre que le noir, on ne les connaît pas dans les rues ; leur peau

s'attache à leurs os ; elle est sèche comme du bois» (Lam. 4 :7-8). Cet homme, qui était connu un jour comme un serviteur de Christ — un coopérateur pour le royaume de Dieu — qui faisait usage de ses ressources pour faire avancer les intérêts de l'Évangile de Christ, cet homme n'est maintenant, hélas ! plus connu que comme un négociant infatigable, habile et prudent, dont l'apôtre pourrait bien dire : «Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle».

Mais, peut-être n'y a-t-il rien qui agisse sur le cœur pour induire des chrétiens à se mettre sous un même joug commercial avec des incrédules, que l'habitude de chercher à sauvegarder à la fois son caractère de chrétien et son caractère de négociant. C'est là un piège lamentable. En effet, une telle chose n'existe pas. Un homme doit être l'un ou l'autre. Si je suis chrétien, mon christianisme doit se manifester comme une réalité vivante, dans la position où je me trouve ; s'il ne peut s'y manifester, je ne dois pas y demeurer ; car si je reste dans une sphère ou une position dans laquelle la vie de Christ ne peut se montrer, je ne posséderai bientôt plus rien du christianisme que le nom, sans réalité — la forme extérieure sans la force intérieure — l'écorce sans l'amande. Ce n'est pas seulement le dimanche que je dois être serviteur de Dieu, mais tout aussi bien du lundi matin au samedi soir. Ce n'est pas seulement dans une assemblée publique que je dois être serviteur de Christ, mais tout aussi bien dans mes relations temporelles, dans mes affaires, quelles qu'elles soient. Mais je ne puis être un vrai serviteur de Christ, si je suis lié sous un joug avec un incrédule ; car comment les serviteurs de deux maîtres ennemis pourraient-ils travailler sous le même joug ? C'est absolument impossible ; aussi j'en appelle solennellement à la conscience de mon lecteur, en présence du Dieu Tout-Puissant, qui jugera les secrets du cœur des hommes par Jésus Christ, sous ce rapport aussi ! Je voudrais lui dire, s'il a la pensée d'entrer dans une association avec un incrédule : Fuyez de là ! oui, fuyez, lors même que cette association vous promettrait des millions. Vous vous enfonceriez dans un labyrinthe de difficultés et de chagrins. Vous iriez labourer avec un homme dont les sentiments, les dispositions et les tendances sont diamétralement opposés aux vôtres. «Un boeuf et un âne» ne sont pas aussi différents, sous tous les rapports, qu'un croyant et un incrédule. Comment pourriez-vous vous accorder ? Lui cherche à faire de l'argent, à réussir, à faire son chemin dans le monde ; vous sentez (ou du moins vous devriez sentir) le besoin de croître dans la grâce et dans la sainteté, de faire avancer les intérêts de Christ et de son Évangile sur la terre et de tendre avec effort vers le royaume éternel du Seigneur Jésus Christ. Son objet est l'argent ; le vôtre, je l'espère, c'est Christ ; il vit pour ce monde ; vous, pour le monde à venir ; il est préoccupé des choses du temps ; vous, de celles de l'éternité. Comment donc pourriez-vous vous rencontrer sur le même terrain ? Vos principes, vos motifs, vos objets et vos espérances sont entièrement opposés. Comment serait-il possible que vous marchiez ensemble ? Comment auriez-vous quelque chose en commun ? Assurément il suffit d'envisager tout cela avec un œil simple pour le voir sous son vrai jour. Il est impossible que quelqu'un ait l'œil fixé sur Christ, le cœur rempli de lui, et qu'il puisse se mettre sous un même joug avec un mondain pour quelque objet que ce soit. Laissez-moi donc, mon cher lecteur chrétien, vous supplier encore, avant que vous preniez un parti aussi effrayant — un parti qui peut avoir des conséquences si terribles — si gros de dangers quant à vos meilleurs intérêts, comme quant au témoignage pour Christ, dont vous êtes honoré, — de considérer cette matière avec un cœur honnête dans le sanctuaire de Dieu et de la peser dans sa sainte balance. Demandez-lui ce qu'il en pense, et écoutez avec une volonté soumise et une bonne conscience sa réponse. Elle est simple et puissante — aussi simple et aussi puissante que si elle nous arrivait directement du ciel. — La voici : «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec des incrédules.»

Mais si, malheureusement, mon lecteur est déjà sous le joug, je voudrais lui dire : Délivrez-vous-en le plus tôt possible. Je serais bien étonné si vous n'aviez pas déjà trouvé que ce joug est bien lourd. Il serait superflu de vous détailler les tristes conséquences d'une telle position ; vous les connaissez sans doute. Mon cher frère en Christ, ne tardez pas un instant à secouer ce joug. Il faut que cela se fasse devant le Seigneur, selon ses principes et par sa grâce. Il est plus facile de se mettre dans une fausse position que d'en sortir. Une association, qui date de dix ou vingt années, ne peut être dissoute dans un moment. Il faut que cela se fasse avec calme, avec humilité, dans un esprit de prière, comme en présence du Seigneur, et pour sa seule gloire. Je puis déshonorer le Seigneur par ma manière de sortir d'une fausse position, autant qu'en y entrant. Aussi, si je me trouve associé avec un incrédule, et que ma conscience me dise que je fais mal, il faut que je lui déclare honnêtement et ouvertement que je ne puis plus marcher avec lui ; après quoi il est de mon devoir de faire tous les efforts possibles pour que les affaires se liquident avec droiture, bonne foi et convenance, afin de ne donner aucune occasion à l'adversaire d'en parler d'une manière injurieuse et que le bien que je fais ne soit pas blâmé.

Il nous faut éviter la précipitation, l'imprudence et la présomption, quand nous avons l'air d'agir pour le Seigneur et de défendre sa sainte cause. Si un homme se trouve pris dans un piège ou égaré dans un labyrinthe, ce n'est pas par des mouvements violents qu'il se dégagera. Non, il faut qu'il s'humilie, qu'il confesse ses péchés devant le Seigneur, et puis qu'il retourne sur ses pas avec patience et dans une entière dépendance de la grâce qui, non seulement, peut lui pardonner de s'être mis dans une fausse position, mais encore le ramener et l'introduire dans une bonne. D'ailleurs, comme à l'égard du joug conjugal, la question est grandement modifiée par le fait d'une association contractée avant la conversion. Non que cette circonstance pût, le moins du monde, justifier quelqu'un qui y demeurerait. Nullement ; mais elle nous épargnerait beaucoup de souffrance de cœur et de souillures de la conscience, qui s'attachent à une telle position, et qui doivent influencer considérablement sur le moyen de s'en retirer. En outre, le Seigneur est glorifié par l'inclination morale du cœur et la conscience vers la bonne direction, et il l'a sûrement pour agréable. Si je me juge quand je me trouve dans une mauvaise voie, et que l'inclination morale de mon cœur et de ma conscience me fasse désirer d'en sortir, Dieu l'agrèra et, sans aucun doute, il me remettra sur le bon chemin. Mais tout en le faisant, il ne souffrira pas que j'enfreigne une vérité en cherchant à obéir à une autre. La même parole qui dit : «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules», dit aussi : «Rendez à tous ce qui leur est dû» — «Ne devez rien à personne» — «Vous proposant ce qui est honnête devant tous les hommes» — «Marchez dans la sagesse envers ceux de dehors». Si j'ai offensé Dieu en m'associant avec un incrédule, je dois me garder d'offenser un homme par la manière de m'en séparer. Par une profonde soumission à la parole de Dieu, et par la puissance du Saint Esprit tout s'arrangera pour le mieux, nous nous trouverons dans un chemin droit et uni et nous serons rendus capables d'éviter des extrêmes dangereux.

4 - Associations religieuses

En jetant maintenant un coup d'œil sur l'aspect religieux du joug mal assorti, je voudrais assurer mon lecteur que je n'ai nullement le désir de blesser les sentiments de qui que ce soit, en décrivant les prétentions des différentes dénominations que je vois autour de moi. Ce n'est pas du tout mon intention. Le sujet de ce traité est assez important pour qu'on ne cherche pas à l'obscurcir par l'introduction d'idées qui lui sont étrangères. Il est d'ailleurs trop précis, pour permettre un tel mélange. «Le joug mal assorti», tel est ce sujet, sur lequel nous avons à borner nos méditations.

En parcourant les Écritures, nous trouvons d'innombrables passages, exprimant cet esprit de séparation qui devrait toujours caractériser le peuple de Dieu. Que notre attention se dirige vers l'Ancien Testament — dans lequel nous voyons Dieu dans ses relations avec son peuple terrestre, Israël, et dans ses dispensations envers lui ; ou bien, qu'elle se porte sur le Nouveau Testament, dans lequel nous avons les relations de Dieu avec son peuple céleste, l'Église, et ses dispensations envers elle, nous y trouvons la même vérité mise en évidence, savoir la séparation entière de ceux qui appartiennent à Dieu. La position d'Israël est représentée ainsi dans le discours sentencieux de Balaam : «Voici, c'est un peuple qui habitera seul, et il ne sera pas compté parmi les nations». Leur

place était en dehors de toutes les nations de la terre ; et ils furent rendus responsables du maintien de cette séparation. D'un bout à l'autre des livres de Moïse, ils sont instruits, avertis, exhortés à cet effet ; et dans les Psaumes et les Prophètes, nous sont rapportés leurs manquements relativement au maintien de cette séparation ; manquements qui, comme nous le savons, ont attiré sur eux les sévères jugements de la main de Dieu. Cet article deviendrait un volume, si je voulais seulement citer tous les passages qui se rapportent à ce sujet. J'aime à croire que mon lecteur est suffisamment versé dans l'étude de sa Bible, pour rendre de telles citations inutiles. Si pourtant il n'en était pas ainsi, qu'il cherche dans sa Concordance les passages où se trouvent les mots «séparer» et «séparation» ; ils suffiront pour lui donner, d'un coup d'oeil, toute la masse d'évidence que l'Écriture fournit sur ce sujet. Le passage que je viens de citer du livre des Nombres est l'expression des pensées de Dieu touchant son peuple Israël : «C'est un peuple qui habitera seul».

Il en est de même, seulement d'après des principes beaucoup plus élevés, par rapport au peuple céleste de Dieu, l'Église — le corps de Christ — composé de tous les vrais croyants. Eux aussi sont un peuple à part. Examinons maintenant quel est le principe de cette séparation. Il y a une grande différence entre être séparé sur la base de ce que nous sommes, et être séparé sur la base de ce que Dieu est. Le premier fait de l'homme un pharisien ; le dernier en fait un saint. Si je dis à un de mes pauvres semblables : «Ne m'approche pas, je suis plus saint que toi», je suis un détestable pharisien et un hypocrite ; mais si Dieu dans sa condescendance infinie et dans sa parfaite grâce me dit : «Je t'ai mis en relation avec Moi, dans la personne de mon Fils Jésus Christ ; c'est pourquoi sois saint et séparé de tout mal ; sors du milieu d'eux et sépare-toi» ; je suis dans l'obligation d'obéir et mon obéissance est la manifestation pratique de mon caractère comme saint — caractère que je possède non pas à cause de quoi que ce soit qui se trouve en moi-même, mais simplement parce que Dieu m'a rapproché de Lui-même par le sang précieux de Christ. Il est bon d'être au clair là-dessus. Le pharisaïsme et la sanctification divine sont deux choses bien différentes, et cependant on les confond fréquemment. Ceux qui s'efforcent de conserver cette place de séparation, qui appartient au peuple de Dieu, sont constamment accusés de se mettre au-dessus de leurs semblables, et de prétendre à un peu haut degré de sainteté personnelle qu'on n'en possède ordinairement. Cette accusation vient de ce qu'on ne fait pas attention à la distinction dont je viens de parler. Quand Dieu appelle les hommes à se séparer, c'est sur le principe de ce qu'Il a fait pour eux sur la croix, et de la place qu'Il leur a assignée dans une association éternelle avec Lui, en la personne de Christ. Mais si je me sépare sur le principe de ce que je suis en moi-même, c'est la présomption la plus absurde et la plus futile, qui sera dévoilée tôt ou tard. Dieu commande à son peuple d'être saint, à cause de ce qu'Il est, Lui : «Soyez saints, car moi je suis saint». C'est évidemment très différent de : «Ne m'approche pas, je suis plus saint que toi». Si Dieu met des hommes en relation avec Lui-même, il a le droit de leur prescrire quel doit être leur caractère moral, et ils se trouvent sous l'obligation d'y répondre. Ainsi nous voyons que la plus profonde humilité est à la base de la séparation d'un saint. Il n'y a rien qui soit plus propre à nous mettre dans la poussière, que l'intelligence de la nature réelle de la sainteté divine. C'est une humilité entièrement fautive que celle qui vient de ce que nous nous contemplons nous-mêmes ; en effet elle est, en réalité, basée sur l'orgueil qui n'a jamais vu jusqu'au fond de sa propre et totale indignité. Il y en a qui s'imaginent pouvoir atteindre à l'humilité la plus profonde et la plus vraie, en se regardant eux-mêmes, tandis qu'elle ne peut être acquise qu'en regardant à Christ. «Plus tes gloires frapperont mes yeux et plus je serai humble». C'est là un sentiment juste, fondé sur un principe divin. L'âme qui se perd dans la splendeur de la gloire morale de Christ est véritablement humble, aucune autre ne l'est. Nous n'avons qu'à nous humilier, sans doute, quand nous pensons quelles pauvres créatures nous sommes ; mais il suffit de réfléchir un moment de façon juste, pour voir que c'est une pure déception de chercher à produire quelque bon résultat pratique en se regardant soi-même. Ce n'est que lorsque nous nous trouvons en présence d'une excellence infinie que nous sommes vraiment humbles. C'est pour cela qu'un enfant de Dieu devrait refuser de porter le joug avec un incrédule, soit dans des rapports domestiques, soit dans des rapports commerciaux ou religieux, simplement parce que Dieu lui dit d'être séparé, et non pas à cause de sa propre sainteté personnelle. Mettre en pratique ce principe, en matière de religion, doit nécessairement impliquer beaucoup d'épreuves et de douleurs ; on appellera cela de l'intolérance, de la bigoterie, de l'étroitesse, un esprit d'exclusion, etc. ; mais nous ne saurions rien y changer. Pourvu que nous nous tenions séparés d'après un principe juste et dans un esprit droit, nous pouvons sans crainte en laisser à Dieu tous les résultats. Sans aucun doute, le résidu, au temps d'Esdras, dut paraître excessivement intolérant, en refusant la coopération des peuples dalentour à la construction de la maison de Dieu ; mais ils agirent sur un principe divin en refusant ce secours. «Et les ennemis de Juda et de Benjamin entendirent que les fils de la transportation bâtissaient le temple de l'Éternel, le Dieu d'Israël ; et ils s'approchèrent de Zorobabel et des chefs des pères, et leur dirent : Nous bâtissons avec vous, car nous recherchons votre Dieu, comme vous, et nous lui offrons des sacrifices depuis les jours d'Ésar-Haddon, roi d'Assyrie, qui nous a fait monter ici». Cela paraissait une offre bien obligeante — une proposition qui manifestait un penchant décidé pour le Dieu d'Israël ; cependant le résidu refusa, parce que ces gens, malgré leur belle profession, n'étaient, au fond, que des incirconcis et des adversaires. «Et Zorobabel et Jéshua, et le reste des chefs des pères d'Israël leur dirent : Vous n'avez pas affaire avec nous pour bâtir une maison à notre Dieu ; mais nous seuls, nous bâtirons à l'Éternel, le Dieu d'Israël» (Esd. 4 :1-3). Ils ne voulaient pas porter le joug avec les incirconcis — ils ne voulaient pas «labourer avec un boeuf et un âne» — ils ne voulaient pas «semier leur champ de deux espèces de semence» — ils se tinrent séparés, quand même ils s'exposaient par là à être traités de gens bigots, étroits, sans libéralisme et sans charité.

De même, en Néhémie, il est dit : «Et la race d'Israël se sépara de tous les fils de l'étranger ; et ils se tinrent là et confessèrent leurs péchés et les iniquités de leurs pères» (9 :2). Ce n'était pas là un esprit de secte ; c'était une obéissance positive. Leur séparation était essentielle à leur existence comme peuple. Ils n'auraient pu jouir de la présence de Dieu sur aucun autre terrain. Il en doit toujours être ainsi du peuple de Dieu sur la terre. Il faut que les chrétiens soient séparés, autrement ils ne sont pas seulement inutiles, mais ils sont malfaisants. Dieu ne peut les reconnaître ni marcher avec eux, s'ils se mettent sous le joug avec des incrédules, sur quelque terrain ou pour quelque objet que ce soit. Il est fort difficile d'unir un esprit d'intense séparation avec un esprit de grâce, de douceur et d'indulgence, ou, comme on l'a dit : de garder ses pieds sur le chemin étroit, tout en ayant un coeur large. C'est là une véritable difficulté. Comme le maintien, strict et sans compromis, de la vérité tend à rétrécir le cercle autour de nous, nous aurons besoin de la puissance expansive de la grâce pour garder notre coeur large et nos affections vives et chaudes. Si nous combattons pour la vérité autrement que dans la grâce, nous ne présenterons qu'un côté du témoignage et encore le moins attrayant. Et si, d'un autre côté, nous montrons de la grâce aux dépens de la vérité, cela se trouvera, à la fin, n'être que la manifestation d'un libéralisme vulgaire aux dépens de Dieu — chose des plus indignes. Puis, quant au but pour lequel de vrais chrétiens se mettent ordinairement sous le joug avec ceux qui, de leur propre aveu et au jugement de la charité elle-même, ne sont pas chrétiens, on trouvera, en définitive, qu'on ne peut jamais atteindre un but vraiment divin et céleste en transgressant une vérité de Dieu. La fin justifie les moyens, ne sera jamais une devise divine. Les moyens ne sont pas sanctifiés par le but ; mais et les moyens et le but doivent être conformes aux principes de la sainte parole de Dieu ; autrement tout doit aboutir à la confusion et à la honte. Recouvrer Ramoth de Galaad de la main de l'ennemi avait pu paraître un but bien digne à Josaphat ; de plus il avait pu passer pour un homme très libéral, gracieux, populaire et large de coeur, lorsqu'il répondait ainsi à la proposition d'Achab : «Moi je suis comme toi, et mon peuple comme ton peuple ; et je serai avec toi dans la guerre». Il est facile d'être large et libéral aux dépens des principes divins ; mais quelle en fut la fin ? Achab fut tué et Josaphat échappa à grand-peine, après avoir fait naufrage quant au témoignage. Nous voyons par là que Josaphat n'atteignit pas même le but,

pour lequel il s'était mis sous un joug mal assorti avec un infidèle ; et quand même il l'aurait atteint, ce succès n'aurait nullement été une justification de sa démarche (*). Rien ne peut justifier le joug mal assorti d'un croyant avec un incrédule ; et par conséquent, quelque belle, attrayante et plausible que puisse paraître l'expédition de Ramoth aux yeux des hommes, c'était, au jugement de Dieu, «aider au méchant, et aimer ceux qui haïssent l'Éternel» (2 Chr. 19 :2). La vérité de Dieu dépouille les hommes et les choses du faux brillant dont voudraient les revêtir ceux qui se laissent guider par l'esprit de convenance et d'utilité ; elle les présente sous leur vrai jour ; et c'est une grâce inexprimable que d'avoir le jugement de Dieu sur tout ce qui se fait autour de nous : cela donne du calme à l'esprit, de la fermeté au caractère et à la marche, et nous délivre de cette malheureuse fluctuation de pensées, de sentiments et de principes qui nous rend complètement impropres à la position de témoins fermes et conséquents de Christ. Nous ne pouvons que nous égarer, si nous essayons de former notre jugement d'après les pensées et les opinions des hommes ; car ils jugent toujours selon les apparences extérieures, et non selon le caractère intrinsèque et le principe des choses. Pourvu que les hommes atteignent ce qu'ils appellent un bon but, ils se soucient peu de la manière d'y parvenir. Mais le véritable serviteur de Christ sait qu'il doit faire l'oeuvre de son Maître d'après les principes et dans l'esprit de son Maître. Il ne saurait donc jamais être satisfait d'atteindre le but le plus louable, à moins qu'il n'y parvienne par une voie tracée de Dieu. Les moyens aussi bien que la fin doivent être divins. J'admets, par exemple, que c'est un but très désirable que de répandre les Saintes Écritures, — la parole pure et éternelle de Dieu ; mais si je ne pouvais les répandre autrement qu'en me mettant sous le joug avec un incrédule, je devrais m'en abstenir, vu que je ne dois pas faire le mal pour qu'il en résulte du bien. Mais, béni soit Dieu, son serviteur peut propager son précieux livre, sans violer les préceptes contenus dans ce livre. Il peut, sous sa responsabilité propre et individuelle, ou en communion avec ceux qui sont vraiment du côté du Seigneur, répandre en tous lieux la précieuse semence, sans pour cela se liguier avec ceux dont toute la marche et la conduite prouvent qu'ils sont du monde.

(*) Le joug mal assorti fut un piège affreux pour le coeur aimable de Josaphat. Il se mit sous le joug avec Achab dans un but religieux ; et malgré l'issue désastreuse de ce projet, nous le voyons qui se met de nouveau sous le joug avec Achazia dans un but commercial ; ce qui aboutit également à des pertes et à la confusion ; et à la fin, il porte le joug avec Joram dans un but politique. Comparez 2 Chr. 18 ; 20 :35-37 ; 2 Rois 3.

On peut en dire autant, relativement à tout objet d'un caractère religieux. Il ne peut et ne devrait être poursuivi que d'après les principes de Dieu. On nous objectera, peut-être, qu'il nous est dit de ne pas juger — que nous ne pouvons lire dans le coeur — et que nous devons espérer que tous ceux qui coopèrent à de bonnes oeuvres, telles que la propagation de la Bible, la distribution des traités, et aux travaux des missions, doivent être chrétiens ; et que, par conséquent, il ne peut être mauvais de nous lier avec eux. À tout cela, je répons qu'il n'y a guère, dans le Nouveau Testament, un passage si mal compris et si mal appliqué que Matt. 7 :1 : «Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés». Dans le même chapitre nous lisons : «Soyez en garde contre les faux prophètes... vous les reconnaîtrez à leurs fruits». Or, comment pourrions-nous nous en garder, si nous n'exerçons pas notre jugement ? Nous lisons encore en 1 Cor. 5 : «Car qu'ai-je affaire de juger ceux de dehors aussi ? Vous, ne jugez-vous pas ceux qui sont de dedans ? Mais ceux de dehors, Dieu les juge. Ôtez le méchant du milieu de vous-mêmes». Ici il nous est clairement enseigné, que ceux «de dedans» ressortissent immédiatement au jugement de l'Église ; et cependant, d'après l'interprétation ordinaire de Matt. 7 :1, nous n'aurions à juger personne ; cette interprétation doit donc nécessairement être fautive. Si des personnes professent être du «dedans», il nous est commandé de les juger. «Ne jugez-vous pas ceux qui sont de dedans ?» Quant à ceux du «dehors», nous n'avons rien à faire avec eux, si ce n'est de leur présenter la grâce pure, parfaite, riche, illimitée, insondable, qui brille d'un éclat ineffable dans la mort et dans la résurrection du Fils de Dieu. Tout cela est assez simple. Il est dit au peuple de Dieu d'exercer son jugement quant à tous ceux qui professent être «de dedans» ; il est dit aux saints de se garder des faux prophètes ; il leur est ordonné «d'éprouver les esprits» : et comment le pourraient-ils, s'ils ne devaient pas juger du tout ? Que veut donc dire notre Seigneur par ces paroles : «Ne jugez pas» ? Je crois qu'il veut dire précisément ce que Paul dit par le Saint Esprit, lorsqu'il nous recommande de ne «juger rien» avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur, qui aussi mettra en lumière les choses cachées des ténèbres, et manifestera les conseils des coeurs ; et c'est alors que chacun recevra sa louange de la part de Dieu (1 Cor. 4 :5). Nous n'avons pas à juger des motifs ; mais nous avons à juger la conduite et les principes ; c'est-à-dire la conduite et les principes de tous ceux qui professent être «de dedans». C'est un fait d'ailleurs, que ceux-là même qui disent : «Nous ne devons pas juger», ne cessent de se livrer à des jugements. Il n'y a pas de vrai chrétien, en qui l'instinct moral de la nature divine ne prononce pas virtuellement des jugements sur le caractère, la conduite et la doctrine, et ce sont là les points qui se trouvent dans le ressort du jugement du croyant.

Tout ce que je voudrais donc mettre sur la conscience de mon lecteur chrétien, c'est qu'il est de son devoir d'exercer un jugement sur ceux avec lesquels il se met sous le joug en matière de religion. Si, dans ce moment, il est chargé d'un joug avec un incrédule, il transgresse positivement le commandement du Saint Esprit. Il se peut qu'il l'ait fait dans l'ignorance jusqu'à ce jour ; s'il en est ainsi, la grâce du Seigneur est prête à pardonner et à rétablir ; mais s'il persiste dans la désobéissance après avoir été averti, il n'est pas possible qu'il puisse attendre la présence et la bénédiction de Dieu, quelque précieux ou important que puisse être le but qu'ils se proposent d'atteindre ensemble. «Écouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille meilleur que la graisse des bœufs».

5 - Associations philanthropiques

Nous n'avons plus qu'à considérer la phase philanthropique du joug inégal. Il y en a beaucoup qui diront : «Je conviens pleinement que nous ne devons pas nous unir pour le culte ou le service de Dieu avec des incrédules déclarés ; mais nous sommes bien libres de nous réunir à eux pour promouvoir des buts de philanthropie — comme, par exemple, pour subvenir aux besoins des pauvres, leur distribuer du pain et des vêtements, pour réformer les moeurs, établir des asiles pour les aveugles, les aliénés, fonder des hospices et des hôpitaux pour les malades et les infirmes, des lieux de refuge pour ceux qui sont abandonnés, pour les veuves et les orphelins ; en un mot, pour tout ce qui peut contribuer à améliorer l'état physique, moral et intellectuel de nos semblables». Tout cela paraît assez beau à première vue ; car on pourrait me demander si je ne voudrais pas aider un homme sur la route à retirer sa charrette du fossé ? Je répons, oui, certainement ; mais si l'on me demandait de devenir membre d'une société mélangée de croyants et de gens non convertis, qui aurait pour but de retirer les voitures des fossés, je refuserai — non pas que je prétende à une plus grande sainteté, mais parce que la parole de Dieu dit : «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules». Telle serait ma réponse, n'importe quel fût le but d'une telle société. Il est commandé au serviteur de Christ d'être «préparé pour toute bonne oeuvre» — «de faire du bien à tous» — «de visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction» ; mais alors c'est comme serviteur de Christ et non pas comme membre d'une société ou d'un comité, où des infidèles, des athées et toute sorte de méchants et d'impies pourraient également être admis. De plus, nous devons nous souvenir que toute la philanthropie de Dieu se rattache à la croix du Seigneur Jésus Christ. Voilà le canal par lequel Dieu veut dispenser ses bénédictions — voilà le puissant levier au moyen duquel il veut élever l'homme physiquement, moralement et intellectuellement. «Mais quand la bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus, il nous sauva, non sur le principe d'oeuvres accomplies en justice que nous, nous eussions faites, mais selon sa propre miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint, qu'il a répandu richement sur nous par Jésus

Christ, notre Sauveur» (Tite 3 :4-6). Voilà comment Dieu s'y prend pour améliorer la condition de l'homme. Le chrétien peut aisément se placer sous le joug avec tous ceux qui comprennent la valeur de ce mode d'agir, mais avec aucun autre.

Les gens du monde n'en connaissent rien, ne s'en soucient pas. S'ils cherchent à réformer, c'est une réformation sans Christ. S'ils entreprennent d'améliorer, c'est une amélioration sans la croix. S'ils s'intéressent aux progrès moraux et intellectuels, Jésus n'est ni leur point de départ ni le but de leur course. Comment donc le chrétien pourrait-il se placer sous le joug avec eux ? Ils veulent travailler sans Christ, qui est celui-là même à qui le chrétien doit toutes choses. Peut-il être content de travailler avec eux ? Peut-il même avoir en vue quelque chose de commun avec eux ? Si l'on vient me dire : «Nous avons besoin de votre coopération pour distribuer aux pauvres des vivres et des vêtements, pour fonder des hôpitaux et des maisons d'aliénés, pour pourvoir à l'entretien et à l'éducation des orphelins, pour améliorer l'état physique de nos semblables ; mais nous vous avisons que, d'après un principe fondamental de la société, ou du comité formé à cet effet, le nom de Christ ne doit pas y être prononcé, vu que cela donnerait lieu à des controverses. Notre but n'étant pas du tout religieux, mais uniquement philanthropique, la religion doit être soigneusement exclue de toutes nos assemblées publiques. Nous nous réunissons comme hommes pour une oeuvre de bienfaisance». Quelle devrait être ma réponse à une telle demande ? Le fait est, qu'à celui qui aime vraiment le Seigneur Jésus, les paroles manqueraient pour répondre à un appel aussi inacceptable. Quoi ! faire du bien aux hommes en excluant Christ ! À Dieu ne plaise. Si je ne puis obtenir les buts de la pure philanthropie, sans mettre de côté ce Sauveur béni, qui vécut et mourut, et qui vit éternellement pour moi, alors loin de moi votre philanthropie, car elle n'est certainement pas de Dieu, mais de Satan. Si elle était de Dieu, la Parole est : «Qu'il a répandu richement sur nous par Jésus Christ», Celui-là même que vos statuts laissent complètement de côté. Il en résulte que vos règlements doivent être inspirés par Satan, l'ennemi de Christ. Satan aime toujours à laisser de côté le Fils de Dieu ; et, lorsqu'il parvient à persuader les hommes de faire de même, il leur permettra volontiers d'être bienfaisants, charitables et philanthropes. Mais, de bonne foi, une telle bienfaisance, une telle philanthropie mériteraient qu'on les appelle malveillance et misanthropie ; car comment pourriez-vous plus efficacement montrer du mauvais vouloir et de la haine envers les hommes, qu'en laissant de côté Celui qui seul peut les bénir pour le temps et l'éternité ? Mais quel doit, relativement à Christ, être l'état moral d'un homme, qui pourrait prendre place dans un comité, ou sur une estrade, à condition que ce Nom béni ne soit pas prononcé ? Il faudrait que son coeur soit bien froid pour Christ, en vérité ; cela prouverait que les projets et les oeuvres d'hommes inconvertis lui paraîtraient assez importants pour le faire consentir à ce qu'on jette, pour ainsi dire, son Maître par-dessus bord, afin de pouvoir les mettre à exécution. Ne nous méprenons pas à ce sujet. C'est là le vrai point de vue, sous lequel il faut considérer la philanthropie du monde. Les hommes de ce monde peuvent «vendre le nard pur trois cents deniers, et les donner aux pauvres» ; tandis qu'ils déclarent que c'est une perte de répandre ce parfum sur la tête du Christ. Le chrétien peut-il adhérer à ce jugement ? Peut-il se mettre sous le joug avec de tels hommes ? Peut-il entreprendre de réformer le monde sans Christ ? Peut-il se joindre à ceux qui cherchent à masquer et à embellir une scène qui est souillée du sang de son Maître ? Pierre pouvait dire : «Je n'ai ni argent ni or, mais ce que j'ai, je te le donne : Au nom de Jésus Christ le Nazaréen, lève-toi et marche». Pierre voulait guérir un impotent par la puissance du nom de Jésus ; mais qu'aurait-il dit, si on lui avait proposé de se joindre à un comité ou à une société pour assister les impotents, à la condition de mettre tout à fait ce nom de côté ? Nous pouvons, sans grand effort d'imagination, concevoir ce qu'il aurait répondu. Son âme tout entière aurait reculé d'effroi devant une telle pensée. S'il a guéri l'impotent, c'est uniquement dans le but d'exalter le nom de Jésus, d'en manifester toute la valeur, toute l'excellence et toute la gloire à la vue des hommes ; mais le but de la philanthropie du monde est précisément le contraire, en tant qu'elle met entièrement de côté ce Nom béni, et le bannit du sein de ses comités et du haut de ses estrades. N'avons-nous donc pas le droit de dire : «Honte au chrétien, qui se trouve dans une place d'où son Maître est banni !» Ah ! qu'il s'en retire, et que, dans l'énergie de l'amour de Jésus, et par la puissance de son Nom, il fasse tout le bien qu'il peut ; mais qu'il ne se mette pas sous le joug avec les incrédules, pour combattre les tristes conséquences du péché, en excluant la croix de Christ. Le grand objet de Dieu est d'exalter son Fils — «afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père». Ceci doit aussi être le grand objet des oeuvres du chrétien ; dans ce but il doit «faire du bien à tous» ; mais s'il se joint à une société ou à un comité pour faire du bien, ce n'est pas «au nom de Jésus» qu'il agit, mais au nom de la société ou du comité, sans le nom de Jésus. Cela devrait suffire à tout coeur droit et loyal. Dieu n'a pas d'autre voie de bénir les hommes, si ce n'est par Christ : et pas d'autre but en les bénissant, si ce n'est d'exalter Christ. Comme du temps de Pharaon, quand les Égyptiens affamés accouraient à lui en foule, il leur disait : «Allez à Joseph» ; de même la parole de Dieu dit à tous : «Allez à Jésus». Oui, il faut que nous allions à Jésus pour l'âme et pour le corps, pour le temps et pour l'éternité ; mais les gens du monde ne le connaissent pas, et ne sentent pas le besoin de Lui ; ainsi donc, qu'est-ce que le chrétien pourrait avoir à faire avec eux ? Comment peut-il travailler sous un même joug avec eux ? Il ne le peut qu'en reniant d'une manière pratique le nom de son Sauveur. Il y en a beaucoup qui ne voient pas cela ; mais ce fait ne saurait rien y changer pour ceux qui agissent ainsi. Nous devons marcher honnêtement, comme dans la lumière ; et quand même les sentiments et les affections de la nouvelle nature ne seraient pas suffisamment forts en nous, pour nous faire repousser aussitôt la seule pensée d'aller nous placer dans les rangs des ennemis de Christ, la conscience devrait, tout au moins, se soumettre à l'autorité impérative de cette parole : «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules».

Que le Saint Esprit veuille revêtir sa parole d'une puissance céleste, et en aiguïser le tranchant pour qu'elle pénètre dans la conscience, afin que les saints soient délivrés de tout ce qui les empêche de «poursuivre la course qui leur est proposée». Le temps est court. Le Seigneur lui-même apparaîtra bientôt. Alors plus d'un joug mal assorti sera rompu en un clin d'oeil ; des brebis et des boucs seront alors éternellement séparés. Puissions-nous être rendus capables de nous purifier de toute association impure, et de toute influence profane, afin que, quand Jésus viendra, nous ne soyons pas couverts de honte, mais que nous puissions aller à sa rencontre avec des coeurs joyeux et des consciences qui nous approuvent.

JE CROIS DIEU — Actes 27 par Philippe Laügt

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1986 p. 158

Table des matières

- 1 Actes 21
- 2 Actes 22 à 23
- 3 Actes 27:1-3
- 4 Actes 27:4-11
- 5 Actes 27:13-20
- 6 Actes 27:21-26
- 7 Actes 27:27-31
- 8 Actes 27:32-44

1 Actes 21

Paul, lié dans son esprit (Actes 20:22) par l'amour pour ses frères israélites (Rom. 9:2-4), était fermement décidé à passer par Jérusalem en se rendant à Rome. Ni les avertissements de l'Esprit, ni les supplications des disciples ne purent le détourner de son but. Mais arrivé à Jérusalem, il se trouve bientôt dans une situation inextricable. Sa conduite n'est-elle pas en contradiction avec son enseignement ? Et ses concessions aux ordonnances judaïques, incompatibles avec le christianisme, n'ont d'autre effet que d'attiser la haine des Juifs (Act. 21).

Il faut que Dieu intervienne. Il se sert d'un officier romain pour arracher son serviteur fourvoyé à la folie meurtrière de la foule. L'apôtre sera prisonnier pendant de longues années. Son précieux ministère itinérant s'achève. Sera-t-il pour autant inutile ? Non, le Seigneur va se servir de lui dans des circonstances nouvelles et des lieux jusqu'alors inconnus de Paul. Et c'est pendant cette captivité qu'il écrit aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens et à Philémon des épîtres toujours actuelles.

2 Actes 22 à 23

À maintes reprises, poussés par Satan, les Juifs vont chercher à tuer l'apôtre. Dieu agit et déjoue leurs complots. Paul comparaît devant le Sanhédrin et, habilement, divise ses adversaires. A-t-il donc oublié que les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu ? Dans la prison, Paul est peut-être un peu découragé. Mais cette nuit-là, le Seigneur se tient près de lui et lui dit : «Aie bon courage». Puis il l'instruit quant au chemin qu'il doit suivre désormais : «Comme tu as rendu témoignage des choses qui me regardent à Jérusalem, ainsi il faut que tu rendes témoignage aussi à Rome» (Act. 23:11). C'est comme prisonnier qu'il fera cette visite tant désirée aux frères de cette ville (Rom. 15:23). Comprenant quelle est la volonté de Dieu à son égard, devant Festus, Paul déclare : «J'en appelle à César». Alors Festus, ayant conféré avec le conseil, répond : «Tu en as appelé à César, tu iras à César» (Act. 25:11, 12). Quelques jours plus tard, l'apôtre dans son apologie devant le roi Agrippa, peut dire : «Ayant reçu le secours qui vient de Dieu, me voici debout jusqu'à ce jour, rendant témoignage aux petits et aux grands... qu'il fallait que le Christ fût soumis aux souffrances, et que, le premier par la résurrection des morts il devait annoncer la lumière et au peuple et aux nations ?» (Act. 26:22, 23). Au service de son Maître, Paul est un homme heureux malgré la captivité, et devant cet auditoire, venu en grande pompe examiner les charges qui pèsent sur lui, il affirme : «Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens» (Act. 26:29).

3 Actes 27:1-3

Le trajet vers Rome sera long, difficile, semé d'obstacles suscités par l'Ennemi. Mais Paul est prêt à se laisser conduire là où Dieu l'envoie. Instruments inconscients de cette volonté divine, les Romains décident de diriger Paul par mer vers l'Italie. Il y a d'autres prisonniers sur ce navire et il s'ensuit sans doute une pénible promiscuité. Mais l'apôtre sera réconforté par la compagnie de deux fidèles serviteurs du Seigneur. Luc et Aristarque lui «font la conduite», réalisant pratiquement Hébr. 10:34. Les liens de l'apôtre sont devenus manifestes, comme étant en Christ (Philip. 1:13).

Le voyage commence bien et ils atteignent Sidon dès le lendemain. Là, Jules traite Paul avec humanité et lui permet de se rendre chez ses amis pour jouir de leurs soins (Act. 27:3). Douce rencontre, permise par le Seigneur, avec ceux de la maison de la foi, avant les terribles épreuves qui vont suivre. Bien des jours vont s'écouler avant que l'apôtre, parvenu enfin aux portes de Rome, voyant à nouveau les frères, rende grâce à Dieu et reprenne courage (Act. 28:15).

4 Actes 27:4-11

Ils voguent ensuite à l'abri de Chypre car déjà les vents sont contraires. Ils traversent la mer qui baigne la Cilicie et la Pamphylie, où Paul avait tant de souvenirs liés à son service pour Christ (Act. 13:13 ; Act. 15:38, 41). Ils atteignent Myra en Lycie et là le centurion trouve un navire d'Alexandrie qui va en Italie. Il y fait monter ses prisonniers. C'est l'automne, la navigation devient pesante, elle sera bientôt périlleuse car le jeûne est déjà passé. Il est temps d'hiverner. Paul, fidèle à sa responsabilité (Ézécl. 3:17, 18), avertit ses compagnons de voyage des dangers menaçants : «Je vois que la navigation sera accompagnée de revers et de beaucoup de dommage, non seulement quant au chargement et au navire, mais même quant à nos vies» (Act. 27:10). Ce prisonnier est étranger et de surcroît ce n'est pas un marin. Mais ce qu'il dit, il le dit par l'Esprit.

Ce discernement spirituel chez l'apôtre, fruit de sa communion avec Dieu, se montre aussi lors de ses adieux aux anciens d'Éphèse : «Moi je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau ; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses... c'est pourquoi veillez» (Act. 20:29-31).

Que d'avaries et de dommages auraient été évités, si l'Église professante avait écouté cette sentinelle ! Mais on a prêté peu d'attention à ces avertissements et le «navire» — pour reprendre l'image que nous avons ici — approche rapidement du naufrage. De graves dangers, liés aux derniers jours, menacent de plus en plus : Activité des esprits séducteurs ou doctrines de démons qui conduisent à l'apostasie.

N'agissons pas comme le centurion, supportons la parole d'exhortation (Hébr. 13:22). Cet homme s'appuyait sur la sagesse humaine et se fiait plus au pilote et au patron du navire qu'à ce que Paul disait (Act. 27:11 ; Prov. 27:12). Si nous refusons de prêter l'oreille aux avertissements, il nous faudra entendre comme ces hommes, plus tard, dans une grande détresse : «Vous auriez dû m'écouter» (Act. 27:21 ; Prov. 5:11-14).

5 Actes 27:13-20

Une accalmie trompeuse survient, il semble que tout va bien. «Pensant qu'ils étaient venus à bout de leur dessein», ils lèvent l'ancre, quittant Beaux-Ports : «Le vent du midi soufflait doucement». Ainsi parfois nous croyons pouvoir suivre impunément les tendances de nos cœurs naturels. Mais très vite les choses échappent à notre contrôle (Job 17:11 ; 30:26).

De ses trésors, Dieu fait sortir un autre vent, violent (Ps. 135:5-7 ; Ps. 107:25). Et c'est le drame. Le navire est emporté et va à la dérive. Il faut alors jeter, et de ses propres mains, ce à quoi le cœur, si facilement, s'attache (Act. 27:18, 19, 38). Au milieu d'épaisses ténèbres, sur ce qui n'est déjà plus qu'une épave, toutes les mesures humaines se révèlent infructueuses.

Que de fois à l'heure de l'épreuve, nous cherchons du secours ailleurs qu'en Dieu (Ps. 60:11) ! Avons-nous oublié que Dieu règne, qu'il est plus puissant que la voix des grandes eaux, que les puissantes vagues de la mer (Ps. 93:1, 4) ?

«Dès lors toute espérance de pouvoir nous sauver nous fut ôtée» écrit Luc (Act. 27:20). Quelle est notre attitude devant la tempête ? Ici, sur ce navire en perdition, il n'y a plus que deux cent soixante-seize hommes saisis de panique. Ils montent aux cieux, ils descendent aux abîmes, leur âme se fond de détresse (Ps. 107:26).

6 Actes 27:21-26

Tous, sauf un, Paul, le prisonnier de Jésus Christ. Son secret ? Il se confie pleinement en Dieu (Ésaïe 26:3) et peut dire en vérité : «JE CROIS DIEU» (ce n'est pas seulement je crois en Dieu). Pour la force et la joie de son âme, il ne se sépare jamais du bouclier de la

foi. Et en quelque sorte sur ce bouclier se trouve gravé : «Je crois Dieu» et «Dieu à qui je suis et que je sers». Aujourd'hui, sur ce voilier, comme hier devant Agrippa, l'apôtre réalise qu'il ne s'appartient plus et que sa part heureuse est de servir son Dieu.

Rachetés du Seigneur, nous sommes SA propriété. Cette pensée règle-t-elle seule notre conduite ? (Rom. 14:7-9 ; 1 Cor. 6:19, 20). Quelle distance morale sépare ici Paul d'un Jonas ! Ce dernier ne cesse de descendre spirituellement. Et le voici enfin, serviteur désobéissant, profondément endormi malgré la tempête, dans la cale d'un navire. Il est pourtant seul à bord à connaître le Dieu vivant et vrai. Mais il a choisi délibérément un chemin d'éloignement et sa relation avec Dieu est interrompue. Le maître des rameurs, un incrédule, le reprend : «Que fais-tu, dormeur ? Lève-toi, crie à ton Dieu !» (Jonas 1:6).

Une triste conviction s'est formée dans le coeur de Jonas. Il a péché contre l'Éternel et son péché le trouve. Il leur dit : «Prenez-moi et jetez-moi à la mer, et la mer s'apaisera pour vous ; car je sais que c'est à cause de moi que cette grosse tempête est venue sur vous» (Jonas 1:12). Jonas retrouve dans les entrailles du poisson le chemin de la repentance et de la communion avec l'Éternel. La tempête est pour lui un des moyens dont Dieu se sert pour restaurer son serviteur égaré (Ps. 119:91). Tandis que celle que Paul traverse, a pour but de faire briller sa foi. Comme chrétien, Paul est fondé à dire : «Soyez mes imitateurs, comme moi aussi je le suis de Christ» (1 Cor. 11:1). Il rappelle à ceux qui sont sur ce navire leur incrédulité, mais leur apporte ensuite des paroles de réconfort et d'espoir. «Ayez bon courage», répète-t-il (Act. 27:22, 25). Il a lui-même entendu cette parole qui traverse l'Écriture : «Ne crains point». Dieu le lui a confirmé : «Il faut que tu comparaisse devant César». Il doit rendre témoignage en présence de cet empereur (Act. 9:15, 16 ; Matt. 10:18). Rien ni personne ne peut s'opposer au conseil de Dieu à l'égard de l'apôtre. Et l'ange qui est venu vers Paul cette nuit a ajouté : «Voici, Dieu t'a donné tous ceux qui naviguent avec toi» (Act. 27:24).

Ce n'est pas le navire, mais Dieu, fidèle à ses promesses, qui préservera les voyageurs. Et la présence de Paul, comme autrefois celle d'Abraham ou de Joseph (voir Gen. 12:3 ; 39:5, 23) apporte la bénédiction à ceux qui l'entourent. C'est un exemple remarquable de la grâce et de la souveraineté de Dieu.

Le prisonnier de Jésus Christ, qui n'a rien sur terre, possède en fait toutes choses, car les secrets de Dieu lui sont révélés. Il sait que l'on fera la perte du navire, mais il sait aussi qu'aucune vie ne sera perdue (Act. 27:22, 34). Avant que les marins ne le supposent et que la sonde ne le confirme, il annonce qu'ils seront jetés sur quelque île (Act. 27:26). Loin de craindre leurs craintes et d'être troublé, cet ambassadeur lié de chaînes affirme : «Je sais que la chose arrivera comme il m'a été dit». Ce qui caractérise la foi c'est qu'elle compte sur Dieu non seulement en dépit des difficultés, mais en dépit des impossibilités.

Tout ceci est très pratique. Par l'Écriture, Dieu nous parle. À qui ressemblons-nous ? à Jonas ou à Paul ? Quel est notre témoignage dans l'Assemblée, vis-à-vis de nos frères et au milieu de ce monde tourmenté ? Sommes-nous en tout lieu la bonne odeur de Christ pour Dieu ?

7 Actes 27:27-31

Depuis quatorze nuits ils sont emportés sur l'Adriatique (Act. 27:27). La tempête redouble de violence, mais Paul, inébranlable, s'appuie sur son Dieu. «Je sais qui j'ai cru», dit-il ailleurs (2 Tim. 1:12). Ceux qui l'entourent craignent maintenant de tomber sur des écueils et les matelots vont jeter quatre ancres de la poupe (Act. 27:29). Mais la seule ancre qui vaille, sûre et ferme, se lie à un Christ glorifié. Avec elle, on peut attendre paisiblement la venue du jour (Héb. 6:18, 19). Elle nous évitera de «faire naufrage quant à la foi» (1 Tim. 1:19) et nous gardera de terribles écueils : l'amour de l'argent (1 Tim. 6:10) ; la connaissance faussement ainsi nommée (1 Tim. 6:20), l'amour du monde (2 Tim. 4:10) et l'activité de la chair (1 Cor. 9:27).

L'égoïsme du coeur naturel se manifeste chez les matelots qui cherchent subrepticement à s'enfuir (Prov. 12:20). Mais l'apôtre avertit fermement les soldats : «Si ceux-ci ne demeurent pas dans le navire, vous ne pouvez être sauvés» (Act. 27:31). Ces paroles mettent en évidence notre responsabilité. Dieu a envoyé sa Parole et promis le salut. Mais lui-même a choisi le moyen. Il faut se soumettre et obéir.

8 Actes 27:32-44

Maintenant le centurion est disposé à écouter Paul, les soldats coupent les cordes et laissent tomber la chaloupe. Il n'est plus question ni du pilote ni du patron du navire. Comme dans d'autres circonstances (Act. 16:25-28) le serviteur de Dieu a seul la situation en main. Il veille aussi au bien-être de tous ces hommes, les réconforte et les invite à prendre de la nourriture : «C'est aujourd'hui le quatorzième jour que vous passez à jeun, dans l'attente...». Il y a dans le coeur de cet homme de Dieu les mêmes compassions que chez son Maître (Matt. 14:14 ; Marc 8:2, 3). Il rappelle la promesse divine. Puis il donne l'exemple, prend du pain et, sans honte, reconnaissant les droits de Dieu, il rend grâces devant tous. Sommes-nous disposés à rendre grâces, où que nous soyons, à Celui qui nous donne toutes choses richement pour en jouir (1 Tim. 6, fin v. 17) ?

Fortifiés, tous prennent courage et l'imitent. Le dénoeuement est proche, on allège encore le navire, on abandonne les ancres. Les soldats sont prêts à tuer les prisonniers sans excepter Paul, auquel ils doivent pourtant leur vie ! Les hommes ont haï sans cause et crucifié le Sauveur du monde. Le serviteur ne peut manquer de rencontrer la même opposition (Jean 15:18, 19). Satan est toujours derrière la scène, mais ses desseins sont déjoués. Le centurion intervient, la menace est écartée, la Parole doit s'accomplir, l'apôtre aller à Rome.

Sous la violence des vagues, le navire se brise, mais tous parviennent à terre sains et saufs. La promesse du Dieu vivant, conservateur de tous les hommes, spécialement des fidèles, se réalise (1 Tim. 4:10).

Ce n'est pas le voyage de Paul seulement, c'est aussi le nôtre. C'est au Seigneur qu'il faut se confier si tous dans ce monde tournent et chancellent comme un homme ivre. Il nous appelle, par la pratique quotidienne, au milieu de circonstances souvent difficiles, à confirmer par notre conduite le témoignage de Christ (1 Cor. 1:6). C'est l'exemple que nous laisse Paul, un homme ayant les mêmes passions que nous, mais qui peut dire : «Pour moi, vivre c'est Christ» (Phil. 1:21), et encore : «Pourvu que j'achève ma course, et le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus pour rendre témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu» (Act. 20:24).

Contre moi dans ce monde,
Si l'orage en fureur
Enfle ses flots et gronde
Troublera-t-il mon coeur ?

Non, je n'ai point de crainte,
Jésus est avec moi,
Et sa présence sainte
Éloigne tout effroi.

DE PEUR QUE NOUS NE NOUS ÉCARTIONS par Philippe Laügt

30 août 2000

Table des matières

- 1 S'écarter
- 2 Causes et antidotes
- 3 Lot
- 4 Jonathan
- 5 Démas

1 S'écarter

S'écarter est un péril qui menace le chrétien tout au long de sa marche ici-bas. Il est facile de s'écarter de façon insidieuse. Cette expression peut se traduire aussi par : «glisser loin» ou «aller à la dérive», comme un navire qui, même en vue du port, est entraîné par le courant, et prêt à faire naufrage. Tragiquement, c'est souvent celui qui s'écarter qui est le dernier à s'en apercevoir ! D'où ces paroles de l'apôtre : «Dieu nous a parlé dans le Fils, le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance... Nous devons porter une plus grande attention aux choses que nous avons entendues, de peur que nous ne nous écartions» (Héb. 1:2-3 ; 2:1). Pour rester dans Son chemin, sans dévier à droite ni à gauche, il faut que notre coeur reste uni à la crainte de son nom (Deut. 5:32-33 ; Ps. 86:11).

L'apôtre écrit à des Hébreux qui sont sortis du Judaïsme. Le comportement de plusieurs d'entre eux fait craindre qu'ils portent seulement la livrée de Christ, sans avoir reçu Sa vie. Mais d'autres, sont au contraire de vrais enfants de Dieu. Ils sont également en danger de s'écarter de la vérité entendue et connue. D'où cette injonction : «Rappelez dans votre mémoire les jours précédents : ayant été éclairés, vous avez enduré un grand combat de souffrances» (Héb. 10:32). Par fidélité au Seigneur, ils ont été «offerts en spectacle par des opprobres et des afflictions». L'apôtre ajoute : «vous vous êtes associés à ceux qui ont été ainsi traités, car vous avez montré de la sympathie pour les prisonniers et vous avez accepté avec joie l'enlèvement de vos biens». Comment peut-on montrer pratiquement un tel détachement à l'égard des biens de la terre ? En ayant la certitude, par la foi, de posséder «des biens meilleurs et permanents» (Héb. 10:34). L'apôtre exhorte : «Ne rejetez donc pas loin votre confiance qui a une grande récompense. Car vous avez besoin de patience, afin qu'ayant fait la volonté de Dieu, vous receviez les choses promises» (Héb. 10:36). Il faut persévérer, vivre de foi, s'appuyer sur les promesses divines, les yeux fixés sur Jésus. La récompense est pour celui qui reste fidèle jusqu'à la fin (Apoc. 2:10).

2 Causes et antidotes

Mais quelles sont les causes habituelles du relâchement spirituel ? La distraction d'esprit, le manque de fermeté dans nos convictions qui rejaillit sur notre comportement et la recherche de nos aises dans la vie journalière. Examinons un peu ces dangers en détail.

Il y a dans ce monde une multitude d'objets susceptibles de retenir notre attention et d'accaparer notre esprit. Quel est l'antidote ? S'appliquer à rester occupé avec ferveur de l'Écriture, la sonder et se nourrir de tout ce qui touche au Seigneur (Jean 5:39 ; 1 Tim. 4:15). On peut devenir «paresseux à écouter» la Parole de Dieu, elle perd alors de sa saveur. On en vient vite à se contenter de formes religieuses. Vu le temps, ces chrétiens hébreux auraient dû être des «docteurs». Or ils avaient besoin de lait, comme de petits enfants ! (Héb. 5:11-14). Cela ne doit pas nous surprendre : Si Christ perd sa place, la première, dans notre coeur, notre esprit est rapidement envahi par toutes sortes de choses et l'on s'écarte peu à peu de la vérité, qui est en Jésus. Il faut que toutes nos pensées, soient amenées captives à l'obéissance de Christ (1 Cor. 10:5). Sinon nous pouvons nous laisser entraîner à des raisonnements, à des discussions suggérées par Satan, du style : «Quoi, Dieu a dit» ? (Gen. 3:3). Restons attachés à Christ, cette Ancre sûre et ferme qui seule peut empêcher notre esprit de partir à la dérive, une dérive lente, graduelle, plus redoutable dans notre vie qu'un choc violent (Héb. 6:19).

Un autre piège, très subtil, est de se laisser emporter dans la course effrénée d'un monde, toujours à la recherche de ses aises et de ses plaisirs (Amos 5:4-6). Un enfant de Dieu peut s'engager insensiblement sur cette voie, et le déclin spirituel aller jusqu'à la ruine et même au reniement. Ni l'âge, ni le «rang» occupé dans l'Assemblée ne mettent à l'abri de ces dangers. D'où cet avertissement du Seigneur à ses disciples, au moment de les quitter : «Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible» (Matt. 26:41).

Il y a dans l'Écriture plusieurs exemples de croyants qui se sont écartés, pour des motifs divers.

3 Lot

On peut penser à celui que la Parole appelle le «juste Lot, accablé par la conduite débauchée» des hommes de Sodome. Mais comment se fait-il que «ce juste habitait parmi eux» ? Les voyant et les entendant, « il se tourmentait dans son âme juste, à cause de leurs actions iniques». Dans quelle mesure était-il conscient d'être sous les conséquences de ce mauvais choix ? (2 Pier. 2:7-8).

Quand le Dieu de gloire appelle Abram à sortir de son pays et de sa parenté et à venir dans un pays qu'il va lui montrer, Lot le suit dans cette démarche, qui est celle de la foi (Gen. 12:1, 4). Longtemps le neveu Lot conforme sa conduite à celle d'Abram, qui marche par la foi, et réalise son caractère d'étranger et de forain sur la terre. Mais Dieu éprouve son serviteur par une famine. Il descend alors de lui-même en Égypte, toujours suivi par Lot et y perd son caractère d'adorateur et de témoin. Il ne peut plus compter sur le secours divin et, très vite, par crainte de l'homme, il agit sans droiture. Il est finalement renvoyé par le Pharaon. Mais les richesses acquises en Égypte deviennent un moyen dans la main de l'Ennemi : il veut ruiner le témoignage rendu aux incrédules, le Cananéen et le Phérezien qui habitent alors dans le Pays de Canaan. Des querelles surgissent entre les bergers des troupeaux d'Abram et de Lot. Abram en vient à dire à Lot : «Qu'il n'y ait point de contestation entre moi et toi....car nous sommes frères ; si tu prends la gauche, j'irai à droite» (Gen. 13:8-9). À ce moment décisif de sa vie, Lot lève les yeux, mais ce n'est pas vers le ciel. «Il vit toute la plaine du Jourdain, qui était arrosée partout, avant que l'Éternel ne détruisît Sodome et Gomorrhe, comme le jardin de l'Éternel, comme le pays d'Égypte....Et Lot choisit pour lui toute la plaine du Jourdain» (Gen. 13:10-11). Il est attiré par les perspectives riantes mais trompeuses d'un monde qui mûrit rapidement pour le jugement. La convoitise des yeux va le conduire, peu à peu, vers une fin honteuse. Abram habite par contre auprès des chênes de Mamré, qui sont à Hébron, dans la communion avec Dieu (Gen. 13:18).

Lot dresse ses tentes «jusqu'à Sodome» et habite dans les villes de la plaine (Gen. 13:12). Peut-être pense-t-il simplement y séjourner, comme plus tard Élimélec descendu en Moab (Ruth 1:1-2, 4). Peut-il ignorer le caractère de ces hommes «méchants et grands pécheurs devant l'Éternel» ? (Gen. 13:13). Il fallait se séparer d'eux au plus vite. Or de toute évidence, il s'en «accommode», non sans des tourments intérieurs. Un chrétien, au siècle dernier, compare notre conscience à un chien fidèle. Il ajoute : «À force de voir passer les mêmes choses, elle n'aboie plus» (F. Neff). Il y a grand danger, si l'on cède aux tendances de nos coeurs naturels, de s'accoutumer peu à peu à l'atmosphère délétère de ce monde. Il faut demander avec foi, dans nos prières «plus d'éloignement de ce

monde mauvais et plus de sainte fixité dans nos âmes». Dès que Christ n'est plus l'objet exclusif de notre coeur, Satan s'emploie à le remplir «des choses qui sont dans le monde» (1 Jean 2:16), et l'on part à la dérive.

Dans cette plaine du Jourdain, un conflit éclate, et Lot est fait prisonnier, car «il habitait dans Sodome» (Gen. 14:12). La nouvelle en parvient à Abram, l'hébreu (mot qui signifie : «de l'autre côté, au-delà»). Il ne manque ni d'énergie ni d'amour fraternel. Il discerne la pensée de Dieu et met en campagne trois cent hommes exercés, nés dans sa maison. Il poursuit l'ennemi, et délivre Lot, son frère, avec tout son bien (Gen. 14:14-16). C'est pour Lot, égaré dans les sentiers du monde, l'occasion à saisir (Col. 4:5). Va-t-il reprendre, sentant l'appel que Dieu lui adresse, sa place de pèlerin et d'adorateur ? Il arrive que Dieu donne une occasion aux siens de faire demi-tour. Il envoie une aide spirituelle à ceux qui soupirent et gémissent sous les conséquences de leur éloignement (Ézé. 9:4 ; Ps. 107:14). Lot peut encore revenir, comme Abram à son retour d'Égypte, «au lieu où se trouvait sa tente au commencement». Il n'en fait rien et reprend ses associations mondaines. À Sodome, l'on a sans doute apprécié l'intervention et le désintéressement d'Abram, l'oncle de Lot. Toujours est-il, que c'est assis à la porte de la ville, place d'honneur où se rend la justice, que les anges venus détruire la ville, trouvent Lot. Lot reconnaît que ce ne sont pas des «hommes» comme les autres. Il se lève pour les accueillir et se prosterne. Il les presse d'entrer chez lui, mais ils se montrent réticents. Le terrible désordre moral qui règne à Sodome se manifeste bientôt. Dans le désir sincère de protéger ses hôtes, Lot ira jusqu'à appeler ces habitants de Sodome, chargés d'iniquité, «mes frères» (Gen. 19:7). En retour, il ne rencontre de leur part, que mépris, injures et menaces. Seule l'intervention puissante des anges le délivre (Héb. 1:14). Abraham (père d'une multitude : nom que Dieu lui donne en Gen. 17:5) n'a pas cessé d'intercéder en pensant à Lot : «Feras-tu périr le juste avec le méchant» (Gen. 18:23). Le jugement va s'exécuter, mais Dieu va faire d'abord sortir Lot de cette ville. Il est sauvé, comme à travers le feu.

Il parle à ses gendres, mais il leur semble qu'il se moque. Toute sa vie passée est un démenti à ses appels. Lot lui-même tarde, il est dur à ses yeux de quitter tout son avoir, le fruit de son travail, sa place dans la société, et même, hélas, ses relations ! Les anges saisissent sa main et lui disent : «Sauve-toi pour ta vie, ne regarde pas derrière toi et ne t'arrête pas dans toute la plaine ; sauve-toi dans la montagne, de peur que tu ne périsses» (Gen. 19:16-17). Lot a-t-il enfin compris de quelle scène de corruption, Dieu dans son amour veut le retirer ? Non, la montagne ne l'attire pas, il veut garder quelque chose d'un monde devenu familier. Son désir ? Vivre dans une ville, si petite soit-elle ! Dieu accède à sa requête, en épargnant Tsoar où, finalement Lot a peur (Gen. 19:30). C'est dans une caverne qu'il termine misérablement sa vie, comme un jouet dans les mains de ses filles, perverses à Sodome. Quel tableau saisissant Dieu nous conserve, pour notre avertissement, de l'écart confirmé de Lot et de ses terribles conséquences, pour lui et pour sa famille.

4 Jonathan

La vie de Jonathan, le fils du roi Saül, fournit un autre exemple, plus douloureux peut-être, d'un croyant qui s'écarte après un début de vie prometteur. La Parole de Dieu parle pour la première fois de Jonathan, au moment où il frappe le poste des Philistins à Guéba (1 Sam. 13:3). Les hommes d'Israël ne sont guère plus de trois mille, apeurés, autour de Saül. Les Philistins s'assemblent et alignent des forces impressionnantes : «Trente mille chars et six mille cavaliers, et un peuple nombreux comme le sable de la mer» (1 Sam. 13:5). Dans sa détresse, le peuple d'Israël va-t-il se tourner vers Dieu ? Non, il se cache et s'enfuit. Dans la misère ambiante, Dieu se sert de Jonathan, un homme qui n'attend aucun secours de la chair, serait-elle religieuse. Par la foi, il se lève, avec le jeune homme qui porte ses armes : «Viens, et passons jusqu'au poste des Philistins» (1 Sam. 14:1). Il joint à la foi, la vertu, et il est humble aussi : «Peut être que l'Éternel opérera par nous» (1 Sam. 14:6). Les Philistins, retranchés au dessus de rochers escarpés, se moquent de lui, le mettent au défi de venir les rejoindre. Jonathan et son porteur d'armes montent avec leurs mains et leurs pieds. C'est une cible idéale pour les archers et pourtant peu après, les incirconcis, saisis d'épouvante, tombent devant eux (1 Sam. 13-15).

Un peu plus tard, dans la vallée d'Éla, Dieu se sert d'un homme selon son coeur, David. Tout jeune lui aussi, il ressent profondément l'outrage répété de ce Philistin géant, Goliath, vis à vis du «Dieu des troupes rangées d'Israël». Il court vers lui au seul nom de l'Éternel des armées. Une seule pierre lisse, choisie dans le torrent, mais dirigée par Dieu, jette définitivement Goliath à terre. Dans toute cette assistance médusée, seul Jonathan montre aussitôt plus que de l'admiration, un amour profond pour David. Saisi par la puissance de la grâce qui brille dans cet homme de Dieu, Jonathan se dépouille en sa faveur de tout ce qui faisait sa force et sa gloire, comme fils du roi, héritier au trône. Il affirme ainsi que David, un beau type de Christ, s'est acquis tous les droits sur son coeur. Tout semble annoncer à ce moment-là une brillante carrière pour Jonathan, une vie embellie par son amour pour David et par l'amour, plus grand encore, que David lui porte.

Rempli d'orgueil et de jalousie, le roi Saül montre au contraire la haine qui envahit son coeur, plein de jalousie, à l'égard de David. Il fait part à Jonathan et tous ses serviteurs de ses intentions meurtrières ! Jonathan en avertit David. «L'ami aime en tous temps, et un frère est né pour la détresse» (Prov. 17:17). Jonathan intercède auprès de son père ; il rappelle la grande délivrance que Dieu a opérée par le moyen de David pour sauver le peuple d'Israël. Son attitude résolue détourne un instant l'orage. Mais, bientôt, Saül cherche sans succès, à frapper David de sa lance. Il doit s'enfuir à Naioth auprès de Samuel.

Le moment n'est-il pas venu pour Jonathan de s'identifier ouvertement à celui qui est haï sans cause ? Or Jonathan reste dans une fausse situation. Il vit dans l'intimité de Saül, au milieu des fastes de la cour, respecté de tous comme l'héritier du trône. Fils respectueux, il a trop d'illusions à l'égard de son père. Lors d'une entrevue, il dit à David : «Voici, mon père ne fait aucune chose, petite ou grande, qu'il ne me la découvre» (1 Sam. 20:2).

David n'a pas la même confiance. Il comprend que l'affection de Jonathan à son égard (1 Sam. 20:4, 17) ne fait qu'accroître la haine de Saül. Ils conviennent d'un stratagème. David se cache dans les champs, sa place reste vide au festin de Saül, qui s'enquiert à son sujet. La haine royale éclate au grand jour, quand Jonathan ose prendre la défense de David : «Pourquoi serait-il mis à mort ? Qu'a-t-il fait ?» La colère de Saül s'embrace contre son fils, il cherche à le frapper lui aussi de sa lance et l'injurie basement (1 Sam. 20:30-32).

Le doute n'est plus possible. «Jonathan connut que c'était chose décidée de la part de son père de faire mourir David» (1 Sam. 20:33). Au matin, il retrouve son ami, ils pleurent ensemble, mais il semble que Jonathan n'a plus l'ardeur de son premier amour. C'est du côté de David que se trouve l'affection la plus fervente. Jonathan a compris que Dieu retranchera chacun des ennemis de David. Il fait alliance avec l'Oint de l'Éternel, touchant sa maison, et David s'en souviendra à l'égard de Mephiboseth (1 Sam. 20:15, 40). Mais pourquoi Jonathan entre-t-il à nouveau dans la ville, tandis que David s'en va, fugitif, sans asile ? Le fils du roi ne se montre pas prêt à partager les afflictions de David, autrement que par le coeur. Pourtant il n'est plus possible de rester neutre : C'est David ou c'est Saül. Jonathan est-il lié par ses affections naturelles ? ou, peut-être, est-il attaché à une place enviable pour la chair ? Dieu seul connaît les secrets du coeur et les mettra en évidence. Jonathan ne se rend pas dans la caverne d'Adullam (1 Sam. 22:1-2). C'est là, partageant les souffrances de David, et son rejet, que l'on peut apprendre à connaître sa grâce et sa beauté. Il en est de même aujourd'hui pour Christ, le vrai David : «En tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous... si vous êtes insultés pour le nom de Christ, vous êtes bienheureux (1 Pier. 4:13-14). Ressemblons-nous aux apôtres qui «se réjouissaient d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le Nom» ? (Act. 5:41).

Jonathan reste avec son père qui l'accuse à tort de lui dresser des embûches et de soulever son serviteur contre lui ! Jonathan a-t-il perdu tout discernement ? Saül, allant toujours plus loin dans la perversité de son coeur, ose mettre à mort tous les sacrificateurs, qui ont reçu David. Seul Abiathar s'enfuit vers le fils d'Isaï : là, près de lui, il est bien gardé, par Dieu lui-même. Jonathan persiste encore dans son attitude !

La dernière rencontre des deux amis est touchante, solennelle aussi ! David est au désert, «Saül le cherchait tous les jours, mais Dieu ne le livra pas en sa main» (1 Sam. 23:14-18). Jonathan se lève et va vers David dans le bois et fortifie sa main en Dieu, dans des termes touchants (1 Sam. 23:16). Lui qui auparavant disait avec simplicité : «Si je suis vivant... tu useras envers moi de la bonté de l'Éternel et je ne mourrai point» (1 Sam. 20:14) déclare maintenant : «Tu régneras sur Israël, et moi, je serai le second après toi» (1 Sam. 23:17). Cette parole trahit probablement un déclin sérieux. Le Moi a repris subtilement sa place dans le coeur de Jonathan. C'est la raison profonde de bien des écarts. C'est pour Jonathan la dernière occasion de sortir du filet qui enlace de plus en plus son âme. Il rappelle Samson qui pensait : «Je m'en irai comme les autres fois et je me dégagerai». Mais «il ne savait pas que l'Éternel s'était retiré de lui». Et les Philistins, ennemis redoutables au milieu du peuple de Dieu, se saisissent de lui et lui crèvent les yeux (Jug. 16:20-21). L'entrevue s'achève, «David demeure dans le bois et Jonathan s'en alla dans sa maison» (1 Sam. 23:13-14). Tout semble suivre désormais son train habituel. Dans les soubresauts qui accompagnent les derniers jours de Saül, Jonathan continue à rester près de son père !

De plus humbles vont entourer David au jour de son élévation. Ils feront partie de ses hommes forts (2 Sam. 23:13-17). La grâce opère, leur dévouement, fruit de leur amour pour David, va être récompensé.

Pour David les épreuves se succèdent, plus amères les unes que les autres. Il est trahi, s'enfuit en hâte devant Saül qui cherche à l'environner, retrouve Tsiklag brûlé (1 Sam. 23:20, 26 ; 2 Sam. 30:1) mais où donc est Jonathan, cet ami autrefois si fidèle ?

Nous n'entendons plus parler de lui jusqu'à la terrible défaite de Guilboa. Il avait si bien commencé avec Dieu à Micmash, il tombe sans gloire avec son père, frappé à mort par ces Philistins, ces ennemis constants du Peuple de Dieu. David, saisi de douleur, compose le chant de l'Arc, où il s'écrie : «Comment les hommes forts sont-ils tombés au milieu de la bataille ? Comment Jonathan a-t-il été tué sur les hauts lieux ? Je suis dans l'angoisse à cause de toi, Jonathan, mon frère» (2 Sam. 1:25-26).

Quel est le secret de cette vie trop brève, si brutalement terminée ? Écoutons les avertissements du Seigneur : «Celui qui aime père ou mère plus que moi, n'est pas digne de moi» (Matt. 10:37). «Quiconque veut venir après moi, qu'il prenne sa croix, et me suive» (Marc 8:34). C'est pour notre instruction que la Parole retrace ces étapes de la vie de Jonathan, elles montrent, hélas, un déclin de ses affections pour David avec ses terribles conséquences. Il est précieux de commencer sa course avec l'ardeur du premier amour pour le Seigneur et pour nos frères. Mais à l'heure de l'épreuve, inévitable, il faut montrer que nous préférons suivre un Christ rejeté et, abandonner, s'il le faut, tout le reste : peut être des affections naturelles, une «position» dans ce monde, ou la recherche plus ou moins déguisée de la satisfaction de notre «moi». «Il y a dans les choses terrestres une tendance à peser sur nos affections pour Christ. Ce que nous appelons nos devoirs ici-bas peut plus facilement nous éloigner de Dieu qu'un péché positif ! (JND). Surtout que nous sommes tout à fait capable de penser secrètement : «Que puis-je garder des biens de ce monde tout en ayant une part avec Christ ?» Pour être gardés de nous «écarter», de partir à la dérive, l'amour pour Christ, le désir profond de maintenir à tout prix la communion avec Lui, sont nécessaires.

5 Démas

Avant de clore ces réflexions, nous voudrions citer aussi Démas. La Parole de Dieu rapporte fort peu de chose à son sujet, et c'est seulement à travers trois brèves mentions de l'apôtre Paul, que l'on peut retracer un peu son histoire. Démas est cité parmi les «compagnons d'oeuvre» de l'apôtre, Marc, Aristarque et Luc dans la lettre écrite à Philémon (v. 23). À cette période de sa vie, il est, de toute évidence, un serviteur de Dieu, fidèle et estimé. Il se trouve à Rome pendant le premier emprisonnement de l'apôtre Paul. Ultérieurement, ce dernier, écrivant à l'Assemblée à Colosses, leur dit : «Luc, le médecin bien-aimé, vous salue». Il parle de lui avec une affection particulière, puis il ajoute très brièvement : «et Démas» (4:14). C'est plutôt froid, inhabituel chez Paul et fait pressentir ce qu'il va écrire à son sujet, plus tard. L'apôtre ne fait pas exception de personne, il se plaît à mettre toujours en relief ce qui peut être loué. Que se passe-t-il donc avec Démas ? En tout cas, il accompagne encore l'apôtre Paul quand, pour la seconde fois, il est emprisonné dans la cité impériale. D'autres compagnons sont là aussi, mais, un à un, ils s'en vont accomplir leur service pour le Seigneur : «Crescens en Galatie, Tite en Dalmatie. Luc seul est avec Paul, qui écrit à Timothée : «Empresse-toi de venir bientôt auprès de moi, car Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle» (2 Tim. 4:10). Abandonner, c'est dans l'original, une expression très forte. Elle signifie : délaissier, laisser sans aide, sans secours, quelqu'un alors qu'il se trouve dans des circonstances difficiles. C'est un coup sévère pour Paul, «un vieillard». Ardent au service du Seigneur, il veut le servir jusqu'au bout. Il sait que le temps de son départ est arrivé, en clair, il attend son exécution (2 Tim. 4:6). Et maintenant l'un de ses compagnons d'oeuvre l'abandonne. Rien ne permet d'affirmer que Démas soit devenu un mondain. Il a peut être tout simplement préféré une vie facile, «confortable», plutôt que de «prendre sa part de souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ». Hélas, combien d'autres serviteurs du Seigneur, après avoir fidèlement servi, ont «aimé le présent siècle», ont voulu jouir ce qu'il offre à notre faible coeur, et se sont écartés. La conduite de Démas est un avertissement sérieux.

Chaque brebis du Seigneur, qu'il connaît par nom a l'assurance de son salut (Jean 10:28). Mais l'on peut arriver au port désiré dans des états bien différents. Une de ces éventualités est décrite dans Actes 27. Le bateau, violemment battu par la tempête, se disloque, et si tous parviennent finalement finalement sains et saufs à terre, ils n'ont plus rien, hormis les planches ou les débris du navire sur lesquels ils s'appuient ! Le désir de l'apôtre Pierre c'est que notre arrivée soit bien meilleure, pour la joie de Celui qui nous a payé si cher : «C'est pourquoi, frères, étudiez-vous d'autant plus à affermir votre appel et votre élection, car en faisant ces choses, vous ne faillirez jamais ; car ainsi l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ vous sera richement donné » (2 Pier. 1:9-10).

Frères, dans quel état allons-nous arriver au port désiré ? Comme ces «naufragés» qui ont gardé de justesse la vie sauve ou comme ces vainqueurs qui retiennent «ferme jusqu'au bout le commencement de leur assurance» (Héb. 3:14) et reçoivent «la récompense de l'héritage» (Col. 3:24) ?

Le gouffre orageux et traître,
Lieu de naufrage et de mort
Se calme à la voix du Maître
Déjà nous touchons au port

Voyez déjà le rivage
Brille aux regards du matin
Amis, ayons bon courage
Car le repos est atteint !